



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

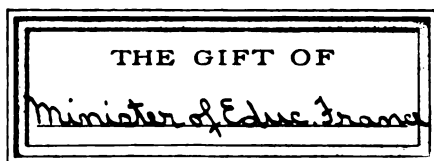
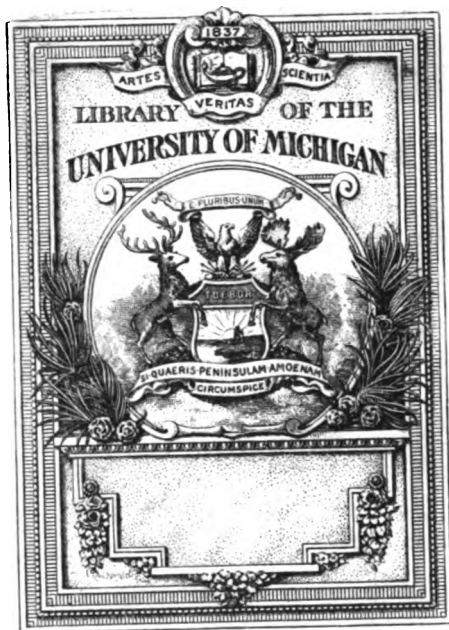
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 1,075,039



G
11
F8
B9

12 57

BULLETIN
DE
GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

**MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS**

**COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES**

**BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE**

ANNÉE 1898



**PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE**

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCC

1264

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1898.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 4 décembre est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT félicite, au nom de ses collègues et au sien, M. HIMLY de sa promotion récente à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

La correspondance comprend des lettres d'excuses de MM. CHARMES et MAUNOIR, et un rapport manuscrit de ce dernier qui sera communiqué en séance.

La Section procède à la formation d'une liste de trois candidats pour la place déclarée vacante dans son sein. Cette liste sera présentée à M. le Ministre de l'instruction publique.

La Section achève ensuite de dresser la liste des savants qui lui paraissent mériter d'être proposés pour des distinctions honorifiques au prochain congrès de la Sorbonne.

GÉOGRAPHIE.

1

141056

M. HÉRON DE VILLEFOSSE analyse rapidement le dernier volume publié par la Société archéologique de Constantine.

M. LEVASSEUR fait connaître le contenu des derniers numéros parus du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris*, dans lesquels il signale notamment des communications de MM. Menant, Romanet du Caillaud, Chaffanjon, Baudry, Madrolle, Forgeas et Hernandez sur : les Philippines, la rivière Vincent-Pinçon et le territoire contesté, la Mandchourie et le futur chemin de fer, le Niger, l'île de Haïnan, la Côte d'Ivoire et le Tonkin.

Le même Membre résume les numéros 9 à 12 de l'année 1897 du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, où l'on trouvera : un tableau graphique de la climatologie de 1896 comparée à la climatologie normale; la traduction d'un travail brésilien sur la navigabilité des cours d'eau du bassin de l'Amazone; un récit de voyage au Spitzberg; une étude sur les courants de l'Atlantique; le résumé des observations météorologiques faites à Gavarni; enfin le rapport d'un capitaine qui, dans l'hémisphère Sud, a rencontré beaucoup de glaces flottantes par 47° 30 de latitude entre 48° et 54° de longitude Est.

M. G. PÉRIN fait remarquer que la brochure de M. Étienne qui a été renvoyée à son examen ne rentre pas dans le cadre des travaux habituels de la Section et devrait être soumise à la Section des sciences économiques.

Il communique ensuite un rapport sur les numéros 225 et 226 de la *Revue africaine*.

« Ces deux numéros renferment, dit-il, quatre articles dont deux sont des suites; suite bien longue pour le premier : *De la captivité à Alger*. L'intérêt de ce travail, qui n'a jamais été grand, va toujours en décroissant. L'auteur, Fray Diégo de Haedo, abuse des répétitions et des digressions : répétitions, quand il parle des souffrances supportées par les captifs chrétiens; digressions, quand il établit de nombreux parallèles entre le Christianisme et l'Islam. Je n'oublie pas que Fray Diégo de Haedo était prêtre, et que lui-même fut captif. Sa prolixité est excusable, mais n'en nuit pas moins à l'intérêt de son récit. C'est une opinion, au reste, que partage son traducteur. Fréquemment celui-ci, non moins ennuyé que le sera le lecteur, abandonne la traduction littérale

et se contente d'un résumé. Dans ce travail long, diffus et fort incohérent, je signalerai cependant quelques pages intéressantes : celles où Fray Diégo de Haedo nous donne l'histoire de la création de l'Ordre des Pères Rédemptoristes de la Sainte Trinité, où il montre leur dévouement et les dangers auxquels ils s'exposent en venant dans les États barbaresques négocier le rachat des captifs. Il oppose la conduite de ces Pères à celle des princes chrétiens dilapidant dans toutes les cours d'Europe, pour payer de coupables plaisirs, des richesses qu'ils pourraient employer à racheter leurs frères captifs du Dey. Il s'indigne et il a raison.

« *Les Annales du Maghreb et de l'Espagne* — suite d'article également — ne méritent pas les critiques que je viens d'adresser au premier. J'ai dit, lorsque la *Revue africaine* en a commencé la publication, l'intérêt de ce travail, tiré du grand ouvrage de l'historien musulman Ibn-el-Athir. Cet intérêt ne saiblit pas. Le récit est rapide et clair, et les événements s'y succèdent et s'y enchaînent toujours importants, de telle façon qu'il serait très difficile d'en donner un résumé. Parmi les pages les plus intéressantes, je citerai celles qui sont consacrées au fameux Abd-er-Rhaman et à son fils et successeur Hichâm. Ibn-el-Athir fait d'Abd-er-Rhaman un portrait auquel on pourrait souhaiter à beaucoup de monarques chrétiens, d'avoir ressemblé. « Il avait, dit-il, la parole facile et élégante et savait faire des vers; doux, instruit, résolu, prompt à poursuivre les rebelles, il ne restait jamais longtemps en repos ou livré à l'oisiveté; il ne se reposait sur personne du soin de ses affaires, et ne se confiait qu'à son propre jugement. Doué d'une profonde intelligence, il alliait une bravoure poussée jusqu'à la témérité à une très grande prudence, et se montrait large et généreux. . . » C'est à Abd-er-Rhaman qu'Ibn-el-Athir attribue la fondation de la mosquée de Cordoue, qu'Abd-er-Kontiyya attribue au contraire à son fils. La vérité est peut-être dans l'opinion moyenne des historiens qui croient que l'admirable monument commencé par le père fut achevé par le fils.

« Voici maintenant un nouvel article, *Le Royaume d'Alger sous le dernier Dey*, par M. Rinn, qui me paraît être un des documents les plus intéressants publiés sur l'Algérie. Il élucide un point de son histoire peu connu du public : quelle fut la portée réelle de la Convention d'Alger, signée le 5 juillet 1830 par le dey Hocin — vulgairement connu sous le nom de Hussein — et les droits assez

restreints que cette Convention conférait à la France. Bien des gens croient encore que le Dey nous avait cédé tout un royaume, le vaste pays compris entre la Tunisie et le Maroc, et qu'en conséquence la longue, l'admirable résistance que les indigènes nous opposèrent fut le fait de rebelles dignes d'être traités justement comme tels. Il y a là une erreur absolue. Le Dey ne pouvait céder que ce qu'il possédait réellement : la ville, la kasbah et les forts. Une grande partie de la population de la Régence ne reconnaissait aucunement l'autorité du Dey, et une autre partie également importante n'admettait sa suzeraineté qu'à des conditions débattues et régulièrement acceptées. Il s'en faut de beaucoup que son autorité se soit, à aucun moment, étendue sur tous les territoires que nous occupons aujourd'hui. Alors que la France gouverne et administre actuellement 48,000,000 d'hectares, les Turcs n'en possédèrent jamais plus de 7,825,000.

« Au temps de la domination turque, les populations de la Régence se partageaient en quatre fractions inégales. D'abord les RAYAT ou *sujets* et le AHL-EL-MAKHEZÈNE ou *gens du gouvernement*, ceux-ci exploitant ceux-là sans merci. Puis venaient les *vassaux* et les *indépendants*, qui occupaient un territoire huit ou neuf fois plus étendu que les deux premiers groupes : 35,000,000 d'hectares appartenaient aux *indépendants* et 8,000,000 environ aux *vassaux*.

« M. Rinn entre dans des détails très précis sur le *modus vivendi* qui avait été établi entre le Dey et ses *vassaux*. C'étaient de puissants seigneurs devant qui tremblait parfois le suzerain, assez semblable à ces grands vassaux d'Europe des premiers temps de la féodalité.

« La France aurait dû comprendre que les populations indépendantes ou même vassales du Dey, dans les conditions que l'on vient de dire, ne devaient pas être regardées comme d'anciens sujets de celui-ci et traitées par nous comme tels, lorsque nous eûmes pris sa place. On fut malheureusement longtemps à le comprendre. « Ni le fisc, dit M. Rinn, représenté par les services des « Domaines et des Forêts, ni la magistrature, ni les administrations « métropolitaines ne voulaient jamais admettre que certains groupes « de population d'Algérie fussent restés jusqu'en 1830 indépendants « du Dey et de ses lieutenants, et n'aient jamais été soumis à des « droits réguliers ou beylicaux, reconnus et exercés d'ailleurs dans « des conditions dont nous entendions assurer partout la continuation à notre profit. »

« Cette méconnaissance de l'état politique et économique de la Régence avant 1830 eut pour les indigènes des conséquences très fâcheuses, et fut pour nous la source des difficultés les plus graves.

« M. Rinn a joint au texte de son travail, dont la *Revue africaine* ne donne aujourd'hui qu'une partie, une carte qui représente le domaine inhérent aux quatre groupes : *sujets, gens du gouvernement, vassaux et indépendants*.

« Le dernier article, *Notions de pédagogie musulmane*, est la traduction d'un opuscule dont la *Revue africaine* a tenu à donner le texte arabe. Elle a sans doute voulu convaincre d'erreur, par une preuve matérielle, ceux qui croient que les auteurs musulmans n'ont rien écrit sur l'éducation des enfants. Le traducteur des *Notions de pédagogie*, — un musulman, — Mohammed Ben Choueb, proteste avec énergie contre cette croyance. Il prétend que les « musulmans ne sont nullement réfractaires à l'instruction des enfants des deux sexes ». Même des filles ? C'est aller un peu loin. Il oublie qu'un croyant illustre, l'émir Abd-el-Kader, ne voulait pas que l'on apprit à écrire aux filles, afin que femmes elles eussent moins de facilité pour tromper leurs maris en correspondant avec leurs amants. Et quant aux garçons, que leur enseigne-t-on ? Il faut s'entendre sur le mot « instruction ». Dans les écoles arabes, — dans toutes celles que j'ai vues, du moins, — on n'enseigne que le Coran. « C'est le Coran, a dit un auteur arabe, qui façonne les jeunes âmes et en développe les diverses facultés. » Tout bon musulman le croit. En dehors de l'Islam cette conviction est moins ferme, et l'instruction qui consiste exclusivement à lire les versets du Coran et à les écrire, paraîtra insuffisante. Le Thaleb marocain, à qui Mohammed Ben-Choueb attribue l'opuscule anonyme dont il nous donne la traduction, partage peut-être lui-même cette dernière opinion dans une légère mesure. Le mérite est rare chez un musulman. Dans ses *Notions de pédagogie*, on trouve quelques préceptes qui ne sont pas tirés du Coran. Ils ne peuvent être, il est vrai, qu'à l'adresse de tout petits enfants. Ils constituent une sorte de *Civilité puérile et honnête*, un manuel à l'usage des pères et des maîtres qui n'ont pas personnellement d'idées bien arrêtées sur ce point.

« On y trouve cependant quelques excellents conseils, comme celui-ci : « Il est bon que le père cherche à éviter les réprimandes trop fréquentes, n'admoneste l'enfant que de temps à autre. Les reproches doivent être dans la même proportion que le sel dans

« les mets. » Mais l'auteur prévoit le cas où ce système bienveillant serait sans effet; il n'hésite pas à conseiller les châtimens corporels et il donne même quelques avis très précis à cet égard. « L'endroit sur lequel doivent être donnés les coups, dit-il, est la plante des pieds, et l'objet avec lequel on frappe, une lanière souple et large. » Il se hâte d'ajouter, il est vrai : « En somme, la répétition trop fréquente des châtimens corporels est blâmable. . . Rarement un élève profite des leçons d'un maître qui se plaît aux châtimens corporels. » Il ne veut même pas que le maître « invective ses élèves en les appelant singes, et autres dénominations analogues ».

« Enfin notre auteur revenant à l'idée religieuse qu'il a abandonnée pendant un instant, clôt son ouvrage par ces mots : « Il faut que, dans son enseignement, le maître n'ait absolument pour but que l'amour de Dieu. . . »

« On voit, ainsi que je le disais tout à l'heure, qu'il y a quelques lacunes dans l'instruction telle que l'entendent les musulmans. »

Le même Membre lit un rapport sur le *Manuel de la langue songāy* des RR. PP. Hacquard et Dupuis.

M. SCHEFER présente une note sur quelques-unes des publications les plus récentes de la *Société asiatique* :

« Le fascicule du *Journal asiatique* qui a paru au mois d'avril de l'année passée contient la suite des notes sur les Indo-Scythes. Ce travail, pour la rédaction duquel l'auteur a eu recours aux historiens chinois et aux écrivains grecs, nous fournit des détails fort intéressants sur l'histoire et la géographie de l'Asie centrale.

« Le même numéro nous fournit aussi des données sur une question qui attire depuis quelque temps l'attention des sinologues, celle de l'existence du nestorianisme en Chine. M. Chavannes a étudié cette question dans un mémoire qui a pour titre : *Le nestorianisme et l'inscription de Kara Balgassoun*. Le mémoire qu'il a écrit sur ce sujet est plutôt philologique et ne renferme que peu de données géographiques. Il mérite néanmoins d'être lu avec attention.

« Le fascicule des mois de mars et avril renferme un article dans lequel notre collègue M. Aymonier trace le plan général d'un ouvrage qu'il se propose de publier, et qui aura pour titre : *Le Cambodge et ses monuments*. Le premier volume sera consacré à la géographie de chacune des provinces de cet État, à ses monuments et ses

inscriptions, enfin à tous les renseignements historiques, religieux et ethnographiques recueillis par l'auteur.

« Le second volume comprendra la description des provinces devenues siamoises, avec les inscriptions qui ont déjà été interprétées, et une histoire du Cambodge. Le Comité souhaite vivement que cet important ouvrage voit le jour le plus tôt possible. »

M. SCHEFER rend compte de la publication faite au cours de l'année dernière par M. Hauser, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, de la relation du voyage que Philippe du Fresne Canaye accomplit en Orient en 1573.

M. VIDAL DE LABLACHE analyse les volumes publiés par la Commission d'enquête américaine sur le contesté vénézuélien.

Il est donné lecture, au nom de M. MAUNOIR, d'un rapport sur un manuscrit intitulé : *Aperçu sur l'Égypte (1833-1845)*. Ce travail a pour auteur un certain M. L. Champagne, et c'est M. Plan-couard, correspondant du Ministère de l'instruction publique à Berck-sur-Mer, qui l'a soumis à l'examen du Comité.

M. G. MARCEL étudie le beau volume récemment publié par M. Arthur Heulhard, intitulé : *Villegagnen, roi d'Amérique*.

La séance est levée à 5 heures trois quarts.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1898.

PRÉSIDENCE DE M. G. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 8 janvier est lu et adopté.

M. R. DE SAINT-ARROMAN donne lecture de deux arrêtés en date du 22 janvier, par lesquels : 1° M. Charmes, directeur honoraire, est nommé membre honoraire du Comité; 2° M. le prince Roland Bonaparte est nommé membre de la Section de géographie historique et descriptive.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue au nouvel élu et l'invite à prendre place parmi ses collègues.

La correspondance comprend une lettre d'excuses de M. Bouquet de la Grye, retenu chez lui par une indisposition, et un paquet comprenant le texte d'un mémoire de M. C. Paris, accompagné de 7 cartes, de 2 dessins, de 18 photographies et d'un certain nombre d'estampages.

M. AYMONIER, à l'examen duquel ces documents ont été soumis, en fera l'objet d'un rapport spécial. Il se félicite dès à présent d'avoir encouragé les projets de mission de M. Paris; la dépense a été minime et le voyageur a témoigné une ardeur et un zèle admirables.

M. MARCEL rend compte du deuxième trimestre du *Bulletin de la Société de Marseille* pour 1897, où il ne trouve à mentionner qu'une étude de M. Saint-Yves sur Odessa.

M. MAUNOIR donne lecture d'une analyse des derniers bulletins publiés par la Société de géographie de Toulouse.

« Les numéros 4 et 5, pour 1897, du *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse* ne se distinguent, dit le Rapporteur, par aucun travail géographique original qui ajoute quelque élément aux notions acquises.

« Sous la mention « Actes de la Société », ils donnent le récit aimable d'idylles de citoyens prenant leurs ébats en pleine liberté,

aspirant l'air pur des campagnes en face de larges horizons. Les excursions de membres de la Société toulousaine de géographie dans les vallées pittoresques des Pyrénées ariégeoises, ou à Villefranche-de-Rouergue sur l'Aveyron, sont relatées par M. Guenot, l'infatigable secrétaire général de la Société, en cette forme aisée, enjouée, parfois empreinte d'émotion ou relevée de quelques touches de philosophie familière, qui fit du *Voyage autour de ma chambre* et des *Voyages en zigzag* les modèles du genre. On y sent à la fois l'admiration des beautés naturelles et l'intérêt de l'érudit pour les souvenirs historiques ou archéologiques. M. Guenot a relaté aussi une course au château de Clisson dont il donne une description détaillée, accompagnée de souvenirs historiques.

« Sous la rubrique « Communications », nous lisons au cahier n° 5 une étude de M. Adher, instituteur public à Toulouse, sur les *Confréries des Pénitents de Toulouse avant 1789*. Ce travail d'intérêt local est soigneusement étudié, mais ne relève pas de la géographie. Une autre communication due à M. Jules Brun, *La Roumanie historique, pittoresque et légendaire*, respire un enthousiasme lyrique pour les beautés de la terre roumaine, de l'histoire roumaine, mais il n'enrichit pas la géographie de cette contrée « avant-garde de la latinité en Orient », pour employer l'expression de M. Jules Brun.

« Fidèle à son œuvre, M. de Rey Pailhade signale, dans le cahier n° 4, toutes les tendances vers l'application du système décimal au temps et à la circonférence. Il cite toutes les adhésions au principe, mais révèle du même coup les divergences auxquelles se heurte la mise en pratique. Il s'en prend particulièrement au veto imposé par le système C. G. S. auquel les électriciens ne veulent pas renoncer. Quelque sincères, quelque fervents qu'ils soient, les vœux et les efforts de M. de Rey Pailhade — et d'autres — pour la décimalisation du temps et des angles ne sont pas près d'être couronnés; l'opinion publique reste assez froide à la perspective de ce progrès, en faveur duquel les hommes de science ne se passionnent qu'avec mesure.

« Les congrès géographiques fournissent plus de texte aux recueils spéciaux que d'éléments bien caractérisés au développement de la géographie; ils ne sont guère que des revues avec des défilés. Comme tous les autres congrès, cependant, ils ont leur importance et leur intérêt. Le compte rendu de la dernière réunion des sociétés

françaises de géographie, tenu à Saint-Nazaire, occupe 70 pages du Bulletin toulousain, où ces assises sont fort bien résumées par M. Guenot, dans une série de paragraphes consacrés chacun à quelqu'un des sujets abordés au cours du Congrès.

« De nombreuses nouvelles par lesquelles se complètent les numéros 4 à 5 du recueil des géographes toulousains prouvent que M. Guenot, rédacteur du Bulletin, se tient très bien informé des faits d'actualité relatifs à la géographie. »

M. HAMY analyse brièvement le 19^e volume du *Bulletin de la Société normande de géographie* :

« La meilleure partie de ce volume, dit le rapporteur, a été consacrée à Fridtjof Nansen. Sous prétexte que ce voyageur est norvégien et que les Norvégiens sont *cousins des Normands*, M. Toutain et M. Gravier ont réussi à attirer à Rouen l'illustre explorateur heureux de pouvoir — ce sont ses propres expressions — *resserrer, si possible, les liens de parenté qui unissent la Norvège et la Normandie*, et le 30 mars 1897, une réception d'un caractère tout à fait exceptionnel accueillait à Rouen le héros polaire.

« La Société normande de géographie, qui avait organisé en très grande partie cette fête, a voulu en garder le souvenir et elle a publié un fascicule qui n'a pas moins de 140 pages, illustré de nombreuses gravures ou phototypies, où l'on voit une dizaine de fois reproduits les traits du voyageur, sa maison, son bateau, etc., et où l'on peut lire toute une suite d'articles enthousiastes, consacrés au récit de la fête, à l'histoire des premiers voyages de Nansen, de sa dernière expédition, etc. On sait que ces cérémonies ont été couronnées par une délibération du conseil municipal de Rouen, déclarant que puisque Nansen avait bien voulu « apporter « lui-même un rayon de sa gloire à ses cousins de Normandie, en « venant les voir dans la vieille capitale de Rollon, ancêtre commun », il fallait l'honorer « en donnant son nom à l'une des voies aboutissant au fleuve qui amena les Northmans dans notre capitale ».

« Je cite sans commentaire, le texte même de cette stupéfiante délibération, reproduite *in extenso* dans le fascicule de la Société normande.

« Le reste du volume est sans grand intérêt. On y lira cependant avec plaisir des conférences de M. Georges Perrot, *La Crête, son passé, son présent, son avenir*; de M. Max O'Roll, *Les colonies an-*

glaises; de M. Louis Léger, *Les voyageurs russes en France*; enfin, de M. Marcel Dubois, *Extrême-Orient et Nouveau-Monde*.

« Je mentionnerai, dans la correspondance, une lettre de M. Le Maréchal, datée de Ouango M'Bomou, et renfermant quelques renseignements intéressants sur le Yakoma et sur ses habitants. »

M. le général DE LA NOË analyse les publications reçues des Sociétés de géographie de Blois et de l'Ain. Si le bulletin de la première de ces compagnies ne contient aucune publication à signaler au Comité, celui de la seconde mérite que le rapporteur s'y arrête quelques instants.

« Le *Bulletin de la Société de géographie de l'Ain* (juillet-décembre 1897) publie, en effet, la fin d'une étude sur la population du département par M. Corcelle, dont j'ai analysé le début dans une précédente séance. La dernière partie donne la répartition des habitants par commune et par canton, puis le mouvement de la population dans les villes et enfin dans le département depuis le commencement du siècle. Il résulte de cette étude que « l'émigration n'est pas encore pour l'Ain un phénomène inquiétant ».

« Un dernier chapitre est consacré à la Dombes, qui comprenait autrefois 17,210 étangs aux émanations malsaines, recouvrant une superficie de 20,445 hectares. Aujourd'hui cette région « est devenue « sinon un pays très riant, au moins une contrée riche et prospère, « avec des moissons blondes et des prairies vertes ». Et cependant, quelques habitants regrettent l'ancien état de choses et vont jusqu'à prétendre que les étangs sont pour le pays un élément de richesse et presque de salubrité. »

M. le général DE LA NOË donne ensuite une courte analyse d'un article très clair et très bien écrit de M. de Rouville sur la *Géographie rationnelle*, publié par la *Société languedocienne de géographie*, et mentionne la fin d'un « extrait des souvenirs de Pons (de l'Hérault) sur l'île d'Elbe au début du XIX^e siècle ».

« Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ce dernier ouvrage, dit M. DE LA NOË, car il ne se rattache pas essentiellement à la géographie proprement dite; mais il m'a paru utile de le signaler, parce que l'originalité du style, la sincérité, l'honnêteté, la bonhomie même de l'auteur qui s'y montrent à chaque page en font une lecture d'un charme tout particulier.

« L'ouvrage entier doit paraître incessamment en un volume de la collection historique de MM. Plon, Nourrit et C^{ie}, sous le titre de : *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe.* »

M. MAUNOIR signale à la Section le retour de M. Foa, qui vient de traverser l'Afrique, et dont il a été chargé d'examiner les notes, pour en rendre compte à la Commission des missions. Les résultats généraux de cette traversée de l'Afrique lui ont paru, de prime abord, tout à fait remarquables, et il croit savoir que les documents rapportés au Muséum par le voyageur n'ont pas moins d'importance que les levés et les descriptions géographiques.

MM. HAMY et MAUNOIR rendent compte de l'état de la publication de M. Grenard, dont le 2^e volume pourra sans doute être distribué avant les vacances. Le 3^e et dernier volume, contenant les itinéraires et les cartes de voyages, paraîtra un peu plus tard.

La séance est levée à cinq heures un quart.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 5 MARS 1898.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SECTION.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 5 février est adopté.

M. DE SAINT-ARROMAN donne lecture d'une lettre de MM. Schefer annonçant le décès de leur père, M. Ch. SCHEFER, membre de l'Institut, administrateur de l'École des langues orientales vivantes, etc. MM. Schefer fils expriment le désir que la Section de géographie, dont leur père était président depuis cinq ans, délègue un de ses membres pour tenir l'un des cordons du poêle.

La section décide que M. BOUQUET DE LA GRYE, son vice-président, la représentera lundi prochain aux obsèques de M. Ch. SCHEFER, et qu'une lettre de condoléances sera adressée par le bureau à la veuve du regretté défunt.

La séance est levée en signe de deuil.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 12 MARS 1898.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

M. HAMY, qu'une indisposition retient à la chambre, a envoyé le procès-verbal de la séance du samedi 5, dont il est donné lecture et qui est adopté.

M. R. DE SAINT-ARROMAN communique à la Section un arrêté ministériel en date du 7 mars, et qui nomme président de la Section M. BOUQUET DE LA GRYE en remplacement de M. CH. SCHEFER, décédé, et vice-président M. CH. MAUNOIR en remplacement de M. BOUQUET DE LA GRYE.

En prenant possession du fauteuil de la présidence, M. Bouquet de la Grye prononce l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Vous me permettrez de témoigner en quelques mots des regrets que nous inspire la mort de M. Schefer.

« Celui auquel je suis appelé à succéder nous a montré comment à une grande science spéciale pouvaient s'allier les connaissances générales les plus étendues, une expérience des hommes et des choses puisée dans de nombreuses missions et une urbanité qui faisait des amis respectueux de tous ceux qui l'approchaient.

« Le Comité dont il dirigeait les travaux a, vous le savez, un rôle critique d'appréciation assez délicat. Il doit examiner des œuvres ayant souvent coûté beaucoup de travail et exigé de longs efforts.

« Les éloges et les récompenses que vous proposez demandent un scrupuleux discernement.

« Malgré son extrême bienveillance, M. Schefer n'abandonnait jamais les droits de la science; c'est elle qui le guidait toujours, en dehors de toute autre considération, et nous ne pouvions suivre un meilleur conseil que celui qu'il nous donnait.

« C'est avec une profonde douleur que nous le voyons disparaître, douleur d'autant plus vive qu'elle était bien inattendue. M. Schefer laisse à ses enfants la consolation de porter le nom d'un savant éminent ayant laissé une brillante trace de son passage dans le monde; pour nous, nous nous souviendrons que son caractère et sa bienveillance étaient à la hauteur de sa grande science. »

M. R. DE SAINT-ARROMAN annonce à la Section que le prix quinquennal fondé par M. Angrand à la Bibliothèque nationale pour le meilleur ouvrage sur l'histoire, l'archéologie, etc., du Nouveau-Monde, vient d'être décerné, par le jury international nommé à cet effet, à notre secrétaire, M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle, conservateur du Musée d'ethnographie, pour l'important ouvrage qu'il a terminé en décembre dernier et qui a pour titre : *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Choix de monuments archéologiques et ethnographiques*, etc. Paris, Leroux, 1897, in-fol., 60 pl.

M. LE PRÉSIDENT regrette l'absence de M. HAMY, auquel il adresse les félicitations de ses collègues.

La correspondance comprend des envois de MM. Léon Maître, membre non résident du Comité à Nantes, et Aristide Marre, chargé de cours de l'École spéciale des langues orientales vivantes. M. Maître a adressé au Comité une *Notice descriptive du bassin de Goulaine (Loire-Inférieure) et de ses villes disparues*, qui sera examinée par le général de la Noë; M. Aristide Marre communique un mémoire intitulé : *Proverbes et similitudes des Malais avec leurs correspondants en diverses langues d'Europe et d'Asie*, dont M. AYMONIER voudra bien rendre compte.

M. l'abbé J.-B. Chabot adresse une note complémentaire sur la mappemonde syrienne que la Section a publiée l'année dernière. Cette note dont les observations de MM. Gottheil et Nellino ont fourni les éléments sera imprimée dans le prochain numéro du *Bulletin de Géographie*.

M. BOUQUET DE LA GRYE examine le premier semestre du *Bulletin de la Société de Géographie de Nantes*, qui contient un article sur la nécessité de l'amélioration du cours de la Loire.

« Ce fleuve qui était sillonné de bateaux entre Orléans et Nantes, qui voyait des bateaux le remonter jusqu'à Moulins, n'a, à l'heure actuelle, aucune activité commerciale. Les compagnies de transport par vapeurs ont été rachetées par le chemin de fer, puis la batellerie elle-même a disparu. L'auteur de l'article montre les conséquences fâcheuses de cette situation et en présence de ce qui se passe chez nos voisins il demande qu'on s'attache à rendre au fleuve son ancienne importance commerciale.

« Le *Bulletin n° 3 de la Société de Géographie de Rochefort*, continue le rapporteur, renferme un très long article sur la ville de la Rochefoucauld par M. Vermond. Cet auteur a déjà publié dans un précédent bulletin une monographie du château de la Rochefoucauld; il complète son travail en montrant, année par année, les faits historiques qui se sont passés dans la ville et dans les environs. Il est impossible d'analyser ce récit, qui a l'allure d'un journal et qui est basé sur des pièces officielles. Il pourra être utilisé pour écrire une histoire véridique des guerres de religion dans l'Angoumois et la Saintonge.

« A la fin de l'article se trouve inséré un arrêt de la Cour du Parlement (4 mai 1781) faisant défense de s'assembler certains jours pour se livrer à des jeux qui consistent à prononcer des jugements burlesques condamnant un des leurs qu'on appelle baron à être jeté à l'eau pour avoir porté de l'eau dans un crible pour noyer des lierres, etc. . . ces jeux finissant toujours par des batailles.

« La nomenclature de ces coutumes qui est exposée dans le réquisitoire mériterait d'être insérée dans un répertoire des mœurs de l'ancienne France. »

La Société bretonne de géographie, dans son n° 68, contient une *Histoire du Transvaal* par M. Lelu qui est très documentée.

« Le n° 170 du *Bulletin des études coloniales* contient un article de M. de Cernant sur l'histoire économique de l'île de France où se trouvent des renseignements nouveaux et intéressants sur le rôle de nos corsaires pendant les guerres de l'Empire. Le mal fait par Surcouf et ses collègues aux Anglais se chiffre par la prise de dix mille navires.

« En 1895, le tonnage de cette colonie qui s'appelle aujourd'hui Maurice est de 700,000 tonnes.

« Un article de M. Duponchel met de nouveau en lumière les avantages qui résulteraient de la création du chemin de fer trans-saharien ainsi que les moyens de le construire.

« Il met en parallèle les prix du transport jusqu'à Tombouctou par le Sénégal et montre à quelle somme se chiffre le prix d'une tonne suivant la voie du fleuve.

« Le même sujet, c'est-à-dire la construction de la voie ferrée reliant le Sénégal au Niger, est traité dans le numéro suivant par le capitaine Calmel.

« Cet officier rend compte de toutes les difficultés de la création de cette voie; il passe légèrement sur les fautes commises et montre qu'à l'heure actuelle la construction marche régulièrement et économiquement. Il évalue à 24 millions la somme de dépenses pour aller de Kita à Toulimandio, somme qui pourrait être gagée sur annuités d'un million pendant 50 ans, tandis que le transport des vivres et des munitions coûte chaque année 3 millions.

« M. Calmel croit à l'avenir industriel de la région du Niger, mais il est indispensable qu'elle soit reliée à la côte, et le Sénégal est la voie naturelle pour y parvenir.

« Dans le n° 175, le comte de Sardelys donne des détails sur un séjour de trois mois chez les Antsihanaka; c'est le récit de courses faites dans une région peu connue infestée de Fahavalos. Si le voyageur leur a échappé, c'est grâce à son courage et à sa présence d'esprit. Cet article est très intéressant et donne des détails minutieux sur la nature des terrains qui ont été traversés et les productions que l'on peut en tirer. En 1897, le comte de Sardelys a fait une étude géologique complète du Betsiriry et a rattaché son itinéraire à la carte du P. Roblet et de M. Grandidier.

« Le n° 176 contient le récit détaillé de la mission Voulot et Chanoine au Mossi et au Gouroussi. On sait que ces officiers ont conquis ces deux provinces en montrant des qualités remarquables comme chefs militaires, puis ont négocié habilement pour les conserver à la France. Parmi les officiers qui ont rendu les services les plus signalés à notre pays, les noms de MM. Voulot et Chanoine doivent être cités, et c'est grâce à eux qu'une portion importante de la boucle du Niger pourra être conservée à la France.

M. GRANDIDIER lit une note sur les *Bulletins de la Société de géographie* (1^{er} et 2^e trimestres 1897).

« Les *Bulletins de la Société de géographie de Paris* qui ont été renvoyés à mon examen, dit le rapporteur, contiennent plusieurs articles d'un intérêt tout particulier :

« 1° Une note de M. J. Thoulet sur les cartes lithologiques sous-marines. — Les cartes représentant la configuration et la constitution du sol que recouvrent les océans sont utiles à plusieurs sciences : à la géologie, à la météorologie, à la zoologie, et elles ont de nombreuses applications pratiques pour la navigation, la télégraphie sous-marine, les travaux à la mer, les pêches et l'aquiculture. Il est donc très désirable et même nécessaire qu'on procède à la confection des cartes lithologiques sous-marines avec toute la précision que comportent actuellement nos connaissances des fonds des mers. Après avoir énuméré et discuté les cartes de ce genre qui ont été publiées dans les divers pays et dont les premières sont dues à Delesse, qui en est en réalité le créateur, M. Thoulet donne d'excellents conseils sur les meilleurs moyens de les établir à l'avenir et sur la classification à adopter pour les terrains submergés.

« 2° Relation du voyage du R. P. Soulié de Ta-Tsien-Loû à Tse-Kou (rive droite du Mékong), avec carte. — La route qu'a suivie le Père Soulié à travers le pays de Ly-Thang et de Bathang est nouvelle, et le journal que ce missionnaire a tenu jour par jour pendant son voyage, du 11 octobre au 17 novembre 1894 et qui est inséré dans le *Bulletin* du 1^{er} trimestre 1897, contient de nombreux renseignements intéressants pour la géographie de cette région du Thibet encore inconnue.

« 3° Renseignements géographiques recueillis du Tonkin aux Indes par MM. E. Roux et Briffaut. — En dehors de l'itinéraire suivi avec le prince Henri d'Orléans, MM. Roux et Briffaut ont, en 1895, traversé la région comprise entre le Tonkin et les Indes, partant de Mongtsé et passant par Ssumao, Mêng-Hua-Ting et Fong-Chouan. La note, très courte, de M. E. Roux, donne la succession des étapes par lesquelles ils ont passé.

« 4° Voyage de M. Lemaire dans l'Androy (Madagascar). — M. Lemaire qui a été en 1896 et 1897 résident de France dans le Sud-

Est de Madagascar, désireux d'étudier les ressources de la partie orientale de l'Androy et voulant entrer en relations avec les peuples qui l'habitent et qui sont les plus sauvages de l'île, a fait un très intéressant voyage du Fort Dauphin au Faux Cap, à travers une région dangereuse et absolument nouvelle, et il a dressé une carte où il a consigné le résultat de ses observations.

« L'Androy, qui est la province la plus méridionale de Madagascar, a, à juste titre, une très mauvaise réputation; le pillage y est d'un usage constant et l'aridité du sol, le manque d'eau y rendent les voyages pénibles et difficiles. Nous devons des éloges à M. Lemaire pour nous avoir fait connaître la partie orientale de cette région qu'aucun Européen n'avait explorée depuis les temps de Flacourt et de Maudave.

« 5° Notes sur les lagunes de Grand-Lahou et de Fresco et sur les rivières Bandama et Yocoboué, par M. Ch. Pobéguin. — M. Pobéguin, qui a exécuté de nombreux levés à la Côte d'Ivoire de 1892 à 1896, donne dans cette note d'intéressants renseignements sur la rivière de Lahou ou Bandama, sur la navigabilité de la lagune qu'elle forme à son embouchure, sur le commerce de l'huile de palme qui est la seule industrie du pays, sur la faune, la flore et les habitants de cette région de la Guinée occidentale, dont les mœurs ne diffèrent guère de celles des autres nègres de cette partie de l'Afrique : ils n'ont, en effet, aucune cérémonie pour les actes principaux de leur vie, le mariage, la naissance, etc. Par économie, ils achètent autant que possible leurs femmes toutes petites pour les payer moins cher, et, s'ils enterrent les hauts personnages dans leur case, ils se contentent de jeter les cadavres des esclaves et des gens de moindre importance dans des îles où les crabes et les corbeaux ont vite fait place nette.

« 6° Récit de l'expédition du Haut-Oubangui vers le Chari par le bassin de la rivière Kota, par le capitaine Julien. — Le capitaine Julien, qui avait fait un premier voyage en Afrique centrale avec le duc d'Uzès, reçut à la fin de 1893 l'ordre d'explorer et d'occuper le bassin du Chari qu'habitent des populations belliqueuses et que parcourent continuellement des bandes musulmanes armées; il devait y établir un poste au point où le Chari devient navigable et le relier à ceux du Haut-Oubangui, enfin marcher sur le Baghirmi. Les circonstances délicates dans lesquelles on se trouvait alors dans

le Haut-Oubangui ne lui permirent pas de remplir cette mission dans son intégralité et le décidèrent à gagner le bassin du Chari en suivant la rivière Kota. Il remonta cette rivière qui n'avait jamais été explorée, sur un chaland en aluminium et, en passant, il força les Boughous, auxquels nous avons déjà infligé une défaite en 1893, à demander la paix afin d'assurer sa base d'opérations; mais il ne put dépasser Magha, ayant reçu le 20 juillet l'ordre de revenir à marches forcées au secours du poste de Moda-Bouëndi qu'attaquaient et bloquaient les N'Zakras de Bangassou. L'exploration de la vallée du Kota a été fructueuse en renseignements géographiques sur une région encore inconnue.

« 7° L'île de Chypre par M. Camille Enlart. — M. Enlart, que le Ministre de l'instruction publique avait chargé d'une mission archéologique à Chypre, raconte dans cette note ses impressions de voyage et appelle l'attention sur les monuments de cette île qui forment, avec ses habitants, tous Grecs ou Musulmans, un contraste singulier; ces monuments sont en effet gothiques et appartiennent au style français le mieux caractérisé du XIII^e et du XIV^e siècle.

« 8° Note sur les sources du Fleuve Rouge par M. Ch.-E. Bonin. — M. Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, ayant eu l'occasion, au cours d'une mission officielle, de rester deux mois à Tali pour préparer la caravane qui devait le conduire au Tibet oriental, a profité de ce séjour pour pousser une reconnaissance vers les sources du Fleuve Rouge qui sont aux environs de Monghoa-Ting, au Sud de Tali, et étudier la cause des crues de cette rivière qui sont, à tort, attribuées dans le Tonkin à la fonte estivale des neiges du Tibet, tandis qu'elles sont dues à la mousson du Sud qui amène sur les hauteurs du Yun-nan les nuages venant du golfe du Tonkin.

« 9° Rapport de M. Oltramare, calculateur à l'Observatoire de Paris, sur les observations astronomiques de la mission Dutreuil de Rhins et Grenard. — Les observations faites dans l'Asie centrale par MM. Dutreuil de Rhins et Grenard sont en nombre considérable : il y en a 2,752 (1,935 angles horaires, 320 latitudes, 354 longitudes et 133 azimuts) et les tableaux qui sont insérés dans le *Bulletin de la Société de géographie* permettent de se rendre compte de la somme énorme de travail dépensée pour les réunir dans des conditions dures et pénibles, puisque quelquefois la tem-

pérature était de 36 degrés. Dutreuil de Rhins observait bien, et les résultats, qui sont très importants, sont d'une précision remarquable : les positions géographiques que M. Ultramare a conclues de la réduction de toutes ces observations sont au nombre de 87, les latitudes étant à 10 secondes près.

« 10° Note sur la position de l'ancienne ville de Thigès par M. Édouard Blanc. — Thigès est l'une des villes de l'ancienne province romaine d'Afrique dont les auteurs anciens ont le plus souvent cité le nom. Jusqu'à ce jour, les géographes l'ont identifiée, en se fondant sur une simple analogie du nom, avec certaines ruines qui sont situées dans l'oasis d'El-Oudian, sur les bords du Chott-Djerid et que les Arabes appellent Taguious; la position de ces ruines cependant ne concordait ni avec les chiffres de la table de Peutinger, ni avec l'itinéraire d'Antonin. Deux inscriptions, récemment découvertes dans des fouilles exécutées sur les indications de M. Édouard Blanc et étudiées par M. Héron de Villefosse, modifient cet emplacement, qui, sur les cartes de l'ancienne Afrique romaine, devra dorénavant être reporté dans la vallée de l'Oued Baïeh, dans le Chott-Rharsa, ce qui est d'accord avec la table de Peutinger.

« 11° Note sur les reconnaissances géologiques de M. Thollon dans les vallées du Djoué et du Niari, par M. Paul Danzanvilliers. — L'exploration de M. Thollon, qui avait pour but la recherche de roches calcaires bonnes pour la fabrication de la chaux dans la région de Brazzaville et qui a parfaitement réussi, nous a fait connaître une grande partie de la vallée du Djoué, jusqu'ici inconnue, et de nombreux affluents de cette rivière, et elle nous a apporté des documents précieux sur la vallée supérieure de Niari. »

M. HAMY envoie un extrait d'une note de M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, sur la mappemonde de Dulcert de 1339 dont il a été plusieurs fois question ici. L'auteur de cette note a étudié la carte en question au point de la vue de la mythologie irlandaise, et il observe notamment qu'elle porte une légende où on lit : *Est autem in Ibernia insula quedam parva in qua homines nonquam moriuntur. Sed quando nimio senio afficiuntur, ut moriantur, extra insulam deferuntur* (p. 39). Déjà Giraud de Barry, dans sa *Topographia hibernica*, distinction I, c. 4, avait mis le pays des vivants

dans une île du Munster septentrional (édit. du Maître des rôles, p. 80-81). La mythologie irlandaise primitive plaçait à une grande distance au delà de l'Océan le pays merveilleux qu'habitent, dit-on, les dieux immortels et où l'Irlandais mort trouve, comme on croit, une vie nouvelle et sans fin.

La carte de Dulcert pose au milieu de l'Irlande un immense golfe, ou, si l'on veut, un lac avec ouverture sur l'Océan. Ce lac ou golfe est semé d'un nombre considérable d'îles dont une est l'île des vivants, et dont d'autres doivent contenir toutes sortes de merveilles. C'est une explication évhémériste comme bien d'autres, des fantastiques voyages circulaires ou *immrama* irlandais, de ceux par exemple de Brendan, de Bran mac Febail, de Mael Duine.

M. HAMY a rédigé le compte rendu suivant du XVIII^e volume de l'*Union géographique du Nord de la France* :

« Des dix sociétés autonomes dont la fédération constitue l'Union géographique du Nord de la France, huit ont donné, en 1897, des marques de vitalité (celles de Calais et d'Amiens n'existent plus que sur le papier), mais cinq seulement ont pris une part active au mouvement géographique régional. A leur tête est toujours la Société de Boulogne-sur-Mer, qui a entendu cette année neuf conférences, dont deux ou trois tout à fait intéressantes, celle de M. le capitaine Salesse en particulier, sur la route de Konakry au Niger. On sait que cet officier distingué a levé avec précision une bande de 500 à 1,000 mètres de large, qui part de la côte et aboutit à Faranah.

« Parmi les mémoires émanés de la Société de Douai, il y a lieu de mentionner particulièrement une étude de M. Conrad sur le voyage d'Anthony Jenkinson dans l'Asie centrale en 1558, où l'on trouve une histoire assez développée de la célèbre *Compagnie de Moscovie*, et le texte traduit en français du récit des aventures du marchand anglais « de la cité de Mosco en Russie à la cité de Boghar en Bactriane ». Ce texte, qui serre de très près le vieux texte anglais de l'*Hakluyt Society*, est enrichi d'un intéressant commentaire.

La société de Dunkerque a publié un récit détaillé de la *Révolte des Îles-sous-le-Vent* en 1897, rédigé d'après les notes d'un témoin oculaire par M. Th. Deman. Enfin, les groupes de Saint-Omer et

de Cambrai ont envoyé des extraits relatifs à la Grèce, à l'Abysinie, etc.

M. G. MARCEL analyse le n° 3 (1897) du *Bulletin de la Société de géographie de Marseille* qui renferme d'abord une intéressante étude de M. Saint-Yves, chargé par le Ministère de l'instruction publique d'une mission en Asie, qui a pour titre: *De la Volga à la frontière sibérienne*. L'Oural méridional, Samara, Oufa, la jolie ville en bois, Mias sur les bords du lac du même nom, sont les principaux points d'arrêt de M. Saint-Yves. Mias est située dans une région qu'on crût, lorsqu'on y trouva de l'or pour la première fois, devoir devenir une nouvelle Californie. Mais le rendement est trop misérable : à peine un gramme d'or pour 1,600 kilogrammes de sable, alors qu'en Sibérie, pour la même quantité de sable on trouve de 8 à 10 gr. d'or.

A Tcheliabinsk, si l'on est géographiquement et logiquement en Asie, administrativement on est encore en Europe, puisque cette ville fait partie du gouvernement d'Orenbourg. A quatre stations plus loin on quitte les sites gracieux et pittoresques de l'Oural et l'on pénètre dans la plaine, uniforme, monotone à perte de vue. C'est le steppe sans autre accident que de rares kourganés, des tumuli où reposent les ancêtres de ces cavaliers infatigables, buveurs de koumis, mangeurs de cheval; c'est l'ennui, l'ennui mortel des interminables heures de chemin de fer pendant lesquelles il semble que jamais on n'arrivera à destination.

« Dans un très ingénieux travail, M. Thoulet, dont nous connaissons tous les belles études océaniques, propose l'emploi, mais l'emploi scientifique et rationnel, d'épaves artificielles pour l'étude des courants marins; genre d'études encore fort peu pratiquées en France, sauf par le prince de Monaco, bien que l'océanographie soit une science d'origine française.

« Enfin le même numéro renferme une description topographique, économique et historique de l'étang de Biguglia qui fait partie de ces excursions en Corse dont nous avons résumé ici même quelques-unes, où l'auteur M. F. Nœttinger, nous fournit de très copieuses, très érudites et très précieuses informations. Nous ne doutons pas que, réunies en volume, ces études ne contribuent efficacement à nous faire mieux connaître, apprécier et exploiter un pays que nous avons trop longtemps et de parti pris négligé. »

M. MAUNOIR résume les derniers travaux de la *Société de géographie de Toulouse*.

« Il faut mentionner, dit-il, dans le n° 3 pour 1897, du *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse*, quelques pages consacrées à la question de la décimalisation du temps et des angles. Voici d'abord un vœu émis par la chambre de commerce de Toulouse, tendant à ce que les pouvoirs publics fassent étudier sans retard le meilleur moyen de faciliter les calculs pour trouver la date du jour et l'heure d'une ville éloignée, correspondant à un jour ou à une heure déterminés de France; or, dit le texte du vœu, l'emploi du temps décimal permet de faire ces calculs avec une facilité et une précision extrêmes. La facilité, soit, mais la précision avait-elle attendu, pour se manifester, l'expression décimale ?

« Par une lettre du 16 mars 1897, M. Édouard S. Holden, directeur de l'observatoire de Lick, sur le mont Hamilton, près de San-Francisco, avait déclaré qu'il n'était pas opportun, pour le moment, de changer le système de supputation du temps et des angles. A quoi M. de Rey-Pailhade répond que l'un des astronomes de cet observatoire, M. Aitken, emploie le temps décimal. Le fervent apôtre toulousain du temps et des angles décimaux, après avoir signalé les attaques dirigées contre les décisions de la commission officielle de décimalisation, déclare voir, dans ces décisions, l'affirmation d'un principe, une marche en avant et une préparation pour l'opinion publique. Il montre la simplicité des concordances principales entre la numération actuelle pour le temps, et la numération décimale, avec le jour de minuit à minuit, divisé en 100 *cés*. Il rappelle enfin la résolution prise par la commission officielle, sur la proposition du commandant Guyou, de l'Institut, de publier de petites éphémérides astronomiques et géographiques dans le système décimal. Si l'édifice du système décimal reste inachevé, la faute n'en sera pas à la *Société de géographie de Toulouse*.

« Le même numéro de *Bulletin* donne deux notes historiques plutôt que géographiques; la première, due à M. Rumeau, est intitulée : *Formation du district de Grenade en 1790*. Il s'agit de Grenade, chef-lieu de canton de la Haute-Garonne. La seconde note intitulée *La Gascogne en 1789*, est un extrait des registres du Conseil permanent de la ville d'Auch. M. Guenot a consacré un cha-

pitre à l'œuvre du général Gallieni, à Madagascar. Ce n'est là qu'une partie des services rendus par l'éminent officier général à la colonisation et à la géographie.

« Une lettre de M. du Paty de Clam, datée de Kouadiokafi, dans le Baoulé, donne quelques indications générales sur le cercle de Baoulé, constitué en 1896. Il comprend deux parties physiques distinctes : la grande clairière, le Gaoulé ou Baoulé proprement dit et la grande forêt.

« La clairière n'est que relativement peu boisée, c'est-à-dire qu'elle ne renferme que des bouquets de bois nombreux il est vrai, et impénétrables. Ils ne forment pas un tout compact comme la grande forêt.

« Cette dernière s'ouvre du côté de la mer en un angle de 130 kilomètres de base sur 100 kilomètres de hauteur, soit une superficie de 1,170,000 hectares. Ce coin d'empiètement du Gaoulé sur la forêt permet de remonter le Bandama de la côte à Thiassalé et de n'avoir plus qu'une trentaine de kilomètres de forêt à franchir pour retrouver la clairière du côté des terres intérieures. »

M. le général DE LA NOË dit quelques mots du quatrième fascicule de la *Revue de la Société de géographie de Tours*, entièrement consacré à question de « la Loire navigable » : ce numéro contient notamment un article très intéressant de M. Bureau, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. L'auteur, après avoir rappelé que le grand obstacle à la navigabilité de la Loire est l'accumulation des sables qui encombrant son lit, montre que ces sables proviennent exclusivement des régions granitiques traversées par ce fleuve. Il importerait donc avant tout de regazonner et de reboiser ces régions : les atterrissements prendraient fin ; peu à peu, sous l'action continue de l'érosion fluviale, le lit se dégagerait et les ingénieurs « n'auraient plus qu'à combattre un état de choses sans aggravation possible ».

M. VIDAL DE LA BLACHE rend compte d'un ouvrage intitulé *l'État de Para, États-Unis du Brésil*, etc., insistant particulièrement sur un document inédit qu'on y rencontre et qui se rapporte au voyage d'Amoral en 1723, à la recherche d'un ancien *padraon* de marbre qui aurait marqué la limite septentrionale des possessions portu-

gaises. Cette pierre aurait été retrouvée par 1° 30' N., et M. Vidal de la Blache fait ressortir l'intérêt d'une découverte qui arrêterait à l'Araguary les prétentions des Brésiliens.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Pour le Secrétaire empêché,

CH. MAUNOIR.

MÉMOIRES.

VOYAGES DES MAJORCAINS

AUX ÎLES CANARIES,

AU XIV^e SIÈCLE,

PAR M. E.-T. HAMY.

La plus ancienne carte connue où soient représentées les îles Canaries est celle d'Angelino Dulcert, dressée à Majorque en août 1339⁽¹⁾. Encore ne voit-on figurer sur ce monument que les deux îles les plus voisines de la côte africaine. La première, au nord, porte la croix de Gênes et la légende *Insula de Lanzarotus Marocelus* (île de Lancelot Maloisel) (*Lanzarote*, *Lancerotte*). La seconde, au sud, a pour nom *Laforte Ventura* (île Fuerteventura, Fortaventure). Entre les deux îles, on lit sur un flot, qui est l'île Lobos des cartes modernes, ces deux mots : [*V*] *iegi marini*.

Ce sont là, sans le moindre doute, des souvenirs du voyage exécuté aux Canaries par Lancelot Maloisel, un Génois d'origine française⁽²⁾, à la fin du XIII^e siècle. D'Avezac a étudié attentivement les témoignages relatifs à cette première découverte, qu'il a proposé de fixer approximativement vers 1275⁽³⁾.

Dès le milieu du XIV^e siècle, l'archipel presque entier se montre sur les cartes marines, avec six ou sept îles à peu près en place.

(1) Cf. E.-T. Hamy, *La mappemonde d'Angelino Dulcert, de Majorque*, 1339. (*Bull. de géogr. hist. et descriptive*, 1886, p. 356-357.)

(2) « Li Marrucelli, nobili et antichi cittadini genovesi, hanno origine de Francia », dit un nobiliaire génois, cité par d'Avezac. (*Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'Océan Atlantique, antérieurement aux grandes expéditions du XV^e siècle*, Paris, Fain et Thunot, 1845; in-8°, p. 51.)

(3) D'Avezac, *op. cit.*, p. 50.

D'autres expéditions, plus ou moins volontaires et fort mal connues, ont certainement fait le périple des îles avant 1350, pour arriver à en tracer ainsi approximativement les contours principaux.

D'Avezac rappelle, dans le travail que je viens citer, ce qu'a dit Galindo d'un navire français poussé par une tourmente entre 1326 et 1334⁽¹⁾ et reproduit, d'après Boccace, le récit du voyage de deux navires et d'une allège envoyés en 1341 aux Canaries par le roi Alphonse IV sous le commandement du Génois Nicoloso di Recco et du Florentin Angelino del Tegghia dei Corbizzi⁽²⁾.

C'est probablement à cette expédition que fait allusion le premier des documents majorcaïns que D. Miguel Bonet publie dans le curieux article du *Boletín de la Sociedad Arqueologica Luliana*, que je vais examiner ici⁽³⁾.

C'est une *Concessio capitanie*, qui se trouve enregistrée au livre de 1342-1343 des *Lettres communes de la lieutenance de Majorque*. Roger de Rovenach, chevalier et camerlingue du très haut seigneur Roi de Majorque et son lieutenant en ce royaume, accorde le 16 avril 1342, à la demande de François de Valers, patron et capitaine, P. Magre et B. Giges, *conpatrons*, B. Moragues, P. Giges, Fr. Albussa, citoyens de Majorque et armateurs des deux coches bayonnaises *Santa Creux* et *Santa Magdalena*, que le premier d'entre eux, capitaine et président, aura tous les pouvoirs civils et criminels sur tous les hommes composant les équipages. Les deux coches sont armées pour aller et naviguer du côté des îles nouvellement trouvées vers les parties d'Occident, lesquelles îles sont vulgairement appelées « îles de Fortune » *anar e navegar a les parts de les illes noyeilament trobades enves les parts de occident les quals illes vulgarment son apelades illes de Fortuna*⁽⁴⁾.

(1) *The first account we had of the Canary Islands being publicly known in Europe, after the decline of the Roman empire, was some time between the years 1326 and 1334, by means of a French ship that was driven among them by a storm (The History of the discovery and conquest of the Canary Islands, translated from a Spanish Ms. lately found on the Island of Palma, etc., by G. Glas, p. 1).*

(2) D. Miguel Bonet, *Expediciones de Mallorca à las Islas Canarias* (1342 y 1352) (*Boletín de la Soc. arqueolog. Luliana* Año XII, t. VI, n° 195).

(3) D'Avezac, *op. cit.*, p. 43-46.

(4) Dix jours plus tard, 26 avril, une concession toute semblable était accordée à Domingo Gual, patron et capitaine du *San Juan*; G. Bossa, G. des Cos, P. Dalman, G. Maymo, B. Ramon et J. Poga, patrons compagnons, *patrones compañeros*.

Un deuxième document, à peu près de même nature, a été découvert par D. Miguel Bonet dans le *Registro des offices* des années 1349-1358 de la *Curia de la Gobernacion de Mallorca*. Il se rapporte à une expédition d'un caractère différent, qui se préparait dix ans plus tard, en mai 1352.

Jean Doria, Arnould Roger, Jacques Sagarra et Guillaume Fuser, de Majorque, avaient obtenu la permission du Saint Père et du roi d'Aragon de passer, avec un navire, plusieurs d'entre eux accompagnés de leur famille, *apud insulas dudum inventas vocatas de Canaria*. Ils voulaient, disaient-ils, « convertir à la connaissance de la divine Trinité et réduire à la foi orthodoxe les nations qui habitent ces îles et ne connaissent pas Dieu ». Et Guillaume de Logustaria, chevalier, lieutenant du gouverneur de Majorque, a octroyé tous les pouvoirs civils et criminels à Arnould Roger, élu pour capitaine et recteur dudit navire, *capitaneum dicte navis ac rectorem gentium cum ea navigantium*.

Il est intéressant de faire remarquer que ces deux tentatives majorcaines vers les îles Canaries viennent encadrer celle de Jacme Ferrer, datée, comme l'on sait, de 1346 sur le célèbre atlas catalan du roi Charles V.

L'hypothèse qui fait un Majorcain de ce navigateur entreprenant tire ainsi des documents signalés par D. Miguel Bonet un appui des plus solides.

Les relations commerciales et surtout religieuses ouvertes par les Majorcains avec les habitants des îles Fortunées ont dû se poursuivre plus ou moins régulières dans le cours du *xiv^e* siècle. Le premier évêque nommé des Canaries, en 1394, est en effet, nous apprend encore D. Miguel Bonet, un religieux dominicain, Fr. Jaime Ultzina, qui avait appartenu au couvent de la ville de Majorque.

Mais les pauvres Canariens ont surtout reçu à la fin du *xiv^e* siècle la visite d'aventuriers, pillards et saccageurs, comme les Andalous et les Biscayens qui, sous Gonzalez Peraza (1390), tombaient sur Lanzarote, dont Sancho de Tovar leur avait montré les insulaires doux et hospitaliers (1377), dévastaient les lieux habités,

faisaient prisonniers le roi et la reine et rentraient en Espagne avec un chargement de cuivre qu'ils vendaient avantageusement à Séville.

C'étaient les premiers épisodes de cette douloureuse histoire de la destruction de presque tout un peuple par des aventuriers avides et sans scrupule.

NOTICE
SUR
UNE MAPPEMONDE SYRIENNE
DU XIII^e SIÈCLE,

NOTES COMPLÉMENTAIRES

PUBLIÉES D'APRÈS LES OBSERVATIONS

DE MM. R. GOTTHEIL ET G.-A. NALLINO,

PAR M. J.-B. CHABOT.

I

En terminant l'explication sommaire de la *Mappemonde syrienne* que j'ai publiée dans un précédent fascicule du *Bulletin*, j'exprimais l'espoir qu'un savant versé dans la connaissance des géographes arabes pourrait donner l'interprétation des noms que je n'avais pas su identifier.

Cet espoir n'a pas été déçu. Deux orientalistes distingués se sont occupés du document que j'avais fait connaître.

Le professeur C. A. Nallino, de l'Institut oriental de Naples, qui vient de publier à nouveau les *Tabelle geografiche d'Al-Battâni* (Turin, 1898), et qui a déjà commencé l'impression de tout le *Traité astronomique* de cet auteur, avec traduction et commentaire, m'a fait parvenir d'excellentes observations relativement à cette carte.

D'autre part, M. Richard Gottheil, professeur à la *Colombia University*, à New-York, dont j'ai cité plusieurs fois les travaux dans mon premier article, a adressé à la rédaction du *Bulletin* un court mémoire, rédigé en anglais, dans lequel il a réuni, avec beaucoup d'érudition, tout ce qui peut contribuer à corriger ou à compléter la lecture des noms contenus dans la carte.

Je vais donner ici le résultat combiné de leurs observations en les citant textuellement. Les initiales (N = Nallino; G = Gottheil) qui suivent les remarques, indiquent leur auteur respectif.

Premier climat :

Les identifications de **جزمه** avec **جَرْمَى** (ou **جَرْمَة**) et de **بمجة** avec **دنقلة**, sont certainement exactes; même dans les plus courtes énumérations des villes du premier climat, on retrouve toujours chez les Arabes ces deux noms [N.]. Même observation de M. Gottheil qui ajoute, pour **جزمه** : voir Yākūt, I, 29 **مدينة ومدينة جَرْمَى**. La lecture **جرمى** s'échange avec celle de **جرمة**; cf. Edrisi **نزهة المشتاق**, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, Leyden, 1866, p. 35; de Slane, *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeid-el-Bakri*, Alger, 1857, p. 13; al-Mukāddasī, éd. de Goeje, p. 242; Lelewel, *Atlas*, p. 2 (al-Targhānī).

احججه est une difficulté. C'est probablement **البرغاة** dans le Soudan. Yākūt (II, 933) et Abulféda (**تقويم البلدان**, éd. Reinaud et de Slane, 1840, p. 153) disent qu'elle est dans le premier climat. Cf. aussi Edrisi, p. 25, 38; et Samuel Lee, *The Travels of Ibn Batuta*, London, 1829, p. 237. J'avais aussi pensé à **البحجة** (qui est sur la carte de Kazwīnī, II, p. 8 et 11, et sur plusieurs des dernières). Cf. Abulféda, p. 153; Edrisi, p. 21, 22. [G.].

مزارنه = **Μερόνη**, en partie dans la Nubie et en partie dans l'Abyssinie. Voir Severus Bar Shakku, *Journal asiatique*, 1896, p. 304. On le trouve aussi sous la forme **مزارنه**, Payne-Smith, col. 2220 (col. 1998, 2226 : **مزارنه**). Cf. Boettger, *Topograph. Histor. Lexicon zu Josephus*, p. 183. — **محملا** n'a rien de commun avec La Mecque, qui s'écrit **مكة**. Serait-ce **محملا**? [G.].

احلالا est la ville de **تَبَالَة** dans le Yémen [N.] (plus spécialement dans le Tihāmah). Yākūt, I, 816, dans le second climat, mais p. 29 dans le premier. Elle est sur la route de Ṣarr'ā à La Mecque (Ibn Haukal **الممالك والمسالك**, éd. de Goeje, p. 35). Mukāddasī la mentionne aussi comme étant dans le premier climat (p. 59, 112).

حمص est sans doute la province arabe de **عَمَّان** [N.], à la limite orientale de l'Arabie. [G.]

لحار est la **ظَنَار** maritime, qui était placée près de la Mirbāt actuelle à l'Est du Ḥadramūt [N.]; (Yākūt, III, 586, etc.) [G.].

فكار, peut-être كرك. Al-Targhānī (Lelewel, *Atlas*, p. 2) et al-Kūml (Lelewel, 1, p. 161) ont *Karak*; al-Dabi a اَلدَّبِير [G.]

محصن. J'ai maintenant quelque doute au sujet de ma lecture : محصن. Cette dernière est habituellement mentionnée dans le quatrième climat (Yākūt, 1, 32). Je suggérerais : قُيُور (Yākūt, 1, 21). Voir mes *Contributions*, II, p. 41. [G.]

كلّة est presque impossible à identifier. Peut-être = الكَلَّة sur l'Équateur, en allant de 'Omān à la Chine (Yākūt, IV, 302). Cependant, Ibn-Khordādhbeh (المسالك والممالك, éd. de Goeje, p. 66, 71) lit كَلَّة [G.].

طلم est peut-être خاش (= خواش) Yākūt, II, 486; mais elle se trouve dans le Sagistan! [G.].

Second climat :

اسمم est اَسْمَم, l'ancienne Panopolis, dans la Haute-Égypte. [N.] — Voir la carte dans Moeller, n° III; et le texte dans Edrisi, p. 46; Yākūt, 1, 30. Dimishki, بحبة الدهر, éd. Mehren, p. 232; Abulféda, p. 110. [G.].

المطرم = البامة. [N., G.].

اهل est bien étrange ici. [N.].

Il faut séparer هارذ de هارذو; le premier nom est celui de la province de Fārs; le second est سَابور, nom d'une des villes les plus anciennes et les plus célèbres de la province de Fars (voir P. Schwarz, *Iran im Mittelalter*, Leipzig, 1896, p. 30-32). [N.].

Troisième climat :

Après al-Qairawān, il faut ajouter الحمص = البَرَّة [N., G.]. ville célèbre du nord de l'Afrique, décrite par Edrisi, p. 131, Dimishki, p. 234. D'après Abulféda, p. 148, elle est dans le troisième climat; elle fait partie de l'ancienne Cyrénaïque. Cf. aussi Yākūt, 1, 592. Lelewel, *Atlas*, p. 2 (al-Targhānī) [G.].

La lecture اِهْمص du manuscrit est bonne; = اَفْرِيقِيَّة, nom arabe de l'*Africa propria* (Tunisie). [N.].

مصري est à séparer de مصري. — Le premier représente le lac Maréotis (Maryut des Arabes) ou bien quelque autre lagune du Delta; [N.]. — مصري est au contraire la ville de Damiette, دِمْيَاط; voir la troisième carte dans Moeller. [N., G.].

حقة est à lire حقه = عَكَّة ou عَكَّا (Saint-Jean d'Acre). [N., G.].

الاصوار (à lire الاصوار) [G.] est sans doute الْأَصْوَار dans l'ancienne Suzianne [N., G.]; Yāḳūt, I, 31, et Abulféda, p. 316, la placent aussi dans le troisième climat. Se rencontre dans al-Targhānī, etc. (Lelewel, *Atlas*, p. 2.) [G.].

مصر ressemble à شير (Yāḳūt, III, 353; Dimishki, p. 107; Abulféda, p. 356); mais cet endroit est dans le nord de la Syrie, près de Hamath et ne peut convenir avec le lieu présent. Peut-être = سيران, mentionnée par Yāḳūt (I, 31; cf. III, 211) dans le troisième climat. Abulféda, 326. Celle-ci cependant est dans l'océan Indien (Dimishki, p. 184), ce qui me fait douter de l'identification. [G.].

القندھار = القندھار, notre Kandahar, dans le Belucistan. [N.]

Quatrième climat :

الصملاحه (avec د et non د) est à lire الصملاحه = الصَّالِبَة [N., G.]; c'est le nom que les Arabes donnent à l'ensemble des peuples germaniques et slaves. [N.]. Pourtant ce mot (الصملاحه, plur. de السقلب) est un peu trop bas sur la carte (Yāḳūt, p. 405, etc.) [G.]. — La Sicile s'appelle en arabe صقلية ou سقلية. [N.]. — Il faut lire de même dans le sixième climat.

Au lieu de دجفد, le manuscrit porte دجفد; le copiste ou traducteur syrien a eu tort de séparer دجفم de دجفد; c'est la transcription de l'arabe بلد بطليموس الحكم « le pays de Ptolémée le savant » [N., G.]. Cette dénomination est ici donnée à Rhodes, probablement parce que Ptolémée, en utilisant beaucoup les travaux d'Hipparque, adopta comme base de plusieurs tables de l'Almageste le parallèle de Rhodes. [N.]

سويديه; le manuscrit porte سويديه⁽¹⁾. Je suggérerais : سويديه,

⁽¹⁾ La carte du ms. 210 porte distinctement سويديه, Syrie.

d'après Yākūt, بين انطاكيا والبحر, (Sonediyeh, entre Antioche et la mer); cf. Muḳaddasī, p. 107, 154. [G.].

املس = ايلس en Arménie (près du golfe d'Alexandrette, ville florissante à l'époque des croisades [N.]); Abulféda, p. 248. [G.].

مصمالي est شمشاط, l'ancienne *Arsamosata*; Samosate est, chez les Arabes, سُمَيْسَاط. [N.]

كامل. Le kāf a le signe rukkāḥ; c'est pourquoi je suggérerais ختنى; d'après Yākūt (I, 403) معودة من بلاد تركستان, Ḳazwīnī, p. 188; Dimishkī, p. 221.

لحاح = تنكت. La prononciation varie, Yākūt (I, 880), a تنكت; mais Abulféda (p. 498) et Dimishkī (p. 221) ont تنكت.

هجرانه est assurément فرغانة qui se trouve dans toutes les listes. Yākūt, I, 33; Ḳazwīnī, p. 330; Dimishkī, p. 221; Abulféda, p. 502; Meir al-Dabī (Lelewel, *Atlas*, p. 14).

Cinquième climat :

حلاط = خلط (dite aussi اخلط [N.]), dans le cinquième climat d'après Yākūt (II, 458). [G.].

انطاليا est probablement la ville de اَنْطَلِيَا, sur la mer, si connue à l'époque des Croisades. [N.]

حدمه est une faute pour خرشنة = خرشنة, dans l'Asie-Mineure. [N.]

حدها (Boetis) de Bar-Hébréus, en Espagne, *Adscensus mentis*, p. 38, n. 5; *Contributions*, II, p. 46, n. 42; à comparer avec l'extrait de Severus Bar Shakkū, *Journal asiatique*, 1896, p. 316, et *Zeitschrift für Assyriologie*, VIII, 273. [G.]. —

حدها est peut-être une faute pour بُرطاس, peuplade turque très commerçante, qui habitait sur le Volga et la mer Caspienne. [N.]⁽¹⁾.

Sixième climat :

الصمداح est à lire الصمداح, les *Slaves*, (Yākūt, I, 34), comme plus haut, dans le quatrième climat.

⁽¹⁾ La carte du ms. 210 (حدمه) confirme l'opinion de M. Gottheil.

Sur les **مدارهم** voir mes *Contributions*, III, 77, n. 35. Kazwīnī parle de la **مدينة النساء** (p. 408) [G.].

معقمل, cf. Payne-Smith, col. 3699 = **القبحاق** ou **القشاش** ou **القشاش** ou **القشاش**. Cf. Ibn Khordādhbeh, p. 32, 9. Ibn Fakīh **كتاب البلدان** (éd. de Goeje) p. 329, 4; Abulféda, p. 202. Dimishki parle du **مكارى القبحق** (p. 139, au bas). [G.]

حس البحر n'est pas le littoral du Roum, mais la Méditerranée. Voir une carte complète de cette mer dans Moeller, Tab. 5; cf. Dimishki, chap. V, etc. [G.].

حس البحر est la Mer de Gorgān ou Mer Caspienne [N., G.]. Dimishki dit expressément que le **بحر القز** est appelé **بحر جرجان** cf. *Contributions*, II, p. 46, et la carte dans Moeller, Tab. 15. [G.].

حس البحر = **بحر خير** Ibn Khordādhbeh, p. 31, 9; Al-Fakīh, p. 329. Yākūt, I, 33, 113; Kazwīnī, p. 387, 392. [G.]

حس البحر est évidemment l'arabe **قاني وقون**, tribus turques. Yākūt, I, 33 (cf., IV, 204). Kazwīnī a par erreur **تون** (p. 388). [G.]

Septième climat :

حس البحر est l'arabe **باجوج** [N., G.], Kayser, *Erkenntniss der Wahrheit* (259, etc.) et d'autres écrivains syriaques ont **لحي** [G]. — Dans le Coran et chez tous les écrivains arabes Gog et Magog sont devenus **ياجوج وماجوج**. [N.]

حس البحر doit être ajouté à la fin (الدين). Cf. Yākūt, I, 33; Kazwīnī, p. 371, 387; Lelewel, I, 164. [G.]

II

M. Gotheil a fait précéder les observations que nous venons de reproduire, d'une longue note dont voici la traduction intégrale :

« La carte publiée par M. Chabot est pratiquement une contrepartie de celle que j'ai publiée, en 1888, dans les *Proceedings of the American Oriental Society* de cette année-là. Malheureusement, le manuscrit du **صندل صندل** d'où j'avais tiré ma copie (Berlin, Sachau 81) n'était pas dans un bon état de conservation⁽¹⁾. Cepen-

⁽¹⁾ C'est pour cela, comme je l'ai dit, que j'ai cru intéressant d'en publier une reproduction meilleure [J.-B. C.].

dant, j'étais parvenu à lire presque tous les noms qui se rencontrent dans cette carte. En 1888, j'avais toute raison de croire que la carte du mss. Sachau 81 était réellement unique. M. Chabot dit que le mss. syr. 240⁽¹⁾ de la Bibliothèque nationale renferme une carte semblable. Mais, d'après le catalogue de M. Zotenberg, le mss. 240 est une copie de l'*Hexaëmeron* de Jacques d'Édesse. Je me souviens d'avoir examiné il y a quelques années le **صلى الله عليه وسلم** à la Bibliothèque nationale (ms. syr. n° 210), et je ne me souviens pas qu'il renferme la carte; elle n'est pas non plus mentionnée dans le catalogue⁽²⁾. M. Chabot sera heureux de savoir qu'il y a encore une autre copie de la carte dans le manuscrit du même ouvrage appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (Angleterre); mais aucun catalogue des manuscrits de cette bibliothèque n'ayant encore été publié, il m'était impossible d'en avoir connaissance.

« Le manuscrit d'où M. Chabot a tiré sa carte m'est très bien connu. Je l'ai collationné en grande partie pour mon édition des gloses de Bar-Alli. La carte a indubitablement été tirée de quelque copie du **صلى الله عليه وسلم**. Il n'est pas douteux que son auteur soit Bar-Hébréus lui-même⁽³⁾. Il dit expressément dans son texte, qu'il a dessiné une semblable carte (cfr. *Hebraica*, VII, p. 42). Dans les *Proceedings*, j'ai eu tort de l'attribuer simplement au copiste. Bar-Hébréus n'a rien fait de plus que de copier la carte de quelque écrivain arabe, géographe ou cosmographe. Il avait évidemment devant lui quelque grossière carte générale des sept climats, telle que nous en trouvons dans les manuscrits arabes. Cfr. *Ḳazwīnī*, *آثار البلاد*, éd. Wüstenfeld, II, p. 8 (aussi I, p. 147); *Yāqūt*, *معجم البلدان*, éd. Wüstenfeld, I, p. 29; Lelewel, *Géographie du Moyen Âge*, vol. II, à la fin, (v. aussi, vol. I, p. 147); ou la carte de *Iṣṭahri* reproduite dans Saint-Martin, *Histoire de la Géographie*, atlas, pl. VI. (Voir encore de

⁽¹⁾ Faute d'impression pour 210. L'erreur était d'ailleurs facile à rectifier puisque je donnais le titre de l'ouvrage, dont notre Bibliothèque nationale ne possède qu'un seul exemplaire. [J.-B. C.].

⁽²⁾ Elle s'y trouve néanmoins, au fol. 38 recto. Et comme il pourrait paraître surprenant qu'un érudit aussi consciencieux que M. Gottheil ne l'y ait pas remarquée, si elle y était réellement, afin d'enlever toute incertitude à ce sujet j'en donne ci-contre la reproduction. Une simple transcription des noms qui y sont inscrits se trouve à la fin de cet article. [J.-B. C.].

⁽³⁾ Comme je le dirai plus bas, la carte primitive de Bar-Hébréus paraît avoir été amplifiée par les copistes de son ouvrage. [J.-B. C.].

Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, I, p. 340). Les Arabes, il est vrai, firent progresser quelque peu ces modestes efforts en cartographie. Il suffit de regarder des reproductions de quelques cartes de Iṣṭaḥrī publiées par J. H. Moeller, *Liber climatum* (Gotha, 1839); elles vont certainement de pair avec plusieurs de celles que nous trouvons dans les manuscrits de Ptolémée.

« Mais ces cartes plus spéciales n'étaient pas copiées; celles qui furent en vogue étaient celles qui donnaient simplement une idée générale de l'*oikouménē*. On peut dire qu'une certaine tradition fut établie. Les noms qui se trouvent mentionnés dans les cartes arabes, syriaques et hébraïques, sont pratiquement les mêmes. Une semblable tradition s'est établie partout où la science grecque s'est infiltrée par ces divers canaux. Il suffit de lire les chapitres d'introduction de Yaḳūt, ou le paragraphe d'introduction de chaque chapitre du second volume de Ḳazwinī, pour voir cela. (Cfr. aussi les différentes listes dans l'*Avant-Propos* de l'*Atlas* de Lelewel, qui accompagne sa *Géographie du Moyen Âge*.)

« J'ai parlé dans mes précédents articles sur ce sujet, des autorités dont Bar-Hébréus peut s'être servi. Aux autorités arabes (Ptolémée dans la traduction, et Mūsā de Ḥawārism), je voudrais ajouter l'astronomie de Jaghmīnī, publiée dans *Zeitschrift der deutsch. Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXXVII. (Cfr. p. 260-261, avec quelques parties des chapitres I, VI, et VII de son *سورة الجاهمينة*). — Bar-Hébréus a aussi fait usage des traditions syriaques de sa propre église et des traductions syriaques de certains ouvrages d'Aristote.

« Notre connaissance de ce que les auteurs syriens ont écrit sur la géographie n'est pas considérable, et Kretschmer (*Physische Erdkunde im Christlichen Mittelalter*. Vienne, 1889, pages 38 et 41) a pu parler d'eux sous ce rapport avec quelque dédain. Il sera peut-être utile d'indiquer ici ce qui a déjà été publié de cette littérature ⁽¹⁾ :

1. J. P. N. Land, *Anecdota Syriaca*, Leyden, 1862, vol. i, p. 121 « Geographica »; un fragment seulement. Cf. le même auteur, **Aardrijkskundige Fragmenten der zesde en zevende Eeuw*. Amsterdam, 1886.

⁽¹⁾ Les ouvrages dont le titre est précédé d'une astérisque sont déjà mentionnés dans notre précédent article. [J.-B. C.]

2. Rich. Gottheil, **On a Syriac Geographical Chart; Proceedings of the American Oriental Society*, 1888, p. ccxc.

3. Rich. Gottheil, *Contributions to the history of Geography* : I. *Adscensus Mentis* of Gregorius Bar 'Ebhṛāyā; *Mittheilungen des Akademisch-Orientalistischen Vereins*. Berlin, 1890, n° 3.

4. Rich. Gottheil, **Contributions to the history of Geography* : II. *Candelabrum Sanctorum* and *Liber Radiorum* of Gregorius Bar 'Ebhṛāyā. *Hebraica*, vii, p. 39.

5. Rich. Gottheil, *Contributions to the history of Geography* : III. *Mimra 'al Šabh'a Kīmē*. *Hebraica*, viii, p. 65 (*c'est le petit poème mentionné par M. Chabot, note 3).

6. Ed. Sachau, **Inedita Syriaca*, Wien, 1870, Severus Sabukht, *Geographische Fragmente*, p. 127.

7. J.-P. Martin, **L'Hexaéméron de Jacques d'Edesse*, *Journal asiatique*, viii^e série, t. XI (1888). — La partie géographique a été republiée intégralement par :

8. A. Hjelt, **Études sur l'Hexaéméron de Jacques d'Edesse, notamment sur ses notions géographiques*. Helsingfors, 1892.

9. C. Kayser, *Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit*. Leipzig, 1889. (Dans les derniers chapitres, se trouve un couple de cartes grossières.) Une traduction allemande de cet ouvrage, laissée par Kayser, a été publiée à Strasbourg en 1893.

10. F. Nau, *Notice sur le livre des Trésors de Jacques . . . , évêque de Tagrit*. *Journal asiatique*, ix^e série, t. VII, 1896, p. 286.

11. J.-B. Chabot, *Notice sur une Mappemonde syrienne*. *Bulletin de géographie historique et descriptive* 1897, n° 2.

III

Comme je l'ai insinué ci-dessus, je crois qu'il faut maintenir la première opinion de M. Gottheil, au sujet de l'auteur de la carte qu'il a publiée. L'examen de cette carte comparée avec celle que je reproduis ci-contre démontre que la carte originellement dessinée par Bar-Hébréus, pour illustrer son **ܬܡܠܚܐ ܕܩܕܝܫܐ**, *Candelabre du Sanctuaire*, a été plus tard surchargée de noms arabes par les copistes de l'ouvrage. En effet, la carte du ms. 210 de la

Bibliothèque nationale, est purement syriaque et ne contient aucun ou presque aucun nom de forme arabe. On ne s'expliquerait pas l'omission systématique de ces noms, s'ils s'étaient trouvés sur la carte originale; tandis qu'on conçoit très bien que les copistes postérieurs se soient crus autorisés à la compléter plus ou moins arbitrairement. Il est donc infiniment probable que la carte dont je donne aujourd'hui la reproduction est celle qui a été dessinée par Bar-Hébréus, ou certainement celle qui s'en rapproche le plus, du moins quant au texte sinon quant à la disposition qui est assurément moins exacte que celle de l'autre carte.

Afin de faciliter la comparaison entre les deux cartes, je donnerai ici une simple transcription des noms qui sont contenus dans celle du ms. 210, en suivant l'ordre des *Climats* et toujours de droite à gauche, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, d'après l'orientation du document.

Premier climat.

ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ
Barbares noirs, tels que les Arabes.	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Nubiens.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Sud intérieur.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Ile de Serendib.

Deuxième climat.

ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ
Tous les pays d'Égypte.	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Mont Sinâi.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ (ms. : ܕܢܚܠܐ), Pharan.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Saba,
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, et Saba,
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, et Yatreb.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Mer des Elamites, c'est-à-dire des Perses.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ, Mer de l'Inde.
ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ	ܕܢܚܠܐ ܕܩܥܠܐ ܕܥܡܐ ܠܗܬܐ

Troisième climat.

قلا, Pays des Indiens intérieurs.	قلا, Damiette.
قلا, Inde extérieure.	قلا, Césarée de Philippe.
قلا, Bâbel.	قلا, Akko.
قلا, Sirâz.	قلا, Tyr.
قلا, Karmân.	قلا, Alexandrie.
قلا, Baçra.	قلا, Egypte.
قلا, Bagdad.	قلا, Villes occidentales des Arabes ou pays de 'Abd el-Moumin.
قلا, Kouphah.	
قلا, Damas.	
قلا, Jérusalem.	
قلا (ms. قلا), Ascalon.	

Quatrième climat.

قلا, Colonne d'Her- cule.	قلا, Haran.
قلا, Sicile.	قلا, Assyrie.
قلا, Chio.	قلا, Adhorbigân.
قلا, Mer Adriatique.	قلا, Ispahan.
قلا, Chypre.	قلا, Hamadan.
قلا, Tripoli.	قلا, Tous.
قلا, Tarse.	قلا, Boukara.
قلا, Laodicée.	قلا, Samarcande.
قلا, Syrie.	قلا (ms. قلا), Qazwîn.
قلا (ms. قلا), Ayas.	قلا, Pays de Koutan.
قلا, Alep.	قلا, Tibétains.

Cinquième climat.

قلا, Andalousie.	قلا, Beotia.
قلا, Arabes.	قلا, Italie.
قلا, La grande Rome.	قلا, Beit Roumayé.

|**اِزْمِيلا اَحْمَدَا**, Petite Arménie.
اِزْمِيلا اَحْمَدَا, Porte de fer.
مَافِيرْكَاف, Maipherkaf.
كَلَات, Kalât.
مَر اِزْمِيلا, Mer des Arméniens.
كُوَاَرَزْم, Kowârezm.

اِزْمِيلا اَحْمَدَا, Pays des Ibériens.
اِزْمِيلا اَحْمَدَا, Grande Arménie.
مَافِيرْكَاف, Huns, c'est-à-dire
 Turcs intérieurs, qui sont les Mon-
 gols.

Sixième climat.

فَارَا, Pharâb.
اَلَايْن, Alains.
تَرَبِيزُونْد, Trébizonde.
قَافْسَاغِي, Qaphsâgî.

مَر دُ الْبُونْت, Mer du Pont.
مَافِيرْكَاف, Constanti-
 nople.
فَرَنْس, Francs.

Septième climat.

مَافِيرْكَاف, Gog et Magog.
مَافِيرْكَاف, Mer de Warnag.
 Montagnes arides dans lesquelles sont
 des Huns très sauvages et féroces.
بُلْغَارِي, Bulgares.
مَافِيرْكَاف (ms. **مَافِيرْكَاف**),
 Slaves (?).

Gog et Magog.
 Mer de Warnag.
 Bulgares.
 (ms. **مَافِيرْكَاف**),
 Slaves (?).

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

HEULHARD (Arthur). *Villegagnon, roi d'Amérique. Un homme de mer du XVI^e siècle, 1510-1572.* — Leroux, 1897, in-fol.

Villegagnon est, à coup sûr, l'une des figures les plus intéressantes du XVI^e siècle, mais, il faut bien le reconnaître, l'une des plus difficiles à étudier, car il n'en est aucune sur qui l'on se soit acharné avec plus de parti pris et d'injustice.

Catholique militant, passionné controversiste, il n'a jamais été raconté et apprécié que par des protestants, c'est-à-dire par des ennemis de mauvaise foi.

Quand M. Heulhard, étant lui-même sans parti pris, entreprit la biographie critique de cet aventurier, il n'en savait que ce qui courait les dictionnaires; mais, à mesure qu'il avançait dans son travail, il reconnut que tout ce qu'on raconte de Villegagnon est inexact ou faussé par la haine.

C'est ainsi qu'au lieu d'être le neveu du grand-maître de Malte Villiers de l'Isle Adam, Nicolas Durand était de si petite noblesse qu'il vaut mieux n'en pas parler; loin d'avoir défendu lui-même Tripoli, comme on l'a dit jusqu'ici, M. Heulhard établit qu'il n'assista pas à ce siège.

Il y aurait encore bien d'autres erreurs volontaires à relever, mais nous n'avons à examiner ici en Villegagnon que le chef entreprenant qui faillit donner le Brésil à la France. Vice-amiral de Bretagne, voulant fonder une colonie au Brésil avec l'aide et le secours pécuniaire du roi, il était naturel que Villegagnon s'adressât tout d'abord à Coligny, amiral de France. Ce dernier l'autorisa à prendre dans les prisons l'écume de la société, lui fit allouer un subside de 10,000 livres et lui confia le commandement de deux bâtiments abondamment pourvus.

C'est à cela, tout d'abord, que se réduit le grand dessein de Coligny. Il n'y avait d'ailleurs pas de protestants parmi ces premiers colons et tout se réunit, au contraire, pour faire de cette tentative une entreprise exclusivement catholique.

Plus tard seulement, quand les premiers fonds furent épuisés, quand Villegagnon demanda au roi des renforts, c'est alors seulement que Coligny conçut l'idée de convertir les Brésiliens au calvinisme, d'ouvrir à Rio, ou plutôt à Genève comme on disait alors, une sorte de champ d'asile où se

réfugieraient les religionnaires persécutés pour leurs croyances. Ce fut une grave faute.

Il fallait établir là-bas une colonie absolument protestante et ne pas transplanter au milieu des catholiques déjà installés des calvinistes ergoteurs qui, ne s'entendant même pas entre eux, transportaient en Amérique les passions et les polémiques enragées dont la France allait si cruellement souffrir.

Quant à Villegagnon, catholique, il savait, comme quantité d'esprits éclairés de son temps, et les abus de la cour de Rome et la nécessité d'un retour à l'église primitive, plus pure et plus simple. C'est en cela, mais en cela seulement qu'il fut calviniste, car jamais il n'admit certains articles de foi des réformés. Il ne fut donc pas, comme l'ont écrit Richer et Calvin, un apostat et un traître.

Quant à avoir abandonné la colonie, comme on le lui a reproché, c'est encore une calomnie, car il sollicitait du roi l'envoi d'une flotte de sept vaisseaux lorsqu'il apprit que son fort était tombé aux mains des Portugais.

Le reste de l'existence de Villegagnon, polémiste ardent qui écrivait un latin élégant et châtié, qu'il soit blessé au siège de Rouen, qu'il accompagne Henri de Guise en Hongrie ou défende Sens contre les huguenots, n'est plus pour nous intéresser aussi vivement, bien que là aussi M. Heulhard ait rétabli, par des documents sérieux, la vérité des faits et lavé son héros des accusations calvinistes.

L'ouvrage, copieusement illustré de cartes, de plans, de vues, n'est pas écrit de ce style tantôt froid, tantôt pompeux, mais plutôt ennuyeux de l'historien; celui de M. Heulhard est vif, alerte et spirituel; on aurait cependant à y signaler quelques taches voulues, nous rappelant que l'auteur a longtemps fréquenté Rabelais. Cette légère critique ne nous empêche pas de reconnaître que M. Heulhard a entièrement renouvelé son sujet et que son travail nous paraît digne d'appeler l'attention toute spéciale de nos collègues.

Gabriel MARCEL.

RR. PP. HACQUARD et DUPUIS. *Manuel de la langue songäy.*

Si j'avais dû porter sur cet ouvrage un jugement basé sur sa valeur philologique, je me serais entièrement récusé. J'ignore complètement la langue songäy. Je crois, au reste, que nous sommes tous ici à peu près dans le même cas. Cela n'a rien de surprenant, le songäy étant une langue parlée. Elle aura été écrite pour la première fois dans ce *Manuel*, nous disent ses auteurs. A ce titre, l'ouvrage est des plus intéressants, et l'effort qu'il a dû coûter mérite d'être encouragé.

Les RR. PP. Hacquard et Dupuis expliquent, dans une courte préface, la méthode qu'ils ont suivie dans ce travail difficile. Elle me paraît excellente. «C'est à l'oreille, disent-ils, qu'appartient le premier rôle, une oreille attentive et patiente, pour saisir exactement les sons, leurs nuances, les syllabes et celles auxquelles on ne fait, pour ainsi dire, qu'allusion en passant, mais qui existent cependant et qui permettent de rattacher un mot à ceux de la famille, de décomposer une expression, une proposition, une phrase en ses éléments constitutifs. On accumule ainsi les faits, on place devant soi une *silva vocum*, et alors la synthèse succédant à l'analyse, les notions de grammaire générale trouvent leur emploi, aussi bien dans le plus modeste idiome soudanais que dans l'étude de nos plus riches langues classiques.»

C'est ainsi que les auteurs du *Manuel de la langue songäy* ont pu créer une grammaire élémentaire qu'ils perfectionneront sans nul doute. Ils l'ont fait suivre d'un vocabulaire français-songäy, également très élémentaire encore, mais qui, tel qu'il est, peut déjà rendre des services à nos fonctionnaires civils et militaires au Soudan.

Cela dit, je voudrais adresser aux auteurs du *Manuel* un reproche que le Comité, je crois, approuvera. Les Pères Hacquard et Dupuis nous disent, dans leur préface, qu'ils avaient songé un instant à joindre à leur travail une notice historique sur le pays songäy. Ils y ont renoncé, en songeant que «le 5^e volume de Barth contient une étude assez détaillée sur le passé de ce pays, et que *Tombouctou la mystérieuse*, de M. F. Dubois, est, malgré quelques inexactitudes inévitables, un livre aussi judicieusement observé que finement écrit».

Ce n'est pas moi qui contredirai à ce double jugement. La gloire du grand voyageur allemand est depuis longtemps consacrée, et M. Blanchard, de l'Institut, a fait du livre de M. Dubois, dans le *Journal des savants*, une critique qui dispense d'en faire l'éloge à nouveau. Mais, même après l'illustre Barth, dont le livre a plus de quarante ans de date, après M. Dubois qui n'a pas parcouru le pays songäy aussi complètement et aussi longuement que les Pères Hacquard et Dupuis, et qui, je crois, n'en a pas appris la langue comme ils l'ont fait, il y avait lieu pour les auteurs du *Manuel* d'avoir, sur ce pays, sur les faits récents qui s'y sont passés, une notice intéressante. Il nous eût été fort utile, notamment, d'avoir quelques détails sur Rhabâh, cet ancien esclave devenu tout à coup un puissant sultan, qui, sorti du Barh-el-Ghazal il y a quelques années à peine, a reconstitué avec une fabuleuse rapidité un grand royaume soudanais touchant à l'Ouest aux possessions françaises, et avec qui nous aurons probablement bientôt à compter.

Georges PERIN.

HAUSER. *Relation du voyage fait en 1573 en Turquie*
par Philippe Du Fresne Canaye.

M. Hauser, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, a publié dans le cours de l'année dernière la relation du voyage fait, dans l'année 1573, en Turquie par M. Philippe Du Fresne Canaye, qui fut quelques années plus tard ambassadeur de Henri IV près la République de Venise. Cette relation, rédigée en italien, est conservée à la Bibliothèque nationale. Elle fait partie d'un volume renfermant différentes pièces, qui a primitivement appartenu aux frères Dupuy.

Philippe Du Fresne Canaye était le fils de Jacques Du Fresne, avocat au Parlement de Paris, qui en 1589 fut emprisonné pour cause d'hérésie et mourut en 1593 après avoir recouvré sa liberté. Son fils Philippe qui partageait ses opinions religieuses, entreprit dans sa jeunesse plusieurs voyages. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se rendit en Italie et, à l'exemple d'un grand nombre de jeunes Français qui avaient adopté les doctrines de la Réforme, il suivit les cours de l'Université de Padoue. Il se trouvait à Venise en 1572 où il apprit le massacre de la Saint-Barthélemy; lorsqu'il vit arriver dans cette ville un nommé Massiot, secrétaire de M. de Noailles, évêque de Dax, alors ambassadeur de France près la Sublime Porte; M. de Noailles avait quitté Constantinople après la victoire de Lépante; il se proposait de rentrer en France et était déjà arrivé à Raguse.

Philippe Du Fresne se rendit à Raguse avec Massiot, et, sur les ordres qu'il reçut de la cour, M. de Noailles dut se résoudre à retourner à Constantinople et y occuper de nouveau le poste qu'il avait abandonné. Du Fresne obtint l'autorisation de l'accompagner, et il traversa à la suite de l'ambassadeur une partie de la Bosnie, la Bulgarie, la Roumélie et il descendit au palais de France aux vignes de Péra, après un voyage qui n'avait pas duré moins d'un mois. Philippe Du Fresne a noté avec soin toutes les localités qu'il rencontra sur sa route; et il fait une description succincte des villes qu'il ne put visiter que rapidement. Il nous donne par contre les détails les plus intéressants sur Constantinople, ses bazars, ses mosquées, les établissements de charité annexés aux tombeaux des sultans et sur les autres édifices ainsi que sur les palais et les maisons de plaisance qui s'élevaient sur les bords du Bosphore. La description du Sérail et de l'hôtel du grand vizir Sokolli Pacha où M. de Noailles fut reçu avec M. de Germiny qui devait être lui aussi ambassadeur de France près la Porte, mérite une mention particulière.

Du Fresne traversa l'Archipel et côtoya les îles et les rives de la Dalmatie pour revenir à Venise et il est probable qu'il rédigea sa relation immédiatement après son retour. La traduction de M. Hauser, faite avec beaucoup de

soin, est fort exacte; les notes qu'il y a jointes lui ont été fournies par les ouvrages des voyageurs et des historiens contemporains et elles corroborent toutes les assertions de Philippe Du Fresne.

Cet ouvrage fort instructif met sous nos yeux le tableau de la Cour ottomane et nous en fait connaître les principaux personnages. Le travail de M. Hauser me paraît mériter un encouragement de la part de l'Administration, et je me plais à espérer qu'il lui sera accordé.

Ch. SCHEFER.

RÉUNION
DES
DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS
À LA SORBONNE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE.

Le mardi 12 avril, le Congrès s'ouvre à 2 heures précises, dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, sous la présidence de M. Alexandre BERTRAND, membre de l'Institut, président de la Section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

.....

Au nom de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Alexandre BERTRAND déclare ouvert le Congrès des Sociétés savantes et donne lecture de l'arrêté qui constitue les bureaux des sections :

Le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

ARRÊTE :

M. Alexandre BERTRAND, membre de l'Institut, président de la Section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du Musée des antiquités nationales de Saint-

GÉOGRAPHIE.

4

Germain-en-Laye, présidera la séance d'ouverture du Congrès des Sociétés savantes, le mardi 12 avril prochain.

Suivant l'ordre de leurs travaux, MM. les délégués des Sociétés savantes formeront des réunions distinctes dont les bureaux seront constitués ainsi qu'il suit :

.....

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

Président de la Section : M. BOUQUET DE LA GRYE, de l'Institut.

Secrétaire : M. le docteur HAMY, de l'Institut.

PRÉSIDENTE DES SÉANCES.

Mardi 12 avril. — M. HIMLY, de l'Institut, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Mercredi 13 avril. — Matin : M. BOUQUET DE LA GRYE, de l'Institut, président de la Section. — Soir : M. GRANDIDIER, de l'Institut, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Jeudi 14 avril. — Matin : M. le général DE LA NOË, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. — Soir : M. HAUTREUX, correspondant du ministère.

Vendredi 15 avril. — Matin : M. BOUQUET DE LA GRYE, de l'Institut, vice-président de la Section.

Fait à Paris, le 28 mars 1898.

Signé : A. RAMBAUD.

M. Alexandre BERTRAND prend la parole en ces termes :

« MESSIEURS,

L'honneur de vous souhaiter la bienvenue revient, chaque année, à l'une des cinq sections du Comité des travaux historiques et scientifiques. Ce grand honneur appartient aujourd'hui à la section d'archéologie. Permettez-moi de me féliciter d'être son in-

interprète et de me trouver ainsi en contact plus intime avec les vaillants représentants, que vous êtes, de la science désintéressée, parmi lesquels on ne saurait oublier les archéologues.

Aucune branche de la science n'exige plus de dévouement, d'abnégation, de sacrifices de tout genre que l'archéologie. Les archéologues peinent pour éclairer les autres. Sans vos savantes recherches dans les annales locales, sans vos fouilles, vos explorations, que pourraient les savants de cabinet ? Vous leur faites connaître les richesses de la France, que, sans vous, ils ignoreraient. C'est grâce à vous, grâce à vos efforts incessants, que la lumière se fait de jour en jour plus éclatante sur les premiers temps de notre histoire nationale.

Comment ne seriez-vous pas les bienvenus ?

L'année dernière, l'éminent président de la Section d'histoire retraçait, ici même, un tableau saisissant des travaux accomplis en province, depuis un demi-siècle, dans l'ordre de l'histoire. Il s'en félicitait au nom de la France. Permettez-moi de dire, à mon tour, que la France n'a pas lieu d'être moins fière de ses archéologues que de ses archivistes. Les archives que contient le sol sont plus riches encore que celles de nos mairies, de nos préfectures, de nos archevêchés et de nos monastères. La source en est inépuisable. Or, quels progrès, sous ce rapport, n'avons-nous pas faits, grâce à vous, depuis cinquante ans ?

Sans parler de Boucher de Perthes et de cette inoubliable découverte qui a ouvert à la science des voies nouvelles et si notablement agrandi son domaine, n'avons-nous pas vu, transportées de provinces à Paris, pour nos expositions universelles, plusieurs de ces incomparables collections archéologiques qui ont fait l'admiration du monde entier, les unes faisant revivre à nos yeux l'homme des contrées sous-pyrénéennes, aux temps quaternaires, avec ses armes de pierre, ses flèches barbelées, ses essais de sculpture sur bois de renne ou sur ivoire d'éléphant ; les autres étalant dans de vastes vitrines les dépouilles arrachées aux sépultures du Celte, du Gaulois, du Belge, du Gallo-Romain et du Franc, dont les textes nous donnent des descriptions obscures ou insuffisantes.

Combien d'autres collections provinciales, non moins instructives, que nous ne connaissons pas assez, fruits de sacrifices aussi méritoires, d'efforts aussi intelligents, qui attendent notre visite ?

On ne se rend pas assez compte des richesses que contient la province. En avez-vous vous-mêmes une idée exacte ?

Le Ministère de l'instruction publique a eu l'heureuse pensée de publier, l'année dernière, un modeste petit volume, sous le titre de : *Annuaire des musées scientifiques et archéologiques des départements* (en dehors des collections privées). Peu d'entre vous savaient peut-être que le nombre de ces collections dépasse trois cent cinquante. Plusieurs — cela vous le savez — sont d'une extrême richesse. Quels services rendraient ces collections, si les catalogues en étaient dressés scientifiquement et publiés ? On peut en juger par ceux qui le sont déjà et font tant d'honneur aux sociétés et aux villes qui en ont fait les frais, aux archéologues et aux savants qui les ont rédigés.

Un mouvement sensible se dessine en ce sens, encouragé par M. le Ministre de l'instruction publique. Voilà un noble but actuellement offert à vos efforts, un champ fécond ouvert à toutes vos curiosités, une occasion nouvelle de mettre en relief la variété de vos richesses.

Ce n'est pas, en effet, seulement en archéologie souterraine que la province a, depuis plus de cinquante ans, signalé son originale activité et pris de fécondes initiatives.

La numismatique gauloise, par exemple, n'est-elle pas une science d'origine presque exclusivement provinciale ? Après Tochon, d'Annecy, qui, dès 1820, préparait et annonçait la publication d'un recueil complet des médailles gauloises, œuvre que la mort ne lui permit pas de mener à bonne fin ; après le marquis de Lagoy, se montrent au premier rang Lambert, de Bayeux ; Hucher, du Mans, qui n'ont pas été seulement des collectionneurs intelligents, mais des vulgarisateurs éclairés. Leurs ouvrages sont encore nos meilleurs guides. N'est-ce pas, enfin, au nom de la Société archéologique de Metz que Félibien de Sauley et Charles Robert, alors provinciaux, envoyaient à l'Institut leurs premiers mémoires de numismatique ?

Dans toutes les branches de la science, votre part a été grande dans le passé. Les grandes universités nouvellement créées ne manqueront pas d'imprimer à vos sociétés une activité nouvelle. L'avenir est aux sociétés de province.

L'intérêt de la science exige donc que soient resserrés de plus en plus les liens qui rattachent Paris aux sociétés savantes des départe-

tements, et je me plais à vous redire, à vous leurs dignes représentants : «Soyez les bienvenus», en vous invitant à vous rendre dans vos sections respectives, conformément à l'arrêté de M. le Ministre.

La séance est levée à deux heures et demie et les différentes sections se réunissent dans les locaux qui leur ont été affectés.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE.

SÉANCE DU MARDI SOIR 12 AVRIL 1898.

PRÉSIDENCE DE M. HIMLY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 2 heures et demie.

Le Président souhaite la bienvenue aux membres de la Section. MM. Hautreux, de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, et Drapeyron, de la Société de topographie de France, sont désignés comme assesseurs.

M. H. Froidevaux, de la Société de géographie de Paris, recherche quel est le premier voyageur européen ayant pénétré jusqu'au point où le fleuve Sénégal cesse d'être navigable, jusqu'à la chute du Félou. On a cru jusqu'à présent qu'André Bruë avait le premier atteint cette limite. Cette opinion a été notamment soutenue par M. Berlioux dans son excellent ouvrage sur *André Bruë*; pour lui, le directeur Chambonneau a remonté le fleuve Sénégal jusqu'à la frontière du pays de Galam seulement, jusqu'au point où s'éleva plus tard Bakel; il n'a pas dépassé ce point.

La découverte de deux documents inédits (un mémoire et une carte) permet de contredire cette opinion de M. Berlioux et de tous les historiens de la géographie. Dans la « Relation du sieur Chambonneau, commis de la Compagnie de Sénégal, du voyage par lui fait en remontant le Niger », — relation qui fut présentée à Seignelay au mois de juillet 1688, — Chambonneau déclare formellement avoir pénétré dès l'année 1686 dans le pays de Galam; il ajoute qu'encouragé par le bon accueil du roi Touza Maza, il y envoya deux barques l'année suivante « qui ne purent aller plus haut au de là où j'avois esté que d'environ vingt-cinq lieues, estans em-

peschez par des rochers qui traversent tout ce fleuve et font un sault d'eau . . . Jamais blanc ny barque n'avoit monté si hault.»

Cette chute (au delà de laquelle, comme le déclare très justement Chambonneau, le Sénégal redevient navigable), c'est indubitablement la chute du Félou. Voudrait-on contester cette conclusion, inférée du texte seul de la *Relation*, un autre document dissipe tous les doutes, une carte que Chambonneau dit avoir annexée à sa relation, et qui est intitulée : « Représentation d'un rocher et sault d'eau qui est à 300 lieues hault sur le fleuve Niger, qui barre et empesche que les barques ne puissent monter plus hault.»

La comparaison de cette carte avec celles que d'Anville a dressées pour la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, du P. Labat, permet d'affirmer, que contrairement à l'opinion admise jusqu'à présent, des Français sont arrivés au pied de la chute du Félou avant André Brûe. Elle confirme cette affirmation de P. Margry, que le premier établissement de commerce fondé au Galam le fut par Chambonneau, et elle autorise à revendiquer pour cet agent de la Compagnie du Sénégal, dans les histoires futures des explorations au Sénégal, une mention que le capitaine Ancelle ne lui a pas accordée dans son ouvrage récemment publié.

M. E. Fauvel, de la Société de topographie de France, signale comme l'une des sources de renseignements les plus importantes et les plus riches les documents cadastraux (plans et textes annexes) qui sont encore conservés dans les archives des directions des contributions directes et du cadastre.

Ces documents donnent des indications très précises pour l'histoire des diverses régions de la France, indications présentant un intérêt tantôt général, tantôt purement local, et peuvent apporter un appoint considérable à l'étude des questions les plus variées.

Après un exposé rapide des origines du cadastre, M. Fauvel donne l'énumération des diverses pièces qui se trouvent encore dans les directions des contributions directes en indiquant les renseignements les plus utiles que l'on peut trouver dans chacune d'elles, non sans avoir, en passant, rappelé sommairement les rapports intimes qui existent entre les plans cadastraux (tableaux d'assemblages notamment) et les minutes de la carte de l'état-major (mappes).

Les pièces les plus importantes ainsi passées en revue sont : les

plans géométriques du premier cadastre par masses de culture, plans parcellaires et tableaux d'assemblages, registres trigonométriques, procès-verbaux de vérification des canevas trigonométriques et des plans, états de sections, procès-verbaux contradictoires de délimitation des communes, etc.

M. Fauvel produit, à l'appui d'une partie de ses explications, les registres et canevas trigonométriques des communes de Beaumont et de Saint-Sever (Calvados), le procès-verbal détaillé avec croquis visuels de la délimitation de la commune de Beaumont (arrondissement de Pont-l'Évêque), puis, à titre d'exemple, une série de copies de plans parcellaires de diverses communes du département d'Eure-et-Loir permettant de reconstituer, dans certaines de ses parties, le tracé du canal de dérivation établi de 1684 à 1688 par Vauban dans le but, imparfaitement réalisé, d'amener à Versailles les eaux de l'Eure, travail plus connu en général sous la dénomination d'aqueduc de Maintenon.

M. Chesnel, professeur au lycée de Coutances, lit un mémoire intitulé : *Une mission française dans l'Amérique septentrionale à la recherche d'une voie de communication avec la mer de Chine* (1669-1672). C'est une longue discussion où l'auteur cherche à montrer que c'est Cavalier de la Salle qui a le premier pénétré jusqu'au Mississipi, devançant ainsi Jolliet et Marquette, qui se sont attribué cette découverte.

M. J.-Fr. Bladé, correspondant de l'Institut, délégué de la Société archéologique du Gers, lit un mémoire sur le duché-pairie de Gramont et les vicomtes de Louvigny et d'Asté.

Le duché-pairie de Gramont, érigé en 1648, était composé de terres ayant appartenu soit à la Navarre cispyrénéenne, soit à la vicomté de Labourd, soit au pays de Chalosse. Les séries bien connues des souverains et suzerains de ces districts excluent donc, par cette seule raison d'ordre général, les prétentions des Gramont à la souveraineté politique sur n'importe quelle terre de leur duché.

M. Bladé confirme son dire par autant de raisons spéciales qu'il y avait de terres appartenant aux Gramont, soit dans leur duché, soit dans le voisinage. Leur titre de « prince souverain de Bidache » repose uniquement sur une assez récente équivoque. Ces seigneurs n'ont jamais exercé, par leurs juges, à Bidache seulement, que la

« souveraineté judiciaire » ou justice en dernier ressort, sans appel, aux Parlements de Bordeaux ou de Pau.

M. Bladé prouve aussi que la vicomté de Louvigny, en Chalosse, et celle d'Asté, en Bigorre, appartenant aux Gramont, n'étaient encore que des hautes justices seigneuriales au commencement du xvi^e siècle.

Une courte discussion s'engage entre M. Abbadie, de la Société de Borda, et M. J.-Fr. Bladé sur l'extension géographique de certaines juridictions gasconnes au moyen âge et, notamment, sur celles des jurats de Dax.

La séance est levée à 4 heures trois quarts.

SÉANCE DU MERCREDI MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 9 heures et demie.

M. Plançonard, de la Commission départementale des antiquités de Seine-et-Oise, présente à la section un volumineux travail intitulé : *Essai d'inventaire cartographique du Marquenterre*. C'est un catalogue descriptif comprenant soixante-treize cartes décrites suivant le plan général adopté par la Section.

M. Hautreux, de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, lit un mémoire intitulé : *Les courants de l'Atlantique Nord par les épaves flottantes*.

Les carcasses de navires, les bouteilles flottantes et les glaces montrent que les eaux de l'Atlantique Nord forment, sous l'impulsion des vents, deux vastes circuits se mouvant en sens contraire et imitant les mouvements de l'atmosphère dans ces régions.

Les parcours depuis dix ans, de 300 carcasses, ont permis d'analyser 650 trajets partiels; de plus, 750 bouteilles ont été recueillies sur différents rivages.

Ces documents révèlent que le circuit méridional, engendré par les vents alizés, s'effectue autour de la mer des Sargasses, avec une vitesse moyenne de 13 milles par vingt-quatre heures, et avec une accélération de vitesse dans le Gulf-Stream pouvant atteindre 90 milles en vingt-quatre heures.

Le circuit septentrional, engendré par les mouvements cycloniques qui accompagnent les dépressions, s'effectue autour de la région allant du banc de Terre-Neuve à l'Islande, avec une vitesse moyenne de 10 milles par vingt-quatre heures, avec ralentissement entre le Spitzberg et le Groënland; le *Fram* a montré que la vitesse n'y est plus que de 2 milles 5 par vingt-quatre heures.

Les trajets partiels des carcasses font ressortir, dans tous ces parages, de nombreuses perturbations et déviations qui se produisent avec les vents forts; ils montrent aussi les modifications qu'apportent les saisons dans les directions et les vitesses.

Les trajets des bouteilles donnent, pour la direction des courants, les mêmes indications que les carcasses, mais les vitesses déduites de leurs parcours sont moitié moindres; ce qui donne la notion des perturbations auxquelles les bouteilles ont été soumises, mais qu'elles ne peuvent enregistrer comme le font les carcasses.

La comparaison des deux procédés indique bien la confiance que l'on peut leur accorder et le rapport nécessaire à rétablir pour avoir la notion de la réalité.

L'avantage des bouteilles est marqué pour les petites distances, pour l'étude de régions restreintes, comme un golfe, une mer intérieure, et aussi par la facilité que l'on a de multiplier ces lancements à volonté, dans tous les parages et en toute saison.

A la suite de cette communication, MM. BOUQUET DE LA GAYE, Hauteux et Thoulet, échangent quelques observations relatives à divers procédés d'analyse des courants littoraux.

M. Mourlot, professeur au lycée de Caen, lit un mémoire intitulé : *Les îles Chausey au XVIII^e siècle*. L'archipel des îles Chausey, situé à l'ouest du Cotentin, comprend environ trois cents îlots et écueils, dont cinquante-trois seulement découvrent à marée haute; un chenal très large et assez profond le sépare en deux parties. La plus grande de ces îles a une longueur de 2 kilomètres et une largeur variable à cause des sinuosités du littoral; elle présente un sol fertile, des carrières de granit; elle est entourée de prairies flottantes de varech qui relie entre eux tous les îlots. Depuis la fin du XVIII^e siècle, les Chausey sont une propriété privée : un lord des îles les fait exploiter par son fermier et loue des cabanes aux pêcheurs normands qui y séjournent temporairement.

L'histoire de ces îles est surtout intéressant au XVIII^e siècle. Le gouvernement français en prit possession officiellement : un intérêt fiscal l'y poussait; les fermiers généraux voulaient faire cesser la contrebande active qui se faisait entre Jersey et la France par l'intermédiaire de Chausey. Une caserne y fut bâtie en 1736 par un ingénieur de la marine, Meynier, qui dressa une carte de la grande île et des îlots voisins. Comme Cassini a publié cet archipel dans sa carte de France, la carte de Meynier a été annexée à ce travail. Plus tard, en 1755, un fort fut construit, qu'une flotte anglaise vint aussitôt détruire. La longue série des guerres de l'Angleterre et de la France exposa Chausey aux nombreuses attaques des cor-

saires de Jersey. Le gouvernement se désintéressa de cet archipel et en céda la propriété à l'abbé Nolin, membre de la Société d'agriculture de Paris, qui voulait y fonder une exploitation agricole, mais qui mourut trop tôt. Enfin Chausey fut le point de départ de la malheureuse expédition de Rullecourt qui tenta de reconquérir Jersey. Rullecourt y séjourna et fut même propriétaire de l'île. Après sa mort, elle entra en possession du fils d'un ancien concessionnaire, nommé Régnier, qui devait mourir général de brigade en 1802.

Grâce aux volumineuses liasses conservées aux archives départementales du Calvados, et jusqu'alors inutilisées, il a été possible de refaire avec détail l'histoire de cet archipel entre 1736 et 1789, et surtout de montrer avec quelles infinies précautions les ministres de Louis XV renouèrent, au lendemain de chaque traité de paix, le fil de la possession française, de manière à ménager jusqu'à l'ombre des susceptibilités anglaises.

M. Vuacheux, publiciste au Havre, communique un travail sur les origines des phares de Normandie, spécialement sur ceux de la Hève.

Le premier feu allumé au cap de la Hève fut établi en vertu d'une ordonnance de Charles V (avril 1364). Ce feu a disparu dans la catastrophe qui engloutit la ville du Chef de Caux.

Postérieurement il en fut établi un autre qui subsista jusqu'en 1775.

Le 10 décembre 1773, le roi, par lettres patentes, autorisa la chambre de commerce de Normandie à construire quatre phares sur les côtes de la province : ceux de la Hève, d'Ailly et de Barfleur.

L'inauguration du feu de la Hève eut lieu le 1^{er} novembre 1775.

La construction de ces phares fut l'origine d'un arrêt du 14 septembre 1776, fixant la compétence des officiers de l'amirauté sur les feux et signaux établis sur les côtes du royaume.

Dans la suite de son travail, M. Vuacheux examine les différents genres d'éclairage successivement employés sur la côte de Normandie.

SÉANCE DU MERCREDI SOIR.

PRÉSIDENCE DE M. ALF. GRANDIDIER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 2 heures.

M. H. Froidevaux, de la Société de géographie de Paris, rappelle qu'il a signalé à la Section, en 1893, trois lettres ou fragments de lettres de l'illustre botaniste Adanson, datées des mois de juin et juillet 1763 et relatifs à la proposition faite par le duc de Choiseul à ce naturaliste d'exécuter un voyage en Guyane et d'aller étudier sur place les établissements français et les productions de la contrée.

Il était question dans ces trois lettres de différents mémoires sur Gorée rédigés par Adanson, et aussi d'un « Projet de voiage » qu'il avait soumis au duc de Choiseul, projet dans lequel il étendait son champ primitif d'opération et cherchait à rendre son futur déplacement « aussi utile qu'il est possible pour Goré, pour Kaiene et pour toutes nos autres colonies Françaises ».

Ces différents mémoires et ce projet de voyage, qui semblaient perdus et dont M. Doumet-Adanson ignorait l'existence, subsistent, au moins en partie : le manuscrit autographe d'Adanson a été retrouvé récemment dans un dépôt d'archives, et une copie en avait été auparavant signalée par M. Gabriel Marcel à l'auteur de la présente note.

Manuscrit original et copie sont ainsi intitulés : « Pièces instructives concernant l'île *Goré*, voisine du Cap Verd en Afrike, avec un projet des vues utiles relativement au nouvel établissement de *Kaiene*. Communiquées et présentées à M^{re} le Duc de Choiseul, ministre de la guerre et de la marine, par M. Adanson, de l'Académie des sciences, de la Société royale de Londres, censeur royal, en mai et juin 1763. »

Ce travail considérable débute par un *Avant-propos*, à la suite duquel vient une courte *Introduction*, qui indique la division de l'œuvre d'Adanson en cinq mémoires, et fournit quelques observations à ce sujet.

Immédiatement après commence le premier de ces mémoires ; il

a pour titre : « Description ou Etat actuel de l'île Goré, de ses dépendances, et Etat ancien des possessions de la Compagnie des Indes sur la côte appelée concession du Senegal. »

Le second mémoire, dont le titre est seulement « Avantages qu'on peut tirer de l'île Goré » est beaucoup plus considérable que le précédent. Il comprend un « Catalogue des plantes utiles qu'on peut tirer du Sénégal pour Cayenne », et un « Catalogue des animaux utiles qu'on peut faire passer du Sénégal pour Cayenne », ainsi qu'un paragraphe sur les « Moyens de tirer avantage de Goré. » Voilà ce qui constitue à proprement parler la première partie de ce mémoire ; la seconde partie est plus intéressante encore et est celle dont parlent les trois lettres communiquées au Congrès en 1893. Son titre seul indique ce dont il y est question : « Suite de la deuxième partie du deuxième mémoire sur les avantages à tirer de Goré, contenant le projet d'un voyage à l'île Goré, à Cayenne et aux autres colonies françaises de l'Amérique en passant par les îles Canaries, celles du Cap Verd, la Baye de tous les saints et les Açores. » Adanson y développe, — conformément aux indications contenues dans ses lettres déjà publiées, — son projet de voyage sous quatre rubriques différentes, qui constituent autant de parties distinctes :

« Première partie. — Ordre des voyages, temps de départs et pourquoi ?

« Deuxième partie. — Comment ? ou moyens d'exécution et de réussite de ce voyage.

« Troisième partie. — Instructions et ordres que la Cour pourroit donner aux commandans, soit gouverneurs, intendans et autres chefs des colonies ou je passerai.

« Quatrième partie. — Dépense annuelle de ce voyage. »

Il est inutile d'insister sur le grand intérêt que présente ce mémoire ; il avait une suite, car à la dernière page du manuscrit autographe d'Adanson on lit ceci : « Fin de mon projet de voyage et du 1^{er} de mes mémoires. — Troisième mémoire. » Malheureusement cette suite manque. Adanson ne l'aurait-il pas remise à Choiseul ? Une lettre inédite du 9 août 1763, adressée à Choiseul et lui annonçant que le projet de voyage devait être abandonné, aurait-elle découragé le naturaliste et l'aurait-elle détourné de présenter au ministre la suite de ces mémoires sur Gorée ? Nous n'en savons rien. Il semble certain, dans tous les cas, d'après le témoignage de M. Joyand,

qu'Adanson avait rédigé le complément de son travail, dans les trois derniers mémoires annoncés dans son Introduction. Mais la Bibliothèque nationale ne possède rien de plus que ce qu'a découvert M. Gabriel Marcel; il faudra donc un heureux hasard pour faire retrouver dans un dossier quelconque la fin d'un travail dont l'histoire coloniale et l'histoire de nos sciences peuvent tirer parti, et qui, dans l'ensemble de l'œuvre d'Adanson, mérite d'être mis en bonne place.

M. le baron Textor de Ravisy, de la Société académique indo-chinoise, lit un essai intitulé : *Passage du cap de Bonne-Espérance*, par Vasco de Gama, et donne en terminant quelques renseignements sur la commémoration du centenaire de cet événement qui doit avoir lieu prochainement à Lisbonne et à Paris. Il rappelle notamment que deux cérémonies spéciales ont été organisées pour les 25 et 28 de ce mois, à la Société de géographie et à la Sorbonne, par un comité présidé par M. Janssen et par M^{me} Juliette Adam.

M. Léon Feer, de la même Société, lit un autre mémoire sur le même sujet, qui a pour titre : *L'Anniversaire de Vasco de Gama*. C'est une histoire détaillée du périple de l'Afrique par l'illustre navigateur, et de son court séjour à la côte occidentale de l'Hindoustan. Le récit se termine par quelques considérations générales sur les conséquences de toute espèce qu'a eues ce grand événement.

A la suite de cette communication, une courte discussion s'engage entre MM. G. MARCEL, MAUNOIR, HAMY et Émile Eudel sur les publications les plus récentes relatives au voyage de Vasco de Gama et, notamment, sur l'ouvrage publié par M. Tomaschek, à Vienne, à l'occasion du centenaire du départ de l'expédition.

M. Feer lit, au nom de Paulus, de la Société indo-chinoise, un mémoire historique intitulé : *Le Christianisme et le bouddhisme septentrional au moyen âge*.

M. Boutry, de la même Société, a envoyé un mémoire qui a pour titre : *La question des missionnaires en Chine au commencement du XIII^e siècle*.

M. Froidevaux donne lecture de cet intéressant travail.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU JEUDI MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL G. DE LA NOË, MEMBRE DU COMITÉ.

La séance est ouverte à 9 heures et demie.

M. L. Drapeyron, secrétaire général de la Société de topographie, l'un des assesseurs de la Section, donne lecture d'un mémoire intitulé *Projet de jonction géodésique de la France et de l'Italie*, par Cassini de Thury en 1776, d'après des documents tirés des archives de Vienne (Autriche).

Peu de semaines avant sa mort, en 1897, M. le chevalier d'Arneth, directeur des archives de Vienne, communiquait à M. Ludovic Drapeyron, secrétaire général de la Société de topographie de France, un ensemble de pièces où les noms du comte de Vergennes, du comte de Mercy-Argenteau, du prince chancelier de Kaunitz, de l'impératrice Marie-Thérèse, figurent à côté de celui de Cassini de Thury, qui expose tout au long son projet de jonction géodésique de la France et de l'Italie. Il faut savoir qu'en 1775 le fils de Cassini de Thury fit un voyage en Italie, où il fut très bien accueilli : à Florence par le grand-duc Léopold de Toscane, qui le chargea de lever la carte de Toscane même; par l'empereur Joseph II, alors à Venise; à Rome, par le pape Pie VI; il alla jusqu'à Naples. De là l'idée de Cassini de Thury de s'adresser à l'impératrice Marie-Thérèse, mère de l'empereur et du grand-duc, qu'il connaissait déjà, pour qu'elle lui accordât l'autorisation d'opérer, à travers la Lombardie, la jonction de la France et de l'Italie. Voici quelques-uns des passages de son mémoire : « La ligne de Grenoble à Ferrare ne sera que de 6 degrés. . . Je présume qu'il faudra moins de temps pour l'Italie, qui est un pays plus découvert que l'Allemagne, et où la beauté des chemins permettra que l'on commence de bonne heure et que l'on finisse plus tard. J'ai parcouru en Allemagne autant d'États différents que j'en trouverai en Italie. Ne dois-je pas espérer les mêmes secours du roi de Sardaigne, digne héritier des qualités éminentes de Charles-Emmanuel, dont la mémoire sera immortelle, de l'empereur et de l'impératrice-reine, qui possèdent la plus grande partie de l'Italie? Quelle satisfaction pour moi de

joindre la méridienne de Paris à celle de Bologne, tracée par mon aïeul, et d'y arriver en tenant toujours le fil de mes triangles, de parcourir un pays où mes ancêtres ont brillé depuis le treizième siècle et où mon fils devra poser les fondements d'un observatoire bâti par la magnificence du beau-frère de notre monarque! J'étais le seul Cassini qui n'eût pas fait encore le voyage d'Italie, tandis qu'il n'en est aucun qui ait voyagé autant que moi; mais les premières années de ma jeunesse ont été consacrées à cette carte qui comprend l'intérieur et les limites de la France, qui sera toujours le premier et peut-être le seul monument invariable de géographie qui doit servir d'exemple à tout ce que l'on entreprendra dans le même genre. » C'est le comte Firmian, gouverneur de la Lombardie, qui était chargé par le prince de Kaunitz de lui prêter main-forte. Le projet du père et celui du fils ne se réalisèrent pas. Cependant le branle était donné : Rizzi Zannoni fut chargé en 1777 des opérations au nord de l'Italie, et quelques années plus tard il leva le royaume de Naples suivant les principes de Cassini de Thury.

M. Lejeal, professeur au collège, secrétaire général de la Société de géographie de Boulogne-sur-Mer, lit un mémoire qui a pour titre *le littoral boulonnais*. L'auteur s'est attaché à mettre en lumière, soit d'après les observations des ponts et chaussées, soit d'après les documents antérieurs, les vicissitudes qu'a subies, au cours des âges, la côte entre Wissant et la baie de Canche.

Il s'est borné, du reste, à l'étude de quelques points, choisis en raison de leur importance ou de la richesse et de la continuité des informations que nous possédons à leur sujet. Ces points sont Wissant, Ambleteuse, Boulogne et la section littorale entre la pointe de la Crèche et le cap d'Alprech, enfin Étaples, avec la baie et l'embouchure de la Canche. Ces ports, situés au débouché de cours d'eau plus ou moins considérables, avaient, de ce chef, à redouter une première cause d'altération. Outre les alluvions fluviales, ils ont subi les apports de la mer, qui ne roule pas en ces parages sur fond de galets, qui, d'autre part, érode de 1 mètre par an toutes les parties en falaises et qui, de nos jours, emporte les dunes qu'elle a jadis construites. Suivant les endroits, ce travail de comblement a été plus ou moins actif. Dans les zones de dunes, comme à Wissant, il s'est achevé d'assez bonne heure. A Étaples, où l'influence d'une grande rivière s'est jointe à celle de la mer

pour accumuler des « pourrières » considérables autour de la pointe de Lornel, il paraît s'être consommé encore plus vite, malgré la largeur et la profondeur de la baie, puisque dès 1650 l'État avait aliéné le port, où la mer n'arrivait plus. A Ambleteuse, par contre, autour duquel dominant des falaises et où la mer détruit plutôt qu'elle ne dépose, la Slack a été le principal agent de transformation. Aussi, ce port était-il encore susceptible de partager avec Boulogne l'attention de Napoléon, pour la préparation du passage de la Manche. A Boulogne, l'ensablement paraît être imputable à l'amoindrissement considérable de l'Alprech, d'où serait résultée une déviation des courants qui visitaient l'intérieur du port. Par conséquence se produisirent des atterrissements considérables provenant soit du fleuve, soit de la mer, et que des textes de toute nature permettent de suivre, sinon d'évaluer, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ils ont restreint à la ville actuelle de Boulogne l'ampleur de la baie de la Liane, qui, primitivement, s'étendait jusqu'à Isques, à 7 kilomètres en amont. L'achèvement du port en eau profonde aurait eu précisément pour résultat de conjurer les dépôts, en rétablissant, ou à peu près, d'une manière artificielle le goulet dans son ouverture normale. La seule jetée actuellement construite paraît contribuer d'une façon efficace à la protection.

M. A. Chauvigné, de la Société de géographie de Tours, communique une étude sur *les limites comparatives de la forêt de Plante au moyen âge et à l'époque actuelle*. Cette forêt, qui s'étendait autrefois aux environs de Tours sur le territoire des Varennes et de la Quinte de Tours, est citée dans de nombreux textes depuis le XI^e siècle. Limitée presque entièrement par la rive gauche de la Loire et la rive droite du Cher, elle fut défrichée de bonne heure et a presque disparu depuis longtemps.

De ses principales divisions : le bois Abberic, le bois de Plante, le bois Héry et le bois Rabier, les deux dernières seules subsistent encore actuellement très réduites.

Les textes seuls peuvent donc fournir des éclaircissements utiles sur les limites véritables et les divisions de la forêt de Plante que cherche à préciser l'étude de M. Chauvigné.

M. Émile Belloc, du Club alpin français, communique un résumé des notes historiques qu'il a recueillies dans des documents

manuscrits déposés dans divers dépôts d'archives, sur *quelques passages élevés des Pyrénées*.

L'auteur entretient en particulier la Section d'un projet de percement du port de la Pez (vallée de Louron), formé par l'intendant général d'Etigny, ayant pour but de mettre en communication directe la vallée d'Aure avec la vallée espagnole de Gistain.

Ce projet fut approuvé par le conseil du roy le 12 février 1764, et l'arrêt qui fut rendu ordonnait que pendant douze années, à partir du 1^{er} avril 1765, il serait perçu un droit d'octroi de 5 livres par char de vin passant par Labarthe et Hèches pour entrer dans les différentes vallées aboutissant aux chemins du port, afin de couvrir les frais nécessaires à la réfection desdits chemins.

Le percement de la montagne du port de la Pez reçut un commencement d'exécution, mais ne fut pas terminé.

Parlant ensuite du port de la Glère et du port de Vénasque, M. Émile Belloc énumère les difficultés qu'éprouvèrent nos soldats, au commencement du siècle dernier, pour amener en Espagne l'artillerie nécessaire au siège de Vénasque (Aragon) et de Castel-Léon (vallée d'Aran).

SÉANCE DU JEUDI SOIR.

PRÉSIDENCE DE M. HAUTREUX, ASSESSEUR.

M. Vuacheux lit un mémoire historique sur les modifications du littoral de l'embouchure de la Seine, et en particulier sur la destruction de l'ancien Chef-de-Caux, remplacé dans les temps modernes par la commune de Sainte-Adresse.

A la suite de la lecture de M. Vuacheux, M. A. Pawlowski, de la Société de géographie de Rochefort, se demande si les érosions des falaises de la Hève ne seraient pas dues bien plus à l'action du fleuve qu'à celle des eaux de la mer. La Seine s'épand en éventail, en raison même de la constitution du sol marin; le seuil déterminé par les barres du sud de l'embouchure du fleuve dirigerait vers le nord une masse d'eau assez considérable pour creuser la colline de Sainte-Adresse. C'est là ce qui explique la permanence du phénomène d'érosion constatée à la Hève.

M. Guesnon lit une note de M. Finot, archiviste du Nord, membre non résidant du Comité, sur la pêche du hareng et de la morue à Dunkerque. Des documents authentiques montrent que cette industrie était déjà en pleine activité au ^{xiii}^e siècle; elle se pratiquait alors sur les côtes de Flandre et de Picardie. Dès la fin du ^{xiv}^e siècle, des traités sont conclus avec l'Angleterre pour assurer en temps de guerre la neutralité des bateaux pêcheurs. Plus tard, les Dunkerquois allèrent pêcher la morue sur le Dogger-Bank, entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark. Puis ils s'avancèrent plus au nord et poursuivirent la baleine sur les côtes d'Islande et du Groënland. Il est certain qu'au ^{xvii}^e siècle ils fréquentèrent Terre-Neuve, dont un banc porte le nom de Bonnet-Flamand. Mais ce ne fut qu'exceptionnellement, et à partir du ^{xviii}^e siècle comme de nos jours, ce fut surtout sur l'Islande que se dirigea chaque année la flotille de pêche de Dunkerque.

M. Le Vacher de Boisville, de la Société des archives historiques de la Gironde, lit un mémoire sur un *Journal historique de la campagne de l'Inde de l'an XI à l'an XIV*, par René-Marie Kermel.

Ce manuscrit, entièrement inédit, écrit par Kermel pendant sa captivité sur le ponton anglais le *Prothée*, se compose de 175 feuillets écrits sur *recto* et *verso*, et mesure 0 m. 18 et demi sur 0 m. 29. Il est orné de 13 dessins à l'aquarelle représentant les principaux épisodes de cette campagne, où la flotte française commandée par le contre-amiral de Linois fit subir des pertes considérables à la flotte et au commerce britanniques.

M. de Boisville donne d'abord une courte biographie de l'auteur du journal, puis s'attache à démontrer l'importance de ce manuscrit au point de vue historique et géographique. Kermel ne s'est pas contenté de raconter les épisodes glorieux de cette croisière; il a noté avec soin tous les renseignements pouvant lui être utiles au cours d'une nouvelle campagne : les sondages, l'état des fonds de divers ports, les erreurs des cartes marines alors en usage, le prix des denrées dans les diverses colonies, les mœurs des habitants des contrées visitées et enfin toutes les villes, montagnes, caps, baies aperçus en cours de route. A ces renseignements spéciaux l'auteur du journal joint une description souvent très vivante de visites faites à la flotte par des roitelets nègres, et décrit avec soin leur bizarre accoutrement; il note tout ce qui lui semble intéressant : les éclipses de lune, les tempêtes, les volcans en éruption; il donne les noms des principaux négociants français établis dans les colonies visitées par la flotte et fournit les détails les plus circonstanciés sur les combats livrés, sur les prises faites, les avaries survenues aux navires de la flotte, les échouements, en un mot sur tous les événements qu'il pouvait être utile de recueillir.

M. HAMY présente et résume un mémoire adressé à la section par MM. G. Saint-Yves et I. Fournier, de la Société de géographie de Marseille, et qui a pour titre : *le Voyage de François de Lopoès, marquis de Montdevergues, de la Rochelle à Madagascar, 1666-1667*.

Après avoir fait connaître les renseignements biographiques que l'on possédait jusqu'à ce jour sur ce gouverneur des îles Dauphin et Bourbon et sur la flotte de la compagnie de Madagascar à bord de laquelle il s'est embarqué, les auteurs publient une série de

lettres inédites datées de Ténériffe, du Brésil et de Madagascar, et qui racontent en détail le voyage jusqu'au Fort-Dauphin.

Les actes du gouverneur sont connus par des fragments de correspondance conservés dans divers dépôts d'archives. Il tombe en disgrâce, est remplacé par de La Haye et incarcéré à sa rentrée en France au château de Saumur, où il est mort en janvier 1672.

La séance est levée à 3 heures et demie.

SÉANCE DU VENDREDI MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 9 heures et demie.

M. Ernest Chantre, de la Société d'anthropologie de Lyon, expose les résultats de ses récentes recherches *sur les populations de la vallée du Nil*. Les dernières découvertes archéologiques paraissent démontrer que la formation de la race égyptienne remonte à l'époque des trois premières dynasties. Elle serait due à la juxtaposition et peut-être au mélange d'un peuple envahisseur asiatique avec des autochtones de race libyque, encore à l'âge de la pierre. Cette race, qui a laissé tant de merveilleux vestiges de sa civilisation, a peu varié depuis ses origines, malgré les immigrations multiples de peuples si différents qu'elle a dû subir à diverses époques et jusqu'à nos jours.

L'Égyptien actuel — copte citadin ou fellah laboureur — ne s'est mêlé d'une façon appréciable ni avec le Persan, ni avec l'Arabe, ni avec le Turc; les Grecs et les Romains n'ont pas eu plus d'influence sur son type primitif. Tel il était quand les Pharaons les représentaient sur leurs monuments, côte à côte avec des Juifs, des Ethiopiens ou d'autres peuples, tel il se montre encore actuellement.

M. Chantre appelle plus particulièrement l'attention sur les nomades que l'on rencontre dans la vallée du Nil et qui se classent encore difficilement dans les groupes ethniques établis par la science. Tels sont les Bicharieh des montagnes de l'Étby, qui font encore des vases en pierre; les Ababdieh, leurs voisins, qui ne peuvent pas être confondus avec eux, puis les Maazeh du désert de Koçéir, venus de l'Arabie méridionale, enfin les Arabes bédouins qui se trouvent un peu partout.

M. Tilmant, de la Société de géographie de Lille, lit un mémoire intitulé *Incompatibilité de la division de la circonférence en 400 grades*

avec celle du jour en vingt-quatre heures. L'auteur s'appuie sur l'opinion du président de la Section, M. Bouquet de la Grye, au sein de la commission de décimalisation du temps et de la circonférence « *que la division de la circonférence suivra naturellement et forcément celle de la division du jour* ».

Partant de ce fait et du maintien du jour de vingt-quatre heures par la commission, il défend le système de 240 degrés, imaginé par M. de Sarrauton, et présenté par M. Adolphe Carnot à l'Académie des sciences, le 8 juillet 1896. Il examine les inconvénients du système 400 ou de Laplace pour la conversion du temps en arc et surtout pour la coupe des fuseaux horaires, question internationale par excellence : le nombre compliqué 16 grades deux tiers remplace alors le nombre actuel de 15 degrés et celui bien plus simple encore de 10 degrés dans le système 240.

En comparant ensuite les systèmes 400, 360 et 240 au point de vue des *applications géométriques*, l'auteur trouve la même complication d'une part, et les mêmes simplicités de l'autre, pour les angles du triangle équilatéral et de l'hexagone régulier, et celui dont le sinus est demi; ces chiffres sont indiqués dans un tableau distribué à la Section. Le système 240 paraît à M. Tilmant devoir être *celui de l'avenir*, surtout lorsque, dans quelques mois, il aura ses tables de logarithmes et ses instruments gradués.

A l'occasion de cette lecture, M. BOUQUET DE LA GRYE présente un court résumé des opinions qu'il a soutenues sur la matière.

M. Hautreux présente un travail sur les *Cartes manuscrites de Masse* (1706-1724), relatives à l'embouchure de la Gironde.

La ville de Bordeaux a acquis dernièrement quinze feuilles manuscrites, de 0 m. 60 sur 0 m. 70, dessinées et coloriées par l'ingénieur militaire Cl. Masse. Ces feuilles représentent avec une grande précision les plans topographiques et hydrographiques de la basse Gironde, de Bordeaux à la mer et à Arcachon.

Ces cartes, par leur exactitude, sont comparables aux cartes modernes, et permettent de se rendre compte des modifications survenues, depuis cent soixante-quinze ans, dans le sous-sol marin.

Cette analyse fait voir qu'autrefois une suite de bancs, longue de 12 kilomètres, découvraient, prolongeant la pointe de la Coubre,

et protégeaient de la mer du large une grande passe, profonde de 20 mètres, et l'île de Cordouan.

Ces bancs furent successivement détruits par les tempêtes et, vers 1782, leurs débris comblèrent la grande passe d'entrée. Cordouan n'était plus qu'un rocher. Une passe, appuyée sur les restes de ces bancs, se forma avec 12 mètres de profondeur, près de la pointe de la Coubre.

Mais les bancs, qui la maintiennent, continuent à s'affaïsser; la passe, qui n'a plus que 9 m. 50 de profondeur, tend à diminuer et à devenir dangereuse. Les courants de marée, qui ne sont plus contenus par ces bancs, divaguent et aplanissent à 7 mètres de profondeur la région de Cordouan à la Coubre; ils ont été modifiés dans leur direction et leur force; ils rejettent les sables vers la côte de Saintonge; ils corrodent les rivages de la côte du Médoc et de la pointe de Graves et poussent ces débris vers le nord.

Ce double mouvement montre que la passe du Sud sera, peut-être un jour prochain, la suprême ressource de la rivière de Bordeaux.

A la suite de cette communication, M. Vuacheux signale à la bibliothèque du Havre un recueil des *Cartes géographiques des diocèses du Languedoc*, commencé le 15 septembre 1748 et fini le 10 octobre suivant, par le célèbre géographe Buache. C'est le n° 338 du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Havre.

M. A. Pawlowski, de la Société de géographie de Rochefort, signale de même l'existence de nouvelles cartes de Masse à la Rochelle, à Niort et en Poitou. Il sera longuement question de ces documents inédits dans un travail spécial que l'auteur prépare.

M. Hauteux expose ensuite les résultats de ses recherches sur la composition des bancs de la Gironde, qui offrent des aspects tout à fait différents dans les deux passes qu'il a précédemment signalées.

M. C. Bruyant, professeur suppléant à l'école de médecine et de pharmacie de Clermont, communique un travail intitulé *Contribution à l'étude de la géographie biologique de l'Auvergne*. L'Auvergne semble être une des régions les plus favorables aux études de géographie

biologique. Elle constitue, en effet, le point culminant du plateau central, et ses différentes zones d'altitude s'étagent régulières et concentriques, séparées entièrement par une ceinture de vallées, des grands massifs montagneux environnants : Pyrénées, Alpes, Jura et Vosges. D'autre part, les formations volcaniques, qui ont exhaussé son niveau, donnent à cette contrée un intérêt tout particulier. Ces formations ont constitué, au milieu des terrains primitifs et tertiaires, un sol nouveau, accessible à des espèces nouvelles. Ainsi ont apparu, à un âge relativement précis et récent, des îles vierges qu'ont remaniées les glaciers et qu'a plus tard envahies une population alpine.

M. Bruyant a étudié attentivement la distribution géographique d'un grand nombre d'espèces en Auvergne et présente à la section un album de 200 cartes environ faisant connaître les résultats de ses persévérantes recherches.

M. Camille Guy, chef du service géographique et des missions au Ministère des colonies, fait une communication sur la perte de Saint-Domingue, d'après les mémoires de Vincent, du créole Lacroze, du chef de bataillon Martin, des généraux Reversau et Perreinon, qui se trouvent aux archives du Ministère des Colonies. Après avoir exposé la situation de Saint-Domingue au lendemain du traité d'Amiens, M. Guy étudie l'administration du général Leclerc à Saint-Domingue et essaye de montrer que si la mort ne l'avait pas brusquement enlevé, Saint-Domingue n'aurait sans doute pas été perdu par la France. Son successeur, le général Rochambeau, ne fut pas à la hauteur de sa tâche; il est vrai qu'il eut à lutter contre un adversaire redoutable, le général noir Dessalines, auquel M. Guy consacre la plus grande partie de sa communication. Il fait, d'après les rapports du temps, un portrait du nouvel empereur d'Haïti et donne des détails inédits sur son couronnement et l'organisation de son gouvernement. Il montre enfin l'intervention constante de l'Angleterre et des États-Unis d'Amérique en faveur des noirs de Saint-Domingue, et termine en donnant quelques indications sur le massacre systématique des blancs par les soldats de Dessalines. La population de l'île, qui comptait 670,000 habitants avant les troubles, n'en eût plus que 180,000 après l'avènement de ce nègre sanguinaire.

M. P. Barré, de l'Association polytechnique, énumère la liste des traversées de l'Asie, depuis Marco Polo, jusqu'aux grands voyages modernes.

La séance est levée à 11 heures et demie.

La session est close.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

LE CHRISTIANISME ET LE BOUDDHISME SEPTENTRIONAL AU MOYEN ÂGE,

PAR M. A. PAULUS,

Agrégé de l'Université, membre de la Société académique
indo-chinoise de France.

Le christianisme fut prêché pour la première fois en Chine par les Nestoriens. La samanéen Olopen, chef des missionnaires de cette communion séparée de l'Église romaine⁽¹⁾, arriva à Si-ngan-fou, alors capitale du Céleste-Empire, en 636, sous le règne de T'saï-Tsong, deuxième souverain de la dynastie des T'ang. Il obtint l'autorisation de construire une église, et les progrès de la nouvelle religion, désignée sous le nom de Ta-tsing, furent rapides en dépit de plusieurs persécutions suscitées par les bonzes⁽²⁾. De la Chine le nestorianisme passa en Mongolie, mais nous ignorons dans

⁽¹⁾ A l'exemple de Théodore de Mopsueste et de Nestorius, patriarche de Constantinople, les Nestoriens admettaient l'existence de deux personnes en Jésus-Christ. Leur hérésie avait été condamnée en 430 à un concile d'Alexandrie et en 431 au concile général d'Ephèse.

⁽²⁾ Les missions nestoriennes en Chine ont été niées par Beausobre, *Histoire du manichéisme*, t. I, ch. iv; Milne, *La vie réelle en Chine* et Kidd, *China*, p. 156. L'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou, conservée à la Bibliothèque nationale de Paris, a été établie par Abel Rémusat, Silvestre de Sacy (*Journal des savants*, 1821, p. 598; 1825, p. 670), le P. Huc (*Le christianisme en Chine*, t. I, p. 87 et suiv.), F. Neves (*Établissement et destruction de la première chrétienté dans la Chine*). De Guignes pensait à tort que des auteurs chinois ont parlé des Nestoriens sous le nom de disciples de Fo (*Recherches sur les chrétiens établis à la Chine. Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXX, p. 802).

quelles conditions et à quelle époque. Une chose est sûre, c'est qu'à l'époque de la dynastie des Yen (dynastie mongole) les prêtres de la secte partageaient les privilèges accordés aux bonzes et aux tao-sse, qu'ils étaient exempts du service officiel et se livraient entièrement aux devoirs de leur état. Mais comme ces derniers, ils étaient remis au rang du peuple et étaient soumis aux impôts s'ils abandonnaient le célibat et ne vivaient pas selon les règles de leur institut ⁽¹⁾. Cette discipline était ancienne, elle était appliquée dans le Céleste-Empire au fo-kiao et au tao-kiao, mais on ne sait pas si les Nestoriens y étaient soumis.

Au XIII^e siècle, les franciscains trouvèrent à Karakoroum une église nestorienne. Cette église, dit Rubriquis, avait un autel orné magnifiquement des images du Sauveur, de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste en étoffes brodées d'or et enrichies de pierres précieuses, une grande croix en argent avec des perles au centre et plusieurs ornements aux angles; une lampe à huit jets de lumière brûlait devant l'autel ⁽²⁾. Rubriquis constata la décadence morale et religieuse du clergé nestorien. Ses prêtres, qui avaient adopté un costume à peu près semblable à celui des bonzes mongols de l'époque, une grossière tunique descendant à mi-jambes, un manteau noir fourré attaché par des agrafes en fer, adoptaient la polygamie et transportaient au vendredi la célébration des offices du dimanche ⁽³⁾.

Les religieux latins ne pénétrèrent dans le Céleste-Empire que lorsque la dynastie mongole s'y assit sur le trône (1279), mais ils se montrèrent auparavant à la cour des Khans. Les relations étaient alors assez fréquentes entre les gengiskhanides et les Européens qui arrivaient dans l'Asie orientale par la Perse ou le Turkestan; les stations des caravanes ont pu être déterminées par la trouvaille des monnaies byzantines ⁽⁴⁾. On voyait à Karakoroum des marchands et

⁽¹⁾ Dans plusieurs décrets de la dynastie mongole, qui visent les ordonnances de Gengis, Oïdaï, Setjen, Oïldjaitu, Golouk, on place sur le même rang les bonzes bouddhistes, les tao-sse taoïstes et les *erkehoum*. D'après le dictionnaire de Richardson ce dernier mot serait une modification du mot *arkhoum*, employé chez les chrétiens orientaux pour désigner un supérieur. Wylie, *Sur une inscription mongole* et une note de Pauthier, *Journal asiatique*, 5^e série, t. XIX, p. 466.

⁽²⁾ *Recueil de voyages et de mémoires publiés par la Société de géographie*, t. IV, p. 301. Voir également Abel Rémusat, *Recherches chronologiques sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*, *Journal asiatique*, t. IV, p. 266.

⁽³⁾ *Recueil de voy. et de mém.*, publiés par la Soc. de géogr., t. IV, p. 300.

⁽⁴⁾ Johnson, *Journal of the geographical society*, 1869.

des artisans génois, pisans, vénitiens, polonais, hongrois, moscovites et français. Les premières personnes rencontrées par Rubriquis furent « maître Guillaume Boucher, orfèvre qui avait demeuré sur le Grand-Pont, à Paris, et une femme de Metz, nommée la Pâquette ».

En 1246, Jean du Plan Carpin se rendit à la cour du khan Gayouk. Huit ans plus tard, Guillaume de Ruysbroëk ou Rubriquis parvint jusqu'à Karakoroum. C'étaient les premiers franciscains envoyés par leur ordre chargés des missions d'Asie. Koubilaï (chinois Chi-tsou), qui devait fonder la dynastie des Yen, empêcha les Mongols de maltraiter les chrétiens compromis par une révolte d'un prince gengiskanide, Nayan, qui, on ne sait pour quelle cause, avait placé la croix sur ses étendards. En 1271, le Khan envoya une lettre à Grégoire X, et lui demanda l'envoi de docteurs de la foi chrétienne. Le pape députa vers lui trois franciscains dont le plus célèbre est Jean de Monte-Corvino qui arriva près de Koubilaï après avoir séjourné un an dans les Indes. Nous possédons une lettre où il raconte son apostolat au général de son ordre et au général des dominicains. En dépit de la protection du prince, il avait eu à lutter contre les calomnies et les persécutions des Nestoriens qui ne voulaient pas tolérer les membres d'une autre communion que la leur. A la fin ses ennemis furent exilés et il fut rejoint par le frère Arnold, de la province franciscaine de Cologne. Il réussit à baptiser 1,000 catéchumènes, il acheta 150 enfants qu'il instruisit dans les lettres grecques et latines afin de créer un clergé indigène. Il composa plusieurs traités pour l'instruction de ses élèves et pour la polémique avec les païens; il construisit deux églises dont les murs étaient couverts de peintures pour l'enseignement religieux du peuple. Le Khan se plaisait à entendre les hymnes et les psaumes chantés par les jeunes pupilles du légat⁽¹⁾.

En 1289, le pape Nicolas IV fit remercier de sa bienveillance Koubilaï qui était devenu depuis dix ans maître de la Chine et avait renversé la dynastie des Song. En 1307, Clément V nomma Monte-Corvino, archevêque de Cambalu (Cambalech, palais de l'empereur) ou Pékin et primat d'Orient. Il lui envoya en même temps sept évêques pour constituer une province ecclésiastique en

⁽¹⁾ Wodding, *Annales minorum*, t. III, p. 44 (Lugdun., 1635).

Chine⁽¹⁾. L'un de ces derniers était un religieux du Frioul, le bienheureux Odoric de Pordenone, qui, en seize années de séjour dans l'Extrême-Orient où il pénétra jusqu'à Lha'ssa, baptisa 20,000 néophytes. Odoric mourut à Udine, en 1331, pendant un voyage qu'il faisait afin de recruter 50 religieux pour la Chine. Monte-Corrino le suivit cinq ans plus tard dans la tombe et fut remplacé par le frère Nicolas de Bentro, professeur à l'Université de Paris, et 26 nouveaux missionnaires furent envoyés dans l'Asie orientale.

Le christianisme jouit d'une entière liberté pendant toute la durée du règne des Mongols. Mais lorsque ceux-ci furent chassés et que la dynastie chinoise des Ming monta sur le trône (1363), les fidèles furent persécutés par les Fils du Ciel comme partisans de la domination étrangère et furent victimes de la réaction nationale. Nestoriens et catholiques furent emportés par la même tourmente. La route continentale de l'Occident fut fermée et les prêtres européens ne purent plus arriver dans l'Empire de la Grande Puroté, revenu à son isolement séculaire.

Tous les voyageurs et tous les missionnaires ont signalé à l'envi les singulières ressemblances des cérémonies du bouddhisme du Nord⁽²⁾ et surtout du lamaïsme avec la liturgie catholique. Les lamas sont tonsurés, ils portent des ornements analogues à la chasuble et à la dalmatique; les supérieurs des tchosés et des goupas (couvents tibétains) et des bonzerics font usage de la crosse et de la mitre; les uns et les autres sont servis par des enfants de chœur thuriféraires, les autels sont surmontés de reliquaires, de chandeliers et de cierges. On retrouve au Tibet, en Mongolie et en Chine le célibat ecclésiastique, les jeûnes, les pénitences, les pèlerinages, l'eau bénite et les cloches. Les offices sont accompagnés de musique, la psalmodie douce et agréable exécutée par deux chœurs alternatifs rappelle notre plain-chant⁽³⁾. Le soir, à Lha'ssa,

⁽¹⁾ Wodding, *op. cit.*, t. II, p. 546; t. III, p. 44-46, 61; *Le livre de l'Etat du Grant Caan*, *Nouveau journal asiatique*, t. VI, p. 68-71; Abel Rémusat, *Mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens et principalement des rois de France avec les empereurs mongols*, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, nouv. série, t. VI.

⁽²⁾ Les ressemblances diminuent et cessent presque complètement dans le bouddhisme méridional, celui de Ceylan par exemple.

⁽³⁾ Huc, *Voyage en Tartarie*, t. II, p. 101; Desgodins, *La mission du Tibet*, p. 217; Élisée Reclus, *Géogr. univ.*, t. VII; Léon Feer, *Le Tibet*, etc.

les habitants, sortis de leurs demeures, se groupent dans les rues et sur les places pour faire entendre des hymnes composés au ^{xi}^e siècle par l'ascète Milaras-pa et semblent chanter un *Angelus*. Enfin, les ressemblances entre les goupas et les chémos (couvents mongoliques) d'une part, les monastères catholiques d'autre part, ne sauraient échapper à personne.

Les bonzes et surtout les lamas auraient-ils donc imité les usages des Nestoriens et des Franciscains de la Chine et de la Mongolie ?

Avant de répondre à cette question, il convient d'établir certains points d'histoire du bouddhisme et du lamaïsme.

Lorsque, en 636, Olopen arriva à Si-ngan-fou, dans le Chensi, non loin de la frontière tibétaine, le bouddhisme était déjà ancien en Chine. Sans parler des missions antérieures à notre ère, qui eurent peu de succès, il avait été prêché en l'an 61 après J.-C., sur la demande de l'empereur Ming-ti, de la dynastie des Han, par Kaçya-Mantaga et d'autres çramana (religieux indous) qui avaient apporté avec eux le *Dhammapada*, manuel à l'usage des bouddhistes méridionaux, résumé de la doctrine de Çakyamouni et recueil de morceaux choisis des auteurs sacrés de la réforme indienne. Quelques courtes persécutions, dirigées contre la *Grande Doctrine*, à l'instigation des lettrés confucéens et des docteurs taoïstes, pendant les dernières années des Souï (589-618), n'avaient pas arrêté son essor. Depuis deux siècles, des envoyés impériaux et des pèlerins volontaires : Chi-fa-hian, auteur du *Fo-koue-ki* ou *Relation des royaumes bouddhiques*, Hoeï-sang et Song-youn, parcouraient le Bengale à la recherche de çarika (reliques) et de livres bouddhiques. La Fleur du Milieu donnait asile aux prêtres bouddhistes chassés des rives du Gange et du Brahmapoutre par le brahmanisme relevé de sa décadence. Les monastères bouddhistes, fondés au ⁱⁱⁱ^e siècle, très développés au ^v^e siècle sous les Tsong, avaient reçu dans leurs murs, au siècle suivant, l'empereur Hiao-ou-ti, de la dynastie des Léang. Au temps d'Olopen, on pouvait compter dans l'Empire Jaune jusqu'à 500 maisons de bonzes, alors appelés *seng*, sans compter les bonzerics féminines (les *ngan-youen*) ⁽¹⁾.

(1) Ce chiffre n'a rien d'exagéré, pas plus que celui de 4,600 bonzerics, relevé pour la fin du ^{ix}^e siècle. Dans l'Occident, Cluny posséda 2,000 maisons de son obédience, Cîteaux 1,000, sur une superficie bien inférieure à celle du Céleste Empire. Au temps de Pierre le Vénérable, Cluny renfermait 460 religieux, Clairvaux 700, Vézelay 800, Fontevrault 500. Voir Hélyot, *Histoire des ordres monas-*

Le VII^e siècle était le commencement de l'âge d'or du fo-kiao en Chine et les bonzes du pays travaillaient à la conversion du Tibet à la Grande Doctrine.

Le bouddhisme avait paru au Bod-youl au IV^e siècle, époque à laquelle le roi Lhatotari ou Thokhori-ngan-tsan avait reçu la fameuse formule « Om mani-padmé-houm (331) ». La persécution dirigée par les brahmes indiens contre les bouddhistes, au V^e et au VI^e siècle, avait amené au Tibet beaucoup de çramana. C'était le temps du roi Srong-dsam-gambo, fondateur du premier monastère bouddhiste de Lha'ssa (651). Les missionnaires bouddhistes de la Chine et de l'Inde étaient parfaitement accueillis par le roi et les reine Dolkar et Doldjang, l'une népalaise et l'autre chinoise, toutes deux déifiées plus tard pour avoir importé dans le pays des çarika. L'influence du bouddhisme chinois fut même prépondérante au Tibet jusqu'au IX^e siècle jusqu'à l'arrivée des docteurs Zhiva-to (sanskrit Santa-Ratsika) et Padma-joumque ou Ourgyen (sanskrit Padma-Sambava) qui enseignèrent les doctrines de l'école *madya-mika*, école nihiliste qui conteste la réalité du Bouddha et de la sagesse primitive (Pradjâ paramita), pour en faire de simples apparences.

Les bouddhistes tibétains héritèrent de l'esprit de prosélytisme des pandits indiens. Ils étaient sans cesse en relations avec la Mongolie où ils accompagnaient les caravanes de marchands du Khou-khou-noor. Ils trouvaient devant eux un peuple dont la civilisation ressemblait beaucoup à celle de leurs compatriotes et dont la religion était, comme la religion antérieure du Bod-youl, le *Pôn-bo* ou *Bon-pa*, un fétichisme naturaliste. Ils entreprirent la conversion des Mongols à la Grande Doctrine; seulement ils ne purent s'appliquer avec succès à cette œuvre qu'après le sérieux établissement de la religion indienne au Tibet. Une des plus grandes difficultés rencontrées par les propagateurs du bouddhisme était l'extrême mobilité des tribus nomades et le succès ne couronna leurs efforts qu'au moment où cette mobilité devint moins grande, après la mort de Gengis Khan (1227). D'après le récit de Sanang-Setsen,

tiques, t. V, p. 18, 33; Martène et Durand, *Voyage de deux bénédictins*, t. I, p. 53, t. II, p. 4; d'Arbois de Jubainville, *De l'intérieur des abbayes cisterciennes*, p. 256, et un excellent petit ouvrage, déjà traduit en italien et en espagnol, *Histoire abrégée de l'ordre de Cîteaux*, par le P. Étienne, moine de Thymadeuc, Saint-Brieuc, 1897. Le P. Étienne fixe à 721 le nombre des monastères cisterciens à cette époque.

prince gengiskhanide, auteur d'une histoire des Mongols, Godan, fils d'Oktaï, atteint d'une dangereuse maladie, fit venir du Tibet le savant Schagkhia-Pandida pour en obtenir la santé. Celui-ci, arrivé en 1247, prêcha à Karakoroum jusqu'à sa mort survenue en 1251. Peu après un bonze de la tchosdé de Sakya, Madi-dhva-ja (sanskrit, étendard de la pensée) ou Phags-pa (tibétain, vénérable), le Pa-sse-pa des Chinois, réussit à faire adopter le bouddhisme par Koubilai. Les guerriers mongols portèrent sur leurs casques la formule *Om mani padme houm* ainsi que me le prouve une armure trouvée dans des fouilles à Moscou.

Au xiv^e siècle, le Tibet vit naître la réforme du bouddhisme connue sous le nom de *lamaïsme*. C'est la religion des *Gelukpa* ou *Bonnets jaunes*, du nom de la couleur de la coiffure de ses prêtres. Les partisans du vieux bouddhisme sont désignés sous le nom de *Dukpa*, *Chamnar* ou *Bonnets rouges*.

Le fondateur du lamaïsme est Tsoukhapa ou Tsong Kapa (le réformateur extraordinaire). Il naquit en 1357 dans le pays d'Amdo, non loin du lieu où s'élève aujourd'hui la grande lamaserie de Khoumboum. Il fut instruit par un savant étranger venu de l'Occident, puis il voyagea dans le but de compléter son éducation religieuse et ne tarda pas à étonner par sa science les bonzes les plus renommés. Arrêté par un *lha* (esprit) à Lha'ssa, il vécut dans une pauvre cabane auprès de laquelle se pressaient une foule de disciples. Il réussit dans ses tentatives de réforme et perfectionna l'organisation religieuse du Tibet ébauchée par Thi-dsong-dœ-sang et Bilamgour⁽¹⁾. En 1409, à l'âge de cinquante-deux ans, il alla fonder la célèbre tchosdé ou goupa (lamaserie) de Galdan où il mourut, et fut inhumé dix ans plus tard.

(1) Le roi Thi-dsong-dœ-sang (878-901) qui accueillit les pandits Santa-Ratsika et Padma-Sambava, fonda le temple et la bonzerie de Bima, à Samyé, et donna aux bonzes bouddhistes leur première organisation hiérarchique au Tibet. Shi-dsong-dœ-sang fut étranglé par son frère Dharina ou Langdar ou Langdharma, qui essaya d'introduire le mahométisme au Tibet, fit démolir les bonzeries et les pagodes, détruisit les images et brûla les livres de la religion indienne. Ses entreprises amenèrent une sédition et il fut tué par un çramana (925). Son fils et successeur était également hostile au bouddhisme, mais instruit par le sort de son père il laissa la liberté aux disciples de Çakyamouni. Bilamgour, petit-fils de Dharma, comprit l'attachement du peuple aux doctrines indiennes et présida à la «seconde propagation du bouddhisme». Il fit reconstruire huit temples et rappela les bonzes exilés par son aieul.

Tsoukhapa s'était efforcé de ramener à l'unité les différentes écoles philosophiques du bouddhisme tibétain, et il donna à sa réforme un certain caractère monothéiste. Il enseignait l'existence d'un Bouddha primordial dont tous les autres, même Çakyamouni, étaient autant d'émanations ou de manifestations. Le Bouddha primordial (Adi-Bouddha, sanscrit Vandjradhara, porte-sceptre) est un dieu suprême, comme le Zeus des époques récentes de la mythologie hellénique, le maître du monde, le chef des bons génies; c'est une personnalité bien définie, et il ne confond pas avec le monde comme le T'ien des Chinois. Tsoukhapa, dont les doctrines sont consignées dans le *Lam-rim-tsien-bo* (chemin gradué de la perfection, avait pris à tâche de réformer les mœurs des prêtres, de faire refluer les observances recommandées par les anciens pandits et de combattre les pratiques de la magie laissées par le Bonpa à la religion de Çakyamouni.

Nous pouvons maintenant étudier la question que nous nous sommes posée, à savoir l'imitation du christianisme par les bonzes et les lamas. Nous examinerons en premier lieu la question du monachisme, en second lieu celle de la hiérarchie, en dernier lieu celle de la liturgie.

La comparaison ne peut porter sur le fond même de la vie monastique chrétienne et de la vie des bonzes et des lamas. Les conseils évangéliques qui sont la base de la vocation religieuse chez les catholiques sont absolument différents des principes sur lesquels les bouddhistes se fondent pour se séparer du siècle. Les pensées qui animent nos cénobites et celles qui inspirent les disciples de Çakyamouni sont absolument irréductibles. Ces derniers cherchent la délivrance de la transmigration et l'anéantissement dans le Nirvâna comme le maître quand il abandonna ses richesses et ses femmes, Gopa, Outpalavarna et Yaçodhara, pour se retirer sur la montagne de Gayaçiras. Le bénédictin et le cistercien, le chartreux et le carme aspirent à la vie éternelle et à l'union béatifique, *spes illorum immortalitate plena est*. Origène faisait déjà remarquer à Celse l'impossibilité de comparer, quant au fond, les institutions rapprochées par la forme extérieure, parce que l'esprit qui les inspire est différent ou contradictoire.

La chronologie nous démontre que la fondation des bonzeries n'est pas la conséquence de l'arrivée des Nestoriens dans le Céleste

Empire, puisque quatre siècles auparavant il y avait dans le pays des couvents bouddhiques. Les *seng* imitaient la vie des *çramana* hindous, lesquels étaient les imitateurs de l'existence des brahmanes dans leurs vihara.

Il n'est pas étonnant, si l'on s'arrête à la forme extérieure du monachisme chrétien et des instituts bouddhiques, que des hommes qui ont fondé des sociétés recrutées par l'adhésion volontaire de postulants qui demandent à vivre, comme leurs aînés, dans le célibat jusqu'à la mort, dans des asiles communs, aient adopté, sans se copier, une organisation identique, aient choisi des supérieurs, se soient soumis à des règles qui sont comme les chartes de leurs compagnies. Il n'y a là aucune imitation, il y a des conséquences logiques et naturelles de situations sociales identiques.

Abel Rémusat considérait la fondation de la hiérarchie lamaïque comme une imitation de la cour pontificale à la suite de la fusion qui s'opéra entre le bouddhisme et les débris du nestorianisme établi dans la Tartarie⁽¹⁾. Nous ne pouvons partager l'opinion du savant sinologue parce qu'il n'y a pas une véritable corrélation entre la hiérarchie catholique et la hiérarchie lamaïque.

Dans l'Église nous trouvons un souverain pontife, le pape, et des évêques, subordonnés au successeur de Pierre et gouvernant des diocèses. L'organisation ecclésiastique a pour but le gouvernement de tous les fidèles. Les différents ordres monastiques ne sont qu'une partie du troupeau du pasteur suprême et, quelle que soit leur importance, le clergé séculier et le peuple chrétien ne leur sont pas sacrifiés. Au Tibet et en Mongolie, le Dalaï lama est le chef des tchhosdés et des goupa : les *hommes noirs*, c'est-à-dire la foule ne compte pas, personne ne les instruit. Les *hommes blancs*, c'est-à-dire les membres de la société lamaïque, sont seuls considérés et le grand pontife de Lha'ssa est plutôt leur chef que celui de tous les fidèles du lamaïsme. L'organisation religieuse du Tibet est une organisation des lamaseries.

Cette organisation n'a pas trouvé son modèle chez les Nestoriens de la Chine qui n'avaient sans doute jamais fondé de monastères dans l'Asie orientale, mais elle a pu être imitée de l'organisation

⁽¹⁾ Abel Rémusat, *Mém. sur les relat. polit. des princes chrét., etc.* (*Mém. de l'Acad. des inscript.*, nouv. série, t. VI.)

hiérarchique des bonzeries du Céleste-Empire au ix^e siècle de notre ère. A une époque où le fo-kiao était persécuté, sous le règne de Hiouen-tsong, un édit de 845, tout en proscrivant en partie les monastères bouddhiques, autorisa deux grandes bonzeries à Tchang-ngan et à Loyang, et permit dans les autres villes l'existence d'une pagode avec quelques *seng* sous l'autorité de ho-chang (supérieurs particuliers), suffragants des supérieurs généraux de Loyang et de Tchang-ngan ⁽¹⁾.

Quant au Dalaï lama il n'y a pas besoin de recourir à une imitation de la hiérarchie chrétienne pour expliquer son existence. Il est le successeur de Tsoukhapa; il est toujours animé par l'esprit du réformateur ou mieux par Avalokiteçvara, le Boddhisatva protecteur du Tibet, qui s'était incarné dans Tsoukhapa et autrefois dans Srong-dsam-gambo. Nous ferons d'ailleurs remarquer qu'il y aurait une certaine anomalie à faire des Nestoriens, qui ne reconnaissaient pas l'autorité du pape, les instigateurs de l'imitation de la cour pontificale. L'inspiration aurait pu venir plutôt des Franciscains du xiii^e et du xiv^e siècle, alors qu'il y avait une province ecclésiastique catholique dans le Céleste-Empire et un légat apostolique à Pékin.

Reste la question des imitations liturgiques. Nous voulons d'abord restreindre le champ des recherches par quelques observations dont le but est d'éliminer *a priori* certaines pratiques communes non seulement au christianisme, au bouddhisme, au lamaïsme, mais à toutes les religions, à toutes les époques de l'histoire et en tout état de civilisation.

Toutes les liturgies présentent les mêmes pratiques, genuflexions, prosternements, comme les caractéristiques de l'adoration, car l'homme n'a pas cent moyens divers d'indiquer, par ses faits et gestes, ses sentiments intimes de profond respect et d'humble soumission : il s'agenouille, il se prosterne spontanément. Les processions, les pèlerinages se retrouvent non seulement dans les religions, mais dans la vie profane. La procession religieuse est la marche de la divinité, marche solennelle au milieu de ses fidèles ; l'Égyptien portait le *naos* de Ra ou de Neith, le Grec, le ciste dio-

(1) Bazin, *Recherches sur l'origine, l'histoire et la constitution des ordres religieux dans l'Empire chinois*. (Journal asiatique, 5^e série, t. VIII.)

nysiaque. Qu'était-ce que le triomphe chez les Romains, sinon une procession militaire où le dictateur, le consul, l'*imperator* vainqueurs s'avançaient en grande pompe, précédés de leurs licteurs, des captifs, des dépouilles de l'ennemi et suivis de leurs compagnons d'armes? Le pèlerinage est la visite émue aux endroits témoins d'un grand événement, à la demeure d'un homme illustre aussi bien qu'à un sanctuaire vénéré; le musulman va à la Mecque, le Chinois à l'arbre de Confucius, le Suisse à la chapelle de Guillaume Tell et le Français à Domrémy. Quand le pèlerinage a pour but un sépulcre, il fait comprendre le culte des reliques :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère,
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

L'emploi des vêtements sacerdotaux est commun à toutes les religions : il a toujours paru convenable d'indiquer par un costume spécial les personnes *consacrées*, séparées du vulgaire, et cette nécessité a semblé plus absolue encore lorsque le prêtre ou la prêtresse entre en communion avec le dieu.

Il est enfin des rites anciens comme le monde, ceux de l'expiation, de la purification, de la pénitence et du sacrifice. Toutes ces coutumes ne peuvent être ici en cause. On les rencontre dans le bouddhisme et le lamaïsme, non parce qu'elles seraient imitées du christianisme, mais parce qu'elles dérivent d'une loi supérieure qui domine l'humanité.

Les imitations des lamas portent sur des détails secondaires : la forme de certains autels et leur ornementation, l'emploi de certains vêtements, l'usage de la crosse; et ces imitations sont d'autant plus significatives, que les usages ainsi reproduits de la liturgie chrétienne ne se trouvent chez aucun peuple de l'Extrême-Orient. Les rapports sont trop étroits pour être fortuits.

Le P. Huc est assez disposé à accepter cette opinion, sans dissimuler l'absence de tout document susceptible de l'appuyer ⁽¹⁾. L'abbé Desgodins abonde dans ce sens. Il remarque de plus la date

⁽¹⁾ Huc, *Voyage en Tartarie*, t. II, p. 101.

relativement récente de l'introduction des chapes, des mitres, des barrettes des lamas. Ces ornements ne sont jamais représentés ni sur les idoles anciennes ni sur les vieilles peintures⁽¹⁾. L'observation confirme notre sentiment. Nous ne croyons pas en effet à une action directe du nestorianisme sur le Tibet avant la dynastie des Yen. Nous ne pensons pas que les Samanéens, quoique très entreprenants, aient suivi de Samarkand, une des stations de leur voie de pénétration dans le Céleste Empire, jusqu'au Bod-Youl, les marchands tibétains qui allaient en caravanes s'approvisionner dans cette ville.

L'action indirecte des missions franciscaines, surtout celle d'Odoric de Pordenone, qui pénétra jusqu'à Lha'ssa, est plus probable, mais la fusion du nestorianisme avec le lamaïsme, admise par Abel Rémusat, nous paraît devoir résoudre la question. Cette fusion avec le bouddhisme était déjà en voie de s'accomplir à l'arrivée des premiers Franciscains, avant même la naissance de Tsoukhapa. Rubriquis, cité au commencement de cette étude, nous a montré les Nestoriens en décadence, imitant les bonzes mongols.

Nous posons encore une question, sans oser y répondre d'une manière positive. Les idées chrétiennes ont-elles inspiré Tsoukhapa pour la partie dogmatique de sa réforme? Le caractère monothéiste du lamaïsme dans le Bod-Youl nous incline vers l'affirmative. Le Bouddha suprême des Tibétains n'est pas, comme dans le *fo-kiao* chinois, Çakyamouni ou Fo, c'est-à-dire une créature divinisée. A Lha'ssa, Çakiamouni est réduit au rôle secondaire d'un Bouddha de la contemplation semblable en tout point aux quatre Bouddhas antérieurs et à Mattreya, le Dhyani-Bouddha du siècle futur. Le dieu suprême du Tibet, nous l'avons remarqué plus haut, est Adi-Bouddha qui présente des caractères plus adéquats de la divinité. Tsoukhapa, instruit dans son enfance par un précepteur venu de l'Occident, avait-il eu l'heureuse fortune de trouver un chrétien dans cet inconnu? Nous sommes assez porté à le supposer. Tsoukhapa est né en 1357, six ans seulement avant l'expulsion des chrétiens de la Chine par les Ming. Un missionnaire chrétien, chassé du Céleste Empire par la nouvelle dynastie, ou empêché de se rendre dans la Fleur du Milieu, a pu s'arrêter à Khoumboun et com-

⁽¹⁾ Desgodins, *La mission du Tibet*, p. 217.

mencer l'éducation religieuse du futur réformateur. La tradition lamaïque, lorsqu'elle attribue un teint clair et un long nez au précepteur de Tsoukhapa, lui donne ainsi deux des caractères de la race caucasique les plus remarqués par les Asiatiques, qui ont le nez épaté et le teint jaunâtre.

**LE DUCHÉ-PAIRIE DE GRAMONT,
LA SEIGNEURIE DE BIDACHE,
ET
LES VICOMTÉS DE LOUVIGNY ET D'ASTÉ,**

PAR M. J.-F. BLADÉ,
Correspondant de l'Institut, etc.

Dans ce mémoire, je voudrais m'expliquer, au point de vue purement féodal, sur quatre terres sises en Gascogne, sur le duché-pairie de Gramont, la seigneurie de Bidache et les vicomtés de Louvigny et d'Asté.

I. — DUCHÉ-PAIRIE DE GRAMONT.

Les généalogistes et les annalistes subalternes ont raconté, sur les origines de la maison de Gramont, maintes fables que je ne perdrai pas mon temps à discuter. Je tiens d'ailleurs pour certain que les Gramont sont originaires de la Navarre transpyrénéenne, et qu'une branche de cette famille vint s'établir au pays de Mixe, dans la Navarre cispyrénéenne, où elle possédait les châteaux de Gramont, de Bidache, etc. Mon ami et précieux conseiller, l'abbé Tauzin, m'a fait remarquer, à bon droit, la situation de Bidache. Cette localité est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bayonne (Basses-Pyrénées). Elle était placée entre le Béarn, la Basse-Navarre et la Chalosse, ayant pour limites les cours d'eau de la Bidouze et de l'Isaure, la forêt de Mixe et les bois de Guiche et de Bardos. Ainsi placés, les seigneurs de Bidache pouvaient aisément jouir, en fait, d'une assez grande liberté vis-à-vis de leurs puissants voisins, auxquels ils ne portaient d'ailleurs aucun ombrage. Et puis, ces voisins étaient alors absorbés par leurs guerres incessantes.

Avec leur constante souplesse, les Gramont surent tirer bon parti de ces avantages. Le nom de leur château de Gramont, au pays de Mixe (Basse-Navarre), apparaît pour la première fois au ^{xii}^e siècle. *Agramont*, Bibl. nation., Coll. Duchesne, vol. CXIV, fol. 32.

En 1203, Vibian de Gramont se déclare vassal de Sanche VI, roi de Navarre. En 1237, nous voyons Thibaud I^{er}, roi de Navarre et comte de Champagne, prendre le parti d'Arnaud-Guillem de Gramont, par la raison que le château de ce seigneur (*castrum Acris montis*) était *de feodo suo*. De son côté, Henri III, roi d'Angleterre et compétiteur de Thibaud I^{er}, défend à des lieutenants de mettre le siège devant le château en litige, jusqu'à ce qu'il se soit mis d'accord avec le roi de Navarre⁽¹⁾. Gramont était-il alors dans la souveraineté du roi de Navarre, ou dans la dépendance du roi d'Angleterre? Je n'en sais rien. Toujours est-il que Henri III le fit raser⁽²⁾. Cela prouve bien que Gramont n'était pas la demeure d'un seigneur indépendant.

Aux Archives de Pampelune, il existe des hommages de 1236, 1239, 1242, 1285, 1298, 1429, 1434, faits au roi de Navarre, soit pour le château de Gramont, soit pour celui de Bidache⁽³⁾. Ceux qui concernent spécialement ce dernier seront indiqués dans le paragraphe suivant.

Je n'ai pas à marquer ici toutes les étapes de la fortune des Gramont, qui était déjà très considérable au commencement du ^{xvii}^e siècle. Le piètre compilateur Favyn les exalte, dans son *Histoire de Navarre*⁽⁴⁾, publiée en 1512. Ils avaient pris à leurs gages, comme légiste et généalogiste, le véritable fondateur de l'histoire de la Gascogne, Oihenart, l'auteur de la *Notitia utriusque Vasconiae*, qui parut en 1630. Cet érudit y parle de son projet d'écrire une généalogie de la maison de Gramont, qui n'a jamais été publiée⁽⁵⁾.

Dans son *Histoire de Bearn*, qui date de 1644, Marca fait manifestement sa cour aux Gramont⁽⁶⁾.

(1) Francisque-Michel, *Rôles gascons*, I, n° 1640.

(2) Shirley, *Royal Letters*, II. 61; Matth. Paris, *Hist. major.*, 61.

(3) Yanguas y Miranda, *Diccionario de las antigüedades del reino de Navarra*, art. *Gramont*.

(4) Favyn, *Hist. de Navarre*, 579, etc.

(5) Oihenart, *Not. utr. Vascon.*, 549.

(6) Marca, *Hist. de Bearn*, 400, 587, 598.

Ces seigneurs possédaient alors, dans notre Sud-Ouest, bon nombre de terres, dont plusieurs entrèrent dans le duché-pairie Gramont, créé en novembre 1648, au profit d'Antoine de Gramont, maréchal de France. Les lettres d'érection sont imprimées dans l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, t. IV, p. 605-607. Dans ces lettres le maréchal a fait légitimement constater la haute situation de ses aïeux dans la Navarre transpyrénéenne. Il a eu en outre le crédit d'y faire parler des « alliances qu'ils avoient dans la maison des rois (de Navarre) », qui les « ont toujours honorés du titre de cousins ». Comme il arrive trop souvent, dans la plupart des autres ouvrages du même genre, bon nombre de noms de lieu, compris dans le duché-pairie, sont ici estropiés à ce point, qu'il faut, pour les reconnaître, avoir étudié de près la géographie historique de la Gascogne. Voici le passage rectifié du P. Anselme : « Érigeons par ces présentes signées de notre main la terre et comté de Grammont et ce qui en dépend en duché-pairie de France, titre et dignité, et y avons joint, uni et incorporé les paroisses de Bergouey et Escos, baronnie de Viellenave ou Erresty, situés en la Basse-Navarre; le comté de Guiche, situé dans le duché de Guyenne; la baronnie de Came, située partie en Navarre et partie dans le duché de Guyenne; la baronnie de Came, située partie en Navarre et partie dans le duché de Guyenne; les baronnies de Sames, Leren, Bardos et Urt, situées dans ledit duché de Guyenne. »

Telle est la partie vraiment significative des lettres d'érection du duché-pairie de Gramont. Il s'agit de la commenter.

Et d'abord, rien ne prouve que les Gramont soient issus des rois de Navarre. Sans doute, les lettres d'érection le portent; mais elles n'en donnent aucune preuve. Il est, d'ailleurs, assez notoire que, dans ces sortes de pièces, la vérité historique était souvent sacrifiée à la vanité nobiliaire. Assurément, des souverains navarraïes ont donné à certains membres de la maison de Gramont « le titre de cousins », quand ils étaient à leur service. Mais ce titre était attaché aux grandes charges dont ces seigneurs étaient pourvus, et notamment, comme en France, à celle de maréchal. Il ne peut donc s'agir ici d'une parenté de sang.

Parlons maintenant des diverses terres comprises dans le duché-pairie de Gramont, d'après les lettres d'érection :

BARDOS, en Labourd. — *Santa-Maria-de-Bardos*, 1693, Archives

départementales des Basses-Pyrénées, collations du diocèse de Bayonne. — Baronnie au ^{xvii}^e siècle.

BERGOUËY, en Basse-Navarre. — Nous trouvons la paroisse de *Bergui* mentionnée dans le cartulaire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sever, au diocèse d'Aire-sur-l'Adour. Mais je tiens la charte pour apocryphe. — *Bergoy*, 1286, Carte, Rôles gascons, I, 20.

CAME, terre sise partie en Basse-Navarre, partie en Guyenne, c'est-à-dire dans le pays de Chalosse, classé dans la Guyenne au point de vue judiciaire, parce qu'il dépendait du Parlement de Bordeaux. — Le bourg de Came fut fondé vers le milieu du ^{xii}^e siècle. — *Camer*, Cartul. de Bayonne, fol. 19. — La baronnie de Came, ayant droit de haute-justice, fut érigée par Louis XI en 1473, au profit de Roger de Gramont, qui reçut en même temps la terre de Hastings, en Chalosse. — Ladite baronnie, relevant de la châtellenie de Dax, comprenait Came, Sames et Saint-Pé-de-Leren.

ESCOS, en Basse-Navarre. — *Escaut*, 1352, Ch. de Came, Arch. dép. des Basses-Pyrénées, E. 425. — Baronnie au ^{xvii}^e siècle.

GRAMONT, en Basse-Navarre. — *Agramont*, ^{xii}^e siècle, Biblioth. nation., coll. Duchesne, vol. CXIV, fol. 32. — Érigé en comté en 1534.

GUICHE, en Labourd. — *Villa Guissen*, ^{xii}^e siècle, Cartul. de Bayonne, fol. 8. — En 1556, Guiche appartenait aux d'Albret. A cette date, les lettres de création de leur duché-pairie englobent ladite terre dans la sénéchaussée ducale de Tartas. — Guiche fut aliéné par Henri IV, en faveur de sa maîtresse, Corisandre d'Audoins, qui porta cette terre en dot à son débonnaire mari. — Érigé en comté en 1534.

LEREN, en Chalosse. — *Leren*, ^{xii}^e siècle, Raymond, Cartulaire de Sorde, p. 66. — Baronnie au ^{xvii}^e siècle.

SAMES. Voir **CAME**.

URT, en Labourd. — *Aurt*, 1193, Cartul. de Bayonne, fol. 18. — Baronnie au ^{xvii}^e siècle.

VIELLENAVE ou **ERRESTY**, en Basse-Navarre. — *Villanova*, 1247; *lo castet de Villanova*, 1308, Biblioth. nation., coll. Duchesne, vol. CXIV, fol. 222 et 224. — Baronnie au ^{xvii}^e siècle.

Voilà pour les terres comprises dans le duché-pairie de Gramont par les lettres de création. Certains généalogistes du siècle passé, et de nos jours Raymond⁽¹⁾ et M. l'abbé Haristoy⁽²⁾, y ajoutent Arzacq, Bidache, Charritte, Hagetmau et Tilh. Et pourquoi? Parce que ces seigneuries appartenaient aux Gramont, et qu'elles étaient voisines de leur duché-pairie. Mais nul n'a le droit de modifier un texte officiel ou historique. C'est pourquoi je laisse ledit duché composé comme ci-dessus. Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de donner quelques renseignements sur les terres qu'on a eu le tort d'y ajouter.

ARZACQ, en Chalosse. — *Le marcat d'Arzacq*, 1542, *Réform. de Béarn*, Arch. dép. des Basses-Pyrénées, B. 736. — Terre acquise du domaine royal par les Gramont en 1628. — Baronnie du xvii^e siècle.

BRISCOUS, en Labourd. — *Briscos*, 1348, carte, *Rôl. Gasc.*, I, 124.

CHARRITTE, près d'Arraute, pays de Mixe. — *Sarricola*, 1513, ch. de Pampelune.

HAGETMAU, en Chalosse. — *Cappellanus de Agesto malo*, 1335. Livre rouge du diocèse d'Aire, 138.

HASTINGUES, en Chalosse. — J'ai déjà dit que Hastingues fut donné par Louis XI à Roger de Gramont, en 1473. Pourtant, nous le voyons engagé par le roi à Jean de Gramont, en 1648.

TILH, dans la prévôté royale de Dax. — *Portus de Til*, entre 1105 et 1119, Raymond, Cartul. de l'abbaye de Sorde, 55. — Depuis la création du duché-pairie de Gramont, on n'a pas toujours considéré Tilh comme compris dans la prévôté royale de Dax. — Baronnie au xvii^e siècle.

Voilà tout ce que je tenais à dire ici sur le véritable duché-pairie de Gramont, et sur les terres qu'on y rattache indûment. Les Gramont n'ont élevé, ni sur les unes, ni sur les autres, aucune prétention à la souveraineté politique. Mais il n'en est pas de même pour la seigneurie de Bidache, dont je vais examiner la situation.

(1) Raymond, *Dict. topogr. du dép. des Basses-Pyrénées*, v^e GRAMONT.

(2) Abbé Haristoy, *Recherches historiques sur le pays basque*, II, 338-347.

II. — SEIGNEURIE DE BIDACHE.

Dans le précédent paragraphe, j'ai montré, d'une façon générale, la situation constamment dépendante des Gramont vis-à-vis des rois de Navarre, dont les droits passèrent à ceux de France. Cette dépendance s'étendait à tous les fiefs appartenant à ladite famille, y compris Bidache, terre d'ailleurs fort bien placée, je le répète, pour permettre à ces seigneurs d'y jouir, en fait, d'une assez grande liberté. Mais, au ^{xviii} siècle, les Gramont se sont donnés comme de véritables princes, comme de véritables souverains politiques de Bidache. Voyons un peu la valeur de ces étranges allégations.

Le 10 juillet 1342, à Pampelune, Arnaud-Guillaume de Gramont fait hommage à Charles IV, roi de Navarre, du château de Bidache (*castiello de Vidaxon*), s'obligeant à le rendre à toute réquisition de son souverain (*el dicho rey nuestro seynnor*), en temps de paix comme en temps de guerre, et à laisser sur ce manoir les panonceaux aux armes de Navarre (*sofriremos ser puestos tales o semeibles o otros de las dictas armas*) ⁽¹⁾. En 1434, François, seigneur de Gramont et de Bidache (*señor de Agramunt e de Vidaxen*), fait hommage (*fago omenage lige*), comme il y est tenu (*segun soz tenido*) à Blanche, reine de Navarre, pour les châteaux de Gramont et de Bidache (*por las castiellos de Agramont, et de Vidaxen*) ⁽²⁾.

Poursuivons. D'après le *Coutumier de Dax de 1514*, Coutumier que M. François Abbadie se prépare à publier, les seigneurs de Bidache n'avaient encore que la haute-justice en premier ressort. Il en était de même sur leurs terres de Came, Sames et Saint-Pé, compris dans le ressort judiciaire de Dax, ville où étaient portés les appels ⁽³⁾.

Les gens de Bidache payaient l'impôt foncier au roi. Vers la fin de l'ancien régime, cet impôt était perçu sur le chiffre de 160 feux, dont l'ensemble composait toute la seigneurie ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Voir dans la *Bibliothèque des hautes-études*, fascicule 84, p. 40-41, la pièce entière publiée par M. Brutails, d'après l'original conservé à Pampelune, Archives de Navarre.

⁽²⁾ Yanguas y Miranda, *Diccionario de las antiqñedades del reino de Navarra*, art. *Gramont*.

⁽³⁾ François Abbadie, *Histoire de la commune de Dax*, 94.

⁽⁴⁾ Expilly, *Diction. géogr.*, I, 632, art. *BIDACHE*.

Ainsi Bidache était une terre française, un fief soumis d'abord aux rois de Navarre, et ensuite à ceux de France, une haute-justice seigneuriale, dont les sentences étaient encore portées en appel devant la sénéchaussée de Dax, en 1514. Les gens de cette localité payaient la taille au même titre que tous les autres sujets du roi. Et pourtant les Gramont ont dit, et fait dire, par leurs généalogistes, qu'ils étaient vraiment princes souverains de Bidache, que cette localité constituait un petit État distinct, que ses prétendus princes y exerçaient absolument tous les droits régaliens. Mais il est facile de prouver que ces prétentions, qui d'ailleurs ne datent que des premières années du XVIII^e siècle, reposent uniquement sur une équivoque. Pour mettre le lecteur à même d'en juger, je me permets de lui rappeler le sens qu'on attachait sous l'ancien régime au mot « justice souveraine », ou simplement « souveraineté ».

Toute autorité judiciaire qui statue en dernier ressort est une « justice souveraine ». Peu importe, d'ailleurs, que le ressort de cette justice soit vaste ou minime, que le corps des magistrats soit nombreux, ou qu'il soit réduit à un seul juge. Les Parlements étaient des Cours souveraines. Il y avait aussi le Conseil souverain de Roussillon, et ceux de Béarn et de Navarre, avant la création du Parlement de Pau par Louis XIII (1620). Le petit pays de Donnezan, confinant au comté de Foix, était également une « souveraineté » judiciaire, où la justice était rendue en premier et dernier ressort par un des conseillers de la sénéchaussée de Pamiers. En Béarn, Nabas formait une « justice souveraine » au XVII^e siècle. En Basse-Navarre, la terre de Luxe avait alors la même situation. Et pourtant, les seigneurs de Luxe étaient, comme les Gramont, vassaux des rois de Navarre ⁽¹⁾ et de leurs ayants droits. Il est d'ailleurs fort notoire que, pour le roi comme pour les seigneurs, le droit de justice, souveraine ou non, était un simple profit. On n'y attachait aucune idée politique.

Voilà ce qu'il importait de rappeler au lecteur. Et maintenant, tout coule de source.

Nous avons vu qu'en 1514, les Gramont n'avaient pas encore la « justice souveraine » de Bidache. Mais ils la possédaient, sans conteste au XVIII^e siècle, et peut-être même auparavant. Quand et comment l'obtinrent-ils? Ce fut peut-être au temps où Diane ou

(1) YANGUAS Y MIRANDA, *Diccion. de las antig. del reino de Navarra*, art. LUXE.

Corisandre d'Audoins obtint, aussi, de son amant Henri IV, la terre de Guiche. Ce fut peut-être lors de la création du Parlement de Pau, et on peut très bien admettre qu'il y eut alors comme pour Nabas, et Luxe, une cote mal taillée. Toujours est-il que la justice souveraine leur appartenait au siècle passé. Voilà pourquoi l'*Almanach historique de la province de Guyenne* pour l'année 1760, qui fournit la description détaillée de presque toutes les sénéchaussées royales et duciales comprises dans le ressort du Parlement de Bordeaux, ne fait aucune mention de Bidache, où le juge nommé par les Gramont statuait en premier-dernier ressort. Par contre, nous trouvons dans ledit *Almanach* la description du *Sénéchal ducal de Came*. Ce *Sénéchal* était d'ailleurs de bien médiocre importance, puisqu'il suffisait pour y rendre la justice, à charge d'appel, d'un seul juge affublé du titre pompeux de « lieutenant général », assisté seulement d'un « procureur ducal ».

Telle était, par rapport à Bidache, la véritable situation des Gramont. Équivoquant, depuis le siècle passé, sur leur « souveraineté » judiciaire à Bidache, ils ont dit et fait dire par leurs généalogistes que cette terre constituait un véritable État, dont ils étaient « princes souverains », avec droit de faire exécuter les criminels malgré le roi, de leur faire grâce, de légitimer les bâtards, et de battre monnaie.

Tout cela est de la plus haute fantaisie. Nous le trouvons con-signé pour la première fois dans un mémoire présenté au Parlement, en 1711, et voici à quelle occasion.

Le duc Antoine (Antonin de Gramont) avait fait condamner à mort, par son juge de Bidache, sa femme Louise de Roquelaure, fille du maréchal de ce nom, pour crime d'adultère. Il voulait faire exécuter la sentence. Pour s'y opposer, on lui dépêcha le maître des requêtes de Gourgues, et le supplice ordonné n'eut pas lieu. Je sais que, de nos jours seulement, on a prétendu le contraire; et ceci prouve, une fois de plus, combien on a raison de compter sur l'ignorance et la crédulité du public. Ainsi, la puissante maison de Roquelaure, dont le chef était duc et maréchal de France, aurait tranquillement laissé mettre à mort une de ses filles, sans qu'il en restât la moindre trace de ses agissements et protestations dans les documents officiels, et autres écrits du temps. Bien plus, le roi aurait été impunément bravé, dans la personne de son représentant tout spécial, le maître des requêtes de Gourgues. Et par qui? Par un homme dont la fa-

mille tenait toutes ses charges et dignités du souverain, et par un petit juge de village. Je voudrais bien savoir où sont les preuves authentiques de ces stupéfiantes assertions.

Il est d'ailleurs abondamment prouvé que le Parlement de Pau repoussa toujours les prétentions des Gramont à la souveraineté politique de Bidache. Ce fut même pour tenter, et sans aucun succès, de vaincre la résistance de cette compagnie, que le duc Antoine (Antonin de Gramont) produisit en 1711 cet étrange mémoire où sont, pour la première fois, exposées publiquement les cocasses prétentions de sa famille. Nous y voyons qu'en 1575, les gens de Bidache représentèrent à Antoine de Gramont, « leur souverain », que leurs usages n'étaient pas écrits. En conséquence, ledit « Antoine de Gramont, seigneur du lieu, par la grâce de Dieu souverain de Bidache », décide que la coutume de cette terre sera rédigée.

Ledit mémoire porte aussi que les seigneurs de Bidache ont le droit de légitimer les bâtards, de naturaliser les aubains ou étrangers, de faire grâce aux condamnés, etc. Mais ce sont là des assertions absolument gratuites, et qui se trouvent, par surcroît, en contradiction formelle avec le droit de ce temps-là.

Nous avons vu qu'en 1514, les appels de la haute-justice seigneuriale de Bidache étaient encore portés devant la cour de Dax. Je ne conteste pas, sauf, bien entendu, les droits régaliens que s'attribuent les Gramont, l'authenticité des coutumes dudit Bidache. Or, dans le chapitre v de ce statut, il est dit que les bâtards ne succèdent point, et qu'on ne leur succède pas. Quand ils meurent, leurs biens passent au seigneur de la terre⁽¹⁾.

On a induit de là que les seigneurs du lieu avaient le droit de légitimer les bâtards. Mais il est bien connu que ce droit gît dans une fiction qui efface le vice de la naissance desdits bâtards, et les met au rang d'enfants légitimes. Ici, il ne pouvait évidemment s'agir que du droit de légitimation par lettres. Mais était-ce à l'autorité ecclésiastique, ou au Souverain laïque qu'appartenait le droit de légitimer ainsi? Là-dessus, les canonistes et les légistes royaux ont copieusement discuté, sans se mettre jamais d'accord. On sait que Louis XIV ne réussit pas à légitimer complètement ses propres bâtards. Mais les Gramont ne se contentent pas de si peu. Ils veulent être en droit de légitimer les bâtards d'autrui.

⁽¹⁾ *Histoire et généalogie de la maison de Gramont*, 184-185.

Or, la disposition de la coutume de Bidache, concernant les successions de ces sortes de personnes est, tout bonnement, un acte de rapacité seigneuriale conforme, du reste, aux habitudes du temps. Sous prétexte de favoriser les mariages et les bonnes mœurs, les seigneurs s'emparaient des biens des bâtards défunts.

Les seigneurs de Bidache auraient eu aussi le droit de naturaliser les aubains ou étrangers. Ces aubains devaient affluer, j'imagine, en cette petite et peu fertile seigneurie. Du temps de Charles VI, on se faisait recevoir bourgeois, pour participer aux privilèges des regnicoles. Plus tard, les lettres de bourgeoisie furent appelées lettres de naturalité. Elles devaient être obligatoirement scellées du grand seau royal. Je voudrais bien voir des « lettres de naturalité », délivrées par les Gramont, et revêtues de leur « grand sceau ».

Les Gramont prétendent avoir exercé le droit de grâce, à Bidache. Où sont les textes qui en témoignent? Le droit de grâce, la rémission que le souverain accorde à un coupable, fut assurément exercé, en fait, durant une partie de la période féodale, par plusieurs seigneurs et grands officiers, tels que le connétable, les maréchaux, les gouverneurs des provinces, etc. Mais cet avantage leur fut retiré par Charles V, en 1359, et Louis XII confirma ce retrait en 1499, c'est-à-dire quand Bidache n'était encore qu'une haute-justice seigneuriale, relevant, par appel, de la cour de Dax.

On a dit que les Gramont ont battu monnaie. Quelle monnaie? Des espèces d'or, d'argent, de cuivre, ou même les trois? Où était l'atelier monétaire, et quand a-t-il fonctionné? Je demande à voir ses produits. Je demande surtout qu'on les montre à des numismates, tels que MM. Anatole de Barthélemy, et Maurice Prou. Mais, il est fort à craindre que je n'aie jamais ce contentement.

S'il fallait en croire les Gramont, et leurs généalogistes gagés, les prétentions de cette famille à la souveraineté politique de Bidache auraient été reconnues par Louis XIV, et après lui par Louis XV et Louis XVI. Si elle avait eu réellement lieu, cette reconnaissance aurait été nulle. Dans la monarchie française, le roi n'est, en effet, que l'usufruitier des droits de la Couronne, dont il ne peut absolument rien aliéner. Et d'ailleurs, où sont donc les preuves d'une aliénation si contraire au droit public du royaume? Il est, au contraire, copieusement et solidement prouvé, que les agents du roi traitèrent toujours les seigneurs de Bidache en véritables sujets. « La principauté de Bidache, est-il dit dans le passage susvisé du

Dictionnaire d'Expilly, appartient au duc de Gramont qui y prétend des droits de souveraineté, et prend le titre de *souverain* de Bidache, ce qui lui est contesté par les magistrats conservateurs des droits du roi. » Notez que le titre pris par les Gramont n'est pas même précis et fixe. Il résulte, en effet, d'une pièce (1774) tirée des propres archives de cette famille, que « le territoire qui y est dénommé », c'est-à-dire Bidache, tantôt « souveraineté, tantôt principauté de Bidache ⁽¹⁾ ».

Ainsi, tout concourt à prouver que les prétentions des Gramont à la souveraineté politique de Bidache sont récentes, et qu'elles reposent uniquement sur une équivoque tirée de ce qu'ils y ont joui, postérieurement à 1514, du droit de justice souveraine. N'importe. Sur ce point, comme sur bien d'autres, les généalogistes de métier ne se tiendront, d'ailleurs, jamais pour battus, et les nigauds continueront à croire ce qu'on leur dit. Passons.

III. — VICOMTÉ DE LOUVIGNY.

J'ai déjà dit que les Gramont avaient Oihenart à leur solde, comme généalogiste et comme jurisconsulte. Ce robuste érudit avait-il exagéré l'antiquité de la famille de ses patrons, dans la généalogie qu'il en avait faite, et qui n'a jamais paru ? Je l'ignore, et la chose est, du reste, de nul intérêt, au point de vue de la véritable situation du duché-pairie de Gramont. Mais, dans sa *Natitia utriusque Vasconiæ*, Oihenart a consacré un paragraphe aux vicomtes de Louvigny (*Lupiniacenses vicecomites Lescuni dynastæ*) ⁽²⁾, qu'il importe d'examiner d'assez près.

Louvigny est aujourd'hui une commune du canton d'Arzacq, arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées). Avant la Révolution, cette localité était comprise dans la Chalosse, sénéchaussée de Saint-Sever. Oihenart poursuit la série des seigneurs de Louvigny jusqu'à Diane ou Corisandre d'Audoins, qui porta cette terre en dot à son mari Antoine, comte de Gramont. A dater de Fortaner de Lescun, mort en 1297, Oihenart donne à ce personnage, et à tous ses ayants droit, le titre de vicomtes de Louvigny, qui n'est garanti par

⁽¹⁾ *Histoire et généalogie de la maison de Gramont*, 456.

⁽²⁾ Oihenart, *Nat. utr. Vascon.* 385-387. — Il est aussi fait mention de vicomtes de Louvigny dans la charte d'Alaon, et dans plusieurs des neuf confirmations qui l'assortissent. Mais ces dix pièces sont très notoirement apocryphes.



aucun texte antérieur à 1555, date de la création du comté de Louvigny. Dans son *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Raymond consacre à Louvigny l'article suivant.

« LOUVIGNY, canton d'Arzacq. — *Viccomitatus Lupiniacensis*, vers 984 (cartul. de l'abbaye de Larreule, d'après Marca, Hist. de Béarn, p. 269). — *Lobinhon*, 1272 (Recognitiones feudorum, n° 75, Archives historiques de la Gironde, t. III). — *Castrum Lovinherii*, 1307 (Rôles gascons). — *La baronnie de Lobinher*, 1343 (Contrats de Carresse, f° 247). — *Lobinhe*, 1513 (Not. de Garos). — *La comté de Lorigner*, 1675 (Réform. de Béarn, B. 667, f° 269). — Ancienne vicomté vassale des comtes de Gascogne, puis comté dépendant du duché de Gramont. — Louvigny faisait partie de la Chalosse et de la subdélégation de Dax (départ. des Landes).

« C'est dans l'église de Saint-Martin de Louvigny que le chapitre épiscopal de Lescar se retira lors de l'établissement du protestantisme en Béarn. »

Le cartulaire de l'abbaye bénédictine de Larreule, en Béarn (diocèse de Lescar), cité par Marca ⁽¹⁾, présente ce monastère comme fondé vers 984, grâce à la protection (*cum favore*) de Gaston-Centulle, vicomte de Béarn, de Loup-Garsie, vicomte Louvigny (*vicecomitis Lupiniacensis Lupi-Garcie*), des abbés voisins, des chevaliers, laïques et clercs du pays. Cette fondation aurait eu lieu sous le pontificat d'Arsias, surnommé Raca (*Arsias cognomento Raca pontifex*).

Ainsi, d'après Marca, dont l'*Histoire de Béarn* n'est postérieure (1640) que de deux ans (1638) à la *Notitia utriusque Vasconie* d'Oihenart, la vicomté de Louvigny aurait existé déjà vers 984. Oihenart, qui pourtant connaissait fort bien le cartulaire de Larreule, ne s'aventure pas aussi loin, et il a grandement raison. Le texte susvisé est absolument apocryphe, et j'en donne la preuve dans mon mémoire sur *L'Évêché des Gascons*, en cours très lent de publication, dans la *Revue de l'Agenais*, dont les directeurs trouvent que mes preuves en latin ne sont pas folâtres, et m'offrent spontanément, par surcroît, force bons conseils, dont je me déclare incapable de profiter. Le lecteur pourra donc se référer plus tard à ce mémoire.

En attendant, je constate qu'Oihenart, qui pourtant a connu le

⁽¹⁾ Marca, *Hist. de Béarn*, 269.

passage apocryphe du cartulaire de Larreule, appelle les vicomtes de Louvigny *vicecomites Lupanerienses*, tandis que ledit cartulaire appelle la vicomté *vicecomitatus Lupiniacensis*. Mais alors, Oihenart aurait dû écrire : *vicecomites Lupiniacenses*.

Raymond, lui, croit à l'authenticité du passage. Il donne Louvigny comme une vicomté existant déjà dès 984, et relevant du duché ou comté de Gascogne. — Passons. — Je ne reprocherai pas trop vivement à cet auteur, qui ne raisonne pas toujours à suffisance, de ne s'être pas aperçu que trois des textes par lui cités, *Lobinhom* (1272), *castrum de Lovinherio* (1307), *Lobinho* (1513), ne présentent Louvigny que comme une simple terre ou un château. Mais comment Raymond a-t-il pu faire pour ne pas voir, dans son propre article, qu'en 1443, Louvigny n'avait encore que le titre de baronnie, *La baronnie de Lobinher*? Voilà donc une vicomté qui daterait au minimum de 984, et qui serait tombée, entre cette date et 1453, au rang de simple baronnie. Quant à *La comté de Lovigner*, de 1675, ce titre est postérieur de vingt-sept ans (1648) à la création du duché-pairie de Gramont. Il n'y a donc pas lieu de s'en inquiéter autrement.

Ainsi, Oihenart, dans l'intérêt des Gramont, a présenté Louvigny comme une vicomté d'origine ancienne, et les titres authentiques démentent hautement cette portion de sa doctrine. Louvigny ne fut même pas toujours une haute-justice seigneuriale. Voilà pourquoi l'*Almanach historique de la province de Guienne*, en 1760, ne la fait pas figurer parmi celles qui composaient la sénéchaussée de Saint-Sever.

Le comté de Louvigny, situé partie en Béarn et partie en Chalosse, fut créé, par lettres-patentes de 1555 en faveur de Paul d'Andoins. Dans ce comté, les baronnies de Hagetmau, Audignon, (haut et bas), et Caudures, furent réunies à la terre de Louvigny. La baronnie de Hagetmau comprenait Hagetmau, Sainte-Colombe, La Bastide-en-Chalosse, Tyres et Horsarrieu. La vicomté de Louvigny englobait le village de même nom, et trois hameaux qui en dépendaient, les paroisses de Beyries, Fichous, Lonçon, Mielos, Corblucq, Malausanne, Fidonlenx, Cabidos.

Ce comté entra dans la maison de Gramont, en 1667, par le mariage de Philibert de Gramont avec Diane ou Corisandre d'Andoins.



IV. — VICOMTÉ D'ASTÉ.

Reste à m'expliquer sur la vicomté d'Asté, en Bigorre, appartenant aussi aux Gramont.

Dans le paragraphe qu'il consacre à la série des seigneurs d'Asté (*Vicomites Asterienses* ⁽¹⁾), Oihenart constate, à bon droit, que le nom de la terre d'Asté ⁽²⁾ apparaît dès l'époque de Charles le Chauve. Le premier seigneur auquel notre érudit donne le nom de vicomte est Garsie-Arnauld (*Garsiarnaldus*), qui vivait en 1264. Je passe ici sous silence la série de ses successeurs, jusqu'à Menaud, mort en 1554. Il avait épousé Claire, sœur de Jean de Gramont, mort sans postérité, et dont elle recueillit l'héritage. Après Menaud, vient Antoine, vicomte d'Asté, seigneur de Gramont et comte de Guiche, décédé en 1576. Son fils Philibert est qualifié par Oihenart de comte d'Asté (*comes Asteriensis*), et seigneur de Gramont. Il prit pour femme Diane d'Andoins, seigneuresse de la terre de ce nom, de Lescun en Béarn, de Hagetmau en Chalosse, comtesse de Louvigny (*Lupaneriensis comitissa*). Oihenart fait donc ici de Louvigny un comté, et non pas une vicomté, comme dans le paragraphe par lui consacré à cette terre. Il arrête la série des vicomtes ou comtes d'Asté, à Antoine, vicomte d'Asté, seigneur de Gramont, comte de Louvigny et de Guiche.

Voilà ce qu'il importe ici de retenir du paragraphe consacré par Oihenart aux seigneurs d'Asté. Je tiens la série de ces personnages pour exacte. Ma critique porte uniquement sur le titre que cet érudit donne à leur terre. Sur sa foi, j'ai cru longtemps, et avec bien d'autres, qu'en Bigorre Asté formait une vicomté importante, d'origine fort ancienne, comme celle de Lavedan, comme celle de Montaner, comme celle de Labatut, en Rivière-Basse, pays passé d'abord aux vicomtes de Béarn, et finalement aux comtes d'Armagnac. Mais le fait est qu'alors j'ignorais, et solidement, l'histoire de la Bigorre.

Après Oihenart, Marca, qui donne aussi la vicomté d'Asté ⁽³⁾ comme fort ancienne, cite à l'appui de son opinion des pièces datées de 1062, 1085, 1127, 1130, 1174, 1190. Mais il se garde bien

⁽¹⁾ Oihenart, *Not. utr. Vascon.*, 512-514.

⁽²⁾ *Id. ibid.* 506.

⁽³⁾ Marca, *Hist. de Bearn*, 825.

d'en citer aucune. L'acte le plus ancien, celui de 1062, par lequel Bernard I^{er}, comte de Bigorre, inféode ce fief à l'église cathédrale de Notre-Dame-du-Puy-en-Velay, se borne à signaler Guillaume d'Asté parmi les témoins de cette inféodation : *signum Guillelmi de Aster*. Ainsi des autres pièces, où les seigneurs d'Asté n'ont jamais le titre de vicomte avant Arnaud de Coarraze, vicomte d'Asté en 1249. (Cf. Bibliothèque municipale de Tarbes, Larcher, Glanages, XI, n° 32.) Notez qu'une enquête de 1300, concernant l'état du comté de Bigorre, enquête publiée par M. Gaston Balencie, constate qu'à cette date il n'y avait encore dans ce pays, qu'une seule haute-justice seigneuriale, celle de Caixon, appartenant à l'évêque de Tarbes. Partout ailleurs, les droits et profits de la justice appartenaient alors au comte. Dans son *Mémoire du Pays et des États de Bigorre*, rédigé avant 1669, et par conséquent plus de vingt ans avant la création du duché-pairie de Gramont, Froideur donne, d'après un texte antérieur, la liste de *Los baroos* de la Bigorre qui sont au nombre de huit. Malgré son titre, le *vescomte d'Aste* n'arrive qu'au huitième rang. Plus tard, on adjoignit à ces *anciens barons du pays* ceux de Luc, de Barbaan-Débat, et de Castelvieil.

La vicomté dont s'agit comprenait Asté, Lies-Devant, Lies-Darré, Banios, Marsas, Houban. Les Gramont y exerçaient la haute, moyenne, et basse-justice, avec tous les droits y annexés.

Ils avaient aussi, en Bigorre, des droits et redevances sur la paroisse de Tranhouet et Estupas, et sur les communautés de Campan, Baudéan, Fréchendets, Trébons, Ordizan, Bagnères.

Toujours en Bigorre, les Gramont avaient encore la seigneurie de Séméac, érigée en marquisat en faveur de Henri, comte de Gramont et de Toulangeon, mort en 1679. Après lui fut démembré ce marquisat, qui comprenait Séméac, avec d'autres dépendances, et les baronnies de Hiis et des Angles.

APPENDICE.

Indépendamment des terres ci-dessus mentionnées, les Gramont possédaient encore dans notre Sud-Ouest.

1° La seigneurie d'Arthez, en Béarn, avec droit de moyenne et basse-justice sur Arthez, Arracq, Cagnes, Caubin, Pujet, Nhaux, Mesplede;

2° La seigneurie de la Bastide-de-Clairence, en Béarn, avec droit de basse, moyenne, et haute-justice;

3° Les terres des Ferreries, en Béarn, formant sept métairies sises auprès du bois de Mixe;

4° La baronnie d'Andoins, en Béarn, composée des terres d'Andoins et de Lucmendoux, et apportée aux Gramont, en 1567, par Diane ou Corisandre d'Andoins, femme de Philibert, comte de Gramont;

5° Des droits considérables sur la coutume de Bayonne, et d'autres sur la coutume de Saint-Jean-Pied-de-Port, mais ne résultant d'aucun titre;

6° La sirie et seigneurie de Lesparre, en Médoc, achetée du duc de Foix, en 1672, par le maréchal Antoine de Gramont.

En dehors du Sud-Ouest, les Gramont avaient le duché d'Humières, et la terre de La Motte-Houdancourt.

Voilà tout ce que je tenais à dire ici sur le duché-pairie de Gramont, sur la seigneurie de Bidache, sur les vicomtés de Louvigny et d'Asté, et autres terres appartenant aux Gramont. Cette famille a joui, sans conteste, durant les deux derniers siècles, d'une très haute situation, dont elle ne sut pas se contenter. Ses chefs se donnèrent surnoisement pour de véritables souverains politiques, pour de véritables princes du minuscule territoire de Bidache, et ils trouvèrent parfois des demi-complices dans certains agents du pouvoir royal en Gascogne. Mais ils n'en gardèrent pas moins la situation de sujets du roi. Les généalogistes contemporains, et la famille intéressée, ont encore aggravé l'équivoque tirée du mot de «souveraineté» judiciaire, et ils ont ainsi grandement troublé, pour partie, l'histoire de la Gascogne. Il est temps que la vérité reprenne ses droits et que les futurs annalistes comptent désormais pour rien de si misérables supercheries.

LIMITES COMPARATIVES
DE LA FORÊT DE PLANTE
AU MOYEN ÂGE

ET À L'ÉPOQUE ACTUELLE,

PAR M. AUGUSTE CHAUVIGNÉ,

Correspondant du Ministère,
Vice-président de la Société de géographie de Tours.

I. — LIMITES ANCIENNES. CONSIDÉRATIONS D'ENSEMBLE.

La forêt de Plante occupait autrefois, sauf l'emplacement de la ville de Tours, tout le territoire des *Varennes* et de la *Quinte de Tours* dont j'ai donné la description dans une étude publiée antérieurement par le Comité des travaux historiques⁽¹⁾. Tout d'abord il convient donc de nous reporter à ce mémoire pour embrasser d'un seul coup d'œil la disposition topographique de la question. Il sera d'ailleurs aisé d'en suivre l'exposé sur la carte ci-jointe.

La forêt de Plante s'étendait à l'ouest, au sud et à l'est de Tours sur une longueur totale de 26 kilomètres et une largeur de 3 à 4 kilomètres en moyenne, du nord au sud. La rive gauche de la Loire, la rive droite du Cher et, à l'est, le mamelon de Montlouis, lui formaient ses limites naturelles. Cependant, au sud, le Cher, dans la plus grande partie de son parcours, c'est-à-dire depuis Tours jusqu'à son embouchure, coulait ses eaux claires au milieu des massifs boisés qui gravissaient les pentes et couronnaient la côte voisine.

A de certains endroits, la forêt de Plante arrivait à joindre celle de Bréchenay qui comptait les plateaux de la *Champagne tourangelle* et se confondait parfois avec elle.

⁽¹⁾ Voir le *Bulletin de Géographie historique et descriptive* n° 2. 1895.

Dans cette obscurité augmentée encore par le temps et la disparition presque complète de la forêt, les textes seuls peuvent nous fournir quelque lumière; c'est avec leur aide que nous pourrions arriver à reconstituer l'histoire de ce bois très souvent cité dans les chartes.

L'étymologie du nom de la forêt de Plante (*Foresta splenta*) ou Bois de Plante (*Nemus explenta*) est obscure, il est difficile de la préciser au milieu des transformations que lui font subir les textes de toutes les époques. Du ^x^e au ^{xiii}^e siècle on rencontre dans les chartes : *Nemus splendida* ⁽¹⁾, *nemus explenta* ⁽²⁾, *Boscus de Plantis*, *Lesplente*, *Splente*; enfin on lit dans une charte de Marmoutier ⁽³⁾ : *Nemus quod a quibusdam dicitur Lepilois, a quibusdam Lesplante in parochia de Berthenay inter Ligerim et Carum*.

Dans un autre titre du même monastère ⁽⁴⁾ on relève la qualification d'*ulmetum*, ce qui tend à prouver que le Bois de Plante était presque entièrement planté d'ormes, ainsi que le signalent d'ailleurs d'autres textes ⁽⁵⁾.

Les seuls points importants à préciser pour déterminer exactement la limite des deux forêts au sud du Cher, l'ont été définitivement dans l'étude citée plus haut de la forêt de Bréchenay.

Nous avons prouvé que le *Bois Hery* ⁽⁶⁾ appartenait à cette partie de la forêt de Plante désignée sous le nom d'*Albéria*; de même, le *Bois Rahier* qui appartenait à cette partie de la forêt, longeait la rive gauche du Cher, descendait dans la vallée pour occuper tous les terrains plats entre le fleuve et la rivière, jusqu'au promontoire de Montlouis ⁽⁷⁾.

Aux approches de la ville, sur les terres des Varennes qui s'étendent à l'Est et à l'Ouest, se trouvaient des prairies signalées dans les titres de ventes et de donations. Elles étaient traversées par les voies romaines qui sillonnaient la campagne de toutes parts, et faisaient de Tours une ville de passage incessant et un centre de communications importantes.

⁽¹⁾ *Chartes de Saint-Martin*, ann. 916 et 1190.

⁽²⁾ *Cartulaire de Cormery*, ann. 1236.

⁽³⁾ Titre de Marmoutier de juillet 1260.

⁽⁴⁾ Titre de Marmoutier du ^x^e siècle.

⁽⁵⁾ E. Mabille, *Divisions territoriales de la Touraine*, p. 161.

⁽⁶⁾ D. Housseau, XI, 4700, XII, 7008. *Arch. d'Indre-et-Loire*, G. 8.

⁽⁷⁾ Titres du Séminaire de Tours; Prévôté de la Varenne.

C'est dans ces prairies et dans les bois environnants que se déroulèrent de nombreux faits historiques relatés avec beaucoup de pittoresque par Augustin Thierry dans ses *Récits des temps mérovingiens*. Le comte Eudes aimait à y poursuivre ses chasses aventureuses et ses chevauchées guerrières, et les foules qui accouraient se presser sous les murs de l'antique basilique de Saint-Martin devaient suivre ces voies qui convergeaient vers ce point de centre si fréquenté.

II. — DIVISIONS.

La forêt de Plante primitivement partagée seulement entre les grosses puissances locales, l'archevêché de Tours et le chapitre de Saint-Martin, ne tarda pas à être l'objet de convoitises diverses qui se la partagèrent. Les textes nous apprennent qu'elle était tout d'abord divisée en trois parties principales portant des noms différents :

1° Le Bois Albéria (*Nemus Alberiacum*), qui occupait toute la pointe du bec du Cher, appelée aussi l'île de Berthenay;

2° Le Bois Rahier (*Boscus Raherii*), situé entre la rive gauche du Cher et la côte depuis Villandry, Savonnières, Pontcher ou Fontcher, jusqu'à Saint-Avertin;

3° Le Bois de Plante (*Explenta nemus*), qui s'étendait à l'est de Tours sur toutes les terres appelées aujourd'hui la prairie de Larçay.

Une étude détaillée s'impose pour se rendre un compte exact des dépendances et des subdivisions de chacune de ces parties diverses de la grande forêt.

1° LE BOIS ALBÉRIA.

(*Nemus Alberiacum.*)

La situation dans l'île de Berthenay de ce bois fort ancien qu'on appelait encore *Bois de Bray*, nous est donnée par un titre du x^e siècle⁽¹⁾, qui nous apprend aussi qu'il se confondait avec un autre nommé *Gula* et qui devait être celui qui occupait les pentes de la Côte sur la rive gauche du Cher. Au xii^e siècle, un titre de

(1) Recueil Salmon. Bibl. de Tours, p. 295. *Narratio de commendatione Provinciae turonicæ.*

Marmoutier⁽¹⁾ nous montre déjà que les seigneurs de Montbazou (*Mons Bazonis*) exerçaient des droits sur cette partie de la forêt de Plante; un seigneur nommé Jean donna une portion du Bois d'Albéria à défricher aux moines du prieuré de Fontcher situé aux portes de Tours⁽²⁾. Le nom de *Bois de Bray* donné aux massifs boisés de la côte provient sans doute de deux fermes, le haut et le bas Bray, qui se trouvaient à quelque distance de Savonnières (*Savonnaria*).

Vers le commencement du xii^e siècle, en 1115, la reine Bertrade, veuve du roi Philippe I^{er} donna à l'abbaye de Marmoutier toute la partie aux environs de Berthenay⁽³⁾. Dans les mêmes années, vers 1118, le roi Louis le Gros, fils et successeur de Philippe I^{er}, donna à la collégiale de Saint-Martin une autre partie de bois située plus à l'Ouest⁽⁴⁾. Un peu plus tard encore, ce fut le tour de l'église de Tours, qui reçut un don du même genre, se partageant ainsi le reste du Bois d'Albéria avec la Couronne⁽⁵⁾.

2° LE BOIS RAHIER.

(*Boscus Raherii*).

La partie boisée qui s'étendait sur la côte du Cher depuis Villandry jusqu'à Saint-Avertin, formait la deuxième portion de la forêt de Plante.

A vrai dire elle était divisée elle-même en deux parties : le *Bois Rahier* et le *Bois Héry*, qui étaient distincts mais qui, dans l'ensemble, portaient plus généralement le nom du prieuré que les religieux de l'ordre de Grammont avaient construit au lieu appelé le Bois Rahier, situé au sud de Tours.

a. Le Bois Rahier (*Boscus Raherii*) ou Grammont nous est signalé dès 1150, époque de l'installation des religieux⁽⁶⁾; peu après, en 1157, nous savons que Henri II, roi d'Angleterre, possédait ces dépendances et en fit don aux religieux pour les établir en cet endroit d'une façon définitive⁽⁷⁾.

(1) Charte de Marmoutier (1124-1127). D. Housseau, 11-22-1435 et 6.680.

(2) Fonds Salmon. Titres de Marmoutier, t. III.

(3) Titres de Marmoutier. Arch. d'I. et L. G. 79.

(4) Titres de Saint-Martin.

(5) *Recueil des Chroniques de Touraine*, par A. Salmon, p. 295.

(6) Archives d'Indre-et-Loire, C. 650 — E. 403.

(7) Archives d'Indre-et-Loire, G. 22 à 26.

Leur domaine peu à peu s'agrandit; ils vinrent à posséder, par la suite, une grande partie des terres, bois et prairies de la vallée⁽¹⁾, ainsi que plusieurs fiefs situés au sud, sur le plateau et les confins de la forêt de Bréchenay.

Le prieuré de Bois Rahier a une histoire fort connue et compliquée qui le rend l'un des plus intéressants de la contrée, mais dont le détail n'appartient pas au cadre de cette étude.

Il nous importe de savoir seulement qu'il s'étendait des limites du Bois Héry, auquel il confinait à l'ouest et de la forêt de Bréchenay au sud, pour s'arrêter aux environs de Saint-Avertin⁽²⁾.

Bois-Rahier constituait un fief relevant du château de Tours et compte une liste de prieurs connue de 1306 à 1770⁽³⁾.

b. Le Bois Héry (*Bois Herry*). — Le Bois Héry, de dimensions bien plus réduites, s'étendait des limites du Bois Rahier à l'ouest jusqu'au delà de Villandry.

Il est difficile de préciser davantage, les textes restant vagues et, d'ailleurs, ne remontant pas au delà de 1520.

C'était un fief qui, anciennement, dépendait du château de Montbazon⁽⁴⁾.

De 1520 à 1585 environ, il appartient à la famille de Beaune⁽⁵⁾, fort connue dans l'histoire de la Touraine.

3° LE BOIS DE PLANTE.

(*Boscus de Plantis.*)

Cette partie de la forêt qui, seule, porte encore, dans la pratique, le nom de Bois de Plante, mesurait une étendue de 500 arpents de Touraine environ, entre le Cher et la Loire, depuis Saint-Pierre-des-Corps jusqu'à la Ville-aux-Dames et Montlouis⁽⁶⁾.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans les textes qui sont assez obscurs sur ce point, la propriété de ces bois revenait à l'église de Tours, qui la garda intacte⁽⁷⁾; cependant, vers la fin du xvii^e siècle,

(1) Titres de la Prévôté de la Varenne.

(2) D. Housseau V. 2089.

(3) Chalmel. *Histoire de Touraine*, t. III, 522.

(4) Bibl. de Tours; fonds Salmon, titres de Montbazon, I et II.

(5) Archives d'Indre-et-Loire, G. 8.

(6) Archives de la Ville-aux-Dames.

(7) Cartulaire de l'Archevêché de Tours.

les défrichements commencèrent ⁽¹⁾ et un titre du 6 février 1721 atteste que l'étendue de la forêt était réduite à 400 arpents, soit environ 267 hectares. Enfin, les mêmes pièces nous apprennent qu'en 1725 le défrichement était complet ⁽²⁾.

Dans la commune de Saint-Pierre-des-Corps, entre ce pays et la Ville-aux-Dames, il existe encore un village qui porte le nom de Bois de Plante, du nom de la forêt elle-même.

III. — RESTES ACTUELS.

Ainsi qu'il ressort des documents qui précèdent, à la fin du premier quart du xvii^e siècle, la forêt de Plante avait disparu dans sa plus grande étendue, pour céder la place, à l'est de Tours, aux prairies les plus riches, et, à l'ouest, aux terrains maraîchers qui sont la fortune de toute une population. La pointe du bec du Cher et de la Loire est la portion qui resta boisée le plus longtemps, car, sur un plan manuscrit des environs de Tours ⁽³⁾ du xvii^e siècle, on peut constater que la presqu'île de Berthenay est marquée comme étant encore occupée par des bois.

A l'heure actuelle, à l'est comme à l'ouest de Tours, tout bouquet d'arbres a disparu et a été remplacé par des cultures depuis au moins cent cinquante ans.

Les contrées boisées qui subsistent encore de nos jours sont donc réparties au long du coteau du Cher, depuis Savonnières jusqu'aux Fontaines, commune de Saint-Avertin, presque sans interruption.

Les vignobles ont maintes fois remplacé les bois dans les environs de Savonnières, mais sur la commune de Joué, et sur les dépendances de l'ancien bois Héry, nous retrouvons des pentes boisées et la propriété de Rigny, qui représentent la succession de l'antique forêt de Plante.

Rigny, au xvi^e siècle, appartenait au prieuré de Saint-Cosme ⁽⁴⁾. Au cours des xvii^e et xviii^e siècles, ce fief passa à de très nombreux seigneurs jusqu'en 1787, époque où nous le voyons venir aux mains de familles bourgeoises.

⁽¹⁾ D. Housseau, IV 1361; — XII, 6380.

⁽²⁾ Cartulaire de l'Archevêché de Tours; archives de la Ville-aux-Dames.

⁽³⁾ Archives d'Indre-et-Loire; archives de la Ville-aux-Dames.

⁽⁴⁾ Archives d'Indre-et-Loire. Titres de Saint-Cosme; Rôle des fiefs de Touraine.

Peu de distance d'ailleurs le sépare du plus important reste de la forêt de Plante, représenté par le bois de Grand-Mont, anciennement le bois Rahier.

Cette propriété, aujourd'hui l'une des plus belles résidences de la banlieue de Tours, se trouve réduite à environ 200 hectares; en 1770, le prieuré fut supprimé et ses biens partagés entre le séminaire et l'archevêque; en 1787, les constructions de l'ancien prieuré furent rasées et remplacées, à grands frais, par une maison de plaisance construite par l'archevêque de Couzié.

Comme on le voit, les restes actuels de la forêt de Plante sont infimes en comparaison des développements qu'elle comportait autrefois; les plus abondantes cultures ont succédé aux fourrés sauvages, et la vieille capitale des Turons a vu son influence et son activité s'accroître à mesure que s'abaissait le triple rempart des bois environnants, de ses rivières et de ses murailles.

LE
VOYAGE DE FRANÇOIS DE LOPÈS,
MARQUIS DE MONTDEVERGUES.
DE LA ROCHELLE À MADAGASCAR

(1666-1667),

PAR MM. G. SAINT-YVES ET J. FOURNIER,
Membres de la Société de géographie de Marseille.

François de Lopès, connu sous le nom de marquis de Montdevergues, était le fils aîné de Jérôme II de Lopès, seigneur de Montdevergues, dans le Comtat-Venaissin, et de Jeanne de Peruzzi, fille de Paul de Peruzzi, baron de Lauris.

Sa famille était d'origine espagnole et s'était établie au ^{xv}^e siècle dans le Comtat en la personne de Don Garcias Lopès de Villanova ⁽¹⁾.

Toute la carrière de François de Lopès se passa dans les camps. En 1642, il était capitaine au régiment de Magalotti. La protection du cardinal Mazarin lui permit de se faire connaître avantageusement en diverses circonstances. Le 8 octobre 1647, il recevait la mission d'examiner les troupes ennemies qui sortaient par capitulation de la ville de Lens et d'attirer au service du Roi les soldats allemands, italiens ou anglais ⁽²⁾.

Quelques mois antérieurement, le 25 juin, Mazarin écrivait à Turenne : « J'envoie le sieur Mondevergue qui est à moy et qui sait un peu la langue allemande pour pouvoir parler à un chacun en la manière que vous jugerez à propos qu'il fasse pour les disposer à ce qu'on désire. Il n'a autre ordre que d'exécuter ponctuel-

⁽¹⁾ Pithon-Curt, *Histoire de la noblesse du comté Venaissin*, t. II, article Lopès, p. 215.

⁽²⁾ Bibliothèque nationale, fonds français 4176. fol. 151.

lement ce que vous lui direz. » Et le 27 août : « Si vous ne trouvez point de la repugnance en cela, vous devez envoyer en toute diligence vers M. Wrangel quelque personne capable de bien conduire cette petite négociation ; j'estime que, si le sieur de Montdevergue se trouve encore auprès de vous, il seroit capable d'y bien réussir ⁽¹⁾. »

Aussi, en raison de tous ces services, le Roi déclara-t-il que le régiment de cavalerie qui était sous le nom du cardinal Mazarin porterait le nom du sieur de Montdevergues qui y commandait en qualité de colonel ⁽²⁾. Par son testament, Mazarin fit un présent de 10.000 écus à son protégé.

La protection de Mazarin était une excellente recommandation auprès de Colbert ; de plus Montdevergues avait un respectable passé militaire : autant de raisons qui le firent choisir, le 17 octobre 1665, comme gouverneur des îles Dauphine et Bourbon ⁽³⁾.

La flotte sur laquelle allait s'embarquer M. de Montdevergues était la troisième que la Compagnie des Indes envoyait à Madagascar. Elle se composait de dix navires :

1^o Le *Saint-Jean-Baptiste*, 600 tonneaux, 36 canons, 108 hommes d'équipage, capitaine La Giraudière ; coût de l'armement, 147,585 l. 8 s. 2 d.

2^o La *Marie*, 600 tonneaux, 36 canons, 102 hommes d'équipage, capitaine Favet, 155,212 l. 9,8.

3^o Le *Saint-Charles*, 300 tonneaux, 20 canons, 56 hommes d'équipage, capitaine Sauvaget, 43,869 l. 4,7.

4^o La *Mazarine*, 200 tonneaux, 19 canons, 60 hommes d'équipage, capitaine Gournay, 42,749 l. 1,7.

5^o La *Duchesse*, 80 tonneaux, 4 canons, 20 hommes d'équipage, capitaine Jean de La Buche, 19,652 l. 11.

6^o Le *Saint-Jean*, oucre, 100 tonneaux, 2 canons, 20 hommes d'équipage, capitaine Louvel, 24,325 l. 14,10.

7^o Le *Saint-Luc*, oucre, 100 tonneaux, 4 canons, 18 hommes d'équipage, capitaine Frilin, 23,665 l. 17,1.

⁽¹⁾ Correspondance de Mazarin, publiée par M. Chéruel, t. II, p. 446-447, p. 412.

⁽²⁾ Bibliothèque nationale, fonds français 4223, fol. 59.

⁽³⁾ Archives coloniales. C^o Madagascar 1.

8° Le *Saint-Robert*, oucre, 100 tonneaux, 2 canons, 19 hommes d'équipage, capitaine La Moisse, 23,805 l. 5.1.

9° Le *Saint-Denis*, oucre, 100 tonneaux, 4 canons, 18 hommes d'équipage, capitaine Chaulatte, 24,429 l. 12.3.

10° Le *Terron*.

Aux Canaries, on acheta la frégate *Notre-Dame de la Paix*, de 120 tonneaux, au prix de 19,780 livres.

Les marchandises embarquées représentaient les valeurs suivantes : sur le *Saint-Jean*, 413,926 l. 5,9; sur la *Marie*, 390,602 l. 19,11; sur le *Saint-Charles*, 148,795 l. 9,8; sur la *Mazarine*, 110,139 l. 1; sur le *Saint-Jean*, 10,349 l. 13,2; sur le *Saint-Luc*, 9,719 l. 6,5; sur le *Saint-Denis*, 6,474 l. 4,11; sur le *Saint-Robert*, 7,236 l. 9,11; sur la *Duchesse*, 4,717 l. 13,1; sur le *Terron*, 486 livres.

Les passagers comprenaient :

1° 82 personnes engagées au service de la Compagnie, savoir : 1 lieutenant pour le Roi, M. de Montdevergues, aux appointements de 6,000 livres; 2 directeurs pour la Compagnie, MM. Faye et Caron, aux appointements de 15,000 livres chacun; 1 procureur général aux appointements de 1,500 livres; 6 marchands dont M. de Ligne aux appointements particuliers de 7,200 livres; 1 secrétaire; 5 sous-marchands; 21 commis à gages; 28 commis sans gages; 2 chirurgiens; 1 boulanger; 1 enseigne; 13 ouvriers pour la préparation des soies.

2° La maison militaire de M. de Montdevergues, composée de 54 personnes, dont 3 religieux; 4 serviteurs de M. Faye; 3 serviteurs de M. Caron; 1 valet de M. Ligne; 1 valet de M. Rambault. 1 valet de M. Lalande; 2 valets de M. d'Espinass; 1 valet de M. Vi-ronceau.

3° 212 soldats répartis en 4 compagnies.

4° 576 colons pour Madagascar formant plusieurs compagnies désignées par leur chef: Charbonnier, 53; Crécy de Manloré, 53; Froment, 109; du Lis et de Laistre, 77; Barbot du Haumesnil, 88; Lumaga, 49; Lefebvre, 12; Giraud, 8; Viricel et Martin, 54; Solin, sucrier, 25; de La Tour du Chin, 10; Vignal, 26; Prudhomme, 8; Guillemain et sa femme; 8 colons isolés.

Les marchandises étaient : lingerie, corail, mercerie, draps de Hollande, habits, étain de Hambourg, chapeaux, étamine, papier, vif-argent, rasades, ambre, vaisselle d'étain, grosse quincaillerie, droguerie, armes, tapisseries, popelines, toiles de lin, toiles royales, fléaux et romaines, plomb en balles, plomb en saumon, acier, chaudières, cloches, soufflets de forge, clous, canons, goudron, câbles, souliers, draps de Lyon, corselets, tableaux, serges d'Amiens, lunettes, poêles et poêlons, scies, moulins à bras, batterie de cuisine, livres pour la bibliothèque¹.

Nous avons reconstitué le journal du voyage d'après les lettres dictées par M. de Montdevergues et conservées dans divers dépôts d'archives.

PREMIÈRE LETTRE ÉCRITE DES ÎLES CANARIES.

A la radde de Sainte-Croix de Ténériffe, aux isles des Canaries,
au bord de l'Admiral, ce 12 mai 1666.

Notre flotte partit de la radde de Chef-de-Bois près de la Rochelle, le 14 de mars, composée de dix navires grandz ou petitz et escortée de quatre navires du Roi commandez par M. de La Roche. Tous lesdits navires mirent ensemble à la voile, ledit quatorziesme, avec un vent médiocre, et sortirent du pertuis d'Antioche. Les 15, 16 et 17, nous eumes le temps fort calme et commença le 18, sur les trois ou quatre heures du soir, à se rafraischir, et ayant continué la nuit et le lendemain 19 avec beaucoup de force, nous avons avancé nostre route considérablement, ledit vent ayant toujours persisté arriere, en sorte que le dimanche 21 estant à peu près à la hauteur du cap de Finisterre, à cinq heures du matin, M. de La Roche a donné le signal pour retirer l'escorte et s'en retourner avec ses quatre navires. Le temps estoit si impétueux et la mer si haute qu'il ne peut nous parler ni nous à luy avant cette séparation qui nous parut un peu bien prompte à cause des mauvaises rencontres que nous pouvions encore faire jusques à la hauteur du destroit et mesme jusques à ces isles. Pour les esviter et faire nostre route avec plus de seuretté, nous prinsmes le large à l'ouest, à plus de cent lieues dudit cap de Finisterre, et de là avons continué nostre route jusques icy tousjours avec un mesme vent et fort violent, et sommes arrivez en cette radde le mardy 30 sur le midy, où nous avons esté receus avec toutes les apparences de bonne volonté de la part de ceux qui commandent icy pour sa Majesté catholique.

¹ Archives coloniales, C² Compagnie des Indes, p. 230 et suiv.

Le mardy 23, environ une heure après midy, le vaisseau la *Marie*, avec une témérité inouye, voulut s'approcher de l'admiral, sans qu'on ay peu sçavoir pourquoy, et dans une tourmente si grande qu'il s'en manqua fort peu qu'il ne toucha ledict admiral, au danger évident de la perte des deux navires qui n'auroient pas eu meilleur marché l'un que l'autre si ce malheur fut arrivé: mais on travailla avec tant de dilligence sur l'admiral, et tant de précautions, quoyque dans une allarme générale, qu'avec l'ayde de Dieu on esvita un si grand désastre. La mesme tourmente a toujours duré et nous fit découvrir la terre de Porto-Santo le sammedy 27. sur le soir, que nous passâmes et continuâmes nostre route jusques icy où nous avions résolu, au conseil du lundy quinziesme mars, de venir faire nos eaus et prendre nos rafraischissemens pour n'aller pas au cap ni aux isles du cap Vert, pour les inconvéniens encore plus grands et d'une perte infaillible de la flotte si nous eussions relasché aux costes du Brésil n'estans pas moins dangereuses et moins funestes que celles de la Guinée⁽¹⁾. . .

Le mauvais temps nous ayant empesché d'avoir mesme communication nos navires les uns avec les autres pendant toute la route, arrivant icy nous avons appris que le navire le *Terron* ne pouvoit plus naviguer, qu'il avoit esté en danger de couler bas d'eau, qu'on y avoit pompé nuit et jour incessamment et qu'on y avoit eu une si grande allarme qu'une partie de l'equippage s'estoit presque révoltée et la plupart des passagers pour faire relascher ledict navire à la rivière de Lisbonne et ensuite à Madère, et qu'à vive force le sieur de Boispéant, commandant ledict navire le *Terron*, à l'absence du sieur de La Giraudière, et secondé du sieur de Reguien, capitaine de la compagnie d'infanterie embarquée sur ledict *Terron*, et avec l'assistance des officiers et de quelques-uns dans ledict navire des plus résolus, l'auroient fait venir jusques dans cette radde où l'on n'a pas perdu un moment pour tascher de remédier à ce déplorable accident. D'abord ledict navire ayant esté condamné aux visittes qui en

¹⁾ La première flotte envoyée par la Compagnie des Indes à Madagascar partit de Brest le 5 mars 1665. Elle se composait du *Saint-Paul*, 250 tonneaux, 30 canons, 77 hommes d'équipage, capitaine Vivon; du *Taureau*, 250 tonneaux, 20 canons, 60 hommes d'équipage, capitaine Kergadiou; de la *Vierge de Bon Port*, 300 tonneaux, 20 canons, 52 hommes d'équipage, capitaine La Chesnaye, et de l'*Aigle Blanc*, 80 tonneaux, 6 canons, 23 hommes d'équipage, capitaine Chaudreau. Elle avait comme passagers 279 personnes au service de la Compagnie.

La seconde flotte envoyée par la Compagnie des Indes à Madagascar partit du Havre le 24 juillet 1665; elle se composait de deux navires seulement: le *Saint-Louis*, 100 tonneaux, 4 canons, 17 hommes d'équipage, capitaine La Vigne, et le *Saint-Jacques*, 100 tonneaux, 4 canons, 17 hommes d'équipage, capitaine Fauque. Elle emmenait 31 colons (Archives coloniales, C² Compagnie des Indes, I, p. 230 et suiv.).

La flotte sur laquelle se trouvait de Montevergues est la troisième.

ont été faites par les experts, on a pensé à le descharger et, pour cet effect, on a acheté une petite frégate qui s'est rencontrée icy, et après beaucoup de temps et d'intrigues pour l'avoir et la mettre en estat de faire le voyage, on a commencé de descharger ledict *Terron* et de mettre la moitié de son monde, qui est cent cinquante hommes, sur la petite frégate, et les autres cent cinquante restants, on estoit résolu de les laisser icy à terre, et déjà on en avoit obtenu la permission du général de ces isles, pour attendre un navire de France qui les vint prendre, mais enfin le *Terron* estant deschargé et de gens et de victuailles on a veu quelque jour à le pouvoir faire aller en mettant tout son canon à fond de calle et deschargeant entièrement tous ses hautz, du moins jusques au cap de Bonne-Espérance, supposant que les mers d'icy là ne sont pas furieuses comme celles d'Espagne et ne tourmentent presque point, et pour encore mieux encourager et l'équipage et les passagers à s'y embarquer sur ledict *Terron*, M. de La Giraudière qui la commande et qui, au deffaut du sieur Desparquetz, estoit venu sur l'admiral, s'est résolu de retourner dans ledict navire et de le mener en personne pour faire le trajet d'icy au cap de Bonne-Espérance⁽¹⁾.

SECONDE LETTRE ÉCRITE DU BRÉSIL.

Du *Saint Jean*, admiral de la flotte française, à la rade du
Récif de Pernambouc, ce 6 octobre 1666⁽²⁾.

La flotte française pour les Indes Orientales estant partie de la rade de Ténériffe, le 14 du mois de may passé, demeura deux jours avec sy peu de vent qu'elle n'avença dans sa route que huit ou dix lieues; les vents s'estant ensuite rafraichis ladite flotte continua de faire sa route avec assés de dilligence jusques à la veue des isles de cap Vert dont celle du sel parust au nord-nord-ouest de nous, à la pointe du jour et plutost de quelques heures que les pilotes n'avoient jugés par leur estime. Le reste du jour nous passâmes environ deux lieues à l'est de celle de Bonne Viste, et les vents continuant favorables jusques au 6° degré près de la ligne, la flotte y arriva à la fin du moys de may qui fust aussy la fin de la lune et la nouvelle ayant commencé, avec les vents de sud et sud-sud-ouest,

(1) Archives coloniales, C^o Madagascar, 1.

(2) A la même date, Caron écrit que les officiers des navires sont peu capables, que les gens de mer sont peu nombreux et les provisions mauvaises. Caron et Faye ont des difficultés avec les capitaines des vaisseaux sur la question des honneurs à leur rendre; ces différends sont surtout très vifs entre Caron et de Meslimont. Le grand mât de leur vaisseau et celui de hune ont été mis en pièces par le tonnerre. Les Hollandais ont eu grand tort de ne pas occuper la baie de Saldagne (Archives coloniales, C^o Madagascar, 1).

comme d'ordinaire dans ceste hauteur les vents alizez cessent et les variables commencent, la flotte n'en ressentist que trop les effets ayant esté arrestée tout court à faire des bordées à l'est et à l'ouest avec l'espérance de pouvoir passer la ligne.

Trois jours après le despart de Ténériffe, il tomba une grande quantité de malades dans la flotte et particulièrement dans le *Saint-Jean* et la *Sainte-Marie*, où, tout d'un coup, il y eut jusques au nombre de quatre-vingts, cent et cent cinquante, avec tant de précipitation et de violence qu'il estoit presque impossible d'y remédier, et d'autant plus que les chirurgiens et les officiers estoient mallades aussy bien que les autres et tous presque à l'extrémité. Cette maladie estoit de fièvres chaudes contagieuses en un point que de trois cents et tant de personnes qu'il y avoit dans l'admiral, il n'y a heu que neuf ou dix qui ne n'en ayent esté attains, et la plupart par trois ou quatre recheutes. L'unique remède qui aparust salutère a esté les fréquentes saignées et particulièrement celle du pied, y ayant heu plusieurs exemples dans ledict navire de mallades qui ont guéri pour avoir esté seignés vingt-cinq et trente fois, contre la maxime et l'opinion de la plupart des navigateurs qui disent que sous la ligne les saignées sont pernicieuses aussy bien que les rafraischissemens; mais nous avons esprouvés le contraire par tant d'expérience et sy certaines qu'on n'en peut plus parler, et nous sommes aperceus que c'est l'usage de l'eau-de-vie qui est pernitiieux, et surtout pris immodérément ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Nous avons à la même date une lettre autographe de M. de Montdevergues dont voici le texte :

« Au récif de Fernanbouq, ce 6 octobre 1666.

« Monsieur,

« Au partir de Ténériffe, je me donnay l'honneur de vous escrire les particularités de nostre voyage jusque-là, et que j'estois tombé malade sur le point de mettre à la voile; je l'ay esté encor un mois, mais avec plus de langueur que de pressant danger, et avec cela j'en ay esté quitte et me suis exempté des grandes et extrêmes maladies qui ont attaqué la plupart des autres avec un tel ravage que, dans l'admiral, il n'y a pas eu plus de huit ou dix personnes qui s'en soient sauvées: à proportion, la mortalité n'a pas esté grande comme la maladie, mais elle a esté plus choisie nous ayant emporté des plus honnestes gens comme le sieur Favet, La Garenne, capitaines des navires, et le sieur de Cressy, chef de colonie, et quelques autres.

« Les fréquentes saignées nous ont fait voir de miracles et, si je ne m'y fusse opiniastreté, je ne doute pas que nous n'eussions perdu la moitié de la flotte, toutes les circonstances contribuant à cela, l'esté, les calmes, la Ligne, les costes de Guinée, et tout ce qu'il y a de pernicieux et de plus descrié dans les livres et dans les relations et parmy tous les navigateurs. Il faut louer Dieu de ce que nous avons esté quitte à si bon marché. Il n'en pas esté de mesme de nostre navigation et nous ne pouvions pas la faire plus mauvaise. Il n'a pas tenu à moy que nous n'ayons

En mesme temps que les maladies et les calmes reignoient les vents contraires, nos vaisseaux ne pouvoient avancer et demeuroient comme immobiles sous la mesme hauteur de six degrés de latitude, ce qui obligea nostre général d'assembler le conseil pour délibérer quel parti seroit le plus avantageux à prendre dans une conjoncture sy fascheuse; à cette fin il commanda qu'on fist le signal auquel M^r les directeurs de Faye et Caron, les sieurs de La Giraudière, Favet et Deligne et autres officiers et pilotes se rendirent à l'admiral le dix du mois de juin, où estant arrivés et le conseil assemblé, nostre général leur représenta le danger où estoit nostre flotte, tant par la persécution des mallades que par celle du mauvais temps, et le peu d'espérance de le voir cesser et d'en avoir de plus favorables, leur faisant remarquer que les vents de sud contraires à nostre route ayant commencé trois jours dans la nouvelle lune et ensuite dans le premier quartier, il y avoit aparence et quasy certitude que les vents du sud continueroient comme ils firent tout le reste de la lune qui ne devoit se renouveler qu'à la fin dudiel mois de juin, dans lequel temps, nous trouvant encore dans la mesme hauteur de 6 degrés esloignés de la ligne, il ne nous restoit ny des eaux, ny provisions suffisamment pour aller jusques au cap de Bonne-

pris le bon parti, mais je n'ay peu persuadé les autres comme vous verrés, Monsieur, un peu plus distinctement dans la relation cy incluse, et dans la lettre que je me donne l'honneur d'escrire au Roy, ce qui m'empesche de vous en faire icy de longues répétitions. Il est vray que Mons^r de Faye a toujours esté préoccupé de ce Brésil et que je n'ay jamais peu le luy hoster de la teste quoyque j'eusse bien preveu les inconvéniens que nous y avons rencontrés et sur tous celuy des vents qu'il a faleu attendre jusques dans cette saison. J'ay failli à m'en aller avec quatre ou cinq autres navires et laisser venir icy ces messieurs, mais enfin j'eus regret à voir séparer la flotte et encore plus aux actridens qui auroient peu arriver à ces messieurs sans moy, qui ne crois pas de leur estre inutile.

« Il est bien constant que sy je n'y eusse esté, ce gouverneur leur eust bien fait de chicanes et des avanies, aussy bien qu'à une de nos houcres que nous avons trouvée icy où elle est depuis un an et dans un estat déplorable. Nous avons passé icy de temps bien différens par divers événemens que nous y avons veu, et durant l'autorité du gouverneur et depuis sa détention. Nous avons tâché de nous accommoder à tout pour faciliter nos affaires et pour nous tirer d'icy au meilleur estat qu'il nous sera possible. J'espère que ce sera dans huit ou dix jours, s'il plaist à Dieu, et que nous ferons heureusement nostre traversée d'icy au cap de Bonne-Espérance, où estans arrivés nous travaillerons au dessein de la Baye de Sardaigne. Sy nous voulions croire Mons^r de Faye, nous n'y penserions pas, mais Mons^r Caron et moy, nous y sommes bien résolus et ne nous y espargnerons pas. C'est un homme aussy agissant et aussy diligent et exact que j'en aye jamais veu, et infatigable dans le détail. J'ay lié une grande amitié avec luy, parce que j'ay reconnu son mérite et sa probité très recommandable. Il fait tout le détail de la flotte et en se jouant. Il a peu de satisfaction du capitaine qui est sur son navire, le sieur de Merlinmont. J'avois en quelque façon raccommo- dé cela, mais comme c'est un

Espérance, la quantité de nos malades faisant une consommation au double et inévitable des eaux et des rafraîchissemens, qu'inutilement nous attendrions les vents favorables, sy lorsque nous les pourrions recouvrer nous nous trouverions despourvus des moyens de continuer nostre route, et principalement de nos eaux, ne nous en estans fournis aux Canaries que pour trois moys tout au plus et, avecques l'inconvénient des malades, à grand peine pour deux et demy, expire à la fin du mois de juin, dans lequel temps nous serions encore esloignés de la ligne de six degrés, et de là jusques au cap de Bonne-Espérance, la traversée estant ordinairement de deux mois, au dire de tous les pilotes et tous les navigateurs, nous ne pourrions esviter de relascher entre la ligne et ledit cap et de mettre la flotte dans un péril manifeste et au hazard de perdre nostre voyage sy nous estions forcés de relascher aux costes du Brésil ou celles de la Guinée, que pour esviter un semblable malheur et les dangers dont nous estions menacés il n'y avoit point de plus seur expédient que celui d'aller à Sierra-Leonna et la rivière de Tagrin, à huit degrés de hauteur et à deux où environ du lieu où estoit la flotte, que là on auroit des moyens de faire ses eaux commodément et se procurer des fruicts et rafraîchissemens, et principalement pour mettre

esprit qui n'a point de tenue et un personnage fort extravagant, c'est toujours à recommencer. Pour moy, Monsieur, vous verrez par le billet cy inclus, en quel estat je me trouve présentement avec ces messieurs les capitaines, à quoy je tacheray de remédier pour le présent, vous suppliant très-humblement d'y pourvoir pour l'advenir et me munir de tel pouvoir qu'ils ne puissent ny disputer, ny chicaner sur l'explication des ordres du Roy.

« Le s^r de La Giraudière me donne aussy de la besogne avec sa prétention de vice-admiral qui a choqué Mons^r Carron à un point qu'il a fallu chercher un tempérament pour le contenter, ne doutant pas, Monsieur, que ce ne soit vostre intention qu'il soit satisfait, quand il n'auroit que la qualité de Directeur, l'autre estant un estranger qui peut estre aujourd'huy au service de la Compagnie et demain n'y estre plus; il est vray que son humeur est si bizarre et si emportée que, moy-mesme qui suis bien patient et bien complaisant, je n'ay peu m'en accomoder; l'ayant eu quelque temps sur mon navire, j'aimay encore mieux y estre seul que d'avoir tous les jours à essayer ses boutades et ses emportemens. Son absence m'a fait appliquer à m'instruire du détail du navire et je crois m'y estre rendu assés clairvoyant, ce qui chagrine un peu ses subalternes, parce que je ne suis plus leur dupe.

« Je ne m'espargneray en rien, Monsieur, qui puisse estre de vostre satisfaction, de service du Roy et de celuy de la Compagnie. Je vous supplie aussy très-humblement de jeter un peu l'œil sur mon domestique, que j'ay laissé en grand désordre et de le soutenir de vostre autorité et par vos assistances; je me le promets de vostre générosité et de la passion avec laquelle je suis, Monsieur, vostre très humble, très obéissant et très obligé serviteur.

MONDEVERGUE.

(Archives de la Marine). B¹ 3 p. 81-82.)

à terre les malades qui estoient en sy grande quantité que les vaisseaux ne les pouvoient contenir et en estoient entièrement infectés, qu'estant là pour soigner nos malades et attendre avec une nouvelle lune des vents plus favorables, nous ne nous esquartions pas de nostre route et la pouvions tousjours garder, au lieu que dans tout autre relaschement il nous la faloit quitter et perdre toutes nos mesures. Cet advis qui par l'évènement se trouva le meilleur et le meilleur parti que l'on pouvoit prendre et mesme l'unique, ne fust pas approuvé par Messieurs les directeurs ny ceux qui les accompagnoient, disant que pour dix ou douze jours que l'on disputoit le passage de la ligne, il ne faloit pas s'impatienter, que les Holandois y demeuroient quelquefois des deux et trois mois, et qu'il n'y avoit qu'à s'opiniâtrer à faire des bordées à l'est et à l'ouest en attendant un meilleur temps, à quoy enfin on s'arresta, et considérant que les vaisseaux, en se gardant les uns et les autres, pouvoient perdre l'occasion d'avancer leur route et mesme de passer la ligne, il fust résolu, qu'à l'exemple des Holandois, que chaque vaisseau feroit de son mieux et se serviroit de tous ses avantages pour faire sa route, chacun en son particulier, et ceste délibération ayant esté prise et signée unanimement de tous, chacun retourna dans son bord pour se mettre en dehoir d'exécuter ce qui avoit esté résolu.

La nuit du mesme jour et tout le lendemain, la flotte naviga encore ensemble, mais le jour d'après on la vist séparée et que la nuit, la *Marie*, le *Saint-Charles*, le *Terron* et la *Paix* n'avoient pas suivis l'admiral, avec lequel demeurèrent la *Mazarine*, les quatre oucres et la *Duchesse* qui continuèrent à demeurer tous ensemble par l'ordre que leur en donna nostre admiral, jusques à trois jours de là que la oucre commandée par le capitaine Louvel s'escarta en sorte qu'elle n'a pas esté veüe depuis, que l'on aye peu sçavoir ce qu'elle est devenue. L'admiral et tous les autres bastimens furent plusieurs jours à faire des bordées, tantost aprochant et tantost reculant de la ligne, avec un temps nébuleux et tant de brouillard qu'il estoit impossible de prendre hauteur les dix ou douze jours de suite, ce qui mettoit nos pilottes dans une grande confusion et qui parust bien ensuite au mescompte qu'il firent généralement à l'aprophe de la terre de Guinée.

Nostre général voyant que l'on avançoit point et que la pleine lune n'avoit apporté aucun changement au temps, que cependant toutes les provisions diminuoient et les maladies augmentoient avec les incomodités dont elles sont suivies, il se résolut de revenir à son premier dessein de relascher à la rivière de Tagrin, à Sierra-Leonna, mais auparavant il voulut advoir l'advis des officiers et pilotes, lesquels il fist à cest effect assembler dans son bord le samedy 19 de juin, et leur ayant proposé ce dessein qui estoit le seul que l'on pouvoit raisonnablement prendre dans ceste conjoncture, par une fatalité inouïe, tous lesdicts officiers et pilotes furent d'un autre sentiment, disant qu'on ne sçauroit regagner Sierra-Leonna, quoique nous n'en fussions

esloignés que d'un ou deux degrés, que les vents alizez nous en empêcheroient et nous remettoient toujours dans la mesme peine, ce qui n'estoit point véritable, mais Dieu avoit aveuglé tous ces gens pour nous conduire en ce lieu ce qu'il avoit prédestiné, quoique contre nos vœux, nos dessains et notre attente: au lieu de Sierra-Leonna on proposa d'aller gagner les isles d'Annebon ou de Saint-Thomas qui sont aux costes de Guinée où nous serions portés aisément par les courants et les vents du sud-sud-ouest et avancerions beaucoup dans ceste route qui parust d'abord sy extravagante à nostre général, comme elle l'estoit en effect, qu'il n'en voulut pas oïr parler, appréhendans avec raison les difficultés et les inconvéniens qui se rencontroient dans ceste navigation sy descrite et n'ayant aucun exemple que celui de François Pirard qui, partant de Sierra-Leonna, fust porté à la dicte isle d'Annebon par la faute et l'ignorance de son pilote, mais enfin, emporté par le torrent de tous les autres, il y condescendit et donna ordre sur le champ pour mettre le cap à l'est et au sud-est et suivre ceste route à force de voiles, ce qui fust exécuté jusques au 23 au matin que l'on vist paroistre quatre navires qui obligèrent les nostres à se mettre sous les armes et en estat de deffence, mais, s'estant aprochés, on les reconnut pour nos quatre navires qui s'estoient séparés de nous il y avoit treize jours, et nous nous rejoignismes avec un grand contentement de part et d'autre.

Messieurs les directeurs estant venus à bord avec les sieurs de Ligne et La Giraudière, et nous estans raconté les uns et les autres ce qui nous estoit arrivé depuis nostre séparation et communiqué les résolutions qui avoient esté prises d'un costé et de l'autre, la nostre d'aller aux isles de Saint-Thomas et d'Annebon surprist fort ces messieurs qui n'en avoient jamais eu la pensée, mais seulement de continuer leurs bordées et tenir à la mer autant qu'il leur seroit possible pour tascher de passer la ligne, et, en cas de nécessité, relascher aux costes de Brésil, ce que nous trouvâmes bien plus estrange que tous les autres partis qu'on avoit seu prendre; mais ces messieurs estoient encore préoccupés de ce Brésil et on ne pouvoit les en désabuser quoique nostre général s'y opposa grandement et déclara qu'il n'y iroit jamais, et qu'il prendroit tout autre parti plutost que celui-là le cognoissant le plus pernicieux de tous, qui cognoissoit bien aussy bien que celui de Saint-Thomas et d'Annebon guère meilleur et qu'il n'en avoit creu de bon que celui de la rivière de Tagrin ou Sierra-Leonna, mais qui c'estoit randu pour l'autre à la pluralité des voix.

Sur cella, on assambla le conseil pour examiner les raisons des uns et des autres, et après qu'elles eurent esté bien débattues et fort opiniastrement, il fust résolu qu'on continueroit la route de Guinée autant les uns que les autres, et chacun retourna dans son bord et firent mettre le cap à l'est où on courust toute la nuit le 23, le lendemain, jour de Saint-Jean, et la nuit suivante, et le matin vendredy 25, la terre parust au grand estonnement de tous, à la pointe du jour, tant pour le danger évident dont nous estions

menacés et qu'apparemment nous n'eussions pas évités sy nous eussions abordés la nuit, que pour l'assurance que tous les pilottes de la flotte nous donnoient que nous estions encore à six vingts ou à cent trante lieues de la terre, ce qui nous empêchoit de nous précautionner et de veiller à nous garantir d'un pareil accident. Il est vray que c'est un mesconte sy grand qu'il n'y a presque pas d'exemple d'un semblable à la mer, et ce qui est de plus remarquable c'est que de tous les pilottes de la flotte et de tous les gens entendus au fait de la marine, il n'y en a pas bien un qui se soit douté de l'erreur des autres, de quoy on peut inférer l'incertitude où l'on navigue dans ces vastes mers, et surtout lorsqu'on fait sa route de l'est à l'ouest, pour le deffaut de cognoissance de longitudes, dans cette surprise générale et d'autant plus grande qu'aucun des nostres n'avoient cognoissance de la terre que nous voyous, chacun raisonna diversement, mais personne ne crust estre sy avant à l'est comme nous estions en effect. ne pouvant pas s'imaginer que les pilottes se fussent sy lourdement trompés dans leur estime. et incontinent on jetta la sonde et on trouva un fond pierreux et raboteux à 33 brasses, et à mesme temps on travailla pour revirer et remettre à la mer.

Dès le jour précédent, nostre général, inquiet et extrêmement rebuté de la navigation que nous faisons vers cette coste de Guinée, c'estoit enfin résolu d'en rompre le dessain et d'assembler un conseil le landemain pour cest effect, et pour apuyer et faire résoudre le relaschement à Sierra-Leonna avec l'intention de s'y rafraischir et se pourvoir des eaux et autres choses nécessaires, et de là continuer sa route au cap de Bonne-Espérance sans s'escarter ny à droite ny à gauche, ny aux costes de Brézil, ny à celles de Guinée. Il crust mesme son project fort avancé quand il vist cette terre qu'il ne jugeoit pas esloignée de plus de 30 à 40 lieues des baies de Sainte-Anne sur la coste de Malaguette, mais, l'après disné, Messieurs les Directeurs et les autres officiers estant venus à bord de l'admiral avec un pilote de la *Mazarine* et un maistre du *Terron* qui disoit avoir cognoissance de la terre et y avoit esté autrefois, qui nous asseurèrent que nous avions abordé la rivière de grand Setre, à trante cinq lieues du cap de Palmes, à quoy s'accordoient quelques mémoires et enciens journeaux holandois que nous consultâmes faute de livres et de cartes qui nous fournissent une description plus exacte et plus circonstanciée de ladite coste, sur quoy on tint un conseil pour résoudre ce que nous aurions à faire, et sur l'assurance que l'on y pourroit faire de l'eau et mesme y recouvrer quelques rafraischissemens, il fust arrêté de faire des bordées toute la nuit pour revenir le lendemain mouiller à 30 brasses et de là envoyer recognoistre la terre et les habitans. Nous fîmes ce manœuvre toute la nuit, et le lendemain, à la petite pointe du jour, on entendit dans l'admiral un grand bruit qui esveilla tout le monde en sursaut, et mesme nostre général qui crust dans ce moment qu'on avoit encore abordé la terre, mais tout d'un coup, entendant des voix lamentables

de tous les costés du vaisseau et voyant remplir sa chambre d'hommes et de femmes avec des cris et des gestes des gens desperdus. il aprit que c'estoit bien pis que l'aproche de la terre et que c'estoit le feu qui, par l'imprudence du maistre valet, c'estoit pris aux eaux-de-vie dans le fond de la calle, avec une telle violence que la flamme en sortoit de la grosseur d'un thonneau et sembloit aller embraser tout le navire dans bien peu de temps, à l'exemple de celui de Benté Roé, descript dans le recueil des relations imprimées sous le nom du sieur Tévenot, dont un pareil embrasement et par un mesme accident, causa la perte du vaisseau et le naufrage de la plus part des personnes qui estoient dessus.

La consternation fust si grande et si générale dans le navire que personne ne pensoit ny aux moyens ny aux remèdes de s'opposer et d'arrestier l'impétuosité de ce grand feu. mais seulement se sauver et abandonner le navire à sa mercy; les matelots mesmes avoient desjà gaignés la plus part le chasteau de devant et l'esperon pour se jetter en mer et se sauver à la nage: mais nostre général ayant accouru à l'endroit du feu le plus dangereux, réunit un peu les esprits par sa présence, imposa silence à tous et donna des ordres pour contenir chacun dans son devoir et à travailler tous conjointement pour remédier tous à ce désastre. Il fist revenir tous les matelots pour tirer de l'eau de la mer et en jetter dans le fond de calle la plus grande quantité qu'il seroit possible. Il se prépara à mesme temps à faire descharger tous les canons et jetter toutes les poudres à la mer, pour tascher par ce moyen d'avoir un peu de temps et s'employer du moins à assurer les personnes, mais par une grâce spéciale de Dieu, le feu s'esteignit tout d'un coup, et par la quantité d'eaux et couvertures mouillées qu'on jetta dessus et par la résolution et le zèle de deux matelots qui estoient dans le fond de calle avec le maistre valet, qui se jettèrent à corps perdu sur le feu et en rabattirent la fureur au dépend de leurs propres corps qui en furent presque tous bruslés, et l'un en mourut quelques jours après, et l'autre en est demeuré très incommodé.

Nous voyant deslivrés de ce grand péril et chacun s'estant remis peu à peu de la frayeur qu'il en avoit conceu, et les malades mesmes qui s'estoient jettés en bas de leur branle et couroient çà et là comme des spectres et des fantomes, nous reprismes la route arrestée le jour précédent pour regagner la terre que nous avions veus et n'y arrivasmes qu'environ sur les quatre heures du soir, avec tous les autres navires de la flotte, et mouillâmes à 30 brasses de fond, d'où nostre général envoya une des oueres avec sa chaloupe pour aller recognoistre la terre, et en mesme temps on vist paroistre quelques canos et des nègres dedans qui faisoient mine de venir à nos gens. Mais, tout d'un coup, ils tesmoignèrent de l'espouvante, se retirèrent, on ne les vist plus et nostre chaloupe ayant oublié de porter un grapin ne peut aborder la terre à cause des brisants, et s'en revint avec la ouere, sans apporter aucune nouvelle, à l'entrée de la nuit que nous passâmes

à l'ancre, avec l'intention le lendemain d'envoyer une chaloupe armée pour voir enfin ce que nous pouvions espérer dans nos besoins de l'approche de cette terre : mais un troisième malheur, après celui de la terre et du feu qui avoit failli de nous perdre les deux jours précédens, nous donna encore une alarme bien chaude par l'accident arrivé par nostre câble qui fust coupé par une roche à la pointe du jour du dimanche 27, ce qui nous ayant obligé de faire toutes sortes d'efforts pour revirer le bord de peur d'aller à la coste où les courants nous jettoient avec impétuosité, nous mismes promptement à la voile et retournâmes à la mer suivis de tous les autres vaisseaux de la flotte : au bout de quelques heures et lorsque l'on se vist en seureté, l'admiral mit en panne et Messieurs les directeurs s'y rendirent avec tous les autres officiers. l'on y tint de nouveau le conseil auquel, après avoir considéré et débattu les inconvéniens et les avantages que nous pouvions rencontrer dans cette coste, que les rades y estoient très mauvaises, le fond pierreux et plein de rochers, peu de certitude d'estre receu dans les terres et d'y trouver de quoy pourvoir aux nécessités qui estoient très pressantes par la diminution de nos eaux, vivres et rafraichissemens, et par l'augmentation et l'opiniastreté des maladies dont tout l'admiral estoit ramplý, et sur quelque apparence de changement de temps et de doubler le cap de Palme, il fut enfin résolu d'abandonner ces costes et mesme le dessain de Saint-Thomé et Annebon et de reprendre celui de passer la ligne faisant nostre route au sud-ouest pour laquelle ayant esté favorisés des vents qui se remirent peu à peu du costé de l'est, nous la continuâmes jusque à la ligne heureusement, que nous passâmes le 6 de juillet. et, selon l'estime de nos pilottes, à deux degrés de longitude. Le jour précédent, nostre général avoit faict arborer le pavillon de France au haut du grand mât avec toute la solennité requise à une telle cérémonie, tous les gens de guerre estans sous les armes, les vaisseaux hornés de pavois et de banderoles, et l'ayant faict saluer de tout le canon de la flotte.

Trois jours après, environ le 3^e degré de la ligne au sud, on assembla de nouveau le conseil à l'admiral où chacun s'estant rendu et remonstré ses nécessités, la plus part conclurent à relascher au Brésil, et principalement le *Terron* et la frégate la *Paix* qui n'avoient presque plus d'eau et manquoient de plusieurs autres choses : pour ceux-là n'y ayant point d'autre expédient, nostre général se résolut à leur relaschement et leur en fist expédier les congés et les passeports ; pour la *Marie* qui pressoit pour le mesme dessain à cause de la grande quantité de ses mallades de scorbut, et de la consommation de ses rafraichissemens, et le *Saint-Charles* qui estoit dans le mesme sentiment et dans le besoin de relascher aussi, il fust résolu que nous irions encore ensemble jusque au 9^e degré.

Nostre général qui n'avoit point encore changé d'intention de continuer sa route au cap de Bonne-Espérance avec les vaisseaux qui l'avoient peu suivre, et qui s'estoit roidy dans ceste résolution, ne pouvant entendre à

celle de relascher au Brésil et quoique tous les rafraîchissemens fussent consommés et qu'il y eut encore plus de cent malades languissans, croyant d'avoir de l'eau suffisamment jusques au cap, fust bien surpris d'apprendre par un calcul des eaux qu'il y avoit un mescomte de 25 à 30 pipes par la négligence de quelques officiers; cella et la crainte que les quatre navires qu'il voyoit résolu de relascher ne tombassent dans quelques inconvéniens ausquels sa présence ne seroit pas inutile le firent enfin résoudre à prendre le party et à relascher tous ensemble audict Brésil à la radde de Fernambouc, où ayant dressé nostre route nous arrivâmes avec un vent en poupe à la vue du cap Saint-Augustin le 21, et l'ayant doublé, nous mouillâmes dans cette radde au récif de Fernambouque, où estant arrivés, nostre général envoya quelques personnes à terre pour informer du nom et qualités du commandant, de ses sentimens et de ceux des habitans sur nostre arrivé et le dessin que nous avions de pourvoir à nos nécessités principalement à celle de nos malades que nous désirions de mettre à terre. Ceux qui furent députés à cela raportèrent que le gouverneur estoit un chevalier de Malte apellé don Jeronimo de Mendoza Furtado qui les avoit receu avec beaucoup de gravité et de grandes précautions pour empescher qu'ils ne parlâssent à personne du pays, les ayant faict conduire pour ce subject par des sergens qui les ramenèrent d'abord à leur chaloupe; quelques François qui estoient sur les lieux les voulurent aborder, mais il ne leur fust pas permis; ils receurent pourtant du gouverneur des assurances de sa bonne volonté en termes généraux. Il envoya le lendemain à bord de l'admiral un Augustin, son confident, et d'autres de ses domestiques avec des complimens, mais en effect pour recognoistre et les personnes et l'estat de nostre flotte. Ils sortirent très satisfaits des honneurs et des civilités qu'on leur randit, et nostre général envoya avec eux un de nos principaux ecclésiastiques qui, après plusieurs allées et venues, permit que l'on descendit à terre nos malades et la flotte feust pourvue de ce qu'elle avoit besoingt: mais comme c'estoit toujours avec de grandes réserves et des marques de defiance et que le gouverneur remetoit tout à son entreveue avec nostre général qu'il attendoit avec grands préparatifs pour sa réception, le conviant et pressant tous les jours de venir à terre, enfin il se résolut, avec Messieurs les directeurs, pour effacer par cette confiance le soupçon qu'il auroit peu avoir. Nostre général y fust receu avec toute la solennité et toute la magnificence que ledit gouverneur avoit peu faire paroistre par la monstre de ses milices à pied et à cheval qu'il avoit faict venir exprès de dans le pays et par le bruit de tous les canons des forts et des navires qui estoient dans le havre, faisant partout baisser les pavillons devant celuy de France et n'ayant rien oublié pour la parade de cette cérémonie.

Ces civilités continuèrent pendant nostre séjour et mesme avec affection, mais toujours difficile pour les instances que nous luy faisions, et inexorable sur celle de laisser entrer nos petits vaisseaux dans le havre, s'excusant sur

les ordres et les défences rigoureuses qu'il en avoit du Roy son maistre⁽¹⁾.

Nostre général ménagea cet esprit avec assés de dextérité pour en retirer tous les avantages qu'il fust possible jusques au jour que, par événement assés extraordinaire, ledict gouverneur fust arrêté prisonnier par les officiers de police et quelques gens des officiers du pays, à cause, disoient-ils, de ses tyrannies, et l'ayant renvoyé avec ses charges et informations au Roy de Portugal; cella ne se fist pas sans une grande esmeute et sans une allarme bien chaude pour nous qui entendions mille discours insolens de la populace contre nous, qu'on avoit arrêté le gouverneur pour ce qu'il vouloit vendre la terre aux François et plusieurs autres choses aussy extravagantes. Il y avoit quelques jours qu'il en courroit des bruits parmy ces gens-cy qui sont ordinairement fort crédules et fort menteurs; ils désarmèrent mesme tous les François qui se trouvèrent dans les rues, posèrent plusieurs corps de garde aux endroits les plus fréquentés par les François, et principalement devant le couvent des Capucins qui sont François et chés qui un des messieurs les Directeurs et quelques officiers estoient logés. Cella alla mesme jusques à crier « A morta Franceses! ». Mais enfin tout se calma

⁽¹⁾ Dans une autre lettre de la même époque, Montdevergues se plaint de difficultés avec plusieurs de ses capitaines :

« Ce 6 octobre 1666, la conduite des quatre capitaines d'infanterie a esté si mauvaise qu'elle est venue jusqu'à l'insolence, et je suis forcé à ne plus dissimuler comme j'ay fait jusqu'à cette heure et à chercher les moiens de les ranger dans leur devoir. Il y a quatre ou cinq jours qu'il s'en faut peu qu'ils ne me narguent et qu'ils ne me disputent le haut du pavé : ce qui fait un estrange effet parmy cette nation qui est toujours prosternée aus piés de ses supérieurs. Je n'y comprans rien; ils n'ont eu de moy que de civilités et des honnestetés en toutes rencontres et je ne puis pénétrer d'où leur est venue cette sorte témérité, tout d'un coup et sans aucune raison. Il faut qu'ils ayent formé quelque mauvais dessein et je tache à le découvrir, ne pouvant juger jusqu'où peut aller leur insolence. Je scay bien qu'ils font des complos et des cabales avec quelques brouillons que nous avons, mais je scaurois rien dire de positif. J'espère que je mettray bien remède à tout et que je réprimeray bien leur audace. Le navire pour le Portugal qui part demain ne me permet pas de penser à autre chose qu'à escrire; tout ce que j'ay manqué à leur esgard, c'est d'avoir eu trop d'indulgence et pour eus et pour leurs soldas. Il y a quelque temps qu'un enseigne s'enoyrant avec un capitaine de houce, des paroles vindrent aus coups et l'enseigne receut un soufflet. Lendemain, sans me parler de rien, à l'honneur du corps de l'infanterie et pour réparer l'injure, ils mirent tous les sergens et soldas avec cet enseigne et insultèrent le capitaine à coups d'épée et de bastons sur le pont et au milieu de cette ville, à la veüe de ses habitans et au grand scandale de tous et dans une conjoncture que ce peuple faisoit cent discours de nous et de mauvais desseins que nous avions, qu'il n'en falloit pas d'avantage pour esmouvoir un grand tumulte contre nous. Les capitaines vindrent tous quatre l'après-dîner pour soustenir cet attentat, quoy que je leur en représentasse les

à nostre satisfaction, ces messieurs ayant envoyé des principaux des leurs assurer nostre général de leur bonne volonté, avec offre de luy rendre toutes sortes de services et toutes les assistances pour la flotte que l'on pourroit tirer du pays; ils firent mettre une grande garde devant sa porte, tant pour honneur que pour sa conservation, ce qui nous rassura tous.

En ce temps qui estoit à la fin du mois d'aoust, la flotte de la baye de Tous les Saints commença à paroistre et, entrant dans ses rades, l'admiral ne fist pas difficulté de saluer incontinent le pavillon de France fort honnorablement, et luy fust répondu avec la mesme courtoisie. Le général estoit un couzin germain de ce gouverneur et appelé don Georges de Mendoza. La flotte du Rio Janeiro qui passa quelques jours après en venant de ceste coste mais ne mouilla pas, salua aussy nostre pavillon.

Depuis ce temps là, nous travaillons incessamment pour remettre nostre flotte en estat de continuer son voyage, et nous sommes sur le point de mettre à la voile dans sept ou huit jours, ayant esté obligé d'attendre jusques à cette heure la mousson des vents du nord-est qui ne comence que au mois d'octobre et dure jusques en mars, mais on dit qu'elle est très certaine et aussy nous espérons, avec l'ayde de Dieu, de faire nostre traversée heureusement jusques au cap de Bonne-Espérance. Nous ramenons une

périlleuses conséquences, mais il sembloit encore que je leur en devois de reste et parloient bien plus haut que moy et en termes peu respectueux et qui sentoient fort la mutinerie; au lieu de s'excuser, ils menaçoient encore et mesme de casser l'enseigne et de le renvoyer en France par un arrest de leur petite République, comme s'ils en avoient le pouvoir. Je ne demeuray pas muet, mais enfin, je voulus oublier tout cela pour les ramener par la douceur à mieux connoistre leur devoir, mais ils sont incorrigibles; ils ont bien osé me faire entendre que l'ordre du Roy ne les oblige de m'obeyr qu'à l'Isle Daufine et point en chemin ou ailleurs, et je ne sçay pas comme quoy cela pourra s'accomoder avec les desseins que nous avons à la Baye de Saldaigne et d'autres que l'on pourroit former selon les occurrences. C'est le sieur de Reguin qui est le docteur subtil et qui donne aux autres des instructions comme le plus vieux; il y en a deux qui ne font que sortir de petits mouquetaires, les sieurs de Béchon et de Neays, de régimens de Duras et de St-Giniez; le quatrième est le sieur de Merlimon de Schulemberg, esprit bizarre et peu solide. Tous ensemble, je ne sçay où l'on me les a choisis, mais je n'en ay jamais veu de pareils et si difficiles à ménager. Je ne sçay encore à quoy ils prétendent que puisse aboutir leur audace. J'appréhende qu'elle n'aille à quelque chose de pis que la grimace. Dès demain, je m'appliqueray à m'esclercir de tout et à y donner ordre. Si le Roy ne m'en envoie de bien exprès et qui expliquent le pouvoir qu'il plait à Sa Majesté que j'aye sur ces messieurs et sur leurs compagnies, ils me feront des affaires et des chiquanes à tout moment et je n'en pourrais pas tirer grand service ny pour le Roy, ny pour la Compagnie, n'ayant rien en mains qui marque mon pouvoir que ma commission en termes généraux, ce qui ne suffit pas pour m'autoriser et il faut qu'ils voyent que je puis casser et pouvoir.» (Archives de la Marine, B³ 3, p. 83-84.)

ouere que nous avons trouvée icy des deux que la compagnie fist partir l'année passée au mois de juillet et qui avoit malheureusement relasché dans ces costes ⁽¹⁾.

TROISIÈME LETTRE, ÉCRITE DE MADAGASCAR.

Relation du départ du Brésil de la flotte de France et de son arrivée à l'isle Dauphine, le 8 mars 1667.

Au Fort-Dauphin, ce 20 février 1668.

Après que la flotte de Portugal fust partie de la radde de Fernambouc, les officiers de la camera qui avoyent la direction des affaires, continuèrent encore quelques jours à nous faire paroistre la mesme bonne volonté et les mesmes dispositions à nous favoriser et à nous accomoder de tout ce de quoy nous pouvions avoir besoin pour la subsistance de nostre flotte et pour la mettre en estat à pouvoir continuer son voiage; mais lesdits officiers commansant peu à peu à se refroidir, incités, à ce que l'on dit, à cela par un don Fernand de Niera, très puissant dans le país et chef de la faction qui en avoit chassé les Hollandois, et un don Jacomé, colonel de l'infanterie, et quelques autres de leur cabale, enfin ils nous firent entendre, environ le commencement du mois d'octobre, qu'un plus long séjour de nostre flotte leur seroit extrêmement à charge, espuisant le país du peu de vivres qu'il y avoit et les empeschant de pouvoir aller chacun vacquer à leurs affaires particulières. Nous qui n'attandions que les vents pour partir et qui ne les avions pas encore favorables, tachions à les contanter de civilités et de belles parolles avec les assurances de la passion que nous avions de mettre à la voile et du besoin que nous en avions bien plus pressant que le leur. Ils se contantèrent pour quelques jours, mais revenant incessamment à la charge et à la fin avec un peu d'indiscrétion, Monsieur le général se résolut de se retirer à la flotte et d'aller prendre congé des dits officiers de la camera pour le 15 d'octobre. Ils tesmoignèrent qu'ils soubetteroient que Messieurs les directeurs se retirassent aussy, mais leur ayant faict connoistre que cella ne se pouvoit pas à cause de plusieurs affaires qui estoient encore à régler dans la ville et que ce ne seroit pas un moyen de dépescher le départ de la flotte sy ces messieurs ne restoient pour l'avancer et le solliciter, ils y acquieschèrent.

Le 15, le temps fust sy rude et la mer sy haute qu'il fust impossible de s'embarquer en chaloupe pour aller jusques à la flotte qui estoit à l'ancre à deux grandes lieues de la ville, et ce mauvais temps ayant continué du lundy jusques au samedy, ce qui estoit une excuse bien légitime à Monsieur le général de n'hazarder pas sa personne, ces gens assés brutalement

(1) Archives de la Marine, B³, p. 85-88.

n'en faisant que murmurer et disant qu'il y avoit quelque finesse cachée sous ce retardement, ou poussés par quelque autre motif ou quelque dessein à nous inconnu. Mondit sieur le général résolut à s'embarquer le mesme samedi quoyque le temps fust extrêmement rude, sur quoy tous lesdits officiers de la camera et les officiers de guerre parmy lesquels don Jean de Sousa tenoit le premier rang, commandant les armes à la place du gouverneur, se mirent en devoir de l'accompagner jusques hors du récif, l'ayant fait saluer du canon de toutes les tours et forteresses et des navires qui estoient à l'ancre. S'estant séparés avec beaucoup de complimens et civilités de part et d'autre, Monsieur le général se rendit à l'admiral où ayant appris deux jours après que lesdits officiers pressoient assés indiscrettement Messieurs les directeurs de se retirer aussy, quoyque les affaires de la flotte ne fussent pas achevées et que le temps fut extrême, il se résolut d'envoyer un garde exprès et une lettre audit sieur don Jean de Sousa pour les faire un peu rentrer en eux-mesmes qui fit un très bon effect et les obligea de souffrir patiemment que nos affaires fussent achevées pendant neuf ou dix jours encore, au bout desquels messieurs les directeurs estant réunis à la flotte, on résolut de mettre à la voile le deuxiesme de novembre de l'année 1666, ce qui fust exécutté, et nous avansâmes par un petit vent jusques à la hauteur du cap Saint-Augustin où ayant rencontré des vents nord-est favorables à nostre route qui depuis quinze jours n'avoient pas soufflés, nous en profitâmes tout autant qu'il nous fust possible pour nous mettre au large et hors de l'apprehension des Abrolhos. Il est à remarquer qu'il n'est point sy dangereux de les doubler, ny sy difficile comme il paroist sur les cartes des Holandois et par leurs relations, ce que nous avons vérifié par les rapports bien plus assurés des Portugais qui naviguent incessamment le long des costes du Brésil et sont obligés à tous momens de les doubler; ils assurent tous unanimement qu'ils n'avancent pas plus en mer de vingt ou vingt-cinq lieues au plus, que le canal entre eux et la terre ferme n'est que dix ou douze lieues, et qu'enfin de la hauteur du cap Saint-Augustin faisant sa route droit au sud, on les double sans difficulté quoyque les Hollandois les mettent sur leurs cartes à cinquante ou soixante lieues en mer esloigné de la terre ferme; pour estre pour plus grande précaution et pour prévenir la dérive de l'ouest que l'on ne peut esviter avec les vents d'est ou de sud-est qui ne sont que trop fréquens en cette route où il est bon de se mettre au large le plus que l'on peut, et pour cet effet nous courûmes à l'est et sud-est jusques au douziesme degré de latitude et le septiesme du mois, où n'ayant rencontré qu'un vent d'est nous ne pûmes faire que le sud et mesme en dérivant à l'ouest, et dans cette course, nous passâmes le tropique le 15 novembre, et continuant nostre route jusques au 28° degré et le 18 du mois, nous fûmes pris d'un calme qui dura trois jours, et jusques au dimanche 21 qu'un bon vent s'estant levé à la fin de la grande messe, nous fîmes servir de toutes nos voilles pour faire chemin, l'admi-

ral étant le plus avancé, mais voyant que la *Marie* et de tous les autres navires de la flotte pas un ne se mettoit en debvoir ny de le suivre, ny de mettre à la voile, et ne pouvant rien comprendre à un procédé sy estrange et d'une telle négligeance, Monsieur l'admiral commanda qu'on mit tous les signaux pour les appeler et en panne pour les attendre, et y demeura cinq grandes heures et jusques à la nuict où l'on mit des feus extraordinairement pour assembler la flotte, mais le tout en vain; car le lendemain au jour l'admiral se trouva hors de vue de tous les autres navires.

Deux jours après, sur le soir du mardy, nous les aperçûmes au sud-ouest de nous, quatre ou cinq lieues plus avancé dans la route et, croyant qu'ils nous attendroyent, nous allâmes à eux toute la nuict; mais à la pointe du jour nous n'en vismes plus aucun et fûmes obligés de continuer seuls nostre route que nous jugeâmes la plus seure sur les 38 degrés de latitude, quoyque la mer y fust fort haute et les vents impétueux. Le 28, nous vismes quantité d'oiseaux, et le 29, les isles de Tristan de Cogne dont la principale a un pic presque aussey haut que celui de Ténériffe et que, peut-estre jusques à nous, n'avoit pas esté remarqué à cause d'un brouillard qui d'ordinaire le couvre depuis le milieu de la montagne jusques au sommet, et, par bonheur, le jour que nous passâmes au devant, à l'heure de midy, le temps se trouva sy clair et serain que nous vismes à plain et à découvert toute la pointe.

Nous passâmes au sud de cette isle, à cinq ou six lieues, et le vent s'y estant renforcé nous continuâmes nostre route droit au cap de Bonne-Espérance où nous arrivâmes le dixiesme du mois de décembre, droit à la baye de la Table où le sud-est souffloit sy furieusement que nous n'y pûmes entrer et nous allâmes mouiller à l'isle de Robbez, selon l'instruction des Hollandois, et le douziesme, le temps estant radouci, nous levâmes l'ancre pour aller à la Table Baye, où nous mouillâmes sans aucune difficulté. Aucun de nos vaisseaux n'y estoyent encore arrivés, il n'y avoit qu'une flotte hollandoise avec le pavillon des Estats; nous saluâmes le fort, il nous répondit, et le commandant envoya un de ses officiers à nostre bord pour nous reconnoistre. Le lendemain matin, Monsieur le général envoya le sieur de Mondevergue pour faire compliment au commandant qui vint en personne, le lendemain, à bord de l'admiral saluer Monsieur le général, et lui offrit tout ce qui déparloit de luy et de Messieurs des Estats. La soumaque estant arrivée le jour devant, Monsieur le général se résolut de l'équiper incessamment pour l'envoyer visiter la baye de Saldaigne, et commit à cet effet quatre ou cinq personnes intelligentes qui rapportèrent la difficulté qu'il y avoit de s'y establir par le manquement d'eau et de bois, ce qui le fit résoudre à quitter la pensée qu'il avoit eu d'y envoyer du monde pour l'y occuper.

Huit jours après l'arrivée de l'admiral à la Table Baye, la *Marie* y arriva avec le *Saint-Charles* et le *Terron* et, trois ou quatre jours après, tous les

navires de la flotte, qui demeura environ trois semaines à se pourvoir d'eau et de bois et de quelques rafraîchissemens. Le 29, Monsieur le général avec MM. les Directeurs descendit à terre, à la prière du s^r Qualbergen, commandant, qui le reçut avec une grande magnificence et au bruit de trois salves de tout son canon et de sa mousquetterie.

Le septiesme janvier, la flotte mit à la voile pour prendre la route de l'isle Bourbon. La nuit du départ, la mer fut haute, la plupart des navires séparés: il ne demeura avec l'admiral que le *Saint-Charles*, le *Terron* et la frégate la *Paix* et la soumaque fut contrainte de relâcher à la Table Baye, son estable s'estant entr'ouverte. Nous allâmes de conserve chercher les 39° et 40° degrés de latitude jusques au 15 que le *Saint-Charles* nous quitta, et le 27 la frégate la *Paix*, et n'estant demeuré que le *Terron* avec l'admiral, nous continuâmes à courir à l'est, sur la même latitude, jusques au 30 que nous commansâmes à mettre le cap au nord-est et au nord pour trouver la latitude de l'isle Bourbon qui est à 21 degrés sud et nous croyons la rencontrer le 8 ou le 10 de febvrier, ayant pour cet effet mis le cap à l'ouest, mais le méconte de nos pilottes qui estoient allés à l'est pour le moins dix degrés plus qu'ils ne croyent, nous retarda huit jours davantage sur cette route avec bon vent, sans découvrir aucune terre ce qui nous faisoit juger que nous avions passé les isles de Maurice et de Bourbon et que nous allions aborder celle de Madagascar. Dans ce doute, le 17, au soleil levant, nous vîmes la terre à sept ou huit lieues de nous et nous reconnûmes enfin que c'estoit celle de Maurice, où les calmes nous ayant arrêté deux ou trois jours, nous ne découvrîmes celle de Bourbon que le 20 et n'y pûmes mouiller que le vingt deuxiesme à la baye Saint-Paul, n'y ayant encore aucun de nos vaisseaux arrivés. La distance entre ces deux isles ne doit pas estre sy grande qu'on le crut jusques à cette heure, estant aisé par un beau temps, du milieu à la mer, de voir la terre de toutes les deux.

Le sieur Renault, commandant de l'isle Bourbon, vint à bord de l'admiral et nous informa de ce qui consernoit ladite isle et de ce qu'il avoit appris du Fort Dauphin qu'il nous dit estre en très mauvais estat et par la mort des principaux, le manquement des vivres et la guerre qui y estoit allumée entre les François et les naturels du pays. L'isle Bourbon, quoy que très sauvage en apparence et plaine de montagnes et de bois impénétrables, a des endroits sy agréables à voir, un air et des eaux sy excellentes, une sy grande quantité de gibier et de poisson et de tortues de mer et de terre, de bœufs sauvages, de cabrits et de cochons qu'il n'y a personne qui ne soit excité d'y demeurer et c'est une sy grande différence du climat et des douceurs de cette terre à celui de celle-cy qu'il ne peut exprimer⁽¹⁾.

(1) M. Guet a étudié les origines de l'île Bourbon. On trouve aux Archives coloniales (C² Bourbon, 1) un « mémoire concernant les advis de ce qu'il conviendrait suivre pour l'establisement considérable que le Roy devra faire en l'isle

Depuis cinq ou six mois, le sieur Regnault, par ordre de monsieur le général, avec un pilote, un ingénieur et quelques autres, a fait le tour de l'isle par terre, en 20 jours, pour en bien reconnaître tous les endroits et les situations, qui en ont dressé une carte assés exacte. Après avoir attendu quatre ou cinq jours la *Marie*, nous nous résolûmes à lever l'ancre, lorsqu'elle parut avec le *Saint-Charles* et vint mouiller auprès de nous le 26, ce qui nous obligea à y faire encore quelque séjour et conférer avec M^r les directeurs sur l'estat présent des affaires; mais le deuxiesme du mois de mars, après un calme de deux jours, il se leva subitement à midy un vent sy furieux que nostre câble manqua, et ayant jetté un autre ancre en mer, qui estoit tout paré, et ne put jamais prendre, et nous fumes enfin contraint d'abandonner à terre nostre chaloupe qui y estoit allé et plus de soixante de nos gens, et en cet estat nous fîmes nostre routte droit en cette isle Dauphine, avec un temps sy rude qu'il aprochoit fort du houragan et nous en découvrîmes la terre le 6 du mois de mars à soleil levant, et la cotoyâmes pour trouver l'entrée de cette baye jusques au soir qu'il nous vint une chaloupe avec le maître de la *Duchesse* pour nous conduire, mais nos pilottes et luy s'entendirent si mal les uns et les autres qu'ils faillirent à nous faire échouer sur les roches que nous vîmes à la portée de la carabine de nostre navire. Dans cette extrémité nous ne pensâmes qu'à revirer et à regagner la mer, à 28 ou 30 brasses, où nous jettâmes l'ancre pour passer la nuit. Le lendemain, nostre câble ayant encore manqué, nous fûmes contraint de faire une bordée à la mer et le matin du huitiesme en ayant fait un autre à la terre, nous entrâmes en cette baye, où nous trouvâmes la *Mazarine*, la frégate la *Paix*, la *Duchesse*, et la houce La Moisse arrivés depuis sept ou huit jours, n'ayant pas passé à l'isle Bourbon et ayant coupé par le plus court. Le mesme jour, Monsieur le général descendit à terre et l'on fit chanter le *Te Deum*. Le 9, M. Caron arriva dans le *Saint-Charles* qui avoit eu à Bourbon une pareille aventure à celle de l'admiral et y laissa ses ancres

de Bourbon et son utilité, dressé par Estienne Regnault, cy-devant commandant de laditte isle pour le service de Sa Majesté et celuy de la Compagnie des Indes orientales, depuis le mois d'août 1665 jusque en juin 1671. L'île Bourbon, dit Regnault, constitue une excellente relâche pour les vaisseaux allant aux Indes. La Compagnie l'a beaucoup négligée; on n'y a point envoyé des ouvriers mais seulement des gens sans métier qu'il a fallu instruire. Il est nécessaire de n'y envoyer que des gens de bonnes mœurs et non pas des colons que l'on tire de l'hôpital général. Il faudrait un homme habile qui sût bien faire le sucre pour l'apprendre aux habitants et aussi quelqu'un qui enseignât la culture de l'indigo. L'anse de Saint-Paul est un bon mouillage; c'est là que Regnault s'établit lorsqu'on lui donna le commandement de l'île. En 1667, quelques colons s'établirent sur le bord de la rivière Sainte-Suzanne et y firent des défrichements. En 1669, Regnault quitta Saint-Paul et vint se fixer au nord de l'île, près de la rivière de Saint-Denis d'où le nom de sa nouvelle résidence; c'est là qu'il faudra établir le chef-lieu de l'île.

et ses amarres. Le *Terron* arriva deux jours après et le 15, la *Marie* avec monsieur de Faye et tous ensemble commansèrent à délibérer et à résoudre ce qui seroit à faire de mieux et pour le service du Roy et pour l'avancement des affaires de la Compagnie des Indes orientales⁽¹⁾.

LE SÉJOUR DE M. DE MONTDEVERGUES À MADAGASCAR.

M. de Montdevergues ne nous a pas laissé malheureusement sur son séjour à Madagascar des documents aussi détaillés que sur son voyage de la Rochelle à Fort-Dauphin. Nous n'avons trouvé dans les divers dépôts d'archives que quelques lettres émanant du gouverneur comtadin.

1^o Le 11 décembre 1666, une lettre par laquelle M. de Montdevergues déclare qu'il a pris le parti de M. de Ligne contre les officiers et qu'il a fait rendre à MM. les directeurs les honneurs qui leur étaient dus. Il a eu toujours la fortune contre lui; il voudrait la voir se démentir à la fin de ses jours. Il fait l'éloge de la vigilance de MM. Faye et Caron⁽²⁾.

2^o En 1669, nous avons le résumé d'une lettre de M. de Montdevergues dans laquelle il dit que l'île de Madagascar ne peut servir que pour la relâche des vaisseaux et leur approvisionnement en riz et en bestiaux. On ne peut faire aucun établissement dans l'intérieur des terres; c'est la baie de Saint-Augustin qui convient le mieux pour la création d'une station de ravitaillement. Il a organisé des magasins pour y recueillir le riz dans l'île Sainte-Marie et les a confiés au sieur Belleville⁽³⁾;

3^o Nous avons trouvé aux archives des Affaires étrangères une lettre de M. de Montdevergues, lettre dont les premières lignes sont fort curieuses; elle est datée du 1^{er} mars 1669.

Je veux croire, Monsieur, que vous ne vous plaindrez pas d'estre importuné une fois l'an et que je serai encore des plus discrets parmi vos serviteurs. . . . Je commence à sentir la joye de mon retour et me promet quasi de la bonté divine qu'il me reste assés de santé et de forces pour effectuer le dessein que j'en ay fait pour l'année prochene, ne doutant pas que le Roy ne m'aye accordé la permission que je luy en ay demandé.

(1) Archives de la marine, B⁴ 3, p. 181-185.

(2) Archives coloniales, Madagascar, I (carton).

(3) Archives coloniales, Madagascar, I (carton).

Trois ans de résidence dans un pays comme celui-cy et un an de navigation peuvent passer pour une assez bonne courvée pour un homme qui s'en va au galop au climatérique, mais un mois de sollicitation me seroit encore plus rude et surtout auprès de nostre collègue de qui je crains le conseil comme du defunt; c'est pourquoi il me donnera ce qu'il luy plerra; s'il me paye de ses gages comme à son commis ou à son domestique, il n'aura pas sujet de me les plaindre. Je les ay bien gagné et à la sueur de mon corps, car il fait un chaud du diable cette année et mon pauvre esprit n'a pas moins sué à raccomoder tout cecy et j'ose me vanter un peu auprès de vous, Monsieur, ce que je n'oserois pas auprès d'un autre, que j'ay fait le devoir d'un homme entendu et que j'ay un peu plus contribué à l'avancement de toutes les affaires que pas un de leurs directeurs, ne leur en déplaise. J'ay mis une bonne discipline et sur les gens de mer qui sont les plus mutins et sur les habitans de la terre. J'ay trouvé icy les trois fléaux de Dieu; j'y laisse la paix, l'abondance et la santé, la campagne cultivée et ce lieu passablement bâti. Au moins, le fort sera renfermé de murailles qui ne l'estoit pas auparavant que d'une douzene de perches. La police y est bonne et les réglemens bien observés⁽¹⁾.

Le 24 décembre 1668, le roi avait donné l'ordre aux officiers des deux compagnies des régiments d'infanterie de La Motte et de Schulemberg qui étoient à l'île Dauphine de reconnaître M. de Chammargin comme commandant; M. de Montdevergues recevait à son tour, le 31 mars 1669, une lettre par laquelle il lui étoit ordonné de reconnaître le sieur de Chammargin en la qualité de lieutenant général au gouvernement de l'île Dauphine, Bourbon et autres; les pouvoirs de M. de Chammargin étoient datés du 1^{er} avril 1669.

Nouvelle lettre du roi, celle-ci en date du 4 décembre 1669 à MM. Faye et Caron pour leur faire part de l'envoi de M. de La Haye aux Indes. Le conseil souverain de l'île et M. de Montdevergues recevaient à la même date une lettre royale leur intimant de reconnaître M. de La Haye comme gouverneur de l'île Dauphine. Les provisions de M. de La Haye comme gouverneur et lieutenant général de l'île Dauphine sont du 5 décembre 1669. Peu de temps après l'arrivée de M. de La Haye, M. de Montdevergues rentrait en France; à son débarquement, il étoit arrêté et conduit au château de Saumur, où il mourut au mois de janvier 1672⁽²⁾.

(1) Archives du Ministère des affaires étrangères, Asie, III, fol. 11.

(2) Archives coloniales, Madagascar, I (carton).

LA QUESTION DES ÎLES CHAUSEY

AU XVIII^{ème} SIÈCLE,

PAR M. FÉLIX MOURLOT,

Professeur d'histoire au Lycée de Caen.

I. — GÉOGRAPHIE.

A peu de distance de la presqu'île du Cotentin et de la presqu'île armoricaine, à 14 kilomètres au nord du Grouin de Cancale, à 30 kilomètres au sud de Jersey, à moins de 10 kilomètres à l'ouest de Granville, un plateau sous-marin faiblement immergé supporte une grande quantité d'écueils et d'ilots dont la plupart sont recouverts par la haute mer. De la pointe du Lihou qui protège Granville, on les voit émerger au loin des flots, barrant l'horizon d'un rideau de rocs hérissés, à l'aspect fantastique. C'est l'archipel français des îles Chausey.

Cette « poussière d'îles » est le résultat de nombreux cataclysmes qui, à l'époque historique, eurent pour théâtre la partie septentrionale du golfe actuel de Saint-Malo. Les efforts redoublés d'une mer souvent violente dans ces parages auraient, si l'on en croit la tradition, détaché du continent une vaste région boisée, le « Scisciacum nemus » dont parlent les *Vies de Saints*, et formé une grande île unique que les documents du moyen âge appellent déjà Chausey. Une charte de l'année 1022, signée par le duc de Normandie Richard II, père de Robert le Diable, accordait aux religieux du mont Saint-Michel comme dépendance de la baronnie de Saint-Pair, une île mentionnée sous le nom de « Calsoi ». Ce serait donc après cette date que des catastrophes analogues à celles qui frangèrent d'écueils les côtes d'Armorique et d'Ecosse auraient brisé l'île primitive en une infinité de fragments. Cette action destructrice des eaux sépara de la terre principale plus de trois cents rochers, dis-

séminés sur une longueur de 12 kilomètres de l'est à l'ouest, de 8 kilomètres du nord au sud, dont beaucoup n'offrent d'ailleurs que quelques pieds carrés de surface, et disparaissent sous les hautes marées.

Cinquante-trois restent toujours au-dessus du niveau marin. Comme les grands dictionnaires géographiques de Joanne et de Vivien de Saint-Martin ne mentionnent que les trois ou quatre principales îles, nous avons cru intéressant d'en reproduire la nomenclature complète, d'après l'acte de concession de cet archipel que Louis XV accorda à l'abbé Nolin le 28 juillet 1772⁽¹⁾. Ce sont : la Grande Ile, la Génétaie, la Houllée, le Vieux, le Hourton, les Deux Chapeaux, la Masure, la Meule, l'Ile aux Oiseaux, l'Enseigne, la Petite Enseigne, le Canon, Plate-Ile, les Deux Homards, les Carniquets, l'Ile aux Guernésiens, la Mauvaise, les Trois Huguenans, la Roche Hamon, la Chapelle, la Conchée, le Grand Cheval, la Jaune, Longue-Ile, Fortune, Ancre, Petite Ancre, la Vache, les Trois Islets, Guibeaufossé, le Beauchée, le Colombier, le petit Colombier, le Colombier foureux, l'Ile Mar, le Pincret, les Deux Prisées, la Grande Fourche, la Petite Fourche, la Launière, le Grand Épail, le Petit Épail, Richeroche, la Corbière, la Petite Corbière et le Hérisset.

Tous ces rocs sont loin d'avoir la même étendue et de présenter le même aspect. La plupart apparaissent l'été comme d'étroites pelouses de gazon, où nul mouton ne vient paître, où rarement un pêcheur débarque : seuls, les cormorans, les barges ou bécasses de mer, les mouettes et les goélands les fréquentent. A leurs pieds, des prairies flottantes de varech, recouvrant des écueils immergés, semblent à marée basse prolonger la terre ferme.

Un chenal assez large et assez profond pour que l'escadre de la Manche puisse s'y frayer passage, coupe en deux parties le plateau des Chausey. C'est la passe de la Conchée. Exception faite des Huguenans, les îles les plus importantes se trouvent toutes à l'ouest de ce passage : telles l'Ile aux Oiseaux, la Meule, l'île Longue, l'île d'Ancre ou d'Anneret « belle prairie toute fleurie de scilles et de marguerites, entourée de rocs que recouvre une inextricable végétation de lierre, de prunelliers, de ronces, de troènes, de fragons

⁽¹⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1743.

aux baies rouges, de chèvrefeuilles et de fougères⁽¹⁾. La plus grande de toutes s'appelait Chausey et donna son nom à l'archipel : on la nomme plus communément la Grande Île.

La Grande Île a une longueur de 2 kilomètres environ, du nord-ouest au sud-est et une largeur très variable, par suite des sinuosités du littoral et des anses assez profondes que la mer y a creusées : sa plus grande largeur est d'un quart de lieue. Elle est séparée de l'Île Longue, du Grand Colombier et des autres îlots qui la bordent au nord par une étroite passe appelée le « Sound », qu'on a « piquetée de balises formant au loin une perspective fuyante », et dans laquelle les bâtiments doivent s'avancer avec précaution. C'est la principale voie d'accès à l'île.

Chausey a été fréquemment visitée, — dans un but intéressé, par des agents du fisc désireux d'y établir une station douanière ou des agriculteurs qui voulaient l'exploiter; — dans un but scientifique, par des naturalistes avides de connaître la faune originale de ces îles; — ou simplement par des touristes en quête d'impressions de voyage. A la première catégorie de ces explorateurs appartiennent le fermier général Dupleix et l'abbé Nolin qui parcoururent l'île au XVIII^e siècle et qui laissèrent de leur visite deux mémoires circonstanciés que nous analyserons plus loin. M. de Quatrefages est le plus illustre des naturalistes que leurs recherches scientifiques conduisirent à Chausey : il publia dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1842, un pittoresque compte rendu de son séjour assez prolongé dans la Grande Île⁽²⁾. Enfin, il y a quelques années, le chroniqueur militaire du *Temps*, M. Ardouin Dumazet, à qui nous devons bientôt une enquête sincère et complète sur l'état géographique et économique de notre pays, n'a pas oublié Chausey en faisant son tour de France. Il y a passé quelques jours, et dans la 5^e série de sa précieuse relation, il a consacré à cet archipel plusieurs pages d'une très attachante lecture⁽³⁾.

A l'aide des renseignements fournis par ces divers auteurs, et de ceux que nous ont récemment donnés MM. Guillot et Lemoine, maires de Blainville et d'Agon, à l'obligeance desquels nous rendons volontiers hommage, nous pouvons essayer de retracer la physionomie et d'indiquer l'importance actuelle des îles Chausey.

(1) A. Dumazet, *Voyage en France*, 5^e série, p. 363.

(2) Numéro du 1^{er} mai 1842.

(3) *Voyage en France*, 5^e série, p. 350-366.

Entrons avec M. Ardouin Dumazet dans la Grande Île : « Elle est si bizarre avec sa chapelle juchée sur un rocher, ses maisons basses placées sur le sol, sans jardinet, sans verdure, sans rien qui rappelle la vie ordinaire à la campagne. Pas un poulet, pas un pigeon, pas même le chou familial croissant à l'abri du vent. Sur les pelouses montueuses, au milieu desquelles le granit surgit en grandes masses, une herbe courte, où fleurissent de petites scilles. Les parties les plus sauvages ont des ronces, des fougères, des touffes de tanaïsie. . . . Entre les rochers un sentier s'achemine jusqu'à une petite baie bordée de maisons et de cahutes. Les maisons sont bien construites, l'une d'elles a des allures de villa; les autres sont la cantine et une auberge. Les cahutes sont posées sur les rochers, parfois entre deux blocs, misérables demeures faites de grosses pierres et de boue, de débris de navires et de mottes de gazon, recouvertes de pierres plates, le tout déjeté et sordide. A l'intérieur, ayant à peine deux ou trois mètres carrés, des coffres remplis de foin et de varech servent de couche, un foyer entre deux pierres dont la fumée monte par un trou dans la toiture, quelques instruments de cuisine pour faire la soupe au poisson, et c'est tout. Il y a comme cela une quinzaine de tanières⁽¹⁾. »

Au centre de l'île, près d'une fontaine d'eau douce, où mène un chemin ombragé de trembles, l'on trouve une ferme qui procure aux habitants de Chausey du laitage et des légumes; — autour d'elle, un grand jardin, d'une merveilleuse richesse de végétation. D'énormes figuiers, que l'abbé Nolin y trouva déjà au ^{xviii}^e siècle, et dont il a fallu étayer les branches; — des myrtes géants dans une allée, des oliviers dans une autre; — des arbres fruitiers, pommiers et poiriers, chargés à rompre sous le poids; — des massifs de fleurs éblouissantes; un climat propice à l'agriculture et aussi à l'élevage; des chevaux et des vaches paissant dans une vaste prairie.

A côté de ces ressources agricoles, d'autres également enviables. Des carrières d'un granit inépuisable, aux couleurs variées, mais surtout d'un granit bleu pâle, où il y a un siècle, plus de deux cents ouvriers tiraient constamment de la pierre pour les travaux du roi à Granville et à Cherbourg. D'après la tradition, c'est avec la pierre de Chausey que fut bâtie l'abbaye du mont Saint-Michel;

(1) A. Dumazet, ouvrage cité, p. 351.

ce fut sûrement elle qu'on employa à construire la digue de Cherbourg, et c'est le granit de ces îles qui a fourni à Paris les pavés durs et résistants qu'on y foule. Joignons enfin à ces produits de l'industrie extractive la récolte du varech abondant dans ces parages qui donne un engrais excellent, et peut être utilisé dans la fabrication de la soude; — et les profits rémunérateurs d'une pêche toujours fructueuse.

Malgré tant d'avantages apparents, les Chausey sont trop peu peuplées. Seule la Grande Île est aujourd'hui habitée par une population qui ne dépasse guère la cinquantaine. Les gardiens du phare et du sémaphore avec leurs familles, quelques pêcheurs et les habitants de la ferme constituent la population fixe de l'archipel. Temporairement, 25 pêcheurs y séjournent de février à novembre par périodes de quinze jours : ils y viennent pêcher les homards, les crevettes-bouquets et les congres. Ils viennent tous de Blainville, et reportent les produits de leur pêche sur le continent, où ils les écoulent sur les marchés de Coutances, de Périers et de Saint-Lô. Si d'autres pêcheurs, Granvillais, Cancellais ou Malouins fréquentent l'archipel des Chausey, ils n'y séjournent jamais.

Quoique peu nombreux, les habitants sédentaires de la Grande Île ont leur église paroissiale et leur maison d'école. Le curé desservant (M. Delauney) est en même temps instituteur d'une douzaine d'enfants. Église, école et presbytère sont bâtis à l'ombre d'un fort créé en 1866 et déjà déclassé. Pour le construire, l'État avait alors acheté 14 hectares 40 ares de terrain qui sont restés domaine public. Tout le reste de l'archipel est actuellement propriété privée, appartenant à la famille Hédouin. C'est à la fin du XVIII^e siècle, qu'après d'infructueuses tentatives d'exploitation, le roi Louis XV en concéda la possession à un particulier. Depuis, un « lord des îles » régit les Chausey; c'est même l'organisation de la propriété privée qui en empêche aujourd'hui le développement économique. Le propriétaire s'en est réservé l'exploitation. Il loue 10 francs par mois les maisons qui servent d'habitation à la population sédentaire, et 10 francs par an aux pêcheurs Blainvillais l'emplacement de leurs cabanes; mais il ne loue pas la moindre parcelle de terrain pour le jardinage. Bien plus, défense aux locataires d'avoir une basse-cour, d'élever poules, pigeons ou lapins. Il y a une cantine banale, où le régisseur, qui cultive toute la terre labourable au profit de la famille Hédouin, vend les produits de sa

ferme. Dans ces conditions, on comprend que l'île manque de confort et que Joanne et Baedeker recommandent au touriste de se munir de provisions au départ de Granville s'il veut dîner copieusement à Chausey.

Par suite des mêmes exigences, l'exploitation des carrières de granit de l'île, autrefois très active, a cessé. Les granits qu'on emploie en quantité à la digue de Cherbourg ne proviennent plus des Chausey, mais de l'île Grande, sur la côte bretonne, voisine de Lannion : c'est là que les carriers normands, les gens de Diélette, de Flamanville et du Cotentin, désertant les chantiers qui leur étaient fermés, ont été élire domicile.

Enfin, d'autres raisons économiques plus générales ont diminué le nombre des « barilleurs » qui fréquentaient les Chausey pour y récolter le goémon ou varech. Cette plante marine incinérée servait à faire des pains de soude, expédiés aux usines qui fabriquent l'iode. Mais une trop active concurrence de l'Écosse, de la Norvège, de l'Allemagne et surtout du Chili qui importe en Europe ses soudes minérales, abaissant dans des proportions considérables le prix des produits tirés du varech, a découragé les entreprises. Aucun industriel n'exploite aujourd'hui le goémon des Chausey pour en faire de la soude. Mais comme ces algues non incinérées donnent au sol une assez grande quantité d'humus et de potasse, un négociant de Granville (M. Dior) en enlève une partie chaque année, moyennant 2 francs par tonne, et en use pour la fabrication de ses engrais.

Telles sont les ressources actuelles de cet archipel auquel son heureuse situation, la douceur de son climat, l'abondance et la variété de ses productions semblaient promettre plus de prospérité et de richesse. Au siècle dernier, on augurait mieux de l'avenir des Chausey. Un rapide exposé de leur histoire montrera qu'elles parurent dignes alors de fixer longtemps l'attention du gouvernement français et qu'elles furent l'objet continuel des convoitises des Anglais désireux de les annexer à leurs îles de la Manche. Au moment où l'Angleterre revendique la propriété des Minquiers, des Ecrehou et des Dirouilles, il nous a paru intéressant de rappeler les tentatives jadis faites par elle sur les Chausey pendant nos guerres maritimes du XVIII^e siècle, où elle s'en empara à plusieurs reprises, sans pouvoir toutefois en conserver la possession.

II. — HISTOIRE.

On sait fort peu de chose sur l'histoire des îles Chausey avant le *xviii*^e siècle. Le premier document qui les concerne est une charte de 1022, par laquelle Richard II duc de Normandie cède l'île de « Calsoi » à l'abbaye du mont Saint-Michel ⁽¹⁾. Cette île devait être déserte. Vers cette époque, un moine plus tard célèbre, qui devait fonder l'abbaye de Tiron dans le Perche, le Bienheureux Bernard d'Abbeville, s'y retira et y bâtit un prieuré et une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame. On l'appela le solitaire de Chausey. Des moines bénédictins habitèrent l'île jusqu'en 1343, année où le roi Philippe VI de Valois donna le prieuré aux cordeliers : ceux-ci toutefois déclarèrent tenir leur possession de l'abbaye du mont Saint-Michel, dont Chausey demeura un bénéfice ⁽²⁾. Le couvent fut détruit au *xvi*^e siècle. Les opinions divergent sur les causes de sa destruction. Selon les uns, elle serait l'œuvre des soldats du roi d'Angleterre Henri VIII ; selon d'autres, des protestants français de Normandie, les Montgomery, les Briquerville de Colombières, qui relâchaient souvent aux Chausey ⁽³⁾, et qui se signalèrent par leur fanatisme et leurs cruautés dans les guerres de religion. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en 1532, le prieuré existait encore. Après sa démolition, les cordeliers se retirèrent à Granville où deux généreuses dames les établirent dans une maison des champs ⁽⁴⁾.

La Grande Île de Chausey devint ensuite un poste militaire : les bâtiments claustraux furent transformés en forteresse et abritèrent une garnison que nous voyons mentionnée pour l'année 1597-1598 ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Je laisse de côté les conjectures hasardées sur le monastère de Sciscy et son emplacement à Chausey. Voir à ce sujet : Vicomte de la Poterie, *La baie du mont Saint-Michel et ses approches*, 1891, et son analyse détaillée de toutes les hypothèses basées sur la vie de saint Pair.

⁽²⁾ Une reconnaissance de 1532, vue en 1647 par Thomas le Roy qui la cite dans ses « Curieuses Recherches du mont Saint-Michel » nous prouve que Chausey était domaine de cette abbaye. Voir *Mém. des Antiquaires de Normandie*, t. XXIX, p. 542.

⁽³⁾ C'est l'étymologie qu'on donne des trois Huguenans, îlots qui entourent la Grande Île.

⁽⁴⁾ Voir Le Hericher, *Histoire de l'Avranchin*, t. 1, p. 583, note 1.

⁽⁵⁾ Archives départementales du Calvados, C. 2398. On y mentionne la dépense de 1029 écus pour cet objet.

Dès le commencement du ^{xviii}^e siècle l'archipel de Chausey forma avec Granville un gouvernement appartenant à la famille de Malignon. Le gouverneur ne résida jamais dans l'île, mais il y entretenait un fermier qui occupait les bâtiments du prieuré et louait pour 600 livres l'exploitation de l'île. L'usage était aussi d'y entretenir un chapelain qui desservait la messe pour les pêcheurs ou les courriers de passage dans l'archipel. Il n'y est plus question alors ni de forteresse ni de garnison : aussi, en 1690, Chausey ne put-il servir d'abri aux vaisseaux de l'escadre de Tourville qui, au lendemain de la journée navale de la Hogue, se retiraient par le raz Blanchard et qui durent faire voile sur Saint-Malo.

Ce fut au ^{xviii}^e siècle que le gouvernement français eut l'attention attirée sur les Chausey, et que l'initiative privée essaya de s'y donner carrière. Cette sollicitude en faveur de ces îles se produisit en diverses circonstances et pour plusieurs causes. On peut ramener à trois les motifs qui décidèrent ces interventions successives : un intérêt fiscal, un intérêt stratégique, un intérêt économique. Les fermiers généraux voulurent user de l'heureux emplacement de Chausey pour empêcher la contrebande active qui se faisait entre les îles anglo-normandes et les côtes de Basse-Normandie et de Bretagne ; — les ministres songèrent à fortifier la Grande Île pour y surveiller les corsaires ennemis et déjouer les tentatives de débarquement de l'Angleterre ; — enfin, un essai de colonisation agricole y fut tenté par un des membres les plus éclairés et les plus actifs de la Société d'agriculture de Paris, qu'une mort prématurée empêcha de mener son œuvre à bien.

Ces actes d'intervention eurent du moins un résultat heureux : celui d'affirmer hautement dès le ^{xviii}^e siècle les prétentions légitimes de la France sur les îles Chausey. Il y eut comme une prise de possession officielle de cet archipel par le roi Louis XV, malgré les convoitises et les menées ténébreuses des Anglais intéressés à nous en disputer la jouissance. A une époque où nous perdions notre empire colonial de l'Amérique et de l'Inde, ce petit groupe d'îles et d'ilots, que les traités ne mentionnaient même pas, entra effectivement dans le patrimoine français. Minuscule acquisition pour compenser de si grandes pertes ! C'était toutefois un succès que de ne pas les avoir abandonnés à l'ennemi. Granville et Saint-Malo restaient couverts, et Jersey était surveillée. Bien plus, au ^{xviii}^e siècle même, pendant la guerre de l'indépendance américaine, Chausey

allait être le point de départ d'une expédition qui tenta de rendre cette grande île anglaise à la France, et qui faillit réussir. Les volumineuses liasses que les Archives départementales du Calvados renferment sur ces divers objets nous permettent de suivre avec assez de détail l'histoire des îles Chausey depuis l'année 1736 jusqu'à la Révolution française, et de montrer par quelle série de circonstances elles sortirent de l'espèce de neutralité équivoque et dangereuse où elles étaient depuis longtemps restées pour devenir, d'une façon avouée, domaine de la France ⁽¹⁾.

L'archipel des îles Chausey pouvait, au XVIII^e siècle, être un nid de contrebandiers ou une solide station douanière. Avant 1736, il était un asile permanent de la fraude. Dans une situation équivoque, à portée des îles anglaises d'Aurigny, de Guernesey et surtout de Jersey, à portée aussi du littoral du Cotentin et de Bretagne, n'étant soumis à aucune surveillance rigoureuse, il se prêtait très facilement au commerce de contrebande. De tout le faux sel, de tout le faux tabac, de toutes les étoffes anglaises qui inondaient la Normandie et la Bretagne, les cinq sixièmes venaient des îles anglo-normandes. Jersey surtout, la plus habitée et la plus commerçante, entretenait, malgré les édits et les châtimens sévères infligés aux délinquants, un trafic illégitime continuel avec la France. Elle était remplie de réfugiés français, faux-sauniers et contrebandiers de toute espèce qui avaient échappé par la fuite aux galères, et qui n'en conservaient pas moins des relations avec leur pays d'origine. Des complices veillaient sur les côtes françaises; par des signaux convenus, ils avertissaient les chaloupes chargées de contrebande de l'opportunité ou du danger d'un débarquement. La nuit, un nombre déterminé de feux allumés, éteints et rallumés une certaine quantité de fois sur des hauteurs désignées à l'avance; le jour, des colonnes de fumée ou des perches garnies d'étoffes de couleurs variées indiquaient aux fraudeurs la présence ou l'absence des commis de la ferme. Quand les signaux n'étaient pas favorables, les barques sorties de Jersey avaient la ressource de relâcher à Chausey et d'y attendre en sécurité le moment propice pour aborder. La patache de Granville, forte de six hommes seulement, n'osait aller les y trou-

(1) Voir aux Archives départementales du Calvados, C. 1736-1746; — C. 1935-1949. Ajoutez-y Hippeau, *Le gouvernement de Normandie au XVIII^e siècle*. Documents, t. II, p. 297-374.

ver : et d'ailleurs, même en cette circonstance, ils pouvaient compter sur l'appui des habitants de Jersey, tireurs de pierre ou cueilleurs de varech, qui, malgré les règlements français hostiles à la sortie de ces matières, ne se faisaient pas faute d'exploiter les ressources de l'archipel. Les Chausey étaient sans défense ; leur propriétaire, le duc de Valentinois, laissait carte blanche à son fermier, et celui-ci, qui vivait des gens de Jersey, qui leur affermais les carrières de granit et les prairies de goémon, qui leur vendait cidre, vivres et denrées pendant leur séjour dans ces parages, avait intérêt à les ménager. Le plus sûr de ses bénéfices était même la contrebande. Habitant la Grande Île avec une servante originaire de Jersey, il recevait les ballots apportés par les chaloupes qui retournaient chargées de varech aux Îles anglaises, et il les liquidait peu à peu par l'intermédiaire des bateaux soi-disant pêcheurs qui allaient et venaient de Chausey à la côte française. Il y avait donc aux portes mêmes de la France un entrepôt où la fraude se pratiquait journellement sur une grande échelle⁽¹⁾.

Les commis des fermes générales s'en plaignirent, et le Conseil d'État leur donna satisfaction. Par arrêt du 8 mai 1736, il ordonna l'achat d'un terrain au nom du roi dans la Grande Île et la construction d'un corps de garde. Le contrôleur général Orry chargea un fermier général d'aller inspecter les lieux pour émettre son avis sur le meilleur emplacement à choisir et le genre de bâtiment à construire. Ce fut Dupleix, le père du futur conquérant de l'Inde, qui s'acquitta de ce soin. Il rédigea un mémoire assez détaillé, où après avoir montré quel avantage l'archipel offrait aux fraudeurs, il indiquait le moyen d'en profiter contre eux. Il demanda la construction sur les ruines de l'ancien fort, d'un corps de garde apte à contenir 15 hommes, célibataires, jeunes, vigoureux et bons marins ; il proposa d'attacher à la Grande Île une patache et un canot et d'élever une haute tour pour guetter les contrebandiers à la sortie de Jersey. Il répondait ainsi de mettre à couvert toute la côte française de Granville au cap Fréhel.

On tint compte de ses observations, et après avoir fait renouveler par deux arrêts du Conseil l'interdiction d'exporter granit et varech des Chausey sans son expresse autorisation, Louis XV acheta

⁽¹⁾ D'après le mémoire de Dupleix. Archives départementales du Calvados, C. 1737.

au duc de Valentinois, pour 746 livres, l'emplacement nécessaire à la construction d'un corps de garde fortifié. Le ministre Maurepas chargea un ingénieur de la marine, Meynier, de l'édifier (décembre 1736)⁽¹⁾.

Le duc de Valentinois, qui avait d'abord voulu céder gratuitement le terrain au roi, pour avoir droit en retour à certains privilèges, éleva des prétentions exorbitantes, se plaignant des torts causés à sa ferme par les deux arrêts du Conseil des 4 septembre et 9 octobre 1736, et demanda comme indemnité le Roc de Granville que, disait-il, Henri IV avait, en 1608, promis à un de ses ancêtres, de la maison de Matignon. Louis XV, qui semble avoir eu alors des vues particulières sur Chausey, le fit débouter de ses prétentions par arrêt du Conseil du 5 novembre 1737, qui lui réservait la propriété de l'archipel.

L'ingénieur Meynier s'était mis à l'œuvre dès le mois de décembre 1736. Il commença par dresser de la Grande Île et de ses environs une carte que nous joignons à notre mémoire parce qu'elle est inédite; elle offre d'ailleurs d'autant plus d'intérêt que Cassini de Thury, dans sa carte de France, a oublié les Chausey. La construction du corps de garde dura assez longtemps. Meynier rencontra certaines difficultés pendant son séjour à l'île; il se heurta souvent à la malveillance non déguisée des Anglais de Jersey, qui se sentaient menacés dans leurs profits illégitimes par la création d'un poste fortifié chargé de les surveiller et qui vinrent à plusieurs reprises causer du désordre parmi les ouvriers. En septembre 1738, le bâtiment était achevé. C'était une véritable caserne, aux vastes proportions, si nous en croyons le témoignage de l'abbé Nolin, qui en vit les ruines en 1763. « Il était d'une grandeur ridicule, écrit-il, et pouvait loger 200 hommes. D'ailleurs il a coûté 90,000 livres⁽²⁾. » Il ne logea cependant qu'une quinzaine d'hommes sous le commandement d'un capitaine de patache; ce poste fut occupé par eux jusqu'à l'année 1744, date à laquelle la France déclara la guerre à l'Angleterre.

Après une longue période de relations sinon amicales, au moins pacifiques avec l'Angleterre, qui dura de 1712 à 1743, allait commencer entre elle et la France un long et acharné duel, plusieurs

(1) Archives départementales du Calvados, C. 1737.

(2) Archives départementales du Calvados, C. 1741.

fois interrompu par des trêves (paix d'Aix-la-Chapelle, 1748; paix de Paris, 1763) et dans lequel l'avantage devait rester à notre ennemie. Pendant cette période d'hostilités, la France tenta plusieurs fois un débarquement en Angleterre⁽¹⁾ et conçut le projet de reconquérir les îles anglo-normandes⁽²⁾. De son côté, l'Angleterre bombardait nos ports, fit des razzias sur nos côtes, et opéra plusieurs débarquements d'ailleurs infructueux en Normandie et en Bretagne. Chausey ne pouvait rester étrangère aux hostilités; elle eut à souffrir surtout des attaques des corsaires de Jersey qui profitèrent de la guerre pour ruiner à plusieurs reprises les établissements de la ferme générale dans la Grande Île.

En 1744, celle-ci avait rappelé ses employés. Les Anglais débarquèrent à Chausey et y détruisirent le bâtiment qu'avait construit Meynier. Ils emportèrent la charpente, la menuiserie et quantité de pierres de taille : ils firent sauter le reste à la mine et n'en laissèrent que les substructions. Toutefois ils ne s'y établirent pas, et au lendemain de la paix d'Aix-la-Chapelle, les commis de la ferme rentrèrent à Chausey : l'équipage de la patache avait été réduit à six hommes. En prévision d'une attaque future, on songea à fortifier la Grande Île, mais un peu tard. Le fort qu'on avait commencé à construire n'était pas achevé quand la guerre éclata à nouveau, en 1756. On y avait placé en garnison un détachement de 50 hommes commandé par le capitaine Dayrac, du régiment de Royal-Vaisseau.

Le 13 juillet 1756, quatre vaisseaux anglais sous le commandement du capitaine Howe (qui fut plus tard amiral et livra à Villaret-Joyeuse la bataille du 13 prairial an 11, célèbre par l'épisode du *Vengeur*) parurent entre Blainville et Chausey et forcèrent le petit détachement français à capituler. Ils détruisirent à nouveau les bâtiments qu'on avait relevés depuis l'incendie de 1744 et s'éloignèrent sans songer à occuper la Grande Île. L'abbé Nolin raconte que cette expédition avait été préparée et payée par les habi-

⁽¹⁾ Notamment en 1779. Voir les documents touchant ce projet dans Hippeau, *Le Gouvernement de Normandie aux XVII^e et XVIII^e siècles*, t. I et II.

⁽²⁾ Voir aux Archives départementales du Calvados, C. 2459 et 2460 deux mémoires très circonstanciés sur un projet de descente à Jersey et autres îles anglaises, datant l'un de 1748 et l'autre de 1756. Ces documents ont été extraits des papiers du marquis de Crenay, maréchal de camp des armées du roi Louis XV. — Cf. Hippeau, *ouv. cité*, t. II, p. 280-297, pour l'expédition du prince de Nassau et p. 297-374, pour l'expédition Rullecourt contre Jersey. Pour ce dernier point, ajouter Arch. départementales du Calvados, C. 1935-1949.

tants de Jersey, dans l'unique but de décourager les fermiers généraux par ces pillages successifs. Ils ne se bornèrent pas à ces actes : dès avant la déclaration de guerre, le 23 décembre 1755, des fraudeurs en nombre supérieur assaillirent en mer l'équipage de la patache et en massacrèrent la plus grande partie⁽¹⁾.

Pendant la guerre de Sept ans, les Anglais de Jersey vinrent régulièrement brûler du varech et tirer de la pierre dans la Grande Île. Mais comme ils n'y créèrent pas d'établissement à demeure, des journaliers français, carriers et barilleurs, y revinrent après la paix de Paris. Le gouvernement britannique ne fit entendre aucune protestation à ce sujet. Ce ne fut toutefois qu'avec d'innombrables précautions que le cabinet de Versailles autorisa la réoccupation des Chausey par des autorités françaises. Le traité de Paris n'en avait pas soufflé mot : le duc d'Harcourt, gouverneur de Normandie, les croyait habitées par des Anglais de Jersey et proposait de les réclamer ouvertement à la Cour de Londres. Le secrétaire d'État des affaires étrangères, Choiseul-Praslin, avant toute démarche, demanda des renseignements à l'intendant de Caen Fontette sur la situation présente de ces îles. Il eut soin de lui marquer que « d'après ses informations, elles étaient fort négligées par nous, et qu'elles étaient devenues pour ainsi dire *neutres* par le fait des deux nations⁽²⁾ ». Un ministre anglais n'eut pas dit mieux ! Mais le subdélégué de Coutances, Mombrière, se hâta d'envoyer à Fontette des renseignements plus exacts et de protester contre cette prétendue neutralité et contre cette abdication, à la légère, de nos droits les plus légitimes. Il demandait en même temps que pour dissiper toute incertitude, la France se pressât de reprendre effectivement possession de l'archipel.

Au lendemain de la paix, un Français que les corsaires de Jersey avaient autrefois obligé à évacuer la Grande Île s'était hasardé à y reconstruire une petite cabane. Ce fut le premier acte de propriété qu'on osa depuis la guerre. Cet homme, qui s'appelait Régnier, avait été capitaine de patache pour les fermiers généraux, puis officier de corsaire : il en avait même commandé un en chef, mais les Anglais le lui avaient enlevé. En 1763, presque ruiné, Régnier

(1) Ces faits sont rapportés dans d'assez nombreux documents. Arch. départementales du Calvados, C. 1740, 1741, 1743, 1745, 1796.

(2) Archives départementales du Calvados, C. 1740.

revint s'établir à Chausey : il y brûla du varech et fit de la soude qu'il essaya de vendre comme il l'avait fait jadis à la manufacture de glaces de Tourlaville, près Cherbourg. Mais le directeur des fermes de Coutances voulut assujettir ses produits aux mêmes droits que les soudes étrangères. Régnier se retourna vers les habitants de Jersey, chez lesquels il écoula sa fabrication : il leur acheta du cidre parce que les commis de Granville voulaient lui faire payer à la sortie les droits de détail. Outre son commerce de varechs, Régnier tenait à Chausey un cabaret assez bien achalandé, qui, en avril 1764, hébergeait, si nous en croyons le récit d'un témoin oculaire, l'abbé Nolin, trente-cinq visiteurs, français et anglais. Enfin il tirait quelque peu parti des ressources agricoles de la Grande Île, et il y avait mis un cheval, trois vaches et soixante moutons.

Ce fut sur cet homme que le gouvernement s'appuya pour rétablir peu à peu sans bruit sur l'archipel les droits de la France qu'on croyait à tort périmés. L'intermédiaire fut l'abbé Nolin, chanoine de la cathédrale de Mâcon, membre des Sociétés d'agriculture de Paris et de Caen, récemment fondées. C'était un ami des champs, un ardent physiocrate auquel Delille consacra plusieurs vers dans sa traduction des *Géorgiques*. Il avait obtenu la création de la pépinière du Roule que dirigea après lui Dupetit-Thouars; il avait encouragé des cultures nouvelles dans la généralité de Caen⁽¹⁾; il avait enfin projeté de mettre en valeur l'archipel des Chausey. Au mois d'avril 1764, sur le rapport de deux paysans de l'Avranchin qui avaient éveillé son attention sur les ressources inutilisées de ces îles, l'abbé Nolin alla les visiter. Sous prétexte de ramasser des coquillages et de faire de l'histoire naturelle, il y séjourna vingt-quatre heures⁽²⁾.

Ce qui le frappa d'abord, ce fut l'admirable position stratégique de cet archipel, « poste de la première importance, s'il était fortifié, écrivait-il, où les plus gros vaisseaux trouveraient abri, où une escadre entière serait en sûreté sous la protection des batteries ».

Il trouva la Grande Île éminemment propice à l'agriculture. « On pourrait, dit-il, former 3 à 10 arpents de très bonnes prairies naturelles. Il y a beaucoup plus de terrain propre aux artificielles :

(1) Archives départementales du Calvados, C. 2501.

(2) Il plaisante dans une lettre à l'intendant Fontette sur le manque de confort de Chausey. « Un chanoine a passé une nuit sans dormir; cela ne s'était peut-être jamais vu ! » Archives départementales du Calvados, C. 1741.

le sainfoin y réussirait très bien ainsi que le grand trèfle. Le reste de l'île est propre à produire du blé ou à servir de pâturage aux moutons... On pourrait y nourrir 600 moutons.» C'est surtout la question de l'élevage des moutons qui semble le préoccuper, car il y revient pour y insister longuement à la fin du mémoire qu'il rédigea après son enquête. «L'île de Chausey, écrit-il, est très propre à élever des moutons de la meilleure espèce, pour les répandre ensuite dans les cantons de la généralité de Caen où l'on croira qu'ils réussiront. On serait à portée de tirer de l'Angleterre les espèces qui nous manquent. Nous avons principalement besoin de celle qui donne de la laine longue et fine, car nous avons déjà sur les côtes une espèce de petits moutons dont la laine est courte, mais qui surpasse en finesse la plus belle d'Angleterre, comparaison faite. Cette laine est susceptible d'acquérir encore un plus grand degré de beauté si on avait soin de tenir les bergeries plus proprement et surtout si on faisait parquer les moutons pendant l'été. Cette excellente pratique est malheureusement inconnue dans le pays. Il serait très utile d'y transporter de cette espèce de moutons pour y être élevés de concurrence avec ceux d'Angleterre. On aurait ainsi la pièce de comparaison. Les uns et les autres pourraient y parquer toute l'année sans crainte des loups⁽¹⁾.»

Si la fertilité naturelle de la Grande Île, l'abondance du varech et du granit faisaient concevoir à l'abbé Nolin de grandes espérances sur l'avenir économique des Chausey, elles n'étaient pas sans faire naître en lui de vives inquiétudes sur le danger imminent de leur occupation par les Anglais. La vue des barques mouillées dans la rade principale, prêtes à faire voile vers Jersey, lui inspira la crainte que les habitants de cette île ne finissent par s'accoutumer à l'idée de la neutralité des Chausey et même par émettre des prétentions plus audacieuses.

Deux faits récents semblaient donner raison à ses appréhensions. Dans l'été de 1763 un des Anglais qui venait ramasser du varech s'était pris de querelle avec quatre de ses camarades. Pour se venger il mit la nuit le feu aux cabanes qu'ils avaient bâties près du rivage et dans lesquelles ils dormaient. Ils se réveillèrent à temps pour s'échapper à travers les flammes et se sauver à demi brûlés. Le juge de Jersey prit connaissance du délit, tandis que ceux de Gran-

⁽¹⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1741.

ville n'ouvrirent aucune information à ce sujet. L'abbé Nolin est indigné de cette ignorance ou de cette indifférence : « Exercer la justice dans un pays, s'écrit-il, n'est-ce pas déjà un acte de propriété ? On ne peut pas dire que la qualité d'étranger commune aux plaignants et au malfaiteur pût le soustraire aux lois du pays où le délit a été commis ! »

Un peu plus tard, en janvier 1764, un bâtiment irlandais échoua au milieu des îles Chausey. Il y aurait même péri sans l'aide de Régnier, qui le sauva et l'amena dans le port où il était encore tout désarmé quand l'abbé Nolin vint visiter la Grande Île. Régnier conseilla au capitaine d'aller faire sa déclaration à l'amirauté, à Granville. Celui-ci s'y refusa, prétendant que les îles Chausey n'étaient plus dans la dépendance de la France. Il persista huit jours dans sa résolution. Ce ne fut qu'en touchant son intérêt personnel qu'on put le faire changer d'avis. On lui insinua que s'il ne se soumettait pas à cette formalité, les assureurs pourraient refuser de payer l'avarie, que tout recours contre eux serait perdu, et que les armateurs blâmeraient sûrement sa conduite. Il se rendit enfin à ces raisons.

« Les Anglais qui viennent à Chausey, dit l'abbé Nolin, la regardent comme une île neutre. Si on laissait subsister les choses comme elles sont, il serait fort à craindre qu'ils ne prétendissent dans la suite à la propriété de cette île. Ils trouveraient dans l'établissement des cabanes des raisons de faire valoir leurs droits prétendus. Ils les ont établis plus d'une fois sur des raisons aussi peu solides. Il faut se prémunir contre les entreprises d'une nation fière, notre ennemie naturelle, qui se pique d'imiter les Romains en tout. On sait assez que ceux-ci ne durent pas l'empire du monde à leur bonne foi. »

Ainsi l'abbé Nolin revint des îles Chausey, convaincu qu'il fallait prévenir les Anglais par une occupation en bonne forme, et il se fit l'apôtre de la colonisation de la Grande Île. Usant des excellentes relations qu'il entretenait avec l'intendant de Caen, Fontette, il lui adressa un mémoire détaillé où il demandait une somme de 7 à 8,000 livres environ nécessaire à la reconstruction d'un corps de ferme dans les anciens bâtiments détruits en 1744, et à l'achat d'instruments de labour, de semences, de bétail et surtout de moutons pour l'élevage. Il réclamait en outre trois privilèges pour l'île de Chausey :

1° L'exemption de toute imposition, taille, capitation et accessoires, vingtièmes;

2° L'exemption du droit sur les vins et cidres que les commis aux aides de Granville voulaient exiger;

3° L'exemption du droit que le receveur des traites voulait imposer à la sortie des bestiaux à transporter dans l'île.

Régnier, que l'abbé Nolin avait rencontré à Chausey, lui parut l'homme le plus propre à l'exploiter. Il s'engageait à l'aider de ses conseils et de son expérience agricole avec le plus entier désintéressement.

Bertin, le ministre de la province, à qui Fontette envoya le mémoire de Nolin, ne partagea nullement ses idées sur la colonisation de la Grande Île, mais il fut d'avis qu'il fallait rétablir les bureaux des fermes générales pour renouer le fil de la possession. Nolin eut beau préconiser l'emploi préalable des cultivateurs, évoquer le spectre menaçant de l'Angleterre exigeant la neutralité des Chausey dans toutes les formes, ses efforts furent stériles. En juillet 1764, ordre fut donné de rétablir sans éclat une brigade d'employés de la ferme dans la Grande Île. Il fut convenu que, sous la direction de Nolin, Régnier serait reconstruire un côté du bâtiment qu'avait élevé l'ingénieur Meynier en 1737; que de temps en temps une palache aborderait à l'île et recevrait l'hospitalité; que peu à peu, les Anglais s'habituant à la voir, elle y ferait de plus longs séjours et qu'enfin elle y résiderait de façon permanente. Voilà de quelles minutieuses précautions le cabinet de Versailles usa pour ménager l'ombre des susceptibilités du gouvernement britannique.

Sur la recommandation de Fontette, Régnier reçut bientôt le brevet de commandant de l'île Chausey, et à ce titre fut chargé de faire la police et d'assurer l'ordre entre les ouvriers et navigateurs présents dans l'île (1764). L'année suivante, sur la demande du duc de Penthièvre, grand-amiral de France, il fut nommé greffier de l'amirauté à Chausey (1765).

En même temps qu'un bâtiment pour Régnier et sa famille, on avait reconstruit une chapelle et on nomma un desservant dans l'île. C'était «un excellent moyen d'y attirer les matelots et la marque la plus authentique du droit de propriété».

Régnier eut la permission d'affirmer au profit du roi les différentes îles contiguës à la Grande Île. En 1765, nous voyons qu'il a loué pour un an différents flots à seize particuliers de Jersey pour

y couper et faire sécher les varechs. En 1766, il loue pour 3 ans moyennant le prix de 100 livres, toutes les petites îles à Nicolas Lequesne, habitant de Jersey ⁽¹⁾.

Quant à la Grande Île, Régnier l'occupait avec sa famille, ainsi qu'une dizaine d'employés des fermes, sous la conduite d'un capitaine général, et plusieurs équipes d'ouvriers qui tiraient de la pierre pour les travaux des fortifications à Granville. Tout ce monde vivait à la cantine unique que Régnier, commandant de l'île, avait seul droit de tenir. Marin et non agriculteur de profession, manquant de loisirs par suite de ses occupations administratives et surtout commerciales, Régnier ne cultiva point Chausey comme l'avait espéré l'abbé Nolin. Aussi, reprenant son ancien projet, celui-ci demanda-t-il au gouvernement la concession de tout l'archipel, sous un cens de trois livres envers le domaine, dans le but d'y fonder un établissement agricole utile. Régnier vivant, il eut été difficile à un gouvernement qui l'avait reconnu autrefois l'homme nécessaire et qui lui avait octroyé un brevet d'administrateur de revenir sur sa décision et de l'expulser brutalement de Chausey. Mais il mourut le 18 janvier 1772; on avait moins d'obligation envers son fils. Un arrêt du Conseil du 28 juillet 1772 concéda à l'abbé Nolin tout l'archipel « à titre d'accensement et de propriété incommutable à perpétuité », à charge de payer le cens annuel qu'il avait lui-même fixé. Ce ne fut pas sans protestation de la part de Régnier fils, qui se pourvut au Conseil contre le déguerpissement que lui avait ordonné l'abbé Nolin. Celui-ci mourut au cours du procès et avec lui finirent les essais de colonisation méthodique de Chausey (1773). Ses héritiers transigèrent en 1775 et abandonnèrent l'archipel à Régnier moyennant une rente annuelle de 203 livres ⁽²⁾.

Devenu propriétaire, Régnier défricha la Grande Île et la mit en culture. Quand la guerre fut déclarée de nouveau à l'Angleterre en 1778, il repassa sur le continent, à Granville, d'où il se tint d'ailleurs en constantes relations avec son domaine. Le ministre de la marine, Sartines, conçut même à ce moment de forts soupçons sur ses agissements : apprenant qu'il avait des liaisons avec les gens de Jersey, il résolut de le faire arrêter. Mais il fut bientôt convaincu que Régnier était un homme utile précisément à cause

⁽¹⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1742.

⁽²⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1743.

de ces relations et des confidences parfois précieuses qu'il recevait des Anglais. Quelques ménagements que Régnier gardât avec ceux-ci au début de la guerre, il devint toutefois la victime des corsaires jersiais, toujours acharnés contre Chausey. Le 10 octobre 1778, ils lui enlevaient une gabare chargée de matériaux de construction et prête à faire voile sur Saint-Malo; en 1779, le jour de l'Ascension, ils débarquaient dans la Grande Île et y mettaient le feu. Par coïncidence d'infortunes, le 10 décembre 1778, le commandant du cutter la *Guépe*, de Saint-Malo, était entré avec son équipage dans Chausey, avait forcé le domicile de Régnier et saisi chez lui quantité de marchandises (laines et tricots) que des femmes de Granville y avaient en dépôt et que cet officier avait soupçonné être de la contrebande de guerre ⁽¹⁾. C'était là un acte de zèle imprudent; car, ainsi que l'écrivait le duc d'Harcourt, le commerce interlope était toléré à Chausey, cette île étant « une avenue à Jersey ».

Pour protéger son domaine, Régnier, en 1779, demanda d'être armé en course pour le service du roi : il eût désiré le commandement de la corvette garde-côtes de Granville que son père avait dirigée pendant la dernière guerre, mais il ne l'obtint pas. Il arma alors avec quelques associés un corsaire, la *Sauterelle*, et sortit de Granville le 10 juin 1780. Dumouriez, qui commandait à Cherbourg, lui donna l'ordre d'aller à la découverte et d'observer les flottes ennemies qui semblaient menacer les côtes de France. Il servit avec habileté pendant quatre mois, comme l'atteste un témoignage écrit de Dumouriez; mais il fut pris au large de Portland par un vaisseau de l'escadre anglaise qu'il avait voulu suivre de trop près. Cette même année, un corsaire anglais mouillé à Chausey était attaqué vigoureusement par le capitaine Letourneur sorti de Granville avec deux embarcations, et obligé d'amener son pavillon, grâce à l'héroïsme d'un volontaire de 14 ans, L'Hermite, futur contre-amiral de l'Empire.

A peine de retour en France, Régnier offrit ses services au prince de Luxembourg pour transporter à Jersey le corps expéditionnaire qui, sous le commandement du baron de Ruttecourt, devait s'emparer de cette île.

A plusieurs reprises on tenta de reconquérir, au XVIII^e siècle, les

⁽¹⁾ Voir de nombreux documents sur cette affaire aux Archives départementales du Calvados, C. 1744.

îles anglo-normandes. Dumouriez qui dirigea la défense du Cotentin pendant les onze années qui précèdent la Révolution (1778-1789) y engageait le gouvernement de Louis XVI. Il montrait le danger permanent qui menaçait la France tant que ces îles, à portée de la Normandie et de la Bretagne, resteraient au pouvoir de l'Angleterre et les avantages que procuraient à cette dernière l'activité de la contrebande et la priorité du « corsairage » imprévu. Parmi les nombreux projets de conquête de Jersey que la guerre de l'indépendance américaine inspira, deux reçurent un commencement d'exécution : l'expédition du prince de Nassau et celle du baron de Rullecourt. Cette dernière seule a rapport avec notre sujet, parce que Chausey fut le point de départ de la flottille qui débarqua près de Saint-Hélier les volontaires du régiment de Luxembourg.

Les documents historiques d'après lesquels on peut en retracer l'histoire sont : le journal de Régnier, qui s'intitule capitaine de navire, et qui s'était engagé à transporter le corps de l'expédition de Granville à Jersey; le rapport adressé au duc d'Harcourt par M. de la Rozière, commandant d'un corps de 1,000 hommes destinés à secourir les volontaires de Rullecourt, si ceux-ci avaient pu se maintenir plus longtemps à Jersey; enfin celui d'un chirurgien français, Fuel, venant de Plymouth et y ayant conversé avec des officiers français de l'expédition, emmenés captifs en Angleterre. Ces divers documents ont été publiés, d'après les archives du château d'Harcourt, par Hippeau, au tome II de son ouvrage déjà cité ⁽¹⁾. Les archives départementales du Calvados contiennent aussi 15 liasses et 172 pièces sur cet objet ⁽²⁾.

L'expédition de Rullecourt fut très maladroitement concertée. Le corps qu'il commandait avec le titre de lieutenant-colonel comprenait environ 1,500 hommes, dont 800 appartenant à la milice de Paris et 700 au régiment de Luxembourg. Ces « Volontaires de Luxembourg » comme on les appela, étaient très mal recrutés. « Ce corps est composé, ainsi que l'écrit le marquis de Lambert au duc d'Harcourt, comme toutes les troupes de cette espèce, des brigands qu'on a pu ramasser. L'opinion générale est que M. de Rullecourt sera pris par les Anglais » ⁽³⁾. Dumouriez est tout aussi pessimiste : « La

⁽¹⁾ Hippeau, ouvrage cité, II, p. 327-399.

⁽²⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1935 à 1949.

⁽³⁾ Hippeau, ouvrage cité, II, p. 305.

nouvelle tentative qu'on projette sur Jersey est encore plus imprudente que celle du prince de Nassau; j'en augure très mal, écrit-il le 20 décembre 1780 ⁽¹⁾.» Une partie des volontaires avait été réunie au Havre; on les expédia de là sur Granville, en leur faisant traverser la Normandie. Le long des routes ils se montrèrent pillards « tuant et prenant dindes, canards, volailles, jambons, andouilles ». Ils refusèrent de payer le prix de la convention fixée pour les chevaux de monture et de trait, et n'en acquittèrent que le quart. A Vire, à Villedieu, partout on eut à se plaindre d'eux ⁽²⁾. A la fin de décembre 1780, ils étaient arrivés à Granville.

Leur chef, le baron de Rullecourt, avait alors 36 ans. Major de cavalerie, ancien colonel d'une légion au service de la Pologne, audacieux jusqu'à la témérité, il avait conçu le dessein de débarquer à Jersey pendant les fêtes du Christmas, que les Anglais célèbrent chaque année par de plantureux repas. Il espérait profiter du désarroi général pour surprendre l'île.

Le prince de Luxembourg, bailleur de fonds de l'expédition, s'était adressé à Régnier et lui avait promis 300,000 livres si sa troupe descendait dans un endroit non surveillé. Partie de Granville le 28 décembre 1780, la flottille française fut obligée par le mauvais temps d'aller mouiller à Cancale, puis aux îles Chausey, où elle demeura du 31 décembre 1780 au 5 janvier 1781. Retenu par des vents contraires, décidé à attendre la pleine lune du 10 janvier et les fortes marées, Rullecourt proposa à Régnier de lui céder la propriété des îles Chausey. Il projetait d'y faire construire trois forts, l'un sur la tour à la place de l'ancien, l'autre sur le rocher de Bretagne, le troisième sur le Grosmont. Régnier signa un acte double de cession et reçut aussitôt du nouveau propriétaire de Chausey l'ordre d'appareiller pour Granville et d'en ramener brouettes et outils pour la construction des forts. Parti le 4 janvier au soir, Régnier revint à la hâte le 5 janvier, la flottille n'était plus à Chausey. Au lieu d'attendre la pleine lune, Rullecourt avait voulu profiter des vents du Sud qui venaient de s'élever et il avait quitté l'archipel, pour voguer vers Jersey. Il y mit pied à terre dans la nuit du 5 au 6 janvier, nuit fort obscure, à l'endroit le plus dange-

⁽¹⁾ Hippeau, ouvrage cité, II, p. 303.

⁽²⁾ Archives départementales du Calvados. C. 1935.

reux, où les pilotes du pays, selon la déclaration de Régnier, tremblaient d'aborder même en plein jour ⁽¹⁾.

On sait le reste de l'expédition : la marche sur Saint-Hélier sans rencontrer personne ; le gouverneur surpris ; la capitulation signée ; l'île proclamée française et Rullecourt montrant une commission du roi qui le nommait « général et gouverneur de Jersey ». Là s'arrêtèrent les succès. Rullecourt avait eu le tort de former une arrière-garde composée d'environ 300 hommes et de son artillerie. Cette troupe, commandée par le major d'Herville, déclara n'avoir pu débarquer et se retira dans les îles Chausey. Rullecourt commit aussi l'imprudence de rester dans la ville avec trop peu de troupes, au lieu de s'emparer d'une éminence qui la commande et où on n'eût pu dénombrer ses forces. Rassurées à la vue du petit nombre des Français, les milices de l'île se rassemblèrent et sous les ordres du major Francis Pierson engagèrent la bataille. Rullecourt et Pierson tombèrent tous deux frappés à mort. Les volontaires du Luxembourg furent emmenés prisonniers en Angleterre ; ils y restèrent plus d'un an, dans une dure captivité ; on les voit revenir 250 à Bayeux, le 11 août 1782 « sans chemise, pieds nus, n'ayant que des mouchoirs tout déchirés pour se couvrir la tête ⁽²⁾ ». L'infortuné baron de Rullecourt avait été inhumé dans le cimetière de Saint-Hélier. Une longue inscription fut gravée sur son monument ; on peut y relever ces lignes :

« Cette pyramide est moins le monument d'un ennemi qu'elle n'est, ô Jersiais ! un avertissement pour vous et pour vos enfants de donner à l'avenir plus d'attention à votre sûreté ⁽³⁾ ».

Après la mort de Rullecourt, Régnier était redevenu propriétaire des Chausey. Il n'y rentra cependant qu'après le traité de Versailles en 1783. Il eut à se défier des coups de main des corsaires de Jersey, qui venaient souvent à Chausey dans l'intention de s'emparer de lui et de lui faire un mauvais parti. En effet les plans, avis et correspondance qu'il avait adressés à Rullecourt avaient été portés à Jersey et étaient tombés entre les mains des Anglais qui en conçurent une vive indignation contre lui.

⁽¹⁾ Voir la requête de Régnier au marquis de Castries dans Hippeau, ouvrage cité, II, p. 365-399.

⁽²⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1939.

⁽³⁾ Cité par Hippeau, II, p. 190.

Résolu à les chasser de son domaine, Régnier arma pour son compte un petit corsaire de dix-huit hommes d'équipage, l'*Hirondelle*, qui fut pris après un mois de navigation. Plus tard, par un hardi stratagème, il fit prisonniers un capitaine de lougre et cinq hommes qui avaient imprudemment débarqué dans la Grande Île pendant une partie de chasse qu'y faisait Régnier avec quelques Granvillais de ses amis. Enfin, grâce aux relations qu'il entretenait avec un habitant des Ecrehou, rochers voisins de Jersey, il put fournir au Gouvernement des renseignements sur les noms des vaisseaux de guerre anglais en commission, le nombre et la force de leurs canons et de leurs équipages, avec les noms des généraux, capitaines et officiers qui les commandaient; en un mot sur tout ce qui avait trait aux armements.

En 1782, Régnier envoya au marquis de Castries, secrétaire d'État de la marine, une requête réclamant le remboursement de tous les frais que son père et lui avaient faits depuis quarante ans pour le service de l'État, soit la somme d'environ 40,000 livres. Il n'en fut jamais remboursé, mais pour l'indemniser de ces avances, Castries lui envoya le brevet de lieutenant de frégate. Pendant la Révolution, il devait être élu le 6 août 1793, commandant du bataillon de Granville. Le 1^{er} floréal an 11, il était général de brigade; il mourut en 1802 ⁽¹⁾.

Au lendemain de la paix avec l'Angleterre, en 1783, Régnier était venu rétablir sa ferme et sa cantine aux Chausey. Un rapport du subdélégué de Coutances, Couraye-Duparc, daté du 8 août 1784, est le dernier document de quelque importance que nous possédions sur cet archipel avant la Révolution ⁽²⁾. « La Grande Île, y est-il écrit, contient plus de 30 arpents ou 75 vergées de terre, dont 10 arpents ou 25 vergées sont formés de haies et fossés et de nature de prairies. Le jardin de Régnier est entouré de murs et contient 3 dixièmes d'arpent. Le surplus a été cultivé par lui, il a ensemencé 30 vergées en blé. L'an dernier, son île étant en pâturage a porté 22 vaches, 4 chevaux et 150 moutons. » Quant à la population de la Grande Île à cette date, elle comprenait d'après le même rapport :

⁽¹⁾ Hippeau, ouvrage cité, II, p. 373, note 1. Un de ses neveux, Louis-Jean-Michel Régnier, né en 1771, mourut général à 26 ans, le 13 janvier 1797, à la suite de l'expédition de Hoche en Islande.

⁽²⁾ Archives départementales du Calvados, C. 1745.

1° Famille du sieur Régnier, concessionnaire avec ses enfants et domestiques	12 habitants.
2° Ouvriers employés à faire de la soude du 1 ^{er} avril au 1 ^{er} septembre.....	40
3° Ouvriers employés à tirer de la pierre pour les travaux du roi à Granville et à Saint-Malo	20
TOTAL.....	<u>72 habitants.</u>

Il faudrait y joindre la population flottante des pêcheurs, en nombre parfois considérable, car Couraye-Duparc en compta quarante le 10 juillet 1784.

Ajoutons-y aussi un chapelain qui, en temps de paix, desservait régulièrement la Grande Île, et qui parfois même y était établi à demeure. Il était alors logé et nourri gratuitement par le concessionnaire et devait en outre recevoir de l'État des honoraires s'élevant à 500 livres.

En somme, à la veille de la Révolution, la situation des Chausey était assez florissante. Les guerres maritimes qui allaient bientôt recommencer, les courses continuelles des Jersiais allaient la dépeupler à nouveau. La veuve d'un marin, connue sous le nom de la « mère Lebuffle », habita seule la Grande Île, demeurant dans les bâtiments de la ferme, pour faire vivre les contrebandiers et corsaires qui venaient y mouiller⁽¹⁾. Elle laissa les lapins et les rats se disputer la possession de l'archipel. Après les traités de 1815, les Français y revinrent et firent la chasse aux rongeurs qui le dévastaient. Depuis cette époque, une série de ventes a fait passer l'archipel des Chausey entre les mains de plusieurs propriétaires successifs. L'Angleterre, sous le règne de Louis-Philippe, les revendiqua vainement: notre droit de propriété était légitimement fondé. L'histoire de ces îles au xviii^e siècle, que nous venons d'exposer, l'a surabondamment démontré.

En 1866, l'État expropria une quinzaine d'hectares et y fit construire un fort. Un phare et un sémaphore y sont également élevés; mais depuis plusieurs années, le fort n'a plus d'utilité et il a été déclassé⁽²⁾.

En résumé l'histoire des îles Chausey est fort peu connue avant

(1) De Quatrefages, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1842.

(2) Cf. p. 6 de notre mémoire.

le XVIII^e siècle, et les documents qui permettraient de la reconstituer sont extrêmement rares; au XIX^e siècle, elle est à peu près dépourvue d'intérêt, car elle se confondrait avec l'histoire d'une propriété privée. C'est au XVIII^e qu'elle a été le plus mouvementée, par suite des guerres de l'Angleterre et de la France; c'est à cette époque que nos rois, dans un intérêt fiscal et stratégique, cherchèrent à s'assurer la possession d'une île bien placée pour empêcher la contrebande et fertile en matériaux de construction pour assurer la défense du Cotentin.

Nous avons cru enfin que cette histoire méritait d'être connue, parce qu'elle mettait en relief la légitimité et la solidité de nos droits, désormais incontestables, sur l'archipel des Chausey.

LA
QUESTION DES MISSIONNAIRES EN CHINE
AU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE,

PAR M. MAURICE BOUTRY,

Secrétaire de la Société académique indo-chinoise.

Ce fut à Rome que le cardinal de Tencin débuta dans la politique. Il prit une part active à la négociation dirigée en 1721 par le cardinal de Rohan pour faire obtenir le chapeau au ministre Dubois et demeura chargé des affaires du Roi auprès du Saint-Siège pendant toute la durée du pontificat d'Innocent XIII, de 1721 à 1724. Il n'était alors que simple abbé, ne devant être nommé qu'en 1724 à l'archevêché d'Embrun et promu au cardinalat qu'en 1739.

A l'une des nombreuses dépêches qu'il échangea avec le Régent et Dubois, puis avec leurs successeurs au Conseil d'État et au secrétariat des Affaires Étrangères — dépêches conservées aux archives du ministère — se trouve joint un court mémoire « sur ce qui regarde la Chine », daté de janvier 1722 et ainsi conçu :

M. Colbert, ayant envoyé par ordre du Roi en divers endroits de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique des personnes habiles pour faire des découvertes propres à perfectionner les arts et les sciences, forma le dessein d'en envoyer jusqu'à la Chine et aux Indes. Il crut que les jésuites qui avaient déjà des missions établies en ces pays là seraient plus propres que d'autres pour exécuter ce dessein et, qu'en exécutant ce projet, ils pourraient être en même temps utiles à la religion. La chose fut proposée au Roi qui l'agréa. Cependant elle ne fut exécutée que deux ou trois ans après la mort de ce ministre.

On envoya d'abord six jésuites et puis un plus grand nombre auxquels Sa Majesté assigna des pensions. Depuis ce temps là, le nombre des missionnaires a encore augmenté considérablement, et ils ont eu soin d'envoyer presque tous les ans des mémoires utiles pour les sciences, pour les arts et pour la navigation. Les commerçants français étant ensuite allés en ces

pays là, les jésuites, soit par les connaissances qu'ils leur ont données, soit par le crédit qu'ils pouvaient avoir auprès de l'Empereur et des mandarins, leur ont été pareillement utiles pour leur commerce, comme on peut le savoir de ces commerçants même.

Le Roi, en envoyant des jésuites français, souhaite qu'ils fussent indépendants des jésuites portugais qui étaient déjà établis aux Indes et à la Chine, et voulut qu'ils eussent des supérieurs particuliers pris d'entre eux. Il obtint du général des jésuites les règlements nécessaires pour cela.

Depuis près de quarante ans que les jésuites français sont entrés à la Chine et aux Indes, les choses, selon le désir du Roi et sous sa protection, ont toujours été sur ce pied là. Le Roi, par son zèle, a même fait des libéralités considérables pour bâtir des églises, et d'autres personnes charitables ont imité en cela le zèle de ce grand prince.

Cependant, depuis sa mort, l'ambassadeur de Portugal a fait à Rome diverses tentatives auprès du général des jésuites pour faire casser les règlements qui avaient été faits du vivant du feu Roi et pour rendre les jésuites français entièrement dépendants des portugais. On sait même que les sujets de cette couronne en ont fait auprès de l'Empereur de la Chine, et tout cela inutilement. Mais on est averti, qu'à l'arrivée du légat qui revient de la Chine, l'ambassadeur de Portugal doit faire sur ce sujet de nouvelles instances auxquelles le général des jésuites pourra d'autant moins résister que le Pape et le légat qui sont fort affectionnés à la couronne de Portugal pourraient entrer dans le dessein de cette couronne, surtout si, du côté de la France, il ne paraît pas qu'on veuille soutenir ce qui a été réglé du temps du feu Roi.

On a cru devoir instruire la cour des démarches qu'a déjà faites à ce sujet la couronne de Portugal et de celles qu'on est instruit qu'elle doit encore faire, afin que, par sa sagesse, elle voie quelles mesures il lui convient de prendre dans cette affaire et quels ordres elle doit donner à celui qui est chargé des affaires de France à Rome.

Si les jésuites sont soumis aux supérieurs portugais, il est bien certain que la cour de Portugal, qui voit avec chagrin les Français faire le commerce en ce pays là, donnera ordre aux jésuites de sa nation d'éloigner autant qu'il se pourra des ports de mer et de la cour de Pékin les jésuites français afin qu'ils ne puissent pas être à portée d'aider en rien les commerçants de France; qu'ils se rendront maîtres des établissements qui ont été faits par les libéralités du feu Roi et que les jésuites français ne seront plus assez maîtres de leurs démarches pour pouvoir dresser et envoyer en France des mémoires propres à perfectionner les arts et les sciences suivant le dessein pour lequel ils y ont été envoyés par le Roi, parce qu'alors ils seront sous la dépendance des Portugais pour leur demeure et pour leurs emplois.

Il y a encore un autre article qui peut mériter quelque attention par

rapport au commerce que la France fait à la Chine. Comme ce sont des missionnaires du séminaire des missions étrangères établi à Paris qui ont causé le trouble dans cette mission sur ce qui regarde les cérémonies de l'Empire, les Portugais n'ont pas manqué de prendre de là occasion de rendre autant qu'ils ont pu les Français odieux à l'Empereur. Ils ont même voulu faire entendre à ce prince, contre la vérité, que la cour de France avait pris intérêt à Rome pour ces missionnaires français, et comme l'Empereur a marqué avoir cette affaire fort à cœur, il ne serait peut-être pas indifférent pour le bien de la nation de donner des ordres à M. l'abbé de Tencin qui fissent au moins connaître que la cour ne prend aucun intérêt dans cette affaire qui puisse déplaire à ce Prince et qu'elle souhaite au contraire que le Pape lui donne toute la satisfaction qu'il désire. Les Français en seraient assurément mieux reçus dans ses ports ⁽¹⁾.

Ce mémoire, médiocrement rédigé mais singulièrement précis, passa tout d'abord inaperçu auprès de la cour de France et n'inquiéta nullement le représentant de Louis XV auprès du Saint-Siège : les documents diplomatiques de cette époque qui s'étendent longuement, complaisamment, sur des questions de peu d'importance, souvent futiles, ne lui consacrent pas une seule ligne.

Le 24 février 1722, dans une dépêche adressée au cardinal Dubois ⁽²⁾, l'abbé de Tencin parle bien de la cour de Portugal : c'est pour annoncer que l'agent de cette puissance, d'abord chargé d'affaires, était investi du titre d'ambassadeur et avait reçu l'ordre d'augmenter son train de maison ; c'est aussi pour se plaindre discrètement de voir un collègue revêtu d'un titre qu'il ne possédait pas lui-même et capable ainsi de lui porter ombrage. Cette jalousie toute personnelle ne lui rappelle pas qu'une rivalité d'un intérêt supérieur pouvait exister entre les deux nations.

Les jésuites durent faire de nouvelles et pressantes démarches car, huit mois après, le 26 octobre, Dubois écrivait enfin de Reims à Tencin :

... Les jésuites de France établis à la Chine se plaignent que ceux de Portugal, qui véritablement sont arrivés en ce pays là avant eux mais qui n'ont eu aucune part à leur établissement et n'ont aucune juridiction sur eux, veulent les assujettir à dépendre d'eux et leur ont rendu de mauvais offices auprès du roi de la Chine comme s'ils détournaient de la Chine le

⁽¹⁾ Archives des Affaires Étrangères. — Correspondance de Rome, t. DCXXXVIII, fol. 157-158.

⁽²⁾ Rome, t. DCXXXVIII, fol. 306.

commerce des autres nations et même celui de France. Je ne sais qui a raison, ou qui a tort. Il y a toute apparence que les relations de M. Mezzabarba ne seront pas favorables aux jésuites français. Je vous prie de vous instruire de toutes les circonstances que vous pourrez apprendre sur ce sujet afin de me mettre en état de prendre des mesures solides et équitables sur les représentations que les jésuites de France me font. Cependant, comme il y a apparence que l'on tirera plus d'utilité pour le commerce de la nation par les jésuites français que par les jésuites portugais et même que par les missionnaires séculiers de France, vous pouvez faire connaître, en termes généraux et sans prendre l'affirmative sur aucun fait particulier, au général des jésuites et même au Pape que vous ne croyez pas que le Roi permette aux jésuites français établis à la Chine de se soumettre aux jésuites portugais et d'être en ce pays là dans leur dépendance. Il suffira au R. P. général, à l'autorité duquel ni les uns ni les autres ne peuvent se soustraire, de faire faire au Roi ses représentations sur ce qu'il désire des jésuites français, le Roi ne favorisant et ne gratifiant cette mission qu'à condition qu'il ne sera rien fait contre les intérêts de sa couronne et l'utilité du commerce de ses sujets à la Chine ⁽¹⁾.

D'aussi vagues instructions qui dissimulaient mal une complète indifférence n'étaient pas faites pour éveiller le zèle de Tencin qui répondait le 17 novembre :

Je m'instruirai autant qu'il sera possible, monseigneur, de ce que Votre Éminence m'a fait l'honneur de me mander touchant la domination que les jésuites portugais prétendent établir à la Chine sur les Français, et j'exécuterai ses ordres. Le P. assistant des jésuites, qui m'a souvent entretenu des affaires de la Chine, ne m'a jamais parlé sur ce chapitre là ⁽²⁾.

La question allait peut-être se préciser et entrer enfin en discussion lorsque, sur ces entrefaites, le prélat Mezzabarba, patriarche d'Alexandrie et légat du pape à Pékin, revint à la cour pontificale et se présenta devant la congrégation particulière instituée par Clément XI pour l'examen des affaires de Chine afin de rendre compte, devant les douze cardinaux qui la composaient, d'un différend qui avait nécessité son envoi en Extrême-Orient.

Avant de se quereller pour une question de suprématie, les missionnaires français, composés surtout de jésuites, et les missionnaires portugais, composés principalement de dominicains, s'étaient

⁽¹⁾ *Rome*, t. DCXLII, fol. 323-324.

⁽²⁾ *Rome*, t. DCXLIII, fol. 74.

divisés déjà sur une question d'interprétation. Par un décret daté de 1701, confirmé et publié en 1710 après l'envoi en Chine du cardinal de Tournon, confirmé de nouveau dans la constitution *ex illa die* de 1715, le pape, donnant gain de cause aux dominicains, défendait sous peine des plus redoutables censures : 1° qu'on se servît en Chine des termes *Tien* = *cælum* et *Chang Ti* = *supremus imperator* pour désigner le dieu des chrétiens; 2° qu'on rendit à Confucius les hommages que lui rendait toute la nation chinoise; 3° qu'on célébrât en l'honneur des ancêtres certaines cérémonies que les enfants ont coutume d'accomplir devant leurs tablettes et sur leurs tombeaux à différents jours de l'année. Tandis que le pape condamnait ces trois choses comme contenant de l'idolâtrie et de la superstition, les jésuites qui faisaient preuve en cette affaire d'un esprit plus large, plus tolérant et craignaient justement qu'en discutant sur des mots, en s'opposant à des coutumes anciennes et respectables on ne s'aliénât la nation chinoise, affirmaient qu'il n'y avait rien en tout cela de contraire aux dogmes catholiques. D'autre part, l'empereur Khang-Hi (1662-1722), auquel on avait également soumis l'affaire, soutenait les jésuites, prétendant que *Tien* et *Chang Ti* étaient des noms très propres à signifier Dieu; que, dans les honneurs rendus soit au philosophe Confucius, soit aux ancêtres, il ne se passait rien de religieux, rien qui ne soit d'ordre purement politique et civil; il s'étonnait enfin de ce que le pape prononçât sur les affaires de son empire et s'immisçât en quelque sorte dans son gouvernement⁽¹⁾.

On ne parla plus des affaires de Chine que pour s'occuper de ce débat qui devait traîner en longueur jusqu'en 1742. Pendant ce temps, les intérêts français y demeuraient complètement négligés et, après sa réponse évasive du 17 novembre 1722, Tencin ne s'en inquiéta plus.

Yong-Tching, successeur de Khang-Hi, fit preuve de la plus grande hostilité à l'égard des chrétiens. La persécution éclata au Tonkin et dans la province de Fokien; elle se répandit dans toute la Chine en 1724. Ce fut en vain que les missionnaires cherchèrent à obtenir l'appui d'un frère de l'empereur : « Nous n'allons pas en Europe imiter votre conduite, leur fut-il répondu. Vos disputes sur nos coutumes vous ont beaucoup nui; il ne manquera rien

⁽¹⁾ Ce différend a été signalé dans l'*Histoire ecclésiastique* de Picot.

à la Chine quand vous cesserez d'y être.» Quelques-uns d'entre eux furent emprisonnés et mis à mort; tous les autres durent s'embarquer et se réfugièrent à Macao.

Si la cour de Rome ne s'était aliéné les sympathies naissantes de l'empereur de Chine par d'arides et stériles discussions théologiques qui ne pouvaient être comprises à Pékin, si la cour de France avait aussitôt prêté à ses missionnaires l'appui qu'ils réclamaient, appui qui aurait en même temps modéré le zèle maladroit d'autres religieux et fait réfléchir le Saint-Siège, la persécution de 1724 n'aurait sans doute pas éclaté et tant d'efforts n'auraient pas été perdus.

Le mémoire de janvier 1722, page détachée d'une histoire qu'il conviendrait d'entreprendre⁽¹⁾ et qui serait particulièrement intéressante actuellement, finit donc par un aveu pénible : il s'égare sur des rivalités particulières car, après avoir exposé que des Français résolus et dévoués demandaient appui et protection contre des rivaux étrangers, ne laisse-t-il pas entendre que les Français eux-mêmes ne sont pas étroitement unis et que des ordres religieux différents sont en lutte ouverte oubliant leur nationalité commune, leurs intérêts communs ?

Mais, abandonnant les petits côtés de la question, il convient de ne relever qu'un fait, de ne retirer qu'un enseignement d'une vibrante réclamation patriotique qui demeura sans écho.

Les explorateurs ou les colons qui reviennent des régions lointaines ne ménagent pas leur admiration à l'égard des modestes prêtres qui ont préparé, maintenu et fortifié bien des conquêtes. A ces justes hommages rendus aux missionnaires français, qu'il nous soit permis d'y joindre ce simple document des temps passés.

⁽¹⁾ En dehors des Archives des Affaires Étrangères, il faut indiquer notamment les curieux manuscrits conservés sur cette question à la bibliothèque de l'Arsenal et à la bibliothèque Mazarine.

JOURNAL HISTORIQUE
DE
LA CAMPAGNE DE L'INDE

(1803-1806),

[MANUSCRIT INÉDIT D'UN OFFICIER DE MARINE RENÉ-MARIE KERMEL],

PUBLIÉ PAR M. DAST DE BOISVILLE,

Correspondant du Ministère,
Secrétaire général de la Société des Archives historiques de la Gironde.

Au cours d'une visite faite en 1897 à M^{lle} Reine-Amélie Kermel, artiste peintre, demeurant à Bordeaux, 11, rue de la Croix-de-Seguey, j'eus la bonne fortune de mettre la main sur un manuscrit curieux, entièrement inédit, écrit de 1806 à 1813, par son oncle René-Marie Kermel, « chef de timonerie de première classe », alors qu'il était prisonnier de guerre sur le ponton anglais le *Prothée*.

J'obtenais très facilement de M^{lle} Kermel l'autorisation de prendre des notes aussi complètes que possible sur cet important document historique qui rappelait, avec force détails, les principaux événements de la campagne de l'Inde, l'une des plus remarquables de ce siècle pour les dommages et pertes subis par la flotte et par le commerce de l'Angleterre de la part de la flotte française commandée par le contre-amiral Durand de Linois.

M^{lle} Kermel a bien voulu me laisser toute latitude pour une publication intégrale ou partielle du manuscrit; je ne saurais assez lui exprimer ici ma bien vive reconnaissance.

Le programme du Congrès des Sociétés savantes des départements en 1898 pose une question, la *douzième*, à laquelle paraît devoir admirablement répondre le manuscrit de Kermel :

« Rechercher les documents concernant l'histoire de la marine française. »

Je vais tout d'abord donner quelques renseignements utiles :

Ce manuscrit, écrit sur papier de fabrication anglaise, se compose de 175 pages d'une écriture très régulière remplissant le *recto* et le *verso* de chaque page, qui compte en moyenne 30 lignes et environ 43 lettres à la ligne; il mesure 18 centimètres et demi de largeur sur 29 centimètres de longueur. Il est orné de treize dessins à l'aquarelle représentant tout d'abord : le vaisseau de ligne le *Marengo*, commandé par le contre-amiral de Linois, puis les terribles tempêtes qui assaillirent la flotte française, les principales villes visitées par l'auteur, les combats divers dans lesquels il prit une part active et enfin le ponton le *Prothée* sur lequel il devait finir ses jours dans la plus affreuse captivité. Tous ces dessins exécutés avec grand soin sont aussi l'œuvre de l'auteur, René-Marie Kermel, qui a donné à son manuscrit le titre suivant :

Journal historique de ma campagne dans l'Inde depuis l'an onze jusqu'à l'année quatorzième.

[Signé :] René KERMEL.

Ce journal joint, à la sécheresse d'un journal de bord, l'intérêt d'un véritable mémoire historique sur cette importante campagne pendant laquelle la flotte française fit perdre au commerce de l'Angleterre près de trente millions, détruisit plusieurs navires et fit sur les Anglais seize prises qui vinrent augmenter les forces de la marine française; ces prises étaient :

La *Comtesse de Sunderland*, l'*Eliza-Anna*, la *Henriette*, la *Charlotte*, la *Princesse Charlotte*, la *Perle*, le *Pigeon*, le *Ménatchy*, l'*Althea*, l'*Amiral Régnier*, l'*Upton-Castel*, le *Hope*, l'*Héroïne*, le *Brunswick*, le *Rollo* et la *Ressource*.

René-Marie Kermel appartenait à une vieille famille bretonne dont plusieurs membres s'étaient distingués dans les armées de terre et de mer. Il était né à Brest, le 16 avril 1778, du légitime mariage de Jean Kermel, employé dans l'administration de la marine au port de Brest et de sa seconde femme Marie-Jeanne Pérénès. Il avait un frère plus jeune, Jean-François Kermel, né aussi à Brest le 2 janvier 1786, mort à Bordeaux le 15 avril 1861, qui dut se

retirer du service, en 1816, avec le grade d'enseigne de vaisseau, après avoir subi une dure captivité de huit années sur les pontons anglais. Jean-François Kermel est le père de M^{lle} Kermel à qui je dois la communication de ce *Journal*.

Entré dans la marine de l'État le 25 brumaire an 11 (16 novembre 1793) en qualité de novice timonier sur la frégate l'*Engageante*, René-Marie Kermel devint aspirant de 2^e classe en l'an vi, et chef de timonerie de 1^{re} classe sur le *Marengo*, le 1^{er} brumaire an xi (23 octobre 1803). Le 15 ventôse an xi (6 mars 1803) il s'embarqua à Brest sur le vaisseau de ligne le *Marengo*, commandé par le capitaine de vaisseau de la Rue-Gréardière, qui allait entreprendre une croisière dans l'Inde, sous les ordres de Linois. Kermel fut nommé enseigne de vaisseau provisoire au cours de la croisière et fut fait prisonnier à la suite du terrible combat soutenu, contre les Anglais, par Linois qui n'avait avec lui que le vaisseau de ligne le *Marengo* de 74 canons et la *Belle-Poule*, de 44, alors que la flotte de l'Angleterre, commandée par « sir John Borlaw Warren, vice-amiral de l'armée bleue », était composée de onze navires de guerre :

Le *Foudroyant*, de 80 canons, commandé par sir White, et monté par l'amiral;

Le *Ramilies*, de 74, commandé par Francis Pechmore, second commandant;

Le *Héros*, de 74, commandé par « l'honorable Gardner »;

Le *Namur*, de 74, commandé par Laurence-William Halsted;

Le *Repuls*, de 74, commandé par « l'honorable Ledge »;

Le *London*, vaisseau amiral, de 104, commandé par Harry Neale;

Le *Courageux*, de 74, commandé par James Bisset;

L'*Amazone*, de 44, commandé par William Parker;

La *Résistance*, de 44, commandée par John Adams;

Le *Locust*, de 14, « commandé par un lieutenant ».

Dans son *Journal historique* Kermel note avec soin tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles pendant une campagne ultérieure : les sondages, l'état des fonds des diverses baies où la flotte s'arrêtait, les erreurs relevées sur les cartes marines alors en usage, le prix des denrées dans les divers ports, la facilité plus ou moins grande à se procurer les aliments et l'eau nécessaires à la

flotte, le caractère plus ou moins hospitalier des habitants des contrées visitées, et enfin toutes les villes, montagnes, baies, etc., aperçues au cours de la croisière.

A côté de ces renseignements spéciaux qui ne manquent certainement pas d'intérêt, Kermel décrit avec le plus grand soin tout ce qui pouvait être à noter : les éclipses de lune et leur durée exacte, les tempêtes, les volcans en éruption, les visites des roitelets nègres à la flotte, les cérémonies en usage dans les diverses contrées, les cadeaux faits aux rois nègres admis à visiter les navires de la division, etc., les combats livrés par Linois, les prises faites, les avaries survenues aux navires, les échouements, les sommes obtenues par la vente des cargaisons des navires pris, les noms des principaux négociants français établis dans les diverses colonies, la description des curiosités naturelles, les fruits, les animaux, le principal commerce de ces colonies, la façon dont elles étaient gouvernées, tout enfin est noté avec attention. On peut voir par la lecture des lignes qui précèdent quel est l'intérêt historique de ce curieux manuscrit inédit.

Je ne pouvais songer à donner dans cette enceinte une lecture complète de ce *Journal historique*. Je citerai seulement ici, mois par mois, le sommaire des principaux événements racontés par l'auteur, tout en donnant textuellement quelques-unes des descriptions qui m'ont paru les plus intéressantes.

SOMMAIRE.

AN XI.

Ventôse. — Le 15, départ de Brest de la division composée d'un vaisseau de ligne : le *Marengo* ⁽¹⁾, de 74 canons; de trois frégates : la *Belle-Poule*, de 44, l'*Atalante*, de 44, la *Sémillante*, de 36, et de deux transports : la *Côte-d'Or* et la *Marie-Françoise*. A ces forces il faut ajouter le brick de guerre le *Bélier*, sorti de Brest huit jours après le

⁽¹⁾ Le *Marengo* était, comme je l'ai dit plus haut, commandé par le capitaine de vaisseau de la Rue-Gréardière; la *Belle-Poule*, par le capitaine de vaisseau Alsin-Adélaïde-Marie Bruilhac; l'*Atalante*, par le capitaine de frégate Camille-Charles-Alexis Gaudin-Beauchène; et la *Sémillante*, par le capitaine de frégate Léonard-Bernard Motard.

départ de la division et qui la « rejoignit le 3 messidor an xi à Pondichéry ». Le 16, une tempête sépare le *Marengo* du reste de la flotte. — Le 23, vue de Porto-Sancto, et le 24, des îles de Far et de la Palme. — Le 25, ordre à la *Belle-Poule* de devancer la division pour se rendre à Pondichéry. — Le 29, un matelot « lève la main » sur un de ses chefs, le Conseil de guerre réuni aussitôt le condamne à « trois coups de calle ».

Germinal. — Le 8, visite de l'*Adèle*, venant de Bordeaux et se rendant à l'île de France. — Le 17, « passage de la ligne, cérémonie en usage chez les marins ».

Floréal. — Le 11, les marins aperçoivent de gros oiseaux : les « Moutons du Cap, d'une prodigieuse envergure, et les Damiers ». — Le 16, visite d'une « goëlette nommée l'*Aigle*, venant de Marseille, allant à l'île de France, partie depuis cinq mois et n'ayant que pour huit jours de vivres et relâchant au Cap ». — Le 17, la Pointe des Tourmentes est doublée « avec peine ». — Le 18, mouillage dans la baie de Fals's bay, puis à Simon's bay, où se trouvaient trois bâtimens hollandais, un américain et un français, le *Mentor*, venant de l'île de France et se rendant à Bordeaux. — Le 19, les généraux Decaen et Linois se « rendent à terre et sont salués de 12 coups de canon ».

Prairial. — Le 2, arrivée à Pondichéry du transport la *Côte-d'Or* perdu en partant de Brest. « Nous primes dans cette relâche des rafraichissemens et fîmes notre eau. Tout était dans le pays à un prix excessif. Cette cherté provenoit de ce que la colonie étant rendue récemment aux Hollandois par les Anglois, n'était pas encore réorganisée. » — Le 7, départ de Pondichéry, vue de l'île de la Magdelaine, du cap des Aiguilles. — Du 10 au 13, traversée du canal de Mozambique. — Le 19, « dans la journée, nous vîmes plusieurs oiseaux, nommés pailles-en-cul ».

Messidor. — Le 3, vue de l'île d'Agolega. — Le 4, « vu plusieurs oiseaux nommés foux, frégates, tailleurs, pailles-en-cul ». — Le 9, le matelot déjà condamné à trois coups de calle est condamné à être fustigé de quinze coups de corde ; il se jette à la mer, est sauvé et reçoit la punition infligée ; il menace de mettre le feu à bord ; il est « condamné à rester aux fers jusqu'à la première relâche ». — Le 18, vue de l'île de Ceylan. — Le 22, mouillage à Pondi-

chéry «à côté de la *Belle-Poule*, qui était au mouillage depuis vingt-cinq jours aux côtés d'une corvette et d'un vaisseau de 74 anglais»; rencontre de la flotte anglaise «composée de cinq vaisseaux, trois frégates et une corvette, sous les ordres du contre-amiral Regnier, qui nous faisoit observer par un vaisseau et une corvette qui étaient sous voiles»; la *Belle-Poule* est expédiée à Madras «portant l'aide-de-camp du général Decaen; le gouverneur de Pondichéry «n'ayant pas voulu remettre la place, malgré les ordres qu'il en avoit reçu du Gouverneur en chef de l'Inde résidant à Calcutta, nous nous tinmes toute la nuit en branlebas de combat». — Le 23, arrivée du brick de guerre le *Bélier*; «départ de Pondichéry dans le plus grand silence et avec toute la célérité possible. Il était alors une heure de la nuit».

Thermidor. — Le 26, vue de l'île de Rodrigues. — Le 29, arrivée à l'île de France, mouillage à l'entrée du Port-Louis; la *Belle-Poule*, commandant Bruillac, est «chassée par deux frégates anglaises, elle leur échappe, ayant sur elles une grande supériorité de marche». — Le 29, «le général Decaen a pris les rênes du Gouvernement des Isles et possessions françoises à l'Est du cap de Bonne-Espérance».

Fructidor. — Le 1^{er}, arrivée du transport de l'État le *Malabar*, venant de Lorient, chargé de vivres pour la division. — Le 18, «vu une éclipse de lune non totale qui a duré deux heures cinquante-cinq minutes». — Le 28, la frégate l'*Attalante* est «expédiée à Mascate pour y passer un consul français porteur de dépêches et de présens pour l'Iman (c'est le titre du souverain de cette contrée)».

AN XII.

Vendémiaire. — Le 1^{er}, «nous célébrames l'anniversaire». — Le 2, «la corvette le *Berceau*, venant de France, commandée par le lieutenant de vaisseau Algan ⁽¹⁾, vient annoncer la rupture entre la France et l'Angleterre». — Le 15, la douzième demi-brigade de ligne, commandée par le général de brigade Gosson, s'embarque pour Batavia. — Le 17, le général de division Magallon s'embarque

⁽¹⁾ Halgan, plus tard vice-amiral.

pour aller prendre le Gouvernement de l'Isle de Bourbon; petit aperçu sur Maurice :

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS SUR L'ISLE DE FRANCE,
ÉTAT DE CETTE COLONIE À NOTRE ARRIVÉE.

« Cette colonie avait éprouvé, dans le courant de la Révolution, de grandes inquiétudes sur le décret de la Convention concernant la liberté des Noirs, ce qui occasionna de grands troubles dans son sein, qui étoit déchiré par plusieurs factions, mais la fermeté que montrèrent les habitans contint et sauva cette colonie si importante pour la France par sa situation militaire.

« Les pouvoirs de la colonie consistaient en un Gouvernement général, qui commande en même tems à toute les positions Françaises à l'est du cap de Bonne-Espérance, et en une assemblée coloniale composée de 18 membres nommés par chaque canton de l'Isle.

« Cette assemblée avoit été formée lorsque les intentions du Gouvernement étoient si préjudiciables à la colonie qui étoit bien décidée à ne pas mettre à exécution les ordres du Gouvernement concernant le décret; elle avoit en surveillance la sureté de l'Isle, tant par rapport à sa police intérieure que pour les relations extérieures. Le Gouverneur lui faisoit part des ordres qu'il recevoit de la métropole et elle les faisoit mettre à exécution au nom du Gouverneur général, si ces ordres n'étoient pas contraires au salut de la colonie.

« Au renversement du Directoire et à l'avènement de notre Empereur au Consulat, le décret ayant été révoqué, cette Isle regardée jusqu'alors presque comme rebelle rentra dans la plus parfaite soumission, à laquelle elle n'avoit manqué que dans la crainte de cette loi qui faisoit sa perte totale.

« A l'arrivée du capitaine général Decaën, l'assemblée fut remerciée par ordre du Gouvernement.

« La vue de l'Isle aperçue du large présente un aspect assés agréable; mais, une fois mouillé, la perspective de la ville est un peu aride, parce qu'elle est environnée de hautes montagnes couvertes d'esquine deschessée (*sic*) par l'ardeur du soleil.

« Généralement toutes les maisons de la ville sont baties en bois; le dehors sans être désagréable n'est pas brillant, mais ce défaut est

réparé par un intérieur où règne une extrême propreté et une grande élégance dans l'ameublement.

« Le luxe y est très grand, principalement pour tout ce qui est mode.

« Les habitans sont très affables, les étrangers y sont parfaitement reçus.

« Les femmes sont généralement jolies, elles joignent à des traits réguliers une grande élégance dans la taille et la démarche; elles n'ont point la fraîcheur de nos Européennes, mais elles ont un air de volupté et même de nonchalance répandu sur leurs personnes.

« La ville est assés grande, les faubourgs sont considérables, ils sont habités par les affranchis et les gens de couleur (titre qu'on donne à toutes les personnes de sang mêlé).

« Il n'y a point dans la colonie de lieux destinés aux plaisirs de Vénus. Les femmes de couleur sont celles reconnues pour faire un trafic de leur honneur, mais c'est caché par le voile de la décence; presque tous les garçons entretiennent de ces femmes qui s'attachent extrêmement à leurs amants; quoiqu'elles aient la couleur contre elles, elles ne cèdent en rien aux blanches tant pour la régularité des traits que pour l'élégance de la taille.

« Le sol de la colonie est très fertile, l'air y est très sain, la récolte d'une année substance l'Isle pour trois, mais les habitans ne s'attachent pas beaucoup à la culture du grain, l'Isle de Bourbon plus fertile en fournissant abondamment.

« Les campagnes (que l'on nomme dans le pays *habitations*) sont très belles et d'un grand rapport. Les sucreries et les indigoteries y sont très communes. La principale culture est le café, gérofle et colon.

« On nourrit les esclaves avec le maïs et le magnioc. Le traitement de cette classe d'homme est plus doux que dans les autres colonies.

« Dans un quartier de l'Isle, nommé Pamplémousses, est le tombeau qui renferme les restes de ces malheureux amans dont M^r Bernardin de St Pierre a rendu l'histoire sous le titre de *Paul et Virginie*.

« Dans le même quartier existe un jardin des plantes entretenu par le Gouvernement; dans ce jardin on entretient un dépôt de toutes épices et d'arbres précieux. Les épices qu'on y cultive ont été tirées des Moluques, par les soins de l'Intendant Poivre et du Directeur

actuel des jardins. Ces épices sont aussi belles que celles des Moluques; on prétend même que la muscade l'emporte de beaucoup et cela vient de la préparation pour conserver cette noix précieuse, qui fera un jour la plus riche production de l'Isle de France. Ce jardin a fait des envois considérables à celui de Paris et a enrichi les Isles de l'Amérique de ses productions. Parmi les arbres curieux qu'il renferme, ceux les plus remarquables sont : le Sapocayer, l'arbre-à-pain, et l'arbre-du-voyageur.

« Le Sapocayer ne rapporte qu'au bout de vingt ans; le fruit a la forme du gland, il est gros comme une citrouille et tellement dur qu'on se sert d'une scie pour l'ouvrir. Il se trouve dedans quelques gousses de la forme de celles de l'orange et d'un goût exquis.

« L'arbre-du-voyageur tire son nom de l'utilité qu'il peut être au voyageur. En donnant un coup de couteau dedans, il en sort une eau aussi limpide que celle de roche et très saine. Cet arbre se nomme aussi *Ravénala*.

« L'arbre-à-pain provient d'Otaïti. Le fruit est assés gros et peut peser à peu près 2 livres; on le fait cuire au four et on s'en sert comme le pain dont il possède toutes les qualités.

« Le climat est tempéré; il y passe quelques fois des coups de vents qui vivifient l'air et contribuent à la salubrité de l'Isle. On n'y trouve aucun animal ni reptile malfaisant. »

Le 18, départ de l'Isle de France, — le 19, arrivée à Saint-Denis, Ile de Bourbon, — le 20, le général Magallon descend à terre avec une compagnie de grenadiers et une d'artillerie de côte, — le 22, « on paye aux équipages deux mois de l'an xi », — le 27, erreur relevée sur la « carte de Monsieur d'Après, exactitude de la carte de M. Berlin ».

Brumaire. — Le 3, Linois mande à son bord tous les capitaines de la Division; conférence secrète, — le 14, un aide canonier, nommé Émard, accusé d'avoir injurié le capitaine de frégate est « mis à la basse-payé de matelot », — le 15, un homme tombé à la mer et ne sachant pas nager est sauvé par l'auteur qui reçoit les remerciements et les compliments de l'amiral, — le 29, prise de la *Comtesse de Sunderland*, du port de 1550 tonneaux « chargé de coton et allant en Chine, expédié de Calcutta ».

Frimaire. — Le 1^{er} « ordre de former à bord une compagnie de marins de 130 hommes, que l'on exercerait tous les jours », — le

9, instructions relatives à l'expédition projetée sur Bancoolen; «ordre de ne faire tenir en haut que les lascards et peu de blancs», — le 10, mouillage à cinq lieues de Bancoolen, — le 11, le fort Malborough hisse pavillon anglais, — le 12, conseil secret tenu à bord du *Marengo*; combat; les anglais vaincus font échouer ou brûler cinq navires, leurs pertes sont évaluées à quinze millions; prise de l'*Éliza-Anna*, «chargé de toile bleue et autres marchandises». Les troupes françaises descendent à terre et mettent «le feu dans plusieurs magasins remplis de poivre, d'opium et autres marchandises»; prise du brick le *Menatchy*, «venant de Padang (comptoir sur la côte), chargé de poivre, canel, affûts pour mortier, et bombes», — le 14, «voyage de l'auteur à l'Isle de France sur la prise le *Ménatchy*»; état de ce navire, coup de mer; la cuisine est renversée et le feu éteint; position critique; impossibilité absolue de faire du feu; l'auteur se «décide à revirer de bord pour aller sur la côte enlever le premier caboteur qu'il rencontrerait».

Nivôse. — Le 9, vue de l'île de Rodrigues, — le 12, le *Menatchy* mouille à l'île de France, — maladie de l'auteur, — le 28, il se rend à l'hôpital où il reste deux mois; visites dans les campagnes de l'île de France «particulièrement dans le quartier de Moka qui est un des plus beaux de l'île; parmi les bons fruits de ces climats je distinguai la mangue, le litchy, l'annana et la banane; on y trouve aussi des fruits d'Europe, mais beaucoup moins bons que chez nous».

Germinal. — Le 11, la Division française arrive à l'île de France; elle avait fait, «dans sa campagne, deux prises la *Henriette* et l'*Amiral Regnier* vendues à Batavia et qui avoient donné 24 piastres à la part, j'en touchai 72 à l'arrivée de la Division».

SECONDE CROISIÈRE.

Floréal. — Le 3, départ pour Bourbon, — arrivée devant cette île, — on embarque «des rafraîchissements et des légumes secs».

REMARQUES SUR L'ISLE DE BOURBON.

«L'administration de cette colonie ne diffère pas de celle de l'île de France, seulement en ce qu'elle lui est subordonnée. On

mouille à St Denis dans une rade foraine, les bâtimens y sont très peu à l'abri et le mouillage est fort mauvais. La mer y est presque toujours grosse. La nature deffend l'Isle; les côtes sont très innaccessibles, ce qui fait que l'on pourvoit peu à la défense matérielle et personelle de l'Isle, l'ennemi ne pouvant y aborder sans courir un danger très grand, la population étant considérable.

« Saint-Denis est une très petite ville dont la position est avantageuse, les maisons sont petites et les rues bien distribuées.

« L'Isle quoique très commerçante l'est moins que l'Isle de France, cela vient du défaut d'un port; car si la nature en avoit pourvu cette colonie, les étrangers y préféreroient venir charger, pouvant y prendre les denrées de la première main et à meilleur compte.

« Le numéraire y a peu de cours, la monnaie courante est le café.

« Le territoire est extrêmement fertile. L'Isle est divisée en onze cantons, le genre de culture n'est pas tout à fait le même dans chacun d'eux. Dans la partie du vent se font les belles récoltes de café, qui, après celui de Moka, passe pour le meilleur connu, et de girofle qui est aussi d'une qualité supérieure. Dans la partie de dessous le vent on récolte une quantité prodigieuse de bled, maïs et autres grains qui non seulement approvisionnent Bourbon mais encore l'Isle de France et dépendances.

« Le milieu de l'Isle n'est pas habité à cause des montagnes innaccessibles qui y sont situées; presque toutes rivières y prennent leur source et, après avoir arrosé différents cantons, vont se décharger à la mer; elles sont très poissonneuses.

« Il y a un volcan qui fixe l'attention des voyageurs; ses flammes éclairent quelques fois les côtes et favorisent les marins; ses éruptions sont fréquentes et sont ordinairement précédées de tremblemens de terre, qui jusqu'alors n'ont causé aucuns dégâts.

« La population de ce pays est considérable, les hommes généralement sont grands et robustes, leur passion dominante est la chasse et la pêche, sortes d'exercices dans lesquels ils excellent. Les étrangers trouvent en eux des hôtes affables et désintéressés; les femmes sont jolies, laborieuses et très bonnes mères de famille.

« La métropole n'a fait aucuns batiments utiles pour cette colonie, ceux qui existent sont dus à la munificence de l'ancienne Compagnie française.

« Parmi les fruits délicieux de cette Isle, l'orange se fait particulièrement remarquer par sa rare beauté et son goût exquis; la cueillette se fait en juillet. Tous les autres fruits passent pour être préférables à ceux de l'Isle de France. Les pêches sont aussi belles que celles d'Europe, on y trouve aussi les fruits de nos climats, mais moins bons. »

Le 6, départ de Bourbon; vue de l'île de la Possession; le 10, vue de la baie de Fort-Dauphin; — le 18, mouillage dans la baie de Saint-Augustin, — le 20, un des chefs du pays vient à bord, il est salué de cinq coups de canon; Linois traite avec lui pour « avoir des bœufs, on lui donna un peu de poudre, quelques balles de plomb, de mauvais fusils et des sabres, la viande ne revenait pas à plus de deux liards la livre ».

NOTICE SUR LA BAYE DE SAINT-AUGUSTIN.

« Cette baie se trouve dans le Sud de l'Isle de Madagascar; c'est très souvent la relache des batimens de la Compagnie anglaise venant d'Europe. L'entrée de la baie est très difficile à cause des récifs qui la déffendent. La rade quoique foreine est assés sûre et le mouillage est bon.

« Le Prince reigning dans cette contrée se nomme King-Baba. A notre arrivée il envoya plusieurs des grands de sa cour complimenter le général au nom de Sa Majesté Augustine.

« Ce célèbre personnage se fit annoncer pendant trois jours, au bout desquels il nous honnora de sa présence. C'est le plus vilain magot que j'aie vu de ma vie, noir comme un corbeau, gravé à faire peur, il joignoit à ces agrémens celui de n'avoir qu'un bel œil. Ce qui contribuait à le rendre parfaitement ridicule c'est l'air d'importance qu'il se donnait. Le costume de Sa Majesté consistoit en une vieille casaque rouge, qui provenoit sans doute d'un bâtiment anglais, une culotte de mauvais drap, sans bas ni soulier et un vieux chapeau bordé d'un galon qui avoit été doré. Son armure consistoit en une zagaille (espèce de lance) et un pistolet. Sa suite étoit composée d'une vingtaine de courtisans vêtus de langoutils de pagne (étoffe qu'ils font avec de l'écorce du Rafia). Le général très honoré de la visite de sa belle Majesté, la reçut parfaitement bien, la fit boire beaucoup, ainsi que sa suite, chose qu'ils aiment fort et qu'il est nécessaire de faire pour les engager à traiter fidé-

lement. Presque tous les habitans de ce pays parlent anglais et quelques mots de français.

« La rade est très poissonneuse. Pour une bouteille vuide et un mauvais couteau on avoit trois et quatre volailles. Pour une arme rouillée ils donnent un bœuf.

« Les fruits sont ceux de l'Isle de France.

« Les crocodilles sont communs dans ce pays, nous en primes deux dans la seine. »

Le 28, départ de la baie de Saint-Augustin.

Prairial. — Le 5, mouillage dans la baie d'Anjouan, éclipse de lune non totale qui a duré 3 heures 40 minutes.

REMARQUES SUR L'ISLE D'ANJOUAN.

« Cette Isle, une des Comores, est au Nord de Madagascar dans le canal. La côte forme la demie lune et c'est au fond que les bati-mens mouillent très près de terre.

« Le territoire y est très fertile et produit beaucoup de bétailles et d'excellens fruits.

« Les habitans sont tous mahométans, d'un naturel fort doux et très civilisés; ils sont de race arabe, bien faits et d'une figure agréable. Ils sont gouvernés par un roi dont le pouvoir est absolu. Leur costume est très élégant et ne diffère point de celui des Arabes et des Turcs; ils mettent beaucoup d'importance à posséder de belles armes.

« Ce peuple est très belliqueux et est presque continuellement en guerre avec ses voisins.

« Le lendemain le général fut à terre visiter le Roi qui le reçut avec toute la pompe possible, il envoya son palanquin le prendre sur le rivage, et il fut conduit au Palais au son de la musique royale.

« La ville est petite et mal bâtie, les rues sont très étroites mais assés bien tenues. Le Palais du Roi est bâti à l'indienne, un escalier assés étroit mène à ses appartemens.

« Sa Majesté avoit un beau phisque accompagné d'un air de grandeur qui lui alloit fort bien. Son vêtement étoit fort riche. Son appartement étoit décoré d'armes enlevées à l'ennemi. Il nous fit à tous ceux qui furent le voir l'accueil le plus gracieux.

« Le plus beau bâtiment de la ville est la Mosquée, il est très difficile d'y pouvoir entrer et quand on l'obtient on est obligé de laisser ses souliers à la porte.

« Dans une de nos courses à terre je fis l'acquisition d'un petit noir très joli, il me couta 27 piastres, je le nommai Théodore.

« Le Gouvernement avoit déporté à Anjouan beaucoup de criminels, ils n'y firent pas grand séjour car ils furent victimes des maladies du pays qui ne pardonnent guère aux Européens.

« On y fait l'eau assez commodément et on se procure aisément beaucoup de provisions. »

Le 8, départ d'Anjouan « pour croiser entre Anjouan, Comore, Moëilly et Mayotte »; — le 16, retour à Anjouan; — le 17, départ pour Ceylan.

Messidor. — Le 1^{er}, prise de l'*Upton's Castel* et de la *Charlotte*, « le premier chargé de bled et l'autre de riz, tous deux venant de Madras allant à Bombay »; — le 23, départ pour le golfe de Bengale, — le 28, mouillage « devant la baie de Masulipatnam » — le 30, mouillage « à l'entrée de la baie de Corengui ».

Thermidor. — Le 1^{er}, vue de la côte de Golconde, — le 2, combat terrible contre deux vaisseaux anglais; deux autres bâtiments sur rade amènent leur pavillon; un troisième se jette à la côte; prise de la *Princesse Charlotte* dont le chargement non achevé se composait de « sucre, de toiles fines, de salpêtre et d'un assortiment de bijoux; dans cette affaire nous eûmes trois hommes blessés dont deux en sont morts; nos avaries consistoient en un coin du fronteau à tribord fracassé, l'escalier emporté, une caronnade démontée, trois abordages de la dunette emportés, la patte de l'ancre de veille cassée, un boulet dans le petit mat d'hune où il resta après avoir percé le chouqué, sept boulets dans le corps du navire et quantité de manœuvres coupées et les voiles criblées. Nous perdîmes une ancre de 6,000 kilogrammes, 50 brasses de cable, 68 brasses de grelin »; le 4, départ pour l'île de France.

Fructidor. — Le 23, prise du *Hope*, « richement chargé, venant de Calcutta et allant à Londres ».

AN XIII.

Vendémiaire. — Le 2, prise de la *Perle* « assés richement chargé ».

Brumaire. — Le 10, arrivée à l'Île de France; le 18, « nous pa-voisames et fîmes trois saluts pour célébrer le couronnement de notre Empereur ».

Frimaire. — Le 13, l'auteur reçoit l'ordre des'embarquer « à bord de la *Princesse Charlotte* pour y remplir les fonctions d'officier, ce bâtiment allant faire la traite à Madagascar ».

VOYAGE À MADAGASCAR SUR LA FLÔTE LA PRINCESSE CHARLOTTE.

Pluviose. — Le 8, vu la terre de Bourbon, — le 15, mouillage dans la baie d'Ytaper. Messieurs Dessies et Ikel donnent 150 bœufs. « Le surlendemain de notre arrivée, nous reçumes la visite du Roi que nous saluames de sept coups de canon à son arrivée, et à son départ le capitaine lui fit le cadeau d'usage qui consistoit en une dame jeanne d'Arach, un baril de poudre, des bales et pierres à fusil.

« Il nous accorda la permission d'embarquer nos bœufs et permit aux femmes du pays de venir à bord.

« Pendant ma relâche je fis l'acquisition de deux esclaves, l'un homme fait et l'autre encore enfant; le premier me couta 35 piastres et le second 25.

« Le 25, notre chargement étoit fait, il consistoit en 250 bœufs, une trentaine de moutons et cabris, 2,000 tortues et 70 noirs, le tout appartenant au Gouvernement ». Le 28, départ pour l'Île de France.

Ventôse. — Le 19, arrivée à l'Île de France; 125 bœufs étoient morts pendant la traversée.

Germinal. — Le 1^{er}, arrivée du corsaire la *Bellonne*, venant de Bordeaux, porteur des paquets pour le Gouvernement, — le 11, chargement de vivres pour six mois.

Floréal. — Le 15, la *Belle Poule* et la *Psychée* ramènent deux prises : un brick et une frégate « prise après un combat des plus honorables ».

Prairial. — Le 10, départ pour Mahé, mouillage à l'île Sainte-Anne.

OBSERVATIONS SUR LES ISLES DE L'ARCHIPEL DES SEYCHELLES.

« Le barachois dans lequel nous étions mouillés est formé par les trois isles Mahé, Sainte-Anne et l'isle aux Cerfs.

« Les batiments y sont parfaitement en sureté, il y passe rarement des mauvais tems, et quand cela arrive, cela n'influe guère sur la tranquillité qui règne toujours dans cette rade. La mer n'y est presque jamais grosse et les montagnes des isles mettent les navires à l'abri du vent.

« La rade est très poissonneuse; on y prend tout plein de gros poissons, particulièrement la carangue, j'en ai vu qui pesoient cinquante et soixante livres.

« Dans toutes ces isles on prend une grande quantité de tortues; elles sont d'un goût excellent et d'une grosseur surprenante. De toutes celles embarquées pour l'équipage la moindre pesoit trois cents livres.

« L'Isle Mahé est la capitale des Seychelles et la résidence du Gouverneur général. Cette Isle présente un aspect un peu aride mais cela ne l'empêche pas d'être très fertile. On y trouve des bois d'une grande beauté pour les meubles, principalement le bois de natte à petites feuilles, il y vient aussi de très beaux fruits, les mêmes à peu près que ceux de l'Isle de France.

« L'Isle Sainte-Anne présente un aspect des plus majestueux; ce qui ne contribue pas peu à l'embelir, c'est la grande quantité de cyprès qui y croit; ces arbres de toute beauté forment la plus belle perspective.

« Cette isle n'est point habitée et la cause en est attribuée à une grande quantité d'énormes crocodilles qui la dévastent.

« La chasse y est très agréable, on y trouve beaucoup de gibier parmi lesquels on distingue particulièrement les pintades et les chauves-souris qui sont d'une grosseur surprenante, très bonnes et d'un chair très délicate. On y trouve aussi beaucoup de chiens marons. On prétend qu'ils sont très bons à manger.

L'Isle aux Cerfs est d'un aspect bien différent de Sainte-Anne sans être moins agréable; ce qui embelit beaucoup son coup d'œil, ce sont de très beaux palmiers dont elle est couverte. Ces

arbres majestueux forment des allées naturelles de la plus grande beauté.

« Cette Isle tire son nom de la grande quantité de cerfs qui y existoit autrefois.

« Le Gouvernement a déporté aux Isles Seychelles beaucoup de personnes convaincues de crimes, telles que celles qui ont trempées dans la conspiration de la machine infernale; elles n'avoient droit à aucune culture, par conséquent leur misère étoit au comble; et, à l'époque de notre relache, la corvette l'*Hypokite* vint leur annoncer que l'Empereur leur accordoit le droit de citoyen de la colonie, ce qui métoit une fin à leur profonde misère.

« Parmi les choses curieuses que produisent ces Isles on remarque à juste titre les coquillages et les cocos, ces derniers surtout sont d'une forme très rare et très estimée. »

Messidor. — Le 22, prise du *Brunswick* « montant 64 bouches à feu et 250 hommes d'équipage, chargé de coton, de bois de Sandale et de cornalines, venant de Bombay et allant en Chine »; le commandement de ce navire est donné au lieutenant de vaisseau Kerdren, et l'auteur est désigné pour y remplir les fonctions d'enseigne; le 23, « voyage au cap de Bonne-Espérance sur la prise le *Brunswick* de 1,300 tonneaux et montant 64 bouches à feu ».

Thermidor. — Le 10, conspiration formée à bord du *Brunswick* par les officiers anglais unis aux Chinois, — le 24, « à cinq heures du soir, un matelot qui parlait parfaitement l'ascard, prévint qu'il avoit entendu un prisonnier anglais proposer aux lascards d'enlever la prise. Nous nous tinmes sur nos gardes. Les Anglais s'en étant aperçus remirent la partie à une autre nuit; mais nous primes des précautions pour que cet événement ne nous arriva plus ».

Fructidor. — Le 4, vue de la Pointe d'Ytapère et des îles Sainte Luce; — le 5, mouillage dans la baie de Fort-Dauphin.

DESCRIPTION DU FORT-DAUPHIN. — USAGE DE SES HABITANS.

« La baie du Fort-Dauphin est très grande; il y passe souvent des rats de marée très forts qui forcent les batimens à prendre le large ou à faire côte.

« On profite ordinairement pour sortir de la baie des révolutions de S. O., qui arrivent une ou deux fois par mois.

« La rade abonde en toutes sortes de poissons excellens.

« C'est avec la plus grande difficulté qu'on fait l'eau; on ne peut s'en procurer que dans un puit très profond situé près de l'ancien fort.

« Le surlendemain de notre arrivée, le Roy vint faire sa visite au capitaine, il fut salué de sept coups de canon. C'est un fort bel homme avec l'air assés courtois, il parle un peu français; il étoit richement mis à la mode de son pays avec des étoffes faites par les naturels; il dinna à bord; à son départ le capitaine lui fit le cadeau d'usage, auquel il répondit par un bœuf et nous accorda la permission de communiquer avec l'intérieur de son pays pour les achats des rafraichissemens dont nous avions besoin.

« Ce pays étoit habité en 1661 par les Français, mais les naturels s'en emparèrent, les massacrèrent et brûlèrent tout.

« On y voit encore maintenant les restes de l'ancien fort et la porte par laquelle on y entrait et sur laquelle on lit ces mots (Établissement de la Compagnie des Indes en 1661, sous le règne de Louis quatorze et le reste est effacé par son antiquité). Des deux cotés de la porte on y voit deux figures très bien taillées. Le fort parait avoir été considérable et d'une solide construction, il est entouré de meurtrières, mais maintenant les murs sont dégradés; cet endroit jadis si beau n'offre plus aucun spectacle.

« Le fort est maintenant commandé par Monsieur Iquel; il habite une des douze cases qui existent actuellement, les autres le sont par son commis, tonnellerie, charpentier et ses esclaves.

« Monsieur Iquel est depuis seize ans habitant de ces climats; il s'est tellement attiré l'amitié des naturels que, si on voulait le renvoyer de l'endroit, ils s'y opposeroient et on ne pourroit y parvenir qu'avec de grandes forces.

« Le pays produit beaucoup de bœufs, chèvres, tortues et volailles; la principale culture est le riz. On y trouve beaucoup d'excellents fruits tels que les ananas, oranges, grenades, pistaches et les volans; ces derniers sont de la grosseur des groseilles à maquereau, ils ont le goût fort agréable et approche de celui du raisin.

« Le pays est malsain et la cause en est attribuée aux pluies continuelles qui remplissent des marais considérables qui occasionnent des fièvres qui ont beaucoup de rapport avec celles de Batavia.

« Le 5^{me} jour de mon arrivée, je fus, avec notre second, Mon-

sieur Loncle, faire une partie de chasse à quelques lieues dans les terres.

« Les campagnes ne sont pas cultivées, elles sont couvertes de beaux bois, principalement celui de Sendale qui est très estimé.

« A $1\frac{1}{2}$ lieues du Fort-Dauphin se trouvent deux lacs immenses dont la profondeur est de 80 à 100 brasses d'eau, ils sont très poissonneux; leur navigation est très dangereuse par la grande quantité de crocodilles qui s'y trouvent; ces monstres amphibies sont d'une grandeur surprenante et très voraces. Il arrive souvent qu'ils enlèvent des naturels dans leurs pirogues, on y remarque particulièrement un oiseau aquatique que les naturels nomment l'ami du crocodile; son plumage est tout noir, il plonge dans l'eau, y reste très longtemps, et lorsqu'il reparait il est presque toujours suivi d'un crocodile.

« Sur ces lacs se trouve aussi une grande quantité de canards sauvages, de cerceles et de poules d'eau; nous nous mimes dans des pirogues pour aller leur donner la chasse, j'en tuai un, et au moment où j'allai la ramasser un énorme crocodile vint l'enlever; avant que j'aie le tems de tirer dessus il avoit disparu avec sa proie. Nous tuames beaucoup d'oiseaux très beaux; en parcourant les bois nous fîmes halte pour manger un morceau, nous étions accompagnés de deux Marmites (nom qu'on donne aux courtiers de l'endroit), ces hommes ayant besoin de feu s'en procurèrent d'une manière plaisante : ils prirent deux morceaux de bois secs, les frotèrent fortement l'un contre l'autre et en peu de tems ils en tirèrent du feu.

« Parmi les choses qui me frappèrent dans ma course, je dois citer à juste titre la mouche-feuille, c'est une espèce de mouche qui par sa forme et sa couleur imite parfaitement la feuille de l'arbre nommé manguier et dont elle se nourrit. Nous revînmes à l'établissement très contents de notre partie de chasse.

« A notre arrivée au fort nous trouvâmes les vents bons et on nous dit que le capitaine avait fait tirer deux coups de canon pour nous appeler et que les huniers étoient hissés.

« Nous fumes de suite prendre congé de Monsieur Iquel et nous fîmes embarquer le reste de nos provisions et un petit noir dont j'avais fait l'acquisition », — le 13, départ de Fort-Dauphin, — le 2^e jour complémentaire, violente tempête; le *Brunswick* échoue à Simon's bay.

AN XIV.

Vendémiaire. — Le 3, l'équipage du *Marengo* réussit à sauver la plus grande partie de la cargaison de Brunswick : 4,763 balles de coton, 146 balles de coton plus fin, 11,694 pièces de bois de Sandal, 5 barils de pierres cornaline, 1 caisse d'*id.*, 1 boîte.

La vente de la cargaison et de la coque du *Brunswick* produit 30,000 piastres.

REMARQUES ET OBSERVATIONS SUR LA BAYE DE FALS ET SIMON'S BAY.

« La baie de Fals est extrêmement large et profonde et il s'y trouve plusieurs dangers tels que le Trident et Romonslipp, et beaucoup d'autres qui sont sous l'eau.

« Des bâtimens qui vont en relache ne mouillent point dans cette baie, ils n'y seroient point en sûreté. Il y passe fréquemment des terns affreux, c'est ce qui fit qu'anciennement on la nommait la baie des Tourmentes.

« Simon's-bay se trouve au fond de la baie de Fals; elle est beaucoup moins dangereuse que celle-ci, sans être pourtant bien sûre. C'est là que tous les batimens en relache mouillent.

« La vue de cette côte est très aride; elle est entourée de hautes montagnes couvertes de ronces. Le bois y est très rare.

« L'établissement est composé d'une centaine de maisons fort bien bâties. Il y a une belle caserne et un hospital bien tenu.

« La police de l'endroit est maintenue par un fiscal (chef de police). Il y a un commandant de place et un capitaine de port. La garnison consistoit en un régiment de chasseur et quelques compagnies d'artillerie.

« Les campagnes sont fort belles et paraissent fertiles.

« J'eus occasion de voir plusieurs maisons de campagne, je les trouvai toutes fort agréables, particulièrement Sélan-Cop appartenant à M^r Roussow. J'eus le plaisir de faire la connaissance de ses demoiselles à False; elles invitèrent M^r Ducasse et moi à les accompagner à leur bien de campagne où elles nous présentèrent à leurs parents. Nous acceptâmes avec grand plaisir. Nous fûmes parfaitement reçus de Monsieur Roussow. Il nous procura le plaisir de la chasse et nous engagea à venir le visiter souvent. Nous profi-

tâmes quelque fois de son obligeante invitation et, toutes les fois que nous y allions, nous faisons des parties de chasse et des promenades que ses demoiselles embellissoient de leur présence. Nous tuâmes dans nos courses des canards, tourterelles, colibris et une infinité d'autres oiseaux d'une grande beauté, dont j'ai oublié les noms. Il y existe aussi une grande quantité de singes qui dévastent les campagnes au point qu'on est obligé de leur faire la guerre.

« La dernière fois que nous fûmes à cette campagne pour prendre congé de ses aimables habitans, nous gravâmes, M^r Ducasse et moi, nos noms sur un pied d'aloës, chose que faisaient toutes les personnes qui venoient chez lui. Il nous fit présent de différentes choses curieuses entr'autres des plumes de porc-épic de la plus grande beauté.

« Je fus aussi faire un voyage à Constance, endroit d'où l'on tire ce fameux vin surnommé à juste titre le vin des têtes couronnées.

« Cet endroit si célèbre est fort petit, mais la Nature l'a doué particulièrement. L'enclos qui produit le *raisin Constance* est d'environ 6 arpens. C'est le seul dont le raisin soit de cette qualité. Celui des enclos contigus est bien inférieur.

« Constance ne produit par an que 24 alvrames de vin. On en tire bien davantage des enclos voisins mais d'une qualité bien inférieure. Voilà pourquoi il est fort rare d'en boire de vrai, même dans le pays.

« Constance est d'un aspect très riant; elle est située dans une vallée très gaie. Vue de la route comme un amphithéâtre, on y arrive par une superbe allée de chêne. On y voit une petite ménagerie enrichie d'oiseaux très beaux et très curieux. »

Le 27, départ de Simon's bay, — le 30, mouillage près du fort d'Amsterdam à Table-bay.

DESCRIPTION DE LA RADE ET DE LA VILLE DE TABLE-BAY.

« La Baye de la Table est ainsi nommée d'une montagne qui la domine et qui est plate sur son sommet en forme de table. Toutes les fois que cette montagne se couvre de nuages, il arrive du mauvais temps.

« La rade est très vaste mais très dangereuse tant par les dangers qui bordent la côte que par son mauvais fond et les coups de vent

qui y passent souvent, principalement dans l'hivernage; aussi aucuns batimens n'y restent ils à cette époque.

« La rade est deffendue par une très forte citadelle et trois forts.

« La ville est située au pied de la montagne. Elle est très jolie et bien batie, les rues sont tirées au cordeau et très propres.

« Les maisons sont de briques; l'intérieur répond parfaitement à la beauté de l'extérieur; il y règne une grande élégance, une extrême propreté.

« Les habitans sont très affables et hospitaliers; ils reçoivent parfaitement les étrangers, surtout les Anglais, pour qui ils ont une grande prédilection.

« Le beau sexe est bien partagé par la Nature, leurs traits sans être réguliers sont très jolis; elles sont douées d'une grande fraîcheur, avantage qu'elles doivent à leur climat qui approche beaucoup de celui d'Europe.

« Derrière la ville du coté de la montagne se trouve le fameux jardin de la Compagnie hollandaise. Avant que le Cap ne fut à la possession des Anglais, ce jardin étoit dans la plus grande splendeur, maintenant il a beaucoup dégénéré, quoiqu'il soit encore très beau.

« Au milieu du jardin est le Palais du prince d'Orange, il est habité par le Gouverneur général. Ce bâtiment est de la plus grande beauté. Devant le frontispice est un très beau parterre, au milieu duquel se trouve un superbe jet d'eau.

« Toutes les allées sont de chênes superbes et artistement taillés en berceau; elles sont ornées de bancs. Ce qui attire particulièrement l'attention des étrangers qui vont visiter le jardin, c'est la ménagerie; elle a été jadis une des plus belles du monde; les Anglois en ont tiré une grande quantité de bêtes; maintenant elle est moins conséquente, mais on travaillait à l'enrichir. Parmi les animaux qui ont attiré mon attention, je citerai le lion, le zèbre, le secrétaire, le paon et l'oiseau Royal; ce dernier surtout est très curieux, son plumage est d'un très beau bleu céleste et sur sa tête se trouve une hupe rose de la forme d'une couronne. »

Le 11, à minuit terrible tempête, échouement de l'*Atalante*.

Frimaire. — Le 11, vue de la ville de Saint-Paul de Loango, « la ville paraît petite, elle est située sur une hauteur sur le bord de la mer; elle est défendue par deux forts. Nous vîmes plusieurs clochers

d'église», — le 13, rencontre d'îlots flottants très élevés, larges et verts, — le 14, prise d'une goëlette et du brick le *Rollow* « montant 16 pièces de canon de 4, et 30 hommes d'équipage », — le 15, prise du trois mâts la *Ressource*, — le 18, « à une heure de l'après midi, nous vîmes une pirogue qui faisoit route sur nous; à 1 heure 1/2 elle nous avoit atteint. Elle étoit armée de 9 noirs, grands et beaux; elle venoit de Mayambô. On leur fit voir le vaisseau; leur étonnement fut extrême à la vue des batteries; ils n'en pouvoient revenir. Le général leur ayant témoigné le désir de connaître leur danse, ils en exécutèrent une sur le gaillard; nous admirâmes leur agilité et l'élasticité de leur corps. Ils décomposent leurs traits par des contorsions horribles; leur costume est à peu près le même que ceux des naturels de Saint-Augustin. Ils se peignent les sourcils et le dessous des yeux. Leur chef portoit au col un colier de Morphie de la grosseur du petit doigt et une casaque bleue lui couvroit le dos. Après s'être bien régalez de biscuit et d'eau de vie, ils se rembarquèrent et nagèrent vers leur Contrée », — le 21, violent orage, — le 26, mouillage dans la baie de l'île du Prince.

REMARQUE SUR L'ISLE DU PRINCE.

« Cette isle est ainsi nommée parce que ses revenus appartiennent au Prince royal de Portugal. C'est le chef lieu des Isles voisines et la résidence ordinaire de leur Gouverneur Général et de leur évêque. Cette isle quoique très malsaine l'est encore moins que les autres.

« L'eau est fort bonne et se fait assés commodément. La population est assés considérable; tous les habitants sont militaires et forment la milice; elle est indistinctement composée des blancs et des gens de couleur, ceux-ci peuvent parvenir aux dignités.

« La ville est petite, mal batie et sale; les rues sont étroites, mal entretenues. Le fanatisme y règne comme dans tous les pays Portugais; on ne voit presque que des églises; les habitants affectent des manières religieuses, qui passent tout ce que l'on se peut imaginer et c'est d'autant plus choquant que sous ces dehors sont cachées les mœurs les plus dépravées.

« L'isle est très fertile, ses productions sont à peu près les mêmes que celles des autres colonies d'Afrique.

« Les rivières produisent de la poudre d'or, on en trouve aussi des mines.

« Cette isle abonde en toutes sortes d'oiseaux très curieux, on distingue particulièrement de beaux perroquets gris à queue rouge; ils sont doués de la faculté d'apprendre à parler très facilement et d'une manière fort distincte.

« La rade est grande et sûre; elle avance beaucoup dans l'isle; elle est très poissonneuse; il y existe beaucoup de requins d'une énorme grosseur et très voraces.

« Ce climat est si nuisible aux Européens que si les batimens qui relachent y font un long séjour ils perdent quelquefois les deux tiers de leurs équipages.

« Lorsque nous mouillâmes à l'isle du Prince il y avoit plusieurs batimens neutres, venant et allant à la traite; c'est la relache ordinaire. »

Nivôse. — Le 1^{er}, départ de l'île du Prince. — Le 6, vue de l'île Saint-Thomée.

Pluviôse. — « Le 9, à 5 heures du matin, le tems beau, la mer belle, gouvernant au S. S. E., nous aperçûmes un navire dans le N. N. O. Nous lui donnâmes la chasse. A 9 heures nous lui tirâmes un coup de canon; il mit de suite en travers; il avoit pavillon américain. Nous mîmes en panne; le général envoya son adjudant le visiter; il revint avec le capitaine et le subre-cargue. Ce bâtiment venoit de Canton; il avoit soixante-deux jours de traversée et alloit à Philadelphie.

« Le capitaine fit le rapport suivant au général :

« Le 18 janvier 1806, je fus atteint et visité à la hauteur du cap de Bonne-Espérance par le vaisseau anglais le *Belliqueux*, commandé par le commodor Bing. Il me dit que le 8 de ce mois le cap avoit été attaqué et pris par les Anglois, sans trouver une grande résistance, de la part des Hollandais; que le nombre des troupes anglaises qui avoient effectué le débarquement montoit à sept mille hommes, que le Gouverneur s'étoit opposé à la descente avec cinq mille hommes, tant troupes de ligne que milice; qu'après une courte escarmouche, les Hollandais avoient abandonné leur chef, à l'exception de douze cents hommes, avec lesquels il s'étoit retiré dans les terres bien décidé à ne se point rendre, sans une capitulation honorable; que l'équipage de l'*Attalante* s'étoit réuni à lui et l'avoit suivi après avoir coulé la frégate.

« Il ajouta que l'amiral Condor, commandant l'expédition, avoit envoyé un convoi porter des troupes à False-Bay pour prendre le général hollandais entre deux feux, qu'ils attendoient le retour de l'amiral Linois qu'ils croyaient être à croiser sous Sainte-Hélène et qu'après s'en être emparés ils tourneroient leur vue sur l'Isle de France.

« Il ajouta une note des forces angloises composant cette expédition et au nombre de trois vaisseaux de 64, un de 50, deux frégates, deux bateaux plats et quelques transports, qu'ils croisoient sous le banc des aiguilles pour attendre le retour de la division française.

« Tel fut le rapport du capitaine américain; il dit de plus qu'il avoit passé la veille devant Sainte-Hélène, à la distance d'une lieue et qu'il avoit distingué quatorze à vingt navires parmi lesquels il avoit cru reconnaître des vaisseaux de ligne.

« Après que le capitaine eut fait signer ce rapport par le capitaine et le subre-cargue, il les renvoya et nous fîmes servir sous toutes voiles. A 1 heure, nous avions perdu le bâtiment de vue, alors le général fit mettre le cap et appella le capitaine de la frégate à bord.

« Ils tinrent un conseil secret, tout l'état-major fut appelé.

« Après une mure délibération, il fut décidé que d'après le mauvais état de la division, tant au grément que dans le corps des batimens, que n'ayant plus que pour un mois de vivres, on feroit voiles pour la France. Les vents étant contraires pour d'autres ports à proximité. » — Le 16, passage de la ligne. — Le 19, à « 4 heures et demie, nous vîmes une trombe qui dura trois quarts d'heure dans le vent à nous ».

Ventôse. — Le 15, « nous étions, depuis quelques jours, retranchés à 14 onces de biscuit, une chopine de vin et un boujaron d'Arack; on fut encore obligé de nous réduire à 10 onces de biscuit par jour ». — Le 22, rencontre de la flotte anglaise.

« Le 22, à deux heures un quart du matin, nous vîmes deux batimens sous le vent à nous courant à contre bord, peu après nous en vîmes un troisième par la hanche de babord courant le même bord que les précédens, ce dernier paroissoit très gros; à trois heures il passa sous le vent; à peu de distance il mit un feu à sa poupe et, sitôt qu'il nous eut dépassé, il vira de bord dans nos

eaux et nous appuya la chasse. La frégate la *Belle-Poule* passa à tribord à nous et son capitaine héla au général qu'il avoit bien observé le bâtiment et qu'à ses sabords il l'avoit jugé de guerre. Dans ce moment le bâtiment fit des signaux et lança un pot à feu qui dura quatre à cinq minutes; nous vîmes qu'il étoit suivi de plusieurs autres qui étoient fort éloignés.

« Le général communiqua au capitaine de la *Belle-Poule* qu'il présuinoit que ce bâtiment faisoit l'escorte d'un convoi et il donna l'ordre de diminuer de voiles et tira un coup de canon. Le général fit gouverner au N. $\frac{1}{4}$ N. O. et peu après au N. N. O. Il fit forcer de voiles dans l'intention de se faire chasser jusqu'au jour. La *Belle-Poule* se tenoit par notre travers et manœuvroit à notre imitation mais nous fûmes obligés de diminuer de voiles pour ne pas laisser la frégate dont la marche n'égalait pas la notre. Le général héla à la *Belle-Poule* de tâcher de nous devancer. A quatre heures un quart, le bâtiment chasseur se trouvant à portée, nous tira un coup de canon de 18; à quatre heures et demie, le général et le commandant vinrent faire l'inspection dans les batteries et virent avec satisfaction tout le monde bien disposé à soutenir l'honneur du pavillon. A cinq heures, la *Belle-Poule* étoit à une très petite distance sur l'avant à nous, et le bâtiment à une portée de mousquet dans nos eaux, le général fit carguer les basses voiles.

« Le jour commençoit à se faire, nous vîmes que nous avions affaire à un vaisseau à trois ponts, mais tous les cœurs françois n'en furent pas plus émus et, fiers d'être commandés par un brave, tous ont les yeux fixés sur lui et un profond silence règne. Le vaisseau nous héla trois fois, trois fois il demeura sans réponse.

« Enfin le général recommanda non pas le courage, car il connoit trop le François, mais la précision et le peu de confusion; il fait hisser ses couleurs et laisse arriver sur l'ennemi qui avoit aussi arboré le pavillon de la fière Albion, alors commença bord à bord non pas un combat, mais un carnage.

« La frégate se tenoit sur l'avant à l'ennemi et le battoit sans qu'il put lui faire grand mal.

« Depuis une heure la mort ensanglantait sa faux et étendoit ses ailes terribles, lorsque le François bouillant ne pouvant laisser le combat longtems indécis, brûle de voir l'ennemi de plus près; le mot d'abordage retentit et vient aux oreilles de nos chefs qui en donnent le signal; mais l'Anglois dont le mot terrible est bien

connu et qui craint un choc dont le résultat pourroit lui être fâcheux, quoiqu'en force supérieure, arrive et nous évite; par ce mouvement il se trouve par notre hanche et nous lache sa volée, qui nous fut d'autant plus terrible que tout le monde se trouvoit en foule pour l'abordage, on n'entend que cris et gémissements des mourants et des blessés; notre général est atteint d'un coup qui le met hors de combat; peu après le commandant a le bras droit emporté; le second prend le commandement et le feu continue avec vivacité. Le général apprenant qu'on apercevait plusieurs vaisseaux qui venoient soutenir le trois ponts et qui approchaient beaucoup, fait ordonner au second de faire de la voile pour tacher de nous sauver et surtout de ne pas amener pour le trois ponts.

« A huit heures le feu avoit ralenti de part et d'autre toute notre batterie de 18 étoit presque démontée et déserte de monde, notre gréement étoit dans l'état le plus délabré.

« Voyant qu'il n'y avoit plus de salut pour notre division on fit le signal à la frégate de liberté de manœuvre pour la sureté des batiments, alors elle prit chasse en se couvrant de voile.

« A huit heures et demie une frégate angloise passa sous le vent à nous, nous laissames porter et lui envoyames quelques volées, elle nous dépassa promptement et chassa la *Belle-Poule*.

« Le vaisseau anglois ne nous tiroit plus que de moment en moment et nous lui ripostions toujours, le reste de la division étoit à peu près à trois portées de canon de nous.

« A neuf heures, la frégate anglaise étoit à portée de la *Belle-Poule*. Le capitaine Bruillac arriva dessus et commença le feu qui fut très vif de part et d'autre.

« A neuf heures un quart, un vaisseau anglois qui nous prenoit par la hanche de babord nous tira deux coups de canon; en même tems le trois ponts nous lacha une bordée dans la hanche de babord; nous crûmes que la poupe venoit en bas tant elle nous fit de mal.

« A neuf heures 25, la *Belle-Poule* laissa arriver vent arrière sur la frégate angloise pour la prendre à l'abordage, mais celle-ci refusa et sans discontinuer le feu elles prirent les amures à babord.

« A neuf heures trois quarts, le second de notre vaisseau fit appeler les commandants des batteries et leur demanda dans quel état elles étoient, le commandant de la batterie basse lui dit qu'il avoit trois pièces de 36 de démontées et qu'une partie des bragues

et des palans étoit coupée; celui de la seconde batterie lui dit qu'il y avoit 14 pièces de canon de 18 de démontées et qu'il manquoit considérablement de monde dans les deux. Après avoir reçu ce rapport il en fit rendre compte au général qui fit répondre de forcer toujours de voiles et de n'amener que pour toute la division ennemie.

« A dix heures dix minutes, le gros de la division n'étant plus qu'à une portée de fusil, le second exposa aux hommes que le nombre des victimes étoit assés grand qu'il croyait qu'il y auroit de l'imprudence à tenir plus longtems et que si tout le monde y consentoit il feroit amener le pavillon. Tous y ayant consenti, Monsieur Chasseriau ⁽¹⁾ en fit prévenir le général qui lui en laissa maître.

« A dix heures quarante minutes, nous trouvant entourés de toute l'armée nous amenâmes nos couleurs, le pavillon se trouvant engagé ne put pas être amené assés vite, ce qui pensa nous faire essuyer le feu d'un vaisseau ennemi. Tous les vaisseaux mirent en panne à l'exception d'un qui continua sur la *Belle-Poule* qui se battoit toujours vivement.

« L'amiral anglois vint lui-même à notre bord et rendit visite à Monsieur de Linois. Il fit sa ronde dans le vaisseau, il le trouva très maltraité et blâma notre opiniâtreté. Il demanda au général pour quel bâtiment il avoit amené : pour tous, lui répondit-il.

« A dix heures et demie, le vaisseau ayant atteint la *Belle-Poule* la fit amener.

« Notre perte fut de 83 hommes tués et 109 blessés.

« La frégate la *Belle-Poule* n'eut heureusement que vingt hommes de tués et soixante de blessés; quant à la perte de l'ennemi, il me sera impossible de la rapporter, les Anglois nous l'ayant toujours caché, mais elle a dû être grande si l'on juge de la perte des hommes par les avaries des batimens.

« Noms et force des batimens composant la division sous le commandement de sir John Borlaw Warren, vice-amiral de l'armée bleue ». — « Noms des prises faites pendant la campagne dans l'Inde, depuis l'an xi jusqu'à l'an xiv ».

Germinal. — Le 7, mouillage à « Saint-Yago dans la baye de la Praya. »

(1) François-Vincent Chasseriau, lieutenant de vaisseau du 1^{er} nivôse an xi.

Floréal. — Le 2, terrible tempête. — Le 4, « l'amiral décide de faire voiles pour l'Angleterre ». — Le 24, « à 7 heures du soir, nous mouillâmes sur la rade de Porstmouth.

« Le 25, nous mîmes sous voiles pour entrer dans le port, nous jettâmes l'ancre à 11 heures.

« Le 26, à deux heures après midi, un cutter vint nous prendre et nous transporta sur la rivière de Portschester, à bord du ponton le *Prothée*, commandé par le lieutenant Toodman.

« Je fus installé dans cet agréable séjour dans la demie-prison (on nomme ainsi une partie du ponton, destinée aux officiers et aux premiers maîtres). »

NOTE HISTORIQUE
SUR
LA PÊCHE DU HARENG ET DE LA MORUE
À DUNKERQUE,

PAR M. FINOT,
Archiviste du département du Nord.

Dès le XIII^e siècle, la pêche du hareng était une des principales industries des populations riveraines de la mer du Nord et principalement des marins des ports de Gravelines, de Mardyck et de Dunkerque. Les comtes de Flandre, en vertu de leur droit de souveraineté sur les côtes et les rivages de la mer, tiraient des revenus considérables de ces pêcheries, sur lesquelles on les voit assigner, en faveur de monastères et d'hôpitaux tels que ceux de Lille et de Seclin, des rentes annuelles de plusieurs milliers de harengs. En 1385, des conventions diplomatiques conclues entre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, comte de Flandre, assurèrent la liberté de la pêche côtière et déclarèrent que les bateaux des pêcheurs seraient reconnus comme neutres et *hors de prise* en cas de guerre entre les deux princes. Ces conventions furent renouvelées après de longs pourparlers, en 1468, puis, sous Charles Quint, en 1533, à la suite d'un accord passé entre les ambassadeurs de ce prince et ceux du pape, des rois de France et d'Angleterre. Quoique ces documents diplomatiques conservés aux archives du Nord se préoccupent principalement de la pêche du hareng, il y est question cependant aussi de celle des autres poissons qui fréquentaient les côtes de Flandre, entre autres de la morue. D'ailleurs, l'état des approvisionnements faits en 1386 par le maître de la Chambre aux deniers Pierre Varopel pour la galère avec laquelle le duc Philippe le Hardi se proposait de prendre part à l'expédition que le roi de France Charles VI préparait contre l'Angleterre, donne l'énumération

de tous les poissons secs et salés qui entraient alors dans l'alimentation publique. Pierre Varopel fournit au vaisseau ducal huit lasts de harengs caqués (le last était composé de huit barils renfermant 12,000 harengs), 600 livres de morue, 500 de saumon d'Écosse, 2,000 de raies, 400 de stockfisch, 2 barils d'esturgeon, 2 caques de marsouin, etc.

C'était sur les côtes de la Flandre, de l'Angleterre et de la Normandie que se pratiquait la pêche du hareng du ^{xiii^e} au ^{xvi^e} siècle. Vers 1550, les marins de Dunkerque s'aventurèrent plus avant dans la mer du Nord, pour venir pêcher sur le Dogger Bank entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark. C'est alors que l'on peut placer le point de départ de l'extension que prit la pêche de la morue, ce poisson se trouvant relativement en grande abondance sur le Dogger Bank. C'est aussi vers cette époque que l'on commença non seulement à saler la morue, mais aussi à la *baconner*, c'est-à-dire à la sécher. Mais sa préparation était loin d'avoir atteint déjà le degré de perfection où elle parvint un siècle plus tard.

En 1614, un armateur d'origine anglaise, Jean de Clerck, vint, au rapport de l'historien Fauconnier, s'établir à Dunkerque. Il équipa quelques navires qu'il envoya sous la conduite d'un capitaine fort expérimenté nommé Philippe Gurtzen, à la pêche de la baleine, pêche jusqu'alors inusitée par les Dunkerquois qui se livraient presque exclusivement à celle du hareng. Cette entreprise réussit et rapporta 396 tonneaux d'huile de poisson, vendus au prix de 12 livres, 10 sols chacun. Stimulé par un profit si considérable, de Clerck arma, en 1616, sept vaisseaux et pareil nombre l'année suivante, qu'il destina à cette pêche. Il n'est pas téméraire de supposer que ce sont ces expéditions pour la capture des baleines sur les côtes d'Islande et du Groënland qui amenèrent le grand développement de la pêche de la morue pratiquée auparavant seulement dans la mer du Nord et qui n'avait donné lieu jusqu'alors qu'à un commerce fort restreint. Il faut remarquer, en effet, que les historiens locaux qui s'étendent longuement sur la pêche du hareng ne font aucune mention de celle de la morue. Avec les marins de de Clerck, au contraire, les Dunkerquois se mirent à fréquenter les parages de l'Islande où ils rencontrèrent les grandes bandes de morues qui y séjournent au printemps. De là l'extension prise par la pêche d'Islande. De cette île, les bâtiments partis du port de Dunkerque, s'avancèrent vers le banc de Terre-Neuve, visité réguliè-

rement dès 1604 par les marins basques, bretons et normands, principalement par ceux des ports de la Rochelle et du Havre. Si les Dunkerquois y allaient d'une manière moins suivie qu'en Islande, il est toutefois certain que vers le milieu du ^{xvii}^e siècle, ils y pratiquaient la pêche de la morue. L'historien de Calais Lefebvre rapporte, d'après la chronique contemporaine du maieur Auquier, qu'en 1637, le port de cette ville, appartenant alors à la France, se trouvait « rempli d'armateurs qui rendaient le passage de la Manche fort périlleux aux ennemis de la France. Un d'eux, le capitaine Morel, de cette ville, montant le vaisseau la *Madeleine*, entra le 5 du mois de novembre avec les prises de deux bâtiments venant de Terre-Neuve et chargés de morue pour Dunkerque alors à l'Espagne ». On peut ajouter que l'appellation de *Bonnet flamand* donnée à un des bancs les plus orientaux de Terre-Neuve, permet de supposer que les marins des ports de la Flandre le fréquentaient assez régulièrement au ^{xvii}^e siècle.

Cependant c'était toujours vers l'Islande, les îles Shetland qu'on appelait alors *Hilande* et le Dogger Bank que se dirigeait la partie la plus considérable de la flottille équipée pour la pêche de la morue à Dunkerque. Il en fut de même au siècle suivant et il en est encore ainsi de nos jours. D'après Fauconnier, cette flottille se composait en 1698, de dix à douze bâtiments armés pour la pêche du hareng et d'environ le même nombre pour celle de la morue « sur Island et sur le Dogrebanc ». Il est à remarquer qu'il ne parle pas de Terre-Neuve. C'est qu'en effet les longues guerres qui avaient sévi presque sans interruption entre la France et l'Angleterre dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, avaient porté un grave préjudice aux pêches maritimes lointaines. D'un autre côté les armateurs avaient préféré équiper des navires pour la course et c'est alors que les corsaires dunkerquois s'étaient signalés par les exploits les plus audacieux et les plus lucratifs. La pêche côtière, comme celle du hareng et de la morue, fut même presque complètement négligée. Ce fait est constaté par l'intendant de la Flandre maritime de Madrys, dans le mémoire qu'il rédigea sur cette province vers 1690. « Il faudroit aussy, dit-il, pour le commerce de Dunkerque que Sa Majesté eût la bonté d'accorder aux habitants des moyens pour rétablir la pêche, laquelle y a autrefois flori (*sic*), qu'il y avoit cinq à six cents bâtiments de pêcheurs employés, ce qui donnoit à vivre à plus de six mille matelots, apportoit pour cinq à six cent mille



livres de hareng, morue et poisson salé, et occupoit cinquante-deux francs-mâîtres tonneliers qui avoient chacun huit à dix garçons pour le barillage, etc. »

Pendant les douze années que dura la guerre de la Succession d'Espagne, la décadence de l'industrie de la pêche de la morue ne fit naturellement qu'augmenter, d'autant plus qu'il était difficile aux navires dunkerquois de fréquenter les parages de l'Islande sans cesse surveillés par les croiseurs anglais. C'est ce motif qui suggéra sans doute à un sieur Petit l'idée de proposer en 1708 à la Chambre de commerce de Dunkerque d'équiper des bâtiments pour les envoyer pêcher la morue verte et sèche sur le grand banc de Terre-Neuve, à Plaisance, au Chapeau-Rouge, à l'île Saint-Pierre et sur les côtes d'Acadie ou Nouvelle-Écosse. Ce projet fut soumis au ministre Pontchartrain, dont l'autorisation était nécessaire pour embarquer sur les navires dunkerquois un certain nombre de matelots tirés des ports du Havre et de la Rochelle. Mais il semble qu'il ne reçut aucune suite.

Il fallut les longues années de paix qui suivirent le traité d'Utrecht pour que l'industrie de la grande pêche maritime reprît un peu d'essor à Dunkerque. D'après des renseignements statistiques conservés aux archives du Nord, on comptait dans ce port à la veille de la Révolution cinquante bâtiments de 40 à 60 tonneaux employés aux différentes pêches du hareng, et quatre-vingts, tant dogres que corvettes, de 50 à 130 tonneaux faisant la pêche de la morue. 1,500 à 1,600 hommes étaient occupés à ces différentes pêches. La pêche du hareng se divisait en deux espèces : celle du hareng *blanc* pratiquée à Yarmouth sur la côte d'Angleterre, et celle du hareng *pecq* qui se faisait à Hitlande ou aux îles Shetland. Le poisson de la première pêche était infiniment plus abondant ; mais le prix du hareng *pecq* était plus élevé et dans la proportion de quatre à un. La pêche de la morue se faisait au banc de Terre-Neuve, à Islande et à Hitlande.

Pendant la longue lutte maritime que la France eût à soutenir contre l'Angleterre de 1793 à 1802, les armateurs de Dunkerque trouvèrent mieux à satisfaire à la fois leur patriotisme et leurs intérêts, en armant des navires en course qu'en les équipant pour les pêches lointaines. Aussi en 1804 le préfet du Nord Dieudonné constate dans le travail qu'il consacra à la statistique de ce département que cette industrie a été presque entièrement anéantie par



la guerre. « Un petit nombre de bâtiments, dit-il, échappés aux événements d'une guerre longue et funeste au commerce, sont les tristes débris d'une branche d'industrie jadis très florissante, qui ne pourra renaître et s'accroître que par les encouragements et la protection que le Gouvernement leur accordera. Déjà il vient d'assurer des primes pour la pêche de la morue, et à peine la mer était-elle libre que les armateurs de Dunkerque ont réuni toutes leurs ressources pour équiper et faire sortir quarante bâtiments qui sont maintenant employés à cette pêche. On espère qu'elle sera heureuse et qu'elle produira de 800,000 francs à 1 million ».

Mais les espérances du préfet Dieudonné ne se réalisèrent pas, car la rupture du traité d'Amiens vint bientôt fermer la mer aux armateurs dunkerquois, si ce n'est pour les navires armés en course qui de 1804 à 1815 infligèrent au commerce anglais les pertes les plus sérieuses.

En 1889, le nombre des bâtiments affectés à la pêche de la morue d'Islande a été à Dunkerque de 87, jaugeant 9,246 tonneaux, montés par 1,439 marins. Le produit de la pêche a été de 6,340 tonnes d'une valeur de 3,100,000 francs. Si on compare ces chiffres à ceux fournis par les statistiques du siècle dernier, on voit que le développement de cette industrie n'a pas été fort considérable à Dunkerque depuis cent ans, puisque, en 1788, elle occupait 80 navires jaugeant 7,200 tonneaux et montés par 1,100 marins.

Digitized by Google

LES
COURANTS DE L'ATLANTIQUE NORD
PAR LES ÉPAVES FLOTTANTES,

PAR M. HAUTREUX,

Lieutenant de vaisseau en retraite,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Les belles expériences de flottage faites par le prince de Monaco, en 1886, 1887, 1888 et 1889, ont montré le parti que l'on pouvait tirer, pour la détermination des courants, de l'étude des trajets des corps flottants.

Depuis cette époque, des bouteilles flottantes ont été jetées en grand nombre à la mer, et le Bureau hydrographique de Washington, dans ses pilot-charts, publie de temps en temps des cartes indiquant les trajets hypothétiques des bouteilles qui lui sont signalées; de plus, depuis 1887, il note les positions des diverses carcasses de navires qui lui sont indiquées comme dangereuses pour la navigation. Parmi ces carcasses, il en est plusieurs qui sont reconnaissables à quelques détails extérieurs, qui ont été rencontrées un grand nombre de fois, et ont flotté pendant plus de deux années; ces différents points de rencontre forment autant de trajets partiels qui marquent, dans le parcours total, les modifications de direction et de vitesse qui se sont produites; elles nous montrent combien sont fréquentes et étendues ces perturbations, même dans les parages où les courants sont le mieux définis.

De ces deux éléments d'information, bouteilles et carcasses, le dernier est de beaucoup le plus précis, puisqu'il permet de suivre le mouvement des eaux dans toutes les régions de l'Océan et que certaines carcasses ont été signalées plus de quarante fois. Les bouteilles ne donnent que deux points : celui du lancement et celui de l'arrivée; toutes les perturbations éprouvées dans l'intervalle sont ignorées. D'autre part, les carcasses proviennent presque toujours



des mêmes parages, de la route transatlantique fertile en tempêtes et en abordages. Les bouteilles, au contraire, sont lancées dans toutes les régions et en nombre illimité. Les expériences du prince de Monaco montrent qu'on en recueille environ un dixième. Dans les expériences que nous avons faites près des côtes du golfe de Gascogne, il en a été recueilli 100 sur 300 qui avaient été lancées. Les deux procédés se complètent l'un par l'autre; on peut les comparer dans les parcours communs, et déterminer ainsi leur valeur relative.

Notre analyse porte sur 300 parcours de carcasses flottantes donnant 600 trajets partiels, et sur 740 bouteilles flottantes.

Nous présentons trois planches de ces trajets dont deux montrent les parcours d'une centaine de carcasses, et la troisième, la dernière des cartes de bouteilles publiée en juillet 1897 dans les *Pilots-Charts*.

CARCASSES FLOTTANTES.

(Voir les planches I et II.)

Le mouvement général qui porte les eaux du cap Hatteras vers les Açores et la Manche ressort nettement du dessin des deux planches, ainsi que le mouvement de rotation autour de la mer des Sargasses. Mais aussi on aperçoit un grand nombre de boucles, de déviations, de rétrogradations qui montrent à combien de perturbations sont soumis ces mouvements de la surface des eaux. L'enchevêtrement des tracés indique les parages les plus troublés : des Bermudes aux Bahamas, la région des Sargasses dans le S. O. des Açores et les approches de la Manche.

Parmi les perturbations, on doit signaler les boucles, si nombreuses et si étendues. Ces déviations durent plusieurs semaines et ont généralement de 100 à 200 milles de diamètre; leur durée indique que ce ne sont pas des mouvements fortuits.

La planche III des bouteilles flottantes nous montre que vers les côtes d'Europe, le mouvement vers le N. E. n'est pas plus fréquent que le mouvement vers le S. E. et que vers les Antilles, la poussée des vents du S. E. y amène un volume considérable des eaux provenant de l'Atlantique Sud. Cet apport est naturellement plus considérable pendant l'été septentrional que pendant notre hiver, et c'est une des causes des variations en vitesse et en étendue qu'éprouve le Gulf-Stream.

Dans les régions septentrionales de l'Atlantique on constate aussi un mouvement giratoire, mais de sens opposé à celui de la région méridionale; il est prouvé par le transport des épaves et bouteilles au N. E. vers la Norwège, par la dérive du *Fram* vers l'Ouest, et par la dérive des icebergs du Groënland vers le Sud; mais pour cette partie de l'Océan les renseignements sont rares.

Les documents, réunis depuis dix ans, peuvent donner lieu à des analyses assez précises; ce sont surtout les trajets partiels des épaves qui nous renseigneront sur les directions et vitesses des mouvements de la surface dans les différentes régions de l'Atlantique.

Nous résumons, en un tableau, et pour chaque région, les moyennes déduites des 1,340 observations de carcasses et de bouteilles, et ayant indiqué le double mouvement de circulation des eaux de la surface, nous étudierons chacun des parages du circuit méridional (voir le tableau et ses trois graphiques).

CIRCUIT MÉRIDIONAL.

Courant équatorial du cap Vert aux Antilles. Direction Ouest : 15 carcasses, vitesse 18 milles par vingt-quatre heures; 115 bouteilles, vitesse 10 milles par vingt-quatre heures.

Le mouvement de dérive des eaux vers l'Ouest suit exactement la direction résultante des vents alisés du N. E. et du S. E.; les bouteilles, par leurs nombreuses directions à l'O. N. O. venant de l'Atlantique Sud, montrent la pénétration dans l'Atlantique Nord d'un volume important des eaux australes. Les eaux ayant pénétré dans les Antilles, s'accumulent dans le golfe du Mexique, en surélèvent le niveau et ressortent par le canal de la Floride, où elles constituent le Gulf-Stream.

Gulf-Stream, canal de la Floride, de la Havane au cap Hatteras, 57 carcasses. Le courant, contenu entre des rives fixes, se dirige vers le N. N. E. vitesse moyenne, 34 milles, avec des variations très considérables dépendant des marées et des saisons; les écarts observés vont de 85 milles à 10 milles par vingt-quatre heures. Les plus grandes vitesses ont lieu à l'époque de la plus grande pénétration dans notre hémisphère, des alisés du S. E., c'est-à-dire de mars à septembre. Les plus faibles vitesses pendant notre hiver.

Du cap Hatteras au grand Banc, 74 carcasses et 84 bouteilles. Direction N. E. Vitesses : carcasses 15 milles, bouteilles 55 milles

par vingt-quatre heures. C'est le prolongement du Gulf-Stream avec une diminution de vitesse très sensible. Le volume du courant a subi aussi une énorme diminution. A son entrée dans les Antilles, son débit est de 200 millions de mètres cubes par seconde; il est de 50 millions au passage du Yucatan; 11 millions à l'entrée du canal de la Floride; 5 millions au cap Hatteras.

De plus, à partir du cap Hatteras se produisent de nombreuses déviations, surtout pendant l'hiver, sous l'influence des vents d'Ouest au N. O. qui accompagnent les dépressions barométriques. Ces coups de vent, si nombreux dans cette région, contribuent à disperser les eaux chaudes dans tout l'Atlantique.

Les différences des vitesses données par les carcasses et par les bouteilles, montrent combien ces dernières subissent davantage les perturbations extérieures.

Cap Hatteras, Açores, Manche : 110 carcasses, 65 bouteilles. Direction E. N. E. et Est; vitesses : carcasses 13',5 milles; bouteilles 5',6 milles.

Les graphiques nous montrent que les eaux se dirigent vers la Manche et vers les Açores; une seule carcasse a dépassé l'Irlande; c'est la région des vents généraux de l'Ouest qui poussent les eaux vers les côtes de l'Europe; nous voyons de nombreuses perturbations, des boucles, des rétrogradations de longue durée qui montrent l'inconstance des directions.

Grand-Banc-Açores : 63 carcasses, 208 bouteilles. Direction S. E. Vitesses : carcasses 12 milles, bouteilles 6'4 milles. Ce sont les flotteurs du prince de Monaco, lancés dans ces parages, qui ont démontré que le courant du Gulf-Stream ne se prolongeait pas au delà du Grand Banc vers l'Irlande, et que les eaux se portaient plutôt vers les Açores. Les carcasses nous montrent que ces déviations vers le S. E. deviennent la règle à partir du méridien des Açores jusqu'à la Manche. L'étude des perturbations, si nombreuses dans ces parages, montre qu'elles dépendent absolument des vents de tempête qui ont régné.

Açores, Sargasses, Cap Vert et Antilles. — 43 carcasses, 31 bouteilles. — Directions Sud et S. O.; vitesses : carcasses 11 milles; bouteilles 5',1 milles.

C'est la région des vents alisés; les eaux, obéissant à leur impulsion, suivent leur direction; ce qui donne lieu avec les changements de saison, à de nombreuses boucles de grande étendue, sur-

tout dans le S. O. des Açores où, suivant la saison, soufflent tantôt les alisés, et tantôt les vents du S. O., pendant de longues périodes.

Entre les Açores, les Bermudes et les Bahamas, nous voyons une région fort troublée, très voisine du Gulf-Stream.

Contre-courant, Bermudes, Bahamas. — 56 carcasses, 25 bouteilles. Direction Sud et Sud-Ouest. Vitesses : carcasses 11' milles; bouteilles 4',5 milles.

C'est la région la plus tourmentée, celle où se produit l'incurvation des vents d'E. S. E. en vents du S. O.; les épaves sont poussées tantôt dans le courant qui porte au N. E., tantôt dans le contre-courant qui porte au S. O.

L'ensemble de tous ces trajets donne bien l'impression d'un vaste mouvement giratoire accompli par les eaux; elles obéissent à la poussée du grand tourbillon aérien, qui se produit autour du centre des hautes pressions, lequel est toute l'année dans le S. O. des Açores, au-dessus de la mer des Sargasses.

Les mêmes faits et pour des causes analogues se produisent dans la région septentrionale.

CIRCUIT SEPTENTRIONAL.

Grand-Banc, Islande, Norvège. — 67 carcasses, 110 bouteilles. Direction N. E. Vitesses : carcasses 15 milles, bouteilles 5',1 milles. Les eaux sont poussées par les vents du Sud à l'Ouest qui dépendent des tourbillons aériens formés par les dépressions barométriques. Ces dépressions ont sur l'Atlantique un trajet bien connu, allant de Terre-Neuve à l'Islande et l'Écosse. Sur la rive droite de ce lit des tempêtes règnent les vents du Sud à l'Ouest; sur la rive gauche, vers le Groënland et le Labrador, règnent les vents du Nord à l'Est.

Banquise-Spitzberg. — Les documents sont bien rares, mais le *Fram*, dans sa longue dérive, nous montre un courant continu portant vers l'Ouest : vitesse, 2,5 milles par 24 heures; puis le long des côtes du Groënland, c'est la marche des icebergs vers le Sud; leur vitesse a été déterminée par la tragique histoire du glaçon du Polaris, qui fut de 8 milles par 24 heures. Enfin, c'est la dérive bien connue des glaces sur le banc de Terre-Neuve au printemps et à l'été, jusqu'au 40° de latitude, à la rencontre des eaux chau-

des; là se produisent les mélanges entre ces eaux de températures si différentes, et recommence le circuit septentrional sous les mêmes influences qu'à l'origine.

L'amiral danois Irminger a montré qu'entre le Groënland et les Féroë, le courant chaud, dirigé vers le N. E., était large de 500 à 600 milles; le courant froid, entre l'Islande et le Groënland est large de 180 milles.

Les deux circuits océaniques, méridional et septentrional, sont bien définis, ils tournent en sens contraire, comme le font les vents qui leur ont donné naissance.

Les vitesses d'ensemble des deux tourbillons sont presque égales, de 12 à 13 milles par 24 heures, avec accélération du triple au quintuple dans le canal de la Floride pour le méridional, et diminution de vitesse, au quart de la moyenne, dans la banquise polaire, pour le septentrional.

Ce dernier circuit dans l'Ouest de Terre-Neuve, se soudant avec le courant de Saint-Laurent, se prolonge dans le S. O. et forme le Cold-Wall qui se glisse entre le Gulf Stream et la côte de New-York.

Un autre courant spécial engendré par la mousson de S. O., existe près de la côte de Guinée; dirigé vers l'E. N. E., les bouteilles lui donnent une vitesse de 5,5 milles.

Cette étude, basée surtout sur les trajets partiels des carcasses flottantes, fait ressortir les nombreuses perturbations et déviations que subissent, dans tous les parages, les courants généraux, sous l'influence des coups de vent. On trouve en effet que du cap Hatteras vers la Manche il y a eu 508 carcasses ou bouteilles qui ont été portées vers le N. E. et l'Est dans le sens régulier; et que 452 autres épaves ont été portées vers le S. E. et le Sud; dans des directions anormales, il y a presque égalité.

Les chiffres de vitesses que donnent les bouteilles sont partout très inférieurs à ceux que donnent les carcasses; ils sont à peine la moitié de ceux-ci. Les trajets partiels des carcasses permettent d'apprécier et de disjoindre les perturbations, ce que l'on ne peut faire avec les bouteilles, qui sont muettes sur les déviations éprouvées en route.

La valeur relative de ces deux genres d'observations nous est

ainsi démontrée; l'un et l'autre peuvent être utilisés pour l'étude des courants. Le grand avantage des bouteilles est de ne pas constituer un danger, et de pouvoir sans grands frais être lancées en nombre immense dans toutes les régions et dans toutes les saisons. Les renseignements qu'elles donnent sont d'autant meilleurs que leur trajet aura été plus court; c'est un mode d'observation excellent pour des régions restreintes, comme nous l'avons fait pour le golfe de Gascogne, comme on devrait le faire dans la Méditerranée, où chaque bassin séparé a son régime spécial de vent.

Nos expériences du golfe de Gascogne ont montré que dans une région restreinte on pouvait recueillir 30 p. 100 des bouteilles lancées, tandis qu'en plein Océan, les expériences du prince de Monaco indiquent qu'il ne faut compter que sur un dixième des flotteurs jetés à la mer. Enfin nous préconisons encore le système des bouteilles accouplées, que nous avons exposé l'an dernier devant le Congrès.

COURANTS DE L'ATLANTIQUE NORD.

PARAGES.	COURANTS.	CARCASSES FLOTTANTES.			BOUTEILLES FLOTTANTES.		
		NOMBRE.	DIRECTIONS.	VITESSES en 24 heures.	NOMBRE.	DIRECTIONS.	VITESSES en 24 heures.
CIRCUIT MÉRIDIONAL.							
Cap-Vert. — Antilles.....	C. Équatorial.	15	O.	18' 0	115	O.	10' 0
Canal de la Floride.....	G. Stream.	57	N. E.	85' 0 max.	"	"	"
<i>Idem</i>	<i>Idem.</i>	"	"	10' 0 min.	"	"	"
Hatteras. — Grand-Banc....	<i>Idem.</i>	72	N. E.	15' 0	84	N. E.	5' 5
Hatteras. — Açores. — Manche.		110	E.	13' 5	65	E.	5' 6
Grand-Banc. — Açores.....		63	S. E.	19' 0	108	S. E.	6' 4
Açores. — Sargasses.....		43	S. S. O.	14' 0	34	S.	5' 1
Côte de Guinée.....	Contre-courant.	"	"	"	5	E. N. E.	5' 5
Bermudes. — Bahamas.....	C. courant.	36	S.	11' 0	25	S.	4' 5
CIRCUIT SEPTENTRIONAL.							
Grand-Banc. — Islande. — Norvège.....		67	N. E.	15' 0	110	N. E.	5' 1
Banquise. — Spitzberg....	Le Fram.	1	O.	9' 5	"	"	"
Groënland. Grand-Banc....	Icebergs.	"	S.	8' 0	"	"	"
Grand-Banc. — New-York...	Cold-Wall.	24	S. S. O.	15' 0	"	"	"

LES CARTES MANUSCRITES DE MASSE

(1706-1724).

LA GIRONDE,

PAR M. HAUTREUX,

Lieutenant de vaisseau en retraite,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

La ville de Bordeaux a acquis dernièrement quinze feuilles manuscrites, de 0^m 60 sur 0^m 70, dessinées et coloriées par l'ingénieur militaire Cl. Masse. Ces feuilles représentent avec une grande précision les levés topographiques et hydrographiques de la région bordelaise, de Bordeaux à la mer et à Arcachon, de 1706 à 1724.

Ces cartes, par leur exactitude, sont comparables avec les cartes hydrographiques modernes, et permettent de se rendre compte des modifications survenues, depuis l'époque où elles furent dessinées, jusqu'à l'époque actuelle, dans le dessin des rivages et du sous-sol marin.

Nous bornons cette analyse à l'étude de l'embouchure de la Gironde, et de la Gironde elle-même jusqu'à Pauillac.

EMBOUCHURE DE LA GIRONDE (2 GRAPHIQUES).

L'embouchure comprend l'espace de mer circonscrit par la pointe de la Coubre, Royan, la pointe de Graves et la pointe de la Négade. Dans ce vaste triangle se trouvent le rocher de Cordouan et de nombreux bancs de sable ou de roches.

Les documents certains, les plus anciens que l'on connaisse, datent du XI^e siècle. A cette époque, Cordouan était une île habitable et assez éloignée de la côte de Graves.

Les Portulans du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècles montrent que dans l'Ouest de l'île de Cordouan existaient des dangers sous-marins.

Au ^{xvi}^e siècle, les cartes hollandaises et une carte anglaise du siège de Blaye nous donnent des détails plus précis : elles indiquent la route suivie par les navires, les profondeurs qu'on rencontre, la disposition générale des dangers qui entourent Cordouan, ainsi que l'ensemble des bancs qui existaient alors dans la Gironde jusqu'à Pauillac.

Au ^{xvii}^e siècle enfin, Masse entreprend le levé hydrographique et topographique de toute la côte comprise entre l'embouchure de la Loire et le bassin d'Arcachon.

Parmi les 57 cartes dessinées et levées par Masse, nous en possédons 15 qui décrivent la Gironde et la région bordelaise jusqu'à Arcachon.

D'après ces cartes, une suite de bancs, qui découvraient à basse mer, et qui était longue de 12 kilomètres, prolongeait la pointe de la Coubre vers le S. O., et protégeait des coups de mer du large une grande passe, profonde de 20 mètres, appelée passe de Saintonge, qui était la voie pratiquée par les grands navires pour entrer dans le fleuve.

Cette ligne de bancs, que la tradition indiquait avoir été bien plus longue autrefois, garantissait aussi l'île de Cordouan des effets de la mer, et l'avait conservée habitable jusqu'à l'époque de Henri IV.

Au Nord de Cordouan, entre la côte de Saint-Palais et les rochers qui environnent le phare, existait une passe large et profonde de 25 à 30 mètres qui longeait la côte de Saintonge jusque dans l'intérieur du fleuve.

A l'Est de Cordouan, entre les rochers du Chevrier, du Rouffiat, qui tiennent au massif du phare, et la côte du Médoc existait une passe, dite du Sud ou de Graves, peu profonde mais très courte, où l'on trouvait 5 mètres d'eau seulement, mais pas de mer, et qui était pratiquée de beau temps par les navires.

Les choses restèrent en cet état jusque vers 1780, mais à cette époque, des coups de vent violents et prolongés bouleversèrent les rivages du golfe de Gascogne; en 1782, Saint-Jean-de-Luz était submergé. Vers le même temps, le cap Ferzet d'Arcachon s'allongea au Sud de 3,500 mètres, par l'adjonction des bancs qui parsemaient l'entrée du bassin; enfin, à l'embouchure de la Gironde,

les bancs protecteurs disparaissaient en grande partie; leurs débris projetés dans la grande passe, la comblaient, et ne lui laissaient plus qu'une profondeur de 7 mètres, insuffisante avec les coups de mer du large.

Depuis cette époque, ce travail de démolition se continue, comme en témoignent les cartes de 1812, 1825, 1854, 1874 et 1894.

Actuellement il ne reste plus de ces bancs, longs de 12 kilomètres et larges de 6,000 mètres, qu'un platin long de 2 kilomètres et large à peine de 500 mètres; voilà tout ce qui reste pour canaliser les eaux descendantes, et entretenir la passe du Nord profonde de 9 m. 50 seulement.

Le travail de démolition est tellement rapide qu'on peut prévoir qu'avant vingt-cinq ans ces vestiges du banc de la *Mauvoise* seront affaissés au niveau du plateau des battures de Cordouan, et que les courants n'étant plus canalisés par ces bancs, divagueront en tout sens, et ne pourront plus entretenir des profondeurs suffisantes dans la passe du Nord.

A la suite de ces perturbations extérieures, les courants ont accumulé les sables vers la côte de Terre-Nègre; leur direction modifiée a agi avec plus de vigueur dans l'Est et dans le Nord de Cordouan.

La côte du Médoc a été corrodée, la pointe de Graves a perdu plus de 1,200 mètres de largeur, ses débris, entraînés au Nord, ont formé le platin de Graves; et vers la côte de Royan, une ancienne barre qui n'était pas gênante, s'est portée dans le Nord, formant le banc de Saint-Georges, qui, n'ayant que peu d'eau, est un barrage pour le flot et menace Royan d'une fermeture complète.

En revanche, la passe du Sud, qui est dans l'Est de Cordouan, s'est élargie et approfondie dans les parties où n'existent pas des têtes de roches.

La comparaison des deux cartes nous montre un mouvement continu d'affaissement des bancs de l'extérieur et un mouvement correspondant d'exhaussement et de diminution des passes actuelles de la navigation; vers la passe du Sud, au contraire, une tendance à l'amélioration.

L'étude des profils des fonds autour de Cordouan, dans les deux cartes, démontre que les surfaces des sections sont restées les mêmes dans l'Ouest de Cordouan; que par suite il n'y a eu aucun apport de matériaux nouveaux, et que tous les mouvements constatés dans le sous-sol marin ne sont que des déplacements de sables qui se

produisent dans un sens déterminé, ce qui permet de prévoir les conséquences futures de ces perturbations.

LA GIRONDE DE ROYAN À PAUILLAC.

Depuis l'époque de Masse, il s'est produit aussi de grandes modifications dans le lit du fleuve.

Ces changements ont eu lieu après les perturbations de l'embouchure et paraissent en être la conséquence. Nous nous bornons à constater les faits :

Autrefois, le milieu du fleuve était occupé par une suite de bancs, dont plusieurs découvriraient à marée basse; ce qui produisait deux lits de courant, deux passes de navigation, praticables depuis Royan jusqu'à l'île de Patiras.

Actuellement une partie de ces bancs s'est affaissée, entre Goulée et Saint-Estèphe, dans la Gironde supérieure, et une autre partie (les Marguerites et Talmont) a pivoté sur sa base Nord, s'est rapprochée de la rive de Saintonge, formant un second barrage au courant de flot qui longeait cette rive; un banc nouveau s'est formé vers Saint-Seurin et Mortagne, et le fond s'est exhaussé sur toute cette rive de Saintonge en comblant l'ancien chenal.

Par contre, le chenal qui longe la côte de Médoc s'est approfondi dans toute la partie de la Gironde inférieure où existent encore les bancs de Talais et de Goulée; mais les profondeurs ont diminué dans la partie de ce chenal où n'existent plus les anciens bancs, c'est le plateau de la Maréchale. Il y avait autrefois 7 mètres d'eau, il n'y en a plus que 4 m. 50.

L'étude des profits en travers du fleuve, à Maubert, comme à la Maréchale, démontre encore que ces graves modifications ne sont pas dues aux apports des matériaux des rivières Garonne et Dordogne, puisque les surfaces mouillées sont restées presque les mêmes depuis l'époque de Masse. Les modifications heureuses et malheureuses qui se sont produites dans le lit du fleuve, sont, comme pour l'embouchure, dues à des déplacements locaux des sables, conséquences des changements survenus dans la direction des courants.

Il y a lieu de noter que les largeurs du fleuve sont restées les mêmes qu'autrefois, et que les perturbations éprouvées par le sol sous-marin n'ont pas modifié les rivages.

Ce qu'il faut constater dans la Gironde comme à l'embouchure, c'est que l'affaissement des bancs a produit l'ensablement des passes.

Cette analyse démontre la fonction importante que remplissent les bancs dans un fleuve à marée; étant recouverts par l'onde de flot, ils permettent à la marée de remonter aussi loin que possible, et de remplir la cuvette supérieure formée par les rives; ils forment, pour la marée descendante, des rives directrices nouvelles, d'autant plus puissantes que le niveau s'abaisse davantage, ils maintiennent les courants les plus vifs dans les passes de navigation et y entretiennent les profondeurs.

Ces mêmes bancs viennent-ils à s'affaisser ou à disparaître, les courants descendants n'ont plus de direction déterminée, ils divergent et nivellent tout le fond marin en lui faisant perdre ses profondeurs.

De même, lorsque des bancs nouveaux se forment, ils produisent l'approfondissement des passes voisines; c'est ce qui est arrivé par la constitution du platin de Graves et du banc de Saint-Georges. Les profondeurs ont augmenté dans la rade du Verdon. Le même fait s'est produit dans la Gironde supérieure par la formation du banc de Plassac.

Cette démonstration de la fonction des bancs dans un fleuve à marée fait entrevoir le procédé d'amélioration des passes; car il est toujours facile, dans l'intérieur d'un fleuve, à l'abri des coups de mer, de reconstituer des bancs disparus ou d'en créer de toutes pièces. Le creusement immédiat des fonds meubles voisins en sera certainement la conséquence, puisque les surfaces des sections du fleuve ne changent pas tant que les rives ne sont pas modifiées.

INCOMPATIBILITÉ
DE
LA DIVISION DE LA CIRCONFÉRENCE
EN 400 GRADES
AVEC CELLE DU JOUR EN 24 HEURES,

PAR M. V. TILMANT,
Membre de la Société de géographie de Lille.

Malgré la clarté de la *Note* présentée par M. Adolphe Carnot à l'Académie des sciences le 8 juin 1896, et dans laquelle il expose la réforme proposée par M. de Sarrauton, dans *l'Heure décimale et la Division de la Circonférence*, la Commission ministérielle n'en a adopté que la première partie, relative au temps.

Sans tenir compte des 24 heures du jour, elle a eu, pour le cercle, la malheureuse idée de généraliser l'emploi de la division de Laplace en 400 grades, ce qui donne pour le *fuseau horaire* 16 grades $\frac{2}{3}$ ou 16^s,667 au lieu des 15° actuels et des 10^d de M. Sarrauton; pour l'angle du triangle équilatéral, 66^s $\frac{2}{3}$ remplacent 60° et 40^d, et pour celui de l'hexagone régulier, on a 133^s $\frac{1}{3}$ au lieu de 120° et de 80^d, etc.

Ces complications, qu'un membre de la Commission a jugées en disant à ses collègues que leur œuvre était *une cote mal taillée*, nous ont décidé à combattre cette fâcheuse résolution et à préconiser le système de 240^d (1). Ce travail, approuvé par M. Carnot, l'a été aussi par la Société de géographie de Lille.

Les deux tableaux suivants résument bien les inconvénients du système des 400 grades et les avantages de celui de 240 degrés décimaux.

(1) *Mémoire contre la Division du cercle en 400 grades, et en faveur de la Division en 240 degrés*, brochure de 32 pages.

**COMPARAISON
DES PRINCIPAUX SYSTÈMES DE DIVISION DE LA CIRCONFÉRENCE.**

SYSTÈMES.	FACTEUR DE CONVERSION ⁽¹⁾ .			VALEUR DE L'ANGLE		
	des ' et des " en décimales ⁽²⁾ .	des arcs anciens décimalisés.	des temps en arcs et inversement.	du fuseau horaire.	du triangle équatorial.	dont le sinus est 1/s.
	1	2	3	4	5	6
360	1/60 qui se réduit à 1/6.	1	15	15°	60°	30°
240	"	2/3	10	10°	40°	20°
400	"	10/9	16 2/3 ou $\frac{100}{6}$	16° 2/3	66° 2/3	33° 1/3

⁽¹⁾ Ces conversions se font plutôt au moyen de tables que par le calcul.
⁽²⁾ La décimalisation des minutes et des secondes de temps se fait de même.

**CONVERSION DES LONGITUDES EN TEMPS ET INVERSEMENT
DANS LES SYSTÈMES DE 360 ET 240 DEGRÉS.**

DIVISION ACTUELLE.	DIVISION PROPOSÉE.
<i>Convertir 14° 35' 57",2 en temps.</i> Pour 14°..... 56 ^m Pour 35'..... 2 20' Pour 57",2..... 3",813 TOTAL..... 58 ^m 23",813 Tables : durée du calcul, 55 secondes.	<i>Convertir 9^d,732814 en temps.</i> Résultat..... = 0 ^h 97 32814 Durée du calcul, 3 secondes.
<i>Convertir 1^h 58^m 23",81 en degrés, etc.</i> Pour 1 ^h on a $2 \times 15 = 15^\circ$ Pour 58 ^m ... : 4 = 14° Reste 2 ^m ... $\times 15 = 30'$ Pour 28",81 : 4 = 5' Reste 3",81 $\times 15 = 57",15$ TOTAL... : = 29° 35' 57",14 Durée du calcul direct : 2 min. 30 sec.	<i>Convertir 1^h 97 32814 en longitude.</i> Résultat..... = 19 ^d ,732814 Durée du calcul, 3 secondes.

NOTA. — Ce tableau est extrait de la *Conférence faite le 12 février 1897 à l'Union des Yachts français*, par M. Gallice, ancien élève de l'École polytechnique.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU SAMEDI 2 AVRIL 1898.

PRÉSIDENTE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 5 mars est lu et adopté.

La correspondance se compose : d'une lettre de l'Académie Stanislas de Nancy relative à une biographie de l'ingénieur Georges Aimé, par M. Thoulet, renvoyée au secrétariat du Congrès de la Sorbonne; d'une lettre de M. Camille Guy demandant à communiquer un mémoire sur la *Perte de Saint-Domingue et le général Dessalines*, renvoyée au même secrétariat; enfin de divers envois d'ouvrages qui seront examinés par MM. BOUQUET DE LA GRYE, HAMY et LEVASSEUR.

M. HAMY fait connaître l'état d'avancement des publications de la section. Le 2^e Bulletin de l'année 1897, retardé par diverses circonstances matérielles, est entièrement imprimé, et le 3^e Bulletin, qui termine le volume, est depuis quelque temps déjà aux mains des typographes.

L'impression du 2^e volume de la *Mission scientifique dans la Haute-Asie* marche rapidement, et ce volume, dont M. Barbier de Meynard vient de revoir les parties que devait surveiller notre regretté président M. Schefer, sera probablement livré avant les vacances.

M. CORDIER a examiné un mémoire manuscrit sur la *guerre d'Ajeh*, présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique par l'entremise de M. Fauque, chargé de missions en Malaisie. Ce travail, qui est assez court, expose nettement les événements qui se sont passés depuis 1873 dans le Nord de Sumatra, et la lecture en sera intéressante pour tous ceux qu'occupe l'étude des relations des Européens avec les peuples indigènes du Sud-Est de l'Asie et des îles qui en dépendent.

M. le général DE LA NOË auquel avait été renvoyé un manuscrit de M. Abel Maître, correspondant du Ministère à Nantes, intitulé : *Notice descriptive du bassin de Goulaine (Seine-Inférieure)*, estime que ce travail, auquel il rend d'ailleurs toute justice, n'a pas un caractère assez géographique pour prendre place dans le Bulletin de la section. Il propose qu'on renvoie le manuscrit à son auteur avec les félicitations du Comité.

M. G. PERRIN entretient ses collègues des questions soulevées récemment devant le Parlement à l'occasion du méridien et de l'heure de Greenwich.

Une courte discussion s'engage, à la suite de cette communication, entre MM. BOUQUET DE LA GRYE, G. DE LA NOË, MAUNOIR et G. PERRIN.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 7 MAI 1898.

PRESIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 2 avril est lu et adopté.

La correspondance comprend diverses publications qui sont renvoyées à l'examen de MM. Paul BOYER et BOUQUET DE LA GRYE.

M. ANATOLE DE BARTHÉLEMY donne lecture d'un rapport sur une brochure de M. Alfred Richard, intitulé : *Chantoceaux et les Tiffailles, réfutation de l'écrit de M. Lièvre*, intitulé : *Austrapius et les Taisfales du Poitou*.

M. VIDAL DE LA BLACHE analyse un volume récemment publié par M. Henri Coudreau, intitulé : *Voyage au Tapajoz*.

M. BOUQUET DE LA GRYE rend compte de l'ouvrage de M. André Delebecque, intitulé : *Les lacs français*.

M. HAMY donne lecture d'un rapport sur un livre de M. Raoul de la Grasserie : *Langue auca, grammaire, dictionnaire et textes traduits et analysés*.

M. H. Cordier présente à la section un document inédit qui a pour auteur l'amiral Bouet-Willaumez et se rapporte à un voyage à Tombouctou projeté par Hecquart en 1849. La section vote l'impression de ce manuscrit.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 4 JUIN 1898.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 7 mai est lu et adopté.

La correspondance comprend des lettres d'excuse de MM. Georges Perrin et G. Marcel, et une série de brochures dont M. Lièvre fait hommage à la section.

Le comité du Congrès de la fédération historique et archéologique de Belgique envoie les actes de la session qui s'est tenue à Malines en 1897.

M. Et. AYMONIER donne lecture d'un rapport sur les derniers travaux de M. C. Paris et propose l'impression du mémoire adressé à ce sujet par ce missionnaire à M. le Ministre de l'Instruction publique. Les conclusions du rapport de M. Aymonier sont adoptées.

Le même rapporteur lit une courte note sur un mémoire de M. Aristide Marre, intitulé : *Proverbes et similitudes des Malais*.

M. BOUQUET DE LA GRYE résume les derniers Bulletins de la Société des Études coloniales et maritimes. Il a remarqué d'abord dans le n° 177 de ce *recueil* un article sur le port de Bizerte signé par M. Charles Baudoin.

« Après avoir décrit l'état ancien du port de Bizerte fréquenté par les corsaires barbaresques, M. Baudoin rappelle que le chenal ensablé laissait à peine assez de profondeur pour le passage d'une embarcation lorsque le gouverneur français prit le protectorat de la Tunisie.

« L'emplacement si favorable de Bizerte avait depuis longtemps fixé l'attention de l'Italie et de l'Angleterre : aussi dès que le pavillon français fut élevé à côté de celui de la régence, Lord Lyons, ambassadeur de la Grande-Bretagne, demanda à notre Ministre des affaires étrangères quelles étaient les intentions de la France sur ce port. M. Barthelemy Saint-Hilaire répondit dans une lettre

en date du 14 mai 1881 : « Il n'est pas dans nos projets de dépenser « aujourd'hui des sommes énormes et de commencer les travaux « gigantesques qui seraient nécessaires pour transformer cette position en un port militaire pouvant servir de base à des opérations « de guerre maritime. »

« Cette lettre a été invoquée à plusieurs reprises comme impliquant la renonciation absolue de la France à fortifier Bizerte. Elle indiquait seulement une opinion momentanée que les ministres successifs qui se sont succédé depuis 1881 ont abandonnée.

« Aujourd'hui, par suite des travaux qui ont été faits par la Société Couvreur et Hersent, le port est ouvert aux plus grands navires et le Parlement a voté des fonds pour sa défense.

« Si l'on ne trouve aucun renseignement sur les projets de cette nature dans nos revues, ils abondent dans les journaux italiens qui ne peuvent se consoler de ne pas s'être emparés d'un pays qu'ils convoitaient depuis longtemps.

« L'article de M. Baudoin est illustré de sept cartes montrant l'ancien et le nouveau port et sa situation comme escale forcée des navires qui veulent éviter la relâche de Malte. Bizerte est destiné à devenir un grand port, car il a derrière lui une région fertile et se trouve admirablement situé pour l'exportation de riches gisements de phosphate. »

Dans le n° 180 du même Bulletin, continue M. BOUQUET DE LA GRÈVE, M. Levat, ingénieur des mines, a raconté le voyage d'exploration qu'il vient de faire dans la Guyane française :

« M. Levat, qui a étudié les mines d'or de la Sibérie et publié sur leur richesse et l'exploitation dont elles sont l'objet, un beau et volumineux travail, a voulu comparer les méthodes employées dans les deux pays pour la recherche du précieux métal dans les sables alluvionnaires. Le résultat de cette étude au point de vue technique ayant été publié dans les annales des mines, nous y reverrions, si M. Levat n'avait, dans la conférence publiée par le Bulletin, ajouté des détails géographiques intéressants sur la région, les habitudes des gens qui la peuplent et le mode d'administration qui empêche d'en tirer le parti qu'il convient.

« Les mines d'or de la Guyane française sont plus riches que celles des pays voisins et à côté de la prospérité des Guyanes hollandaises et anglaises notre colonie s'étiole, et M. Levat n'hésite pas

à en montrer les causes qui sont d'ordre politique et administratif. Pour en donner une simple idée il suffit de dire qu'une partie des revenus de la colonie est basée sur le droit de sortie de l'or qui s'applique à une valeur de 5 millions de francs, tandis que les marchands de ce métal à Paris en reçoivent pour près de 8 millions.

« Nous croyons que la lecture de ce qu'a écrit M. Levat intéressera vivement le Ministère des colonies et tous ceux qui ont à cœur le développement extérieur de notre pays. »

M. A. DE BARTHÉLEMY rend compte d'un volume de M. le général Pothier, intitulé : *Les populations primitives, essai d'interprétation des documents archéologiques par la géologie et les textes.*

M. HAMY analyse brièvement les tomes XIV et XV du *Bulletin* de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran. On trouve dans ces volumes plusieurs chapitres du travail de M. Canal, intitulé : *Les colonnes d'Hercule; Itinéraire d'Oran à Tanger*; un court récit de voyage de Beira à Macequece (Mozambique), extrait d'une lettre de M. Louis Peffao; une étude du lieutenant-colonel Derrien sur le *Djebel Amour*; un mémoire de M. Mouilléras sur les Mozabites *Ben-Isguen* ou *At-Jesdjen*, leur dialecte et leurs traditions; un rapport de MM. Doumergue et Poirier sur la grotte de l'Ouéd-Saïda, qui paraît être de l'époque néolithique; une note de M. Ch. Danès sur les *dolmens du centre de la Tunisie*, Maghraoua, Hammam-Zouahra, Ellès, Maktar, Henchir-Midad; une autre de M. Derrien sur les *ruines romaines et berbères du bassin de l'Oued-Riou*; Ksar-Kebbeba, Souma, Bordj Konso, etc., et une notable partie d'un catalogue du premier musée d'antiquités de la ville d'Oran, par M. L. Demaeght; diverses études du même archéologue ou de MM. Gsell et Marchand sur l'époque romaine; des recherches de M. Winckler sur le champ de bataille de Zama et sur les nouvelles études à faire à Zama Regia et à Uzeppa; la suite de la traduction par M. C. Brunel du récit espagnol de la *guerre de Tlemcem*, dont il a été déjà question dans un précédent compte rendu; une dissertation de M. Bonin de Sarrauton sur l'*application du système décimal à la mesure du temps et des angles*, suivie de discussions entre l'auteur et MM. de Rey-Pailhade et le lieutenant-colonel Derrien, enfin le texte arabe et français de la loi tunisienne de 1861 sur le *recrutement*, publié par M. F. Patorni.

M. MAUNOIR analyse les Bulletins n° 6, 1897 et n° 1, 1898 de la Société de géographie de Toulouse.

M. Trutat, dit le rapporteur, a fait, devant la Société de géographie de Toulouse, une conférence intitulée : *Les inondations en 1897 et phénomènes connexes.*

Il a rappelé les malheurs produits par les inondations pendant le cours des siècles, dans la région pyrénéenne et à Toulouse.

Jusqu'au commencement de ce siècle, l'exagération des crues était attribuée à la fonte des neiges; on sait aujourd'hui que le déboisement des montagnes est la véritable cause du mal. « Il est aujourd'hui démontré que toute pluie qui tombe sur une forêt adulte est entièrement absorbée, quelle que soit son abondance. » Non seulement les forêts empêchent les montagnes de se désagréger, de s'écrouler, mais le reboisement est le seul moyen efficace de restaurer les montagnes qui ont été en partie disloquées. On sait quelle admirable lutte le savoir des forestiers a engagée dans les Alpes pour remédier aux conséquences de déboisements partiels. Malheureusement les montagnards sont parfois hostiles à ces opérations. L'étude de M. Trutat était opportune devant la Société de géographie de Toulouse dont le secrétaire général, M. Guenot, a consacré un travail étendu à la question du déboisement des Pyrénées.

Ce même numéro du Bulletin géographique toulousain renferme deux notices qui ne touchent qu'indirectement à la géographie.

L'une, dont l'auteur est le commandant Litre, est intitulée : « Les résultats de la statistique actuelle doivent-ils nous faire désespérer de l'avenir ? » Dans l'autre, le Dr Maurel examine la question du contesté brésilien.

M. Litre constate que la natalité pour les différents peuples est particulièrement forte pour les peuples agricoles qui ont devant eux un territoire peu occupé, ou chez les peuples qui, limités chez eux, ont une forte expansion au dehors.

La natalité est faible, au contraire, chez les nations qui restent confinées sur un territoire entièrement occupé.

La France appartient à cette dernière catégorie de nation; la cause du ralentissement actuel de la natalité française, l'auteur la trouve dans le fait, qu'après nos désastres, nous nous sommes trop repliés sur nous-mêmes. Le mot d'ordre doit être maintenant de nous répandre au dehors, soit dans nos colonies, soit dans les co-

lonies étrangères. « L'émigration sous toutes ses formes, là seulement est le remède ».

Le Dr Maurel donne quelques détails géographiques sommaires sur le contesté franco-brésilien. Après quoi il examine l'histoire du sujet à partir de Vincent Yanès Pinçon.

Selon lui, le fleuve Vincent Pinçon, dont l'identification a été perdue, serait le fleuve des Amazones et non pas seulement la branche septentrionale du fleuve. Puis il consacre quelques lignes à chacun des nombreux traités ou conventions sur lesquels, depuis le traité d'Utrecht, a reposé l'équilibre peu stable de la neutralité de ce territoire. Il relate aussi les circonstances dans lesquelles les deux États ont affirmé leurs droits respectifs ou tenté des prises de possession.

Comme il fallait s'y attendre, M. Maurel tire des faits les conséquences favorables aux prétentions de la France. Deux incidents sont venus corroborer nos droits : d'une part, la découverte de l'or par un Français sur le territoire du Carsevéne, d'autre part les incidents qui se sont produits à Mapa en 1895.

Nos couleurs nationales ont été insultées, des Français ont été maltraités par le chef brésilien Cabral et l'un de nos officiers a été tué dans un guet-apens, alors qu'il se présentait seul en parlementaire.

Le Dr Maurel estime qu'il y avait là de quoi justifier une demande de compensation telle que le transport de notre frontière de la Guyane à la rive gauche de l'Amazone. Mais le Gouvernement français a ramené la question au traité d'Utrecht et il reste maintenant, pour les géographes, à déterminer définitivement quel cours d'eau était le fleuve Vincent Pinçon que le traité donne comme limite aux territoires français et brésilien.

M. Maurel passe en revue, avec une attention très en éveil, les diverses conjectures sur ce point, ainsi que les déductions à en tirer dans l'intérêt de notre cause.

Sub judice lis est. Le Gouvernement helvétique décidera souverainement entre les deux parties et les géographes n'auront qu'à s'incliner si le verdict de l'arbitre est en désaccord avec les probabilités au sujet du fleuve Vincent Pinçon.

L'étude intéressante de M. Maurel est basée, en partie, soit sur un livre, qu'il cite d'ailleurs, *Le différend franco-brésilien*, par M. Rouard de Card, professeur à la Faculté de droit de Toulouse,

soit sur les rapports du commandant Peroz, qui était commandant militaire à la Guyane lors des affaires du Mapa.

Le n° 1 de 1898 renferme surtout des allocutions de membres du bureau de la Société, dont quelques-unes, d'ailleurs, ne manquent ni d'intérêt, ni d'esprit. Il faut signaler, comme travaux géographiques, une esquisse de la vallée d'Aure, par l'abbé Broquier, ainsi qu'une conférence de M. Fitte, lieutenant de vaisseau, intitulée : *Promenade en Chine*. Il s'agit, en effet, d'une promenade, car M. Fitte ne conduit pas ses auditeurs au delà de Wu-sung et de Changhai. Il décrit les mœurs, les cérémonies, la façon de vivre des habitants de ce très petit fragment de territoire chinois. Son exposé, bien présenté, n'ajoute pas d'observations nouvelles aux données des ethnographes sur la Chine. L'auteur aurait été bien avisé, peut-être, en particularisant le titre de sa communication. Le public est, en effet, trop enclin à envisager la Chine comme une grande unité, dont le sol et les habitants seraient à peu près invariables d'une extrémité à l'autre de l'Empire.

M. MAUNOIR dit ensuite quelques mots du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Saint-Nazaire* pour 1897.

Ce Bulletin nous apprend que cette Société se compose de 90 membres ordinaires et de 39 membres honoraires. C'est un assez modeste effectif et qui ne comporte pas un budget considérable; il est, pour juillet 1896, de 1,368 francs, en recette; de 974 francs, en dépense, laissant en caisse un solde de 393 francs.

Malgré la modicité de ses ressources, la Société de géographie commerciale de Saint-Nazaire n'a pas hésité à tenir, en 1897, les assises annuelles des Sociétés françaises de géographie, et cette session n'a pas été inférieure aux précédentes.

Le n° 14 du Bulletin est entièrement consacré à une monographie de la commune d'Asserac, par M. Eugène Chiron, instituteur. Asserac est une commune maritime du canton d'Herbignac, arrondissement de Saint-Nazaire, dans l'Ouest du département de la Loire-Inférieure. Ses limites terrestres, qui sont de 25 kil. 300, et son littoral de 6 kil. 400, enseignant une superficie de 3,530 hect. 42 ares 41 cent. Sa population est, d'après le recensement de 1896, de 1,780 habitants, formant 448 ménages, logés dans 430 maisons réparties sur 62 lieux dits ou îlots.

Les détails ci-dessus montrent que le travail de M. Chiron est une étude tout à fait détaillée, intime pour ainsi dire, de la commune d'Asserac.

Elle comprend trois parties dont la première (géographie physique) donne quelques particularités intéressantes sur les caractères physiques et moraux des habitants et sur ce qui a subsisté des coutumes locales. La deuxième partie montre que la commune d'Asserac n'a pas marqué au premier rang dans les fastes de l'histoire nationale, ce dont elle doit peut-être se féliciter à certains égards. Le chapitre III de cette monographie est d'ordre économique. Il renferme des informations intéressantes sur les ressources de la commune et sur la condition des ouvriers. Trois vues, exécutées avec une sincérité manifeste, complètent ce travail où apparaît un auteur aussi consciencieux que bien informé. Des monographies de ce genre, tenues au courant pour toutes les communes de la France, constitueraient un ensemble précieux.

M. BOUQUET DE LA GRYE fait connaître, avant de lever la séance, un projet d'exploration polaire antarctique, dont un comité constitué aux États-Unis a pris l'initiative. Cette exploration aurait un caractère international, mais avec une prédominance en faveur des promoteurs de l'entreprise.

Une courte discussion s'engage à laquelle prennent part MM. Ch. MAUNOIR, BOUQUET DE LA GRYE et H. CORDIER.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 2 JUILLET 1898.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du samedi 4 juin est lu et adopté.

La correspondance comprend une communication de M. le Ministre des Affaires étrangères relative aux travaux sur l'expansion coloniale présentés au troisième congrès de géographie italien réuni à Florence en août dernier et une lettre de M. H. Froidevaux, accompagnant l'envoi d'un travail manuscrit intitulé : *La Découverte de la chute du Félou en 1687*. Cette note avait été résumée par son auteur dans l'une des séances du dernier congrès de la Sorbonne ⁽¹⁾, mais n'avait pas pu être complétée, en temps voulu, pour être donné à l'imprimerie nationale avec les autres communications. Sur la proposition du secrétaire, elle sera insérée dans le prochain numéro du bulletin, avec la carte qui y est annexée.

M. BOUQUET DE LA GRYE analyse les derniers *Bulletins* parus de la Société de géographie de Rochefort, dans lesquels il ne trouve à signaler à la section que diverses monographies communales.

M. Paul BOYER donne lecture d'un court rapport sur le voyage récemment accompli en Géorgie par M. le baron de Baye.

M. Henri CORDIER rend compte de trois brochures sur la Chine, la Corée et le Japon, présentées à la section par M. Daniel Lièvre, sous-commissaire de la Marine.

M. Alfred GRANDIDIER fait connaître le contenu de divers bulletins et comptes rendus des séances de la Société de géographie de Paris (4^e trim. 1896, 3^e trim. 1897 et 1^{re} trim. 1898; séances des 5 et 19 nov. 1897, des 3, 10 et 17 déc. 1897, de janvier, février et mars 1898) qui ont été renvoyés à son examen.

⁽¹⁾ Voir plus haut, p. 54.

Ces fascicules contiennent plusieurs articles intéressants :

1° *Le Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1895*, par M. Maunoir. — Ce rapport, très bien fait comme tous ceux qu'a rédigés le savant secrétaire général de la société depuis 1867, clôt cette longue série dont l'ensemble constitue une histoire des voyages très complète et très instructive.

2° *Le Sahara tunisien*, par M. V. Cornetz. — M. V. Cornetz, ingénieur civil, a vécu sous la tente pendant les hivers de 1891 à 1895 au milieu des dernières tribus tunisiennes nomades, dont il a étudié la vie et les mœurs. Son attention s'est portée tout particulièrement sur la partie de la Tunisie qui est située au sud du grand Chott el Djerid et à laquelle on peut donner le nom de Sahara tunisien. On n'avait sur cette région que les renseignements fournis par les indigènes ou les quelques données résultant des rares itinéraires suivis par M. le capitaine de Béchevelle; mais aucun Européen n'avait encore suivi l'une des routes conduisant de Tunisie à Ghadamès. M. Cornetz a réussi à faire le voyage de Douirat à Ghadamès au mois d'avril 1891, traversant ainsi le pays encore inconnu qui est compris entre les deux itinéraires de Duveyrier, El-Oued-Bir-Ghadamès et Ghadamès, Sinaoum, Nalout. Dans les nombreuses excursions cynégétiques qu'il a entreprises cette année-là et les années suivantes, il a suivi les routes antérieurement levées par M. de Béchevelle et fait divers itinéraires nouveaux. C'est le résultat de ses observations géographiques et géologiques que M. Cornetz a consignées dans le mémoire publié par la Société de géographie; la carte à 1/800,000^e qui y est jointe ajoute à nos connaissances sur cette région encore si mal connue.

3° *Reconnaitances au nord de Bakel*, par le capitaine Imbert. — Le Guidimaka, pays qui s'étend sur la rive droite du Sénégal entre Bakel et Kayes, n'avait pas été systématiquement visité jusqu'en 1894, quoique la France eût pris l'engagement d'en protéger les habitants, les Sarakolés, contre leurs voisins. A la suite d'actes de brigandage nombreux, une colonne légère, parcourant le pays en mars 1894, établit un poste à son extrémité ouest, à Selibaby, c'est-à-dire à plus de 150 kilomètres de Kayes. Dans l'impossibilité de surveiller efficacement cette vaste région avec un effectif d'une trentaine d'hommes, le commandant du poste de Selibaby fit

effectuer par une dizaine de cavaliers une série de reconnaissances, les envoyant à l'est, puis au nord ou bien à de grandes distances à l'ouest, assez rapidement pour tromper les Maures et leur faire croire à la présence dans le pays de nombreux détachements. Cette tactique réussit au commencement et fut la cause de l'accroissement notable de nos connaissances géographiques sur cette région que le lieutenant de vaisseau Mage avait seul abordée jusque-là.

M. le capitaine Imbert, des spahis soudanais, résume dans cette note les principales notions qui ressortent de toutes ces connaissances, tant au point de vue orographique et hydrographique, qu'au point de vue de l'histoire naturelle et des anciens habitants. Une carte à 1/700,000^e permet de suivre les divers itinéraires.

4° *Du Haut-Oubangui vers le Chari*, par le capitaine Julien. — C'est en suivant le bassin de la rivière Khota que M. le capitaine Julien a passé du Haut-Oubangui au Chari (du 1^{er} mai au 5 octobre 1894). La situation politique n'était pas alors favorable; d'autre part, la configuration générale de la région présente de grands obstacles et les habitants qui sont très méfiants ont à chaque instant entravé la marche de l'expédition, si bien que le capitaine Julien a éprouvé d'énormes difficultés dans l'accomplissement de sa mission; il n'en a pas moins réussi à suivre la rivière Khota et ses affluents pendant 233 kilomètres et à parcourir par terre 561 kilomètres.

La note publiée par la Société de géographie contient une esquisse géologique, un aperçu minéralogique, des renseignements sur l'orographie et l'hydrographie et sur la climatologie, ainsi qu'une liste des animaux de cette région.

5° *Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1897*, par le baron Hulot. M. le baron Hulot, qui a succédé à M. Maunoir comme secrétaire général de la Société de géographie et qui continue dignement la tradition de son prédécesseur, a résumé dans ce rapport toutes les découvertes faites dans les sciences géographiques pendant l'année 1897.

6° *Mendaña et la découverte des îles Marquises*, par M. Gabriel Marcel. — M. Marcel, avec sa science et sa sûreté habituelles, donne dans cette note l'histoire détaillée et très intéressante de la

découverte des îles Marquises, histoire qu'il a écrite à l'occasion du troisième centenaire du second voyage du marin espagnol.

7° *Traversée de l'Afrique équatoriale*, par M. Ed. Foa (Comptes rendus des séances, mars 1898). — M. Foa a traversé l'Afrique de l'embouchure du Zambèze dans l'Océan Indien à celle du Congo dans l'Océan Atlantique, en passant par les grands lacs. Ce beau et long voyage, qui a duré du mois d'août 1894 au mois de novembre 1897 et dont le parcours a été d'environ 10,000 kilomètres, a été fructueux en renseignements scientifiques de toutes sortes. Les pays parcourus ont été si nombreux, les peuplades visitées sont si variées et si différentes qu'il n'est pas possible d'en parler ici avec quelque détail. Il me suffira de dire que M. Foa a complété un grand nombre d'itinéraires déjà parcourus, qu'il en a tracé 138 nouveaux tant dans le bassin du Zambèze et du lac Nyassa que dans la région du lac Tanganyika dont il a relevé les côtes, qu'il a rectifié certaines parties du Haut-Congo et reconnu plusieurs de ses affluents. Il a fait 800 observations astronomiques pour déterminer les latitudes et les longitudes, il a mesuré de nombreuses altitudes ainsi que la déclinaison magnétique en divers points; chaque jour, il a lu à 6 heures du matin, à midi et à 6 heures du soir le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre (voir *Bull. Soc.*, 1^{er} trim. 1898, où sont insérés les résultats de ces observations); il a pris 600 photographies; il a tué près de 500 grands mammifères et rapporté d'importantes et très intéressantes collections zoologiques de diverses classes, ainsi qu'une collection d'objets ethnographiques.

M. Foa a donc fait, pendant ce long et périlleux voyage, une ample moisson de faits scientifiques de tout ordre, dont nous devons le louer sans réserves.

On a aussi renvoyé à mon examen, continue M. Grandidier, les Bulletins de la Société de géographie de l'Est, que dirige avec tant de zèle M. J.-V. Barbier. M. Payeur-Didelot y continue sa longue et consciencieuse étude sur le Gabon-Congo, commencée en 1894, et qui en est déjà à son XIII^e article; nous en avons à plusieurs reprises parlé au Comité et n'avons pas à y revenir en détail aujourd'hui. Il nous suffira de dire que le XII^e article est consacré aux plantes médicinales, alimentaires et d'agrément et le XIII^e à la climatologie, à la météorologie et à l'hygiène et à la coloni-

sation, au commerce, à l'industrie et à l'agriculture. Je citerai en outre les *Notes sur Tamatave* par M. E. Contet, avec photographies et carte, où l'auteur décrit le Tamatave moderne et donne des conseils aux futurs colons; c'est un travail intéressant et utile pour ceux qui doivent aller habiter ces régions.

M. HAMY lit une courte note du représentant de la France à Mexico relative aux fouilles entreprises par un voyageur français, M. Chantreau, dans l'État d'Oaxaca.

M. HAMY communique ensuite deux rapports, l'un sur la *Carte de la boucle du Niger* au 1/1,500,000° publiée par le Service géographique des Colonies, l'autre sur une brochure de M. le commandant H. Jouan, intitulée : *Les légendes polynésiennes et l'histoire naturelle*.

M. le général G. DE LA NOË expose les travaux les plus récents de la Société de géographie de Tours (janvier-avril 1898).

« Dans un article intitulé : « Le fer et la houille aux États-Unis », M. Yver étudie le mode de répartition, aux États-Unis, de ces précieux minerais et leur exploitation. Les conclusions de l'auteur peuvent se résumer comme il suit :

« Les États-Unis ne tarderont pas, sans doute, à occuper le premier rang dans le monde pour la production du fer et de la houille. Depuis 1884, en effet, l'Union l'emporte sur l'Angleterre pour la production du fer; et, si les houillères américaines fournissent à l'heure actuelle moins de charbon que les houillères anglaises, la différence tend cependant à s'atténuer de plus en plus.

« Les États de l'Est sont les États producteurs de fer.

« Le charbon, proportionnellement beaucoup plus répandu que le fer, se rencontre aussi bien à l'ouest qu'à l'est du Mississipi.

« Les industries métallurgiques ont suivi les progrès des industries extractives et se sont accrues aussi vite qu'elles. La diminution du nombre des hauts fourneaux que l'on constate depuis quelques années ne doit pas, en effet, faire illusion. Si depuis vingt ans leur nombre a diminué de 224, leur capacité a, par contre, augmenté dans la proportion de 1 à 3,5.

« Une véritable transformation est en train de s'opérer dans le régime économique des États-Unis. Après avoir fait du Nord un des grands centres industriels du monde, la houille et le fer vont peut-

être régénérer le Sud et lui donner une signification économique toute nouvelle. »

M. le général G. DE LA NOË rend compte ensuite des principaux articles parus dans le *Bulletin de la Société languedocienne de géographie* (4^e trim. 1897 et 1^{re} trim. 1898).

« Il convient de signaler dans cette publication :

« 1^{re} La suite de l'Étude sur Madagascar de M. Malavialle. On y retrouve les qualités de sûre érudition de l'infatigable secrétaire général de la Société ;

« 2^e La dernière partie des « Matériaux pour l'anthropologie de l'Aveyron » par M. le docteur Durand et de M. de Lapouge, étude basée sur de très nombreuses observations et dont voici les conclusions principales :

« Le département de l'Aveyron est habité par une population hautement et presque entièrement brachycéphale.

« L'indice va en diminuant du nord-est au sud-ouest. Il existe deux centres de moindre brachycéphalie, l'un correspondant au Larzac et en continuité avec les indices de l'Hérault, l'autre correspondant à l'ancien pays rutène et en continuité avec la région dolichocéphale de Carmaux et Alby.

« La population qui habitait le pays aux époques antérieures au moyen âge et au moyen âge même a presque entièrement disparu, et il s'est développé une population toute différente, dont l'origine est obscure.

« Les lois anthropo-sociologiques des altitudes, des indices urbains, d'émigration, de concentration, de stratification, des intellectuels et des époques, se trouvent vérifiées dans le département de l'Aveyron. »

3^e La première partie d'une conférence intéressante et humoristique par M. Gustave Westphal sur « La Côte d'Ivoire » ;

4^e Des « Indications générales sur la récolte et la conservation des drogues exotiques » par M. le professeur Louis Planchon.

« C'est un résumé excellent, à l'usage des voyageurs novices, du choix à faire et des précautions à prendre dans le but de rapporter des échantillons utiles » ;

5° Une notice biographique sur le colonel Soulier. On doit en savoir gré à son auteur, M. le colonel Fulcrand; le colonel Soulier a renouvelé la topographie, il l'a marquée d'une empreinte ineffaçable. Il était juste de conserver aux futures générations de topographes ses titres à leur admiration.

M. LEVASSEUR dit quelques mots des derniers *Bulletins de la Société de géographie commerciale de Paris* (t. XIX et t. XX, 1 à 3).

« Ces bulletins contiennent d'intéressantes communications faites par les membres de nos missions; celle du capitaine Voulet au Mossi et Gourounsi, celle du lieutenant Chanoine au Gourounsi, celle du lieutenant Hourst sur le Niger, celle du lieutenant de vaisseau Bretonnet au moyen Niger, celle de M. Brenier sur l'industrie et le commerce de la Chine. Ces missions sont trop connues des géographes pour qu'il soit utile d'en donner ici un résumé. Je signale en outre quelques communications comme celle de M. Vergnes sur le Congo français, celle de M. Mollin du Fresnel sur le commerce franco-tunisien, celle de M. Imbault-Huart sur l'industrie minière du Kouang Toung, celle de M. Dujardin-Beaumetz sur le commerce de la Chine. »

Le même membre donne un sommaire des dix-neuf derniers bulletins publiés par la *Société de géographie commerciale de Bordeaux*.

« Ils contiennent, pour chaque mois, les observations météorologiques jour par jour, les actes de la société, et enfin des mémoires dont la plupart portent sur des questions de géographie économique. Je citerai, entre autres, la fin de l'*Essai de géographie appliquée* par M. Gebelin, rédacteur en chef du *Bulletin*, *La Double* par Émile Bayle, *L'instruction publique au Venezuela* par MM. L. Vincent et L. Humbert, *La Nouvelle-Galles du Sud* par M. A. Girard, l'*Histoire du Venezuela pendant la période des Welser* (1528-1549), une *Étude sur la topographie ancienne et moderne du Bas-Médoc* et l'*embouchure de la Gironde* dont il résulte que dans les temps préhistoriques et historiques la côte a beaucoup reculé, qu'il faudrait chercher par des fonds de 20 mètres aujourd'hui le littoral primitif et que la Garonne avait d'abord plusieurs embouchures, une *Excursion au Gour de l'Arche* par MM. Lasserre et Champagne, *Bizerte* par M. Moncelon, une *Étude sur la distribution de la Magnétite dans les fonds du golfe de Gascogne* par M. Thoulet, une *Monographie de Ma-*

ause par M. Lestrade, instituteur, des *Notes sur la Cochinchine* par M. Imbert et la *Distribution géographique des dunes continentales de Gascogne* par M. Duffart.»

M. LEVASSEUR apprécie rapidement un ouvrage de M. Champion intitulé : *Manuel de géographie descriptive, historique et sociale de la France* et un livre de M. E. Lagrillière-Beauclerc, *Mission au Sénégal et au Soudan*. Ce dernier écrit, rédigé au cours du récent voyage de M. Lebon, Ministre des Colonies, est composé de courtes monographies, correctement composées, et qui pourront rendre de réels services aux travailleurs.

M. G. PÉRIN rend compte d'un ouvrage récemment publié par M. Henri Schirmer, et intitulé : *Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touaregs de l'Aïr*, journal de voyage d'Ervin de Bary, 1876-1877.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 5 NOVEMBRE 1898.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du samedi 2 juillet est lu et adopté.

La correspondance comprend : une note très courte de M. le Ministre des Affaires étrangères relative à la découverte qui aurait été faite d'une pyramide à Tlalnepantla (Mexique); des lettres d'excuses de MM. AYMONIER, DE BARTHÉLEMY et G. PÉRIN; divers écrits de MM. Eugène Camoreyt, François du Mesnil et du Paty de Clam, qui sont renvoyés à l'examen de MM. DE BARTHÉLEMY, GRANDIDIER et HAMY.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau le 3^e et dernier fascicule du *Bulletin* de la section pour 1897 et présente les sept premières feuilles tirées du *Bulletin* de 1898.

M. BOUQUET DE LA GRYE communique un court rapport sur les derniers bulletins de la Société de géographie commerciale du Havre et de la Société des études coloniales et maritimes.

M. HAMY rend compte des dernières publications de l'*Union géographique du Nord de la France* et de la *Société de géographie de Dunkerque*.

« L'*Union géographique du Nord de la France*, n'ayant pu recevoir qu'au passage, à son débarquement à Boulogne, le célèbre voyageur Nansen, a voulu, du moins, qu'un travail de quelque étendue rappelât dans son *Bulletin* le mémorable voyage du courageux naturaliste norvégien. Le secrétaire général de la Section de Boulogne, M. Lejeal, s'est acquitté de la manière la plus satisfaisante de la tâche qui lui était demandée, et son résumé du voyage du *Fram* est présenté avec une élégante précision.

« M. Blondel a résumé ses impressions sur la Hongrie moderne dans une des conférences de Boulogne; le P. des Chesnais, le di-

recteur des écoles coptes d'Égypte, a traité à Saint-Omer avec un patriotique enthousiasme la question de la France sur le Nil, et M. Paillet a spirituellement parlé du Danemark dans une des conférences de Douai. La traduction du *Voyage d'Antony Jenkinson en Asie centrale* (1558) par M. Conrad est maintenant terminée. Enfin on pourra lire dans le *Bulletin* de janvier une intéressante étude sur le *Port de Dakar*, rédigée par M. Henri Terquem, d'après des notes et des documents recueillis sur place par un observateur qui a voulu conserver l'anonyme.

Cette publication sera la dernière contribution du groupe de Dunkerque aux travaux de l'*Union géographique du Nord*. En effet, après avoir vécu un certain nombre d'années sous la tutelle de cette association dont le siège est à Douai, comme l'on sait, les Dunkerquois se sont trouvés assez nombreux, assez forts, pour tenter de former à eux seuls une société nouvelle, qui a entrepris aussitôt la publication d'un *Bulletin* dont les deux premiers numéros ont été renvoyés à mon examen en même temps que ceux de l'*Union*. J'y ai constaté que la jeune *Société de géographie de Dunkerque* compte 165 membres payants, qu'elle manifeste surtout son activité dans des conférences très suivies, et que ce sont, comme l'on devait s'y attendre, les renseignements commerciaux qui l'emportent de beaucoup sur le reste dans les notes qui lui sont communiquées. M. Émile Bouchet a ouvert la liste des mémoires spéciaux de la nouvelle compagnie par deux études, l'une sur *La situation géographique et l'importance commerciale de Dunkerque*, l'autre sur *Les ports de la Pallice et de la Rochelle*, et M. P. Terquem continue avec une *Étude géographique sur la pêche de la morue dans l'Atlantique*. Les deux numéros que j'ai sous les yeux renferment en outre sous le titre de *Revue des Ports* des notes sur le mouvement maritime, les travaux en cours d'exécution, etc., etc. En troisième ligne viennent, dans le *Bulletin*, les nouvelles géographiques et une chronique géographique et coloniale, où il se trouve de bonnes indications à recueillir.

M. HAMY analyse le tome XXVIII du *Bulletin de la Société de géographie de Lille* :

«Ce volume, qui correspond aux mois de juillet et décembre de l'année 1897, est surtout consacré à la publication des grandes conférences données à Lille et à Roubaix par la Société. On y a

entendu M. Hourst, parlant du Niger, et M. Madrolle, de la Chine; M. E. Gallois, résumant un voyage aux Indes ou décrivant le jubilé de la reine Victoria; M. R. Paillot, racontant un voyage en Écosse, M. Ernest Hecht, dissertant sur Pullmann City et la crise ouvrière aux États-Unis, etc. Je mentionnerai seulement, au milieu de ces communications, plutôt destinées à vulgariser les connaissances géographiques, une note intéressante sur les Cafres due à MM. P. Le Play et Verstraete, et la suite des *Impressions au centre de l'Afrique* d'un Lillois qui a voulu garder l'anonyme. Il y aura lieu de revenir sur ce dernier travail, qui se publie par petites tranches dans le *Bulletin de Lille* depuis le milieu de 1896, lorsqu'il sera entièrement terminé, ce qui ne peut plus guère tarder. Nous laissons l'auteur chez le sultan Raphaï, le successeur de Zibber, au cœur du pays Sandé.»

M. Gabriel MARCEL analyse le quatrième trimestre du *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*.

«Ce Bulletin renferme une fort curieuse description, par M. Adolphe Grosjean, délégué de la Chambre de commerce de Marseille à la mission lyonnaise en Chine, des salines de Tzé-liéou-tsin, multitude de 3 à 4,000 puits à sel dispersés sur une aire de 24 kilomètres de longueur sur 3 de largeur dans la province de Tszé-tchouen. La plupart des puits ont 600 mètres de profondeur, mais il en est qui descendent jusqu'à 1,350 mètres et l'on y puise au moyen d'un seau en bambou de 15 à 17 mètres de long, une eau fortement saumâtre et par places du pétrole. A la fin de la journée, chaque équipe a monté 20 charges et chaque travailleur reçoit 60 sapèques ou 26 centimes de notre monnaie. Pour les puits qui dépassent 600 mètres de profondeur, on utilise la traction animale, mais les buffles ne peuvent résister à ce travail plus de cinq ou six ans. C'est pour Tzé-liéou-tsin une consommation annuelle de 3,000 buffles environ. Toute la province de Kouitchéou, la majeure partie du Tszé-tchouen, du Houpeh, du Hounan, toute la population bordant le Yan-tsé jusqu'à Chachen, soit environ 50 millions d'individus, sont alimentés en sel par Tzé-liéou-tsin.

M. Saint-Yves, dont nous avons entendu la relation de voyage à la Société de géographie, nous parle ensuite de Tchéliabinsk, situé administrativement en Europe et géographiquement en Asie, puis

d'Omsk et du gouvernement d'Akmolinsk, nous montrant le développement extrêmement rapide de la colonisation cosaque ou par émigrants depuis l'établissement du chemin de fer. Il nous dépeint les transformations d'Omsk et termine en étudiant les Kirghises, ces Turcs nomadisants qui mettent au progrès de la civilisation et du défrichement un obstacle que pourrait seul abaisser un nouveau règlement restreignant le nomadisme.

« A M. Scheult est due une rapide étude historique sur le port de Novorossisk, fondé, en 1772, par les Turcs sur la Mer Noire, port qui, ne gelant jamais, a pris un développement considérable par l'exploitation des céréales et du pétrole qui vient de Stanitza Ilskaya, à 80 kilomètres dans l'intérieur. Des jetées, des élévateurs, 368 silos contenant 630,000 hectolitres de blé, 23 réservoirs à pétrole contenant 2,500 tonnes chacun, un excellent matériel de chemins de fer qui dessert une grande partie du Caucase, feront en peu d'années de Novorossisk le plus grand port de la Mer Noire.

« Il nous faut encore citer le récit d'une visite au Musée colonial de Marseille. Cette visite, nous l'avons faite nous-même pendant les vacances de Pâques et nous sommes revenu convaincu des immenses services que rendra sûrement cette nouvelle institution. Elle fait le plus grand honneur à M. le Dr Heckel, qui l'a organisée avec l'aide des Ministères de l'Instruction publique et des Colonies. On y trouve rangés dans le plus grand ordre et avec des étiquettes instructives les produits les plus riches, les plus rémunérateurs ou les plus intéressants au point de vue scientifique de nos colonies. Il y a là une collection très nombreuse et infiniment suggestive.

« Le premier trimestre 1898 du même bulletin renferme une conférence de MM. Brenier et Grosjean dont le premier était le chef de la Mission lyonnaise et dont le second y avait été adjoint par la Chambre de commerce de Marseille. Nous comprenons tout l'intérêt que présentaient pour cette dernière ville les résultats de cette mission commerciale. Ils sont trop connus de nous tous pour que nous nous y arrêtions. Un tableau chronologique des voyages accomplis par les Russes et par les Anglais dans l'Asie centrale de 1559 à 1896 est fait pour fixer nos souvenirs; la Société de géographie de Marseille a eu raison de grouper tous ces faits, on en saisit mieux la succession, on comprend mieux la continuité de l'effort.

« Le numéro se termine, comme toujours, par une chronique géographique très bien informée et par une rapide étude toute d'actualité sur Rachgoun, port de guerre et de commerce. »

M. MAUNOIR expose les travaux les plus récents de la Société de géographie de Toulouse :

« Le Bulletin n° 2, pour 1898, dit le rapporteur, débute par une note de M. l'abbé Roufet, fondateur de la *France coloniale*, sur l'un des moyens à employer pour effectuer la colonisation française, moyen, selon l'auteur, « efficace et décisif » : c'est d'utiliser l'action des catholiques français, le sentiment religieux qui fut, en d'autres âges, l'un des plus puissants leviers de notre action extérieure. D'ordre confessionnel et rattachée, par contre-coup seulement, à la géographie, la thèse de M. l'abbé Roufet se tient d'ailleurs dans le domaine des hautes aspirations et ne comporte aucun enseignement d'intérêt scientifique.

« Une bonne conférence de vulgarisation sur les *dolmens* et les *menhirs* a été faite devant la Société de géographie de Toulouse par M. E. Cartailhac. Il a groupé autour de son sujet des données sommaires relatives à l'état des sociétés humaines les plus anciennes dont on ait la notion. M. Cartailhac était particulièrement qualifié pour résumer l'état de la science sur ces temps au delà desquels il n'est plus d'histoire.

« M. Henry Faure a exposé l'état du Cambodge actuel dans un chapitre didactique qui ne renferme rien de tout à fait neuf.

« M. Guenot a raconté, avec sa verve habituelle, l'une de ces excursions qui font connaître des particularités régionales oubliées ou peu connues. L'excursion de cette fois-ci a pour théâtre le trajet de Carcassonne à Lastours. Elle a, notamment, porté sur la vallée de l'Orbiel, torrent perfide, et sur les quatre châteaux de Surdespine, de Tour-Régine, du Castel Cabaret et de Querquieux, qui couronnent autant de pointes des monts de l'Aude.

« M. le Dr Mellier, sous le titre *En route pour le Japon*, a relaté les incidents d'un voyage de Marseille au Japon. Son récit pittoresque, coloré, n'est pas de ceux qui augmentent de quelque notion le fonds du savoir géographique. Il faut signaler une mention chaleureuse en faveur d'un oublié, M. Jean Dupuis, qui fut un précurseur au Tonkin, et auquel Francis Garnier rendait hautement justice. Jean Dupuis fut le premier à parcourir le fleuve Rouge dont

il dressa même une carte restée inédite. Grâce à des relations habilement nouées avec les mandarins, grâce à sa connaissance de l'esprit des populations, M. Jean Dupuis était en voie de constituer une importante entreprise française. La guerre du Tonkin vint ruiner toutes ses espérances.

« Le Dr Bonnefy, plaçant en faveur des 16,000 pêcheurs français, de la *grande pêche*, à Terre-Neuve, en Islande et dans la Mer du Nord, a exposé la statistique de la mortalité de cette population si digne de sympathie. Il a montré ce qu'ont fait les autres nations dans l'intérêt de leurs pêcheurs, et il a parlé de la *Société des œuvres de mer* fondée en 1895, et dont le premier bateau-hôpital partait pour Terre-Neuve au commencement de 1897, après deux tentatives infructueuses.

« Les dernières pages de ce numéro du Bulletin des géographes de Toulouse sont consacrées à un examen des travaux fort intéressants que M. Belloc a entrepris depuis plusieurs années sur les lacs pyrénéens. La formation et le comblement des lacs, le rôle des actions glaciaires sur ces phénomènes, la flore, la pisciculture ont fait le sujet des études laborieusement et patiemment poursuivies par M. Belloc. Ces pages relatent aussi qu'on lui doit la détermination de la source de la Garonne, obtenue au moyen de colorants intenses. Cette source est définitivement, selon M. Belloc, au Pla de Beret, petit torrent dont les eaux parcourent dans toute sa longueur le vallon principal du val d'Aran.

« Le numéro 3 du Bulletin de la Société de géographie de Toulouse, pour 1898, renferme *in extenso* la notice de M. Trutat, sur les inondations dans les Pyrénées centrales. Un précédent compte rendu à la Section de géographie historique et descriptive a parlé de ce remarquable travail sur l'un des plus dramatiques phénomènes de la nature, celui des brusques inondations en pays de montagnes.

« Le même numéro contient un vœu émis par la Société de géographie de Toulouse pour le maintien de l'heure nationale française, et pour la continuation de la recherche des moyens d'appliquer l'extension du système décimal aux mesures du temps et des angles, avec l'espoir qu'un congrès international convoqué pour 1900 amènerait la réalisation de cette réforme. Sur le même sujet, nous voyons que le tenace et fervent apôtre de la décimalisation totale, M. de Rey-Pailhade, a organisé, de concert avec M. Ro-

danet, un concours international de montres, pendules et chronomètres, gradués suivant le système décimal.

« Le Bulletin de la Société toulousaine de géographie (dont notre Section se fait rendre compte régulièrement) établirait, s'il en était besoin, combien est justifié le choix de Toulouse pour inaugurer les assises en province du Congrès des Sociétés savantes, qui, jusqu'à ce jour, s'était réuni à Paris sous le toit de l'antique Sorbonne. »

M. le général DE LA NOË dit quelques mots des publications des Sociétés de géographie de Tours (avril à juin), de l'Ain (janvier à juin) et de Montpellier (2^e trim. 1898), renvoyées à son examen, et dont il croit devoir se borner à lire la table des matières.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 8 DÉCEMBRE 1898.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. MAUNOIR, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 5 novembre est lu et adopté.

MM. GRANDIDIER et G. PÉRIN s'excusent de ne point assister à la réunion.

La correspondance comprend, en outre, l'envoi d'une notice de M. Plancouard, correspondant du Ministère à Berck, intitulée : *Description et histoire du château d'Artie-la-Ville* (M. A. DE BARTHÉLEMY, rapporteur).

M. LE SECRÉTAIRE annonce la mort de M. Auguste François Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, correspondant du Ministère de l'instruction publique, décédé à Paris, le 14 octobre dernier, dans sa soixante-treizième année, et rappelle les travaux présentés à la Société par ce regretté savant.

M. Anatole DE BARTHÉLEMY donne lecture d'un rapport sur un mémoire de M. Eugène Camoreyt, intitulé : *Étude de géographie historique; la ville des Sotiates*, dont il propose le dépôt dans les archives du Comité. Cette proposition est acceptée.

M. HAMY lit un rapport sur un manuscrit de M. du Paty de Clam sur les *indigènes du Baoulé* dont il demande l'impression dans un des prochains numéros du *Bulletin*. (Accepté.)

Le même membre analyse le tome XXIX du *Bulletin de la Société de géographie de Lille*. Ce volume, qui résume les travaux de la Société pendant le premier semestre de 1898, contient comme les précédents un certain nombre de conférences parmi lesquelles il convient de citer plus spécialement celle du capitaine Voulot sur la boucle du Niger; des lectures faites aux assemblées générales, comme celles de M. Arnette sur Samory, les comptes rendus des

excursions de la Société, toujours dirigées par M. Castineau, des faits et nouvelles géographiques, etc.

Un seul de ces écrits me paraît devoir être mis particulièrement en relief. C'est celui qui porte pour titre : *Une ville grecque en France* et qui a pour auteur M. Auguste Deschamps, dont j'ai déjà ici même analysé diverses études du même genre. La ville grecque, visitée par M. Deschamps, est celle de Cargèse, située à 50 kilomètres d'Ajaccio, dans la direction d'Evisa. Cargèse doit son origine, comme l'on sait, à une colonie de 800 Maïnotes transportés en Corse par les Génois, chez lesquels ils s'étaient réfugiés après l'envahissement de la Morée par les Turcs. Le Sénat de Gênes avait d'abord établi les émigrants à Paomia, à quelques kilomètres de Cargèse, dans le courant de 1676. Chassés par les Corses en 1731, ils furent contraints d'aller chercher asile à Ajaccio, où ils sont restés jusqu'en 1774, gardant leur langue, leurs mœurs, leurs coutumes et leur Église particulière qui existe encore aujourd'hui. Ils n'ont renoncé au costume que pour se soustraire à la vendetta des Mezzaniens, une peuplade corse du voisinage, qui tuaient quiconque portait la robe et le bonnet orné d'un gland des anciens Maïnotes. En 1774, M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse, établit la colonie grecque à la pointe de Cargèse, dans un territoire fertile et sur un port naturel très sûr, et 110 familles vinrent s'y établir sous les ordres du capitaine Georges de Comnène, dont le descendant actuel Jean de Comnène est encore à la tête de la communauté. Cargèse est devenue le jardin de la Corse, mais sa prospérité a excité la jalousie des voisins avec lesquels les colons grecs ont eu de fréquents démêlés. L'animosité des Vicolèses, en isolant les Cargésiens, a contribué à leur conserver leur cachet distinctif; mais tout en gardant l'usage de leur langue et de leur religion, ils sont devenus de fort bons Français. Ils ont fondé en Algérie en 1874, à Sidi-Merouan, une colonie prospère, et leur nombre actuel s'élève néanmoins à 1,200.

M. HAMY communique ensuite deux rapports sur des demandes de subventions, qui sont renvoyées au Comité central avec l'approbation de la section.

M. VIDAL DE LA BLACHE a examiné les *Rapports relatifs à l'expansion coloniale*, présentés au 2^e Congrès géographique italien, réuni à

Florence au mois d'avril dernier et communiqués par le Ministère des affaires étrangères. Il n'y a rien trouvé qui pût intéresser particulièrement le Comité.

La Section commence l'examen des propositions de distinctions honorifiques à décerner à l'occasion du prochain Congrès des Sociétés savantes.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

RAPPORT

SUR

LE DERNIER MÉMOIRE DE M. CAMILLE PARIS,

PAR M. ÉTIENNE AYMONIER.

Le 31 janvier 1898, M. C. Paris a adressé au Ministère son dernier mémoire sur la mission archéologique en Annam que lui confia l'arrêté du 27 juin 1896, mission qui fut accomplie du 16 décembre 1896 au 12 juin 1897 en profitant de la saison la moins défavorable sous ce climat torride. Dans sa lettre d'envoi, M. Paris se borne à faire une allusion discrète aux difficultés suscitées par quelques autorités locales et mentionne simplement ses précédents mémoires envoyés au Ministère. Il joint au texte sept cartes itinéraires, un plan, un dessin et dix-huit photographies. Nous parlerons plus loin de ses estampages d'inscriptions.

Cherchant à déterminer l'aire occupée jadis par les Tchames, M. Paris n'a trouvé aucun indice de leur domination ni dans le Tonkin ni dans l'Annam septentrional, c'est-à-dire les provinces Thanh Hoa, Nghe An et Ha Tinh.

Ses découvertes commencent au sud de la chaîne de Vung-Quia en un point, Trung Hai, situé au nord du chef-lieu de la province de Quang Binh, où il rencontre des vestiges de rempart en terre et des statues tchames. Au sud de ce même chef-lieu, il relève à Uan Ao, des ruines qu'il identifie, un peu prématurément peut-être, à Sri Bancœuy, la plus ancienne capitale historique des Tchames qui soit connue, au moins de nom. Uan Ao, par 17° 11' N. environ, à peu de distance de la mer, est au confluent de deux petites rivières qui coulent parallèlement au littoral et portent

leurs eaux à Dong Hœuy, le chef-lieu de la province. M. Paris y a trouvé une statue brisée et les ruines d'une forteresse rectangulaire mesurant à peu près 400 mètres de côté; les remparts des faces Nord et Sud étant faits en gros blocs de roches non équarries, soit plus de 3,000 mètres cubes de grosses pierres, dit M. Paris; on ne trouve sur les deux autres faces que des amas de terre et des débris de briques désagrégées, blanches, rouges ou grises.

Les découvertes sont plus importantes dans la province suivante, celle de Quang Tri qui est immédiatement au nord de Hué, la capitale actuelle de l'Annam.

En divers lieux, dans le centre et dans le sud de cette province, à Co Thanh, à Nhan Bieu, à Bich La, M. Paris a trouvé des statues tchames d'une facture remarquable et originale à en juger par les photographies. Dans le nord de cette province, près de la route mandarine, M. Paris eut l'heureuse chance de découvrir la stèle de Ha Trung, à côté des débris de socles et de colonnes sculptées. Une de ces colonnes était faite de trois cubes de pierre asymétriques superposés, dont le plus gros est un pilier carré comptant sur chacune de ses quatre faces une longue inscription mi-sanscrite, mi-tchame, d'une écriture régulière et serrée, mais ruinée en partie par l'usure de la pierre. Ce document paraît remonter au ^x siècle.

Aux environs de Hué, M. Paris visita, sans rien découvrir, les vestiges déjà connus des ramparts d'une ancienne forteresse que l'on attribue aux Tchames, en amont de la capitale, sur l'autre rive et dans un coude de la rivière; ce sont des ruines informes, des entassements de briques.

Ses investigations lui permirent ensuite de découvrir à quelques kilomètres au nord de Hué, la stèle de Phu Luong, couverte sur ses deux faces d'une inscription sanscrite sivaïte qui remonte à peu près au ^{ix} siècle. L'écriture est très régulière, mais le document a beaucoup souffert.

De Hué, M. Paris continua au Sud, traversa rapidement la province de Quang Nam qu'il avait explorée précédemment, pendant un séjour de cinq années, et se rendit au Quang Ngai, où il ne trouva qu'une tour tchame en briques n'offrant rien de remarquable, à An Ninh. Le Quang Ngai était la dernière province qu'il eût à voir: les régions suivantes ayant été visitées par M. Aymonier en 1885.

Le mémoire de M. Paris est suivi d'un inventaire des ruines tchames qu'il a découvertes en Annam avant et pendant sa mission officielle. Ce tableau permettra à tout lecteur d'apprécier rapidement une activité et un dévouement à la science qui ne sauraient mériter trop d'éloges.

RAPPORT

SUR

UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN ANNAM,

PAR M. CAMILLE PARIS.

Le premier objet de ma mission était de rechercher la frontière septentrionale de l'ancien Tjampa.

Les Tjames, de civilisation indienne, issus comme les Khmers du mélange des émigrants hindous avec les tribus autochtones des rives du Mékong, s'étaient retirés vers l'Annam actuel et avaient occupé les bords de la mer de Chine, entre les villes actuelles de Saïgon et de Canton⁽¹⁾. M. Ch. Lemire écrivait même que les Tjames s'étaient étendus jusqu'à Caobang⁽²⁾, et signalait de leurs sculptures dans une pagode des grottes de Sai-Son (Sontay)⁽³⁾. Il en avait rapporté des documents en caractères dont il avait confié la traduction à M. Dumoutier. Ce dernier, de son côté, avait remarqué à Hoa-Lu⁽⁴⁾ des lions sculptés dont la facture rappelait l'art tjame. Différents autres vestiges tjames avaient été découverts dans les démolitions de la pagode dite *Chua-Tau*, sur les bords du lac de Hanoï⁽⁵⁾. Deux statues de grès provenant de cette pagode se trouvaient à l'Alliance française, rue Saint-Guillaume, en 1889⁽⁶⁾.

Avant d'entrer en Annam, je crus devoir vérifier tous ces renseignements et demander à mes amis disséminés au Tonkin s'ils

(1) Aymonier, *les Tchames et leurs religions*.

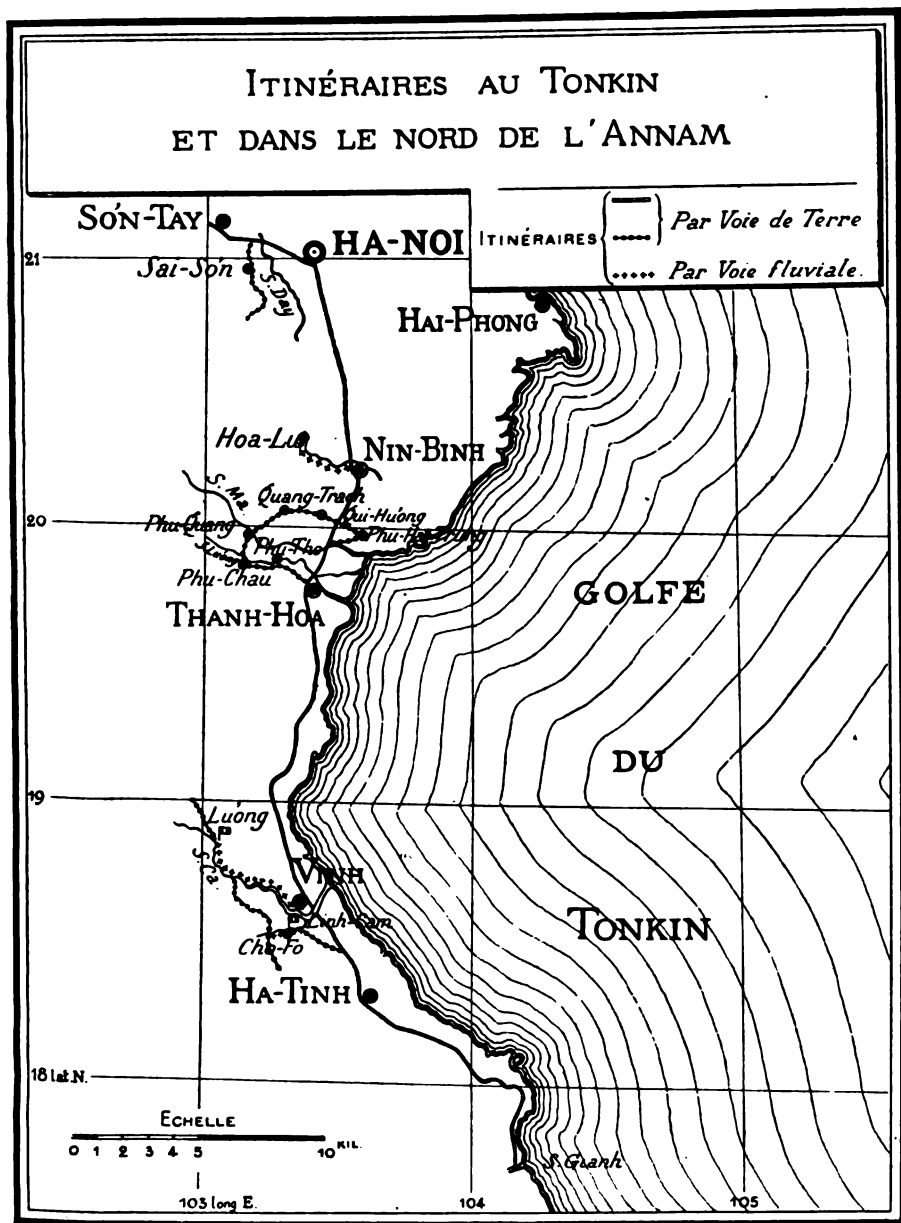
(2) Les Tours Kiams, *Revue d'ethnographie*.

(3) Aux Tours Kiams (*Tour du Monde*).

(4) *Étude historique et archéologique sur Hoa-Lu*.

(5) *Les textes sanscrits au Tonkin*.

(6) Je me suis rendu dans les bureaux de l'Alliance, actuellement rue de Grenelle, 45, pour demander la permission d'examiner ces statues, mais on n'en a conservé aucun souvenir.



avaient rencontré des pierres gravées ou sculptées ne leur paraissant pas appartenir à l'art chinois ou annamite. De Caobang et de Langson je reçus des réponses négatives. Les environs de Bac-Ninh que j'explorai me révélèrent des ruines assez riches en grès sculptés, mais d'art chinois. Les rivages actuels du Tonkin ne peuvent rien recéler parce qu'ils étaient encore couverts par les flots à l'époque des Tjames.

Sai-So'n.

Je profite de quelques jours d'attente à Hanoï pour aller visiter Sai-So'n. Personne ne put me renseigner sur la position de ce village qui ne figure pas sur la carte d'État-Major. M. Lemire le signalait dans le phu' de Quoc Oai, province de Sontay. Un guide me conduisit d'abord à Lang-Chau, dans ce même phu', où se trouvaient aussi des grottes. Nous y arrivâmes à la nuit. Le lendemain, au petit jour, j'explorai les rochers environnants.

Pour débiter, je découvre au N. O. dans un soubassement écarté, une pierre sculptée, mais elle représente Bouddha ébauché, et les caractères chinois écrits en attestent l'origine. Un pagodon perché comme un nid de vautour sur le faite d'un roc me révélera peut-être des secrets historiques. Rien, sa stèle date de 300 ans, de l'actualité, en ce pays momifié. Ailleurs, enlevant mes souliers, je contourne une partie du roc baigné par l'eau, je trouve sur une pierre une forme de stèle tracée en creux. Mais c'est tout. Le génie impuissant de cette époque n'y a laissé aucune empreinte. Enfin, dans une grotte plafonnée de stalactites, ayant des pénétrations humides assez profondes, j'aperçois dans l'attitude des choses délaissées, des statues mutilées, spectacle si commun dans les ruines tjames. C'est encore Çakia-Muni sous diverses formes. En haut, dans la région des stalactites, Tam-Thi, la Trinité, dont le gros Gi-Da, dieu de la richesse; plus en avant, Caki enfant, appelé ici Thi-Ca, une main baissée, l'autre levée, attitude hiératique dans laquelle il prononça ces paroles isotériques : le Ciel est en haut, la terre est en bas. A ses côtés, ses deux fidèles disciples, en annamite, ông Châu Xu'ong et ông Tuyet Xan. Au pied de l'autel une stèle commémorative. Dans une grotte secondaire, répétition des Buddhas. Un dragon dont le muffle et les yeux sont seuls dégrossis sur une paroi, a la prétention de garder les placides possesseurs du Nirvana, mais chaque coup de ciseau donné, que ce soit dans le roc ou sur

des pièces détachées, est resté inachevé, empreint de faiblesse et de décadence. Nulle part je ne reconnais le ciseau tjame.

Mon guide a obtenu des renseignements sur Sai-So'n qui se trouve dans les environs du phu'. Après trois heures de marche, nous arrivons en vue de deux constructions blanches, à étage, que relie une muraille de briques. C'est la demeure fortifiée du phu'. Les étages sont des bastions pour la défense, élevés à deux angles opposés d'un quadrilatère. Le mandarin habite une maison basse, au centre, les rites s'opposent à ce qu'il s'élève du sol. Il me reçoit très courtoisement, mais je demande à visiter de suite Sai-So'n. Je vois, en passant, le rocher de Giu'ong-Xa, tout près de la résidence du phu'. Il possède une grotte avec une voûte qui traverse entièrement le massif et donne passage d'un flanc à l'autre. Des pagodons, des autels aux génies, aux bonzes buddifiés, sont élevés un peu partout, entre les anfractuosités, sur les plates-formes élevées, sous les voûtes, dans les grottes.

Sai-So'n est un grand village à trois kilomètres du phu', sur le chemin qui conduit au bac du Day, route de Hanoï à Sontay. Sa situation au pied d'un groupe important de rochers transformés par la piété en pittoresques et pieux autels, sa bonzerie perchée dans la brume, ses pagodes et ses ponts rustiques qui se reflètent dans un lac en miniature, ses nombreuses cases coquettement dispersées sous les panaches d'aréquiers, au milieu des orangers et des bananiers, font de Sai-So'n un village cependant assez remarquable pour ne pas être omis sur une carte.

Le phu' m'a rejoint. Nous explorons tout, nous escaladons même le plus haut rocher, nous aidant des pieds, des genoux et des mains, nous cramponnant aux aspérités rocailleuses au-dessus du vide que nous voile heureusement le brouillard. Nous ne trouvons rien, pas plus que dans les cellules des bonzes qui ne se départissent pas de leur ironique sérénité. Vainement nous interrogeons le génie Lo-Dao-Hanh, de la pagode de Thieu-Phuc, et successivement les dieux et demi-dieux des autres pagodes. Hu'u-Ac et Ta-Thien roulent des yeux menaçants et brandissent leur massue, leurs Thap-Dien jugent les morts, leurs Buddhas se croisent les pouces, nous ne découvrons rien d'origine tjame.

Alors, finissant par où nous aurions dû commencer, nous entrons dans la grande pagode au pied de la montagne et nous y trouvons l'autel signalé par M. Lemire (phot. 1, 2). Cet autel sup-

porte le groupe central des Buddhas. Toutes les lignes sont bien fouillées. A première vue, devant le fini de certaines sculptures, surtout en présence des garudhas qui soutiennent aux quatre angles la base et l'entablement, on pourrait attribuer ce travail aux Tjames. *Mais les divers motifs de cette œuvre sont classiques annamites* ⁽¹⁾. Ils représentent, soit des pétales de lotus, soit des figurations de la chauve-souris, symbole du bonheur. Celles qui complètent les panneaux dragonnés de la base ne laissent guère de doute. Restent les garudhas qui pourraient bien être des phénix, animaux symboliques chez les Annamites, aussi bien que les dragons et les chauves-souris. L'autel n'est pas à son emplacement primitif; des quatre côtés semblablement sculptés, l'un est encastré dans un massif de briques qui supporte les Buddhas supérieurs. D'après les bonzes, ces garudhas ou phénix seraient des ex-génies qui harcelaient les filles la nuit. Un bonze, aujourd'hui buddhifié, sculpta des oiseaux symboliques, obligea des génies par la vertu de son ascétisme à rentrer dans ces enveloppes et leur fit supporter le lit de Buddha. De crainte du vieux Çakia ils n'osèrent plus bouger.

Les documents dont parle M. Lemire ont été traduits par M. Dumoutier. Ce sont, m'a dit cet aimable savant, des notices commémoratives comme on en rencontre sur les stèles des édifices religieux. Elles rappellent les dons de certains personnages en faveur de la pagode.

Il n'y a donc pas lieu d'admettre l'origine tjame des sculptures de Sai-So'n.

HOA-LU'.

Parti de Hanoï le 9 janvier, j'étais à Ninh-Binh le lendemain. Je ne pouvais quitter cette province et avec elle le Tonkin sans aller visiter Hoa-Lu', capitale des Dinh et des Lê antérieurs au x^e siècle. M. Dumoutier avait reconstitué l'histoire de ces deux dynasties et retrouvé les traces de leur résidence autrefois fastueuse, où il avait remarqué des lions sculptés « dont la facture accuse une réminiscence de l'art tjame ».

Je remontai d'abord le Day jusqu'au sông ⁽²⁾ Hoang, puis cette rivière jusqu'au petit vallon de Truong-Yen, quelques kilomètres

⁽¹⁾ Voir dans l'album, le croquis de cet autel.

⁽²⁾ Sông, fleuve ou rivière.

en aval de Phu-Nho-Quan. Mes gens, dédaigneux de se renseigner, me conduisirent même trop loin, à Chi-Phong, et, soit malice ou naïveté, me dirent en me montrant un rocher : le tombeau du roi, c'est là. Méfiant par expérience, je fis appeler un notable et lui demandai les temples royaux que je lui montrai indiqués en caractères sur la carte de G. Dumoutier. Ce brave homme me fit rétrograder à un petit affluent de vingt mètres de largeur sur lequel nous entreprîmes une navigation de poupées. Notre panier, poussé par des perches, prenait des airs de vaisseau encombrant la rivière et jetait l'alarme parmi les habitants paisibles qui jasaient des deux rives ombragées par les mêmes banians.

Les villages qui se groupent aux alentours des éruptions rocheuses sont plus denses, plus coquets, plus rians que ceux de la plaine, soit que la terre ait des propriétés plus fertilisantes ou que les indigènes s'y rallient plus volontiers pour se placer sous la protection des génies qui hantent les cavernes et les anfractuosités des rocs. Et l'on excuse vite les idées superstitieuses dans ce cadre peuplé de géants de pierre qui se succèdent à l'infini, qui luttent, chevauchent ou méditent à chaque rebroussement des méandres du capricieux ruisseau.

Les autels édifiés sur les plates-formes rocheuses sont autant de lieux de repos offerts aux indigènes vivant dans l'espace.

Après quelques heures de navigation lente dans d'extravagantes sinuosités et de parcours dans la périphérie d'un dernier cirque, nous arrivons en présence des tombeaux royaux. J'avoue qu'ils ne me rappellent en rien la magnificence de ceux de Hué, et que, sans l'intérêt historique qui s'y rattache, malgré le pittoresque du site, j'eusse regretté d'être venu si loin pour visiter un tel délabrement et une pauvreté si marquée d'architecture et d'entretien. Le titre de roi évoque quelque chose de grandiose, de puissant, presque de surhumain, sinon de beau; on se forge une idée que les monuments royaux ont été construits par des milliers d'esclaves. Ici, l'on tombe dans une pagode quelconque, des tas de débris en obstruent l'entrée, il faut les escalader pour atteindre le deuxième parvis. L'herbe pousse entre les dalles, le jour traverse les ais pourris, les murs extérieurs ni les toits ne sont l'objet d'une attention artistique. La pagode est petite, commune, et si l'on était venu la chercher dans ce bouleversement antédiluvien et qu'on la rencontrât sur sa route, on ne songerait point à s'y arrêter.

La tombe des LÊ m'apparaît plus piteuse encore. Un tertre entouré d'un mur effrité couvert d'une végétation rudérale; derrière ce tertre, la montagne pierreuse mal revêtue de ronces, et, sur un fragment de roche, à trois mètres d'élévation, une petite stèle commémorative.

C'est jour de fête pourtant. On promène le parasol sacré d'une pagode à l'autre, protégeant un plateau de fruits. Il crachine, nous glissons à chaque pas dans les foulées de glaise, et je renonce à gravir le MÂ-Yen-So'n au sommet duquel se trouve le tombeau de Dinh-tien-Hoang, le fondateur de la monarchie annamite. Ce maelon se dresse en face du temple.

La description des pagodes m'entraînerait trop loin et je me bornerai à citer ce passage de la monographie de M. Dumoutier : « A l'entrée de l'avenue du temple de Dinh-tien-Hoàng, en dehors du premier portique, on remarque une assez grande table formée d'une seule pierre, sur laquelle est sculptée en bas-relief un dragon à mains humaines dont les ongles sont démesurés; de chaque côté de cette table qui sert à recevoir les offrandes se dressent deux animaux héraldiques, sortes de lions assis dont la facture accuse une réminiscence de l'art kiam; ils sont de la même pierre que la table. Au bout de l'avenue et exactement devant le temple, on trouve une seconde table monolithe identique à la première, flanquée de chaque côté d'une rampe de pierre figurant un dragon. »

J'ai observé attentivement les sculptures et je pense qu'elles sont, comme l'autel de Sai-So'n, dues peut-être au ciseau tjame, mais à l'inspiration annamite. Les dragons sont de style annamite, et les lions, d'origine chinoise, n'ont de l'art tjame que la profondeur du relief et la finesse du travail (phot. 3). Il est aussi difficile d'admettre que ces sculptures soient entièrement l'œuvre d'Annamites, sans s'étonner que l'art qui les créa périclita à peine éclos, puisque toutes celles qui les ont précédées ou suivies ressassaient le dragon portant dans sa gueule le caractère *phuc*⁽¹⁾ et la chauve-souris éployée, sur des pierres mal burinées. Et je pense avec M. Dumoutier qui a bien voulu me donner son avis, qu'à diverses époques de la lutte plusieurs fois séculaire entre le Tonkin et le Tjampa, les vainqueurs annamites ramenèrent chez eux des pri-

⁽¹⁾ Phuc signifie bonheur. Ce caractère se rapporte à une légende dont Dinh-tien-hoang fut précisément le héros. Se prononce phoue.

sonniers de guerre et que ces derniers mirent, de gré ou de force, leurs talents de burineurs, mais non leur génie, au service de leurs maîtres.

EN ANNAM.

De Ninh-Binh, je me dirigeai par la route mandarine sur le Thanh-Hoa, m'arrêtant dans toutes les pagodes, fouillant les fourrés, questionnant les mandarins et les lettrés. Après avoir entretenu de ma mission le résident et les mandarins de la province, je fis une exploration circulaire passant par Phu-Chau et Phu-Tho, sur le sông Lu'ong, Phu-Quang, sur le sông Mả. A Phu-Quang, je visitai l'ancienne capitale annamite Tay-Do, dont il ne reste que les murailles sans le plus petit débris de sculptures ou de stèle. De Phu-Quang, je continuai par Thach-Tanh dans la région forestière; Qui-Hu'ong, pays natal de Gia-Long, où se trouve le mausolée de sa famille, entouré d'un mur d'enceinte et d'un fossé; Phu-ha-Trung, entre la mer et la route mandarine; puis je poursuivis mon voyage sur Vinh, employant partout les mêmes procédés d'investigation. De Vinh, je remontai le sông Ca jusqu'au delà du poste de Lu'ong; je gagnai ensuite Cho-Pho et Linh-Cam par la route des montagnes, puis Ha-Tinh par la route mandarine. Je ne pus découvrir nulle part le moindre vestige. J'eus cependant à examiner une tour que le résident de Vinh m'avait signalé près du poste de Linh-Cam. Ce monument est une grossière réduction des tours tjames, construite en briques annamites, mal cuites, gondolées, juxtaposées sans ciment, incapables à résister à l'usure des siècles. Sa hauteur est de 7 mètres. Il est composé de trois étages superposés, avec des faîtes ogivaux simulés. Les niches sont encadrées de petits monolithes de grès. L'intervalle compris entre le premier et le deuxième faîte est orné d'une ceinture de plaques en terre cuite décorées de différents sujets symboliques annamites moulés légèrement. Entre le deuxième et le troisième étage, une pareille ceinture de plaques est revêtue de caractères dont voici la traduction : « Le bonze May-Phu-Thuy vivait il y a cent vingt ans, sa statue est dans la pagode voisine. » Ce bonze, m'ont conté les notables, fut enveloppé après sa mort dans une natte imbibée d'huile à laquelle on mit le feu, et ses restes déposés dans un caveau en dessous du monument. J'ai remarqué tout près de cette tour, l'édicule qui avoisine les monuments tjames. Mais ni les

matériaux, ni les procédés de construction, ni les sujets d'ornement ne révèlent l'origine tjame, et je pense que le constructeur avait dû voir ses modèles dans le Sud de l'Annam (phot. 4).

De Ha-Tinh, je me rendis à Đông-Hôi, capitale du Quảng-Binh, où j'espérais être plus heureux dans mes recherches. Les Annales impériales de l'Annam que j'avais compulsées aussi attentivement que le permet l'obscurité des textes, signalaient d'anciens remparts des rois de Chiem-Thanh dans les villages de Trung-Ai et de Uân-Ao. Le P. Lesserteur, dans une note lue à la Société académique indo-chinoise, avait annoncé la découverte par le P. Frichot, d'inscriptions tjames dans les grottes de Troc, sur un affluent du sông Gianh.

J'ai eu l'honneur d'adresser le 13 mars dernier, de Đông-Hôi même, à M. le Ministre de l'instruction publique : 1° un rapport accompagné de photographies sur l'exploration complète que j'ai faite des grottes signalées par le P. Frichot, ainsi que des grottes de Lac-So'n que j'ai découvertes sur le sông Gianh; 2° 99 calques d'inscriptions tjames recueillies dans les premières de ces grottes et 32 calques d'inscriptions provenant de Lac-So'n.

Le huyen de Tuy-Hoa m'ayant parlé d'une grotte miraculeuse à Tiet-So'n, village situé à trois heures de Sampan en amont de Lac-So'n, j'allai visiter cette grotte. Le rocher qui la recèle est à 1 kil. 500 au milieu des terres, dans la direction du N.O. La grotte, qu'il faut chercher dans la végétation qui recouvre le rocher, à trente mètres d'élévation, ne possède aucun vestige tjame. Elle se compose d'une simple nef, avec, au fond, un réduit de quelques mètres. Sa réputation provient de ce que les stalactites en formation, mélangées à une substance noirâtre granulée qui entre dans la composition du sol, guérissaient toutes les maladies. Mais le roi Ming-Mang ayant usé de cette drogue sans en ressentir les heureux effets, destitua le génie de la grotte qui est, depuis ce temps, privé de culte. Il va sans dire qu'on a cessé aussi de croire à la vertu curative des substances minérales de la grotte, et d'en boire des infusions.

En quittant Lac-So'n, je me suis mis à la recherche du village de Trung-Ai signalé par les Annales.

TRUNG-AI.

Un censeur a trouvé qu'un parent du roi Thanh-Tai avait dans son nom le caractère *Ai* tel qu'il était employé dans la désignation de Trung-Ai, et le roi a modifié le nom de ce village en celui de Trung-Thuân, si bien qu'il se glisse quelque confusion dans mes recherches de Trung-Ai que je finis par trouver à deux heures de marche au N. O. du phu de Quan-Trach.

Les remparts signalés par les Annales se bornent à une levée de terre, direction N. O., S. O., de 540 mètres de long, coupée perpendiculairement à 110 mètres de l'extrémité N. O., par une autre digue de 135 mètres. La grande levée a 6 m. de large et 2 mètres de haut, la petite est moindre. J'ai fait exécuter des tranchées à différents endroits sans découvrir le plus petit morceau de brique. Les habitants opposaient à toutes mes questions un mutisme absolu, et répondaient systématiquement « non » avant que j'eusse fini de parler. Je pris donc le parti de visiter malgré la pluie qui commençait à tomber, tous les fourrés et temples de Trung-Ai et du village voisin, Van-Thap, et je découvris dans un miéu ⁽¹⁾ de Van-Thap, deux statues mutilées en grès, d'incontestable facture tjame; le socle de l'une d'elles surtout avec ses ornements en ogive ne pouvait laisser de doute. Le travail était moins bien fini que dans les œuvres du Sud, mais c'était bien la même gracilité du corps, la même finesse de taille, la même poitrine haute, qu'on remarque encore dans les statues Khmers du Cambodge et du Laos (phot. 5).

Mes investigations n'eurent point d'autre résultat, mais ces débris trouvés à 400 mètres de la petite levée me permettent de reconnaître avec plus d'assurance une origine tjame aux deux levées de terre qui sont bien les vestiges des anciens remparts signalés par les Annales.

Je quittai Đông-Hôi le 21 mars ne sachant exactement où diriger mes investigations. On m'avait bien parlé d'un fameux rocher de Long-Dai qu'on apercevait du chef-lieu, dominant la vallée du sông Nhut-Lé, avec, tout à fait au sommet, une stèle gravée de

(1) Miéu, autel ou petite pagode en plein air, construits en l'honneur d'un esprit ou d'un génie. Se prononce miéou.

caractères anciens. C'était tout au moins un lieu historique, peut-être un point jadis occupé par les Tjames. Je me rendis donc tout d'abord chez le phu de Quang-Ninh qui réside au village de Trung-Trinh, à 600 mètres Ouest du croisement de la route mandarine et du sông Nhứt-Lé. Ce mandarin m'apprit que ce n'est pas un rocher qu'on visite à Long-Dai, mais une pagode sur la montagne, très élevée; il faut une journée de marche pour l'atteindre. N'importe, j'y vais; on n'est jamais sûr de l'exactitude des renseignements indigènes. Deux heures de rames me conduisent à Long-Dai que traverse la route des montagnes et qui était, il y a quelques années, occupé pour cette raison par un poste militaire. Les notables me font connaître que la pagode n'est pas de leur territoire, mais du village de Bai-Buoi, sur le sông Nay, affluent du sông Nhut-Lé. On me dit que la pagode est loin, chez les Moïs. Je n'en crois rien et je demande un guide. A 6 heures du matin, nous reprenons nos sampans pour nous approcher de la montagne (*Chua*, nom de la carte d'État-Major) que les indigènes appellent nui⁽¹⁾ Tang Dinh, du nom de la pagode. De la rive du sông Nay, on aperçoit cette pagode perchée sur l'ensellement de deux pics rocheux qui se voient de Đông-Hôi. Les indigènes en ont facilité l'accès par 2,227 marches faites avec des pierres avoisinées sans ajustage. J'avoue que je n'ai pas vérifié ce nombre donné par le maire, mais il ne doit pas être bien exagéré si j'en juge par le nombre de fois que j'ai dû reprendre haleine.

La pagode ne se rattache à aucun souvenir tjame; c'est le roi Minh-Mang qui l'a fait élever pour obtenir du ciel un enfant. Elle est dédiée à Ngoc-Quan-Dé, dieu taoïste.

A midi, j'étais de retour à Bai-Buoi et je partais pour le huyen de LẠ-Thuy, aux environs duquel devaient se trouver les ruines de Uân-Ao, signalées par les Annales. J'y arrivais à 7 heures du soir. Uân-Ao est à une heure de sampan du village de Co-Lieu, résidence du huyen.

UÂN-AO.

L'antique citadelle tjame est encore debout, détériorée, mais reconnaissable. Deux de ses murs, Sud et Nord sont en roches non équarries, superposées, les vides comblés avec de la terre (phot. 6).

⁽¹⁾ Nui, montagne. Se prononce nouille.

Les faces E. O. sont en terre. Elle est carrée; ses côtés ont 400 mètres. La face Ouest qui borde le sông Nhut-Lé est dégradée, le côté Nord est couvert d'arbustes envahis par des ronces et des lianes épineuses. Sur la surface du Sud et les parapets de l'Est on a planté des bambous qui sont devenus inextricables. Les lits de pierres supérieurs sont effondrés; il en reste une hauteur qui varie de 0 m. 50 (une pierre) à 4 mètres (7 pierres). L'intérieur est cultivé en riz par les gens de Vo-Xa et de Uân-Ao. On ne peut plus reconnaître aucun tracé intérieur tjame. Pour délimiter leurs rizières, les Annamites ont supprimé d'anciennes voies, tracé des nouvelles. Celle qui reliait les portes Nord et Sud est marquée par des tronçons de haie dont le plus important se trouve près de la porte Sud. Celle-ci est marquée par deux coupures de 5 mètres séparées par un tertre d'une quinzaine de mètres à la base. Je fais pratiquer des fouilles recoupant ce tertre par de profonds sillons, on met à jour des briques grises, rouges, quelques-unes blanches, se cassant à la main. Elles sont superposées, épaisses, mélangées de terre avec des traces de chaux, les fragments ont jusqu'à 0 m. 10 d'épaisseur. Pas une brique n'est intacte. Elles ont subi la désagrégation des siècles. La porte comportait une double baie et devait supporter une construction qui s'est effondrée. Pendant trois jours j'ai accablé de questions le chef de canton et les maires; je les ai pris vingt fois en flagrant délit de mensonges. J'ai fait tailler sur les talus et sur tout le parcours de la base des murs, des cheminements sous bois qui m'ont permis de scruter les pierres éparses, et je n'ai remarqué que des roches d'assises, choisies au lit à peu près plat, mais non travaillées. Des tombeaux ont été creusés sur les talus, ce qui constitue autant de fouilles. Je suis revenu à la porte Sud et je me suis entêté à en fouiller le tertre jusqu'à ce qu'enfin on mit à jour une statue de grès décapitée, n'ayant plus qu'un bras, orné de bracelets à l'épaule et au poignet, tenant à pleine main un objet cassé. La citadelle était donc bien d'origine tjame (phot. 7).

Nous sommes à Uân-Ao en présence d'une œuvre durable, bien que grossière, et l'édification des murailles n'a pu se faire qu'avec une énorme main-d'œuvre, si l'on songe que son emplacement est très éloigné des montagnes qui ont fourni les 3,000 mètres cubes de pierres des faces Nord et Sud. Le caractère de pérennité imprimé dans les grossières œuvres tjames de Uân-Ao me porte à

croire que leurs constructeurs ont fondé là Shri-Banœuy, leur première capitale, tandis que le camp retranché de Trung-Ai devait recevoir le premier choc et arrêter l'irréductible ennemi du Nord. Shri-Banœuy elle-même ne devait être destinée qu'à défendre l'accès de la plus riche, de la vraie capitale, Bal Angoué, vraisemblablement située plus au Sud, celle qui renfermait les statues d'or enlevées par Tong-Xac en 446 et par Lâu Phu'ong en 605. Shri-Banœuy était destinée au choc, à la lutte, n'avait ni monuments, ni stèles; ses habitants devaient être tous soldats agriculteurs. Le magnifique réseau de canaux qui part de la lagune de Van-Xuân, que les Annamites disent ne pas avoir fait, que la nature n'a pas dû faire, serait l'œuvre des Tjames qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. On sait qu'ils étaient très experts dans l'art des irrigations et qu'ils ont laissé de nombreuses traces de cet art dans le Binh-Thuân. Les canaux de Van-Xuan sont uniformément larges, uniformément profonds, leurs rives sont les rizières mêmes, sans berges intermédiaires. Ils sont ordonnés dans une régularité incompatible avec les caprices de la nature.

Aucun élément ne permet de reconstituer exactement une frontière, mais il serait possible de rétablir un système de défense. Les deux rives du sông Gianh (Bồ-Chinh des Anciens) n'auraient été que des marches de frontière, c'est pourquoi nous n'y retrouvons que des traces de séjours hâtifs, irréguliers, comme des remparts de terre et les statues ébauchées de Trung-Ai, les inscriptions fugitives de Lac-So'n et de Phong-Nha ⁽¹⁾. Les envahisseurs, Annamites ou Chinois, étaient arrêtés par le deo ⁽²⁾ Ngang et par le camp retranché de Trung-Ai, sans doute aussi par des postes établis sur la rive droite du sông Gianh, puis après avoir livré bataille sur le sông Nhut-Lé, ils venaient se heurter à Shri-Banœuy avant d'atteindre Bal-Angoué. En tous cas, il convient de réserver la question jusqu'à ce que les inscriptions que j'ai recueillies dans le Quang-Binh et le Quang-Tri aient été définitivement examinées.

NHÂN-BIEU.

De Uân-Ao je poursuivis mon exploration sur Quang-Tri. Rési-

(1) C'est par suite d'une erreur de transcription que j'ai écrit Phong Gia dans mon premier rapport; il faut lire partout Phong-Nha qui se prononce Phong-Gnia.

(2) Deo, col.

dent et mandarins s'étonnèrent de ma mission. On n'avait jamais vu de débris tjames dans la province malgré les recherches jadis prescrites. Le résident, installé depuis peu, était de bonne foi, les mandarins ne l'étaient pas. Je perdrais certainement ma peine et mon temps à explorer la province. Mais je ne me décidais pas à partir, je ne demandais au besoin que de vagues indications, un monceau de vieilles briques, un fragment de grès pouvant servir de point de départ à mes recherches. Enfin le tuan-phu⁽¹⁾ me désigna le village de Nhân-Bieu, à une heure de marche au N. E. de la citadelle, où l'on conservait sur un autel en plein air neuf statues en pierres sorties des entrailles de la terre. Un simple regard sur la photographie (n° 8) démontre qu'elles sont tjames. Ce sont les mêmes adorateurs, mains jointes, que ceux qui entourent les divinités tjames ou forment cariatides dans les tours du Sud. Garudha déploie ses ailes au milieu du groupe. Les Annamites ont placé devant lui une statuette chinoise, Quang-Yin, en terre vernissée, et une jardinière d'argile dans laquelle ils ont fiché des baguettes parfumées. Ces statues ont été trouvées dans le tertre sur lequel est édifié l'autel. Les fouilles que j'ai poursuivies pendant deux jours dans les couches de briques provenant de l'écroulement m'ont fait découvrir un socle sur lequel il ne restait que deux pieds brisés, une table à libation et un tronçon de colonne, mais aucune inscription.

CO-THANH.

L'origine tjame des statues de Nhân-Bieu reconnue, je pouvais poursuivre mes investigations en rayonnant autour de la citadelle. Je visitai le phu⁽²⁾ de Trieu-Phong. Dans sa résidence même, à Co-Thanh, au bout du marché connu sous le nom de Cho-Say, à l'intérieur d'un édicule avoisinant la pagode et compris dans son enceinte, je trouvai cimentées sur des sièges en grès deux statues originales, incontestablement tjames par la facture et les attributs (phot. 9). La plus grande tient un serpent de la main droite et de la gauche un objet brisé; ses bras et ses poignets sont ornés de bracelets, autour de son col s'enroulent divers ornements qui retombent sur la poitrine. Son bonnet, qui recouvre le crâne et la nuque,

⁽¹⁾ Tuân-phu, gouverneur de petite province.

⁽²⁾ Phu, préfet, préfecture.

est surmonté d'une tiare brisée. La main droite de la petite statue repose sur la cuisse, la gauche tient entre le pouce et l'index fermés en cercle un objet plat et rond comme un palet. Sa robe est à manches pagodes et son bonnet de forme phrygienne. Toutes deux ont des pieds énormes émergeant d'un pantalon lié au bas des jambes. Elles sont sorties d'un tertre, disent les notables, à une centaine de mètres est de la pagode, où j'ai constaté, en effet, par des fouilles, la présence de fragments de briques tjames. Mais l'aire des briques mesurait à peine 5 mètres de rayon. A 600 mètres N.-O. de ce tertre, j'en ai fouillé un second qui ne m'a dévoilé que des briques cassées.

BICH-LA.

Par les gens du marché de Cho-Say, j'appris qu'il existait plus loin, au village de Bich-La, une statue issue également du sol. Sur un tertre d'environ 50 mètres de diamètre et 2 mètres de haut, gisent quelques débris provenant d'un monument tjame. Sur le côté d'une grosse pierre, un bas-relief figure un Çiva aux dix bras, la tête penchée et coiffée de la tiare, agrémentée d'énormes oreilles pendantes (phot. 10). L'usure a enlevé tout caractère aux attributs qu'il tient dans ses multiples mains. Une autre statue (phot. 11) plus petite représente la déesse Umâ (Jagan-Mâtâ, mère du monde), épouse de Çiva; nue du col aux hanches, ses seins opulents tombent légèrement pour symboliser la maternité. Elle est coiffée d'une tiare et porte sur le front un losange pointé au centre. De la taille tombe sur les pieds une jupe collante avec un pli de ceinture. Umâ est debout, les pieds joints sur un taureau écrasé qui supporte sur ses pattes de devant deux colonnes dont il ne reste que les tronçons. Des fouilles, j'extrais une tête de statuette, quelques degrés d'escalier, une pierre à encastrement et une autre à libation, mais aucune inscription.

HA-TRUNG.

Ces découvertes m'engagèrent à poursuivre une exploration de la province jusqu'au poste d'Ai-Lao en passant par le huyen de Gio-Linh, le phu de Cam-Lo et la route des montagnes. A 2 kilomètres au Sud du huyen ⁽¹⁾ de Gio-Linh, je tombai en plaines

⁽¹⁾ Huyen, sous-préfet, sous-préfecture.

ruines avoisinant la route mandarine, mais cachées par un rideau de végétation. Aucun indigène ne m'en avait parlé, et quand je montrai au huyen les inscriptions gravées sur une colonne de l'avenue, il s'étonna d'y reconnaître des caractères d'écriture. Jamais il n'avait remarqué que ces pierres fussent gravées.

J'ai passé les deux premiers jours à débroussailler, mettant suffisamment en lumière pour être observés, le mur d'enceinte, des bases et des fûts de colonnes avec trous et saillies d'encastrement, des marches d'escalier et un certain nombre de pierres de bordure ayant une face finement sculptée. L'escalier de la pagode édifiée par les Annamites au milieu de l'enceinte, est composé de blocs sculptés aboutés au hasard. Toutes ces sculptures sont des œuvres d'art, d'école; l'auteur ne les a pas inventées mais apprises. Un peuple produisant des chefs-d'œuvre aussi intrinsèques a eu son passé de civilisation. Une rosace ou une colonne comme celles que représentent les photographies ci-jointes ne peuvent être sculptées aussi purement dans le grès par des artistes de hasard. Les Annamites qui ont essayé ce genre n'y ont pas réussi parce qu'ils n'ont pas eu d'enseignement, n'ayant jamais voulu se donner de maîtres étrangers, d'après eux, barbares. En rapprochant les quatre spécimens de sculpture que j'ai estampés et photographiés de ceux des Khmers trouvés au Cambodge, on constate une corrélation d'art remarquable (phot. 12, 13, 14, 15).

Je n'ai pas découvert une seule statue, malgré les nombreuses tables à encastrement dans lesquelles les Tjames emboltaient leurs dieux de pierre. Les Annamites, à une époque peut-être assez rapprochée de nous, celle de la stèle qu'ils ont dressée à l'entrée de l'avenue, sans doute, ont cherché, fouillé et même réédifié avec une maladresse insigne; le maire avoue avoir vendu plusieurs fois des briques aux villages voisins. Ainsi des deux colonnes d'entrée, celle du Nord a un trou d'encastrement sur sa face nord en bas, tandis que celle du Sud le possède en haut. Or ces trous faits de la même façon, dans des colonnes d'égales dimensions, furent primitivement destinés à des usages symétriques. Mais la deuxième série de colonnes a été encore plus grossièrement réédifiée. Celle du Sud est d'un seul bloc, celle du Nord se compose de trois cubes asymétriques, superposés sans recherches d'ajustage; le plus gros de ces cubes, celui qui repose sur le sol, est couvert sur chaque face de 43 lignes gravées d'une écriture serrée et régulière (phot. 16).

Un tertre dans lequel se trouvaient engagées les faces est et nord les dissimulait entièrement. Les vieux notables affirment qu'eux et leurs ancêtres sont toujours passés près de la colonne sans se douter que ces petits trous figuraient des caractères.

Pendant trois autres jours, avec une équipe de 50 coolies, j'ai sondé les décombres sans découvrir d'autres inscriptions. Une végétation rudérale assez puissante a déjà recouvert la « restauration annamite ». Ainsi C¹, C², C³, C⁴ du plan sont des colonnes hautes de 1 m. 70, avec bases et chapiteaux ; des arbres ont poussé entre elles, une troisième colonne les surplombant grossièrement forme un linteau de hasard. Les briques ont été enlevées aux endroits qui offraient le plus de facilités, il n'en reste plus sur l'emplacement E, sauf le tour des murailles du réduit, mais l'exhaussement du terre-plein est encore très visible. En E', le sol est uniformément couvert de briques entre lesquelles ont poussé les ronces, de sorte que je n'ai rien pu délimiter.

LE LAOS.

De Ha-Trung je me dirigeai sur Cam-Lo. Le phu' parut étonné d'apprendre qu'il y eût jadis sur la terre qui le nourrit un autre peuple que celui dont il est issu, et mes estampages ni mes photographies ne ravivèrent aucun de ses souvenirs. Il ne connaissait pas les Tjames ni leurs travaux d'art. Avait-on jamais pu faire des maisons autrement que la sienne, puisque l'entrecolonnement rituel était prescrit par les Codes.

Je parcourus non sans beaucoup de peine le sentier montagneux d'Ai-Lao. A mi-chemin de Cam-Lo à Mai-Lanh, on rencontre une ancienne citadelle annamite, Tan-So, abandonnée aujourd'hui. Ce voyage m'intéresse vivement au point de vue ethnographique et pittoresque, mais je ne trouve nulle part de vestiges tjames. Les tribus Khas-Lu qui habitent ces montagnes vivent à l'état sauvage, brûlent des coins de forêts qu'on appelle rays et y sèment du maïs et du riz dans des trous faits avec un pieu, sans déraciner les arbres brûlés ni piocher la terre. La nature fait le reste. Ces Khas-Lu ont un rudiment d'organisation sociale en ce qu'ils obéissent à des chefs, mais ils vivent sans patrimoine intellectuel, dans des huttes en pilotis, moins bien bâties que celles des castors. Sur le territoire appelé Bang-Nao par les Annamites, qui se trouve entre Mai-Lanh et le vallon de Lam-Bui, les Moïs Khas-Lu ont dressé

sous une case un autel supportant un couple de fétiches nus, en terre, ayant des oreilles d'éléphant. L'homme est assis, les jambes étendues, écartées par un phallus démesuré, la femme, les jambes ouvertes et repliées sous les fesses, présente des seins proéminents et un énorme utérus. Entre les trams de Khoai et de Kho, je remarque un phallus en pierre au pied d'un arbre, à côté croît une plante d'ornement à feuilles rouges, un pagodon délabré en bambous ombrage ces misérables expressions d'une divinité. Ces sauvages ont aussi placé au pied des arbres certaines pierres peintes de carrés ou de ronds blancs.

Les Laotiens du village de Phong, derrière le bagne d'Ai-Lao, sont plus civilisés, se groupent en phalanstère, cultivant le riz et possédant des troupeaux. Je visite leur pagode, les bonzes m'offrent des prières écrites au style sur des fragments d'écorce, mais aucun indice depuis Cam-Lo ne m'a rappelé les Tjames, objet de ma mission.

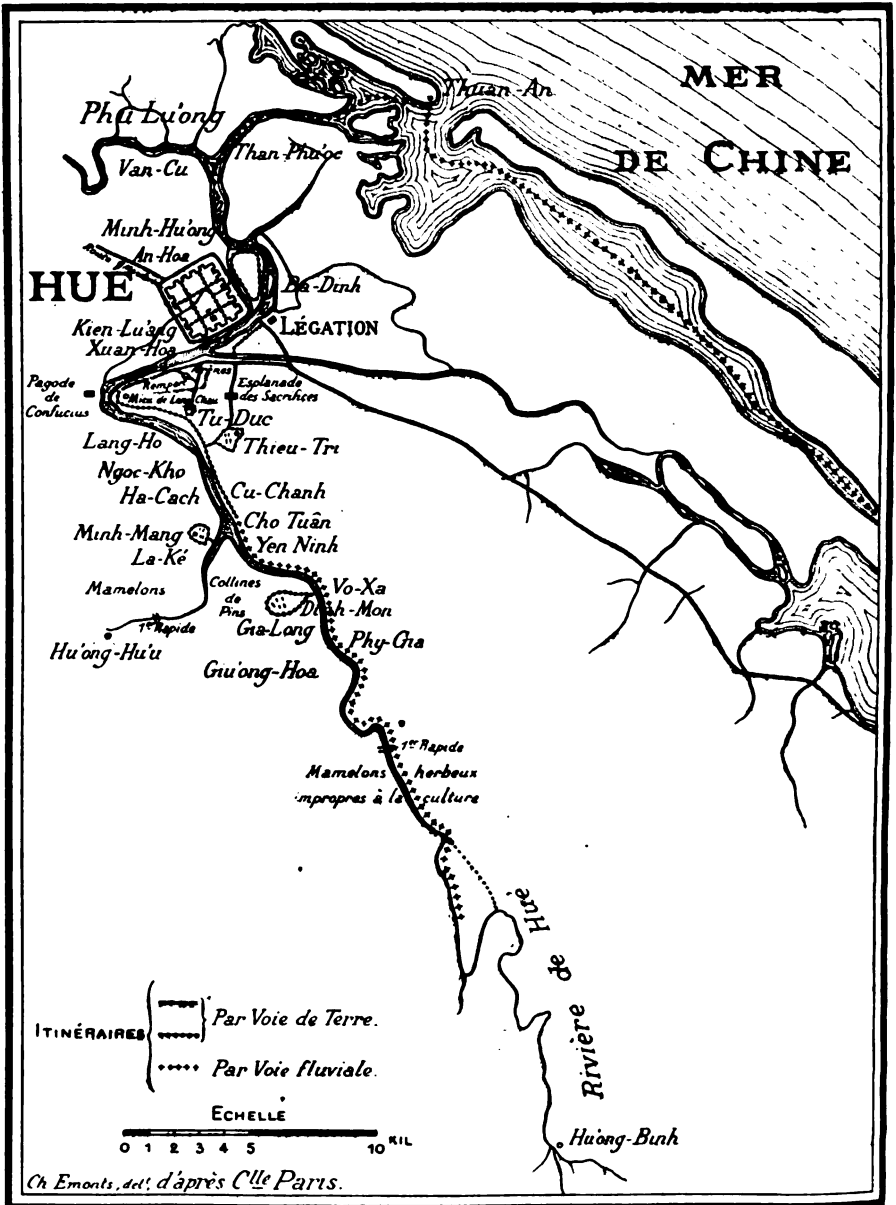
Je reviens à Quanh-Tri par le même chemin jusqu'à Mai-Land, et ensuite par la rivière jusqu'à la citadelle.

CU-HOAN.

J'obtiens, avant de quitter définitivement Quang-Tri, un dernier renseignement. Il y aurait à Cu-Hoan, me dit un surveillant indigène du Télégraphe, des statues comme celles que je lui ai montrées sur mon album. Cu-Hoan se trouve sur un écart de la route de Hué. J'y arrive au crépuscule. C'est un des plus riches villages de la province. On aperçoit à peu de distance la chrétienté de Van-Cui et son église. Trente habitants de Cu-Hoan sur cent se sont convertis, les autres se plaignent que les chrétiens aient démoli leur pagode pour employer les matériaux à la construction de l'église, ainsi que les briques des ruines. Il ne reste de celles-ci qu'un lingua et une superbe tête de Civa (phot. 17) se détachant en plein relief sur un médaillon encastré au centre d'une table à libation. Les Annamites disent avoir trouvé ces deux pierres dans un puits et le sont abritées dans une petite chapelle (niêu) en briques.

Au fond d'un petit bosquet, à droite de l'allée principale, une statue haute de 1 m. 22 est également vénérée. La main droite repose sur une massue, la gauche sur la cuisse. Elle est couverte d'une mousse légère, les attributs sont usés, la figure, dont les

reliefs devaient fortement s'accuser, paraît encore très nette. Les habitants actuels ont disposé devant cette statue les débris qu'ils



ont trouvés en cherchant des briques, c'est-à-dire une pierre carrée aux contours sculptés, une table à libations, une tête de statuette et un petit linga (phot. 18).

hué.

Arrivé à Hué le 18 avril, je me présentai le jour même à M, le Résident supérieur qui me déclara qu'à part les ruines de Cau-Hai et le rempart de terre connu près des arènes, il n'existait plus de vestiges tjames dans la province de Quang-Buc (Hué). Il avait lui-même prescrit des recherches qui ne donnèrent aucun résultat. Je priai ce haut fonctionnaire de vouloir bien me mettre en relations avec les mandarins de la province et quelques lettrés de la Cour. Il me répondit que c'était inutile et me remit sa carte pour M, Than Trong-Hué, interprète du roi, ancien élève de l'École coloniale, avec lequel j'eus une entrevue dans les bureaux du vice-résident, délégué au Ministère de l'intérieur. M. Than Trong Hué m'affirma qu'il avait exploré la province sans trouver la moindre épave tjame. Je ne pouvais plus insister. Livré à mes propres inspirations et à mes seules ressources, je me suis mis à explorer tout d'abord la région comprise entre la rive droite de la Rivière de Hué, l'Esplanade des Sacrifices et le tombeau de Tu Duc. Je n'ai rien trouvé, hors le rempart connu, que deux éléphants de pierre, de la taille d'un chien ordinaire, encore munis de leurs talons d'encastrement, ornés de colliers, les défenses cassées, sauf une. Ils sont vénérés sur des supports en briques, dans une petite cour du village de Phu-Xuân, à 500 mètres sud du pont de Phu-Cam. Un miêu a été élevé derrière eux; il renferme des habits d'hommes en papier, offerts à un génie local. Derrière ce miêu des roches me sont présentées comme pierres tjames. Sur tous mes parcours, je remarque des monuments funéraires de toutes formes et de richesses diverses, mais tous sont annamites.

La muraille a 600 mètres de long et tourne à l'Est vers la rivière son petit côté, sur la face extérieure duquel les Annamites ont creusé une petite galerie à ciel ouvert pour y édifier un miêu. Sur les sections pratiquées, on remarque des couches de briques mais seulement par intervalles irréguliers. Une route européenne coupe le grand côté qui était pareillement mélangé de briques jusqu'en dessous du niveau actuel, ainsi qu'un fossé me permet de l'obser-

ver. Comment ces briques ont-elles été introduites et dans quel but ? On serait tenté de croire qu'elles ont été employées comme matériaux de remblais ou de blocage concurremment avec la terre de fer caillouteuse dont se composent la muraille et les terrains environnants. Mais dans ce cas, on ne remarquerait pas de couches régulières horizontales de briques à côté d'autres de directions diverses.

Il est aussi difficile de déterminer le périmètre de la fortification. On ne voit pas comment pouvait se fermer la citadelle. L'autre extrémité du rempart se prolonge jusqu'au miéu de Long-Châu, édifié sur un mamelon qui borde la rivière. Le seul document écrit qui nous rappelle l'antique capitale tjame, si elle exista où nous la cherchons, est une pagode édifiée à droite de la route et à 150 mètres en avant du retrait. Cette pagode est entièrement annamite, sans la plus petite pierre pouvant justifier la mention écrite en caractères sur un écriteau cloué au frontispice « Miéu Chiem Than » (Pagode tjame).

Si vraiment cette Bal Angow était aussi riche que le relatent les Annales chinoises et annamites, si les dix-huit statues d'or enlevées par Luu Phuong en 605 ont été remplacées par de semblables statues de pierres, si cette ville a eu seulement la magnificence artistique de Ha-Trung, que sont devenus ces énormes blocs de grès que les Tjames se plaisaient à sculpter, à graver, et qu'ils ont dû prodiguer à leur ancienne capitale ? Les Annamites n'ont pas déplacé des blocs de 1,000 à 2,000 kilogrammes pour l'amour de l'art sculptural qu'ils n'apprécient pas, et les eussent-ils transportés ailleurs que nous les connaissons aujourd'hui. Les Nguyen n'en ont pas fait non plus l'ornement de la capitale actuelle, les palais n'en possédant aucun spécimen, affirme M. le Résident supérieur Brière. Les vainqueurs des Tjames ont pu briser leurs statues qu'ils croyaient recéler de l'or, mais ils ont laissé les débris sur place ainsi qu'on le constate à My-Son (Quang-Nam). Ils ont évidemment porté plutôt leur choix sur un butin de valeur commerciale : prisonniers, bestiaux, bijoux, produits rares forestiers. Ces blocs de grès n'ont pas été davantage enfouis, le sol ferreux mélangé de cailloux ne peut être le résultat d'un colmatage, et d'ailleurs le rempart, tel qu'on l'observe aujourd'hui, mesure encore 8 mètres de haut et 30 mètres de large au-dessus du sol environnant. Les cultures, les routes, les tombeaux ont bouleversé la superficie

sans amener la découverte d'une statue ou d'une stèle. Il n'y a pas non plus de pierres de revêtement comme à Uân-Ao, mais il faut reconnaître qu'elles eussent pu servir à des constructions diverses dans la citadelle annamite.

Un ancien portulan de date ignorée, dressé par les Annamites, pour servir à une invasion du Tjamba, découvert et traduit par M. Dumoutier, nous apprend qu'à cette époque, comme aujourd'hui, il n'existait à Hué aucun monument tjame à l'exception d'un magasin d'approvisionnement et d'un hémicycle que nous pouvons identifier avec le rempart que nous venons de visiter puisqu'ils ont la même direction et les mêmes aboutissants. Ce portulan donne, par une série de planches, l'itinéraire topographique de Hanoï à Nha-Trang. Les capitales de province, les fortins, les marchés, les ports de mer, les auberges, les chefs-lieux d'arrondissement y figurent. « Un point extrêmement important, écrit M. Dumoutier, pour la date à laquelle on doit reporter l'origine du document géographique que nous étudions, c'est l'absence, sur la planche XVII, de la ville de Hué. La capitale de l'Annam tomba au pouvoir des Tjames et fut totalement détruite le 27^e jour du 3^e mois de l'année 1371; elle ne paraît plus dans les siècles suivants avoir eu d'autre importance que celle d'un centre d'approvisionnement pour les troupes des frontières et pour les nombreuses expéditions qui furent dirigées contre le Tjampa. L'emplacement de Hué est figuré sur notre portulan par un retranchement en forme d'hémicycle, dont les deux extrémités s'appuient à la rivière. Une inscription indique que c'est là le camp des approvisionnements; le marché se tenait en dehors du camp, au phu' de Trà-An. En amont de la rivière, entre le camp et les montagnes, nous trouvons des magasins de matériaux de construction, probablement des réserves de bois et un relais d'éléphants. »

Au cercle de Hué, je rencontrai M. Crémieux, lieutenant d'artillerie, qui avait été chargé de la photographie des environs. Cet officier, qui parle et traduit l'annamite, s'était consacré sans succès depuis plusieurs mois à la recherche de vestiges tjames. Il me soumit un travail tiré des Annales chinoises, fait avec beaucoup de conscience, mais qui n'apportait aucune lumière nouvelle sur ce chaos chronologique de l'occupation tjame.

Je remontai la rivière de Hué, visitai l'un après l'autre en détail,

pendant plusieurs jours, les tombeaux royaux de Tu-Duc, Gia-Long, Thieu-Tri, Minh-Mang, où les Annamites ont épuisé leurs faibles conceptions d'art, la Tour de Confucius, les Arènes, l'Esplanade des sacrifices; je ne trouvais rien.

PHU-LUONG.

Un mandarin de Ruang-Binh, originaire des environs de Hué, m'avait parlé d'une stèle très ancienne qu'il avait vue jadis sur une place du village de Phu-Luong. Malgré les incrédulités de l'interprète royal, je me rendis à Phu-Luong et j'y trouvai la stèle un peu usée mais présentant encore des caractères déchiffrables. Elle est dressée sur le bord d'un sentier qui longe l'arroyo, juste en face d'un pont rustique. A côté d'elle gît, profondément enfouie dans la terre, une base de colonne avec son trou circulaire d'encastrement du fût.

Mes recherches dans les autres parties du village restent vaines. Je n'obtiens aucun renseignement des plus vieux notables, qui disent avoir vu ces deux pierres au même endroit quand ils étaient jeunes et n'en ont jamais connu d'autres.

Les habitants du Quang-Duc sont aussi discourtois que dans les districts les plus reculés. Sur la rivière de Hué, quand j'arrêtais mon sampan pour demander le nom d'un village, les gens fuyaient; ici, ils me circonviennent indiscretement, se placent jusqu'à l'avant de mon sampan, de sorte que j'écris, je bois, je mange, je change de vêtements et je dors sous les regards de vingt individus de tout âge et des deux sexes qui rient et réfléchissent tout haut. Il est vrai que dans cette province dont la Cour absorbe toute l'attention officielle, j'ai dû voyager sans aucune des garanties de considération qui m'avaient été offertes dans les autres provinces : soldats indigènes, circulaires aux autorités locales, lettres de présentation revêtues de cachets.

CAU-HAI.

Après avoir tiré plusieurs estampages des inscriptions de la stèle, je partis pour Cau-Hai où M. le Résident supérieur m'avait, en causant, signalé des ruines. J'ai exploré sans succès pendant trois jours les environs de Cau-Hai. Le chef du canton, le maire les notables, m'ont conduit parmi des rochers, dans des pagodes

où ils savaient pertinemment que je ne rencontrerais aucun vestige tjame; ma volonté s'émoussa sur leur inertie; ils connaissaient parfaitement l'existence d'une tour en ruines, avec une statue, aucun d'eux n'osa m'y conduire parce que je ne présentais aucune référence ostensible, et je dus me résigner à partir pour Tourane sans avoir vu cette tour.

ROCHERS DE MARBRE.

La province de Quang-Nam ayant été pendant cinq années l'objet de mes recherches, je ne pouvais songer à lui demander, au cours de cette exploration, des documents nouveaux. J'allai cependant rechercher dans les Rochers de Marbre s'il ne s'y trouvait pas quelque inscription cachée. L'auteur du portulan traduit par M. Dumoutier relate qu'au pied de ces Rochers s'étendent deux camps militaires et plus loin un grenier à riz et un relais d'éléphants. Sur la grande plage, à proximité du port de Tourane et de celui de Cua-Day (Faifo) appelé alors Port du Grand Tjampa, les Rochers de Marbre ont dû servir de poste d'observation aux Tjames; mais les stèles, s'ils en ont laissé, sont, à l'heure actuelle, englouties par les sables mouvants des dunes qui enserrant les Rochers. On ne rencontre plus que deux ou trois épaves : sur le grand escalier tourné vers l'intérieur, des pierres isolées ou des bases de colonnes, qu'on reconnaît aux sculptures; dans la bonzerie qui regarde la mer, quelques fragments sculptés représentant une ogive ou un guerrier menaçant de la massue et du glaive. Mais il ne reste aucune inscription.

Des Rochers de Marbre je me suis rendu au Quang-Ngay, en exécutant un voyage difficile mais superbe. Je voulais m'assurer si les Tjames n'auraient pas fréquenté un chemin de montagnes pour se rendre de My-Són à Tú-Nghia (Quang-Ngay). J'ai effectué ce voyage par le sông Tu-Bong jusqu'à une dizaine de kilomètres au-delà du confluent de la rivière de Phuoc-Són, puis, les rapides devenant trop dangereux, j'ai continué par la voie des montagnes, guidé sur chaque territoire par une population montagnarde annamite docile, soumise, peu connue, l'Annamite ayant, en général, horreur des montagnes. C'est ainsi que je parvins à Phuoc-So'on, puis à Tra-My, entrepôts du commerce de la cannelle avec les Mois, puis aux mines d'or de Bong-Miêu et au huyen de Ha-

Dong, que je connaissais bien pour y avoir relevé les ruines de Qua-My et de Khúong-My.

J'ai visité sans résultat tout le Nord de la province de Quang-Ngay et les environs de la citadelle. Le quan-bô⁽¹⁾, après avoir consulté ses subordonnés, les huyens et les phu's, m'a envoyé à Co-Luy où je n'ai trouvé qu'un miéu annamite installé dans une petite grotte formée de roches disjointes, et à Than-Ktet, où la statue sans tête qui m'était indiquée se réduisait à une pierre de grès polie par l'eau.

Au village de Van Truong-Trai, canton de Ca-Duc, à 3 kil. 700 du huyen de Mô-Dúc, sur un tertre entouré de bambous, les indigènes conservent un Nandi qui nous éclaire sur les procédés de sculpture usités par les Tjames. Ce taureau sacré a été taillé grossièrement dans un bloc de grès, sans oreilles, sans yeux, ni muffle, ni cornes. Puis on l'a complété de stuc auquel on a donné le grain du grès. Ce travail est fait avec tant d'art que même en présence du procédé mis à nu par des fragments de stuc enlevés, un examen superficiel pourrait laisser croire à la sculpture dans le grès même. Tous les reliefs et attributs de la statue sont ainsi modelés et peints. J'avais déjà remarqué dans le Quang-Nam, à Dong-Duong, une stèle dont les caractères qu'on eut pu croire gravés par un artiste n'étaient que l'œuvre d'un stucateur. Aucun habitant n'a pu me renseigner sur la provenance de ce Nandi; j'ai fait creuser des cheminements dans le tertre sans trouver autre chose que des fragments de briques.

De Van-Truong, je me fis conduire à An-Ninh, canton de Cam-Dúc, où le huyen de Mo-Dúc m'avait signalé une tour sauvage (môi). Ayant rejoint la route mandarine, nous la suivîmes vers le Sud sur un parcours de 2 kilomètres, puis nous prîmes un sentier à droite qui nous conduisit, à 3 kilomètres vers l'Ouest, devant une tour tjame (hoi) ayant environ 12 mètres de haut, construite entièrement en briques. Les faces sont effritées, tout le revêtement, est tombé, de sorte qu'on ne voit plus que le blocage interne formé de briques plus grossières et de terre glaise. La face principale possède encore un angle à peu près intact, ce qui me permet de constater l'absence de pierres dans la construction. Des niches supérieures il en reste une, pleine, n'ayant, par conséquent, pas

⁽¹⁾ Quan-bô, mandarin trésorier qui exerçait les fonctions de tuân-phu'.

renfermé de statue. J'ai passé la journée à faire dégager l'entrée sans rien découvrir.

Le huyen de Mô-Duc étant limitrophe du Bink-Dinh, ma mission se trouve terminée. Mes recherches ne closent pas la période d'investigation ; elles augmentent la somme des documents déjà recueillis. L'on peut espérer en trouver d'autres avec le temps. Mais les mandarins sont trop méfiants et les gens du peuple trop superstitieux pour nous permettre d'aller vite. Le moyen le meilleur et le plus économique pour obtenir le maximum de renseignements serait peut-être d'établir un petit Manuel des fouilles tjames qui indiquerait pour chaque province les résultats déjà obtenus, le grand intérêt historique qui s'attache à la découverte de nouvelles inscriptions, et, d'une manière générale, les procédés de recherches et d'estampage à utiliser. Ce manuel serait envoyé au Gouverneur général de l'Indo-Chine pour tous les résidents d'Annam. Chaque fois que l'un de ces fonctionnaires se déplacerait, il ferait, sans se détourner du but de son voyage, quelques investigations nouvelles qu'il consignerait sur un carnet. Il pourrait charger ses subordonnés, allant en tournées, de cette étude qui serait pour eux une intelligente distraction. Chaque résident enverrait en décembre, pour être remis au Ministre de l'instruction publique, un rapport sur les recherches opérées pendant l'année, qu'elles aient été fructueuses ou stériles. Toutes les découvertes, repérées sur une carte, nous donneraient en peu de temps l'ossature archéologique de l'Annam.

INVENTAIRE DES RUINES TJAMES DÉCOUVERTES

ÉTATS ET PROVINCES.	LOCALITÉS.	MURAILLES et LEVÉES DE TERRE.	STATUES.	INSCRIPTIONS ET STÈLES.
TONKIN.				
Sontay.....	Sai-Son.....			
Nin-Binh.....	Hoa-Lu.....			
ANNAM.				
Thanh-Hoa.....	Nghé-An, Ha-Tinh..			
Quang-Binh.....	Trung-Ai.....	Levées de terre.....	2 statues mutilées.	
Idem.....	Lao-Son.....			8a sur le sédiment des parois de la grotte.
Idem.....	Phong-Nha.....			99 sur le sédiment des parois de la grotte.
Idem.....	Uân-Ao.....	Murailles.....		
Quang-Tri.....	Ha-Trung.....	Levées de terre for- mant enceinte.	1 statue mutilée..	4 gravées sur les quatre faces d'un cube de grès.
Idem.....	Bieh-La.....		1 statues.....	
Idem.....	Co-Thanh.....		Idem.....	
Idem.....	Nhan-Bieu.....		9 statues.....	
Idem.....	Cu-Hoan.....		2 statues.....	
Quang-Duc.....	Huê.....		Idem.....	
Idem.....	Phu-Luong.....	Levées de terre.....		1 stèle.....
Idem.....	Cau-Hai.....			
Quang-Nam.....	Phong-Lé.....		Diverses.....	
Idem.....	Rochers-de-Marbre..			
Idem.....	Nhơn-To.....			1 stèle.....
Idem.....	Buong-An.....		1 statue.....	
Idem.....	Ha-Lam.....		1 linga.....	1 ligne sur le support du linga.
Idem.....	Dong-Duong.....		Diverses.....	2 stèles.....
Idem.....	Qua-My.....		Idem.....	2 fragments.....
Idem.....	Khuong-My.....		Idem.....	1 fragment.....
Idem.....	Tra-Kieu.....		Idem.....	1 stèle.....
Idem.....	My-Son.....		Idem.....	10 stèles et colonnes....
Quang-Ngay.....	Van-Truong.....		1 statue mutilée..	
Idem.....	An-Ninh.....		Idem.....	

EN ANNAM PAR M. CAMILLE PARIS.

FIGULINES ET SCULPTURES.	TOURS ET MONUMENTS.	ÉTUDES DÉJÀ FAITES.			
		RAPPORTS.	PHOTO- GRAPHIES.	CROQUIS ET PLANS.	ESTAMPAGES OU CALQUES.
1 autel d'origine douleuse..		1	1	1 carte générale.	
2 lions d'origine douleuse..		1	1	"	
.....		1	"	1	
.....		1	1	"	
.....		1	2	1	Calques.
5 figulines		1	3	2	Idem.
	Ruines.....	1	2	"	
Diverses sculptures.....	Idem.....	1	5	1	Estampages.
.....		1	2	"	
.....		1	1	"	
.....	Ruines.....	1	1	"	
Diverses sculptures.....	Idem.....	1	1	"	
.....		1	"	1	
1 colonne brisée.....		1	"	"	Idem.
.....		1	"	"	
Diverses sculptures.....	Ruines.....	1	1	"	
Idem.....		1	"	"	
.....	1 tour.....	1	4	2	Idem.
.....	2 tours.....	1	3	2	
.....		1	2	"	Idem.
Diverses sculptures.....	11 ruines diverses.....	1	6	1	Idem.
Idem.....	3 tours.....	1	5	1	Idem.
Idem.....	Idem.....	1	6	1	Idem.
Idem.....	1 ruine.....	1	10	"	Idem.
Idem.....	21 tours ou monuments.	1	23	2	Idem.
.....		1	"	"	
.....	1 tour.....	1	"	"	

ATJEH DE 1873 À 1896,

PAR M. P. VAN SLUIJTERS.

En promettant l'année dernière à M. Paul Fauque, chargé de mission, alors à Singapore, de faire parvenir à Votre Excellence un rapport sur la guerre d'Atchin ou Atjeh, je ne soupçonnais point que cette guerre prendrait une tournure si compliquée et que la fuite de Toekoe Oemar aurait de si sérieuses conséquences.

Comme pendant les premiers mois de rudes escarmouches se succédèrent presque sans interruption et qu'il était impossible de faire des conjectures à l'égard de l'altération que causerait ce renouvellement de la guerre dans les rapports qui existaient alors entre le gouvernement et les Atchinois, il m'était très difficile de m'acquitter de ma promesse, car un simple compte rendu des combats qui se livraient ne pouvait être de grand intérêt pour Votre Excellence.

C'est pour cette raison qu'il m'a semblé désirable d'attendre que les suites de la trahison d'Oemar s'indiquassent plus nettement, afin de pouvoir donner à Votre Excellence un aperçu de l'état actuel des choses à Atchin.

Pour cela il est indispensable que je rappelle à Votre Excellence, par un bref historique, le développement de la guerre faite à Atjeh depuis 1873, qui fut déclarée jadis à ce pays, en premier lieu à cause de la piraterie à laquelle les Atchinois se livraient et ensuite par cause de la crainte du Gouvernement que des négociations faites à Singapore par des envoyés atchinois mèneraient à mêler d'autres puissances dans nos affaires à l'île de Sumatra. La guerre commença en 1873, et en 1880 le gouverneur général van Lansberge arrêta une organisation nouvelle pour la province d'Atchin, par laquelle ce pays fut incorporé, bien entendu sur le papier, aux colonies néerlandaises.

Quoique le principe qui servait de base à cette organisation ait été maintenu depuis lors en théorie, il n'en fut pas de même en

pratique, car une partie des Atchinois dispute continuellement Atjeh au pouvoir néerlandais, ce qui fait que ce pays se trouve effectivement en état de guerre.

La cause principale de cet état si désagréable pour la Hollande, n'est que le changement continuel de vues et de principes des gouverneurs généraux et des gouverneurs d'Atjeh qui se succédèrent. Ce manque répété de fermeté et de volonté à maintenir un système une fois adopté et qui démontrait avoir l'autorité nécessaire, cette contenance irrésolue réitérée à tout moment, affermirent les Atchinois dans leur opposition, même souvent lorsqu'ils étaient sur le point de se soumettre.

En 1874 le premier commandant en chef à Atchin, van Swieten, déploya un nouveau système, consistant à maintenir à Atchin une petite mais forte position qui devait défendre ou protéger le centre d'action. A ce but il choisit la vallée de Grand-Atchin, ayant en cela pour principe que la politique devait achever ce que les armes avaient commencé. Si la direction indiquée par le général van Swieten eût été prise alors et si la Hollande eût déployé plus de prudence politique, elle aurait évidemment été sûre de la voie à prendre pour arriver à se rendre et à rester maîtresse d'Atjeh, sans user de violence.

Comme aussitôt après le départ du général van Swieten des faits d'armes, soit-disant indispensables à la sûreté de la position que l'on voulait alors agrandir, attirèrent l'attention entière du Gouvernement et que, plus tard, sur la proposition du général Pel, le nouveau gouverneur général, van Lansberge, crut, afin de suivre un système d'attaque plus étendu dans la vallée d'Atchin, devoir abandonner la voie indiquée par van Swieten, en concordance avec le gouverneur général Loudon, et le ministre des colonies Fransen van de Putte, il s'ensuivit que l'action politique dut entièrement céder la place aux faits d'armes. Le général Pel, au point de vue commercial, voulait occuper toute la côte afin de couper la communication entre la mer et Atchin et de faire ce pays de cette manière dépendant de la Hollande.

Sa mort, en 1876, fut cause d'un grand changement dans l'exécution de son projet, lequel, comme on le prétendit, fut achevé en 1877 par le général Diemont, mais sans l'occupation des postes situés le long de la côte, comme l'indiquait le plan. Et pourtant les Hollandais eurent, par le système du général Pel, 47 positions

en 1877, tandis qu'en 1875 ils n'en occupaient que 38 ! Afin d'arrêter une nouvelle ligne de conduite — le programme du général Pel étant achevé — le gouverneur général van Lansberge vit la nécessité d'aller lui-même à Atchin. Cette visite lui suggéra le programme suivant ; « Politique conciliante pour Atchin et les dépendances qui avaient reconnu le pouvoir néerlandais et étaient alliées à la Hollande ; contraindre les armes à la main, les dépendances rebelles à se soumettre ». Cette politique conciliante n'empêcha pas les Atchinois de s'opposer et de livrer bataille continuellement,

A ces occasions il n'était pas rare que les Hollandais se trouvassent en face d'une tribu « amie », sans savoir au juste d'où venaient les hostilités.

Toutefois on semblait faire des progrès, du moins on le supposait à Batavia. Le gouverneur général déclara « que les affaires à Atchin avaient pris une tournure considérable, que si jusque-là l'attention entière avait été fixée sur les opérations qui devaient amener la discontinuation de l'opposition armée, ce dernier but était atteint ». C'est ainsi que l'on parlait en 1878 et à présent on n'y est pas encore arrivé.

Mais en 1878 le gouvernement crut l'heure venue de fixer une ligne de conduite pour l'avenir.

A ce qu'il paraît, il ne put comprendre qu'Atchin ne se soumettrait que par contrainte et qu'en donnant aux dépendances, qui avaient reconnu volontairement ou forcément la souveraineté néerlandaise, liberté de faire commerce, sous défense d'importer des munitions de guerre, et pour quelques petits États l'importation de riz, il fournissait lui-même l'occasion d'alimenter l'opposition, tandis que les munitions passaient les frontières en quantité suffisante.

Il va sans dire que le débouquement de plusieurs ports rend le contrôle qu'exerce la marine tout à fait impossible. Vers le commencement de 1878 le Gouvernement eut la conviction que les négociations conciliantes entamées par les principaux chefs atchinois n'avaient pas été sérieuses. L'opposition empira avec impétuosité et une invasion dans le territoire occupé par les Hollandais, entreprise par un chef atchinois, donna le coup décisif. Il s'ensuivit que le gouvernement hollandais changea entièrement de système et augmenta considérablement les forces militaires.

Neuf bataillons furent campés à Atjeh.

Le résultat fut véritablement éclatant!

En septembre 1879, à peine 14 mois après le commencement de sa glorieuse campagne, le général van der Heyden avait étouffé toute opposition; il était le vainqueur redouté de l'ancien royaume indépendant d'Atchin et le gouvernement néerlandais siégeait (selon l'idéologie atchinoise) par droit de conquête sur le trône du Sultan.

Le général van der Heyden était convaincu que si on voulait la guerre, le blocus des ports était de nouveau indispensable et il en donna l'ordre, ce que le gouverneur général van Lansberge prit en mauvaise part.

Par la pression que ce dernier sut exercer, la fermeture des ports se changea en une sorte de cabotage, lequel il est vrai obstrua le commerce, mais ne donna aucune autorité ou influence aux Hollandais dans les dépendances situées sur la côte.

Le résident Scherer eut alors l'idée de faire stationner des croiseurs à l'entrée des ports de la côte et de percevoir les amendes imposées aux chefs atchinois, en levant des impôts sur toute importation de marchandises. Ceci le mena à l'hypothèse que, si toute importation ou exportation aux établissements néerlandais était sous contrôle des Hollandais, ceux-ci possédaient aussi les moyens de soumettre et de tenir en contrainte les divers États.

L'importation et l'exportation n'étant permise que là où les Hollandais étaient établis, tout se trouvait directement sous leur contrôle et ils auraient pu par conséquent être maîtres de la caisse, avoir le plein pouvoir.

De cette manière ils auraient été en état de punir et de récompenser, de forcer à obéir et à exécuter leurs ordres et, bien sûr, il n'est pas exagéré de dire que si le général van der Heyden eût pu pratiquer ce système à base solide, lui, qui était déjà le vainqueur de Grand Atchin, le foyer principal de l'opposition, lui, le guerrier redouté mais très honoré en même temps, le gouverneur énergique, l'homme au ferme caractère et à l'individualité par excellence, aurait bien su rompre dans peu de temps l'opiniâtreté de cet État et lui rendre le repos, la paix et la prospérité. Bientôt dans cet État qui depuis un siècle et demi avait été si divisé et démembré par l'anarchie, l'unanimité aurait reparu et les Atchinois auraient vu et senti que l'autorité néerlandaise était le seul et vrai pouvoir dans tout l'État, le pouvoir auquel on devait obéir comme on avait obéi

au sultan bien connu Iskander Moeda, qui régnait à Atchin vers le commencement du ^{xvii}^e siècle, le seul qui ait gardé son auréole et qui vive encore dans le souvenir des Atchinois comme le fondateur de la grandeur d'Atchin.

Le général van der Heyden ne réussit pas — et bien aux dépens de la Hollande, qui l'avait renversé de son piédestal — à exécuter, en rapport avec une organisation bien réglée de la navigation, c'est-à-dire aidé par une bonne force maritime, ses idées sur le système gouvernemental à suivre.

Le gouverneur général van Landsberge se tint obstinément à son optimisme peu motivé, de sorte que le général van der Heyden fut forcé de quitter Atchin.

Entre temps on prétendait, à Batavia, qu'il existait à Atjeh une pacification complète!

Avec l'arrivée du successeur du général, le gouverneur civil Pruys van der Hoeven, l'Atchinois ne vit pas seulement un changement total de vues d'où ressortissait un optimisme obstiné, dont il tira bientôt profit, mais ce qui est bien pire, il vit l'armée, pour laquelle on avait su jusque-là lui inspirer du respect, condamnée à être passive et même à jouer le rôle humiliant de cible vivante, sans avoir l'autorisation d'infliger le châtimement bien mérité.

Et les conséquences de ce système furent un mécontentement général dans le camp néerlandais, la désertion de militaires, la discorde et la force brisées, et par là la diminution du pouvoir, nécessaire pour scumettre un peuple comme les Atchinois. En peu de temps la « crainte » qui existait chez les Atchinois se dissipa et avec elle l'espérance que la fin de la guerre ne se laisserait pas longtemps attendre. Lorsque, en 1883, le gouverneur Laging Tobias fut à la tête des affaires à Atchin, il déclara que son prédécesseur avait trouvé moyen de faire d'Atchin où lors de son arrivée tout désignait une solution pacifique, un pays où aucun individu, appartenant au personnel du gouvernement néerlandais, n'était en sûreté hors des fortifications. »

Assurément la tâche dont fut chargé M. Laging Tobias en 1883 fut bien ingrate, surtout parce qu'une personnalité atchinoise très puissante, Toeankor Haschim s'était mise à la tête de l'ennemi et avait profité avec un art consommé du temps où régnait chez les Hollandais la discorde et le mécontentement, pour agir d'une manière tout à fait opposée, attirant, pour la forme, particulièrement l'at-

tention sur le jeune Toeankoe Mohamad Daoed, qu'il avait déjà avant cette époque, à l'aide de puissants chefs atchinois, fait reconnaître comme successeur légitime du sultan Machmoed Sjah, mort en 1874.

Sous ce masque il commandait tout Atchin, en paraissant agir par l'ordre du seul pouvoir légitime, le sultan. Il n'est donc pas étonnant que lorsque le gouverneur Laging Tobias eut pris les rênes du gouvernement d'Atjeh et chercha les moyens d'améliorer l'état existant, il ne vit le salut que dans la réparation du sultanat de Toeankoe Mohamad.

A son avis, trois voies étaient ouvertes :

1° Une concentration dans une position très fortifiée où l'on attendrait l'ennemi de pied ferme;

2° Le renouvellement de l'agression, afin d'arriver à un état pareil à celui de 1880, puis une pacification judicieuse et enfin chercher contact avec le sultan;

3° Essayer tout de suite de persuader le sultan avec ou sans son tuteur, de se vouer à notre parti, privant de cette manière les chefs incapables de leur point de réunion,

Il renonça immédiatement à suivre la première voie, car, selon son avis, on commettrait la plus grande faute en agissant ainsi, une faute qui serait pire que l'institution prématurée du gouvernement sous un gouverneur civil.

Il trouva la seconde voie meilleure, mais « ne put » la recommander, car lorsqu'il demanda et obtint avec beaucoup de peine un renfort relativement insignifiant, le gouvernement lui fit entendre que l'état de l'armée et des finances ne permettait pas un déploiement de forces militaires à Atchin.

Il choisit donc le système mentionné sous le n° 3, mais, lorsque des propositions faites en rapport avec ce plan par le gouverneur général S'Jacobs, qui avait succédé à M. van Landsberge, ne furent pas acceptées, il donna sa démission. Cette démission ne fut pas acceptée et on le pria de rester à son poste.

Le gouvernement à Batavia, en délibération avec la surintendance en Hollande, couvrait de nouveaux projets. Ces plans consistaient en une concentration à Atchin de toutes les forces militaires en diminuant le territoire qu'elles occupaient. Ceci fut décidé sans que le moindre avis ait été demandé aux autorités néerlandaises à Atchin.

Le gouverneur Laging Tobias protesta, convaincu qu'une preuve pareille de faiblesse nuirait énormément au pouvoir néerlandais, non pas seulement à Atchin mais dans toute l'Inde néerlandaise. Il réitéra sa demande de démission, qui lui fut alors accordée. Le considérant du décret de concentration était conçu en ces termes : « Que la surintendance voulait s'assurer une position fortifiée, d'où l'on pourrait, en concordance avec les forces personnelles et financières, attendre le but final de la guerre d'Atchin, c'est-à-dire la soumission du peuple atchinois ».

Ce système de concentration fut accompagné d'une fermeture rigoureuse de la côte par un blocus naval.

Mais des avis experts firent vaciller le général Demmini, qui avait succédé au gouverneur Laging Tobias, dans l'exécution de son projet, qui consistait tout simplement à exécuter les ordres que lui donnerait le gouvernement concernant le blocus.

Il ne fit fermer et bloquer que quelques parties de la côte, et ceci avec bien peu de suite, tandis que pour les autres parties il institua par décret du 13 octobre 1884 une espèce d'organisation de navigation, qui obligeait tout navire arrivant d'autres pays de toucher à un des ports occupés par le gouvernement, avant de se rendre à un des points non fermés.

Il en résulta qu'au lieu du système prescrit, qui toutefois avait pour avantage la force et la concordance, on entra dans un état équivoque, c'est-à-dire premièrement, une sorte d'organisation de navigation qui ne valait rien, parce qu'elle avait, quoique en moindre proportion, les mêmes défauts que la première sous le général van der Heyden, obstruait de diverses manières le commerce et ne pouvait atteindre son but, car après avoir accosté une des places fortes néerlandaises les navires pouvaient aller partout où la côte n'était pas fermée, puis secondement, auprès de cette organisation maladive, un blocus partiel, qui, il va sans dire, en rapport avec cette organisation, ne pouvait avoir la moindre utilité.

Le gouvernement néerlandais approuva temporairement les résolutions du gouverneur, concernant la fermeture partielle, mais l'organisation de navigation qu'il institua pour quelques États n'eut point son approbation.

A ce propos le gouvernement des Indes, la surintendance en Hollande et le gouverneur d'Atchin échangèrent pendant quelque temps maints et maints écrits. Lorsque par cette correspondance, ac-

compagnée de propositions, il fut évident que le général Demmini n'attribuait à un blocus d'Atjeh aucun avantage, parce que, en vertu du fait qu'il y avait suivant sa conviction assez de nourriture dans l'intérieur d'Atchin, il n'y avait pas moyen d'atteindre le but qu'on avait en vue, c'est-à-dire « vaincre l'opposition continuelle à Grand-Atchin en usant de contrainte envers les états dépendants de la côte », le blocus fut levé.

A cette occasion le gouvernement fit la juste remarque que pour atteindre le but, le blocus aurait dû être général et que le désappointement qu'on avait éprouvé n'était qu'une suite du fait que le blocus avait été partiel et que la plus grande partie de la côte était restée ouverte pour le commerce.

La flotte envoyée à Atchin pour la fermeture fut réduite à quelques vaisseaux.

Après cette duplicité, qui de nouveau ne put donner aux Atchinois une bonne opinion des Hollandais, le mot d'ordre fut : « Attendre en position concentrée à Grand-Atjeh, sans aucune contrainte, que le soi-disant parti ennemi atchinois se soumette ».

C'est ainsi que commença la plus triste période que la Hollande ait connue pendant la guerre d'Atchin.

Le général Demmini mourut en 1886. A celui-ci succéda le colonel van Teijn, en qualité de gouverneur d'Atchin. Il eut comme charge de suivre la direction donnée jusqu'à cette date et de prendre pour base le rétablissement du sultanat. Afin de montrer ce que signifie cette base, il est nécessaire d'expliquer quels étaient les rapports qui liaient le sultan actuel Toeankoe Mohamad Daoed et son tuteur susnommé.

Le sultan descend directement du sultan Alaidin Achmad Sjah, le premier sultan de la maison régnante, qui en 1723 s'empara du trône par subornation, mais n'a jamais eu de pouvoir ni d'influence dans le royaume. Comme sa mère est une « gOUNG », c'est-à-dire roturière, et que les Atchinois, en choisissant leurs rois, regardent spécialement à la haute origine, Toeankoe Mohamad Daoed n'avait en 1874, lorsque le trône fut vacant, que peu de chance d'y être appelé. Comment se fit-il donc qu'en 1878 il fut choisi ? Par l'influence de Toeankoe Haschin qui descend aussi, quoique en ligne collatérale, d'Alaidin Achmad Sjah. Cet Atchinois, âgé de plus de 60 ans, est la personne la plus importante dans toute l'histoire d'Atchin, l'antagoniste le plus violent, l'ennemi personnel

et acharné des Hollandais. Chassé en 1865 de Deli par les Hollandais, il se trouvait, lorsque la guerre d'Atjeh éclata, en son domaine féodal « Modjopahit ». Il se rendit immédiatement à Atchin et en 1874 prétendit au trône.

Les chefs atchinois préférèrent cependant ne pas avoir un sultan et restèrent sans souverain jusqu'en 1878, à laquelle époque ils choisirent Toeankoe Mohamad Daoed, ce qui eut lieu à l'instance de l'influence qu'avait obtenue Haschim, qui s'était érigé en tuteur du jeune prétendant et s'était allié par mariage aux principaux chefs.

Ils n'appelèrent donc pas Toeankoe Haschim au trône, l'énergique personnalité, l'homme vigoureux, de grande influence et de noble naissance, car, comme il est dit, les chefs ne voulaient pas reconnaître un sultan et préféraient gouverner eux-mêmes.

Eh bien, cette aversion réitérée pour un sultanat prouvait suffisamment que l'on ne devait pas chercher dans la réparation de ce sultanat le moyen qui devait amener la soumission d'Atchin.

Et quel était le but de Haschim en poussant le sultanat de Toeankoe Mohamad Daoed ? D'établir et de faire valoir envers les Hollandais un pouvoir atchinois central à Kamala (où résidait la cour), qui de là conduirait la guerre. Il fit adroitement usage de cette élection et sut convaincre méthodiquement les Hollandais, qui résidaient à Kotta-Radjah, qu'il y avait à Atchin aussi un autre gouvernement.

Le général van Teijn, comprit bientôt le jeu raffiné que jouait la diplomatie atchinoise et, convaincu de l'impossibilité de continuer de cette manière, il fit successivement des propositions qui conduisirent à la fermeture des côtes nord et par conséquent à l'interdiction de toute exportation à Grand-Atchin hors de la position qu'il occupait.

Les sérieux résultats aussitôt obtenus par la fermeture de la côte occidentale le décidèrent surtout à suivre le système du blocus.

Le Nord de la côte méritait bien une sévère correction ! Il était dans l'intérêt des petits Etats de cette côte que la guerre continuât, car la politique néerlandaise de non-intervention et la force navale insuffisante leur permettaient de faire la contrebande à cœur joie, sans être dérangés.

Pédir surtout, que traversent les deux chemins qui vont de la côte nord à Kamala, soutint avec force l'opposition, parce que, en agissant ainsi, elle ne courrait pas danger d'avoir à subir la souve-

raineté d'un sultan qui était sous le protectorat hollandais. Lorsque la fermeture de ces côtes eut lieu « le but, contre toute espérance, fut atteint », bien que toute la côte fût encore toute libre et que pour les côtes susdites l'importation d'alimentations, quoique limitée, fût permise au moyen de licences.

Mais le gouvernement ne se tint pas à ces résultats primitivement si satisfaisants.

Peu de temps après le départ du général van Teijn en 1892, sous son successeur le général Deijkerhoff, on institua l'organisation de navigation du résident Scherer, formulée en quatre points :

1° Le contrôle sur le commerce et la navigation, et l'interdiction entière du commerce de contrebande au moyen d'une organisation de navigation ;

2° Se rendre maître de la côte, non seulement de nom mais en vérité, en suivant une ligne de conduite qu'on pourrait formuler en abrégé : se ranger du côté des faibles et des persécutés et avec leur aide mettre un frein aux forts ;

3° Isoler Grand-Atchin de la côte en l'enclavant entre des contrées gouvernées par des chefs voués au parti néerlandais, qui couperaient le passage à l'ennemi ;

4° La pacification de Grand-Atchin avec ou sans le concours du sultan et selon les circonstances les plus préférables pour la Hollande.

Cette organisation de navigation le long des côtes d'Atchin, accompagnée d'une surveillance sévère par la maréchaussée hollandaise nouvellement établie à Atchin, ne facilita pas les opérations au parti ennemi.

Les Atchinois essayèrent d'importuner les Hollandais d'une autre manière. Ils allèrent à la côte Est et menacèrent là les entreprises de tabac et de pétrole néerlandaises, mais furent tenus en contrainte et chassés de leurs remparts par une forte mesure militaire prise à temps.

Entre temps la discorde augmenta chez les Atchinois. Les chefs Atchinois sont agriculteurs et marchands à la fois.

Ils plantent le poivre et vendent le produit de leurs terres, souvent très étendues, aux marchands anglais des Straits (Malakka).

Il est donc évident que les chefs atchinois devaient, par une organisation de navigation bien entreprise, tomber sous l'influence néerlandaise à mesure que leur commerce s'agrandissait.

Un des chefs les plus influents, qui jadis avait souvent trompé les Hollandais, leur avait manqué de parole et s'était rendu coupable d'assassinat, un certain Toekoe Oemar, déclara vouloir se soumettre au pouvoir néerlandais et aider en même temps avec son parti, qui vivait en discorde avec l'ennemi, à purifier le pays de l'opposition. La population ordinaire trouva ceci très agréable, car le parti ennemi ne guerroyait pas seulement contre les Hollandais, mais dévalisait les agriculteurs atchinois qui portent leurs produits aux marchés voisins.

Le général Deijckerhoff proposa d'accepter la proposition de soumission de Toekoe Oemar et le gouvernement néerlandais donna son consentement.

Toekoe Oemar, muni de fusils et d'argent néerlandais et aidé par une grande partie de la population atchinoise, se mit en marche contre ses compatriotes, ennemis du pouvoir néerlandais, les mit en déroute et les repoussa dans la montagne. Entre temps le gouvernement profita de ces circonstances pour rompre avec le système de concentration; il étendit la chaîne de postes à mesure que Toekoe Oemar faisait des progrès, de telle manière que, en 1894, l'occupation du pays était à peu près la même que celle qui existait en 1879 du temps du général van der Heyden.

Les rapports réciproques des Atchinois et du gouvernement néerlandais étaient donc de telle sorte qu'une partie des Atchinois, avec Toekoe Oemar à la tête, s'était rangée du côté des Hollandais, ce qui était dans leur intérêt, tandis que l'autre partie, excitée par des prêtres mahométans, restait, quoique sans succès, ennemie de la Hollande.

Ces relations n'étaient donc pas extrêmement favorables.

D'un rapprochement par amitié ou sympathie il n'est pas question et toujours les alliés d'aujourd'hui seront demain les ennemis du pouvoir néerlandais si leur intérêt l'exige!

L'ancien gouverneur général van Rees (1884) déclara qu'à son opinion tout fusil donné à l'Atchinois, n'importe dans quelle circonstance et à quelle occasion, sera tourné au besoin contre les Hollandais, et jusqu'ici il n'y a aucune raison de douter de ces paroles.

Entre temps, le gouvernement néerlandais désirait ardemment profiter d'une manière plus péremptoire de l'état des choses. Après toutes ces vicissitudes et changements de système pendant plus de

vingt ans, après avoir sacrifié tant d'hommes et de millions à la soumission d'Atchin, on désirait vivement arriver à la solution de la question : « Quelle sera la fin du système actuel et que doit-on faire pour agir de sorte à arriver à un résultat satisfaisant? »

Le gouvernement hollandais ne le savait pas encore et menait son embarcation sans savoir au juste où elle jetterait l'ancre.

Lorsque le poste de directeur de l'Intérieur fut vacant, l'homme qui était entièrement au fait de l'état des affaires à Atchin et qui le premier eut l'idée d'instituer l'organisation de navigation, le très instruit et énergique résident Scherer fut appelé à remplir ces fonctions. On espérait que, lui, il formerait les plans qui devaient mener à la pacification d'Atchin. Hélas ! ceci ne se réalisa pas ! Ce titulaire n'eut pas grande influence sur la marche des affaires à Atchin, du reste il ne resta que jusqu'au milieu de 1895 à la tête de ce département, car il fut alors nommé membre du Conseil des Indes.

Il y avait un motif, inconnu jadis, pour lequel aucune personne du gouvernement ne pouvait exercer une influence de quelque importance sur les affaires d'Atchin.

Le gouverneur général actuel, le jonkheer C. H. A van der Wijck, s'était toujours méfié des conditions du pays et il avait, dès son avènement au pouvoir, vers la fin de 1893, communiqué ses idées à ce sujet aussi bien au Ministre des colonies qu'à Sa Majesté la Reine Régente en personne.

On espérait beaucoup en Hollande de l'action combinée du général Deijkerhoff et du chef atchinois Toekoe Oemar, car on pensait arriver par là à la pacification avec des frais relativement petits et sans beaucoup de sacrifices de vies humaines.

Le nouveau gouverneur général dut promettre au gouvernement que, tant que les choses marcheraient à Atchin comme elles marchaient à cette époque, il n'ordonnerait ni ne permettrait que l'on y apportât un changement quelconque.

Cette promesse fut subordonnée à la réserve pour le gouvernement des Indes, de procéder énergiquement aussitôt que l'on aurait à remarquer un changement en mal.

Dans ces circonstances on laissa pendant les années 1894-1895, presque tout à la direction active du général Deijkerhoff et de son allié atchinois, d'où il s'ensuivit que l'autorité néerlandaise, n'étant plus appuyée sur les forces néerlandaises, décroissait continuellement

à Atchin, en même temps que l'autorité personnelle du gouverneur général Deijkerhoff, tandis que la puissance et l'influence de l'allié atchinoïse augmentaient en proportion.

Les exigences de celui-ci devenaient de plus en plus fortes; il prenait, à l'endroit des autorités civiles et militaires d'Atchin, un ton de plus en plus hautain et arrogant et il donna en plusieurs occasions motif à des doutes au sujet de l'aloi de ses services.

Cependant le gouverneur d'Atchin était désormais allé trop loin pour pouvoir retourner sur ses pas. Il avait donné à son soi-disant allié, soit par des hauts titres, soit par de riches appointements, une si grande part de prestige, qu'il n'était plus possible de se passer de lui.

Presque partout les postes militaires étaient pris à coups de feu par les bandes atchinoïses ennemies, mais on devait autant que possible le tenir caché; les troupes néerlandaises ne pouvaient point répondre au feu ennemi; les militaires avaient même reçu l'ordre de se retirer dans les fortifications pour ne pas être frappés par les balles venant du dehors.

Il est difficile d'établir si Toekoe Oemar a jamais été réellement fidèle à l'autorité néerlandaise. Probablement était-il, au commencement, de bonne foi. Mais la bonne foi d'un Atchinoïse en faveur d'un gouvernement hollandais ne peut être de longue durée ni tant moins constante.

Vers le commencement de 1896 des soupçons commencèrent à s'élever chez quelques personnes à ce sujet. Au gouvernement des Indes néerlandaises et au gouverneur d'Atchin parvenaient, soit par lettres anonymes soit ouvertement, des informations, suivant lesquelles Toekoe Oemar se serait réconcilié avec ceux de ses compatriotes qui étaient ennemis du gouvernement hollandais, contre lequel il se serait un jour ou l'autre rangé.

Quoique depuis le commencement de cette année, l'on pût observer une certaine agitation dans la population, que le feu contre les postes se fit plus fréquent et que les bandes atchinoïses fussent devenues plus nombreuses qu'auparavant, le gouverneur d'Atchin ne voulait point croire à la possibilité d'un revirement et dans ses rapports au gouvernement qui furent publiés, il représentait les conditions d'Atchin comme aussi favorables que possible et même, lorsque le 7 mars une patrouille de 70 hommes fut entourée et aurait été massacrée sans un renfort qui accourut et ne

put se rendre maître du terrain qu'au prix de pertes considérables, même alors le général Deijkerhoff paraissait ne pas voir le grand danger de la situation.

Le plus grand désavantage pour l'autorité néerlandaise doit évidemment avoir été ceci, qu'elle ne connaissait rien des circonstances dans lesquelles se trouvait à Atchin le parti ennemi, tandis que celui-ci n'ignorait rien de ce que les gouvernements civil et militaire faisaient, ne faisaient pas ou négligeaient.

Après l'attaque ci-dessus mentionnée d'une patrouille, l'endroit où elle avait eu lieu resta toujours agité; des chefs atchinois ennemis s'y établirent et on fut à la fin obligé d'en venir à la décision de nettoyer cette contrée moyennant une force militaire suffisante.

Toutes les mesures dans ce but furent prises par le général Deijkerhoff d'accord avec Toekoe Oemar. Vers la fin de mars on fit les préparatifs nécessaires et on organisa un plan d'opération.

Comme Toekoe Oemar avec ces hommes devait aider à combattre les Atchinois ennemis, le gouvernement lui fournit des fusils, des munitions et de l'argent. On n'est pas d'accord sur les quantités qu'il aurait reçues.

Suivant les données officielles, il aurait eu, en dehors des 120 fusils Beaumont, qu'on lui avait déjà donnés auparavant, 370 fusils se chargeant par la culasse avec 25,000 cartouches, 500 fusils se chargeant par la bouche avec 500 kilogrammes de poudre et 120,000 capsules, et en outre 500 kilogrammes de poudre pour 1,000 combattants; en argent comptant il reçut 18,000 dollars pour l'achat de nourriture et d'opium.

Des informations particulières prétendent que le général Deijkerhoff a donné en cette occasion à Toekoe Oemar 3,000 fusils et 32,000 dollars.

Il était convenu que Toekoe Oemar prendrait par un mouvement tournant l'ennemi aux épaules, tandis que les troupes néerlandaises l'attaqueraient de front.

Tout cela fut décidé malgré les avis incessants que donnait un des chefs en sous-ordre de Toekoe Oemar même, qui, probablement pour des raisons particulières, voulait trahir son maître en dénonçant la trahison par lui projetée.

Comme preuve de l'aveuglement qui régnait à Atchin, est remarquable le fait que ce chef en sous-ordre de Toekoe Oemar était

connu de l'administration depuis 1876 et que jamais il n'avait donné occasion de se plaindre de lui.

L'occasion était belle pour Oemar de frapper un grand coup.

Le quartier général de Kotta Radja était dégarni complètement de troupes et il pouvait aisément s'en emparer, ainsi que du port de Olehleh.

Heureusement on le surveillait désormais et, lorsque dès le commencement d'exécution de l'expédition projetée, l'on s'aperçut que Oemar, au lieu de marcher dans la direction convenue, s'en écartait, on prit immédiatement des dispositions militaires spéciales pour éviter le danger.

Maintenant que la trahison était en tant que cela avortée, la révolte des Atchinois éclata avec une grande violence; ils s'avancèrent par milliers vers la ligne des postes hollandais, ils interrompirent les communications de ceux-ci entre eux et rompirent les fils téléphoniques. Un combat acharné s'engagea dès le jour suivant.

A peine la nouvelle de la défection de Toekoe Oemar fut-elle connue à Batavia que le conseil des Indes se réunit par ordre du gouverneur général en séance extraordinaire, à laquelle prirent part les commandants de l'armée et de la flotte.

Dans cette séance le gouverneur général témoigna son mécontentement au sujet des rapports peu dignes de foi envoyés par le gouverneur d'Atchin, le général Deijkerhoff, au gouvernement.

Il fut décidé d'envoyer à ce général sa démission de gouverneur et de le placer en disponibilité, tandis que le commandant en chef de l'armée, le lieutenant général Vetter, sur la prière du gouverneur général, se déclara prêt à se rendre en personne à Atchin pour y prendre, comme commissaire du gouvernement, la direction des affaires.

Trois bataillons furent incessamment envoyés de Java avec la relative escorte d'artillerie, de cavalerie et de génie.

Avant tout on tâcha de rétablir les communications entre les postes, ce à quoi on réussit relativement en peu de temps; mais dans cette occasion apparut la justesse du jugement porté par feu le gouverneur général van Rees (1884) dont j'ai fait mention ci-devant, que chaque fusil donné à des Atchinois en n'importe quelle occasion et sous n'importe quel prétexte sera tôt ou tard tourné contre les Hollandais.

Les troupes néerlandaises eurent à subir des pertes considérables

d'officiers et de basse force pour libérer, évacuer et même détruire bon nombre de postes.

Pendant le fonctionnement du système Deijkerhoff on avait de-rechef étendu beaucoup la chaîne des postes, ce qui n'avait d'autre résultat que l'éparpillement des forces. Le but principal était, maintenant que la révolte avait éclaté d'une belle manière, de retourner à l'ancienne ligne concentrée.

Le pire était, dans les expéditions que l'on faisait dans le but de délivrer ces postes, que l'ennemi, après avoir été repoussé, se tenait caché jusqu'à ce que les troupes se remissent en marche pour leurs quartiers et les suivait en faisant feu sur elles de loin, ce qui coûta la vie à un grand nombre d'officiers et de soldats néerlandais.

On peut juger de l'importance de ces pertes par le fait que de deux colonnes qui marchèrent le 17 avril contre l'ennemi, l'une rentra avec 68, l'autre avec 45 morts et blessés.

En Hollande on ne donne que peu de publicité à ce qui arrive dans le lointain Orient. Si quelque chose de la sorte était arrivé dans les Indes anglaises, la plume des journalistes ou le crayon des dessinateurs aurait bien vite mis en émoi l'Europe et l'Amérique du Nord.

Lorsque tous les forts en dehors de la ligne de concentration furent retirés (les dernières excursions faites dans ce but coûtèrent aux Hollandais 50 morts et 500 blessés) et après que les troupes eurent reçu, par un ordre du jour du commandement, les remerciements du gouvernement, on porta l'attention plus spécialement sur l'ex-allié Toekoe Oemar, qui s'était tenu de côté et n'avait point pris part aux combats contre les troupes.

Il est opportun de dire ici en passant que, contrairement à ce que d'autres ont dit à ce sujet, les troupes néerlandaises restèrent très satisfaites du fusil à répétition à petit calibre (0 m. 016), qui, à cause de sa grande force de pénétration, se faisait beaucoup craindre par les Atchinois.

Toekoe Oemar s'était occupé de fortifier son territoire particulier, persuadé qu'il était qu'après la tournure qu'avaient prise les affaires il verrait un jour ou l'autre y arriver les Néerlandais avec quelques bataillons et quelques batteries.

Chaque kampong (village) dans ces parages fut mis en état de défense et une grande quantité d'armes et de munitions y fut

amassée. Nombre de chefs ennemis, venant d'autres endroits, s'étaient réunis à lui.

En attendant il cherchait à gagner du temps en envoyant au commissaire du gouvernement des lettres contenant toute sorte de propositions en sens politique.

Celui-ci avait entre temps fait venir encore de Java deux bataillons d'infanterie, une batterie de montagne, de la cavalerie et des troupes du génie et aussitôt que ces renforts furent arrivés, il donna l'ordre de marcher contre la position de Toekoe Oemar et de l'attaquer du côté de la terre par le feu de l'artillerie et du côté de la mer par celui de la marine.

Sous l'action de ce bombardement le territoire ennemi fut nettoyé, les possessions de Toekoe Oemar furent détruites et lui-même avec beaucoup d'autres mis en fuite.

De cette manière on avança soit avec, soit sans l'intervention de la marine. On marchait seulement par fortes colonnes; partout l'ennemi était autant que possible attaqué et en tout cas pourchassé, tandis que celui-ci se défendait seulement là où il possédait des œuvres mortes, en se sauvant dans les autres cas. Seulement lorsque les troupes néerlandaises se retiraient, il les suivait et faisait feu sur elles de loin, un système auquel les soldats donnèrent le nom de « pas de conduite ».

Par la prise du territoire de Toekoe Oemar on avait du moins obtenu le résultat de rompre pour le moment les forces de l'ennemi atchinois, comme il était du reste toujours arrivé chaque fois que, pendant les vingt-trois ans qu'a duré cette lutte, ou, pour mieux dire « révolte » contre le gouvernement hollandais, celui-ci mit en avant des forces considérables.

Aussi jugea-t-on le moment venu de rappeler à Batavia le commissaire du gouvernement et de le rendre à ses fonctions de commandant de l'armée. Vers la fin de juin le gouvernement élut le major général De Moulin gouverneur civil et militaire d'Atchin.

Le début de ce chef fut très malheureux.

Ayant entrepris avec son état-major une marche avec une colonne d'attaque, il se trouva soudain — on ne put jamais savoir par la faute de qui — séparé d'elle et, lorsqu'il l'eut de nouveau en vue et voulut la rejoindre, il fut obligé de traverser une rizière assez large, à pied, car c'était déjà assez difficile pour les chevaux d'avancer sans cavalier.

Dans cette marche fatigante dans la fange et dans l'eau de la rizière, sous l'accablante chaleur tropicale, au milieu du jour, le général fut frappé d'insolation.

Malgré les soins qu'on lui prodigua bientôt, le nouveau gouverneur mourut peu après sans avoir repris connaissance; on ne put reporter au quartier général que son cadavre.

Cependant pas plus en Hollande qu'aux Indes la question de la manière dont on devait agir à Atchin n'avait pu trouver une solution.

Pour bien comprendre la différence des opinions sur cette question il faut faire mention de quelques détails d'ordre financier, qui en réalité ne doivent jamais être négligés dans un examen du développement des colonies néerlandaises aux Indes orientales. En effet, le point de départ de la formation de l'ancienne Compagnie des Indes en 1602 était uniquement l'intérêt commercial, donc financier.

Tous les événements politiques qui eurent lieu pendant l'existence de la Compagnie ne furent point une chose à part, mais une conséquence de questions de commerce et d'argent.

Lorsque l'État des Pays-Bas releva les affaires de la Compagnie (1819) et devint officiellement une puissance coloniale, il donna involontairement aux intérêts politiques la suprématie sur les intérêts financiers, naturellement au préjudice de ceux-ci.

Il en fut de même pour Atchin.

La guerre avec cet État fut entreprise pour garantir la sûreté de la navigation dans les eaux atchinoises contre la piraterie.

Comme elle a été conduite, cette guerre coûta au trésor indo-néerlandais en moyenne 15 millions de florins par an et des milliers de vies humaines, sans compter qu'elle n'a point été avantageuse pour le prestige des Hollandais dans l'archipel indien.

Il n'est donc pas étonnant qu'en Hollande on fût très satisfait du système Deijkerhoff, puisque les frais pendant 1894-1895 avaient été considérablement moindres.

On percevait cependant un impôt appelé « Hassil »; le genre de cet impôt n'est décrit nulle part. Dans les pièces officielles du gouvernement néerlandais il est dit seulement que c'est un impôt prélevé sur les différents produits du pays, qui auparavant était payé au sultan.

Dans le budget indo-néerlandais, ce « Hassil » ne figure à l'actif

que pour une somme de 100,000 florins. Or l'exportation à Pinang it, rien qu'en poivre, à 200,000 « picols »; les prix auxquels le poivre d'Atchin fut négocié étaient les suivants :

Pour le poivre blanc, de 15 à 20 dollars;

Pour le poivre noir, de 6 à 8 dollars par picol (62 kilogr.), ce qui fait, en tenant compte du cours du dollar, un prix moyen respectif de 28 fl. 75 et 11 fl. 50.

Les Atchinois ne travaillent que très peu le poivre blanc, de manière que si l'on prend pour base seulement le prix moyen du poivre noir on arrive à une production de 2,300,000 florins de poivre d'Atchin qui est exporté à Pinang chaque année.

En ne tenant même point compte d'environ 12,000 picols de copra ni des autres produits de moindre importance, on conçoit que le prélèvement du « Hassil » de la part d'un despote indigène, tel que l'était le sultan d'Atcheh, n'avait point lieu sur la base discrète d'environ 4 p. 100 !

Le prélèvement était aussi plus grand, mais il paraît que le surplus formait un fonds spécial, non compris dans le budget, auquel le général Deijkerkoff pouvait puiser pour satisfaire aux nombreuses exigences provenant de l'application de son système sans que l'on fût obligé de publier les frais relatifs.

On pourrait appeler cela une sorte d'illusion financière; mais il y avait plus !

Le système économisait beaucoup d'autres dépenses.

Les militaires ne pouvaient point combattre; il ne fallait donc que très peu de troupes supplémentaires, etc.

Seulement Toekoe Oemar coûtait un peu cher ! Pendant les années 1894-1895, il reçut du gouvernement 500,000 florins qui sont portés en compte dans le bilan.

Mais au point de vue financier on s'en contentait volontiers, vu que cela épargnait d'autres frais bien plus considérables ! Il faut ici rappeler que la guerre d'Atchin avait déjà, jusqu'à 1893, coûté 300 millions de florins au trésor indo-néerlandais.

Par la défection de Toekoe Oemar et par la reprise de la révolte d'une manière si énergique, on fut en Hollande brusquement et désagréablement rappelé à la question d'Atchin. Et, à côté de la fâcheuse certitude d'avoir à recommencer la guerre sur la côte N. O. de Sumatra, il y avait celle peu confortante d'avoir déjà combattu

tant d'années inutilement, car le résultat obtenu au prix de tant de vies et de millions est extrêmement petit.

Après la mort du nouveau gouverneur d'Atchin, survenue presque immédiatement après son entrée en fonctions, comme il est relaté ci-dessus, la charge de gouverneur fut provisoirement confiée au colonel Stemfoort.

Celui-ci continua dans la voie qu'on avait désormais prise; il suivit le système de se montrer par-ci par-là avec des forces considérables, de chasser l'ennemi de partout où il se trouvait, de détruire les villages où il s'était fixé, en un mot de ne lui jamais laisser trêve ni repos.

En le harcelant de cette manière et en le poursuivant sans cesse, on espérait que l'Atchinois finirait par se lasser de la révolte.

C'est là l'opinion de plusieurs personnes, entre autres d'un des plus habiles parmi les commandants en sous-ordre à Atcheh, le lieutenant-colonel van Heutsz, qui, à l'occasion de l'anniversaire de S. M. la Reine Wilhelmine des Pays-Bas, harangua les troupes à Kotta Radja (la forteresse principale des Hollandais, anciennement le Kraton du sultan d'Atjeh).

Dans cette occasion il exprima sa persuasion qu'en suivant la méthode actuellement adoptée on pourrait à l'avènement de la Reine au trône (1898) offrir à S. M. comme le plus beau des présents la soumission d'Atchin.

Aussi l'actuel gouverneur général des Indes néerlandaises paraît avoir confiance dans cette méthode. Dans l'audience qu'il tint le 31 août, date du généthliaque susdit, Son Excellence, en répondant aux félicitations présentées par les autorités civiles et militaires, déclarait que le gouvernement des Indes se croyait en mesure de porter à bonne fin les affaires d'Atchin avec les moyens qu'il a à sa disposition, autrement dit, sans qu'il soit nécessaire de demander du secours à la mère-patrie.

Le Ministre des colonies ne se prononça que très peu devant la deuxième chambre des États Généraux de la Haye; il dit seulement que l'on compte conserver la ligne concentrée dont la formation a été relatée ci-dessus.

Il est cependant évident qu'on ne peut pas s'arrêter définitivement à cette décision.

Après tout ce qui est arrivé aux Hollandais à Atjeh depuis 1886, personne ne peut plus se faire l'illusion que l'on puisse derrière

cette ligne, attendre tranquillement et sans exercer aucune pression que le parti hostile parmi les Atchinois vienne se soumettre spontanément. Un ancien membre du conseil des Indes, M. Pruijs van der Hoeven, dont il est parlé ci-devant à propos de sa direction à Atchin, a émis en Hollande l'opinion que l'on doit se retirer à la côte et là seulement se fixer et se fortifier.

Quoiqu'il faille reconnaître que d'autres aussi sont disposés à s'arranger de ce triste résultat, on est cependant d'accord sur ce point qu'une belle retraite pour le moment n'est point possible.

La forteresse principale Kotta Radja, que l'on devrait par là-même abandonner, est une ville avec des habitations à l'euro péenne, avec des casernes, des magasins, etc. Abandonner et détruire tout cela, après la trahison de Toekoe Oemar et après la manière dont a agi, par la suite, l'autorité néerlandaise, ce serait pire qu'une preuve de faiblesse.

En attendant on doit se demander ce qu'il faut faire à Atchin et du seul fait que plus de trois mois après la mort du général Du Moulin on n'a pas encore procédé à la nomination définitive du gouverneur d'Atchin, et cela quoique le gouverneur *ad interim*, le colonel Stemfoort, ait déjà reçu son avancement au grade de général et sa destination au commandement de la 2^e division à Semarang, il paraît bien que la réponse n'est pas encore prête ⁽¹⁾.

Cependant il reste établi que la situation en ce moment, quoique satisfaisante, laisse encore, au point de vue militaire, beaucoup à désirer. La question que l'on se posait jadis avec anxiété « quelle sera la fin ? » est résolue, mais dans un sens défavorable. Moins que jamais on peut dire maintenant où Atchin nous mènera.

La Hollande pourra difficilement entretenir à la longue, à Atchin, une force d'environ 7,000 hommes avec tous ses accessoires, ne serait-ce que parce qu'à cause de l'insalubrité de la vallée d'Atchin les maladies sont très fréquentes et donnent lieu à de fortes fournitures de troupes.

Tant qu'une telle force sera présente, l'ennemi atchinois n'osera point prendre l'initiative d'une agression; il attendra patiemment jusqu'à ce que les bataillons envoyés de Java y soient retournés,

⁽¹⁾ C'est seulement ces jours-ci que le colonel de Vliet a été promu gouverneur d'Atchin.

pour se redresser, malgré les pertes subies, plus irrité que jamais contre l'autorité néerlandaise. C'est là tout ce que l'on peut dire avec certitude. Tous les autres pronostics ne doivent être considérés que comme de belles espérances, qui, surtout à Atchin, ont déjà amené autant de déceptions.

On espère maintenant dans le nouveau système comme on a espéré pendant vingt-trois ans à la Haye et à Batavia dans la réussite des systèmes qui se sont suivis tour à tour.

Il est vrai que par l'action agressive actuelle on s'est avancé beaucoup dans l'intérieur d'Atchin; plus encore que ne l'a fait jadis le général van der Heyden, dont les hauts faits ont été surpassés. Mais chacun comprend parfaitement que cela ne signifie pas grand'chose après une action qui a duré tant d'années à Atchin et qu'il serait dangereux d'en tirer la conséquence d'une prochaine soumission des Atchinois.

Les derniers télégrammes parvenus de la Hollande aux Indes annoncent que la Chambre des députés a décidé, à la majorité des voix, de persister dans l'actuelle manière d'agir à Atchin. La ligne concentrée est conservée comme centre de défense, mais, en dehors d'elle, des colonnes mobiles seront campées dans le but de réprimer ou de punir sévèrement toute révolte en patrouillant sans cesse.

Par une application suivie de ce système, le gouvernement néerlandais espère obtenir le résultat que les bandes atchinoises ennemies se dissoudront, parce que le reste de la population se tournera contre elles et que les moyens de continuer la lutte viendront à leur manquer.

Cependant le gouvernement ne se fait pas l'illusion que la lutte à Atchin cessera sous peu; il a la conviction que l'une des plus grandes fautes dans la conduite précédente des affaires d'Atchin (outre celle des changements de systèmes) fut celle de forcer, pour ainsi dire, chaque système afin d'arriver au plus tôt à une solution à laquelle on ne pouvait s'attendre qu'au bout de bien des années.

L'espoir du gouvernement de pouvoir offrir à Sa Majesté la Reine Wilhelmine, comme le plus beau présent à l'occasion de son avènement à la couronne en 1898, la pacification d'Atchin, a donc évidemment été abandonné.

LA DÉCOUVERTE
DE
LA CHUTE DU FÉLOU
(1687),

PAR M. HENRI FROIDÉVAUX,

Docteur ès lettres,
Secrétaire de l'Office colonial près la Faculté des Lettres de Paris.

Si les traits généraux, les grandes lignes de l'histoire de la découverte du globe sont bien connus, il est loin d'en être ainsi des détails mêmes de cette histoire. Dès qu'il s'agit de préciser les faits et les dates, les incertitudes commencent, les difficultés s'accumulent, l'obscurité se produit, et il devient, même pour des événements contemporains, parfois très difficile de faire la lumière⁽¹⁾.

A plus forte raison en est-il ainsi pour des époques plus éloignées; il faut alors renoncer à instituer une enquête orale, et des documents écrits, souvent très rares et très insuffisants, sont les seuls moyens d'information dont on dispose. Ainsi s'explique comment il est si difficile d'écrire une histoire un peu précise du développement des connaissances géographiques dans tant de contrées.

Les colonies françaises ne sont pas, à cet égard, beaucoup mieux partagées que nombre d'autres pays; abstraction faite de Madagascar, dont le célèbre ouvrage d'Étienne de Flacourt résume les premières reconnaissances exécutées dans l'île par les Français après la fondation de Fort Dauphin en 1644, on ne possède pour aucune d'elles un ouvrage ancien qui fournisse un exposé d'ensemble suffisamment exact et complet des origines coloniales, des premières

⁽¹⁾ Cf. l'excellent ouvrage de M. Henri Dehérain : *Le Soudan Égyptien sous Mahomet Ali* (Paris, 1898, in-8°).

tentatives d'établissement dans la contrée, des premières explorations faites par les colons dans le pays où ils étaient installés. On sait combien d'erreurs contient à cet égard l'ouvrage du P. Dutertré; la *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, que le P. Labat a publiée en 1728 en utilisant les papiers d'André Bruë, n'est pas moins insuffisante, au double point de vue historique et historico-géographique, pour toute la période de l'histoire du Sénégal antérieure à 1697. C'est ce que M. Berlioux a déjà montré dans son intéressante étude sur André Bruë⁽¹⁾; c'est ce dont le présent travail fournira une preuve nouvelle.

I

Quel voyageur européen a, le premier, depuis son embouchure jusqu'à l'endroit où il cesse pour la première fois d'être navigable, remonté le fleuve Sénégal, c'est une question que plus d'un érudit a déjà été amené à se poser. Le P. Labat attribue cet exploit à son héros, à André Bruë. «Tous les directeurs de la Compagnie qui avoient précédé M. Bruë avoient, dit-il⁽²⁾, formé le dessein de connoître le Royaume de Galam, et d'y établir un comptoir fixe, afin de cultiver sans interruption le commerce considerable que l'on peut faire encore en ce riche pays, mais soit par impuissance, soit qu'ils eussent été rebutés par les difficultés qu'on ne manque jamais d'éprouver dans les nouveaux établissemens, soit qu'ils n'eussent que des lumières et des vûes trop foibles et trop bornées pour un pareil dessein, il est constant que *pas un d'eux n'avoit poussé ses découvertes et son commerce plus loin que Laidé, Betel ou Guildé*⁽³⁾. Sans oser faire d'établissement fixe, ils s'étoient contentez d'envoyer quelques Barques dans ces endroits, et de profiter du reste des Captifs, de l'or et de l'ivoire que les marchands Mandingues

⁽¹⁾ Berlioux : *André Bruë ou l'origine de la colonie française du Sénégal* (Paris, 1874, in-8°).

⁽²⁾ *Loc. cit.*, t. III, p. 298-294.

⁽³⁾ Ces trois localités s'échelonnent sur la *Carte particulière du Senega depuis l'Isle de Bilbas en remontant jusqu'à la Riv. Falemé* (Labat, *loc. cit.*, t. III, p. 289) sur la rive droite du Sénégal un peu en amont du point où, sur la rive opposée, s'élève aujourd'hui Bakel. Guildé, la plus orientale, placée sur la carte «a 14 deg. 57 min. de latitude», est située sur la frontière même des royaumes du Siratik et de Galam.

ne jugeoient pas à propos de transporter sur la rivière de Gambie. *La réussite de ce projet étoit réservée au sieur Brüe* ⁽¹⁾.

Ceux qui se sont jusqu'à présent, à la suite du P. Labat, occupés de l'histoire de la colonie française du Sénégal agissent comme cet écrivain. M. Berlioux, en particulier, est très affirmatif à cet égard. En 1697, à l'en croire, les explorations « n'avaient pas dépassé l'entrée du Galam, le point où Bakel s'éleva plus tard ⁽²⁾ », et c'est André Brüe qui, l'année suivante, s'est le premier avancé dans ce pays. « Bientôt, écrit le savant auteur ⁽³⁾, il arriva sur la frontière du Galam, c'est-à-dire à la limite des pays connus. Désormais, tous les pas qu'il allait faire en avant devaient agrandir le domaine commercial de la Compagnie, et ajouter aux connaissances de la géographie ». C'est donc André Brüe, qui, d'après M. Berlioux comme d'après le P. Labat, d'après les historiens de la géographie comme d'après ceux de la colonie du Sénégal ⁽⁴⁾, aurait le premier atteint le point où le Sénégal cesse d'être navigable pour les barques qui le remontent depuis la mer, la chute du Félou ⁽⁵⁾.

Cette opinion est-elle conforme à la réalité des faits ?

II

Parmi les prédécesseurs d'André Brüe dans la direction des différentes compagnies, encore si peu connues, qui se sont succédé au Sénégal jusqu'en 1696, le P. Labat mentionne « le sieur Chambonneau », sur le compte duquel on ne sait par lui que fort peu de chose. Au dire de l'auteur de la *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, Louis Moreau de Chambonneau ⁽⁶⁾ aurait succédé à Fume-

(1) Cf. au t. II, p. 158-161, le récit de la « Découverte des deux premières cataractes du Niger » (ce sont les expressions mêmes du P. Labat) par des commis de Brüe.

(2) Berlioux : *André Brüe* . . . , p. 37.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 89.

(4) Pour tous ces auteurs sans exception, il n'y a rien, ou presque rien au Sénégal avant André Brüe; c'est à peine si M. Ancelle, dans ses *Explorations au Sénégal*, nomme Jannequin comme un des premiers voyageurs ayant commencé à remonter le fleuve avant lui (p. 26). Ils se bornent tous à résumer le P. Labat, dont seul M. Berlioux a commencé à contrôler les affirmations.

(5) Cf. Berlioux, *loc. cit.*, p. 86, 98, 99, 337.

(6) M. Margry affirme (*R. Marit et Colon.*, 1866, t. XVIII, p. 441, note 2) que tel est le nom complet de Chambonneau.

chon, en 1687, comme directeur en Afrique du commerce de la Compagnie du Sénégal, mais il fut « arrêté par ses propres commis, abdiqua et revint en France après une gestion d'environ deux ans ⁽¹⁾ », probablement au retour de ce voyage de Galam qu'il aurait, au dire du P. Labat, exécuté « en 1689 pour y établir le commerce ⁽²⁾ ». Après un intérim de deux ans ou environ, accompli par le sieur de la Courbe, Chambonneau revint au Sénégal « avec le caractère de Directeur et de commandant général de toute la concession » ; il y mourut après un gouvernement d'environ trois années, c'est-à-dire vers 1694 ⁽³⁾.

Ces indications sont les seules que fournisse le P. Labat sur le compte de Chambonneau, les seules aussi qu'ait utilisées M. Berlioux ⁽⁴⁾. La découverte de deux documents très importants, demeurés inconnus jusqu'ici, va nous permettre de préciser quelques-unes des trop rares données relatives à ce personnage contenues dans l'ouvrage du P. Labat, et aussi d'apporter quelques renseignements nouveaux sur son séjour au Sénégal en 1687-1688.

Le premier de ces documents est intitulé : « Relation du S^r Chambonneau, commis de la Compagnie de Sénégal, du voyage par lui fait en remontant le Niger ⁽⁵⁾ ». Cette relation, présentée par l'auteur après son retour en France, probablement au début de l'année 1689, « à Monseigneur le Marquis de Seignelay, Ministre d'État, Chef et Président de la Compagnie Royale du Senegal et Costes d'Afrique, et autres », a pour but de prouver que le « grand fleuve du Niger (sur lequel est scitué l'habitation du Senegal) est très propre à faire colonie de François ». A l'appui de cette affirmation, Chambonneau, qui a été et est demeuré au Sénégal depuis 1675 jusqu'en 1688, cite les faits de tout genre qu'il a pu recueillir au cours de son séjour dans le pays et prouve la nécessité, pour le développement de la

⁽¹⁾ *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, t. I, p. 30.

⁽²⁾ *Id.*, t. III, p. 308 : « Lorsque le Sieur Chambonneau, un des prédécesseurs du Sieur Brûe, alla à Galam en 1689 pour y établir le commerce... » Le renvoi fait par M. Berlioux (*loc. cit.*, p. 34, note 2) au tome II, p. 180, se rapporte à la tentative d'établissement du commerce au lac Cayor faite en 1693.

⁽³⁾ *Id.*, t. I, p. 30. Cf. t. II, p. 108, où le P. Labat le déclare directeur de la Compagnie du Sénégal en 1693, ce que confirment certains textes conservés aux archives du Ministère des colonies, C²a.

⁽⁴⁾ Berlioux : *André Brûe*..., p. 20 (note 2), 34 et 91.

⁽⁵⁾ Arch. Colon., Corr. Génér., C², carton 1, 1588-1689. On trouvera ce document reproduit *in extenso* à la fin de ce travail comme pièce justificative.

colonie, d'y introduire un certain nombre de Français. La poignée de colons qui y réside actuellement est, dit Chambonneau, incapable de se frayer le chemin vers le pays où, sur le cours supérieur du fleuve, existent des mines d'or. Tout ce qu'il a été possible de faire, « c'est d'aller environ quatre vingts lieues par de là » le pays du roi Si-ratik en 1686, « ou je trouvay un roy nommé Tonza Maza et son pays Galam ⁽¹⁾ ».

Encouragé par le bon accueil qu'il reçut de ce chef indigène, Chambonneau renvoya l'année suivante deux barques au Galam. Ces deux barques, raconte-t-il dans sa relation, « ne purent aller plus hault au de là où j'avois esté que d'environ vingt cinq lieues, estans empeschez par des rochers qui traversent tout ce fleuve et font un sault d'eau ⁽²⁾ . . . , que nous estimons au moins estre esloigné de 300 lieues de l'habitation » de Saint-Louis. « Jamais, ajoute Chambonneau, blanc ny barque n'avoit monté si hault. »

Le « saut d'eau », la chute dont parle ici le commandant de la colonie du Sénégal, c'est indubitablement la chute du Félou, au delà de laquelle, comme le dit encore fort bien Chambonneau, le fleuve redevient navigable. Voudrait-on, pour défendre les idées du P. Labat, contester cette conclusion inférée du texte d'un seul document que corrobore d'ailleurs un autre document un peu postérieur ⁽³⁾, une nouvelle pièce inédite vient dissiper tous les doutes, une carte que Chambonneau déclare à Seignelay avoir jointe à sa relation et qui, pour être conservée aujourd'hui dans un autre dépôt que le mémoire, n'en est pas moins l'œuvre originale du correspondant du ministre ⁽⁴⁾.

(1) Cf., sur ce roi Tonza Maza, ce que dit le P. Labat dans sa *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, t. III, p. 309.

(2) Le P. Labat a donné la description de la « cataracte du rocher Félou » au t. II, p. 157-158 de son ouvrage.

(3) « Il y a, écrit M. de La Courbe le 26 mars 1693, un pais vers le haut de ceste rivierre (du Sénégal), appellé Gallam, que l'on n'a desouvert que depuis sept ou huit ans ». Auparavant, il avait déjà dit : « On peut naviguer dans ceste rivierre jusqu'a pres de trois cent lieues en montant, depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin d'octobre, qui est le temps des plüyes, que la rivierre s'enfle extraordinairement, jusqu'a un rocher ou saut d'eau au dela duquel les barques ne peuvent aller ». (Plan du commerce qui se fait a la coste d'Afrique depuis le cap Blanc . . . jusqu'a la rivierre de Serlionne . . . Arch. minist. colonies, C^e, Sénégal, carton 2, 1690-1699).

(4) Cette carte est ainsi intitulée : « Représentation d'un rocher et sault d'eau qui est à 300 lieues hault sur le fleuve Niger, qui barre et empesche que les

L'étude comparative de cette carte ou (pour parler plus exactement) de ce croquis avec les cartes postérieures, en particulier avec celles que D'Anville a dressées pour la *Nouvelle Relation de l'Afrique*



Fragment de la « Carte d'une partie de la Riv. de Senega, du cours et de l'issue des Rivières Noire et Blanche ».

occidentale du P. Labat ⁽¹⁾, permet d'affirmer positivement que, contrairement à l'opinion admise jusqu'ici, des Français sont arrivés au pied de la chute du Félou avant André Brûe, dès l'année 1687. Ces Français, envoyés par Chambonneau pour continuer la reconnaissance que lui-même avait commencée l'année précédente, ne demeurèrent qu'un jour en cet endroit, « tout le monde des deux barques estans malades, pour ne manger que du mil, pour les grandes chaleurs des mois de juin, juillet et aoust et pluies continues ⁽²⁾ » ; puis ils redescendirent le fleuve, ayant acquis la conviction qu'on ne peut passer ce saut d'eau et rochers qu'en descendant les barques et les passer par terre jusque par delà ce saut, où le fleuve du Niger redevient navigable ». Ils s'étaient, avant de rebrousser chemin, renseignés du mieux qu'ils avaient pu auprès des indigènes, ils avaient « vu un bras de ce fleuve du costé de Barbarie », et ils avaient appris « des nègres de Galam qu'à une journée de ce saut du costé de Guinée, il y a un autre bras de ri-

Barques ne puissent monter plus haut ». Elle porte en outre la mention suivante. « Etoit joint à la Relation du S. Chambonneau, Commis de la Compagnie du Senegal, du Voyage par luy fait en remontant le Niger. Juillet 1688 ». Cette carte, actuellement conservée aux Archives du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine (vol. 60^e, n^o 2, pièce 4), mesure 0 m. 26 sur 0 m. 188 ; sa reproduction accompagne notre travail.

⁽¹⁾ Voir la « Carte d'une partie de la Riv. de Senega, du cours et de l'issue des Rivières Noire et Blanche » (t. III, p. 290).

⁽²⁾ Cf. la pièce justificative annexée à cette étude.

vière qui va en Gambie » ; ils avaient aussi appris être peu éloignés « du grand royaume de Tombut » qui était depuis longtemps déjà très célèbre en Europe, et avaient recueilli des renseignements intéressants sur les peuples dont les marchands y fréquentaient, ainsi que sur la richesse en or des pays où les deux barques étaient parvenus. Les nègres avaient promis aux agents de Chambonneau, raconte ce dernier, « en huit jours quantité d'or » ; l'obligation de revenir rapidement les empêcha d'attendre, et ils ne rapportèrent de leur voyage que six livres du métal précieux.

III

Pour être peu brillant, ce résultat économique n'en avait pas moins son intérêt ; il confirmait les rapports des explorateurs, permettait à Chambonneau d'affirmer l'existence de mines d'or dans le haut Sénégal ⁽¹⁾ et l'autorisait à insister sur l'opportunité de la fondation d'une colonie importante de blancs dans l'Afrique occidentale. Ce sont là différentes raisons pour lesquelles le mémoire adressé par Chambonneau à Seignelay et la carte qui l'accompagne méritent d'être publiés ; en voici quelques autres encore : ces documents confirment dans une certaine mesure cette affirmation de Pierre Margry que le premier établissement de commerce fondé par les Français au Galam le fut par Chambonneau ⁽²⁾ ; ils autorisent aussi à faire de cet agent de la Compagnie du Sénégal le premier prédécesseur immédiat d'André Brüe dans le même pays (le second fut le sieur de La Courbe un peu plus tard ⁽³⁾), et à

⁽¹⁾ « Sur le cours supérieur du fleuve existent des mines d'or », dit-il. — Naturellement, le regretté Barrat ne parle pas de Chambonneau dans son étude sur les *Mines d'or du bassin du Sénégal* (R. Colon., 5 août 1896, p. 477-502).

⁽²⁾ « Le premier établissement du commerce que nous connaissons en Galam est de 1689, par Louis Moreau de Chambonneau », dit Pierre Margry dans son travail sur *Pierre David et la Compagnie des Indes* (R. Marit. et Colon., 1866, t. XVIII, p. 441, note 2).

⁽³⁾ Cf. le *Plan du commerce qui se fait à la coste d'Afrique*, daté du 26 mars 1693 : « Il y a un pais vers le haut de ceste rivierre, appelé Gallam, que l'on n'a decouvert que depuis sept ou huit ans ; . . . y estant allé moy mesme pour connoître ce commerce . . . Mais comme depuis ce temps nous avons manqué de marchandises, on n'y a pas retourné » (Arch. Minist. colonies, C^e, Sénégal, carton 2, 1690-1699). Il me semble plausible de donner à ce voyage la date de 1688 ou de 1689, c'est-à-dire une date immédiatement postérieure à celle des voyages exécutés pendant le gouvernement de Chambonneau.

revendiquer pour lui et pour ses compagnons, dans les histoires futures des explorations au Sénégal, une place qu'aucun auteur ne leur avait encore accordée ⁽¹⁾; ils fournissent enfin à l'histoire de la géographie un fait nouveau et une date précise dont il conviendra de tenir compte à l'avenir.

⁽¹⁾ M. Ancelle ne nomme même pas Chambonneau dans son volume sur *les Explorations au Sénégal* (Paris, 1887, p. 26) et se borne à déclarer qu'il est certain qu'avant Brûe la vallée du Sénégal avait été parcourue par des Français; . . . mais ceux-ci, commerçants, aventuriers ou négriers, se souciaient peu de faire connaître les pays nouveaux qu'ils traversaient ou en étaient incapables». Bonnassieux, dans ses *Grandes Compagnies de Commerce*, ne parle pas non plus de Chambonneau, dont le général Faidherbe cite seulement le nom parmi celui des directeurs des premières Compagnies morts au Sénégal (*Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale*, p. 20).

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

RELATION DU S^r CHAMBONNEAU, COMMIS DE LA COMPAGNIE DE SÉNÉGAL,
DU VOYAGE PAR LUY FAIT EN REMONTANT LE NIGER (JUILLET 1688)⁽¹⁾.

*A Monseigneur le Marquis de Seignelay, Ministre d'Etat⁽²⁾, Chef et
Président de la Compagnie Royale du Sénégal, et Costes d'Afrique, et
autres⁽³⁾.*

«Le S^r Chambonneau, Commandant et Agent général par deux fois au Sénégal, d'où il est de retour du mois de juillet 1688, Remontre très humblement à Votre Grandeur, que depuis l'année 1675 qu'il y va et demeure⁽⁴⁾, il a reconnu que le grand fleuve du Niger (sur lequel est situé l'habitation du Sénégal) est très propre à faire Colonie de François. Il y a monté trois cens lieues, et peut estre a il de cours au dessus encore autant ou plus, estant inconnu de toute l'Europe jusqu'à présent, quoi qu'à la porte de France, a deux cens lieues seulement par dela les Canaries ; c'est donc de France sept à huit cens lieues au plus.

«Il n'y a d'Européens que quarente François qui occupent ce fleuve

⁽¹⁾ Arch. Colon., Corr. Génér., C^e, Sénégal, carton I, 1588-1689. 5 feuillets in-folio. Original. Le titre que nous transcrivons ici est celui même que porte le document. En tête se trouve encore cette mention de provenance : «Juillet 1688 ; portef. de la Correspond^{ce} des Directeurs de la Comp^{ie} du Sénégal».

⁽²⁾ Il ressort de l'attribution de ce titre à Seignelay que Chambonneau n'écrivit pas cette lettre avant l'année 1689 ; à cette époque seulement, en effet, Seignelay devint ministre d'État. Cf. l'étude historique placée par Pierre Clément en tête de *L'Italie en 1671* (Paris, Didier, 1867, in-12). Quant à la date de juillet 1688 inscrite dans le titre du mémoire, elle s'explique par ces mots du début : «d'où il est de retour du mois de juillet 1688».

⁽³⁾ Aucun auteur ne dit un seul mot permettant de justifier ces titres attribués par Chambonneau à Seignelay ; Labat n'en parle nulle part, M. Berlioux non plus, et le livre de Bonnassieux sur *les Grandes Compagnies de commerce* n'est pas plus explicite. Quant à Pierre Clément, il n'en souffle mot dans son étude biographique sur Seignelay, où il reproche au fils de Colbert «d'avoir, par jalousie des brillants succès de Louvois, trop négligé le commerce» (*Op. cit.*, p. 68).

⁽⁴⁾ Ce sont là des éléments nouveaux d'information sur Chambonneau, qui viennent compléter ceux que fournit le P. Labat dans sa *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale* (t. I, p. 30). S'ils sont insuffisants pour permettre de dater d'une manière certaine le premier commandement de Chambonneau, ils permettent du moins de rectifier le tableau donné par M. Berlioux dans son *André*

pour laditte Compagnie⁽¹⁾ sur un Islet de sable de demie lieuë de long situé sur led. fleuve a quatre lieuës de son embouchure par les quinze degrez Nord de latitude, ou on ne traite au plus par An que Dix mil Cuirs, soixante Captifs, quinze milliers d'Ivoire et trois cens quintaux de gomme arabique, un peu de plumes et or. Ces marchandises se traitent par des barques que l'on envoie dans les susdites trois cens lieuës, ou sont cinq Roys nègres, sçavoir Brak, Dhamel, Bourguiolof, Siratik et Galam⁽²⁾, et des Mores qui sont presque blancs comme nous, venans de Barbarie leur Pays sur le bord de ce fleuve lorsque les eaux (*sic*) sont basses, à tous lesquels fault payer gras Tributs ou coutumes pour nous laisser travailler et vivre en leur pays, non sans souffrir beaucoup, et nous piller souvent, parce qu'on est peu de gens, et encore toujours dispersez trois à un endroit, quatre à l'autre et quelques fois qu'un François.

« Ce n'est point de ce trafic ny l'ostar à lad. Compagnie que led. Chambonneau entend parler, Monseigneur, mais de prendre telle terre qu'on voudroit sur ce fleuve au nom du Roy, y envoyer hommes et femmes pour habiter à qui on donneroit des places (comm' on a fait à l'Amérique) pour y planter et faire tabaq, Indigo, Cotton, Cannes de sucre, Meuriers blancs pour eslever des Vers à Soye, fer et or, et tout ce qu'on y pourra trouver et Inventer. Toutes ces choses, excepté le sucre et la soye, sont en

Brûe (p. 20, note 2), et de dresser la liste suivante des directeurs du Sénégal entre 1682 et 1694 :

Dancourt, directeur en 1682, revenu à une époque indéterminée;

Chambonneau, directeur dès 1686, revenu en juillet 1688;

De la Courbe (intérim), de juillet 1688 à 1693 (« deux ans ou environ », selon Labat, t. I, p. 30);

Chambonneau, directeur et commandant général de toute la concession (Labat, t. I, p. 30) depuis 1693, mort au Sénégal vers 1694, « après un gouvernement d'environ trois années », au dire du P. Labat, en réalité après une courte période d'administration.

Il semble bien, par suite du défaut d'allusions faites par Chambonneau à la conduite de ses subordonnés à son égard, qu'il faille reporter à son premier commandement ce que le P. Labat raconte, qu'ayant été arrêté par ses propres commis, [il] abdiqua et revint en France » (t. I, p. 30).

⁽¹⁾ Ces renseignements sont les premiers que l'on possède sur la population et le commerce de Saint-Louis; il semble en ressortir que M. Berlioux a exagéré en évaluant à « à peine un cent ou deux » (*op. cit.*, p. 48), le nombre des habitants de Saint-Louis en 1697.

⁽²⁾ On sait que le roi du Oualo portait le titre de *Brac*, le roi du Cayor celui de *Damel*, le roi du Djolof le titre de *Bour-ba-Djolof* (*Bourguiolof*) et le roi des Pouls le titre de *Siratik* (Berlioux : *André Brûe*..., p. 46, 48, 49, 52, d'après Labat). Quant au nom de *Galam* donné au chef du Galam, Chambonneau est le seul à l'employer; le P. Labat (*op. cit.*, t. III, p. 309, 320, 326, 328, 331) ne parle que du « roi de Galam ».

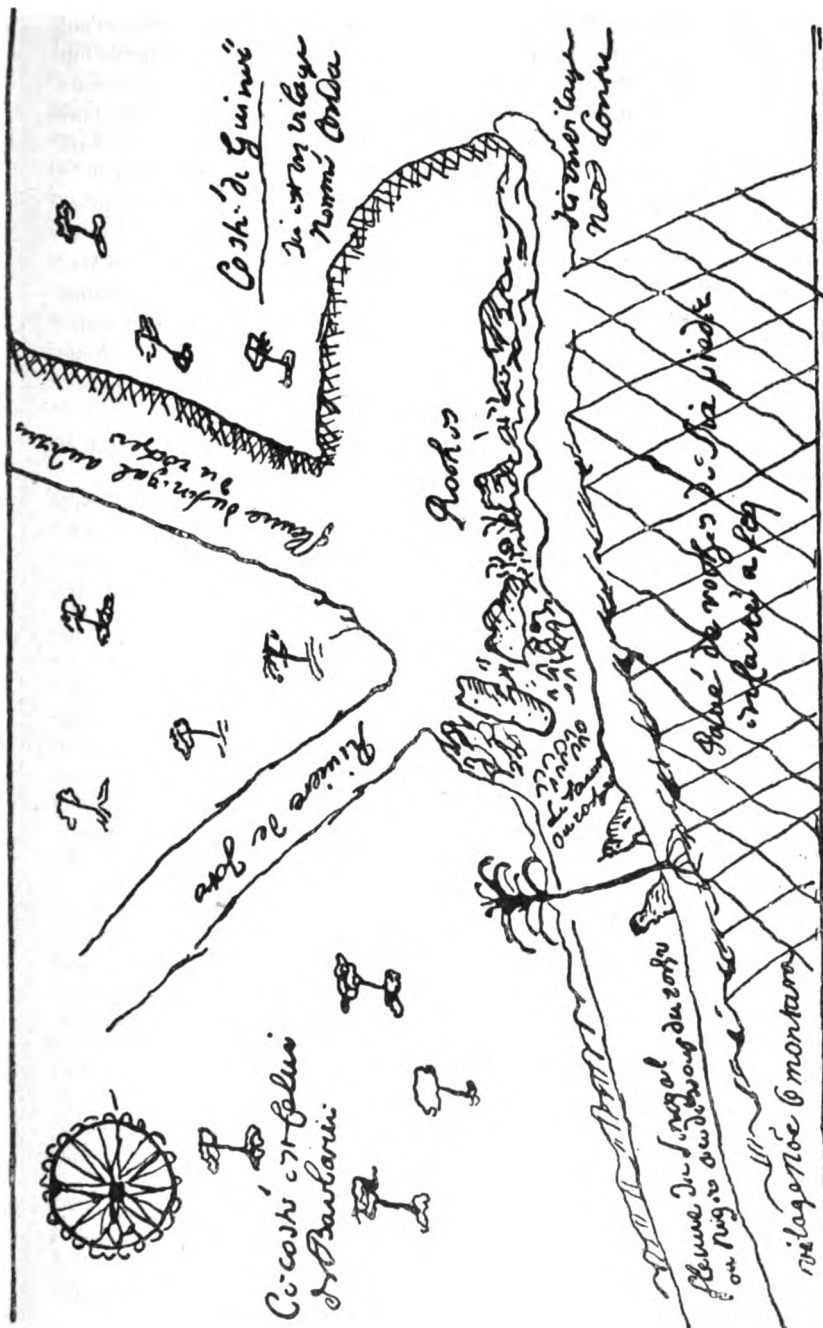
si grande abondance parmi ces Nègres qu'ils ne font que fumer, masles et femelles, dès l'âge de sept ans jusques à la mort ; leur tabac vaut celui de Virginie. Ils ont tant de Cotton et d'indigo, qu'ils en laissent perdre plus de la moitié aux champs ; Ils ont la mine de fer puisque, passé soixante lieues sur ce fleuve, Ils n'en acheptent plus de nous ; Ils en font tous leurs outils et armes, bien meilleur que le nostre, plus doux mesme et ployant que celui d'Espagne⁽¹⁾. Quant à l'or, Il est seur qu'il y en a des mines au haut de ce fleuve que nous ne pouvons pas descouvrir tandis qu'il n'y aura en ce pays que quarente François, parce que le Roy Siratik l'empesche tous les Ans. Ce que j'ay pu faire en 1686, c'est d'aller environ quatre vingts lieuës par de là son pays⁽²⁾, ou je trouvai un Roy nommé Tonza Maza, et son Pays Galam, qui me recevant bien⁽³⁾, j'y renvoyai l'année ensuite 1687 deux barques qui ne purent aller plus hault au de là ou j'avois esté que d'environ vingt cinq lieuës, estans empeschez par des Rochers qui traversent tout ce fleuve et font un sault d'Eau, dont la figure est cy attachée⁽⁴⁾, que nous estimons au moins estre esloigné de 300 lieuës de l'habitation.

⁽¹⁾ Le début de ce Mémoire est, jusqu'ici, résumé (le plus souvent avec les mêmes termes) dans une note qui, aux Archives du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine (vol. 60², n° 2, pièce 4) accompagne la carte de Chambonneau. Elle ajoute : « Voyez le Mémoire au depost des papiers de la Marine, liasse 806. Le reste de ce Mémoire ne parle que des moyens de faire un établissement sur ce fleuve, ce qu'il faut pour y réussir, le commerce qu'on y pent faire, etcⁿ ».

⁽²⁾ Cette indication précise corrige donc celle que donne le P. Labat (*loc. cit.*, t. III, p. 308) : « Lorsque le Sieur Chambonneau, un des prédécesseurs du Sieur Brûe, alla à Galam en 1689 pour y établir le commerce. . . »

⁽³⁾ Chambonneau ne parle pas dans cette lettre de l'erreur qu'il commit d'abord au cours de ce voyage ; voici ce qu'en dit le P. Labat, par lequel seul nous connaissons ce détail : « Il s'informa étant arrivé à Guildé où était le Roy. Un nommé Sandigué, maître de ce village, se présenta et dit qu'il était le Roy ; le sieur Chambonneau le crut à sa parole, et sans s'informer plus exactement de la vérité de ce qu'il avoit avancé, il convint avec luy de la coutume que la Compagnie luy payeroit tous les ans pour avoir la liberté du commerce dans ses États, et sa protection dans les occasions où elle en auroit besoin. On reconnut bientôt qu'on avoit été trompé, et que le prince Tonca Maca étoit le véritable Roy du pays, à qui il fallut aussi payer une coutume. Mais comme Sandigué avoit du crédit et qu'il avoit obligé les François en plusieurs occasions, on ne jugea pas à propos de luy retrancher ce que la surprise qu'il avoit fait au sieur Chambonneau luy avoit fait accorder » (t. III, p. 308-309).

⁽⁴⁾ Cette figure, c'est la carte conservée aux Archives du Dépôt des Cartes et Plans de la Marine, vol. 60², n° 2, pièce 4. On la trouvera reproduite plus loin. Il serait bien intéressant de la comparer avec le lever dont parle le P. Labat comme ayant été exécuté par « un ingénieur habile » sur l'ordre de Brûe en 1718 (*loc. cit.*, t. II, p. 157) mais nous ignorons ce qu'est devenu ce levé.



Carte de la chute du Félou, par Chambonneau (1689).

« Jamais Blanc ny Barque n'avoit monté si hault. Ces deux Barques m'ont rapporté que la Rivière est navigable au dela de ces Roches ⁽¹⁾, qu'ils ont vu un bras de ce fleuve du costé de Barbarie. Ils apprirent des nègres de Galam qu'à une journée de ce sault du costé de Guinée, il y a un autre bras de rivière qui va en Gambie. C'est là apparemment la jonction de ces deux fleuves qu'on nous fait voir dans les cartes par conjecture seulement ⁽²⁾. Ces nègres, ravis de les voir, leur promirent en huit jours quantité d'or, qu'on n'estoit pas loin du grand royaume de Tombut ⁽³⁾ où ils disent qu'il vient de toutes sortes de Nations, mesme des Blancs (il faut que ce soit de Maroq ou d'Egypte ⁽⁴⁾), mais on n'y put rester qu'un Jour, tout le monde des deux Barques estans malades, pour ne manger que du mil, pour les grandes chaleurs des mois de Juin, Juillet et Aoust, et pluies continuelles. Nous fismes néanmoins en ce voyage six livres d'or ⁽⁵⁾. On ne peut donc passer

(1) Elle ne l'est pas pendant très longtemps, car les chutes de Gouina ne tardent pas à venir, plus en amont, entraver de nouveau la navigation du Sénégal.

(2) Consulter à cet égard les cartes d'Afrique publiées par Sanson d'Abbeville, Du Val, etc., publiées avant 1689, date à laquelle Chambonneau écrivait son mémoire et conservées à la Bibliothèque nationale (section des Cartes et Plans, carton 198) sous les n° 5003 et suiv. L'une d'elles (« L'Afrique ou sont exactement décrites toutes les costes de la mer... par P. du Val »), en date de 1678, est accompagnée d'une *Description de l'Afrique* où on lit : « Le Niger, qui forme le Senega, la Gambie et le Rio Grand » (*Loc. cit.*, n° 5023⁹). Cf. une série de cartes particulières de la Nigritie au carton 199 (n° 5071 et suiv.) Voir enfin ce que dit à ce sujet le P. Labat, au t. II de la *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, p. 123-124 : « On assure avec assez de vray-semblance que c'est environ par les vingt degrez de longitude que le Niger s'étant beaucoup élargy et ayant formé un lac d'une étendue considérable, en sort par deux ouvertures et forme deux rivières. Celle qui coule de l'Est à l'Ouest, a pris bon gré mal gré elle le nom de Senegal, et celle qui court vers le Sud-Ouest celui de Gambie ». Cf. t. IV, p. 259-261.

(3) Brûe interrogea aussi sur Tombouctou les noirs des environs de la chute et des marchands qui lui fournirent des renseignements très intéressants et très précis. Ces renseignements sont plus exacts que ceux que les gens de Chambonneau recueillirent, puisque Brûe estime à 32 journées de marche et à trois cent vingt lieues la distance séparant la chute du Félou de Tombouctou (Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, t. III, p. 361-362).

(4) Cf. les très intéressantes suppositions du P. Labat sur le commerce entre Tripoli de Barbarie et Tombouctou (*op. cit.*, t. III, p. 362-364).

(5) Il est bon de rapprocher de ce renseignement ceux que fournit de La Courbe dans son mémoire du 26 mars 1693 : « La première fois qu'on y alla [au pays de Galam], on n'y traita que quinze captifs, faute de marchandises; la seconde, on en a achepté cinquante; et y estant allé moy mesme pour connoître ce commerce, il en fut traité en ma presence en cinq ou six jours cent seize, outre plus de cinquante que je refuseray, faute de place dans les barques pour les mettre....

« Les gens du pays m'ont assuré que sy on y alloit regulierement tous les ans, ce

ce sault d'eau et Rochers qu'en descendant les Barques, et les passer par Terre jusque par delà ce sault, ou le fleuve du Niger redevient navigable, ce qu'on n'entreprendra jamais qu'on ne soit maître des nègres, et capable de leur résister; autrement ils massacreront les Blancs pour piller leurs marchandises. Si l'on estoit maître du pays, on iroit par terre dès l'habitation, par caravanes sur des chameaux et chevaux. Ce seroit bien le plus court, parce que s'il y a trois cens lieues de l'embouchure du Niger à ce sault par Rivière⁽¹⁾, qui ne fait que serpenter et destourner, il n'y a pas la moitié si loin par terre, outre qu'on ne peut y aller par rivière qu'un voiage par an quand les Eaux sont hautes. C'est au solstice d'Esté, temps des grandes chaleurs et des maladies; et quand on ira par terre, on fera plusieurs voyages par an, et on prendra le temps de l'hiver de ce pays, qui est en Novembre jusqu'à la fin de Juin, auquel les Blancs se portent bien et sont plus vigoureux par ce froid⁽²⁾, qui est pourtant comme à la St Jean en France⁽³⁾.

«D'autant que la terre à l'entrée de l'embouchure du Niger n'est que sable et de peu de valeur (Le costé droict de ce fleuve est le commencement du pays des Noirs que nous appellons Guinée, et le costé gauche, c'est la fin de la Cotta de Barbarie habitée des Mores, laquelle va jusqu'à Gibraltar⁽⁴⁾). Il faudra pour cette colonie avoir l'Isle de Bifeche⁽⁵⁾ qui est dans

commerce augmenteroit jusqu'à trois cens captifs chaque voiage. On pourroit aussy y negocier plus de quarante marcs d'or en y mettant un magasin pendant toute l'année; car c'est la ou on le trouve, les habitans le ramassant dans le sable, après que les eaux sont retirées, outre celuy qu'on y apporte de plus loing». (Arch. ministère colonies, C^e, carton 2, 1690-1699.)

(1) Le P. Labat compte une distance de 287 lieues entre l'embouchure du Sénégal (ou Niger) et la chute du Félou (*op. cit.*, t. II, p. 156-157).

(2) Ce passage est intéressant à rapprocher de celui dans lequel, plus de cent ans plus tard, Jean-Baptiste-Léonard Durand formula ses réserves expresses sur les avantages que présente la voie fluviale pour parvenir en Galam (*Voyage au Sénégal*, t. II, p. 257-259). On sait que c'est en janvier-février 1786 que l'idée de Chambonneau fut réalisée par Rubault, un employé de Durand, qui, à cette époque, se rendit par terre de Saint-Louis au pays de Galam.

(3) C'est le 24 juin que tombe la Saint-Jean-Baptiste.

(4) Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur le rôle de limite ethnographique que joue le Sénégal; voilà longtemps que le fait est mis en lumière. On en trouvera en particulier les preuves dans la *Notice ethnographique* placée par le général Faidherbe en tête de l'ouvrage du capitaine J. Ancelle sur les *Explorations au Sénégal* (p. x et xxx surtout). Cf. les réserves énoncées par le P. Labat au début de son chapitre intitulé «Des peuples qui habitent le long du Niger...» (t. II, p. 252-254).

(5) Sur l'île de Bifeche, cf. ce que dit ici Chambonneau avec la description donnée par le P. Labat au tome II de sa *Nouvelle description de l'Afrique occidentale* (p. 186-190). Consulter aussi la «Carte particulière du cours du Niger ou de la Rivière de Senega et de ses îles et divers bras depuis le Désert jusqu'à la mer» qui y est jointe (*ibid.*, p. 152).

lad. rivière à cinq lieuës de l'Embouchure et à une lieuë de l'habitation⁽¹⁾, ou la terre commence à estre bonne sans aucune Montagne; et plus on va hault la Rivière, la terre est meilleure. Cette Isle a 25 lieuës de long et quatre ou cinq de large, scituée au Royaume de Brak, peuplée de quelques vilages de Nègres faits et couverts de paille sans estre enfeumez de quoique ce soit. Voilà comme sont tous les autres des Royaumes cy dessus ditz; ils ne résisteront pas, leurs armes qui ne sont que sagayes et flesches n'estans pas esgalles aux nostres. Si l'on a Donze cens hommes parmy lesquels [il] faudroit un tiers de troupes, ce nombre d'hommes sera suffisant pour choisir quel pays on voudra, mesme pour faire payer tribut a ces Roys qui, quoique ce ne puisse estre qu'en quelques Bœufs ou Captifs (le pays estant très pauvre et peu peuplé) ce sera toujours un⁽²⁾ et honneur.

«Si l'on trouve la terre de cette isle stérile, il y en a tant d'autres, entr'autres une nommée l'isle a Morfil sur led. fleuve⁽³⁾. A la vérité, elle est beaucoup esloignée de son embouchure, puisqu'il y a soixante lieuës par eau. Elle a quatre vingts lieuës de long sur sept à huit de large, dont la terre est si grasse, et sans aucune montagne, que les nègres y sèment du mil deux fois l'année, et le tabaq est le meilleur; elle est peu peuplée. C'est du royaume de Siratik.

«Si l'on ne veut point d'Isles de ce fleuve, se mettre sur la grande Terre; en ce cas il faudroit se mettre à quelq[ue]s lieuës de l'embouchure, à cause des pays de sable voisins de la mer, là ou après les terres sont admirables, plus basses et unies que n'est la France, traversées d'autres petites rivières et Lacs, estans toutes terres à labourer avec la charrue, et à y rouler carosses jusqu'à ce sault et rocher. Quoiqu'un peu loin habitée, on n'auroit que faire d'appréhender les Européens, parce qu'à l'embouchure du Niger, il y a une barre de sable fort dangereuse, qui change tous les ans. Il n'y a que des Barques qui y puissent passer, encore faut-il que ce soit des gens qui l'ayent accoustumé⁽⁴⁾. Outre que l'habitation de la Com-

⁽¹⁾ Selon Labat, «la pointe de la grande isle de Bifeche est environ à deux lieuës plus haut que l'isle du Sénégal à la droite de la rivière» (t. II, p. 152).

⁽²⁾ Mot illisible.

⁽³⁾ On trouvera une description de l'île à Morfil dans l'ouvrage du P. Labat (t. II, p. 192-193). Cette île, dont un ingénieur envoyé par Brûe leva le plan en 1717, est représentée avec quelque détail dans la «Carte particulière du Senega, comprenant les isles du Morfil et de Bilbas», insérée au même endroit de la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*.

⁽⁴⁾ Tous ces renseignements sur la barre du Sénégal sont parfaitement exacts; cette barre avant l'invention des bateaux à vapeur... constituant, dit le général Faidherbe (*Le Sénégal*, p. 57-58) une véritable calamité; et c'est alors qu'on aurait pu contester à l'entrée du Sénégal la qualité de port. En effet, pour qu'un bâtiment à voiles pût entrer, il fallait que trois conditions fussent remplies à la fois,

pagnie, qui n'en est qu'à trois lieuës, est au passage, je l'ay fait fermer de murailles et basti deux petits bastions de briques et chaux que j'ay fait faire sur l'habitation ⁽¹⁾.

«L'on ne fait aucun tort aux Nègres puisqu'ils ont plus des trois quarts de leur Pays en frische; si on les fait sortir d'un lieu, ils en auront encore plusieurs autres à choisir.

«La Compagnie n'en [a]uroit non plus aucun tort, puisqu'on ne touche point à son commerce de Cuirs, yvoire, gomme, plumes et Captifs; b'en loin de cela, elle pourroit acheter de la Colonie le sucre, tabaq, indigo, coton, soieries, et tout ce qu'on y pourra inventer sans pourtant qu'elle pust empêcher les navires des particuliers françois d'y venir acheter seulement lesd. tabaq, indigo, cottons, sucre, en trocque de farines, vins et autres choses ainsi qu'il se pratique aux isles de l'Amérique, car qu'il n'y eust que lad. Compagnie qui fournit la colonie, ce seroit tout perdre, et faire mourir de faim les habitants, puisqu'elle ne peut à présent entretenir quarante hommes qui y sont; dès qu'il n'y a que les officiers qui ont du pain, et le plus souvent point, il faut manger du kousou fait de mil. Mesme on lui feroit grand plaisir si cette colonie se faisoit, et que les habitants de la colonie achetassent des Noirs le morfil, cuirs, gomme, captifs, etc., à la charge de ne les vendre qu'à elle; par ce moyen cette Compagnie n'auroit plus que faire de tenir du monde sur l'habitation ny d'avoir des barques et payer tributs et présens aux Roys, ce qui lui couste extrêmement et fera que dans peu elle ne pourra plus [se] soutenir ⁽²⁾ mais de remettre icelle habitation au Roy qui y mettroit un Gouverneur et garnison pour

en supposant de plus, bien entendu, que le navire ne calât pas au delà de la profondeur du chenal. Il fallait d'abord que la mer fût assez calme pour que le creux des lames ne fit pas talonner ou échouer le navire. Il fallait qu'il y eût du vent et que la direction de ce vent permit au navire de gouverner dans le sens du chenal; or cette concordance n'arrivait que trop rarement » (Cf. Bouquet de la Grye: *Étude sur la barre du Sénégal* (R. Marit et Colon., 1886, t. 89, p. 517).

⁽¹⁾ Des travaux complémentaires furent sans doute faits entre 1688 et 1697, puisque, sur le «Plan du Fort Saint-Louis sur l'isle du Sénégal» joint à l'ouvrage du P. Labat (t. II, p. 230) sont représentés «quatre bastions massifs», et que cet auteur ne parle pas de modifications apportées à la construction de ce fort par André Brûe. «Les directeurs qui ont gouverné les affaires de la Compagnie les ont unies [quatre tours rondes] par des murs, et puis les ont renfermées dans une enceinte de bois terrassée, sous une partie de laquelle il y a des magasins avec de mauvais bastions mal tracés, encore plus mal bâtis, et sans recevoir ny fournir la moindre deffense à leurs voisins» (*loc. cit.*, p. 230-231).

⁽²⁾ Chambonneau fut bon prophète, puisque dès le 28 août 1692, un Arrêt du Conseil du Roi autorisait les intéressés de la Compagnie, sur leur propre demande, à «vendre leur concession pour les dix-neufs années qui leur restait à expirer des trente qui leur avoient été accordées par les Lettres patentes du mois de juillet

garder l'emboucheure du fleuve, et commander comme capitale et magasin général de toute lad. Colonie répandue sur ce fleuve, de manière qu'il ne faudroit à la Compagnie que les Navires pour enlever sa traite ordinaire et apporter des marchandises de France, excepté le fer, puisque les François y trouveront assez de mine pour s'en fournir et les Nègres.

« Pour bien réussir à cet établissement, comme c'est une entreprise et despençe royalle, il faudra les navires de Sa Majesté pour porter ces douze cens hommes, vivres, armes, et outils, et partir de France aux mois d'octobre, novembre ou décembre, janvier, février ou mars; passé ces mois, on arriveroit au temps que commencent les grandes chaleurs, pluyes et inondations qui causent les maladies⁽¹⁾, ou plutôt [les] causeroient faute d'estre norry comm' en France de pain et vin, car jusqu'à présent jamais matalot n'en a eu au Sénégal, mais du kouskou, qui est farine de mil dont on viendrait bien aussi malade en France. On s'y portera comme aux Isles quand on y sera norry de mesme, tellement que pour le mieux il fault estre là en janvier. L'on auroit à s'y accoutumer à l'air, qui est bon comm'en France jusqu'à la fin de juillet, jusques auquel temps on agiroit à se mettre en possession de douceur ou de force, car c'est assez d'y aller et voir pour vaincre.

« Dans les premiers six mois ou un an de cet établissement, les nègres sans doute ne seront guères contents. Ils nous feront la guerre, s'enfuiront loin de nous, ou ne nous voudront point vendre viande, mil, ris, eufs, beurre, vin de palme, ny commercer mesme leurs cuirs, yvoire, etc. C'est pourquoi il faudra partant de France avitailler chaque homme pour un an de trois quintaux de biscuit, un demy baril de lard, un demi baril de bœuf et vingt quatre pots d'eau de vie. Cependant nos François sèmeront du mil, du ris, des febves et graines de jardin de France; on pourra essayer de semer du froment, seigle, orge, et avoine; pour le raisin, il y vient. J'en ay veu quantité au jardin de l'habitation: il n'y auroit qu'à prendre du plan des Canaries, comme plus voisin terroir, et plus naturel; et des cannes de sucre pour les plantages. Lorsqu'après on sera bien avec les nègres, ce qui ne sera pas difficile ne leur prenant que de la terre (qui n'est point un bien parmi eux, leur estant commune, et en changeant tous les ans, sans en demander permission à personne), leurs tenant parole, et ne les prenant point captifs ny pillant, mais bien payant ce qu'on

1681, ce qui fut encore confirmé par un autre arrest du 20 août 1694». Ce fut le sieur d'Apougny qui se rendit en septembre et novembre 1694, seul acquéreur du privilège de ses cointéressés (Labat, *loc. cit.*, t. I^{er}, p. 32-33).

⁽¹⁾ Sur ces affirmations de Chambonneau, cf. D^r H. Rey : *Notes sur la Géographie médicale de la côte occidentale d'Afrique* (Bull. Soc. Géog., janvier 1878, p. 39 et suiv.) et A. Borius : *Recherches sur le climat du Sénégal* (Paris, 1875, in-8°).

acceptera d'eux, ils nous venderont plusieurs milliers de bœufs, moutons, cabrits, poules, chameaux, chevaux; mesme on en esleva. La pesche et la chasse sont plus abondantes qu'en aucune terre du monde, et ils seront bien ayses d'apprendre à faire à notre façon le tabacq, indigo, toile de cotton, et à le filer, et nous de l'accepter d'eux.

« Afin que la Colonie se perpétue, il faut y mener des femmes françoises, et faire des deffences rigoureuses de se marier avec des négresses, mais bien avec des moresses se faisant chrétiennes, parce qu'elles sont presque aussi blanches que nous; autrement c'en seroit comme des Portugais de Gambie et du long de la coste de Guinée, qui depuis la découverte s'y sont establis et mariez avec des négresses; leurs Enfants venans mulastres en ont fait encore de plus noirs, et ainsi de l'un à l'autre le sont tout à fait maintenant ⁽¹⁾. [Il faut] mesme deffendre à chaque habitant d'avoir peu ou point de noirs pour captifs pour le travail, de crainte qu'estans en leur Pays ils n'esgorgeassent tous les Blancs, veu qu'on n'en aura point besoin pour bescher et fouiller la terre, puisqu'elle est basse, non montagneuse, et très propre à labourer avec la charue, ce qu'on ne peut aux Isles de l'Amérique qui ne sont que montagnes. C'est pourquoy il faut tant d'esclaves pour bescher et travailler à la main la terre.

« Il n'y a point de frais à bastir des forteresses parce que on sera dans une rivière ou, à cause de la barre, on ne craint pas les Européens ⁽²⁾. Il n'y a qu'à se mettre à couvert de l'insulte des nègres et Mores, en entourant les bourgades de fossez et pieux avec quelques terrasses de gaton pour mettre du canon; toute la despence conciste au passage du monde, nourriture d'un an, fournitures d'armes et munitions, outils et ustanciles pour la terre et manufactures. Et que sa Maïesté ne permist plus de planter du tabac dans la France pour en voir le revenu; [au Sénégal, son] espece est peut estre meilleur[e] que celui des Isles de l'Amérique. Si l'on fait la découverte de Tombut et de la basse Etiopie ou il y a tant d'or que les nègres en racontent jusqu'à des choses presque incroyables... ⁽³⁾ Il est vrai

⁽¹⁾ Voir ce que le P. Labat dit des Portugais établis «le long de la rivière de Gambie et même fort avant dans le pais, dans celle de Gereges, de Cachaux, de Bissaux... et même jusqu'au delà de la rivière de Serrelionne»; la plupart, dit-il, sont des «mulâtres et gens presque noirs» (*loc. cit.*, t. IV, p. 368). Ailleurs il déclare que «tous ces mulâtres ou nègres ou presque nègres» sont «noirs comme charbon» (*ibid.*, t. IV, p. 369).

⁽²⁾ Cette affirmation est très juste et confirmée par la phrase suivante de Faïdherbe (*loc. cit.*, p. 58) : « Bien des personnes se rappellent avoir vu, mouillés en rade devant l'embouchure du fleuve et attendant des conditions de vent et de mer qui leur permissent d'entrer, des navires (à voiles) qu'ils y retrouvaient en revenant au Sénégal après plusieurs mois de séjour en France. »

⁽³⁾ La phrase est suspendue dans le manuscrit.

toujours que les Mores de Maroc y viennent par caravanes⁽¹⁾, et que les nègres de là le portent jusqu'en Gambie aux Anglais⁽²⁾ et Portugais⁽³⁾.

« Que si on vous représente, Monseigneur, que les navires ne pouvaient entrer dans ce fleuve⁽⁴⁾, ce seroit un grand coust et retard aux capitaines marchands d'avoir des barques, et y monter trafiquer jusqu'aux habitations dont les plus proches ne pourroient estre plus près de la rade que de dix lieues, à cause que le terrain voisin de la rade n'est que sable et fort stérile, je répondray que les capitaines ont encore plus de peine aux isles de l'Amérique, où il fault qu'ils aillent chercher leur sucre à des trente lieues du mouillage et quelques fois à l'extrémité de l'isle. Il[s] n'auront que faire d'y monter; s'ils ne veulent, qu'ils advertissent seulement qu'il y a un navire venu, et chaque habitant descendra pour négocier avec luy; je diray de plus, que si l'on n'avoit point espérance de là traite de l'or⁽⁵⁾, et de quelque autre belle traite et connoissance de peuples par de là Tombut⁽⁶⁾, et de scavoir la source du Niger qu'on met avec celle du Nil⁽⁷⁾ à cause qu'ils

⁽¹⁾ Cf. le chapitre de la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale* intitulé : *Voyage des Arabes aux Pais où l'on trouve l'or* (t. I^{er}, p. 297 et suiv.).

⁽²⁾ Cf. ce que dit le P. Labat un peu plus tard, à propos des établissements des Anglais dans la Gambie; il explique qu'une partie de leur commerce consiste « dans la traite qu'ils font tous les ans au haut de la rivière, à l'endroit appelé Baracotta, où les marchands mandingues s'arrêtent et y traitent l'or, le morphil et les esclaves qu'ils ont été chercher en Galam et plus haut » (*op. cit.*, t. I^{er}, p. 306-307). Voir aussi tome III, p. 368 : « On priveroit les autres Européens nos concurrents de la plus grande partie des marchandises et des esclaves qu'ils tirent de ce pays [de Tombut] par le moyen du commerce qu'ils font dans leurs établissements de la Rivière de Gambie. »

⁽³⁾ Sur les Portugais de la Gambie, se reporter à la *Nouvelle description de l'Afrique occidentale*, t. IV, p. 368 et s.

⁽⁴⁾ Cf. ce que dit Labat au sujet de la profondeur de la barre : « Il s'en faut beaucoup que cette profondeur [dix pieds] suffise pour des bâtimens même médiocres, il n'y peut passer que des barques de 40 à 50 tonneaux qui ne tirent que six pieds d'eau au plus, le surplus leur étant nécessaire pour le tangage qui est rude sur cette barre, où il s'élève des lames très grosses, courtes et qui se brisent d'une manière qui épouvante ceux qui n'y sont pas accoutumés (*loc. cit.*, t. II, p. 127).

⁽⁵⁾ Noter cette insistance à parler d'une découverte possible de l'or; c'était encore un moyen, à l'époque, d'intéresser le gouvernement français à l'établissement d'une colonie, ou tout au moins d'un comptoir sur le cours du Sénégal.

⁽⁶⁾ Cette idée de la connaissance du pays de Tombouctou et des contrées plus orientales est développée par le P. Labat d'une manière fort intéressante, d'après les mémoires d'André Brûe, dans la *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale* (t. III, p. 367-368).

⁽⁷⁾ Les cartes du temps sont ici en désaccord avec Chambonneau. C'est sur une seule des cartes conservées dans le carton 198 de la section des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale que le Nil des nègres et le Niger sont portés avec des

ont les mesmes proprietez, poissons, cocodrilles et chevaux marins ⁽¹⁾ (ce qui sera fort à la gloire du Roy d'avoir pays de terre ferme en Affrique, ou la Relligion chrétienne n'est point connue, estans tous mahométans sans science, pas même un temple et fort ignorans leur religion, en sorte qu'on n'auroit guère de peine à [la] leur faire quitter, n'estoit la pluralité des femmes ⁽²⁾) n'estoit donc ces raisons je ne parlerois pas du Sénégal parce qu'outre que l'Amérique françoise fournit peut estre assez de tabaq, indigo, sucre et coton à la France, c'est qu'il y a un plus commode pays au cap Verd jusqu'à Portudal; mesme on pourroit s'establir jusque à l'entrée de Gambie, où sont de bonnes terres sans sables, à une portée de canon de la Rade des navires, qui pourroient estre habitez parce qu'elles sont sur le bord de la mer, n'y ayant point de barre ny loin des navires comme au Sénégal ⁽³⁾; aussi ceste coste est à la mercy des Européens, et les nègres les y pousseroient, et favoriseroient la descente, à moins qu'on n'y establist de bons forts, car celuy de Gorée ⁽⁴⁾ estant dans une isle distante d'une lieuë de la terre ferme ⁽⁵⁾, il ne pourroit deffendre cette coste; mais si lad. coste estoit bien fortifiée, on pourroit s'establir et faire un beau port

sources communes (*Carte d'Afrique* du s^r Sanson d'Abbeville, 1695. *Loc. cit.*, n° 5018); toutes les autres relient le Nil au Congo et nullement au Niger.

(1) Voici comment le P. Labat répond à cet argument (t. II, p. 118): «Les geographes afriquains prétendent qu'il [le Niger] est une branche du Nil, d'autres veulent que ces deux fleuves n'aient qu'une même source, et Pline est de ce sentiment, et la raison qu'il en donne est que ces deux fleuves nourrissent les mêmes animaux et produisent les mêmes plantes. Si cette raison avoit lieu, il faudroit dire que la rivière des Amazones, celle de Janeiro, et presque toutes celles de l'Amérique viennent aussi de la même source que le Nil, puisqu'elles nourrissent des crocodilles aussi grands et aussi voraces que les siens, ce qui est une des plus grandes absurditez qu'on se puisse imaginer. Nous prouverons cy-après démonstrativement que ces animaux ne peuvent être venus du Nil dans le Niger.»

(2) Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer combien peu Chambonneau parle de l'évangélisation du pays; pour lui la question commerciale prime toutes les autres. Le mémoire du directeur de la Compagnie du Sénégal ne serait-il pas daté que cette manière de voir suffirait pour lui faire assigner comme date le dernier quart du xviii^e siècle, c'est-à-dire le moment où les idées de Colbert ont porté leurs fruits (Cf. sur les idées de Colbert, Deschamps: *Histoire de la question coloniale en France*, p. 151 et suiv.).

(3) Cf. ce que dit le P. Labat sur l'estuaire de la Gambie (t. IV, p. 264-265); et consulter la «Carte de l'entrée de la rivière de Gambie» qui accompagne son ouvrage.

(4) Le P. Labat a consacré le chapitre vii du tome IV de la *Nouvelle description de l'Afrique occidentale* à l'île de Gorée; il y a joint une carte détaillée et intéressante de l'île (p. 127).

(5) L'île est à «environ une portée de canon de la terre ferme», d'après Labat (t. IV, p. 107); ainsi se trouve confirmée l'opinion énoncée ici par Chambonneau.

à Rufisque ou Rio Fresco ⁽¹⁾, et on ne craindrait plus ; mesme il nous seroit avantageux d'y attirer les Européens allans aux Indes pour s'y rafraîchir ; ils quitteroient bientôt les isles du cap Verd, dont la capitale est Saint Yago, ou ils ne vont qu'à grand risque de bancs et rochers qui sont entre ces Isles ⁽²⁾. Si l'on trouve cette colonie faisable, on choisira de ces Deux lieux du Sénégal, ou du cap Verd ; mesme il ne seroit pas trop mauvais de les peupler tous deux, surtout le Sénégal, à cause de l'or qui est en hault ; car à la coste du Cap Verd il n'y auroit que les plantages.

Bissaux ⁽³⁾. — Si on veut faire établir sur des isles qui sont en mer, et ne point avoir le Sénégal et Cap Verd parce qu'ils sont terre ferme, il faudroit prendre l'isle des Bissaux ⁽⁴⁾, et celles des Bizagots ⁽⁵⁾ ; il y en a bien

⁽¹⁾ Il est à remarquer que le P. Labat ne parle pas de l'éventualité d'un établissement soit à Rufisque, soit à Rio Fresco. Au reste, il est fort mal renseigné sur la partie du littoral s'étendant du Cap Vert à l'estuaire de la Gambie et sur les côtes plus méridionales, et on peut dire que leur description n'existe pas dans son ouvrage. De Rufisque, il se borne à dire que c'est « l'escalle ou le lieu de commerce qu'a le roi de Cajor à l'est du Cap-Vert » et que les bâtimens qui y viennent « ne sont pour l'ordinaire que des barques ou des chaloupes » (t. IV, p. 190 et 198).

⁽²⁾ Les navigateurs modernes ne pensent pas comme Chambonneau ; « tous les canaux formés par ces îles [les îles du Cap-Vert] sont également sains », écrit le capitaine de Kerhallet au début de son étude sur cet archipel (*Description de l'archipel des Canaries et de l'archipel des îles du Cap Vert*, p. 49) ; « en général les côtes des îles du Cap Vert sont saines, les dangers en sont très rapprochés et presque toujours apparents » (*ibid.*, p. 53).

⁽³⁾ Jusqu'à la fin de l'ancien régime, on s'est préoccupé de l'établissement de comptoirs aux îles Bissagos ; on a commencé à y songer dès 1685-1686, à la suite du voyage exécuté dans cet archipel par le marchand De la Fond qui s'y rendit avec la qualité de directeur particulier pour cet archipel (Labat, *loc. cit.*, t. V, p. 85). Si l'envoi de ce marchand ne peut être attribué à Chambonneau, du moins peut-on lui attribuer celui du sieur Bourguignon, en la même qualité de directeur particulier, en 1687-1688, et peut-être aussi (mais il convient d'en faire plutôt honneur à de La Courbe) celui de Bourguignon une seconde fois en 1689 (*id.*, *ibid.*, t. V, p. 85). Il n'est pas sans intérêt de noter ici que ce paragraphe du mémoire de Chambonneau a servi de base, en l'année 1776, à un mémoire intitulé *Idée générale de nos possessions sur les côtes d'Afrique*, conservé aux Archives du ministère des affaires étrangères (Afrique, vol. 10). On y lit textuellement : « Cet article a été extrait d'un mémoire présenté à M. de Seignelay en 1688 » (p. 17 v°).

⁽⁴⁾ Labat fait-il allusion à Chambonneau, quand il raconte que « les prédécesseurs de M. Brûe avoient quelquefois pensé à s'établir sur un petit écueil voisin de l'isle des Bissaux, à qui on avoit donné par avance le titre d'Isle de Bourbon ? » (*Loc. cit.*, t. V, p. 87). On pourra voir, pour se rendre compte des connaissances un peu postérieures sur l'île Bissao, le chapitre de l'ouvrage du P. Labat intitulé « Description de l'île des Bissaux » (t. V, p. 114-140).

⁽⁵⁾ Voir le chapitre vi (t. V) de la *Nouvelle description de l'Afrique occidentale*,

trente ensemble proches l'une de l'autre. Elles sont esloignez du Cap Verd de quatre vingts lieues au sud, et encore dans la Concession de la Compagnie du Sénégal; elles sont presque sans noirs, excepté quelques villages. Lad. Compagnie y a un comptoir dans des cases de paille⁽¹⁾. Les Portugais et Anglois y viennent avec des Barques traiter avec les Roys⁽²⁾. Chaque isle a son Roy, quoique fort petites, la plus grande n'estant pas de neuf lieuës de tour. Elles sont fort fertiles; mesme il y a plusieurs fruits et bonnes racines, entr'autres des oranges, citrons et ananas, ce qu'il n'y a point du tout ny autre fruit au Sénégal ny au cap Verd.

«Voilà, Monseigneur, ce que le zèle d'un bon sujet a cru devoir représenter à Votre Grandeur pour la propagation de la Religion catholique, apostolique et Romaine, pour la gloire du Roy et du nom françois⁽³⁾.»

intitulé «Des Isles des Bissagots, commerce qu'on y peut faire» (p. 167-195). Cf. les articles publiés par M. Antichan sur l'archipel des Bissagos dans la *Revue de géographie*, 1881, t. IX, p. 371-376; et 1882, t. X, p. 241-259.

⁽¹⁾ Ce comptoir dut être abandonné après le second séjour de Bourguignon dans l'île, si on s'en rapporte au passage suivant du P. Labat : «La guerre de 1688 ayant réduit les affaires de la Compagnie dans un fort mauvais état, le commerce des Bissaux fut tellement abandonné que le sieur Brûe en arrivant au Sénégal en 1697, ne trouva dans toute la concession ni commis, ni pilote, ni employé qui eût été aux Bissaux ni par mer ni par terre» (*loc. cit.*, t. V, p. 85-86).

⁽²⁾ Les Portugais avaient dans l'île de Bissao dès 1697 un fort dont le commandant suscita à André Brûe des difficultés que le P. Labat a racontées longuement au tome V de son ouvrage (ch. VII, p. 195-220). Ce fort qu'on songeait déjà à abandonner en 1698, ne fut en réalité évacué et rasé qu'au mois d'octobre 1703 (*id.*, *ibid.*, p. 229 et Arch. aff. étr., *loc. cit.*, fol. 19 r° et 21 r°). En ce qui concerne les Anglais, Labat ne dit rien de leur commerce dans ces parages, mais le mémoire cité des Archives des affaires étrangères parle de leur ingérence en 1699 (fol. 19 v°).

⁽³⁾ C'est à peu près la même idée que Jean Parmentier exprime dans son «Traicté en forme d'exhortation, contenant les merveilles de Dieu et la dignité de l'homme» quand il énumère les motifs pour lesquels il accepta d'aller à Sumatra en 1529 :

«Tu l'entrepris à la gloire du roy,
Pour faire honneur au pays et à toy».

(*Le discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier*, éd. Schefer, p. 128).

LE DERNIER RAPPORT D'UN EUROPÉEN
SUR
GHÂT ET LES TOUAREG DE L'AÏR
(JOURNAL DE VOYAGE D'ERWIN DE BARY).

RAPPORT
ADRESSÉ À M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
PAR M. HENRI SCHIRMER,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique,
professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

C'est un nom peu connu en France que celui d'Erwin de Bary. Sa dépouille repose ignorée dans un coin de l'oasis de Ghât, et l'on ne songe guère à lire, dans la revue étrangère où elles ont été publiées jadis, ses notes de voyage, seule trace qui reste de son activité évanouie. Cependant son œuvre inachevée mérite mieux que cet oubli.

Erwin de Bary était parti de Tripoli en 1876 pour marcher sur les traces de deux des plus illustres voyageurs de ce siècle : Duveyrier et Barth. Il rêvait de pénétrer dans ce mystérieux pays des Touareg Hoggar, resté jusqu'alors vierge de toute exploration européenne, et qui forme en quelque sorte le faite du Sahara central. Il n'a point réussi, mais il reste de sa tentative, que nous allons brièvement rappeler ici, un Journal de route des plus utiles pour l'étude scientifique et politique d'une région devenue partie intégrante de la zone d'action coloniale de notre pays ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Ces lignes ont été écrites en 1896. Le journal d'E. de Bary, traduit et annoté, a été publié depuis sous le titre ci-dessus (Paris, Fischbacher, 1898).

Erwin de Bary s'était mis en route le 29 août 1876, avec la caravane d'un marchand tripolitein, Hadj-Moustapha-Sammit; lui-même se faisait passer pour un médecin militaire turc, et grâce à l'exiguité de son bagage, il espérait passer inaperçu. Il parvint en effet sans encombre, par la Hamada-el-Homra et le Nord du Fezzan, jusqu'à cette célèbre ville de Ghât qui sert d'emporium aux caravanes du Sahara central; mais là les difficultés commencèrent. Les Touareg Azdjer de Ghât étaient en guerre avec leurs voisins les Touareg Hoggar; tant que durerait cet état de choses, il fallait renoncer à l'espoir de visiter le territoire de cette confédération rivale. Erwin de Bary voulut du moins pénétrer dans l'Ouest aussi loin que le permettraient les circonstances. Accompagné d'un seul guerrier touareg, il escalada ce plateau de Tasili dont Bou-Derba et Duveyrier avaient longé jadis la base, et qui est comme le premier gradin du massif du Sahara central. Traversant d'Est en Ouest cette surface accidentée, où l'érosion a découpé des tables de roc dans les assises horizontales du grès sombre et creusé les oueds qui se transforment plus loin en tranchées de plus en plus profondes, le voyageur parvint jusqu'à l'oued Mihero, où il put vérifier ce fait de grande portée géologique : la présence de crocodiles vivants en plein désert du Sahara. Puis il revint rapidement en arrière, car d'heure en heure on s'attendait à voir paraître les Hoggar.

Le 11 novembre, nous retrouvons le jeune explorateur à Ghât : il avait échappé au danger avec un rare bonheur. Mais alors il semble que la chance l'abandonne. Son incognito a été percé à jour par les négociants et les pèlerins qui ont été en rapport avec les Européens de la côte, et plus d'une fois il surprend un sourire incrédule sur leurs lèvres, lorsqu'il est question de sa qualité de musulman. C'est en vain qu'il sème les cadeaux, qu'il prodigue ses médicaments et ses soins aux malades : il ne rencontre, sous les protestations de politesse, que froideur et refus de concours. Il voudrait obtenir son affiliation aux ordres de Mouley Taïeb et de Senousi, personne ne la lui facilite; on n'a pas d'argent à lui donner en échange de ses lettres de crédit; pour comble de malheur, il porte plainte contre deux jeunes gens qui l'ont appelé *kafir* (infidèle), et il se trouve que ce sont les propres frères du gouverneur!

Deux mois se passent dans cette situation équivoque et dange-

reuse, et la guerre entre Azdjer et Hoggar n'est pas près de finir. Voulant quitter Ghât à tout prix, le voyageur saisit l'occasion d'une caravane qui se rend dans l'Aïr; bien qu'il ne lui reste qu'une somme d'argent dérisoire, il va essayer de gagner soit Zinder, soit Agadès, pour aller à Tombouctou soit par les pays du Soudan, soit de préférence par les routes entièrement inconnues qui traversent le Sahara méridional. Ses efforts allaient être déjoués par la cupidité des Kel-Oui de l'Aïr. Le 20 février 1877, à Adjiro, dans l'Aïr septentrional, il reçoit la visite du *serki-n-touaoura* (consul des blancs), représentant du sultan d'Agadès, qui sous prétexte de percevoir le droit de passage dû par les caravanes, le dépouille de la partie la plus précieuse de son bagage. Le cheikh Hadj-Bilkhou fait rendre gorge au voleur, mais c'est pour mieux exploiter le voyageur à son profit. Il l'empêche de partir pour Agadès, et ne le renvoie à Ghât qu'après lui avoir soutiré presque tout son avoir.

Le 3 octobre 1877, Erwin de Bary rentrait dans cette ville de Ghât que neuf mois auparavant il avait quittée dans l'espoir de ne plus la revoir. Mais il n'avait pas perdu confiance: « Dans quinze à vingt jours, écrivait-il, le temps de recevoir l'argent, les instruments et les vivres que j'attends, et je repartirai avec la première caravane pour l'Aïr. Je suis encore en habit de voyage, et j'écris ces lignes en hâte, pour profiter du courrier qui part cette nuit. Ma santé est excellente. »

Moins de vingt-quatre heures après, Erwin de Bary était mort. Il avait achevé gaiement sa soirée chez le gouverneur, à causer avec ses connaissances. A six heures du matin, son serviteur voulut le réveiller, il le secoua de toutes ses forces sans pouvoir y parvenir: « La respiration, dit le rapport officiel du gouverneur, fonctionnait comme celle d'un homme qui dort profondément⁽¹⁾ ». Lorsqu'on revint le voir vers dix heures, son corps était déjà raide et froid.

Cette mort subite était-elle la suite des privations et des fatigues? Ou a-t-il succombé à l'absorption d'un narcotique, d'un de ces poisons rapportés de Tunis, et que certains notables de Ghât lui avaient montrés à lui-même? Erwin de Bary avait eu le malheur d'humilier involontairement le gouverneur de Ghât, en le forçant

(1) Rapport du kaimakam de Ghât, traduit en français et transmis par le consul d'Autriche-Hongrie à Tripoli (Compte rendu des séances de la Société de géographie de Berlin, 1877, p. 272).

à punir ses frères; faut-il croire à un ressentiment longuement dissimulé, qui se serait traduit par un crime, le jour où contre toute attente, le voyageur revint sain et sauf de sa périlleuse expédition dans l'Aïr? Les vengeances de ce genre sont trop dans les mœurs orientales pour qu'on puisse *a priori* écarter ce soupçon.

Disons cependant que l'ancien guide du voyageur, questionné à ce sujet par M. Fernand Foureau, a répondu qu'à son avis la mort avait été absolument naturelle; il ajoutait qu'à partir du moment où Erwin de Bary avait plongé son bras dans une source chaude, il avait toujours été malade. Mais que vaut cette opinion en présence de la dernière affirmation du voyageur?

Quoi qu'il en soit, les papiers d'Erwin de Bary n'ont pas subi le sort de ceux de Laing, de Mungo-Park, de Douls et de tant d'autres, dont l'Afrique garde le secret. Son carnet de route, fidèlement transmis à sa veuve par les soins de son drogman, Staoui, a été communiqué par elle à la Société de géographie de Berlin, qui l'a inséré dans son bulletin annuel ⁽¹⁾.

Ces notes sans suite, prises au jour le jour, eussent certainement gagné à être revues par l'auteur; il n'eût pas manqué d'y mettre un peu d'ordre et d'en éliminer des redites qui nuisent parfois à l'intérêt du récit. Cependant, telles qu'elles sont, elles n'en constituent pas moins un document précieux pour la géographie du Sahara central.

Erwin de Bary a été, il est bon de le rappeler, le seul Européen qui depuis Barth ait pénétré dans le pays d'Aïr; s'il n'a pas toute la science et la pénétration qui font de ce dernier un des plus grands voyageurs des temps modernes, il a du moins noté avec une conscience rare tout ce qui à un degré quelconque pouvait intéresser un explorateur ⁽²⁾; la direction de la marche, la nature du terrain, la montagne ou la dune qui se profile à l'horizon, la plante qu'on rencontre ou l'animal qui passe, la physionomie des indigènes et leur conversation, tout a été transcrit pour ainsi dire d'heure en

⁽¹⁾ Bulletin de la Société de géographie de Berlin, 1877, p. 161-199; 1878, p. 353-360; 1880, p. 54-80, 227-241, 315-422. — Compte rendu de la même Société, 1877, p. 241-251.

⁽²⁾ La valeur de ses observations a déjà été reconnue en France par M. le Dr. Hamy, qui dès 1883 priait M. le Dr. Dargaud de traduire pour la *Revue d'ethnographie* le rapport adressé par le voyageur à la Société de géographie de Leipzig sur les *Senams et tumuli de la chaîne de montagnes de la côte tripolitaine*.

heure, toutes les fois que l'auteur n'a pas été vaincu par la maladie. Il en est résulté une relation qu'on ne saurait comparer évidemment ni aux pages lumineuses et profondes qui font le charme de l'ouvrage de Barth, ni au tableau magistral que Duveyrier a fait du pays des Touareg du Nord; mais ce n'en est pas moins une source d'informations excellente. Parmi les relations de voyage qui ont eu le Sahara pour objet, je ne vois guère dans les derniers temps que les rapports de M. Fernand Foureau qui la dépassent par l'abondance de l'observation et la précision scientifique du détail.

Or ce n'est point seulement au point de vue géographique que nous avons avantage à connaître ces renseignements recueillis à Ghât et dans l'Aïr; il en est un certain nombre sur lesquels personne n'a encore appelé l'attention en France, et qui intéressent directement la politique coloniale de notre pays.

On sait que par la convention franco-anglaise du 10 août 1890, le Sahara situé au Nord de la ligne Barroua-Saï est devenu zone d'influence française. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur l'utilité d'un chemin de fer traussaharien, il ne saurait venir à l'idée de personne que la France doive se désintéresser de ce pays. Là est le refuge de tous les mécontents insurgés contre elle, Algériens dissidents ou Touareg des bords du Niger; là s'abritent, dans l'impunité de leurs solitudes, les meurtriers de la mission Flatters; là, soigneusement entretenu par les intrigues turques et marocaines, est le foyer des haines panislamiques et esclavagistes, et si nous n'y prenons garde, celui des insurrections à venir. Nous serons donc amenés par la force même des choses à faire au Sahara ce que la Russie a fait dans la steppe turkmène : jalonner de postes militaires les grandes routes de ce désert intercalé au milieu de notre empire colonial.

Or nulle ne mérite plus d'attirer notre attention que celle de l'Aïr, qui représente la ligne de communication la plus directe entre l'Algérie-Tunisie et le Bornou. L'étude de cette route était, on le sait, l'objet principal de la mission Flatters, et c'est le même but que, depuis plusieurs années, poursuit avec une héroïque persévérance M. Fernand Foureau. Mais les informations de la mission Flatters s'arrêtent au puits d'Inzelman-Tikhsin, par 25° 35' de latitude nord, sur le chemin direct d'Ouargla à Asiou, et M. Fou-

reau⁽¹⁾ n'a encore pu dépasser l'oued Mihero par 26° 25' de latitude nord. En attendant qu'il réussisse, c'est donc à Erwin de Bary qu'il faut demander les derniers renseignements authentiques que l'on possède sur cette partie du Sahara méridional.

I

RENSEIGNEMENTS D'ERWIN DE BARY SUR L'AÏR.

Ils sont de nature à modifier en plus d'un point l'opinion courante. Sur la foi de quelques mots mal interprétés de Barth, beaucoup de géographes avaient cru pouvoir dire que l'Aïr est un pays fertile, et en quelque sorte « le cap avancé du Soudan ». Il n'en est pas tout à fait ainsi. L'Aïr a une végétation saharienne; les espèces dont le voyageur cite les noms (*Maerua rigida*, *Acacia tortilis*, *Zizyphus Lotus*, *Salsadora Persica*, etc.) appartiennent pour la plupart à la flore désertique, et ne sont remarquables que par le développement qu'elles atteignent; il y aurait donc grande imprudence à croire que l'Aïr offre beaucoup de ressources. En juillet 1877, le pays était si pauvre que le cheikh Hadj-Bilkhoul déclarait ne pouvoir fournir à son hôte les vivres nécessaires pour le voyage, tant que la caravane des Kél-Ouï ne serait pas revenue du Soudan.

« Les habitants d'ici, écrit le voyageur à Adjiro à la date du 17 mai⁽²⁾, mangent les peaux de chèvre et de mouton; ils découpent la peau, après l'avoir débarrassée de ses poils, en minces lanières, qu'ils grillent légèrement au feu. Les os sont pulvérisés et mangés également. »

Toutefois cette misère tient encore plus à l'état d'insécurité du pays qu'à la pauvreté du sol. Le jour où les habitants n'auraient plus à craindre les razzias des tribus touareg voisines, le lit des oueds visités par la crue se couvrirait évidemment de cultures, tout comme les terres analogues des oueds qui descendent de l'Atlas.

⁽¹⁾ Depuis que ces lignes ont été écrites (1896), M. Foureau a pu organiser une grande expédition qui, munie de toutes les ressources que comporte la prudence humaine, était arrivée heureusement le 6 février 1899 à In-Azaoua, sur les confins nord du Sahara méridional. Le journal d'E. de Bary donne ainsi la mesure de notre connaissance au moment où la première mission scientifique française pénétra dans cette région.

⁽²⁾ Pour les citations qui vont suivre, voir l'Index de la traduction.

Les informations politiques ne sont pas moins intéressantes. Un suzerain, le sultan d'Agadès, simple jouet entre les mains des tribus nomades des alentours; un émir, En-Nour, habile à pressurer les caravanes, mais impuissant à protéger contre les razzias les habitants de son propre pays; des marabouts fanatiques qui réclamaient la mise à mort des infidèles; des cheikhs qui « au lieu de réprimer l'ardeur des pillards, n'y voyaient qu'une occasion de s'approprier le produit de leurs rapines », telle était la description peu engageante que Barth et Richardson avaient faite en 1855 des conditions politiques de l'Aïr⁽¹⁾. Cette situation était-elle permanente ou passagère? C'est ce que la deuxième expérience, tentée par de Bary, a permis de savoir.

A vingt-deux ans de distance, la situation n'a pas changé. « Bien que les Touareg Kel-Geress et Kel-Ouï aient pour suzerain commun le sultan d'Agadès, ils sont toujours en guerre, et ne font une courte trêve que lorsque leurs intérêts commerciaux l'exigent. Alors les Kel-Ouï apportent le sel de Bilma à Agadès, et prennent en échange aux Kel-Geress les produits du Soudan. » Le sultan d'Agadès ne gouverne pas; sa seule occupation consiste à lever une taxe sur les caravanes. Encore les gens de l'Aïr sont-ils exempts de redevances. Chaque cheikh règle à sa guise les affaires de sa tribu. Il y a un émir des Kel-Ouï, mais comme il arrive souvent chez ces peuplades berbères, un autre chef est plus obéi, parce qu'il est redouté davantage. Il faut voir dans le journal d'Erwin de Bary la rapacité brutale de ce cheikh, et l'exaspération grandissante du voyageur retenu malgré lui à Adjiro, dépouillé lentement de son argent et de sa pacotille, et finalement réduit à cet état de désespoir qui lui donnait la tentation de se loger une balle dans la tête, après en avoir au préalable envoyé une autre à son persécuteur!

Pendant ce temps, le pays est continuellement visité par les razzias. En mars, toute la population d'Adjiro s'est réfugiée dans la montagne, parce qu'on annonçait l'approche des Aouélimiden. En mai, ce sont des ennemis venus du fin fond du désert, les Berabich, qui fondent sur l'ouâdi Telak; mais ils sont battus, de sorte que sept hommes seulement en réchappent. Le 26 mai, les Touareg Kel-Geress s'avancent dans l'Aïr jusqu'à Afasas, où ils enlèvent

⁽¹⁾ Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. I^{er}, p. 557. Richardson, *Narrative of a mission to Central Africa*, t. I^{er}, p. 289-291.

trente esclaves et du bétail. A l'annonce de cette incursion, les gens d'Adjiro se retirent une seconde fois sur les hauteurs du Baghsen.

« La situation, dit en résumé le voyageur, est tout aussi défavorable aux explorations ici que dans le Nord. . . Je n'ai pu m'en tirer que grâce à ma qualité supposée de mahométan; un chrétien ne passerait pas en ce moment. Je n'ai pu prendre de notes qu'à la dérobée, avec de grands risques. J'ai dû abandonner ma tente, qui trahissait l'Européen et, en me faisant passer pour un homme riche, rendait les Touareg d'autant plus avides. »

Ainsi, en 1877, l'insécurité était encore plus grande, et le pays encore plus hostile aux chrétiens qu'au temps de Barth. Cette hostilité, soit dit en passant, n'avait pas le seul fanatisme pour cause : les chefs Kél-Oui, dit Richardson, sont les plus grands marchands d'esclaves du Sahara ⁽¹⁾.

II

RENSEIGNEMENTS D'ERWIN DE BARY SUR LA SITUATION POLITIQUE CHEZ LES TOUAREG DU NORD.

Le rapport d'Erwin de Bary n'est pas moins intéressant à consulter en ce qui concerne l'organisation des Touareg du Nord. Sur ce point, les voyageurs qui l'avaient précédé n'étaient point d'accord. L'un, Richardson, nous avait montré « un assemblage de chefs divisés par les rivalités les plus violentes, les gens du commun soutenant leurs patrons respectifs, leurs chefs de clan, au sens féodal du mot. . . Ce qu'il y a de pire, dit-il encore, pour les voyageurs qui traversent ce pays, c'est que les chefs n'ont pas d'autorité suffisante sur les tribus, des actes desquelles ils ne peuvent toujours répondre. Un jour vous avez affaire à l'élite des Touareg, et le lendemain à une vraie bande de brigands ». L'autre, Henri Duveyrier, venu à Ghât en 1861, avait fait de cette confédération touareg un tableau bien plus flatteur. Il avait eu la fortune de prendre pour guide un marabout également remarquable par son intelligence et ses qualités de cœur; ce marabout l'avait conduit auprès d'un émir ou *amghar* puissant et redouté, qui l'avait accueilli avec bienveillance, et l'avait protégé contre les insultes de la population fanatique de Ghât. Duveyrier en avait conçu une haute opinion de ces hommes

⁽¹⁾ *Narrative of a mission to Central Africa*, t. II, p. 72.

qui lui rappelaient par certains côtés nos chevaliers du moyen âge; il avait signalé à l'attention de l'Europe cette confédération des Touareg Azdjer, « l'ordre qui y règne, le caractère éclairé, conciliateur des hommes qui la dirigent »; il voyait en eux des auxiliaires précieux pour le développement du commerce entre l'Algérie et le Soudan.

L'impression produite par son livre avait été telle, que l'année suivante le gouvernement général de l'Algérie avait envoyé à Ghadamès une mission officielle conclure avec l'émir Ikhenoukhen un traité d'amitié pour la protection éventuelle des caravanes françaises.

Seulement, deux événements douloureux étaient venus depuis ébranler cette confiance. En 1870, une voyageuse hollandaise, M^{lle} Tinné, qui se rendait de Mourzouk à Ghât pour rendre visite à l'émir, avait été massacrée sous les yeux mêmes de l'escorte que celui-ci lui avait envoyée; bien que les Turcs, peu soucieux d'avoir à sévir contre les Touareg Azdjer, eussent essayé de faire croire que le traître était un étranger, un Hoggar, il résultait clairement de l'enquête faite à Mourzouk par Nachtigal qu'il fallait accuser un Azdjer, un proche parent de l'émir, et Duveyrier lui-même avait enregistré avec tristesse cette odieuse violation de la parole donnée ⁽¹⁾.

D'autre part, un voyageur français, Dournaux-Dupéré, avait recueilli en 1874 des informations inquiétantes sur les dissensions politiques des Azdjer. Une partie des tribus, écrivait-il, est en guerre ouverte avec l'émir et fait cause commune avec les Hoggar. Dournaux lui-même avait été à Ghadamès l'objet des menaces de ces ennemis d'Ikhenoukhen; il partit quand même, confiant dans le traité de Ghadamès, et persuadé que, quelles que fussent leurs discordes civiles « les Touareg n'iraient pas jusqu'à s'en prendre à un Français ». Quelques jours plus tard, il était assassiné avec la complicité de ses guides par une bande de rôdeurs dans le désert.

Ainsi, au lieu de l'ordre et de la sécurité promis par Duveyrier, on avait retrouvé par deux fois cette situation anarchique dont Richardson avait signalé les dangers. Cette situation était-elle la règle ou l'exception? Les assassinats en question n'étaient-ils que deux accidents déplorables, et les caravanes françaises pouvaient-elles néanmoins se fier au traité de Ghadamès? ou fallait-il renoncer à

(1) Voir l'Afrique nécrologique, *Bulletin de la Société de géographie*, 1874, t. II.

l'idée d'assurer des relations commerciales avec la seule garantie d'un pouvoir stable et régulier chez les Azdjer?

C'est à ce moment, en 1876, entre la tentative de Dournaux-Dupéré et celle de Flatters, que se place le séjour d'Erwin de Bary à Ghât, et ses informations vont prendre pour nous d'autant plus d'importance qu'il converse familièrement avec les Touareg, de musulman à musulman.

Il trouve le pays profondément troublé. La guerre civile signalée par Dournaux-Dupéré dure encore, et la plus grande partie de la tribu des Imanghasaten fait cause commune avec les Hoggar. Dans les rencontres, le parti de l'émir Ikhenoukhen a eu en général le dessous. Fait grave : les Turcs ont profité, pour mettre la main sur Ghât, de ce que l'émir aux abois leur a demandé d'envoyer les Arabes du Fezzân à son secours. Maintenant, une garnison turque occupe l'antique place de commerce, à la grande colère des Touareg, qui jurent de ne point payer d'impôt.

Ikhenoukhen vieilli n'a plus la même autorité que jadis. « Depuis qu'il a reçu le burnous d'investiture des mains des Turcs, son influence a bien décliné; seul le kaïmakam de Ghât le traite en émir des Azdjer. Toutes les fois qu'étant avec des Imanghasaten je leur parlais de lui comme de leur chef suprême, je soulevais des rires ironiques; ils n'avaient que leur cheikh, répondaient-ils. » L'émir a d'ailleurs perdu dans cette guerre une grande partie de ses gens et de ses troupeaux, et il ne commande plus en maître, même dans sa propre tribu. A côté de lui agissent des personnalités rivales, telles que ce Hadj-bou-Bekr, qui avait assisté impassible au meurtre de M^{lle} Tiuné.

Le journal d'Erwin de Bary ne laisse aucun doute sur l'identité réelle de ce personnage. Quoi qu'on en ait dit dans un ouvrage récent ⁽¹⁾, où d'ailleurs on prête à Duveyrier une opinion qui n'est pas la sienne, El-Hadj-bou-Bekr, appelé aussi Hadj-ech-Cheikh (le cheikh pèlerin), était bien un des chefs de la tribu des Oraghen, et un proche parent de l'émir : le voyageur l'a vu, lui a parlé, et a même été l'objet de ses menaces; le meurtrier se promenait librement dans Ghât, et ce crime n'avait pas nui le moins du monde à sa réputation. « Le cheikh Bou-Bekr est en ce moment le chef le

(1) Vuillot, *L'exploration du Sahara*, p. 111-112.

plus influent des Oraghen; son forfait ne lui a fait aucun tort dans l'esprit de sa tribu... Quant à ce qu'on en pense à Mourzouk, il suffit de rappeler qu'Ali-ben-Mohamed n'a fait aucune façon pour recevoir Bou-Bekr chez lui. Il est vrai qu'Ikhenoukhen, lorsqu'il apprit le meurtre, fut en colère, parce qu'il prévoyait l'effet de cette nouvelle sur les Français, à l'opinion desquels il attachait de l'importance; mais Bou-Bekr le réduisit bientôt au silence, en lui donnant un des fusils qui avaient appartenu aux deux matelots hollandais. Et la question fut ainsi enterrée.»

Quant aux Hoggar, ils se sont fortifiés aux dépens des Azdjer, mais ils ne paraissent pas beaucoup plus unis que leurs rivaux. « Depuis la mort de l'émir Hadj-Ahmed, toute trace d'organisation et de sécurité a disparu. » Le chef de la tribu des Taitoq, Sidi-eg-Guerradji, tient en échec l'émir Ahitaghel, trop faible pour se faire obéir. « De tous côtés, dit le voyageur, on rencontre dans ce pays des hordes de la pire espèce... »

L'impression d'Erwin de Bary se rapproche donc beaucoup de celle de Richardson : « Des traités conclus avec des gens comme les Touareg sont à mon avis absolument sans valeur. Sans doute, on trouvera les chefs disposés à conclure des contrats de ce genre et à recevoir par la même occasion des présents considérables, mais personne ne se croit lié par la signature du cheikh, pas plus que les Touareg ne se croient sujets du sultan parce que Ikhenoukhen s'est soumis aux Turcs. Chez les Touareg il n'y a qu'une loi : celle du plus fort. Tant qu'un chef est redouté, on respecte ses ordres; mais que son bras faiblisse, qu'il voie diminuer le nombre de ses hommes ou de ses troupeaux, et c'en est fait de son autorité. Des traités conclus avec des régents aussi éphémères ne sont certes pas propres à assurer des relations commerciales. Sans compter ce fait sur lequel je ne saurais trop insister : les Touareg, tout comme les autres habitants du Sahara, ne se croient pas tenus de respecter la parole donnée à un *kafr*. »

Si l'on considère que ces lignes ont été écrites en 1877, trois ans avant la mission Flatters, par un savant venu au Sahara sans aucune arrière-pensée commerciale ou politique, et dont la sincérité ne saurait être mise en doute, l'on ne peut assez déplorer que le colonel Flatters n'ait pas connu ce rapport capital de son prédécesseur. Il n'eût peut-être pas convoqué, pour leur demander passage,

ces Imanghasat en hostiles qui ont empêché la première mission de parvenir jusqu'à l'émir; il ne se fût pas risqué ensuite avec une escorte insuffisante sur cette route d'Amadghor hantée par des hordes de la pire espèce et n'eût pas confié sa vie et celle de ses compagnons à la parole d'un chef hoggar!

Aujourd'hui encore, en dépit de nouvelles et douloureuses expériences, des publicistes persistent à nous vanter la pénétration pacifique et l'alliance des Touareg Azdjer. A les en croire, nous avons méconnu leur loyale fidélité à la France, et si nos caravanes ne circulent pas encore de l'Algérie au Soudan sous leur égide, c'est que nous n'avons pas su le vouloir. « Leurs sentiments n'ont pas changé; ils sont toujours là, attendant nos caravanes, autorisant nos commerçants à établir chez eux des bordj commerciaux⁽¹⁾. . . »

A ces illusions, M. Fernand Foureau a opposé l'histoire de ses tentatives de pénétration en 1893 et 1894, qui démontre ce qu'il faut penser de la loyauté des Touareg Azdjer et de la soi-disant autorité souveraine de leur chef actuel. « Chaque chef subalterne, chaque principicule, dit-il, chaque noble même a la prétention de commander sur tous les points où il a planté sa tente ou envoyé ses troupes au pâturage. . . Ce serait une grave erreur de croire que le mot de *confédération* des Azdjer, mot créé par nous au surplus, puisse être un instant pris dans son sens français. Les diverses fractions réunies sous ce nom sont fort loin d'avoir la cohésion d'une nation européenne. Ce sont bien plutôt des hordes indisciplinées, qui ne reconnaissent pas de chef unique, qui n'agissent en commun que dans des cas exceptionnels, devant un grand péril, une menace directe à leur indépendance⁽²⁾. . . »

Le rapport d'Erwin de Bary, si remarquablement conforme, donne à ces conclusions leur véritable portée. En nous prouvant que la situation signalée par M. Foureau n'est pas nouvelle, qu'elle

(1) Vuillot, *L'exploration du Sahara*, p. 91.

(2) Foureau, *Rapport sur ma mission au Sahara, octobre 1893-mars 1894*, p. 208. — Dans ses explorations ultérieures, M. Foureau n'a eu que trop de raisons de confirmer cette manière de voir. « Je suis persuadé, écrit-il, que l'on ne peut avoir aucune confiance dans la parole des Touareg Azdjer. . . » De plus, il a eu l'occasion de préciser en 1897 la portée exacte du traité de Ghadamès : les droits de passage qu'il a dû verser sont revenus au fils d'Ikhenoukhen, bien qu'il ne fût pas, comme son père, l'émir des Azdjer — preuve que la convention de Gha-

s'est déjà présentée en 1876-1877, et auparavant en 1855 et en 1848, en faisant d'autre part la pleine lumière sur les circonstances de la mort de Dournaux-Dupéré et de M^{lle} Tinné, ce rapport nous fournit la preuve *qu'en temps ordinaire il n'existe pas de pouvoir régulier chez les Azdjer*, que la parole d'un chef l'engage tout au plus lui-même, et qu'il n'y a pas de *nation* touareg avec laquelle on puisse traiter.

Mais un simple résumé est impuissant à rendre l'impression du texte lui-même, et c'est ce qui nous détermine à en mettre la traduction sous les yeux du public français. Il y verra, pris sur le vif, ces guerriers touareg au sujet desquels tant d'histoires fantaisistes ont été racontées en France; et ce simple récit de la vie de Ghât, des conversations et des mille petits incidents de chaque jour, fera ressortir, mieux qu'aucun portrait ne pourrait le faire, ce singulier mélange d'allures martiales et de rouerie diplomatique, de mendicité éhontée et de gueuserie fière, de farouche indépendance, de trahison et parfois de religion sincère, qui fait de ces Touareg une des peuplades tout à la fois les plus curieuses et les moins dignes de confiance de notre empire colonial.

damès est envisagée par ces nomades non comme un traité conclu avec un chef d'État, mais comme une convention de patronage personnel, particulière à la famille d'Ikhenoukhen. Quant à la sécurité qu'elle procure vis-à-vis des autres Azdjer, M. Foureau reste absolument sceptique : s'il est revenu sauf, dit-il, c'est uniquement parce que les Touareg ne se souciaient pas d'attaquer sa petite escorte de la tribu des Chambba, «qui ne laissent jamais impuni le massacre du plus petit des leurs.» (*Mon neuvième voyage au Sahara*, Paris, 1898, p. 76, 122.)

ÉTUDE SUR LES INDIGÈNES DU BAOULÉ,

PAR M. DU PATY DE CLAM ⁽¹⁾,

Correspondant du Ministère à San Pedro (Côte d'Ivoire).

D'après le savant professeur Paul Broca, la faculté du langage articulé, chez l'être vivant, dépend de l'état de perfection de son cerveau. C'est ainsi que nos autres facultés, nos autres actions existent au moins à l'état rudimentaire chez les animaux, mais, quoique ceux-ci aient certainement des idées et quoiqu'ils sachent se les communiquer par un véritable langage, le langage articulé est au-dessus de leur portée.

Ceci est si vrai que c'est à la suite seulement d'une éducation continue et presque pénible que, dans la race blanche (chez qui cependant cette faculté s'est affinée à l'extrême), l'enfant arrive au langage articulé; on voit des idiots demeurer dans l'état d'enfance et ne pouvoir apprendre aucune langue. Ajoutons qu'une expression vulgaire vient à l'appui de mon observation. « Être tombé en enfance » est pour tout le monde synonyme de perte de l'intelligence !

Ceci posé, il est hors de doute qu'une race comme la race noire, ne possédant qu'un très petit nombre d'articulations vocales à son service, sera intellectuellement inférieure à une autre, à la race blanche par exemple, dont le langage articulé sera plus riche.

Or comme, d'après Broca, le développement de la faculté de ce langage dépend essentiellement de l'état de perfection du cerveau,

⁽¹⁾ Les observations faites et les idées émises dans cette étude sont *absolument personnelles*.

nous concluons donc à l'infériorité positive du cerveau des nègres par rapport au nôtre.

Chez les Baoulés (du moins ceux de la région de Kouadiokou-fikrou, race au milieu de laquelle j'ai vécu près de deux ans), cette infériorité se manifeste dans maintes circonstances de la vie courante dont plusieurs m'ont paru d'autant plus intéressantes à étudier qu'on y relève de curieuses anomalies permettant d'assigner aux Baoulés un rang un peu plus élevé parmi les noirs.

Comme causes de l'infériorité de ces derniers, je citerai entre autres pour mémoire l'ivrognerie et une dégénérescence physique dans l'œuvre de la génération. Ces causes sont trop connues pour que je m'y arrête.

On sait combien les races inférieures aiment le clinquant, les objets brillants. Boutons de métal, boîtes de fer-blanc, etc., ont à leurs yeux une grande valeur. En outre les noirs sont en général très amateurs des étoffes aux couleurs voyantes, aux tons criards. Or, chez les Baoulés, si les objets métalliques même les plus petits sont très recherchés, il n'en est pas de même pour les étoffes. Le heurt des couleurs leur déplaît. Ce qu'ils aiment ce sont les tons bleu foncé soit unis soit mélangés de blanc, le rouge mêlé de noir et de blanc, les étoffes dites « algériennes » où les tons s'harmonisent, ou alors le blanc complètement uni. Cette sobriété de couleurs se retrouve dans leurs bijoux. Le blanc et le bleu sont les tons préférés pour les colliers unis. Mais, dès qu'il y a mélange de perles, ce sont les petites d'un bleu foncé qui, formant le fond du collier, s'entremêlent de quelques perles rouges. Rarement le collier rouge uni sera employé; le ton est trop cru. Les perles vertes ou jaunes s'emploient rarement seules; on les entremêle de perles d'un ton plus clair. On s'en sert cependant seules, ainsi que des noires, comme bracelets de genoux ou de chevilles. Rien que cet emploi indique le degré d'infériorité où on les range.

Ce rejet voulu de heurt dans les couleurs est d'autant plus caractéristique que le Baoulé n'en connaît que quatre : le blanc (*foufoué*), le noir (*blé*), le rouge (*kokré*), le jaune (*fi*). Toutes les autres rentrent dans ces catégories. Le bleu, le vert, le violet, le mauve sont *blé*; l'orange est tantôt *fi*, tantôt *kokré*. Quant aux degrés dans chaque couleur, cela n'existe pas chez ces indigènes. Rien d'étonnant à cela, car cette gamme de tons, dont la connaissance est certes innée chez l'homme blanc, ne lui devient cependant fa-

mière que par une éducation spéciale, donc par le développement de son intelligence.

Il serait possible certainement de faire apprécier ces différences au noir, mais il ne pourra les exprimer qu'en français, car son idiome manque de mots pour rendre cette sensation de variations dans les tons qui lui est actuellement inconnue.

Ceci m'amène à dire quelques mots de l'idiome baoulé. Il est loin d'être riche, en sons clairs et nets surtout. Les interversions du G dur et du D y sont fréquentes; l'L et l'R s'y emploient indifféremment. Le son POU s'y remplace facilement par KP. La diphthongue OU se substitue souvent au son O doux et le IN devient facilement Ê ou A Ê car leur habitude de parler du nez défigure les sons. L'E muet, si fréquent en français, ne peut être exprimé par eux que par I-OU-O-EU. Bien que possédant le son U et ceux de ON-IN, l'agglutinement de certains sons, plus faciles à prononcer, reste lettre morte pour eux. *Agréable* devient *agraoua-aguéabo*, *cheveu égale choé*, etc.

Ce n'est donc que par une gymnastique longue et *persistante* des sons que l'on arriverait à apprendre au Baoulé notre langage articulé.

J'emploie à dessein le mot « persistant ». En effet, une des particularités du Baoulé c'est l'absence générale de mémoire.

Il n'a pas cette mémoire qui, par un coup d'œil ou un son, frappe le cerveau et y imprime l'objet, le fait ou la parole.

Ils peuvent y demeurer enfouis, ignorés, à l'état latent, pendant plus ou moins longtemps, mais on peut être sûr qu'à un moment donné la mémoire se réveillera et qu'on se rappellera. Rien de cela chez l'indigène du Baoulé. Les soins usuels journaliers d'un ménage doivent leur être pendant longtemps indiqués à nouveau chaque jour, sinon plusieurs seront négligés. Un Baoulé fera dix fois une route, sans savoir à la dernière plus qu'à la première le nom de tel cours d'eau cotoyé ou de tel rocher remarquable rencontré. Il passe indifférent et... c'est tout!

Deux cours d'eau coulant en sens contraire et l'un vers l'autre ne forment souvent pour lui qu'une rivière unique! Lui demande-t-on en saison sèche dans quel sens se déverse l'eau à l'époque pluvieuse, il indiquera très souvent le côté de la source! L'important pour lui dans un cours d'eau, c'est le fourré à travers lequel coule celui-là et où des pièges à gibier peuvent être tendus. La question

du poisson aux hautes eaux l'intéresse aussi. Mais le reste, il le néglige, son intérêt direct n'étant pas en jeu.

Pour faire le vin de palme, les indigènes tuent toujours l'arbre d'où ils l'extraient. Ayant remarqué que certains palmiers (*mieux* incisés) repoussaient, je leur en fis l'observation et essayai de leur faire comprendre l'avantage de la méthode arabe qui ne tue pas l'arbre et permet, au bout de cinq ans, d'en retirer de nouveau la liqueur enivrante. Ils n'ont pas compris. Pour eux, si l'arbre a repoussé, c'est qu'il avait été *mal* incisé ! Il y a d'ailleurs « encore » actuellement tant d'arbres « à vin », qu'ils ne peuvent prévoir le moment où cette ressource devra leur manquer. Aussi l'attention réclamée pour une opération faite convenablement est-elle pour eux une fatigue intellectuelle non compensée par un avantage immédiat.

Au contraire, que son intérêt soit en jeu, qu'un événement d'importance générale ou particulière survienne, l'intelligence s'en empare et la mémoire le conserve. C'est pour cela que les femmes ou les esclaves, chargés d'aller chercher l'eau et le bois ou de porter en route des charges toujours lourdes, connaissent mieux le pays ; on peut en obtenir des renseignements assez précis.

C'est pour la même raison que la rancune des noirs est si tenace et se transmet de génération en génération.

Ici nous rencontrons encore une espèce d'anomalie. Les Baoulés connaissent très bien les jours de la semaine qui ont chacun un nom spécial ⁽¹⁾, mais ils ne s'occupent ni des mois ni des années. Cependant quand ils ont besoin de se rappeler à longue échéance un fait saillant (comme l'anniversaire du décès d'un proche parent), ils comptent par lune en faisant une encoche dans un morceau de bois à chaque lune nouvelle. 10 lunes forment la période d'anniversaire qui peut être appelée « année ».

S'ils se souviennent très bien des jours de la semaine c'est que, dans ce court espace de temps, leur mémoire est très souvent mise en jeu par des faits forcément saillants.

En premier lieu, le jour de naissance de chacun est « fétiche » c'est-à-dire « saint », exempt de tout travail. Bien mieux, fréquem-

(1) Lundi = *Kissié*... Mardi = *Güéré*... Mercredi = *Monan*... Jeudi = *Ah'oué*... Vendredi = *Ya*... Samedi = *Foué*... Dimanche = *Moné*...

ment l'homme ou la femme porte un nom correspondant au jour de sa naissance ⁽¹⁾.

En outre, le jour anniversaire de la mort du père est fétiche.

Enfin les jours de la semaine sont plus ou moins bons pour la culture. Exemple : *dimanche*, *mardi*, *jeudi*, sont réputés bons. Le *lundi*, on fait du vin de palme, mais on n'en vend pas. Le *mercredi*, on ne doit pas se livrer aux travaux de la terre et le *vendredi*, on ne doit ni cultiver ni faire de vin de palme.

Tous ces jours fériés sont bien appropriés à l'indolence native des noirs, l'entretiennent, la développent même au point qu'elle forme le fond de la vie. Leur mot le plus fréquent est *bété*... attends ! En outre le matin on ne peut guère parler affaire avant 8 ou 9 heures et, dès que la chaleur est venue, tout entretien est interrompu pour être renvoyé à l'après-midi vers 4 heures sinon 5.

Ajoutons à cela que la politesse a ses exigences. Si un étranger survient pendant que l'on cause, on doit s'interrompre pour lui demander des nouvelles des siens, de son voyage, etc., même s'il n'a rien de particulier à dire à ceux avec lesquels l'on parle. Lui, de son côté, pose les mêmes questions. On voit donc que tout concourt à développer chez les Baoulés le mépris du temps, c'est-à-dire leur indolence naturelle, tant physique qu'intellectuelle. Aussi sont-ils longs à comprendre ce que l'on désire et à prendre une décision. La rapidité de nos actes, produite par la rapidité de compréhension de notre intelligence, est pour eux lettre morte. Je dirai plus, une telle rapidité serait pour eux une fatigue, mieux une souffrance.

Une des conséquences de cette indolence, de cette infériorité intellectuelle, c'est la routine. Le Baoulé est très routinier. Des étrangers (établis chez lui) ont introduit certaines cultures (telles

⁽¹⁾ Voici ces noms :

JOURS DE LA SEMAINE.	NOMS D'HOMMES.	NOMS DE FEMMES.
Lundi....	<i>Kissié.</i>	<i>Akissi.</i>
Mardi....	<i>Güéré.</i>	<i>Agüa.</i>
Mercredi..	<i>Monan.</i>	<i>Amra.</i>
Jeudi.....	<i>Ah'oué.</i>	<i>Akoua.</i>
Vendredi ..	<i>Ya.</i>	<i>Aya.</i>
Samedi....	<i>Foué.</i>	<i>Afoué.</i>
Dimanche..	<i>Moné.</i>	<i>Amoui.</i>

que le riz et le mil) courantes dans leur pays d'origine, mais inconnues ici. Les Baoulés en ont constaté le résultat, ont vu que c'était une ressource alimentaire précieuse, presque sans aléa... mais n'en ont pas fait faire. Il faudrait apprendre et par suite comprendre; cet effort intellectuel les fatigue et d'ailleurs leurs pères n'avaient pas ce produit, donc inutile de se donner de la peine pour en développer la culture!

En outre, bien que vivant côte à côte avec d'autres races parlant un langage différent, ils n'arrivent que rarement à apprendre celui-ci.

La principale conséquence de cet état de choses (d'autres diraient «une des causes»), c'est la simplicité de la religion. Rien de moins compliqué en effet que le système religieux des Baoulés de Kouadiokofikrou. Bien que complètement *monothéiste*, il est approprié à ces cerveaux inférieurs.

A l'origine, *Niamé* — Dieu — fit sortir de terre un couple libre et un couple esclave. Ce fut la souche de l'humanité. Nés à l'Est du fleuve Comoë, ces couples se développèrent peu à peu et peuplèrent le pays. Mais, avec l'homme, Dieu créa les esprits bons et mauvais. Ceux-ci, *baï-foués*, ne cherchent qu'à faire du mal au genre humain. C'est à eux que l'on doit les maladies, les mauvaises récoltes, les accidents de toutes sortes et la mort. Tout effort pour trouver la cause de tel ou tel fait est donc inutile⁽¹⁾. L'homme ce-

(1) En voici un exemple frappant : On trouve de temps en temps, dans des fourrés, d'anciennes sépultures d'une antiquité très grande, en général antérieures à la venue de la race actuelle dans le pays⁽²⁾. Dans ces tombes sont naturellement des bijoux, des perles, etc., puisque c'est encore l'habitude du pays d'en placer à côté du cadavre. Ne se rendant pas compte de l'ancienneté de leur race dans la région et encore moins de la possibilité d'existence d'une race antérieure à la leur, les Baoulés attribuent ces dépôts aux génies. Des légendes se sont formées dont voici celle d'un dépôt situé dans un fourré près du village de *Kouamnan-Kokré-Krou* chez les Atoutous (Baoulé). On verra que l'affectation ancienne de l'endroit a été respectée par la fable. «Des hommes habitant le Ciel avaient l'habitude de descendre leurs morts dans ce fourré au moyen d'une chaîne en fer et de les y enterrer. L'ensevelissement terminé, ils remontaient au Ciel grâce à la chaîne. Un jour, les gens de Kouamnan-Kokré-Krou voulurent surprendre ces hommes surna-

(2) Par des perles trouvées dans ces tombes et examinées au Muséum de Paris, il semble que le Baoulé ait été peuplé autrefois par une émigration d'origine égyptienne venue probablement de l'antique Djenné (près Ségou-Sikoro), car les perles de ce genre dites «pierres d'Égri» ne se retrouvent que dans les très vieilles sépultures d'Égypte.

pendant cherche, uniquement par peur, à annihiler cette influence néfaste. De là les fétiches protecteurs qui sont, non pas des *dieux* comme on l'a cru longtemps, mais de simples intermédiaires avec *Niamé*, dieu unique, revêtus par lui d'une partie de sa puissance.

Dans le village, qui a pour origine la famille, le fétiche est en général une statuette en bois, véritable statue d'un saint qui serait chargé de détourner de l'agglomération les maux que les mauvais esprits pourraient déchaîner sur la collectivité. Les bijoux, dont on les couvre, et les offrandes qu'on leur fait forment d'autant plus le pendant de ce que l'on voit pratiqué dans les religions chrétienne ou musulmane que ce « saint municipal » consiste quelquefois en une pierre comme on en trouve en Bretagne et à la Mecque.

Dans le village, chaque groupe individuel a son fétiche particulier pour les personnes, la case, les cultures, etc. C'est en général une réunion d'ossements d'animaux divers, véritables reliques qu'on se transmet d'aîné en aîné. Chez certains c'est un morceau de fer.

Mais les mauvais génies ne peuvent agir d'eux-mêmes. Il faut que leur intervention soit provoquée par un tiers. De là la méfiance, le mensonge, la peine du talion collective qui forment le fonds des mœurs des Baoulés. De là l'envoi mutuel de mauvais fétiches d'où sortent quelquefois des combats sanglants. De là la croyance qu'un homme ne peut mourir que par suite du désir d'un autre : c'est alors le cadavre qui en général désigne son meurtrier!!!... et rares sont les réclamations contre ce jugement d'outre-tombe!!! Autrefois la mise à mort sans retard de ce dernier était *toujours* la conséquence de cette résurrection momentanée ⁽¹⁾. Actuellement, la famille du défunt se contente quelquefois d'une « forte » indemnité.

turels dans leur travail, mais ils furent aperçus. Les génies remontèrent au Ciel; mais, dans leur précipitation, la chatne se cassa et les Atoutous s'emparèrent de la partie qui tomba sur terre. Ils l'ont encore et exploitent les richesses trouvées dans les tombes. Depuis cette époque, les génies cessèrent de donner la sépulture à leurs morts en cet endroit et oncques jamais ne les revit!»

⁽¹⁾ Porté sur les épaules de quatre hommes à travers le village, le cadavre, arrivé devant le coupable (?), appuie d'un tel poids sur les épaules des porteurs de devant que ceux-ci tombent à genou! Combien de haines trouvent ainsi leur vengeance?

Le contraire a lieu si le « meurtrier » peut prouver (au cas où il aurait réellement fait un fétiche dans le but d'amener la mort de son ennemi) que le défunt lui avait causé de son vivant un dommage quelconque sans l'en avoir indemnisé. Celui-ci est alors puni après sa mort. Au lieu de retrouver dans l'autre monde ses parents, ses amis, ses serviteurs (ce qui arrive pour les morts ayant réparé tout dommage causé de leur vivant), le défunt vit éternellement tout seul sans qu'aucun des siens puisse venir dorénavant partager avec lui la vie éternelle!...

Avant de conclure, je crois devoir dire deux mots de la langue baoulé, car elle présente de nombreuses anomalies. Si l'on peut y relever une espèce de syntaxe, la richesse des expressions y est sans conteste restreinte. Une seule expression sert souvent à désigner toute une série d'objets différents, mais de même catégorie. Aussi les circonlocutions sont-elles nécessaires pour bien faire comprendre au Baoulé l'objet précis dont on veut lui parler. « Canne » par exemple est, en français, un mot définissant un objet précis. En baoulé, le mot *baka* signifie aussi bien arbre que bois, bâton, etc. On devra donc spécifier le bâton en ajoutant quelque chose signifiant « qui sert à marcher ». Pour les sièges, les vêtements, les étoffes, c'est la même chose. Pour les perles, au contraire, ils ont des distinctions multiples.

De tout ce qui précède, je puis donc conclure en répétant ce que j'ai dit au commencement de ce travail : « L'infériorité intellectuelle est manifeste chez les noirs du Baoulé, mais il s'y mêle de si curieuses exceptions qu'on peut leur assigner un rang un peu plus élevé parmi les noirs. »

Cette situation peut-elle être améliorée ? Comment pourrait-on obtenir ce résultat ? Il est certain que si, dès à présent, le Baoulé présente des signes de supériorité intellectuelle sur les autres indigènes, on peut, à mon avis, avec de la patience, arriver à développer cette tendance.

En voici un exemple. Dans la même région et côte à côte, vit une autre race de noirs. Ce sont les Mandé-Dioulas. Chez nombre d'hommes libres parmi ceux-ci, l'intelligence s'est éveillée, s'est développée et est arrivée presque à acquérir la rapidité de compréhension qui distingue la race blanche. Très nombreux sont les Dioulas qui parlent le baoulé et beaucoup sont arrivés à s'exprimer

un peu en français. Or il est indéniable que leur supériorité intellectuelle existe. Ce noir a su s'assimiler des cultures et des industries. Il a une faculté nécessaire dans bien des circonstances : il voit les choses et sait en juger le pour ou le contre.

La raison de cette supériorité doit se chercher dans le commerce et la religion instructive.

Le Dioula est *commerçant* dans l'âme. C'est un commis voyageur de premier ordre. Presque tous les forgerons de la région soit fixes soit ambulants sont dioulas. Cette profession est même très relevée et beaucoup de ses membres sont lettrés en arabe ⁽¹⁾. Voyageant beaucoup, fréquentant les factoreries, ils voient beaucoup. La vue fait naître le désir; du désir à la possession il n'y a qu'un pas et de la possession au besoin la distance est courte. Or le besoin éveille dans l'intelligence une idée nouvelle, un travail inconscient s'y fait et de la résultante, du *parce que* naît forcément le *pourquoi*, soit que le noir y trouve un intérêt, soit qu'il en retire une sensation agréable.

On peut m'objecter que du besoin de posséder naît la violence, le meurtre. A ceci je répondrai que bien des noirs (le long de la Côte d'Ivoire par exemple) préfèrent ne rien avoir pour acheter un objet désiré et ne pas travailler. Dans l'intérieur, où l'homme est en général travailleur, la possession par violence est rare, autant la vie d'un individu est peu de chose quand il s'agit de chasser un mauvais génie. Les sacrifices humains religieux sont courants, mais le vol suivi d'assassinat tend à disparaître.

C'est là qu'apparaît la supériorité du Dioula instruit. Mais avec l'instruction marche pour lui la religion qui est l'*islamisme*. C'est la seule qui, par sa polygamie et la matérialité d'une vie future, n'attaque pas de front les croyances natives des Baoulés. Or, chez les Dioulas musulmans, si l'on peut reprocher à la majorité d'entre eux d'être des ivrognes, beaucoup observent les prescriptions du Coran à cet effet. En tous cas, on ne peut que constater la disparition rapide *des sacrifices humains et de l'anthropophagie* chez les noirs non musulmans qui sont en contact journalier avec ceux de cette religion ! Nous sommes malheureusement obligés d'avouer que les missionnaires chrétiens dans la majorité des pays noirs sont loin

(1) Les forgerons, qui ont fabriqué pour le fameux Samori des fusils à répétition Kropatchek assez bons (*j'en ai vu*), étaient des Dioulas.

d'obtenir ce résultat. L'anthropophagie et les sacrifices religieux continuent au contraire à fleurir même là où se trouvent les écoles chrétiennes !!!

L'instruction serait un moyen relativement rapide de développer l'intelligence en forçant le cerveau à une véritable gymnastique qui assouplirait des facultés destinées sans cela à rester ankylosées. Rien que la connaissance d'un alphabet apprend forcément à raisonner. Mais à faible cerveau, il faut instruction simple. Si l'on pouvait supprimer les superstitions religieuses des noirs sans les remplacer par d'autres croyances plus rationnelles et moins compliquées, ce serait sans doute parfait; mais en l'état actuel, c'est impossible. Il faut que religion et instruction ne fassent qu'un. Cherchons donc des préceptes religieux qui, par leur simplicité et leur affinité avec les croyances actuelles des Baoulés, les conduisent petit à petit à prendre en horreur leurs habitudes sanglantes. Les seuls, les uniques où l'instruction s'allie à une religion telle que celle nécessaire, ce sont les préceptes musulmans !

Nous avons trop bien su mettre cette théorie en pratique en Tunisie, les résultats en ont été trop bons pour qu'il n'y ait pas là, je crois, un point à étudier !

L'enseignement musulman chasse actuellement du Baoulé du Nord et chassera du reste du pays les superstitions et les mœurs barbares des indigènes. Une transformation s'opère, lentement il est vrai, dont nous pourrions peut-être, de concert avec le commerce, hâter l'évolution complète à notre profit, en sachant lui donner une direction propre à nos intérêts.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

Terzo congresso geografico italiano. (Diarii. — Estratti dagli atti.)

Les congrès de géographie, très nombreux de nos jours, ne laissent malheureusement parfois que de trop faibles traces de leur activité. Ce regret ne s'appliquera pas au Congrès italien de géographie qui s'ouvrait le 12 avril de cette année dans la grande salle de l'Institut d'études supérieures de Florence. En attendant le ou les volumes auxquels il donnera lieu, nous possédons déjà, sous forme d'extraits publiés par fascicules, les programmes raisonnés des questions qui ont été traitées. Ils sont classés en quatre sections : scientifique, économique et commerciale, didactique, historique. Ils résument d'une façon substantielle et claire les communications présentées et discutées au Congrès.

Ces communications présentent, pour la plupart, un véritable intérêt. Je n'insisterai pas sur celles qui ont un intérêt surtout italien. Ce sont les plus nombreuses, chose naturelle, puisque le Congrès, malgré la participation de quelques savants étrangers, était national. On y voit combien en Italie, comme en Amérique et en Angleterre, les questions de méthode sont à l'ordre du jour, en ce qui concerne l'enseignement de la géographie. D'excellentes choses ont été dites à ce sujet par MM. les professeurs Trescura, Bertacchi, Trabucco, Porena, etc. Un autre signe des temps, est le nombre de propositions, ayant pour objet la détermination plus exacte des surfaces (divisions administratives, bassins fluviaux) et des longueurs des principales rivières du royaume. Manifestement, l'Italie ne veut pas rester inactive dans ce travail de mesures précises que, dans son *Histoire de la géographie*, Oscar Peschel signalait, il y a quelques années, comme le titre caractéristique de la période actuelle. Ces évaluations disposent aujourd'hui de matériaux éprouvés, grâce à la nouvelle carte topographique du royaume d'Italie. Cette carte, dressée par l'*Institut géographique militaire*, est presque achevée; il ne reste plus à relever qu'une partie de la Sardaigne. Il est curieux de constater en passant qu'une des plus vieilles questions dont se soit préoccupée la géographie, celle de la superficie de cette île, objet de discussions chez les géographes anciens, ne soit pas encore définitivement résolue : le chiffre de 23,799 kilogrammes provisoirement adopté résulte du travail exécuté en 1838 par Albert de la Marmora.

Une des communications qui paraissent avoir frappé l'attention des membres du Congrès est celle que le professeur Giglioli a développée sur « l'opportunité de reprendre en Italie les observations et recherches océanographiques ». L'abrégé que nous avons sous les yeux contient un bref historique des travaux accomplis depuis quarante ans environ dans ce domaine. Pleine justice y est rendue aux campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*, ainsi qu'aux recherches poursuivies par le prince de Monaco. L'auteur insiste sur la portée que de telles recherches peuvent avoir au point de vue de la physique terrestre. Des problèmes de haute importance devront peut-être aux recherches sous-marines leur solution. Il pense, avec John Milne, que c'est dans les grands abîmes sous-marins que résident les causes des terribles tremblements de terre qui désolent tantôt une partie, tantôt une autre, des continents. L'Italie serait, à ce titre, particulièrement intéressée à l'étude de ces problèmes.

Parmi les communications émanées de la section historique, une place à part est due à celle que le colonel du génie Botto a présentée sous ce titre : *Contribution aux études historiques sur l'origine de la boussole nautique* (18 pages). Le programme a, par exception, presque les proportions d'un mémoire. Tout sentiment patriotique n'est pas étranger à ce travail, car il tend à prouver que cette invention est une gloire qui revient à l'Italie. Elle serait due à l'initiative précoce de ces navigateurs d'Amalfi qui, dès le ^{vi}^e siècle, au témoignage de Guillaume de Tyr, nouèrent des relations commerciales avec les contrées du Levant, au moment où elles venaient de tomber sous la domination de l'Islam. Jusqu'à présent, toutefois, on n'a guère que des probabilités à alléguer en faveur de cette option. L'auteur cite deux passages de la *Cité de Dieu* de saint Augustin ⁽¹⁾, qui prouvent qu'à la fin du ^{iv}^e siècle on connaissait en Afrique, et à plus forte raison en Italie, les propriétés de la pierre magnésienne (*magnes lapis*), et qu'on en tirait parti pour des expériences de curiosité. Mais ensuite, il faut descendre jusqu'à la fin du ^{xii}^e siècle pour trouver un texte indiquant d'une façon précise que l'usage de la boussole nautique était familier aux marins italiens. Ce texte, qu'on me pardonnera de reproduire ici, a été publié pour la première fois en 1888 par le cardinal Pitra ⁽²⁾. C'est un sermon de l'évêque de Frascati, le cardinal Jacques de Vitry, daté de 1190 et adressé *ad nautas et marinarios* : « Comme, dit-il, l'étoile que vous appelez tramontane, bien qu'elle paraisse petite, guide la route dans la mer, en attirant à elle l'aiguille qui touche à la calamita (*dum acum quæ calamita tangitur ad se vertit*), ainsi, dans la mer de ce siècle, l'étoile ou la lanterne de Dieu nous montre le chemin », etc.

Le colonel Botto a raison de convier sur ce point ses compatriotes à de

⁽¹⁾ Livre XXI, chap. iv ; *ib.*, ch. vi.

⁽²⁾ *Analecta novissima*, tome II, Rome, 1888, p. 437-438 ; ex Sermones LXIII.

nouvelles recherches. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la cartographie se féliciteraient de voir cette question entièrement ou davantage éclaircie.

P. VIDAL DE LA BLACHE.

A. DELEBECQUE. — *Les lacs français*. Paris, Chamerot, 1898, in-4° avec 22 cartes.

M. André Delebecque, ingénieur des ponts et chaussées en résidence à Thonon, avait été surpris de ne point trouver dans les archives de son bureau des renseignements sur la profondeur du lac de Genève dans la région qu'il administrait, et il voulut tout d'abord dresser une carte bathymétrique, en employant les méthodes les plus exactes des hydrographes, soit pour les sondages, soit pour la détermination exacte des points où ils étaient faits.

Ce résultat obtenu, il s'intéressa à tout ce qui concernait son lac, à la température des eaux de la surface et des profondeurs, à leur transparence, à leur composition et enfin à leur régime général.

Cette monographie complétant l'œuvre de M. Sorel, lui donna l'idée de rechercher si des études analogues avaient été faites sur d'autres grands lacs comme ceux d'Annecy, du Bourget, de Gerardmer, épars en divers points de notre territoire et ne trouvant rien de complet, même pour ceux les plus visités, il a consacré dix ans de sa vie à faire l'histoire des plus importantes des dépressions lacustres qui, au nombre d'un millier, existent en France.

Ce travail considérable vient d'être mis au net et publié dans un magnifique volume sous le titre : *Les lacs français*.

En le parcourant on est étonné non seulement de l'abondance des renseignements recueillis par M. Delebecque, du grand nombre de plans qu'il a dressés, de photographies qu'il a prises, mais aussi de la nouveauté des résultats auxquels il est arrivé.

La genèse des lacs, leur régime, sont indiqués en traits frappants. Ils naissent, ils vivent, ils meurent, et l'ingénieur, devenant géologue, dessine les phases de leur existence. Puis c'est en chimiste qu'il étudie la composition des eaux, en hydraulicien qu'il découvre les sillons qu'elles tracent dans les vases des embouchures, et ce phénomène si remarquable à l'entrée du Rhône dans le lac de Genève est généralisé par M. Delebecque.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les descriptions qu'il fait de 150 lacs, mais nous trouvons bien des renseignements sur l'utilisation de nombre de ces masses d'eau.

Le travail de M. Delebecque met en lumière beaucoup de richesses ignorées; il est fait d'ailleurs avec une conscience scrupuleuse, rendant à chaque

page pleine justice à ceux qui l'ont aidé et notant tous les auteurs où il a puisé des renseignements. Ajoutons que le volume des *lats français* est *éché* avec un très grand luxe par la maison Chamerot et qu'il contient 22 *grands* cartes et 153 dessins ou photographies.

A. BOUQUET DE LA GAYE.

SERVICE GÉOGRAPHIQUE DES COLONIES. — *Carte de la boucle du Niger*, dressée par le lieutenant Spicq, ayant pour base la carte de M. le commandant Binger. — Paris, H. Barrère. 1897, 2 feuil. avec un index alphabétique.

Les événements marchent si vite dans tout notre Ouest africain, que la belle carte du lieutenant Spicq, dont j'ai à vous rendre compte, et qui n'a pas un an de date, est pourtant déjà fort en retard. C'est que, depuis le jour où la maison Ehrhardt en a terminé le tirage, une convention signée à Paris le 23 juillet 1897 est venue substituer une frontière en partie naturelle à la ligne méridienne qui délimitait depuis le 24 décembre 1895, le Togo et le Dahomey, et que d'autre part un traité signé tout récemment avec l'Angleterre a définitivement réglé le partage des pays Barriba et délimité les territoires des deux nations entre le 8° et le 13° degré de latitude. Un nouveau tirage est donc aujourd'hui nécessaire ; on y tracera des frontières nouvelles en y ajoutant quelques noms, d'ailleurs sans importance, mais nécessaires à la compréhension des textes des instruments diplomatiques. Enfin, l'on y pourra reporter quelques nouveaux levés, ceux de MM. Bretonnet et Blondiaux, par exemple, qui viennent encore de resserrer le réseau des explorations françaises entre le Niger et la mer, dont la carte du lieutenant Spicq nous permet pour la première fois de saisir l'admirable ensemble. Il y a quelques années encore, cette partie du continent africain était encore toute blanche, aujourd'hui c'est à peine s'il reste quelques contrées entièrement inexplorées aux frontières nord de Libéria. Depuis que le commandant Binger a dressé la carte demeurée célèbre : *Du Niger au golfe de Guinée*, les explorations se sont multipliées sous la direction des Monteil, des Marchand, des Toutée, et de tant d'autres officiers instruits et intrépides, et c'est avec une émotion patriotique qu'on admire les résultats de leurs efforts. Tous les grands traits de cette géographie à peine ébauchés jusqu'à présent apparaissent désormais avec netteté, et une nomenclature abondante couvre presque partout la carte. On constate même avec une certaine curiosité la réapparition de vieux mots effacés jadis sans raison sérieuse des cartes de Delille ou de Rennel, ou balottés pendant trois siècles, à tort et à travers, de Nubie au Sénégal.

J'allais oublier de dire qu'un index alphabétique formant une brochure de 76 pages est joint à la carte et en facilite singulièrement l'usage.

E.-T. HAMY.

SCHIRMER (Henri), professeur de géographie à l'Université de Lyon.

— *Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touareg de l'Air.* (Journal de voyage d'Erwin de Bary, 1876-1877.) 1 vol. grand in-8°. — Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine, à Paris.

M. Henri Schirmer, auteur de l'ouvrage à propos duquel j'ai l'honneur de vous adresser ce rapport, professeur de géographie à l'Université de Lyon, est l'un des correspondants les plus distingués et les plus actifs du Ministère de l'instruction publique. La traduction du *Journal d'Erwin de Bary*, qu'il a l'honneur de vous soumettre aujourd'hui, est un travail qui me paraît mériter d'être accueilli par vous avec la plus large bienveillance. Le livre d'Erwin de Bary, en effet, à peu près inconnu en France jusqu'à ce jour, constitue pour nous, — que préoccupe à juste titre la solution de la question saharienne, un document du plus haut intérêt.

Après Barth et Duveyrier, Erwin de Bary est certainement le voyageur qui a fourni les renseignements les plus complets sur le Sahara central et sur les populations Touareg de cette région. Si le voyageur allemand n'a ni la science et la largeur de vues de Barth, ni la belle ordonnance dans le récit et la clarté de Duveyrier, il possède une remarquable puissance d'observation et un rare souci de la vérité. Il voit et entend — passant pour musulman — bien des choses qui ont échappé à ses deux illustres devanciers, surveillés et tenus en suspicion comme infidèles. Le *Journal de voyage d'Erwin de Bary* ne complète donc pas seulement, sur les Touareg de Ghât et de l'Air, les renseignements de Barth et de Duveyrier, il les rectifie bien souvent. Cela est vrai, surtout pour Duveyrier, qui n'a pas pénétré dans l'Air, et qui doit s'en rapporter, sur ce point, au dire des Adzjer, ses informateurs.

Erwin de Bary — comme le dit justement M. Schirmer — appartient à cette école d'explorateurs du milieu du siècle qui ont eu pour seule ambition le développement des connaissances humaines. Il ne songe pas à faire de la politique de conquête et à passer des traités. Ce n'est pas à dire que son livre ne contienne que des renseignements scientifiques. Comme je l'ai indiqué tout à l'heure, il observe et voit tout. Grâce à lui, nous connaissons la politique qui se fait à Ghât, et quelles intrigues les marchands juifs de cette ville, d'accord avec ceux de Tripoli, sont capables d'ourdir pour entraver les tentatives de pénétration du commerce européen dans le grand Sahara. Ce sont là de précieux renseignements, surtout pour nous Fran-

çais dont la zone d'influence s'étend aujourd'hui du Sud algérien au Soudan. Par Erwin de Bary aussi, nous connaissons la vérité sur ces nomades du grand Sahara, auxquels, trop confiants, nous nous sommes déjà heurtés imprudemment, dans des circonstances tragiques dont je n'ai pas à rappeler le souvenir ici. Erwin de Bary détruit la légende qui voudrait parer les Touareg de vertus chevaleresques. Il les proclame effrontés, voleurs, gens de mauvaise foi, sans respect de la parole donnée, et ne connaissant d'autre droit que celui de la force.

Ce voyage dans l'Aïr, que la traduction de M. Schirmer va faire connaître au public français, avait ému, à l'heure où il fut entrepris, la Société de géographie de Paris. Elle n'avait pas voulu que la France fût distancée par l'Allemagne, dans une entreprise qui intéressait notre pays, à un si haut degré. La Société avait donc décidé de tenter, sans retard, une exploration du Sahara central, et elle en avait confié la direction au voyageur Largeau. Les fonds recueillis par la Société étant insuffisants, j'eus l'honneur de faire, accompagné du secrétaire général M. Maunoir, et de mon collègue à la Chambre, M. le baron Reille, une démarche auprès de M. le Ministre de l'instruction publique, qui était alors le savant M. Waddington. L'importance de ce voyage lui parut telle, que sur l'heure, et sans consulter la Commission des missions, le Ministre accordait à la mission Largeau un important subside. Malgré cette aide, l'exploration Largeau avorta lamentablement.

Ce fait montre que, depuis longtemps déjà, le Ministère de l'instruction publique s'était préoccupé de faire la lumière sur cette partie du Sahara explorée par Erwin de Bary. Au reste, le département n'a pas cessé de s'intéresser à cette question, et il a confié, en ces temps derniers, à l'un de ses missionnaires les plus savants et les plus intrépides, M. Fernand Foureau, le soin d'atteindre l'Aïr et d'y pénétrer.

M. Schirmer a fait précéder sa traduction d'une lumineuse préface, et d'une intéressante notice biographique sur Erwin de Bary. De plus, il a ajouté au *Journal* un registre météorologique qui donne une idée des régions de pluies. Enfin, il a accompagné sa traduction de notes nombreuses, travail des plus remarquables, et que seul pouvait accomplir avec une science aussi étendue, l'auteur du beau livre *Le Sahara*.

Georges PERIN.

DANIEL LIÈVRE. — *Sur les côtes de Chine...* Le Havre, 1897, br. in-8°. — *Promenades japonaises et coréennes*, 1894-1897, *ibid.*, 1898, br. in-8°. — *Une éruption volcanique au Japon-Higeki Kirishima*, 15 mars 1896. (Extraits du *Bulletin de la Société de géographie commerciale*, le Havre, 1896, br. in-8°.)

M. Daniel Lièvre marque d'une manière intéressante dans les deux premières brochures les étapes de ses campagnes de sous-commissaire de la marine sur les côtes de la Chine, du Japon et de la Corée, et passe en revue les points les plus importants qu'il a visités : au Japon, Yokohama, Kamakura, Kobe, le lac Briva, etc., même Formose et les Pescadores; en Chine, Hong-Kong, Mog, Fou-Tcheou, Wen-Tcheou, Ningpo, les Tchou-san, Wousong, Shang-Hai, Tche-Fou, et les ports qui occupent l'attention des puissances européennes en ce moment : Kiao-Tcheou, aux Allemands; Wei-Hai-Wei, aux Anglais; en Corée, Tchemoulpo, la capitale Seoul, etc. Si nous n'apprenons rien de nouveau, nous avons, en revanche, le plaisir de lire un récit agréablement écrit. La troisième description est fort émouvante, c'est celle de l'éruption, le 15 mars 1896, du célèbre volcan Kirishima, dans l'île Kiushiu, célèbre dans la légende japonaise; le voyageur, nouveau Plin, faillit perdre la vie, et il raconte avec beaucoup de simplicité les péripéties d'un vrai drame dont il fut le héros et un peu la victime, car s'il ne fut pas lapidé et s'il échappa à la crémation, il n'en reçut pas moins de nombreuses blessures; son guide, père de famille, fut moins heureux, et succomba dans sa fuite.

Henri CORDIER.

ARISTIDE MARRE, associé correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin. (Extrait des actes de cette Compagnie.) — *Proverbes et similitudes des Malais*.

Dans ce substantiel article de 26 pages, le savant chargé de cours de l'École des langues orientales a eu le mérite et la bonne fortune de reproduire 367 proverbes malais. Il indique souvent leurs correspondants en diverses langues d'Europe ou d'Asie, donne au besoin l'explication des termes indigènes et évite soigneusement la trivialité qui dépare fréquemment cette forme si expressive de la sagesse populaire des nations. Ce recueil offre un réel intérêt au linguiste, à l'ethnographe, au moraliste et au philosophe; ne se bornant pas à nous renseigner sur le caractère et le génie propre des Malais, il prouve une fois de plus que les proverbes, ces trésors

de la philosophie des peuples présentée en formules concises, en adages quelquefois relevés par un sel plus ou moins attique, se retrouvent en grande partie, sous des variantes purement superficielles, dans le fonds commun de la pensée humaine.

E. AYMONIER.

H. JOUAN. — *Les légendes polynésiennes de l'histoire naturelle.*
(*Bull. soc. linn. de Normandie*, 5^e série, 1^{er} vol., 2^e fasc.)

Cette courte brochure de 13 pages est un résumé fort succinct des théories relatives aux Polynésiens ou Maoris et à leurs migrations. Il y est naturellement question d'anciens chants sur la création et le déluge. *Te vanana, na Tanava, Te tai toko*, recueillis par le commandant Jouan aux Marquises, tandis qu'il était à la tête de l'administration de ces îles et traduits par lui pour la Société académique de Cherbourg, il y a trois ou quatre ans. Ces récits, qui frappent par leurs analogies avec ceux de la tradition sémitique, ne peuvent être, dit M. Jouan, qu'un souvenir du pays des ancêtres, le grand archipel du sud-est de l'Asie. M. Jouan y reconnaît, en effet, certains animaux, ruminants ou grands sauriens, qui faisaient entièrement défaut aux îles Marquises au moment de leur découverte, et sont, au contraire, abondants dans la faune néo-malaise.

E.-T. HAMY.

HENRI COUDREAU. — *Voyage au Tapajoz*. Paris, Lahure, 1897,
213 pages. (Ouvrage illustré de 37 vignettes et d'une carte de Tapajoz.)

Parmi les immenses affluents que reçoit l'Amazone sur la rive droite, le Tapajoz a ceci de remarquable que, traversant les *campos* qui occupent le centre de l'Amérique du Sud, il semble la voie la plus naturelle vers le seuil de faible altitude qui en sépare les deux principaux bassins fluviaux. Aussi a-t-il été de nos jours l'objet de plusieurs explorations. En 1861, W. Chandless en opéra la reconnaissance, avec le soin que ce voyageur exact et consciencieux portait dans ses recherches; il en rapporta une série de déterminations astronomiques ⁽¹⁾. En 1870-1871, le professeur américain Fr. Hartt, ancien membre de l'expédition d'Agassiz, explora à son tour la rivière et en fit un nouveau levé. En 1888, une expédition organisée par la

⁽¹⁾ *Notes on the Rivers Arinos, Jurumna and Tapajoz (Journ. of the Lond. Geogr. society, 1862, carte).*

Société de géographie de Rio étudia la région entre Cuyaba et les sources du Paranatinga, reconnu dès lors comme l'affluent qui se jette sous le nom de rivière Saô Manoel dans le Tapajoz ⁽¹⁾.

M. Coudreau, l'explorateur bien connu de la Guyane, rend compte dans ce volume des résultats d'une mission scientifique dont il fut chargé en 1895 par le gouverneur de l'État de Para. Parti le 28 juillet, il mit environ quatre mois à remonter le Tapajoz jusqu'au *Salto Augusto* et le Saô Manoel jusqu'à la *Cachocira de Sete quedas*. Dix-sept jours lui suffirent pour descendre à *Itaituba*, où l'on retrouve les bateaux à vapeur de l'Auvergne. Il était de retour à Para le 7 janvier 1896.

La carte qu'il a dressée d'après ses levés à la boussole s'étend donc environ jusque aux approches du 9° degré de latitude méridionale. Elle est à l'échelle du 600,000°. Il n'y a pas, malheureusement, de déterminations astronomiques. L'indication des rapides, dont le nombre est de nature à décourager les projets de navigation régulière, est donnée minutieusement. L'aspect des rives est rendu sensible par des signes distinguant les prairies, rochers, plages de sable. On voit aussi le fleuve, souvent bordé de lacs, s'élargir et se resserrer brusquement et enlever, surtout au-dessus du confluent du Saô Manoel, de très grandes îles. Ce n'est pas d'ailleurs sans peine qu'on déchiffre ces indications sur la carte; son exécution est peu claire. L'absence de tout point de repère mathématique, l'omission de la plupart des noms d'affluents y rendent la description difficile à suivre.

M. Coudreau a pris, à l'aide du baromètre, environ 21 mesures d'altitude : le confluent du Saô Manoel serait, d'après lui, à 376 mètres, on compterait 459 mètres au bas du *Salto Augusto* et 475 mètres au haut. Comme observations météorologiques, il s'est contenté de noter les jours de pluie ou d'orage, avec l'heure et la durée; ils paraissaient avoir été surtout fréquents en octobre et en novembre (16 jours dans chacun de ces mois).

Si la curiosité ne trouve pas toujours dans ce volume ce qu'elle attendrait sur le climat, la région du fleuve, la nature du rocher, et beaucoup d'autres particularités essentielles de géographie physique, une part très large est faite, en revanche, aux détails de mœurs et à l'ethnographie. La récolte du caoutchouc concentre sur les bords du Tapajoz et du Saô Manoel une population civilisée que M. Coudreau évalue à 2,985 habitants. Quant aux Indiens qui se trouvent dans le bassin du Tapajoz, leur nombre n'excéderait pas aujourd'hui 1,560. Ce contingent est presque exclusivement composé des restes d'une tribu guerrière qui se livre à une sorte de banditisme nomade entre le Tapajoz et le Xingu : ce sont les Mondurucus. M. Coudreau nous donne sur leurs coutumes, dont la plus caractéris-

(1) *Proc. of the R. geogr. soc.*, 1888, p. 651. — *Peterm. Mitteil.*, 1888, p. 287.

tique consiste à couper et à boucaner les têtes de leurs ennemis, sur leur nombre passé et actuel, des renseignements empruntés, soit à Barbesa Rodriguez et à d'autres autorités brésiliennes, soit à sa propre expérience. Il a réuni un vocabulaire assez long de leur dialecte, quelques mots aussi des dialectes Maues et Apiaca.

Il n'est que temps, en effet, de recueillir ce qui subsiste encore de ces tribus. Les Mundurucus eux-mêmes, cette race de proie dont les ravages ont entretenu un état de trouble et d'insécurité dans la région des Campos, s'acheminent vers une disparition prochaine. Comme le dit un autre voyageur qui s'est intéressé aussi à ces restes de tribus du Brésil intérieur, M. Karl von den Steinen, l'explorateur du Xingu, c'est un devoir scientifique aujourd'hui de recueillir, avant qu'ils n'aient péri, ces documents d'humanité primitive, si peu que ce soit, et dût « la vie d'un peuple tenir dans une vitrine de musée ethnologique ! »

P. VIDAL DE LA BLACHE.

Général POTHIER. — *Les populations primitives; Essai d'interprétation de documents archéologiques par la géologie et les textes.* Paris, H. Champion, 1898. In-8°, de xxxi et 229 pages, avec deux cartes.

M. le général Pothier qui, depuis longues années, s'est fait connaître par des recherches archéologiques très appréciées, vient d'aborder un sujet singulièrement intéressant qu'il expose avec une logique et une précision dignes d'attention. Il appuie sa thèse sur les textes peu nombreux et surtout peu explicites qui sont à la disposition de chacun et, principalement, sur les documents fournis par les fouilles archéologiques.

Il s'agit des populations primitives et de leurs migrations d'Orient en Occident. Le général Pothier reconnaît trois courants qui se distinguent par les rites usités pour les cérémonies attribuées aux funérailles. Le premier groupe qui aurait apporté l'usage des dolmens de l'Indoustan jusqu'au littoral de l'Océan atlantique, en Espagne, aux îles britanniques et en Algérie, procédait à l'ensevelissement des ossements après qu'ils avaient été dépouillés des chairs. Il rattache les Ibères à cette famille d'abord pastorale puis, par la force des choses, devenue navigatrice. Les populations dolméniques refoulées par le second groupe auraient gagné l'Espagne et l'Afrique après avoir laissé sur le littoral de nombreux monuments, témoins de leur longue occupation de la Gaule occidentale.

Le second groupe, parti peut-être de l'Afghanistan, aurait traversé l'Europe par le centre et se répandant en Allemagne où les dolmens sont défaut,

se serait superposé, plus loin, aux premiers arrivés. Ce groupe pratiquait l'incinération et développa l'agriculture et les arts industriels.

Le troisième groupe, essentiellement guerrier et commerçant, inhumait ses défunts; parti des frontières de la Russie et de la Chine, il envahit à son tour toute l'Europe occidentale.

Des cartes coloriées résument clairement le système proposé par M. le général Pothier.

Le fait constaté dans ce volume paraît très probable; mais il y a un point qui n'a pas été abordé par l'auteur et qui laisse le lecteur perplexe : c'est le point de départ. Étant donné trois groupes bien distincts, venus d'Orient, ayant chacun des rites funéraires strictement respectifs, d'où chacun est-il parti? Comment ont-ils pu conserver des usages aussi différents? De quel tronc de la famille humaine et quand se sont-ils séparés? Voilà de quoi réfléchir.

Les conjectures savamment présentées par M. le général Pothier ouvrent un vaste champ aux méditations des penseurs; on doit lui savoir gré du travail considérable entrepris, travail qui est véritablement une œuvre scientifique.

A. DE BARTHÉLEMY.

ALF. RICHARD. — *Chantoceaux et les Tiffailles*. Poitiers, 1898, in-8° de 39 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*).

J'ai déjà eu l'honneur d'entretenir le Comité de cette question de géographie historique discutée entre MM. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, et Richard, archiviste du département de la Vienne, tous deux correspondants du Ministère.

Le débat porte sur le séjour des Taifales en Poitou. M. Lièvre pense qu'ils étaient cantonnés, au IV^e siècle, aux environs de Poitiers; qu'au VI^e siècle, ils luttèrent contre Austrapius, duc franc, à qui avait été promis l'évêché de Poitiers et qui, en attendant la vacance du siège épiscopal, s'était établi à cinq lieues de Poitiers, au pays Taifale. M. Richard soutient qu'Austrapius fut véritablement évêque, dans un diocèse éphémère, distrait de celui de Poitiers, à Chantoceaux, à 34 lieues au nord de cette ville. La discussion porte surtout sur le chef-lieu de cet évêché désigné par Grégoire de Tours sous le nom de *Sellense castrum*. Est-ce celle d'Evécant ou Chantoceaux?

Il me semble qu'aujourd'hui, comme lorsque j'en ai déjà parlé à la Section de géographie, l'opinion de M. Richard, qui est aussi celle de M. Longnon, ne peut laisser de doute. *Sellense castrum* doit être Chantoceaux. Ce

château fut de tout temps du diocèse jusque dans le courant du x^e siècle et du comté jusqu'à la cession faite au comté de Nantes en 941. Je ne sais si la discussion se continuera : les savants de province, comme ceux de Paris, du reste, ne se laissent pas persuader facilement lorsqu'ils sont convaincus de la valeur de leurs thèses ; ils discutent longtemps, quelquefois avec une certaine vivacité : on se souvient de la question d'*Alésia*. M. Lièvre ne résistera peut-être pas au désir de répliquer encore. S'il n'a pas de preuve nouvelle à l'appui de son argumentation, les conclusions de M. Richard conserveront leur valeur.

En résumé, le *Sellense castrum* de Grégoire de Tours est Chantoceaux ; cette localité, siège d'un évêché temporaire distrait du diocèse de Poitiers, puis ensuite réintégré à ce dernier, était dans le pays de Tiffauge qui, par son nom, rappelle le nom des Taifales. Ce peuple fut répandu d'abord, par petits groupes, en Poitou, sous l'autorité d'un préfet résidant à Poitiers. Leur principal établissement était dans le pays de Tiffauges où au vi^e siècle il s'était probablement concentré.

A. DE BARTHÉLEMY.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

CIRCULAIRES MINISTÉRIELLES

RELATIVES AU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

I

Paris, le 5 août 1898.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Me référant à la résolution prise par mon prédécesseur, sur l'avis unanime du Comité des travaux historiques et scientifiques, de tenir désormais alternativement en province et à Paris la réunion annuelle des Sociétés savantes, j'ai décidé que le 37^e Congrès aura lieu, en 1899, à Toulouse, durant la semaine de Pâques. Une communication ultérieure vous renseignera sur les dates et l'ordre des séances.

Vous trouverez, ci-joint, en dix exemplaires, le programme de ce Congrès, que je vous serai obligé de porter sans retard à la connaissance des membres de votre Société. Je vous serai également reconnaissant de leur notifier que toute lecture au Congrès sera, comme de coutume, subordonnée à l'envoi préalable des mémoires et à leur approbation par le Comité.

Seuls les travaux destinés à la section des Sciences pourront

GÉOGRAPHIE.

24

être exceptés de cette règle. Mais, en tout cas, une analyse indiquant le sujet et le plan de la communication sera exigée.

Le texte des mémoires et des analyses devra être parvenu, avant le 20 janvier prochain, au 5^e Bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur.

Il ne pourra être tenu aucun compte des envois adressés, passé ce délai.

J'ajoute enfin que les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, afin que, si elle est décidée, l'impression ne souffre aucun retard.

Comme les années précédentes, j'appelle votre attention sur ces prescriptions dont la stricte exécution importe à la bonne tenue du Congrès. Elles ne portent, bien entendu, aucune atteinte au droit de chaque membre du Congrès de demander la parole sur les questions du programme.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

*Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts,*

Signé : LÉON BOURGEOIS.

Pour copie conforme :

*Le Directeur de l'Enseignement supérieur,
Conseiller d'État,*

L. LIARD.

II

Paris, le 10 février 1899.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Comme suite à la circulaire de mon prédécesseur, en date du 5 août dernier, j'ai l'honneur de vous annoncer que le 37^e Congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à Toulouse, en l'Hôtel d'Assézat, le mardi 4 avril prochain, à 2 heures précises. Ses travaux se continueront durant les journées des mercredi 5, jeudi 6 et vendredi 7 avril.

Le samedi 8 avril, je présiderai la séance de clôture.

Comme pour les années précédentes, je me suis préoccupé de la délivrance des billets à prix réduit. Il a été arrêté entre les com-

pagnies de chemin de fer et mon département que, sur la présentation de la lettre d'invitation remise par vos soins à chaque délégué, la gare de départ délivrera au titulaire, du 22 mars au 7 avril seulement, et pour Toulouse, un billet ordinaire de la classe qu'il désignera. Le chef de gare percevra le prix entier de la place en mentionnant sur la lettre d'invitation la délivrance du billet et la somme reçue. Cette lettre ainsi visée et accompagnée du certificat régularisé servira au porteur pour obtenir, au retour, un billet gratuit, de Toulouse au point de départ, de la même classe qu'à l'aller et par le même itinéraire, si elle est utilisée du 8 au 17 avril inclusivement. Les délégués dont l'itinéraire normal, du point de départ initial à Toulouse, s'établit par Paris, auront la faculté de s'arrêter à leur passage dans cette dernière ville, à l'aller comme au retour, sous la réserve formelle, bien entendu, que ces arrêts auront lieu dans les limites de la validité des lettres d'invitation.

Toute irrégularité, soit dans la lettre de convocation, soit dans le certificat de présence ci-dessus mentionnés, entraînerait pour le voyageur l'obligation de payer le prix intégral de la place à l'aller et au retour.

Je vous serai obligé de m'envoyer, avant le 1^{er} mars, dernier délai, la liste des délégués de votre société qui ont l'intention de se rendre à Toulouse. Il est extrêmement important que vous indiquiez sur cette liste par quelle ligne la gare de départ est desservie. S'il est nécessaire d'avoir des bulletins de circulation sur plusieurs lignes pour venir à Toulouse, ces lignes devront être très exactement mentionnées, avec le nom de la gare du départ et celui de la gare où le transfert doit s'effectuer.

Je vous serai obligé, Monsieur le Président, de vouloir bien, par un avis spécial et très explicite, communiquer, le plus tôt qu'il vous sera possible, ces dispositions aux membres de votre société qu'elles peuvent intéresser.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

*Le Ministre de l'Instruction publique
et des Beaux-Arts.*

Pour le Ministre et par autorisation :
*Le Directeur de l'Enseignement supérieur,
Conseiller d'État,*

L. LIARD.

MÉMOIRES.

CAMILLE IMBAULT-HUART,

PAR M. HENRI CORDIER,

Membre du Comité.

Nous avons eu le vif regret de perdre notre collaborateur, Camille-Clément Imbault-Huart, consul de France à Canton, mort à Hongkong, le 29 novembre 1897, dans sa 40^e année; il venait de rentrer de congé et rien ne pouvait faire prévoir une mort aussi rapide.

Imbault-Huart était né le 3 juin 1857; élève diplômé de l'École des langues orientales vivantes; élève-interprète (hors cadre) à Chang-Haï, 28 octobre 1878; élève-interprète, 12 août 1880; interprète adjoint à Peking, 18 septembre 1880; lauréat de l'Institut, 1881; interprète-chancelier à Canton (non installé), 24 août 1882; interprète de 2^e classe à Chang-Haï, 10 mars 1883; vice-consul de 2^e classe à Hankeou, 1^{er} mai 1884; officier d'académie, 31 décembre 1885; vice-consul de 1^{re} classe, 14 juillet 1887; consul honoraire, 29 mars 1888; chargé du consulat de Long-tcheou (non installé), 6 novembre 1888; chargé du consulat de Canton, 7 janvier 1889; consul de 2^e classe, 26 septembre 1892; chevalier de la Légion d'honneur, 31 juillet 1894, Imbault-Huart était également officier de l'Instruction publique et décoré de la 3^e classe du Double Dragon de Chine.

Parlant de ses travaux pédagogiques, M. Devéria écrit ⁽¹⁾ : « Dans ces ouvrages, excellents pour l'étude en Chine du dialecte pékinois, M. Huart a employé une orthographe transcriptive s'adaptant particulièrement au langage de la capitale actuelle de la Chine,

⁽¹⁾ Camille Imbault-Huart, par G. D [evéria]. (*Journ. Asiat.*, janv.-fév. 1898, p. 147-148).

orthographe qu'il avait tenté d'introduire dans ses premiers travaux géographiques et historiques; c'était une innovation dont l'école sinologique anglaise avait donné le fâcheux exemple, mais à laquelle il ne fit aucune difficulté de renoncer le jour où il eut bien constaté les nombreux inconvénients qui en résultaient pour le lecteur et l'étudiant.»

Nous donnons en note ⁽¹⁾ la liste des principales publications de

⁽¹⁾ Hist. de la Conquête de la Birmanie par les Chinois sous le règne de Tç'ienn-long, trad. du chinois, Paris, 1878. — Hist. de la Conquête du Népal par les Chinois sous le règne de Tç'ienn-long (1792), trad. du chinois, Paris, 1879. — Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens, de 1618 à 1627, d'après les documents chinois, Paris, 1880. — Recueil de documents sur l'Asie centrale, trad. du chinois, Paris, 1881 (vol. XVI des publ. de l'École des langues orient. vivantes). — Les instructions familières du D^r Tchou Pô-lou, Paris, 1881. — Anecdotes, historiettes et bons mots en chinois parlé, Peking, 1882. — Trois Contes de Fées, trad. du chinois (*Rev. Ext. Orient*, II, n° 3, 1884). — Note sur l'inscription bouddhique de la passe de Kiu-young-kouan, près la grande Muraille. (*Ibid.*, II, n° 4, 1884). — Les peuples tributaires de l'empire chinois (*Mag. pitt.*, 29 fév. 1884). — Fragmens d'un voyage dans l'intérieur de la Chine, Chang-hai, 1884. — La légende du premier pape des Taoïstes, Paris, 1885. — Un épisode des relations diplomatiques de la Chine avec le Népal en 1842 (*Rev. Ext. Orient*, III, n° 1, 1885). — Une rivalité au palais au temps de la dynastie des Han (*Ibid.*, III, 1885). — La presse chinoise (*La Nature*, 27 juin 1885). — Manuel de la langue chinoise parlée à l'usage des Français, Peking, 1885. — Kouan-ti, le Dieu de la Guerre chez les Chinois (*Rev. Hist. Religions*, XIII, n° 2, 1886). — Récit d'une excursion à la Grande Muraille (*Mag. pitt.*, avril 1888). — Manuel de la langue coréenne parlée à l'usage des Français, Paris, 1889. — Deux insurrections des Mahométans du Kan-sou (1648-1783), Paris, 1889. — Hist. de la conquête de Formose par les Chinois en 1683, trad. du chinois, Paris, 1890. — Cours électrique, graduel et pratique de langue chinoise parlée, Peking, 1887-1890, 4 vol. in-4°. — Le pays de Hami ou Khamil, Paris, 1892. — Manuel pratique de la langue chinoise parlée, à l'usage des Français, 2^e édit., Hongkong, 1892, petit in-4°. — L'île Formose, histoire et description... précédé d'une introduction bibliographique, par M. Henri Cordier, Paris, 1893, in-4°.

Miscellanées chinoises, par M. Camille Imbault-Huart (*Journal Asiatique*) :

- I. Un épisode de l'insurrection des Tounghanes dans le Turkestan chinois en 1865. — II. Une cérémonie bouddhiste en Chine. — III. Une visite au temple de Confucius à Changhaï. — IV. Une visite à l'établissement religieux et scientifique de Si Ka oué, près Changhaï. — V. Pensées et maximes inédites traduites du chinois. (vii^e sér., XVI, oct.-déc. 1880, p. 521-545.)
- I. Une visite à un établissement charitable indigène près Changhaï. — II. Notice sur la vie et les œuvres de Oueï Yuann. (vii^e sér., XVIII, août-sept. 1881, p. 255-277.) — III. Historiettes morales. — IV. Anecdotes et bons mots. — V. Nouvelle. — VI. Les ponts suspendus au Yun-

cet agent distingué, qui fut pour le Comité des travaux historiques un correspondant précieux. Quelques-uns de ses meilleurs travaux,

nann. — VII. Pensées et maximes inédites. (vii^e sér., XVIII, oct-déc. 1881, p. 534-553.)

- I. La mort d'une impératrice régente en Chine (coutumes chinoises et page d'histoire contemporaine). — II. Anecdotes du temps de la dynastie mongole. — Apologue : Le renard qui emprunte la force du tigre. (vii^e sér., XIX, fév.-mars 1882, p. 252-269.)

Fragment d'un voyage dans la province du Kiang-sou. — Les collines près Changhaï, et la route de Sou-tchéou, capital de la province. (viii^e sér., II, août-sept. 1883, p. 284-303.)

- I. Détails rétrospectifs sur la mort de l'impératrice de l'Est : 1. Pétition des barbiers de Changhaï; 2. Instructions du gouverneur de la province du Kiang-sou au sujet du deuil provisoire à observer jusqu'à l'arrivée du testament de l'impératrice. — II. Coutumes et superstitions : 1. Origine de la fête du double-neuf; 2. La légende de la fileuse et du berger. — III. Une révolte des troupes chinoises à Vou-tchang-fou. (viii^e sér., III, janv. 1884, p. 80-94.)

- I. Le pèlerinage de la montagne du pic mystérieux près de Peking. — II. La fête de la mi-automne et le mythe du lapin lunaire. — III. De la condition du paysan dans le nord de la Chine. (viii^e sér., V, janv. 1885, p. 62-77.)

- I. Les deux soles ou acteur par amour, drame chinois en prose et en vers. (xvii^e siècle.) — II. Les génies des portes. Légende chinoise. (viii^e sér., XV, avr.-juin 1890, p. 483-495.)

— Les Français à Changhaï en 1853-1855. Épisodes du siège de Changhaï par les Impériaux, par M. Arthur Millac. (*Revue de l'Extrême-Orient*, tome II, 1883, p. 1-53.)

Il a été fait un tirage à part de ce travail : Paris, Ernest Leroux, 1884, in-8°, p. 53.

— Un poète chinois du xviii^e siècle. — Yuan Tseu-Ts'ai, sa vie et ses œuvres, par Camille Imbault-Huart, vice-consul de France. (*Journal C. B. R. A. S., N. S.*, vol. XIX, part. II, 1884, art. 1^{re}, p. 1-42.)

— La poésie chinoise du xiv^e au xix^e siècle. Extraits des poètes chinois, traduits pour la première fois, accompagnés de notes littéraires, philologiques, historiques et de notices biographiques, par C. Imbault-Huart, vice-consul de France, etc., Paris, Ernest Leroux, 1886.

Notice : *China Review*, XV, p. 134-135, par E. J. E[itel].

— Poésies modernes traduites pour la première fois du chinois, accompagnées du texte original, et d'un commentaire qui en explique les principales difficultés, par C. Imbault-Huart, consul de France... Peking, Typ. du Pei-t'ang [et] Paris, E. Leroux, 1892, in-8°, p. viii-167.

Ces poésies sont extraites de l'œuvre poétique de Yuan Tseu-ts'ai.

— Le journal et le journalisme en Chine, par M. Imbault-Huart, consul de France. — Conférence faite à la 1^{re} section de la Société de Géographie commerciale. (Extrait du *Bulletin*, tome XV, n° 1.) Paris, 1893, br. in-8°, p. 31.

comme le volume sur l'île de *Formose*, ont paru sous les auspices de notre section, d'autres figurent honorablement dans nos *Bulletins*.

— Notes commerciales sur Canton, par C. Imbault-Huart, consul de France à Canton. (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, année 1896.) Paris, au siège de la Société, 1896, br. in-8°, p. 21.

Notice par W. B. (*China Review*, XXII, n° 6, p. 748-750).

— Essai sur les gisements minéraux et l'industrie minière de la province du Kouang-toung, par M. C. Imbault-Huart, consul de France à Canton... (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, année 1897.) Paris, au siège de la Société, 1897, br. in-8°, p. 18.

— Récit officiel de la conquête du Turkestan par les Chinois (1758-1760), traduit du chinois et annoté par C. Imbault-Huart. (*Bull. Géog. hist. et desc.*, 1895, n° 1, p. 87-144).

D'après le 欽定新疆圖志 *Kin-ting sin-kiang tche-lié*, description des *Nouvelles frontières* (Dzongarie et Turkestan chinois), rédigée et publiée par ordre de l'empereur Tao-Kouang.

LE
DUCHÉ-PAIRIE DE GRAMONT,
LA SOUVERAINETÉ DE BIDACHE
ET LES VICOMTÉS DE LOUVIGNY ET D'ASTER,
PAR M. DE GRAMONT DE LESPARRE.

Le *Bulletin de Géographie historique et descriptive* (année 1898, n° 1) a publié une notice historique dans laquelle M. Bladé s'efforce de démontrer que certaines prétentions des Gramont reposent sur des équivoques et ne sont que des supercheries. Il s'agit notamment des droits souverains que cette famille aurait exercés à Bidache du xv^e siècle à 1789.

L'auteur tombe, en combattant les Gramont, dans de nombreuses erreurs; j'en signalerai quelques-unes dans l'intérêt général de la vérité et aussi pour des raisons personnelles que je demande la permission d'exposer.

Les droits souverains des Gramont dans la principauté de Bidache n'existent plus depuis 1789; dès la seconde moitié du siècle dernier ils étaient, pour ainsi dire, tombés en désuétude. Pour bien des causes dont la principale est, peut-être, l'énorme distance qui séparait Bidache de Paris, les Gramont, que leurs fonctions à la cour et dans l'armée retenaient près du roi, abandonnèrent peu à peu l'exercice de ces droits, se contentant de la distinction honorifique qu'ils comportaient et que les rois de France reconnaissaient et confirmaient en toute occasion.

Ces droits souverains aujourd'hui éteints et relégués dans l'histoire sont-ils donc à cause de cela négligeables et méritent-ils l'oubli? Non assurément. Leur souvenir évoque encore maintenant l'image d'une grande situation et témoigne d'un passé que le respect des traditions nous oblige à défendre.

On n'écarte les chances d'erreur, quand on écrit l'histoire de cer-

taines familles ayant joué un rôle important, qu'à la condition de consulter leurs archives particulières qui complètent et souvent corrigent les renseignements trouvés, au hasard des recherches, dans les bibliothèques publiques.

Nous qui avons pu nous livrer à ce travail, nous croyons avoir le devoir d'intervenir, et de remettre les choses au point.

Et puis, le dirai-je? elle est un peu solidaire de la nôtre, la cause de ces historiens des *xv^e*, *xvi^e* et *xvii^e* siècles, que M. Bladé traite d'*incapables* ou de *vendus*; c'est aussi les défendre que de rétablir la vérité.

Cela dit, entrons en matière et relevons quelques-unes des erreurs commises, dans l'ordre où elles se présentent :

1^{re} ERREUR. *Page 91 du Bulletin.* — L'auteur, parlant de la prise du château de Gramont par Simon de Montfort, en 1249, représailles dont les motifs lui échappent complètement, dit : « Cela prouve bien que Gramont n'était pas la demeure d'un seigneur indépendant ».

Nous ne distinguons pas bien la preuve. Simon de Montfort, toujours en guerre, harcelant les uns et les autres, attaquait successivement tous ses voisins pour étendre les limites de son autorité. Gramont, indépendant ou non, était exposé à ses coups. Jamais d'ailleurs personne n'a prétendu que *Gramont* fût indépendant. *On a même toujours dit et soutenu le contraire.* Cette phrase est donc inutile, elle enfonce une porte ouverte.

2^e ERREUR. *Page 92.* — Faisant allusion aux alliances des Gramont avec la maison de Navarre, mentionnées dans les lettres de création du duché-pairie, M. Bladé déclare que ces alliances *n'ont jamais existé*, et « qu'il ne peut donc s'agir d'une parenté du sang ».

Voyons un peu :

Menaud d'Aure, vicomte d'Aster (1513-1534), ascendant des Gramont en ligne directe, a pour mère Jeanne de Foix et de Béarn, fille de Gaston IV, prince de Navarre et de Éléonore, reine de Navarre, qui était petite-fille de Charles III. Il eut plusieurs enfants dont Antoine I^{er} de Gramont. (Archives : contrat de mariage entre J. de Foix et Jean d'Aure.)

Gratien de Gramont, autre ascendant en ligne directe, épouse en 1429 Marguerite de Navarre, sœur puînée de la reine Blanche de Navarre, et en secondes noces Anglesse de Navarre, cousine

germaine de la précédente, comme il résulte des dispenses accordées par l'Église en cette circonstance. Il se remaria en troisièmes noces avec Catherine de Castelpujon et de ces trois mariages eut neuf enfants.

Jean de Gramont épouse en 1405 Marie de Montaut, petite-nièce de Charles V, roi de France : il eut deux enfants.

D'autres alliances pourraient être citées, mais passons.

3° ERREUR. *Page 96.* — On lit, au sujet de la souveraineté de Bidache : « Mais il est facile de prouver que ces prétentions (à la souveraineté), qui d'ailleurs ne datent que des premières années du XVIII^e siècle, ne reposent que sur une équivoque » et *page 99* : « S'il fallait en croire les Gramont et leurs généalogistes gagés, les prétentions de cette famille à la souveraineté politique de Bidache auraient été reconnues par Louis XIV et, après lui, par Louis XV et Louis XVI, etc. »

Ce qui revient à dire que ces prétentions n'ont été émises qu'au XVIII^e siècle et que les rois de France ne les ont jamais reconnues. Nous répondrons par des documents :

1° Les lettres patentes de 1516 dans lesquelles Jeanne, reine de Navarre et d'Aragon, et son fils Charles citent à comparaître devant eux, à Pampelune, un sieur Porquer de Bidache. Ces lettres portent expressément que cette citation sera faite par affiches parce qu'on ne pourrait avoir *voire présence de vous M. Porquer, parce que vous êtes habitant et demeurant hors de nostre royaume*. Or on sait que, par une fiction chère aux souverains, les rois d'Espagne n'ont pas cessé pendant de longues années de considérer la Basse-Navarre comme dépendant de leur couronne. Ainsi, en 1603, dans le dénombrement de ses domaines, Philippe III fait entrer la Basse-Navarre et notamment le château de Gramont;

2° Le traité de 1608 avec Henri IV, relatif à l'établissement de foires à Bidache. Il y est dit que « le roi de France agissant en son nom et pour ses successeurs a conclu ledit traité avec le comte de Gramont, *souverain de Bidache*, se portant pour lui-même et ceux qui lui succéderont afin d'assurer réciproquement à leurs sujets de Navarre, de Béarn et de la souveraineté de Bidache, la liberté de négocier en sûreté, voulant que lesdits sujets du roi Henri IV et ceux du comte de Gramont puissent passer et repasser d'un État dans l'autre sans paiement d'aubaine et à leur avantage et utilité

commune, recherchée par leurs souverains.» (Original aux archives);

3° Une déclaration de 1609 signée de Henri IV, rendue pour l'exécution de ce traité et conçue à peu près dans les mêmes termes;

4° Les commissions du Grand sceau expédiées au comte de Gramont à l'occasion de sa nomination au grade de chevalier du Saint-Esprit. L'une est du 31 mars 1613 pour faire preuve de la noblesse; l'autre est du 12 novembre 1613 pour faire preuve de la religion catholique. Dans l'une et l'autre, le comte de Gramont est ainsi qualifié : « comte de Gramont et de Guiche, souverain de Bidache ».

D'autres lettres confèrent le même ordre à ses successeurs, en 1661 et postérieurement, dans les mêmes termes;

5° Les pleins pouvoirs par lesquels Louis XIV accréditait en 1657 le maréchal de Gramont auprès de la Diète de Francfort et dont voici le préambule : « Nous avons cru ne pouvoir faire une « meilleure élection que de notre très cher et bien aimé cousin, le « duc de Gramont, pair et maréchal de France, un de nos ministres d'État, *souverain de Bidache*, lequel nous avons, etc... »

Les pleins pouvoirs donnés en 1659 au même Maréchal de Gramont, envoyé comme ambassadeur en Espagne avec mission d'obtenir la main de l'Infante pour le Roi, débutent à peu près de la même façon;

6° L'arrêt du Parlement de Navarre, du 19 décembre 1640; l'arrêt du même Parlement enregistrant les lettres patentes de création du Duché-Pairie; l'arrêt de la Chambre des Comptes de Navarre du 20 décembre 1683; plusieurs mémoires des Intendants du Béarn et de la Basse-Navarre; l'arrêt du Parlement de Bordeaux du 29 mars 1710; un arrêt du Conseil du 15 février 1724, rendu sur plainte du duc de Gramont, qui décharge les juifs domiciliés à Bidache d'une imposition levée sur tous les juifs du royaume.

Dans toutes ces pièces, le duc de Gramont est qualifié *souverain* de Bidache ou bien la souveraineté est implicitement reconnue.

L'arrêt de 1710, par exemple, fut rendu dans les circonstances suivantes. Des particuliers, ayant été jugés à Bidache pour le même motif que d'autres demeurant en dehors de la principauté, objectèrent sur appel du procureur, au Parlement de Bordeaux, que ce

parlement ne pouvait connaître de leur cas et devait les renvoyer à Bidache. Le procureur général de Bordeaux combattit ces prétentions : « Les juges de Bidache, disait-il, usurpent le titre de juges souverains, la prétendue souveraineté du seigneur de Gramont n'existe pas », etc.

« Le Parlement, par arrêt définitif, prononce et ordonne sans avoir égard à la chose dite et alléguée au contraire que sur les autres contestations, les parties se pourvoiront devant le juge à Bidache et ladite cour déclare expressément n'y avoir lieu de prononcer sur l'appel et conclusions du procureur général. »

Nous pourrions encore citer un très grand nombre de documents, mais il ne faut abuser de rien ; passons.

4^e ERREUR. *Page 96.* — Parlant du droit de justice en dernier ressort que les Gramont possédaient à Bidache au xvii^e siècle et avant, M. Bladé s'exprime ainsi : « Quand et comment l'obtinrent-ils ? Ce fut peut-être au temps où Corisande d'Andoins⁽¹⁾ obtint aussi de son royal amant la terre de Guiche », et la preuve de cette donation, toujours d'après M. Bladé, serait qu'au moment du mariage de Corisande, Guiche dépendait du duché d'Albret ; donc, etc.

Examinons un peu :

Guiche ne fut pas apporté en dot par Corisande. Lorsqu'elle épousa Philibert de Gramont en 1567, ce comté appartenait depuis longtemps aux Gramont. Henri II de Navarre l'avait cédé, trente-quatre ans auparavant, à dame Claire de Gramont (1528-1561), en échange de la terre de Pellegrue et d'une partie de celle de Janzac. L'acte est du 8 novembre 1534, signé par Gabriel de Gramont, cardinal-archevêque de Toulouse, procureur constitué de Claire de Gramont, sa nièce. Guiche relevait, il est vrai, du duché d'Albret et continua à en relever jusqu'en 1643. A cette époque, une lettre de Louis XIV déclare qu'à l'avenir cette terre « sera mouvante de la Tour du Louvre », c'est-à-dire de la couronne et non plus du duché d'Albret. Cela en prévision de son incorporation dans le duché de Gramont.

Henri IV âgé de 13 ans, témoin avec sa mère du mariage de Corisande, aurait donc à cette occasion *donné* à sa « maîtresse », alors âgée de 12 ans (Corisande se maria à cet âge), une terre *qu'il*

⁽¹⁾ Et non Corisandre d'Andoins, comme l'écrit M. Bladé.

n'avait pas, sous les yeux et avec l'approbation de Jeanne d'Albret, protestante rigide et austère!

C'est tout à fait invraisemblable.

Il n'est même pas conforme à la vérité historique d'insinuer que Corisande *reçut* des libéralités de Henri IV. Le contraire est vrai; tous les historiens du temps en rendent témoignage. Ce fut Corisande, dont la fortune était considérable, qui, par des envois d'hommes et d'argent, contribua dans une large mesure au succès de la cause royale (cf. *Marguerite de Lorraine; Histoire am. d'Henri IV; Othagaray, Histoire de la Navarre; Vaissette*, ch. ix, p. 167, 177, etc., etc.) ⁽¹⁾.

Plus loin, à la même page, Philibert de Gramont est qualifié de *débonnaire* mari. Le reproche n'est pas fondé. Il est vrai qu'à l'origine Philibert de Gramont fut ami intime de Henri IV et l'un des trois seigneurs béarnais qui l'accompagnèrent à la Cour de France; c'était dans l'ordre. Mais plus tard, en 1576, instruit par la reine mère des intrigues qui existaient entre Corisande et Henri IV, il se tourna contre ce dernier et le combattit à outrance. Après la paix de Nérac, accablé de tristesse et de dépit, il chercha la mort au milieu des combats et la trouva à 28 ans, au siège de La Fère. Ce n'est pas la fin d'un lâche ⁽²⁾.

5^e ERREUR. *Page 97.* — Après avoir énuméré quelques-uns des droits régaliens, droits de grâce, de rémission, etc., que prétendaient avoir les seigneurs de Gramont, M. Bladé, ajoute : « Tout cela est de la plus haute fantaisie. Nous le trouvons consigné pour la première fois dans un mémoire présenté au Parlement en 1711 et voici à quelle occasion.

⁽¹⁾ Corisande avait levé et équipé à ses frais 23,000 Gascons et Béarnais qu'elle envoya à Henri IV, en septembre 1582, après les avoir passés en revue de la terrasse de son château. Quelques compagnies de ces Béarnais étaient présentes à Coutras et contribuèrent à la victoire.

Ce chiffre de 23,000, quoique donné par les historiens du temps, nous paraît d'ailleurs exagéré.

⁽²⁾ « Des recherches faites récemment sur Corisande, il résulterait que, bien que Henri IV et Corisande fussent depuis longtemps liés d'amitié, des relations plus intimes ne se seraient établies entre eux qu'en 1583, deux ou trois ans après le décès de Philibert de Gramont. » (*Corisande*, notice biographique... par Ch.-L. Frossard, pasteur auxiliaire, etc..., Bagnères, imprimerie Dominique-Bérot, 1894).

« Le duc Antoine (Antonin de Gramont) avait fait condamner à mort sa femme Louise de Roquelaure, fille du maréchal de ce nom, pour crime d'adultère. Il voulait faire exécuter la sentence. Pour s'y opposer, on lui dépêcha le maître de requêtes de Gourgue et le supplice ordonné n'eut pas lieu. Je sais que de nos jours on a prétendu le contraire, et ceci prouve une fois de plus combien on a raison de compter sur l'ignorance et la crédulité du public. Ainsi, la puissante maison de Roquelaure, dont le chef était duc⁽¹⁾ et maréchal de France, aurait tranquillement laissé mettre à mort une de ses filles sans qu'il restât la moindre trace de ses agissements et protestations dans les documents officiels et autres écrits du temps! Bien plus, le roi aurait été impunément bravé dans la personne de son représentant tout spécial, le maître de requêtes de Gourgue. Et par qui? Par un homme dont la famille tenait toutes ses charges et dignités du souverain et par un petit juge de village! Je voudrais bien savoir où sont les preuves authentiques de ces stupéfiantes assertions. »

Voici les preuves demandées.

Faisons d'abord observer que le mémoire de 1711, qui existe réellement, n'a rien de commun avec le cas de Louise de Roquelaure, dont la mort remonte à 1610. M. Bladé se trompe d'un siècle; son erreur est du reste jusqu'à un certain point excusable. L'exécution de Louise date en effet de 1610, mais la légende, faisant erreur d'une année, la place en 1611.

Or, 1611, 1711 cela sonne un peu de même, et à première vue on peut confondre.

L'exécution eut lieu et si bien que le comte (et non le duc de Gramont) en devint veuf et se remaria, le 16 mars 1618 avec Claude de Montmorency.

Le maître de requêtes de Gourgue ne fut autorisé à pénétrer dans la principauté qu'après avoir déclaré qu'il venait comme ami de la famille et sans prétentions à l'autorité. Il eut même à signer une déclaration, dont voici le texte exact extrait des archives :

« Je Marc Antoine de Gourgue, conseiller du Roy, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du Roy, certifie à tous ceux qu'il appartiendra que je me suis aujourd'hui transporté au présent lieu de Bidache non en qualité de personne publique ni pour faire

⁽¹⁾ Le duché-pairie de Roquelaure n'existait pas en 1611.

aucun acte qui dépende de mon office, mais comme personne privée par le commandement de la Reine, pour conférer avec M. le comte de Gramont et visiter dame Louise de Roquelaure, en foy de quoy j'ai fait la présente déclaration sous mon seing, pour servir audit seigneur de Gramont comme il verra bon être : fait au lieu de Bidache, le cinquième octobre mil six cent dix.

« Signé : DE GOURGUE. »

Le maréchal de Roquelaure fit naturellement ce qu'il put, avant le jugement, pour sauver sa malheureuse fille. Comme le pense avec juste raison M. Bladé, il ne s'en tint pas là.

Après l'exécution il porta plainte au Roi, mais sans résultat. Le tribunal des maréchaux de France ou Tribunal du point d'honneur fut saisi de l'affaire et le duc de La Force reçut mission de raccommoder les parties. Les instructions données par le Roi portent « qu'il [le duc de La Force] se transportera à Bordeaux ou au lieu où sera ledit sieur de Roquelaure, lui fera entendre le commandement particulier que S. M. lui a fait de s'y acheminer pour le voir de sa part et lui représenter l'extrême déplaisir qu'elle a d'entendre la mauvaise intelligence qui est entre lui et ledit sieur de Gramont son gendre; le désir particulier qu'elle a d'en voir cesser la cause; qu'il sait bien que c'est un fait si épineux [s'y agissant de l'honneur de personnes qui lui attouchent de si près] qu'il est bien malaisé d'y apporter remède si ce n'est que, de lui-même comme aussi du côté dudit sieur de Gramont, ils en facilitent les moyens; lui représentera combien il importe à l'un et à l'autre de cacher plutôt ces affaires et offenses domestiques que de les mettre en évidence et les faire connaître et saisir à des personnes qui, sans ces poursuites et procédures, n'en eussent jamais ouï parler, etc. ».

Mais les choses n'allaient pas toutes seules, s'il faut en croire le passage suivant d'une lettre écrite le 21 décembre 1610 par le duc de La Force à la duchesse sa femme : « Les querelles de MM. de Roquelaure et de Gramont ne sont point encore accommodées; les animosités sont fort grandes entre eux; M. de Gramont par commandement a toujours gardé le logis. »

La réconciliation eut lieu cependant. Malheureusement les archives du tribunal du point d'honneur n'ont été constituées qu'au XVIII^e siècle. L'acte de réconciliation est resté introuvable. Mais

nous avons des preuves certaines de son existence dans les archives. En outre, vers 1810, le Gouvernement impérial voulut avoir quelques détails sur les anciens châteaux de France, leur passé, leur état actuel. On s'adressa à M. Galart pour le midi de la France; dans la notice qu'il fit sur Bidache, nous lisons à propos du procès Roquelaure : « J'ai vu l'acte de leur reconciliation, qui ne contenait guère que quelques excuses de la part du comte de Gramont. »

Enfin comme, pour les fiefs de Guyenne et de Navarre, le seigneur de Gramont était vassal de la couronne et sujet du roi, par arrêt du Conseil d'État du 16 janvier 1611, il lui fut accordé des lettres de rémission aux conditions suivantes :

Le comte de Gramont s'engageait à faire transporter dans le caveau de Bidache, avec les honneurs d'usage, le corps de Louise de Roquelaure son épouse.

Il promettait de ne rien enlever aux enfants de la part qui leur revenait de droit dans la succession de leurs père et mère.

Les deux enfants devaient être envoyés à Paris et élevés sous la surveillance du Roi; ce qui fut fait. L'un d'eux devint dans la suite le premier maréchal de Gramont.

Enfin Sa Majesté « fit défense auxdits seigneurs de Roquelaure et de Gramont de se rechercher, ni inquiéter et molester directement ni indirectement, etc., à peine d'être punis comme perturbateurs du repos public. »

Au moment de la remise de ces lettres au parlement de Bordeaux, la procédure à suivre donna lieu à quelques difficultés. Le procureur général de Bordeaux écrivit alors, le 8 mars 1611, à M. de Phéliepeaux, secrétaire d'État. Il en résulta des pourparlers; puis les lettres furent enregistrées et les juges de Bidache continuèrent, comme par le passé, à juger en dernier ressort.

De tout cela la Cour ne tint pas longtemps rigueur au comte de Gramont. La preuve en est qu'il reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit en 1613, et fut élevé en 1643 à la dignité de duc et pair.

6^e ERREUR. *Page 99.* — M. Bladé écrit : « Les Gramont prétendent avoir exercé le droit de grâce à Bidache. Où sont les textes qui en témoignent? La rémission que le souverain accorde à un coupable fut assurément exercée en fait durant une portion de la

période féodale par plusieurs seigneurs et grands officiers tels que le connétable, les maréchaux, les gouverneurs de province, etc. Mais cet avantage leur fut retiré par Charles V en 1359 et Louis XII confirma ce retrait en 1499.»

Je réponds :

Le 19 novembre 1650, Antoine III de Gramont accorde des lettres de légitimation au sieur Pierre de Villeneuve (V. archives).

Le 24 septembre 1659, il accorde des lettres *de rémission* à Henry de Chalosse, praticien qui était accusé de complicité de meurtre, mais dont le crime n'était pas suffisamment prouvé (V. archives).

Le 31 mai 1660, il accorde des lettres *de grâce* à Pierre de Suhigaray, qui avait été condamné à mort pour avoir tué un homme à Bidache. Il avait été prouvé que le cas était pour ainsi dire celui de légitime. Ces lettres sont ainsi conçues :

« Nous, désirant préférer miséricorde à rigueur de justice, avons de notre grâce spéciale quitté, remis et pardonné audit Pierre de Suhigaray la peine tant corporelle que pécuniaire qu'il aurait encourue pour raison dudit meurtre arrivé en la forme ci-dessus, imposant sur ce silence perpétuel à notre procureur général, nous mandons et ordonnons, etc., car tel est notre bon plaisir ».

Nous pourrions citer beaucoup d'autres documents semblables, mais il faut se borner.

Du reste, comment les seigneurs de Gramont n'auraient-ils pas eu les droits de grâce et de rémission, puisque de temps immémorial, ils faisaient et promulguaient les lois dans la principauté?

Bidache était en effet régi, quant à la justice, par des ordonnances rendues en 1531, signées de Charles de Gramont, archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, et de Gabriel de Gramont, cardinal archevêque de Toulouse, régents de la principauté durant la minorité de leur neveu Jean de Gramont.

Il y existait aussi une coutume spéciale rédigée en 1575 et dont les prolégomènes débutent ainsi : « Coutumes de la ville, terre, juridiction et souveraineté de Bidache rédigées par écrit par nous, Charles de Romanet, licencié ez lois, surintendant de la justice de Bidache de par monseigneur et commissaire à ce député par son altesse ».

Le titre V de cette coutume qui regarde la succession des bâtards porte que « les bastards ne succèdent et qu'on ne leur succède point

et que s'ils décèdent sans laisser de postérité de leur loyal mariage, ni faire testament, tous leurs biens sont et demeurent à monseigneur si ce n'est qu'ils aient été naturalisés et légitimés par rescrit et par lettres de monseigneur, vérifiées et entérinées par sa justice, appelé son procureur général», etc.

7° ENNEUR. Page 96. — L'auteur consacre un très long paragraphe aux hommages rendus au roi de Navarre en 1342 et 1434 par Arnaud Guilhem et François de Gramont, et arrive à cette conclusion qu'en ce temps-là, Bidache n'était pas indépendant.

Ma réponse sera courte.

A cette époque éloignée, l'indépendance pour les maîtres de Bidache était plutôt une prétention naissante qu'un fait accompli. Ils la constituaient peu à peu, avec des hauts et des bas, des hommages refusés ou rendus selon les circonstances et la nécessité de ménager leurs puissants voisins. C'est à partir du *xv*^e siècle qu'elle se manifeste librement, acceptée de tous, comme nous pensons l'avoir établi.

Jusqu'à quel point, d'ailleurs, l'hommage lige rendu en certaines conditions était-il incompatible avec le droit souverain? C'est une question que les juriconsultes se posèrent jadis et plus d'une fois à propos de Bidache même. Loyseau est entré dans le débat, et par de longues et savantes dissertations où il est parlé de *surveillance*, de *princes-sujets*, de la distinction à faire entre le *fief de concession* et le *fief de protection* tel que Bidache, il prouve que cette incompatibilité n'existe pas. (LOYSEAU, *Traité des seigneuries*, ch. II; 34-44, 95. — MARCA, livre V, ch. III, n° 12, etc.).

Ces discussions nous entraîneraient trop loin. Bornons-nous à citer quelques-uns des exemples invoqués à l'appui de cette thèse.

Le vicomte de Montcade, souverain de Béarn, et son successeur, Bernard de Foix, rendent hommage lige en 1273 et 1290 à Édouard I^{er}, roi d'Angleterre; le vicomte de Béarn rend hommage lige à Édouard, duc de Guyenne, en 1290.

Les ducs de Bretagne et de Guyenne jouissaient de droits souverains sous hommage lige à la couronne de France.

Arthur I^{er}, en juillet 1202, et Robert de Dreux, en 1212, rendent hommage lige à Philippe-Auguste. Les comtes de Flandre, le prince des Dombes rendaient, quoique souverains, hommage lige.

Le duc de Lorraine jouissait dans le duché de Bar, avant 1738, des privilèges de la souveraineté sous le ressort et l'hommage à la couronne de France (concordat du 25 janvier 1571; déclaration du roi Charles IX, du 13 février 1573 et de Henri IV, du 8 août 1575).

8^e ERREUR. Page 105. — De ce que nous n'avons relevé jusqu'ici que des erreurs en quelque sorte capitales, il ne s'ensuit pas que les détails, dans l'étude de M. Bladé, soient d'une rigoureuse exactitude. On a même l'impression du contraire. Ainsi nous lisons, page 105, que les Gramont possédaient des droits considérables sur la coutume de Bayonne, « mais ne résultant d'aucun titre », ce qui donne à croire que ces droits étaient usurpés.

Ces titres existent. C'est d'abord l'acte de vente par lequel François de Gramont, en 1440, cède à Charles VII, roi de France, la citadelle de Blaye en échange d'une partie de ces coutumes; puis une lettre de Henri IV confirmant les effets de ce contrat; puis l'achat de l'autre moitié des coutumes avec la dot de Louise de Roquelaure; puis une lettre de Louis XIII approuvant cet achat. On admettra difficilement qu'il ne reste pas trace de ces actes dans les archives de Pau ou de Bayonne !

9^e ERREUR. — Est-ce enfin tout ? Pas encore. L'auteur de l'étude que nous discutons traite d'incapables et de vendus les historiens qui contredisent ses affirmations. Que valent ses accusations ?

Favyn, qui *exalte*, paraît-il, les Gramont dans son histoire de la Navarre, publiée en 1512, n'est qu'un piètre compilateur. Je ferai remarquer que Favyn, dans cette même histoire, accuse Roger de Gramont d'avoir, de complicité avec le vicomte de Narbonne et Jean de Gerderest, son oncle, tenté d'empoisonner la reine Catherine d'Albret. La fausseté de cette ridicule accusation est aujourd'hui prouvée et la lumière est faite sur ce point. Singulière façon cependant d'*exalter* les Gramont !

Marca dans son histoire de Béarn, qui date de 1644, fait manifestement sa cour aux Gramont (page 91).

Presqu'à chaque page, il est question des *généalogistes et annalistes subalternes à la solde des Gramont*; les distingués auteurs des annales de la Navarre, Othagaray, Marguerite de Lorraine y passent comme les autres !

Par trois fois (pages 91, 100 et 103) nous lisons que les Gramont avaient pris à leurs gages Oihenard, l'auteur de la *Notitia utriusque Vasconiae*, le véritable fondateur de l'histoire de la Gascogne, et pourquoi? Je résume :

Oihenard était payé pour écrire une généalogie de la maison de Gramont. Il est vrai que cette généalogie n'a jamais paru; sans doute parce qu'elle exagérât par trop l'antiquité de la famille. . . . ! Et puis les Gramont exigeaient bien autre chose de leur serviteur. Pour mériter ses gages, Oihenard n'a pas craint de présenter Louvigny comme un comté de 981, alors que ce n'était alors qu'une baronnie, le comté ne datant que de 1443.

Qu'était donc ce Louvigny à propos duquel se révèle la corruption d'Oihenard? Un petit comté sans importance, entré dans la famille de Gramont en 1567 et dont l'ancienneté leur était, je crois, absolument indifférente.

Arrêtons-nous ici. Nous n'avons que trop abusé de la patience du lecteur.

La conclusion de tout cela se dégage d'elle-même, nous le disions au début.

Pour discuter l'histoire de certaines familles il faut remonter aux sources, c'est-à-dire aux archives qui les concernent; quelques documents trouvés par-ci par-là, dans les bibliothèques, ne suffisent pas.

Faute d'avoir pu le faire, M. Bladé a commis de nombreuses erreurs. Nous avons tenu à les signaler.

LA
PERTE DE SAINT-DOMINGUE,
DU TRAITÉ D'AMIENS
AU COURONNEMENT DE DESSALINES⁽¹⁾,

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE VINCENT, DU CHEF DE BATAILLON MARTIN,
DU CRÉOLE LACROZE, DES GÉNÉRAUX KERVERSAU ET PERRÉNION,
CONSERVÉS AUX ARCHIVES DES COLONIES (FONDS MOREAU SAINT-MERRI F. 283),

PAR M. CAMILLE GUY.

Les préliminaires de la paix d'Amiens ayant été signés le 1^{er} octobre 1801, Bonaparte songea aussitôt à reprendre l'île de Saint-Domingue que terrorisait alors Toussaint Louverture et il confia cette difficile mission au général Leclerc, son beau-frère, celui-là même qui avait été son lieutenant et son actif collaborateur au 18 brumaire.

Quel était à cette date de 1802 l'état de Saint-Domingue? Un mémoire de Vincent adressé au Ministre de la marine, le 21 vendémiaire an x (13 octobre 1801), nous renseigne nettement à ce sujet. Vincent constate tout d'abord que les nègres n'auraient jamais songé à se révolter si les querelles des blancs entre eux ne leur en avaient pas donné l'idée : « Les nègres, écrit-il, jusqu'à l'époque de la Révolution, avaient toujours conservé pour les blancs la plus grande soumission. On a eu beaucoup de peine pour les déterminer à la révolte et les troubles qui existèrent parmi les blancs dans les premiers temps de la Révolution furent pour eux d'un très mauvais exemple. » Et, plus loin : « On a vu des cases de nègres brûlées parce qu'ils n'avaient pas voulu

⁽¹⁾ Communication faite à la Section de Géographie du Congrès des Sociétés savantes, le 15 avril 1898.

quitter leurs travaux et se débander, des commandeurs de nègres mis à mort parce qu'ils maintenaient les ateliers au travail et qu'ils cherchaient à faire régner l'ordre et la fidélité envers les maîtres.» Il établit de même que les Américains ont soutenu dès le début Toussaint dans sa lutte contre la France, et cette intervention des États-Unis nous la retrouverons plus tard, aussi active, en faveur de Dessalines, le successeur de Toussaint Louverture. « Ce changement n'a pas pu, toutefois, grandement me surprendre, Toussaint étant enflé de ses succès contre les hommes de couleur du Sud (mulâtres), qui avaient tout tenté pour le faire périr, recherché par le perfide gouvernement américain, qui traitait exclusivement avec lui, mettait à sa disposition un grand nombre de bâtiments armés et ne l'entretenait que de l'utilité réciproque qui résulterait pour les deux pays de l'échange direct de leurs produits.» C'est, on le voit, la doctrine de Monroe avant Monroe! Malgré toutes ces difficultés, Vincent ne jugeait pas la situation désespérée, puisque, dans le même mémoire, il estimait que trois commissaires bien choisis, et dont il cite les noms, les sieurs Roume, Pascalet et Mejan, pourraient assez facilement ramener les noirs à l'obéissance en dépit de Toussaint lui-même. « Un écrit bien fait, dit-il, sur la conduite des noirs en ce moment et furtivement disséminé dans la colonie produirait le plus heureux effet; il m'a été demandé par un chef noir, homme grandement à distinguer.» Dans tous les cas, il est nettement opposé à une intervention par les armes. Il décrit les travaux de défense ordonnés par Toussaint sur tout le pourtour de l'île, énumère les ressources « infinies » qu'il tire journellement des Anglais et des Américains, et insiste sur l'impossibilité pour des Européens de prolonger une expédition sous ce climat brûlant.

« Les noirs, dit-il encore, maîtres absolus de la Colonie en ce moment, y commandent de la manière la plus exclusive. Un petit nombre de blancs occupe quelques emplois dans la force armée; plusieurs sans doute sont dignes d'estime, mais combien d'entre eux sont voués journellement à la haine et au mépris de leurs frères,

« Sous le prétexte de craintes, qui sont toujours infiniment exagérées, les noirs entretiennent sur pied 15,000 hommes d'infanterie et 1,200 hommes de cavalerie. La masse entière des cultivateurs organisée en milice nationale, commandée par des hommes séduits par quelques principaux chefs, est toujours prête à se lever

et à marcher; tout le monde, dès lors, est sous les armes : blancs, rouges et noirs; tout est nécessairement debout au premier signal, sous peine de la vie. . . » Et, quelques lignes plus loin : « Des munitions de guerre, des armes en quantité étonnante existent dans les chefs-lieux, mais surtout dans l'intérieur des repaires connus pour être les plus susceptibles de défense. Mais c'est surtout dans la guerre d'embuscade qu'ils trouvent toujours leur plus grande force. Doués de toute leur activité, sous le climat brûlant de Saint-Domingue, ils peuvent vivre dans les bois de racines et de fruits du pays habituellement nuisibles aux Européens. Leurs petites armées de 5 à 6,000 hommes tiennent la campagne pendant des mois entiers sans recevoir aucun traitement ni ration; elles ont plus fait. On les a vus, privées d'abris et de tout secours de subsistances, faire dix et douze lieues par jour pour se rendre à Saint-Domingue. » Cette page est d'une psychologie aiguë. Enfin, le mémoire de Vincent se termine par cette phrase topique et digne d'être retenue : « Les noirs à Saint-Domingue ne pourront être soumis que par les noirs! »

En dépit des sages avertissements donnés par Vincent, le Premier Consul préféra, comme toujours, l'intervention par les armes. La flotte chargée de réoccuper Saint-Domingue comptait 33 vaisseaux de ligne et 21 frégates sous les ordres de Villaret-Joyeuse. Elle portait à bord 21,000 hommes pris dans l'armée du Rhin et que commandait le général Leclerc. On n'a généralement pas rendu une justice suffisante aux efforts tentés par ce général à Saint-Domingue, ni aux heureuses conséquences de sa politique à la fois ferme et pacifique. Cependant, il est hors de doute, quand on analyse avec soin les mesures qu'il sut prendre et qu'on juge des progrès obtenus par lui en quelques mois, que Saint-Domingue aurait été sans doute conservé à la France si la mort ne l'avait pas brusquement enlevé en novembre 1802. Il serait bien long d'analyser tous les arrêtés pris par Leclerc, d'énumérer toutes les mesures ordonnées par lui; mais il suffit, pour donner une idée de son administration, d'en citer les actes les plus saillants en suivant jour par jour le *Journal officiel de Saint-Domingue*, dont la collection complète existe au Ministère des colonies. A peine débarqué, le 8 février 1802, le général Leclerc lance sa première proclamation. Il y fait appel à la concorde de tous les habitants; il y promet l'indulgence

et l'oubli : « Oubliez, dit-il, toutes vos haines et vos divisions; le capitaine-général sait bien que les crimes de révolution doivent être attribués plutôt aux circonstances qu'aux hommes, et sa conduite sera réglée sur celle qu'a tenue le gouvernement en France depuis le 18 brumaire. La générosité sera la base de ses actions; elle est toujours la compagne de la force. » Ailleurs, toujours avec la phraséologie pompeuse et solennelle qui est bien de l'époque : « Propriétaires et cultivateurs, votre liberté, vos personnes et vos propriétés seront respectées. Aussitôt que les circonstances me permettront de m'occuper des règlements intérieurs de la colonie, j'examinerai les règlements de culture qui assurent les droits des uns et des autres »; il continue, s'adressant successivement « aux ministres du culte », aux « généraux et officiers », aux « commerçants », et il termine ainsi : « Mais, citoyens de Saint-Domingue, n'oubliez pas que si le Gouvernement français est bon et généreux pour ses véritables enfants, il est terrible dans sa justice. »

Après avoir parlé, il se met à l'œuvre; à son arrivée, la flotte a dû bombarder la ville du Cap, qui avait fait feu sur le pavillon français; un arrêté du 15 février 1802 ordonne sa reconstruction; la justice n'est plus rendue; une décision du 17 février établit une commission provisoire de justice. Ce souci de la réorganisation immédiate ne lui fait pas oublier qu'il y a lieu d'agir avec vigueur contre ceux des révoltés qui tiennent encore la campagne : Tous-saint Louverture et Christophe sont mis hors la loi le 15 février; l'île entière « est mise à l'état de blocus », le 17; les biens des révoltés sont mis sous séquestre; le 4 mars, et en vertu même des termes de l'arrêté, « les scellés y sont apposés par les municipalités et les commandants militaires »; enfin, le 6 du même mois, un autre arrêté contraint les capitaines des bâtiments abordant à l'île de déclarer, sous leur responsabilité, le nom des voyageurs et la qualité des marchandises qui se trouvent à leur bord. Le 15 avril, les habitants sont invités, sous peine d'emprisonnement, à remettre aux commandants militaires « leurs armes et leurs munitions ». En même temps qu'il poursuit ainsi les révoltés pour les mettre dans l'impossibilité de nuire, il se préoccupe du bien-être de ses soldats. Les hôpitaux sont organisés sur divers points de l'île par un arrêté du 24 mars; le même jour paraît une longue instruction sur l'habillement et l'équipement des troupes à pied et à cheval; le lendemain, autre instruction sur les approvisionnements.

De telles décisions produisent le plus heureux effet. Dès le milieu d'avril, la situation est devenue meilleure, comme le constate un arrêté de Leclerc lui-même, en date du 13 avril : « Considérant, dit-il, que les circonstances militaires qui ont forcé le général en chef jusqu'à présent à apporter quelques entraves à la libre circulation des bâtiments nationaux ou étrangers dans les trois ports principaux de la Colonie, savoir : celui du Cap, celui du Port et celui des Cages ont cessé ;

« Considérant que les subsistances de l'armée sont suffisamment assurées pour laisser aux commerçants la libre disposition de leurs denrées, » etc., et le général en chef conclut à la levée du blocus. Cet ordre faillit être révoqué dès le lendemain, car un bâtiment américain, l'*Hanna*, profita de cette mesure de faveur pour tenter l'introduction dans l'île d'armes et de munitions prohibées ; un arrêté pris sur l'heure ordonna la confiscation du bâtiment. A partir du 15 avril, la pacification se précipite. Le 26 avril, Christophe se soumet, et l'arrêt qui le mettait hors la loi est rapporté ; le 3 mai, c'est le tour de Toussaint Louverture lui-même. « Je vois avec plaisir, lui écrit Leclerc, citoyen général, que vous prenez parti de vous soumettre aux armes de la République ; ceux qui ont cherché à vous tromper sur les véritables intentions du Gouvernement français sont bien coupables. Aujourd'hui, il ne faut plus nous occuper à rechercher les auteurs des maux passés, je ne dois plus m'occuper que des moyens de rendre, le plus promptement possible, la Colonie à son ancienne splendeur. » Et la lettre se termine ainsi : « Quant à vous, vous désirez le repos, et le repos vous est dû ; quand on a supporté pendant plusieurs années le fardeau du Gouvernement de Saint-Domingue, je conçois qu'on en ait besoin. Je vous laisse maître de vous retirer sur celle de vos habitations qui vous conviendra le mieux ; je compte assez sur l'attachement que vous portez à la colonie de Saint-Domingue pour croire que vous emploierez les moments de loisir que vous aurez dans votre retraite à me communiquer vos vues sur les moyens propres à faire refleurir dans le pays l'agriculture et le commerce.

« Aussitôt que l'état de situation des troupes aux ordres du général Dessalines me sera parvenu, je vous ferai connaître mes intentions sur la position qu'elles doivent occuper. »

Cette soumission n'était pas malheureusement définitive. Excité, comme le constate Vincent, par les Anglais et les Américains,

Toussaint Louverture reprend les armes. Plusieurs lettres saisies par les agents du Gouvernement ne laissent aucun doute sur ses intentions, et pour justifier à l'avance la mesure qu'il va prendre, le général Leclerc publie dans le *Journal officiel* l'une d'elles, adressée à un colonel nommé Fontaine. Dans cette lettre on lit, par exemple, ces phrases significatives : « On dit la santé du général Leclerc mauvaise, ce dont il faut avoir grand soin de m'instruire. » Ou encore ceci : « Je vous demande si l'on peut gagner quelqu'un auprès du général en chef, afin de rendre D... libre; il me sera bien utile par son crédit à la Nouvelle et ailleurs, » et, enfin : « Faites dire à Gengembre qu'il ne doit pas quitter le Borgne et qu'il ne faut pas que les cultivateurs travaillent. » En face de ces menées, Leclerc n'hésite pas; il s'adresse directement aux habitants de Saint-Domingue : « Citoyens, Toussaint conspirait; vous en jugerez par une lettre ci-jointe adressée au citoyen Fontaine. Je n'ai pas dû compromettre la tranquillité de la Colonie. Je l'ai fait arrêter, embarquer et je l'envoie en France où il rendra compte de sa conduite au Gouvernement français.

« ... J'ai sévi contre ce grand coupable et j'ordonne aux généraux de division de l'armée de faire rentrer de vive force tous les cultivateurs qui sont encore en armes dans les montagnes. Les cultivateurs ne sont pas les plus coupables : ce sont ceux qui les égarent. En conséquence, tout commandant de garde nationale, tout officier, tout gérant ou propriétaire qui sera trouvé dans un rassemblement armé sera fusillé de suite. » (22 prairial, an x.)

On a beaucoup exagéré les conséquences de la mesure énergique qu'avait cru devoir prendre le général Leclerc. On a soutenu que là était la véritable explication de la perte de Saint-Domingue, que les habitants, décidés à venger leur chef, s'étaient spontanément soulevés et groupés autour de Dessalines qui, reprenant pour son compte le plan et les projets de Toussaint, leur était apparu comme son successeur naturel. Rien de tout cela n'est exact. Personne ou presque personne ne bougea tout d'abord dans la colonie après l'acte d'autorité du gouverneur; la pacification ne fut nullement compromise, et c'est plusieurs mois après que Dessalines prit la direction du mouvement révolutionnaire. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les pièces officielles et le journal de la colonie. Le 6 juillet 1802, par une lettre adressée au Ministre de la marine, le général Leclerc fait savoir au Premier Consul qu'il va

entreprendre, dans la Colonie pacifiée, une tournée qui durera deux mois et demi. S'il ne part pas, comme il l'a annoncé, c'est que le gouvernement métropolitain ne répond à aucune de ses demandes : « Citoyen Ministre, j'ai correspondu avec vous très exactement, et vous ne répondez à aucune de mes lettres. L'abandon où vous me laissez est cruel. Je vous ai demandé de l'argent, des habits, des effets d'hôpitaux, des effets d'artillerie, des ouvriers; vous ne m'avez rien envoyé, vous ne m'annoncez rien. Pas une de vos lettres ne m'exprime si le Gouvernement était satisfait de ma conduite. On a besoin d'encouragement dans la position où je me trouve. » Malgré tout, le général Leclerc a assez de loisirs pour réorganiser les tribunaux (14 juillet 1802) et les districts administratifs de la Colonie. Il publie même, sous forme de circulaire, une série d'instructions judiciaires extrêmement remarquables et dont l'ensemble constitue un véritable Code civil. C'est un document d'une centaine de pages, publié à l'imprimerie du Cap, et qu'il serait extrêmement curieux de rapprocher du Code publié, quelques années plus tard, dans la métropole. A ce document, il convient d'ajouter un arrêté du 23 juillet 1802 nommant une commission chargée de prononcer sur les questions de propriété, et un autre de la même date « établissant la classification des délits et des peines ». Les quelques colons qui ont voulu protester contre l'embarquement de Toussaint ont été facilement réduits à l'impuissance, comme le constate une lettre même de Leclerc, en date du 6 juillet : « Après l'embarquement de Toussaint, quelques hommes ont voulu remuer, je les ai fait fusiller ou déporter. Depuis cette époque, quelques troupes coloniales ont eu l'air de s'insurger, j'ai ordonné de fusiller les chefs et dans ce moment les troupes cachent leur mécontentement; mais le licenciement s'opère. Les généraux noirs voient bien dans ce moment que je vais détruire tout à fait leur influence dans le pays; mais ils n'osent pas lever l'étendard de la rébellion. » Toute cette lettre serait à citer, mais il faut au moins en connaître les deux dernières phrases qui sont extrêmement curieuses : « Que le Gouvernement prenne garde à la prise de possession de la Martinique; les Anglais sont trop jaloux de nos succès à Saint-Domingue pour ne pas chercher à nous doaner de l'ouvrage de ce côté-là. Les Anglais sont mieux traités que nous à la Havane! »

Tout aurait été donc pour le mieux si la mortalité n'avait pas

fait dans l'armée française de nombreuses victimes : « Citoyen ministre, écrit Leclerc, la mortalité continue et fait présentement ses ravages dans toute la colonie. Le mois de prairial peut m'avoir coûté 3,000 hommes; le mois de messidor m'en coûtera davantage; il me coûte, jusqu'à présent, 160 hommes par jour. J'ai ordonné dans ce moment qu'on fit une revue de l'armée par corps. Je n'ai guère en ce moment que 8,500 hommes présents sous les armes, non compris les 2,000 hommes que je viens de recevoir. Mes troupes sont pourtant aussi bien nourries qu'il est possible qu'elles le soient et elles ne font point de fatigues », et ailleurs : « Nos troupes noires sont très faibles, et les officiers réformés les agitent. Ma garnison du Cap est très faible et je ne puis l'augmenter. » (6 juillet 1802.) Autre cri d'alarme, le 12 juillet : « La mortalité continue. Vous trouverez ci-joint le tableau de la perte d'une décade dans les hôpitaux du Cap »... : « Le 7^e de ligne est anéanti. Il ne faut jamais envoyer aux Antilles des corps qui sont restés dans le Nord de la France », et, en post-scriptum du 24 messidor : « Le général Tholosé et le chef de brigade Maubert sont morts hier. Il ne reste de tous les officiers de génie, qui me sont arrivés par le *Pélage*, que le chef de bataillon Fournier. Envoyez-moi un autre commandant du génie et d'autres officiers. » La situation n'est pas meilleure (par suite de la coupable négligence de la Métropole) en ce qui concerne les finances : « Citoyen Ministre, écrit Leclerc le 6 juillet 1802, ma situation est des plus pénibles relativement aux finances; je ne fais pas plus de 500,000 francs de recettes par mois, et mes dépenses sont de plus de deux millions, non compris l'achat de farines, dont je ne manque pas. Je n'ai, dans ce moment, que les douanes qui me donnent quelques recettes, et les domaines nationaux dans la partie du Sud. Je suis absolument sans fonds. » Il faut citer aussi ce passage si caractéristique : « J'avais envoyé demander à la Havane un nouveau prêt de trois millions pour lequel je donnais les 1,600,000 francs de lettres de change que j'ai sur la Vera-Cruz. J'ai été refusé, et on a mis beaucoup de mauvaise grâce à ce refus. *Tous nos voisins voient avec beaucoup de jalousie le prompt rétablissement de Saint-Domingue.* »

Il fallait, en effet, que ce rétablissement fût bien réel et bien solide pour qu'en l'absence de troupes et d'argent, les noirs n'osassent point tenter un soulèvement général. C'est à peine si, dans sa correspondance, le général Leclerc signale quelques cons-

pirations isolées, qu'il n'a, du reste, aucune peine à déjouer. Saint-Domingue allait donc être soumis; seul, le département du Nord opposait encore quelque semblant de résistance. Malheureusement, le général Leclerc était atteint, à son tour, par la maladie qui avait décimé ses troupes, et le 1^{er} décembre 1802, il mourait. C'était une grosse perte que celle de ce général qui s'était révélé administrateur habile et officier expérimenté, et, pour comble d'infortune, cette mort allait coûter à la France la belle colonie de Saint-Domingue.

Ce fut le général Rochambeau qui succéda à Leclerc. Cet officier, que semblaient désigner à ce poste de confiance et sa parenté étroite avec un des héros de la guerre d'indépendance américaine et les victoires qu'il avait naguère remportées sur Toussaint Louverture, se montra fort au-dessous de la tâche, il est vrai difficile, qui lui incombait. Sa cruauté à l'égard des noirs est attestée par tous ses actes, par les lettres écrites de la Colonie à la Métropole et par le témoignage de ses propres officiers. Nous trouvons d'autre part, dans les Archives des Colonies, un mémoire fort important sur la conduite de ce général. Ce mémoire a été rédigé en 1804 (sans autre indication de la date), par un nommé Lacroze, créole et habitant de la partie du Sud de Saint-Domingue. Dans un style enflammé et pathétique, d'un mauvais goût excessif et d'une éloquence prétentieuse, Lacroze dénonce le général Rochambeau à l'indignation de ses compatriotes. Voici un passage de cette catilinaire : « Avez-vous vu ou n'avez-vous pas vu le général, après sa défaite, déferer à Dessalines et à Capois ses plus beaux chevaux enharnachés et des armes, à titre de présent, en témoignage de leur bravoure et notamment pour s'être vaillamment comportés dans l'attaque qu'ils firent de la porte Vertière? » Et le mémoire continue ainsi pendant des pages entières sous cette forme interrogative : « Avez-vous vu ou n'avez-vous pas vu? » Mais en dépouillant le document de toutes ses fleurs et de tous ses inutiles ornements, il est facile de constater que les accusations portées contre Rochambeau par Lacroze sont bien justifiées : il n'est même pas difficile de les résumer exactement. Les griefs que le créole formule « au nom de la vérité, cette aimable compagne de la vertu », sont au nombre de vingt :

1^o Le gouvernement du général Rochambeau a fait évanouir tout espoir de soumission et n'a laissé dans tous les cœurs que le

désespoir et le présage des plus grands maux; 1° le général a noyé indistinctement, et sans motif légitime, ceux des hommes de couleur qui avaient facilité l'entrée de l'armée française sur différents points de la colonie; 2° il a fait pendre, fusiller, brûler et dévorer par des chiens indistinctement et sans cause légitime, ceux des noirs cultivateurs et domestiques vivant paisiblement chez leurs maîtres; 3° il a fait vendre pour son compte dans les îles voisines ce qu'il y avait de mieux dans les noirs des deux sexes et en a formé des cargaisons; 4° il a laissé les officiers s'approprier les richesses des hommes et des femmes de couleur qu'ils avaient fait périr; 5° il a fait marcher les garnisons françaises par des chemins inaccessibles, des défilés pénibles; 6° il a laissé massacrer jusqu'au dernier homme dans les embuscades et il a abandonné aux ennemis les armes et les munitions avec lesquelles les noirs ont commencé à combattre; 7° il a persécuté, noyé, pendu et fusillé les blancs, semé la consternation et la désolation dans toutes les familles; 8° il a persécuté les blancs au point de les forcer à prendre le misérable parti de se jeter dans l'insurrection pour avoir le prétexte de dire que nous étions des révoltés; 9° il a vendu par autorité du gouvernement les biens de toutes les personnes décédées sans se soucier des familles; 10° il a imposé arbitrairement, pour de grosses sommes d'argent, les colons ruinés depuis douze ans, et il a menacé de faire pendre ceux qui n'acquitteraient pas l'impôt; 11° il a partagé les sommes ainsi recueillies entre les différents chefs de son armée, qui se les sont appropriées; 12° les officiers subalternes ont été logés chez les bourgeois et ont exigé les services les plus dispendieux, alors qu'ils n'avaient droit qu'au logement et au feu; 13° il a organisé des associations entre les chefs et les autorités pour l'exploitation systématique des contribuables; 14° « Au milieu de cette tempête générale dans les ténèbres qui nous présageaient une fin inévitable, tandis que la foudre grondait de toutes parts, que le feu réduisait tout en cendres, que le soldat était envoyé à la mort, que les villes étaient attaquées et que tous les ressorts de la machine se brisaient et annonçaient sa chute prochaine, le général Rochambeau tenait des hochets, souriait au Dieu qui servait ses projets, se livrait à la plus scandaleuse conduite et savourait dans la mollesse des plaisirs dignes d'un sybarite; » 15° « Le général Rochambeau a flétri les lauriers dont était couverte l'armée française en se laissant vaincre par un Afri-

cain sans scrupules; » 17° il a livré à Dessalines des chevaux et des armes; 18° au moment de l'évacuation, il a abandonné au pouvoir des révoltés tous les arsenaux bondés de munitions; 19° il a abandonné au Cap, lors de l'évacuation, 500 soldats malades ou convalescents qui ont été égorgés par Dessalines; 20° enfin, il a livré les hommes de couleur du Cap aux vengeances du général indigène, comme le prouve une proclamation de Dessalines citée tout au long dans le mémoire et qui fut publiée avec le consentement et la complicité de Rochambeau lui-même.

Tel est ce violent réquisitoire; il n'est malheureusement pas possible d'en contrôler toutes les affirmations; mais en faisant la part de l'évidente exagération, il n'en resté pas moins que Rochambeau fut un indigne successeur du général Leclerc. Est-il bien vrai, comme le prétend Lacroze, que, sous le commandement de tout autre, les troupes françaises auraient parcouru toute l'île « en fixant la victoire au char de l'Empire français? » Il est permis d'en douter, car le général Rochambeau avait trouvé devant lui, dès le début de l'insurrection qui suivit la mort de Leclerc, un adversaire redoutable dans la personne de Dessalines.

Qu'était-ce que Dessalines? Un noir esclave, né à Saint-Dominque en 1758. Dans un mémoire intéressant écrit à Philadelphie, le 25 juin 1805, par le général de brigade Perrénion, sous-commissaire des relations commerciales, voici ce qu'il est dit du successeur de Toussaint Louverture : « Jacques Dessalines, nègre, créole né à L'Artibonite, esclave appartenant à M. Dessalines, propriétaire au même lieu. Le plus cruel et le plus audacieux nègre qui ait jamais existé dans la colonie, exécuter des ordres sanguinaires de Toussaint Louverture, ce scélérat n'a jamais connu que le crime; il est le chef des révoltés, il se qualifie d'empereur d'Haïti; puisse le dernier supplice venger bientôt les têtes couronnées de l'Europe de la criminelle audace de cet infâme brigand! » Un autre mémoire, dû à un chef du 3^e bataillon du 3^e d'infanterie de ligne, Édouard Martin (23 décembre 1804), use à peu près des mêmes termes : « Ce barbare audacieux et parfois féroce ne connaît que la voix de Toussaint; indomptable à la fatigue, son plus grand plaisir est de se montrer partout de manière à épouvanter; son seul nom réduit les ateliers les plus rebelles et on lui doit le bon ordre et les cultures de l'Ouest et du Sud; il est à souhaiter que cet homme perde

une grande partie de son autorité, mais qu'il garde celle qu'il a sur les cultivateurs; il lui faudrait pour retraite la place d'inspecteur général des cultures». A ces lignes écrites au moment où Dessalines venait de faire sa soumission au général Leclerc, l'auteur ajoute quelques mois plus tard : «Telle était mon opinion sur Dessalines avant le départ de l'armée expéditionnaire; ses crimes, dont le plus farouche jacobin s'épouvanterait d'avoir à tracer le récit, me dispensent trop de prouver qu'elle était fondée».

Comment Dessalines a-t-il pu en moins d'un an triompher de l'armée française, car ni la faiblesse de Rochambeau, ni l'incurie de la métropole, ni, un peu plus tard, la rupture du traité d'Amiens ne suffisent à expliquer cette prodigieuse et rapide fortune? Ses ressources en hommes sont très limitées, comme le prouve ce passage du mémoire de Perrénion, déjà cité : «Dessalines peut avoir 16,000 hommes d'infanterie enrégimentés et 200 hommes de cavalerie connus sous le nom de Dragons de ligne (de ce nombre il faut défalquer la perte que vient d'éprouver Dessalines dans la retraite de Saint-Domingue); tout le reste n'est composé que de nègres cultivateurs que l'on enlève de force des ateliers pour remplir les cadres de l'armée régulière lorsqu'ils se trouvent incomplets. La vérité est que Dessalines dut son succès et ses ressources à son alliance avec les Anglais, à la complicité des Américains et à la faiblesse des Espagnols». Pour les Anglais, l'alliance est évidente et d'ailleurs toute naturelle, puisque la guerre avait alors recommencé : «J'en appelle, dit le colon Lacroze (dans le mémoire déjà cité), à la colonie en cendres et au pouvoir politique des Anglais et à ceux de ses habitants échappés aux massacres qu'ils dictèrent», et ailleurs : «J'ai oublié de parler de la Jamaïque qui est le fléau de Saint-Domingue. Tant que les Anglais seront possesseurs de cette île, nous aurons à craindre leur perfidie, même après dix, vingt et trente années de paix». Édouard Martin écrit de même : «L'Angleterre n'a négligé aucun moyen de perdre la France; elle est la désorganisatrice de ses colonies; c'est elle qui en signant un traité de paix soufflait le feu et la discorde à Saint-Domingue et à la Guadeloupe.» D'ailleurs les Anglais se firent officiellement représenter au couronnement de Dessalines. En ce qui concerne l'Espagne, il est hors de doute qu'à cette époque (les mémoires de Vincent, Lacroze, Perrénion en font foi) la France offrit à l'Espagne : 1° Une alliance pour la défense de Saint-Domingue et de

Cuba contre les convoitises anglaises; 2° Une cession à l'Espagne de tout Saint-Domingue en échange de Porto-Rico; 3° Un établissement de la France et de l'Espagne sur l'isthme de Panama et sur les bords du lac Nicaragua; mais la timide politique de l'Espagne lui fit tout rejeter, et elle aima mieux engager contre Dessalines une longue guerre qui lui coûta beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent. L'intervention des Américains, dans la lutte de la France contre Dessalines, est moins connue. Elle est longuement et nettement exposée dans le mémoire si curieux du général Perrénion. L'auteur y donne le nom de tous les marchands américains qui font à cette époque passer à Dessalines les denrées et l'argent qui lui sont nécessaires. On voit par ces documents si explicites que la politique suivie par les États-Unis dans les Antilles a été de tout temps la même.

Il n'est que juste de reconnaître que Dessalines par ses talents militaires, son énergie et sa résistance à la fatigue, contribua personnellement aux succès de sa cause. Un mémoire du général de Kerversau énumère longuement les points stratégiques fort habilement occupés par Dessalines et les centres de ravitaillement qu'il avait créés aux environs des principaux centres. Il n'avait d'ailleurs en face de lui que le général Ferrand (le général Rochambeau ayant évacué la colonie le 10 novembre 1803), dont l'armée avait fondu sous un soleil brûlant, et qui, abandonné par la métropole, avait perdu toute confiance dans l'issue de la lutte et était abattu par la maladie. Aussi, de l'aveu même du général de Kerversau, Dessalines ne rencontre pour ainsi dire aucun obstacle. « Il arriva au Cap le 1^{er} frimaire an xii, et son premier acte est d'imposer à la ville une contribution d'un million; un grand nombre de maisons et de magasins sont pillés par le chef Christophe qui les confisque à son profit. Les malades et les blessés restés à l'hôpital sont transportés au Port de la Paix et noyés par le brigand Capois. Le môle est évacué quelques jours après, mais la garnison peut se réfugier saine et sauve à Cuba sous les ordres du général Noailles. Le 1^{er}, arrive à Montechriste une députation de Dessalines qui somme les habitants de Cuba de reconnaître son autorité et le général Ferrand de se rendre avec ses troupes à Saint-Domingue. Chose incroyable! Ferrand obéit et Dessalines impose à Cuba une contribution de cinq millions en numéraire et de huit mille bêtes à cornes. Il fait bloquer le port de Saint-

Domingue par un vaisseau anglais, l'*Avant-Garde*, deux autres vaisseaux et trois frégates. Sauf Saint-Domingue où Ferrand devait résister jusqu'en 1810, toute l'île appartenait à Dessalines.

« Son premier soin fut, dit Kerversau, de réunir tous les chefs de l'armée, le 10 nivôse, au congrès des Gonaïves. Ce congrès africain fit le serment de renoncer à la France et de mourir plutôt que de vivre sous sa domination, prononça l'indépendance de l'île d'Haïti et proclama Dessalines gouverneur général avec la faculté de nommer son successeur, lui accorda le droit de faire la guerre et la paix, et jura d'obéir aveuglement à tous les actes émanés de son autorité, la seule qui serait reconnue dans toute l'île. » En conséquence des délibérations, dit à son tour Perrénion, prises au congrès des Gonaïves, où Dessalines avait fait assembler les chefs noirs et jaunes de son armée, congrès dans lequel les députés du gouvernement anglais arrivés à bord d'une frégate anglaise assistèrent, les nègres ont proclamé leur indépendance en se déclarant indigènes de l'île d'Haïti et se sont nommés pour gouverneur général Jacques Dessalines, nègre, qui depuis l'avènement de Napoléon Bonaparte à la dignité d'empereur des Français, s'est fait aussi élire empereur sous le nom de Jacques I^{er}. Le créole Lacroze confirme dans son mémoire la présence de commissaires anglais au congrès des Gonaïves. « Les Anglais, dit-il, ont mis la dernière main à l'œuvre au congrès des Gonaïves, où ils présidèrent et où ils rendirent le fatal arrêt de notre destruction. Les députés des Anglais à cette assemblée étaient au nombre de trois; l'un d'eux se nommait Kattcart; ils jurèrent qu'ils ne commerceraient à Saint-Domingue et qu'ils n'accorderaient leur protection pour soutenir l'indépendance qu'au moment où le dernier des *blancs* baignerait sous la bache homicide. » Ce qui provoque de la part du copiste, en marge du texte de Lacroze, cette réflexion psychologique : « C'étaient donc des Anglais noirs ! »

Nous avons même des détails très précis sur le couronnement de Dessalines. « A la sollicitation de Bunel, dit Perrénion, des individus négociants de Philadelphie ont fait présent à Dessalines de la couronne; elle lui a été apportée par le navire le *Connecticut* (capitaine Sines). Son costume de cérémonie lui a été envoyé de la Jamaïque par une frégate anglaise (capitaine Forkous) venue de Londres. Il fit son entrée solennelle au Cap dans un carrosse attelé de six chevaux qui lui avaient été apportés à bord du *Samson* par un agent

anglais, Ogden. Le même Perrénion nous donne au sujet de ce couronnement un détail à coup sûr inédit (page 127). « Nous trouvons à propos, dit-il, de placer ici qu'un nommé Marin, Français, cuisinier traiteur à Philadelphie, a fait les pâtés du couronnement de Dessalines, qui lui ont été portés par Bunel. »

Une fois en possession du pouvoir suprême, que va faire Dessalines? Il organise son gouvernement. « La constitution de son gouvernement, dit le mémoire de Kerversau, paraît être militaire, puisque ce sont les chefs de l'armée qui ont nommé le gouverneur et que celui-ci jouit d'une puissance absolue. Une loi émanée de ce sultan porte que tout Haïtien sera tenu au service militaire et sera trois mois de l'année en activité, retenu sous les drapeaux et formé à tous les services de la guerre. Il nomme ensuite des ministres (le noir Clervaux est général en chef; Pétbion est ministre de la guerre, Vernet, des finances, etc.) des conseillers d'État et, détail à retenir, un ambassadeur aux États-Unis. La couleur blanche a été retranchée des cocardes et des drapeaux; le calendrier républicain aboli, l'ancien rétabli et une ère nouvelle commence au 1^{er} janvier 1804, l'an 1^{er} de l'Indépendance.

« Dès son avènement Dessalines a déclaré qu'il ne se sentira en sûreté que lorsqu'il aura fait tomber la tête du dernier des Français ». Il tient parole, et froidement, systématiquement, il ordonne dans toute l'île le massacre des blancs. « Les hommes blancs, dit Perrénion, reçurent ordre de porter leurs armes dans un lieu désigné, et des visites domiciliaires extrêmement rigoureuses furent faites pour s'assurer si on aurait caché des armes et de la poudre en contravention des ordres qui avaient été donnés ». Ces préliminaires une fois remplis, les féroces nègres commencèrent « les égorgements avec ce raffinement de cruautés et de supplices qu'ils se plaisent à inventer pour assouvir la rage de leurs trop barbares chefs ». Le mémoire de Kerversau constate de son côté : « Les ruisseaux de sang français qui inondent en ce moment la colonie nous annoncent que Dessalines est en tournée. Après l'avoir fait couler goutte à goutte aux Kayes pendant cinq semaines, il dit qu'il venait d'y prendre un bain et qu'il allait se purger à Jérémie. Un massacre général de tous les blancs y célébra son arrivée ». Il serait facile de multiplier les citations, mais à quoi bon? Un chiffre en dira plus long que tous les développements. Au début de l'insurrection, la population de Saint-Domingue, dit Perrénion,

était de 550,000 esclaves, 25 à 30,000 individus nègres ou gens de couleur libres, et 50,000 individus blancs (en tout 630,000 individus); d'après le recensement ordonné par Dessalines, après les massacres, la population n'est plus, en 1804, que de 180,000 individus, nègres ou de couleur; les blancs ont complètement disparu.

Dessalines pouvait se flatter d'avoir ainsi assuré d'une façon définitive sa domination. Il se trompait. L'empereur noir aura à lutter à son tour contre tous les chefs qui étaient autrefois ses lieutenants et qu'exaspérèrent rapidement son orgueil et sa rapacité. Il dut, en particulier, combattre avec acharnement les Congos ou nègres africains qui, au nombre de trois à quatre mille, se réunirent sous les ordres d'un noir appelé Petit-Noël; Bunel et Clairvaux se coalisèrent à leur tour contre lui et Dessalines, toujours en armes et toujours menacé, mènera une existence misérable jusqu'au jour (17 octobre 1806) où il tombera sous les coups de son ancien ami, le nègre Christophe.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

E. T. HAMY. — *Études historiques et géographiques*. Paris, Leroux, 1896, in-8° avec 10 cartes.

Notre collègue M. le docteur Hamy vient de réunir en un volume une série de mémoires ayant trait pour la plupart à la cartographie du moyen âge.

Aucune science n'a plus d'attrait pour tous ceux qui font de la géographie historique l'objet de leurs études. L'examen attentif de ces mappemondes, de ces portulans, de tous ces documents graphiques est indispensable, en effet, pour comprendre la préparation et connaître la réalisation des découvertes géographiques faites depuis l'antiquité et dont la dernière période se déroule sous nos yeux.

Le mémoire placé en tête du volume publié par M. le docteur Hamy a trait aux origines de la cartographie de l'Europe septentrionale. Les faits relatifs à la marine des Amalfitains, des Génois et des Catalans pendant les XII^e et XIII^e siècles y sont tout d'abord exposés d'une manière succincte, et la carte Pisane de 1275 est l'objet d'un examen minutieux qui nous prouve le développement pris, à cette époque et au commencement du XIV^e siècle, par les relations commerciales des peuples de la Méditerranée et de l'Océan, Génois, Vénitiens, Catalans et Portugais, avec l'Angleterre. M. le docteur Hamy en a tracé le tableau en s'appuyant sur des documents anciennement connus et sur ceux qui ont été récemment mis au jour, et il a éclairé son récit en nous donnant l'esquisse d'une partie de la carte d'Europe, d'après les cartes Sanutines de Paris et de Bruxelles et du planisphère de Giovanni da Carignano. Ces esquisses nous fournissent une idée exacte de la manière dont les navigateurs du moyen âge se représentaient les côtes de notre continent; il n'est point inutile d'observer, comme M. le docteur Hamy en fait la remarque, que le littoral de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre est indiqué d'une manière plus exacte et moins grossière dans la carte mogrebine conservée à la bibliothèque Ambrosienne de Milan (XIII^e siècle) que dans les cartes chrétiennes de la même époque.

L'examen des cartes catalanes du XIV^e siècle a fourni également à M. le docteur Hamy de nombreux et précieux détails sur le septentrion de l'Europe.

La Bibliothèque nationale possède un atlas catalan qui était conservé,

en 1380, dans la tour de la librairie du Louvre. Ce document avait attiré l'attention des savants et MM. Buchon et Tastu en ont donné une reproduction qu'ils ont accompagnée d'un commentaire qui figure dans le tome XIV des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*. M. le docteur Hamy et après lui M. Cordier, qui, dans un travail consacré à l'Extrême-Orient, a rectifié les noms chinois, fait la remarque que la lecture des noms est généralement bonne, mais que les déterminations géographiques sont presque toujours fautives, mais il ne juge point à propos d'en relever les erreurs, ce qui aurait singulièrement surchargé son travail. La mention sur les cartes catalanes de l'île ou des îles de Brazil fournit à M. le docteur Hamy l'occasion de nous donner une dissertation fort intéressante dans laquelle il a réuni tous les renseignements que lui ont fournis les écrivains du moyen âge. L'Irlande est sur les cartes catalanes l'objet d'une mention spéciale; mais M. le docteur Hamy, à l'aide d'une critique éclairée, a réussi à rétablir aussi les noms des villes du littoral de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Écosse, singulièrement défigurés par les cartographes du moyen âge. Je ne m'étendrai pas sur les chapitres consacrés à la Norvège, à la Suède, à la Russie ou Ruthénie, à la Pologne, à la Lithuanie, à l'Allemagne, à la Hollande; il me suffira de dire qu'ils méritent de fixer l'attention. Les cartes décrites et commentées par M. Hamy nous fournissent le témoignage irréfragable de l'activité des relations commerciales des États du midi de l'Europe avec les pays du nord et nous ne saurions trop le remercier du soin qu'il a donné à son travail et des renseignements curieux accumulés dans les notes qui l'accompagnent. Ce mémoire complète les notions de M. Depping dans son *Histoire du Commerce avec le Levant* et il est un excellent appendice à l'ouvrage si remarquable de M. Heyd sur le commerce pendant la durée du moyen âge.

Le second mémoire de M. Hamy est consacré aux marques commerciales du XIV^e siècle. Il s'agit de huit balles de cire appartenant à un certain Bartholomé Çagarra, citoyen de Majorque, et embarquées par lui à Séville sur un navire appartenant à Gonzalve Guerra de Santander. Ce navire fit naufrage sur les côtes de la Flandre et trois des balles appartenant à Çagarra furent rejetées par les flots sur le rivage. Un autre citoyen de Majorque, Bernard Duran, muni d'une procuration de Çagarra et assisté par quatre témoins, réclama aux autorités de Marek les balles de cire sauvées du naufrage, qui portaient la marque de son commanditaire. Celui-ci rentra en leur possession vers la fin de l'année 1333. D'autres balles portant la marque d'un Huguet Sarra furent également restituées à leur propriétaire.

Ce curieux document, reproduit et commenté par M. Hamy, a fait partie de la collection de M. Desnoyers. Il nous apporte une preuve nouvelle de ce fait que, dès la fin du XIII^e siècle, les navires naufragés n'étaient plus livrés au pillage.

Une note sur Cresques lo Juheu, géographe catalan, nous donne le texte

de deux lettres écrites par Don Juan d'Aragon, l'une avant, l'autre après son avènement au trône. La première enjoint, à la date du 5 novembre 1381, à Pedro de Tarraga de confier à Guillaume de Courcy, pour être remise au jeune roi Charles VI, une mappemonde dessinée par Cresques le Juif et qui était conservée dans les archives de Barcelone; cinq ans plus tard, Don Juan écrivait à son cousin Gaston Phœbus, comte de Foix, qu'il lui envoyait une astrolabe, une mappemonde, un sablier et un almanach établi pour trois ans. Il lui demandait, en échange, deux levriers à long poil pour chasser le sanglier. Enfin, M. Hamy nous signale, d'après le texte d'une lettre du roi Martin d'Aragon, écrite en 1398, l'existence, dans la bibliothèque de ce prince, d'une mappemonde qui lui avait été donnée par un citoyen de Valence, nommé Guillem Ross.

Ces renseignements si curieux ont été communiqués à M. Hamy par Don Manuel de Bofarull, conservateur des archives à Barcelone. Joint à ceux que nous trouvons dans le testament de Sanuto le vieux, l'auteur des *Secreta fidelium crucis*, ils nous donnent, avec les cartes qui ont échappé à la destruction, une idée complète des ressources dont pouvaient disposer à la fin du xiv^e siècle, pour s'instruire et s'éclairer, les princes et les particuliers, ainsi que les commerçants et les navigateurs. Il est à souhaiter que de nouvelles découvertes soient faites dans les bibliothèques publiques ou les collections privées; elles permettront à M. Hamy de nous donner, après les Santarem, les Jomard, les d'Avezac et les Vivien Saint-Martin, une histoire complète de la cartographie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Je me bornerai à citer la notice sur une carte marine du cosmographe majorcain Gabriel de Vallsecho (1447), dont l'Académie des inscriptions et belles-lettres a entendu la lecture dans sa séance du 30 octobre 1888, et une série de dissertations substantielles qui ont pour sujet des observations sur l'origine du mot Amérique, sur la carte portugaise anonyme de 1501 ou 1502, année pendant laquelle eut lieu la deuxième navigation de Vasco de Gama, dont une relation a été insérée par J. B. Ramusio dans ses *Viaggi e navigazioni*; nous en possédons une relation flamande imprimée à Anvers en 1507, conservée au British Museum, et dont M. Berjeau a donné deux traductions, l'une française, l'autre anglaise, qui ont vu le jour en 1874 et 1881.

Je ne m'étendrai pas davantage, quelque intérêt qu'elles présentent, ni sur l'œuvre cartographique des Reinel ni sur la mappemonde de Diego Ribero conservée au Musée de la Propagande de Rome, mais je ne puis ne pas signaler à l'attention des géographes les commentaires de M. Hamy sur quelques cartes anciennes de la Nouvelle-Guinée et des îles voisines et sur l'histoire de la découverte de ce pays par les navigateurs espagnols de 1528 à 1607.

Ce travail de M. Hamy avait déjà été, de sa part, à la Société de géo-

graphie de Paris, l'objet d'une communication dans laquelle il examine les cartes publiées par le capitaine John Moresby, de la marine royale britannique, qui, à la suite des croisières faites par le navire *Basiliak* dans l'Océan Pacifique, rectifie les assertions des navigateurs qui ont visité ces parages après Bougainville et d'Entrecasteaux. M. Hamy nous donne, de son côté, le récit des navigateurs espagnols du xvi^e siècle et spécialement celui de Garcia Descalante Alvarado, qui nous fait connaître l'expédition du *San Juan*, commandée par Inigo Ortiz de Torris, en 1545, et il signale les relations du xvii^e siècle, ainsi que les cartes éditées en Hollande à cette époque et au xviii^e siècle. L'existence et l'œuvre de Jean Roze, cosmographe dieppois, celles des Lucquois au service de France, Francisque et André d'Albaigne, nous sont révélées par M. Hamy, ainsi que celles de Giacomo Russo, de Messine, et de Dominico Vigliardolo, de Stilo. Je n'insisterai point sur ces mémoires. Le Comité en a entendu la lecture.

Je mentionnerai la très intéressante notice sur le Descobridor Godinho; elle a, il y a déjà plus de dix-huit ans, captivé l'attention de la Société de géographie de Paris, qui lui a donné place dans son Bulletin, et je signalerai aussi à l'attention du Comité le Mémoire sur les Français au Spitzberg au xvii^e siècle.

M. Cash, d'Edimbourg, avait envoyé à la Société de géographie de Paris le calque d'une partie d'une carte ancienne représentant, à n'en pas douter, le Spitzberg et sur lequel se trouve une nomenclature en partie française des noms de lieux; on y remarquait aussi un écusson fleurdelysé dans le style des écussons de Louis XIII. M. Hamy a donné de cette carte, sur laquelle nous voyons figurer l'île Jean Mayen sous le nom d'*ysle de Richelieu* et le port des Basques sous celui de *Port-Louis*, une description des plus minutieuses. Les noms inscrits sur une partie des côtes de l'Écosse et de la Norvège et des îles de la mer du Nord sont corrigés. Le Spitzberg est l'objet des investigations de M. Hamy, qui a ajouté à son mémoire la reproduction des cartes que nous a laissées le xvii^e siècle et dont les plus intéressantes sont conservées au Dépôt des cartes et plans de la Marine.

Les tentatives de Richelieu, qui avait assumé la charge de directeur du Commerce du Ponant, échouèrent pour ouvrir la route du Nord aux marchandises françaises; si l'expédition de Toustain de Castillon ne fut point couronnée de succès, nous lui devons au moins, d'après l'opinion de M. Hamy, le portulan de la France arctique.

Les Études géographiques et historiques sont terminées par des notes sur la question des Carolines, sur Cook et sur Dalrymple, par la correspondance inédite de Jean-Baptiste Léonard Durand, directeur de la Compagnie du Sénégal, par l'énumération des dessins provenant de l'expédition de d'Entrecasteaux et par une courte notice sur Nicolas Martin Petit, dessinateur à bord du *Géographe*, suivie du catalogue de ses dessins. En outre, l'appendice placé à la fin du volume contient une série de documents

des plus intéressants; la reproduction de dix cartes anciennes complète en outre cette excellente publication. Il me reste, en terminant, à remplir un devoir, celui d'adresser à M. Hamy les sincères éloges qui lui sont dus et à insister auprès de lui pour qu'il continue la série de ses travaux; ils sont assurés de recevoir le meilleur accueil du public lettré.

Ch. SCHEFER.

E. F. BERLIOUX. — *Les premiers voyages des Européens dans l'Asie centrale et au pays des Sères, la Chine du Nord.* (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, juillet 1898, carte.)

Dans ce long mémoire on trouve une grande quantité de données historiques et géographiques d'époques bien diverses.

Avec un peu plus de méthode, le plan suivi aurait considérablement gagné en clarté.

M. Vidal de la Blache, le colonel Yule, le baron de Richthofen sont cités avec juste raison, mais l'on ne voit pas que l'auteur ait tiré de leurs travaux tout le parti désirable; d'autre part, citant des anciens et des modernes, il aurait pu aussi se servir plus qu'il ne l'a fait des voyageurs du moyen âge.

Quant à la bibliographie, elle nous paraît bien sommaire.

Ces réserves faites, le Mémoire de M. Berlioux sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la géographie.

R. BONAPARTE.

D. LEVAT. — *De Moscou à Vladivostok.* (*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, t. XIV, p. 307, 1897.)

M. Levat est un ingénieur français qui a résidé en Sibérie, où il s'est surtout occupé de mines d'or avec M. Sabachnikow.

Dans la conférence dont nous venons de donner le titre, M. Lavat parle d'abord de la question du chemin de fer transsibérien, cette grande œuvre civilisatrice de la fin du XIX^e siècle. En passant, il signale que sur cette ligne sans tunnel on arrive à poser 5 ou 6 kilomètres de rails en vingt-quatre heures.

Puis il donne de nombreux détails sur la grande industrie de l'or dont l'exploitation dans certaines régions ne peut avoir lieu que pendant 100 à 120 jours par an, à cause des grands froids. En terminant il signale la disparition des animaux à fourrures.

R. BONAPARTE.

D. LIÈVRE. — *Nagasaki et ses environs.* (*Bulletin de la Société de géographie du Havre*, 1898.)

Les Bulletins précédents ont déjà résumé plusieurs notes de M. Daniel Lièvre, toutes écrites avec humour. Celle-ci est consacrée à la description de Nagasaki et de ses environs.

M. Lièvre voit bien et transcrit nettement ses impressions. On sent qu'il a été séduit par le pays qu'il parcourt et qu'il trouve plein de grâce et de poésie. Chaque beau site, dit-il, et il en est de nombreux, a son temple et sa maison de thé. L'ornementation des deux est pleine de goût et l'on voit que ce peuple gai et aimable traverse la vie en souriant. Nous voilà loin de la guerre sino-japonaise.

M. Lièvre parle des cimetières, dont l'aspect est loin de porter à la tristesse; ils sont pleins d'ombre et de fleurs et tous les jours en sortant des écoles les jeunes filles y vont jouer et se donnent entre elles des représentations théâtrales entremêlées de danses populaires.

La fête du Matsuri est célébrée tous les ans dans les cimetières; elle dure trois nuits qui se passent à causer avec les morts, et à tirer en leur honneur des fusées et à faire des illuminations.

C'est encore dans ces lieux que l'on fête au printemps les génies des cerfs-volants; vieux et jeunes y prennent part.

Les récits de M. Lièvre nous initient à des coutumes bien éloignées des nôtres, qui témoignent d'ailleurs d'un grande exubérance de vie et d'une expansion de gaieté faisant un saisissant contraste avec le «*Struggle for the Life*» des sociétés européennes. On peut se demander de quel côté est la plus grande civilisation.

BOUQUET DE LA GRYE.

M. et M^{me} BEL. — *Voyage en Annam.* (*Société des études maritimes et coloniales*, n° 182.)

Le Bulletin 182 de cette Société contient un résumé du voyage fait en Annam par M. et M^{me} Bel.

Comme les renseignements donnés ont été publiés autre part, nous bornerons à analyser la partie inédite qui vient à la suite et qui a trait à l'utilisation économique des pays Khas.

Cette région, d'une surface d'environ 40,000 kilomètres carrés, est habitée par une population que l'on ne saurait appeler sauvage, car elle a sa civilisation propre et est très intelligente.

M. Bel a trouvé des filons aurifères en plusieurs endroits et reconnu des minerais de galène argentifère, de cuivre et d'étain.

Les Khas mettent en œuvre le minerai de fer et en font des armes et des instruments divers.

Au point de vue agricole, les missionnaires français de Kon-Tum ont réussi à faire cultiver par les indigènes toutes les plantes coloniales; d'autre part, de grandes forêts présentent des essences précieuses des bois employés par l'industrie.

Les Mois apportent de la cannelle aux marchés annamites. Le salaire journalier des indigènes varie de 25 à 30 centimes et leur nourriture ne leur coûte pas plus de 12 centimes.

M. Bel préconise la construction immédiate d'un chemin de fer dont il indique le tracé; ayant parcouru nombre de régions, il peut affirmer que, même en pays sauvage, le trafic devient vite rémunérateur, si le prix de la construction n'a pas été indûment majoré. Le colon, d'ailleurs, va partout où passe le railway et ce dernier ne doit pas, comme on le croit en France, être précédé par la route.

En résumé, on peut beaucoup apprendre avec M. Bel, car il a l'expérience acquise dans de nombreuses explorations et, en outre, la science d'un ingénieur.

BOUQUET DE LA GAYE.

United States Commission on boundary between Venezuela and British Guyana. Washington, Government printing office 1897. (3 vol. de texte et 1 atlas.)

Le différend de frontières entre le Vénézuéla et la Guyane anglaise n'est pas une question d'hier; on se rappelle les voyages exécutés de 1835 à 1844 par Robert Schomburgk, au nom du *Foreign Office*, pour travailler au règlement de cette affaire. A la fin de 1875, le conflit, attisé par les convoitises que venait d'allumer la découverte de mines d'or, semblait arrivé à l'état aigu. C'est alors que le président des États-Unis, M. Cleveland, revendiqua pour son pays, au nom de la doctrine Monroe, un droit d'arbitrage et réussit à faire accepter son intervention aux deux parties.

Une commission de six membres nommés par le gouvernement de Washington fut aussitôt chargée de présider à des recherches propres à compléter celles qui avaient déjà été faites par les deux adversaires. Le Vénézuéla avait déjà mis à contribution les archives d'Espagne; il restait à consulter celles de Hollande. C'est, en effet, à la Hollande que l'Angleterre s'était substituée en 1814 comme état limitrophe des possessions espagnoles; il fallait donc remonter à l'histoire de la colonisation hollandaise pour éprouver la valeur des arguments britanniques.

Le soin de procéder aux recherches nécessaires fut confié à M. le professeur George Lincoln Burr. Pendant six mois ce savant se livra, à la Haye,

à un dépouillement de la volumineuse collection des papiers de la Compagnie des Indes occidentales. Là sont réunis, en effet, les dossiers provenant des cinq chambres dont se composait la Compagnie⁽¹⁾. Outre cette collection, les registres des États généraux, ceux de l'Amirauté et la correspondance diplomatique avec l'Espagne, furent consultés. M. Burr tint même à s'assurer si les archives municipales ou provinciales de Zélande ne contiendraient pas encore quelques renseignements concernant son objet. Il se rappelait le rôle important que prirent, lors des prémisses de la colonisation guyanaise, les trois villes de Middelbourg, Vere et Flushing. Mais le résultat d'une rapide enquête menée à Middelbourg fut entièrement négatif.

Le résultat des recherches communes faites au nom de la Commission tient dans trois volumes, l'un historique, l'autre géographique, l'autre d'extraits d'archives. Le mémoire de M. Burr sur « l'occupation et les revendications européennes dans la Guyane occidentale » (pages 119-406 du tome I^{er}) est de beaucoup le plus important⁽²⁾. — J'aurai tout à l'heure à y revenir.

Cette publication est accompagnée d'un atlas. Il se compose de 76 cartes. Les 15 premières, dressées spécialement par les soins de la Commission, sont des cartes physiques (au nombre de 4), ou des cartes historiques retraçant la marche successive de l'occupation européenne, de 1597 à 1814. Viennent ensuite 41 cartes, qui sont des *fac-simile*, généralement bien choisis, d'œuvres déjà publiées; enfin, des reproductions de cartes ou de croquis inédits. On y remarquera les deux cartes de Van Petten⁽³⁾, dont l'une porte la date de 1598, reproduites d'après les manuscrits originaux des archives de Hollande. M. Burr les considère avec toute apparence de raison comme celles qui furent présentées aux États généraux après le voyage fait en 1597, dont il a transcrit la relation officielle⁽⁴⁾.

Il pourrait paraître étrange qu'après des investigations aussi étendues la

(1) La Compagnie néerlandaise des Indes occidentales était partagée en cinq chambres : 1^{re} Chambre d'Amsterdam, élisant 8 directeurs; 2^{re} Chambre de Zélande, en élisant 4; 3^{re} Chambre de la Meuse; 4^{re} des Quartiers du Nord; 5^{re} de la Frise. Chacune de ces trois dernières désignait 2 directeurs. (D'AVEZAC, *Considérations géographiques sur l'Histoire du Brésil*, dans le *Bull. de la Soc. de Géogr.*, août-sept. 1857, p. 150, n^o 3).

(2) A signaler aussi, dans le volume plus spécialement géographique, un catalogue de cartes de la contrée entre l'Essequibo et l'Orénoque. Cette liste n'a pas la prétention d'être complète (elle est loin de l'être en effet), mais elle signale et décrit sommairement une série de 489 pièces s'échelonnant depuis l'année 1511 jusqu'en 1896.

(3) Atlas, n^{os} 57 et 58.

(4) *Extracts from Archives* (n^o 5). Le rapport, écrit par Cabeliau, fut soumis aux États généraux, le 3 février 1599.

Commission n'ait point émis de conclusion expresse sur l'objet même du litige. Mais ses travaux furent interrompus par l'accord intervenu, le 2 février 1897, entre les trois gouvernements intéressés : arrangement qui, prenant pour base la possession de fait couverte par une prescription de cinquante ans, semble avoir mis un terme à ce long démêlé.

L'intérêt de ces recherches survit au débat qu'leur a donné lieu. Elles nous transportent aux origines de la colonisation hollandaise en Guyane, c'est-à-dire en pleine période d'effervescence coloniale, à un moment où Anglais, Hollandais, Français, furent saisis à l'envi d'une même fièvre d'entreprises. La relation qui suivit, en 1596, le voyage de sir Walter Raleigh, *Discovery of Guyana*, mit, suivant l'expression de M. Burr, le feu aux imaginations⁽¹⁾. On voit, dans la carte de Raleigh, dont une reproduction est donnée par l'atlas, figurer à l'intérieur, entre l'Orénoque et l'Amazone une *Valley of Guyana* qu'illustrent un fleuve *Dorado* et le lac et la ville également légendaires de *Manoa* dont l'existence devait se poursuivre si obstinément sur les cartes⁽²⁾. Raleigh avait, comme on sait, pris des renseignements pour son expédition auprès de capitaines français⁽³⁾. Les Hollandais ne tardèrent pas à s'engager à leur tour sur ses traces, car il semble bien que l'expédition subventionnée par les États de Hollande qui partit le 3 décembre 1597 ait été inspirée par l'exemple de l'expédition anglaise.

Des établissements, dont beaucoup furent éphémères, avaient déjà été tentés sur plusieurs points, avant même la fondation de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, qui eut lieu en 1621. Il ne paraît pas que les Hollandais se soient obstinés longtemps à poursuivre le mirage d'un Eldorado intérieur. Ils s'occupèrent surtout, comme l'écrivait Jean de Laet, un des présidents de la Compagnie des Indes, « à faire le commerce avec les sauvages qui habitaient cette côte⁽⁴⁾. » — D'où le nom de *Côte sauvage* qui s'introduisit dans la correspondance officielle et dans la cartographie. —

⁽¹⁾ *Historical*, p. 141. — Déjà Guillaume Usselinx, marchand anversois qui avait résidé dans les îles espagnoles, avait commencé en Hollande une propagande active, qu'il poursuivit longtemps, en faveur d'une colonisation de la Guyane. Les idées de revendication qui fermentaient hors d'Espagne et de Portugal trouvèrent leur théoricien dans le Hollandais Hugo Grotius, dont le livre, *Mare liberum*, parut en 1609.

⁽²⁾ Atlas, n° 21; l'original figure en manuscrit au Musée britannique (Catalogue des cartes manuscrites du Musée britannique, n° 17940.) La carte de Raleigh n'a été publiée qu'en 1892, dans le *Hamburgische Festschrift zur Erinnerung an die Entdeckung America's* (Hambourg). — Elle est à rapprocher de la carte espagnole, tirée de la collection des *Cartas da Indias* (Madrid, 1877), qui figure au n° 76 de l'atlas.

⁽³⁾ HAKLUYT, t. III, p. 627, p. 637.

⁽⁴⁾ *Novus Orbis, seu descriptio Indiæ Occidentalis libri XVIII*. Leide, 1633, p. 634. La première édition de ce livre, qui eut un grand retentissement, parut, en hollandais, en 1630.

Ils créèrent des plantations de cannes à sucre, tabac, café, cacao, indigo. Ils organisèrent, mais sans s'éloigner beaucoup des côtes, des dépôts ou loges où des émissaires, plus d'une fois recrutés parmi les Français des Antilles, apportaient des bois précieux recueillis chez les indigènes de l'intérieur. Jusqu'où pénétraient ces coureurs d'aventures, ces *swervers*, comme ils sont désignés dans les documents officiels ? On ne peut le savoir. Leurs courses paraissent avoir été stériles pour la cartographie de l'intérieur ; celle-ci dut davantage aux missions de capucins catalans établis depuis 1724 entre l'Orénoque et la Cuyuni⁽¹⁾.

Tel est, bien sommairement, l'intérêt durable que présente la publication de la Commission américaine. Elle est de nature à éclairer un côté d'histoire générale, car la Guyane fut l'amorce par laquelle une colonisation autre que celle des Espagnols et des Portugais attaqua le continent sud-américain.

P. VIDAL DE LA BLACHE.

L'État de Para (États-Unis du Brésil.) — Ouvrage illustré de 23 photographies des divers monuments de Para, d'un plan et d'une vue de la ville et d'une carte de l'État de Para. — Paris, Lahure, 1897, 136 pages de texte.

I

Lorsque La Condamine, après avoir descendu l'Amazone, arriva à la ville de Para, il se crut, dit-il, transporté en Europe. Il trouverait aujourd'hui une ville de 70,000 habitants, en pleine croissance, pourvue d'un réseau téléphonique et des installations de la vie la plus moderne. Il est vrai que la capitale, comme il n'est pas rare dans l'Amérique du Sud, a marché plus vite que l'État dont elle porte le nom.

L'État de Para, d'après la récente publication dont il a été l'objet et qui est due à plusieurs auteurs du pays, a une étendue double de celle de la France. Mais sa population, calculée d'après un recensement déclaré lui-même très défectueux en 1872, n'est guère que d'un demi-million, soit 0,43 habitant par kilomètre carré.

Cette contrée qui, il y a déjà trois siècles, commençait à attirer des convoitises rivales, traverse un moment intéressant. Le régime politique institué en 1889 a imprimé une impulsion active à l'instruction publique. Un chapitre spécial (dû à M. A. V. Tavares) lui est consacré. On remarque avec plaisir la place faite à l'enseignement du français à l'école normale ainsi que

⁽¹⁾ Plusieurs reproductions de cartes manuscrites tirées des Archives de l'Ordre des Capucins, à Rome, figurent dans l'atlas (n^{os} 72, 73, 74, 75).

dans le *Lycée paraense*. — L'abolition de l'esclavage, promulguée le 13 mai 1888, semble, de l'aveu de M. de Moura, avoir été une cause de recul, sans doute temporaire, pour l'industrie et le labourage. Mais le commerce extérieur a presque quadruplé de 1871 à 1894. Il est vrai que ce développement est dû à une seule denrée. Le caoutchouc constitue à peu près les deux tiers de la valeur totale de la production; il fournit à l'État la plus claire part de ses revenus; il représente pendant la période des douze années écoulées entre 1880 et 1891, 88 p. 100 de l'exportation totale; le cacao ne vient que bien loin après.

C'est à la suite de l'introduction de la navigation à vapeur dans l'Amazone, en 1851, que l'extraction du caoutchouc a pris cet essor. L'ouverture du grand fleuve à tous les pavillons, en 1867, accrut le mouvement. Ce sont surtout des compagnies de navigation anglaises qui exploitent ce trafic; mais l'État et surtout la ville de Para en profitent. Celle-ci voit se développer chaque jour les avantages de sa position géographique. Quelques réserves que suggèrent des expressions hyperboliques montées à un diapason qui nous surprend, on doit admettre que les perspectives d'avenir n'existent pas seulement dans l'imagination des riverains de l'Amazone.

Les chapitres consacrés à l'histoire et à la description physique du Para ne répondent pas, malheureusement, à l'intérêt du sujet. On peut surtout reprocher à la partie géographique d'être vide, mais la partie historique offre de graves inexactitudes. L'union des couronnes d'Espagne et de Portugal, qui dura soixante ans, est-elle un fait trop insignifiant pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention dans l'histoire des colonies brésiliennes? Il semblerait que les historiographes de Para éliminent à dessein tout ce qui ne porte pas la marque portugaise. Ainsi, à côté du nom de Pedro Teixeira qui, en 1637, remonta l'Amazone jusqu'à Quito, on cherche vainement celui du jésuite espagnol Cristoval d'Acunha, qui l'accompagna dans son voyage de descente⁽¹⁾. C'est à lui pourtant qu'est dû le rapport qui est resté l'unique témoignage scientifique du voyage⁽²⁾. Il n'est pas exact de dire (p. 3) que Teixeira ait donné à l'Europe une carte géographique de cette région. Les renseignements de d'Acunha furent utilisés par les cartographes hollandais et français du xvii^e siècle. Mais jusqu'en 1690 il n'y eut pas de carte de la vallée de l'Amazone fondée sur une série de déterminations de latitudes. Alors fut dressée la carte du Père Samuel Fritz, employé aux missions du Haut-Marañon, qui, bien que défigurée par des erreurs

(1) Il est pourtant nommé dans l'ouvrage, mais de la façon singulière que voici : « Depuis Christoval d'Acunha [la source de l'Amazone au lac de Laurirocha] a été seule admise en général par les géographes. Celui-ci fait remarquer que la supposition de Humboldt... n'est pas admissible, » (p. 38).

(2) *El nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, publié à Madrid en 1641.

graves sur le cours inférieur et manquant d'observations de longitude, peut passer pour le premier essai de carte scientifique du grand fleuve⁽¹⁾.

II

L'auteur de la description physique (M. de Santa-Rosa) touche à la question de la limite contestée entre l'État de Para et la Guyane française. Il invoque à l'appui des droits du Brésil un document auquel il avait été fait vaguement allusion⁽²⁾, mais qui, à ma connaissance du moins, n'avait pas été encore produit dans les débats auxquels la question a déjà donné lieu.

On sait par un passage des *Annales historiques du Maranhão*, œuvre publiée en 1746 par Pereira de Berredo, ancien gouverneur de cet état alors uni à celui de Para⁽³⁾, qu'en 1723 une expédition fut envoyée sous les ordres de Paez de Amaral pour retrouver la borne de marbre (*padrão*) que, d'après certaines traditions, Charles-Quint avait fait dresser à l'embouchure de la rivière Vincent Pinçon. Amaral revint, dit-il, après avoir reconnu en place la borne en question. Cette rivière, ajoute l'auteur portugais, « que les Français appellent Wiapoc, est située par 1°, 30' de latitude nord ».

Dans les controverses qu'a provoquées de nos jours cette reconnaissance, le procès-verbal officiel auquel elle donna lieu n'a que rarement été invoqué. L'érudit champion du Brésil qui a réuni tant d'arguments et de textes dans son ouvrage sur l'Oyapok et l'Amazone⁽⁴⁾, M. Caetano da Silva, cite non pas cette pièce, mais deux procès-verbaux qui se rapportent à des expéditions ultérieures, l'une en 1727, l'autre en 1728. Les Portugais poussèrent alors, soi-disant pour vérifier l'existence du fameux *padrão*, deux pointes audacieuses jusqu'à la montagne d'Argent, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure occidentale du véritable Oyapok, et ce fut à ces expéditions, dont le caractère agressif n'échappa point aux autorités de Cayenne, que répondirent de notre part des réclamations et même certaines représailles⁽⁵⁾.

(1) Cette carte ne fut gravée qu'en 1707, à Quito. Une copie de l'original fut rapportée par La Condamine : *Tabula geographica del rio Marañon o Amazonas*, 1690, 4 feuilles (Arch. des aff. étrangères).

(2) BAENA, *Compendio das eras da provincia do Para* (Para, 1838), p. 209.

(3) Bernardo Pereira de Berredo fut gouverneur de 1718 à 1722; mais après l'arrivée de son successeur à Para (oct. 1722), il resta encore quelque temps dans le pays pour préparer les matériaux de son œuvre historique (BAENA, *id.*, p. 208).

(4) Paris, Martinet, 1861, 2 vol., voir tome II, p. 328-329.

(5) Telle fut l'expédition du chevalier d'Audifrédi en 1731, « M. d'Audifrédi fut envoyé en 1731 par le gouverneur de Cayenne à la poursuite des Portugais qui étaient venus enlever des Indiens de la dépendance de Cayenne. » (BUACHE *mém. ms.* — Marine, vol. 113.)

Mais l'expédition de 1723, la première qui ait été entreprise, et expressément pour vérifier sur le terrain le site de la nouvelle frontière assignée par le traité d'Utrecht, mérite au moins autant d'attention. Nous avons donc été heureusement surpris de trouver, dans l'ouvrage qui nous occupe, l'insertion de la pièce officielle qui s'y rapporte. Elle est tirée des archives de la ville de Belem de Para et datée du 19 juillet 1723. Elle est reproduite *in extenso*, depuis le préambule jusqu'aux signatures finales, malheureusement sans le texte original. Nous sommes réduits à la traduction française.

Ce n'est pas le cas de discuter ici ce document; il suffit d'en avoir indiqué l'importance. Il y est dit en substance qu'après avoir cherché par erreur le cap Nord à la pointe Macapa, Amaral réussit avec beaucoup de peine à doubler le vrai cap Nord, qu'il s'avança jusqu'à la rivière Counani, croyant y trouver la rivière V. Pinçon. Puis il revint sur ses pas, afin de mettre à la raison des Français qui avaient excité à la révolte les *Arouans*. « Enfin, au prix de dangers, d'efforts et de privations, il atteignit la véritable rivière Vincent Pinçon ».

Si vague que soit cette dernière indication, on remarquera que les circonstances dont elle est précédée⁽¹⁾ s'accordent bien mieux avec la position que Berredo assigne à la rivière limite (1°, 30' N.) qu'avec la théorie qui la recule au delà du cap d'Orange. Il n'est pas question de ce cap, qu'il aurait fallu pourtant doubler pour parvenir au véritable Oyapok, celui de la montagne d'Argent. Or ce voyage traversé de tâtonnements et d'incidents divers, ne dura que deux mois; Amaral était de retour à Para deux mois après en être parti⁽²⁾.

Après avoir décrit « la pierre taillée en forme de carré » où se trouvaient sculptées, d'un côté les armes de Portugal et, de l'autre, celles d'Espagne, le document ajoute : « C'est incontestablement la borne qui signale la ligne de séparation entre les domaines du Portugal et de Castille, soit qu'elle y ait été placée sous l'empereur Charles-Quint, comme racontent les histoires, soit que la chose ait eu lieu en 1627, sous Philippe, lorsqu'il a fait don de la capitainerie du Nord à Bento Maciel Parente. » — On remarquera cette prudente réserve, dont il convient de savoir gré au rédacteur du procès-verbal de 1723. Il n'est pas permis en réalité d'hésiter entre les deux hypothèses⁽³⁾. Le doute qui se fait jour dans ces lignes prouve qu'en 1723

⁽¹⁾ La nation des *Arouas*, dispersée au temps de La Condamine, habitait auparavant des îles situées dans l'embouchure de l'Amazone, au sud du cap Nord. (*Relation*, etc., p. 189). — C'est la position que lui assigne la carte de Froger (Paris 1699) d'après les renseignements des missions jésuites.

⁽²⁾ BAENA, *ouvr. cité*, p. 209.

⁽³⁾ La borne figure pour la première fois à côté de la rivière Vincent-Pinçon dans la carte publiée par le géographe portugais Joao Teixeira en 1640, trois années après la donation de Maciel.

on n'était pas, même à Para, sans quelque scrupule au sujet de l'attribution à Charles-Quint d'une ligne de démarcation dont l'in vraisemblance à cette date révoltait à bon droit la sagacité critique de M. d'Avezac.

On me pardonnera de m'être arrêté sur ce document. Son importance est réelle, et l'état de la question entre la France et le Brésil lui donne de l'actualité. Les autorités du Para se feraient honneur en publiant dans son texte original cette pièce historique.

P. VIDAL DE LA BLACHE.

MŒURS, BOUSSAND et GROSCLAUDE. — Madagascar.
(*Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, janvier 1898.)

MM. Mœurs et Boussand avaient été chargés par le syndicat lyonnais d'exploration de Madagascar d'une mission dans la grande île africaine. Ils arrivaient à Tananarive en novembre 1895, c'est-à-dire au lendemain de la conquête. Ils explorent tout d'abord les districts miniers du Betsilé et poussent ensuite jusque chez les Bara. Puis, en compagnie de M. Grosclaude, ils visitent le Ménabé. Leurs itinéraires ont été relevés topographiquement. Leur attention s'est tout naturellement fixée de préférence sur les questions minières et agricoles.

R. BONAPARTE.

CHAMPAGNE. — *Aperçu sur l'Égypte (1843-1845)*.
(Document manuscrit adressé par M. Plancouard.)

M. L. Plancouard, correspondant du Ministère de l'instruction publique à Berck, a envoyé au Ministère treize feuillets manuscrits, extraits des papiers de M. L. Champagne, qui fut sans doute officier dans la marine marchande. Ils portent pour titre : *Aperçu sur l'Égypte, 1843-1844-1845*. « L'intérêt scientifique est joint à la variété des faits », dans ces notes « dont le système est simple et véridique, » — c'est M. Plancouard qui parle — et le document lui a semblé « tout préparé pour le *Bulletin de la Section de Géographie historique et descriptive*. »

L'auteur du document, M. Champagne, après avoir déclaré qu'aucun ouvrage ne lui a montré l'Égypte « telle qu'elle existe réellement », entame un petit réquisitoire contre le règne de Méhémet Ali, surtout au point de vue de son insuffisance dans les améliorations hygiéniques ou les prétendus embellissements d'Alexandrie : ces améliorations, ces embellissements sont de pure parade. En les ordonnant — ce souverain — « qui se croit et se

laisse dire grand comme Alexandre parce qu'il a la petitesse de sa stature et tous ses vices» — n'a d'autre but que de travailler à sa renommée auprès des Européens. Toutes les parties de la ville situées au delà des abords du palais sont laissées — de parti pris — à l'état de sentines infectes où croupit le peuple dans l'ordure et les germes des maladies épidémiques. Les faubourgs d'Alexandrie ne sont pas mieux partagés; animaux morts, cadavres humains exhumés par les chiens errants, font de ces faubourgs d'autres foyers d'infection. Omnipotent, jaloux de son autorité et secondé par des « ministres de carton » (*sic*), Méhémet Ali est seul responsable de cet état de choses. . . il a rendu l'Égypte plus misérable qu'elle ne l'a jamais été. Comme situation édilitaire, Le Caire présente les mêmes trompe-l'œil qu'Alexandrie; mirages aussi, les écoles polytechnique, de cavalerie, de droit, instituées sous Méhémet Ali.

Ceux-là qui sont initiés aux choses de l'Égypte, d'il y a cinquante ans, ne trouveront rien d'imprévu dans les pages sincères écrites par M. Champagne. Les faits qu'elles relatent sous une forme un peu surannée, un peu négligée, ne sont ni assez anciens pour mériter d'être enregistrés avec soin, ni assez considérables pour modifier le jugement des historiens. Méhémet Ali ne fut pas un modèle à imiter sans réserve, mais il n'en a pas moins la gloire d'avoir donné à l'Égypte une phase de force et d'autonomie dont elle est actuellement fort éloignée, sans que le sort des fellahs en soit considérablement amélioré.

Au total, les notes de M. Champagne, transmises par M. Plancouard, ne sont pas de nature à être insérées dans le *Bulletin de la Section de géographie historique et descriptive*.

CH. MAUNOIR.

GOMBERT-ALEXANDRE RÉTHORÉ. — *Histoire de Saint-Cyr-sur-Morin et des hameaux environnants compris dans la censive de l'abbaye de Jouarre, depuis l'époque féodale jusqu'à nos jours*. Publiée par les soins de Ed. Dubuisson. — Paris et Meaux, 1896, in-8° de iv-184 pages, avec un plan de la commune.

Ce n'est pas sans quelque étonnement que je me suis vu confier par la «Section de géographie» l'examen de l'histoire de Saint-Cyr-sur-Morin, publiée après la mort de l'auteur par les soins pieux de son parent M. Dubuisson. Ce travail me paraissait plutôt de nature à être dirigé vers la Section d'histoire ou même vers celle des sciences économiques et sociales; il est vrai que là on se fût contenté de prendre acte du dépôt, sans accepter d'en rendre compte.

Il n'est pas douteux d'ailleurs qu'un ouvrage d'histoire locale se rattache toujours par quelques points aux travaux que la Section de géographie a la mission et le devoir d'encourager; ainsi, par exemple, en ce qui touche l'origine des noms propres de chacun des écarts de la commune de Saint-Cyr-sur-Morin. J'ai le regret de constater qu'à ce point de vue les assertions de l'auteur ne sont guère acceptables. On s'étonne de lire (p. 49) que le nom du hameau de Chavigny, jadis Chauvigny, représente le latin *calva vinea*, «vigne dégarnie de ceps» (?), ou *calida vinea*, «vigne chaude, ensoleillée»; c'est là, il n'est point permis de le méconnaître aujourd'hui, un vocable remontant à l'époque romaine, *Calviniacus*, désignant ordinairement un domaine rural possédé par un individu dont le nom de famille ou gentilice était *Calvinus*. Le nom de lieu Vorpillières qu'on tire (p. 62) du verbe latin *vorare*, «manger» et de *pillus* (?), «pilier», «colonne», est assurément un dérivé du vieux mot français *vorpis* ou *goupis*, encore en usage au XII^e et au XIII^e siècle pour désigner l'animal qu'on appelle maintenant le renard, de sorte que Vorpillières est un véritable synonyme de «tanière de renard» ou «renardière». Le nom de Noisement, que M. Réthoré (p. 73) croit formé de la combinaison de deux mots bas-latin *nqa*, d'une part, au sens de «terrain marécageux», et un prétendu *esamentum*, «toutes sortes d'instruments de travail favorisant le travail de l'homme», c'est évidemment le v. fr. *aisement*, le nom de Noisement, dis-je, reproduit simplement un vieux mot de notre langue, *noisement*, signifiant «bruit, vacarme», lequel, fréquemment employé aux temps féodaux comme nom propre de moulin à eau, faisait en l'espèce allusion au bruit, au tic-tac du moulin en activité; c'était ordinairement le nom propre d'un moulin qui, ici comme ailleurs, a donné naissance à une localité plus importante. La dénomination de Charnesseuil, rattachée par M. Réthoré au bas-latin *carnetum* (p. 80), «tombeau», «sépulcre», dont on n'a encore relevé qu'un exemple, semble bien plutôt dériver d'un vieux nom de l'arbre que nous appelons «charme», du latin *carpinus*. Le nom de Choisel désignait jadis non point un moulin construit en bois (p. 88), mais un moulin d'un système particulier, sur lequel on peut consulter le glossaire de Du Cange au mot *molendinum choiseullum*.

Si M. Réthoré est plus heureux en ce qui touche l'interprétation de quelques autres noms de lieu, notamment en ce qui touche celui de Monthomé, le *Mons Haumer* d'une charte de 1219, dans lequel il reconnaît la combinaison du non commun *mont* avec un nom propre d'homme, il y a lieu cependant de faire quelque réserve au sujet de l'identité de ce nom d'homme, qui me semble être celui qu'on latinisait *Hiltmarus* plutôt que celui d'*Audomarus*. Qu'il me soit encore permis de dire que le personnage auquel la ville de la Ferté-sous-Jouarre doit son nom primitif, la Ferté-Ancoul ou la Ferté-Aucoul, *Firmitas Ansculphi*, ne vivait point à la fin du IX^e siècle, comme le croit M. Réthoré (p. 62 et 72), mais seulement au

xi^e siècle, puisqu'il figure en une charte de 1040, je crois, où il est appelé *Ansculphus* (et non *Auculfus*) de *Firmitate*.

Ces réserves faites au point de vue étymologique, je ne vois aucune difficulté à reconnaître que M. Réthoré s'est acquitté de sa tâche d'historien en toute conscience, puisant dans plusieurs dépôts publics d'archives, aussi bien que dans sa collection particulière, les éléments épars du travail que la mort ne lui a point permis de publier. L'histoire de Saint-Cyr-sur-Morin constitue en somme un travail estimable dans lequel les habitants de cette commune, suivant l'expression même employée par M. Dubuisson, «verront la part prise par leurs ancêtres dans l'œuvre d'amélioration sociale poursuivie si laborieusement au travers des siècles».

LONGNON.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

DU TOME XIII

DU BULLETIN DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

A

- ABD-EN-RHAMAN, p. 3.
ADANSON (Michel), p. 61.
ADHER. Pénitents de Toulouse, p. 9.
AFRIQUE australe, p. 189.
AFRIQUE centrale, p. 12, 19, 221, 232, 239.
AIR, p. 236, 322, 327.
ALGER, Algérie, p. 2, 3, 224.
ANGELLE, explorateur au Sénégal, p. 307.
ANDROY, p. 18.
ANJOUAN, p. 182.
ANNALES du Maghreb et de l'Espagne, p. 3.
ANNAM, p. 250, 257, 398.
ANTSCHANAKA, p. 17.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). *L'Ibernia* de la mappemonde de Dulcert, p. 21.
ASIS centrale, p. 12, 20, 397.
ASSERAC, p. 227.
ASTÉ (Vicomté d'), Aster, p. 103, 365.
ATJEN ou Atchin, p. 220, 278, 299.
AUVERGNE, p. 74.
AVETRON, p. 234.
AYMONIER (Él.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 6, 8, 222, 351.
—— Le Cambodge et ses monuments, p. 6.
—— Rapport sur la mission de M. C. Paris, p. 247.

B

- BAKEL, p. 230.
BAOULÉ, p. 25, 335.
BAR-HÉBREUS, géographe juif, p. 37. — Sa mappemonde, p. 40.
BARRÉ. Traversées de l'Asie, p. 75.
BARRY (Giraud de), *topographia hibernica*, p. 21.

- BARTHÉLEMY (A. DE), membre de la Section. — Communications et rapports.
p. 224, 244, 354, 355.
- BARY (Erwin DE). Rapport sur Ghât et les Touareg de l'Air, p. 322, 349.
- BAUDOIN. Port de Bizerte, p. 222.
- BEL (M. et M^{me}). *Voyage en Annam*, p. 398.
- BELLOC. Passages élevés des Pyrénées, p. 67.
— Lacs pyrénéens, p. 242.
- BERLIOUX. Premiers voyages des Européens en Asie centrale, p. 397.
- BERTRAND (Alex.). Allocution aux membres du Congrès, p. 50.
- BICH-LA, p. 264.
- BIDACHE (Seigneurie de), p. 95, 364.
- BIGUGLIA, p. 23.
- BIZERTE, p. 222.
- BLADÉ (J.-Fr.). Le duché-pairie de Gramont et les vicomtés de Louvigny et d'Asté, p. 56, 90, 364.
- BLANC (Ed.). Ruines de Thigès, p. 21.
- BOISVILLE (DAST DE). Journal historique de la Campagne de l'Inde (1803-1806),
par Kermel, p. 69, 170, 173, 175.
- BONAPARTE (Prince Roland), nommé membre de la Section, p. 8. — Communica-
tions et rapports, p. 397, 406.
- BONET (D. Miguel). Documents majorcaïns sur les Canaries, p. 28.
- BONIN (Ch.-E.). Sources du fleuve Rouge, p. 20.
- BONNEFY. Le grande pêche, p. 242.
- BOUDDHISME septentrional au moyen âge, p. 63.
- BOUET-WILLAUMEZ. Projet de voyage à Tombouctou, p. 221.
- BOULOGNE-SUR-MER, p. 65, 237.
- BOULONNAIS, p. 65.
- BOUQUET DE LA GUYE, nommé président de la Section, p. 16. — Allocution,
p. 141. — Communications et rapports, p. 15, 16, 72, 222, 228, 229,
347, 398, 399.
- BOUTRY. La question des missionnaires en Chine, p. 63.
- BOYER (Paul), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 229.
- BRÉSIL, p. 402.
- BRÛS (André), explorateur du Sénégal, p. 301.
- BRUVANT. Géographie biologique de l'Auvergne, p. 74.
- BUREAU. La Loire navigable, p. 25.
- BURN. Occupation et revendications européennes dans la Guyane occidentale,
p. 400.

C

- CADASTRE, p. 55.
- CAMORETT. La ville des Sotiates, p. 244.
- CANARIES (Iles). Leur découverte, par Lancelot Maloïsel, p. 27. — Premiers
voyages vers ces îles au xiv^e siècle, p. 28. — Documents inédits de D. Miguel
Bonet, p. 28-29.
- CANDIDATURES, p. 1, 246.
- CAPTIVITÉ à Alger, p. 2.

- CARGÈSE, p. 245.
CARTAILHAC. Dolmens et menhirs, p. 241.
CARTE de la boucle du Niger, p. 233, 348.
CARTE de la forêt de Plante, p. 106.
CARTE des îles Chaussey, p. 138.
CARTE marine de Dalcert, p. 22.
CARTES de géographie biologique, p. 74.
CARTES lithologiques sur-marines, p. 18.
CASSINI DE THURY. Jonction géodésique de la France et de l'Italie, p. 64.
CAU-HAI, p. 272.
CAYENNE, p. 62.
CERNANT (DE). Ile de France, p. 16.
CHABOT. Mappemonde syrienne, p. 15, 31.
CHAMBONNEAU, explorateur du Sénégal, p. 54, 302. — Sa relation, p. 308. — Sa carte, p. 311.
CHAMPAGNE. Aperçu sur l'Égypte, p. 7, 406.
CHAMPION. Manuel de géographie descriptive, p. 236.
CHANTOCEAUX, p. 221, 355.
CHANTRE (E.). Populations de la vallée du Nil, p. 71.
CHARI, p. 19.
CHARNES (X.), membre honoraire du Comité, p. 1, 8.
CHAUSEY (Îles), p. 59, 138. — Carte, p. 138. — Géographie, p. 139. — Histoire, p. 145.
CHAUVIGNÉ. La forêt de Plante au moyen âge et à l'époque actuelle, p. 66, 107.
CHAVANNES. Inscription de Kara Balgassou, p. 6.
CHEMIN de fer transsaharien, p. 17.
CHESNEL. Cavalier de la Salle, p. 56.
CHINE, p. 6, 63, 164, 227, 229, 239, 351, 360.
CHIRON, commune d'Asserac, p. 227.
CHYPRE, p. 20.
CLIMATOLOGIE, p. 2.
COMMUNICATIONS officielles, p. 8, 15, 357.
COMPAGNIE de Moscovie, p. 22.
CONGRÈS de géographie de Florence, p. 345.
CONGRÈS des Sociétés savantes, p. 1, 49, 357, 358.
— Section de géographie historique et descriptive, p. 54.
CONRAD. Voyage d'Anthony Jenkinson en Asie centrale, p. 22, 238.
CONTESTÉ franco-brésilien, p. 25, 226, 405. — Anglo-vénézuélien, p. 399.
CONTET, Tamatave, p. 233.
CORDIER (H.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 220, 221, 229, 351.
— Camille Imbault-Huart, p. 360.
CORNETZ. Sahara tunisien, p. 230.
CORSE, p. 23, 245.
CÔTE de l'Ivoire, p. 19.
CO-THANH, p. 263.
COUDREAU (H.). Voyage au Tapajoz, p. 221, 352.
CU-HOAN, p. 267.

D

- DÉCIMALISATION du temps et de la circonférence, p. 9, 24, 72.
DELEBEQUE. Les lacs français, p. 347.
DEMAN. Révolte des Îles-sous-le-Vent, p. 22.
DESCAMPS (A.). Une ville grecque en France, p. 245.
DESSALINES, p. 387.
DIEGO DE HARDO, p. 2.
DJOUÉ, p. 21.
DOMBES, p. 11.
DRAPEYRON. Projet de jonction géodésique de la France et de l'Italie, par Cassini de Thury, p. 64.
DROGUES exotiques, p. 234.
DUNKERQUE, p. 68, 199, 238.
DUPONCHEL. Chemin de fer transsaharien, p. 17.
DUPUIS (Jean), explorateur, p. 241.
DURAND (De Gros) et de Lapouge, Anthropologie de l'Aveyron, p. 234.
DUTREUIL DE RHINS et Grenard. Mission dans la Haute-Asie, p. 12, 20.

E

- ÉGYPTE, p. 7, 71, 406.
ELBE (Île d'), p. 11.
ENLART. L'île de Chypre, p. 20.
ÉPaves flottantes, p. 23, 58.
ÉTATS-UNIS, p. 233.
EXPANSION coloniale, p. 245.
EXPLORATION polaire antarctique, p. 228.

F

- FAUVEL (E.). Documents cadastraux, p. 55.
FERE (L.). Anniversaire de Vasco de Gama, p. 63.
FÉLOU (Chute du), p. 54, 228, 300, 305.
FINOT. Pêche du hareng et de la morue à Dunkerque, p. 68, 199.
FITTE. Promenade en Chine, p. 227.
FOA. Traversée de l'Afrique, p. 12, 231.
FORT-DAUPHIN, p. 186.
FRESNE-CANAVE (Ph. du). Voyage fait en 1573 en Turquie, p. 47.
FROIDEVAUX. La découverte de la chute du Félou (1687), p. 54, 228, 300.
—— Mémoires inédits d'Adanson sur Gorée et Cayenne, p. 161.

G

- GABON, p. 232.
GASCOGNE, p. 24, 57, 90.
GIRONDE, p. 72, 73, 211, 235.
GLACES flottantes, p. 2.
GORÉE, p. 61.
GOTTHEIL, mappemonde syrienne, p. 15, 31, 36.
GOULAIN, p. 15, 220.
GRAMONT (Duché-pairie de), p. 56, 57, 90, 364.
GRAMONT DE LESPASSE (DE). Le duché-pairie de Gramont, p. 364.
GRANDIDIER (A.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 18, 229.
GRENADE, p. 24.
GROSJEAN. Salines de Tzé-liou-tsin, p. 239.
GUÉNOT. Excursions de la Société de géographie de Toulouse, p. 9, 241.
GUINÉE française, p. 22.
GUYANE, p. 61, 224, 399.
GUY (Camille). La perte de Saint-Domingue, p. 74, 377.

H

- HACQUARD et Dupnis. Langue songay, p. 6, 45.
HAMY (E.-T.), secrétaire de la Section. — Communications et rapports, p. 10, 12, 21, 22, 219, 221, 224, 233, 237, 244, 245, 348, 352.
—— Lauréat du concours Angrand, p. 15.
—— Voyages des Majorcaines aux îles Canaries au XIV^e siècle, p. 27.
—— Études historiques et géographiques, p. 393.
HA-TRUNG, p. 264.
HAUSER. Voyage de Philippe du Fresne de Canaye en Orient, p. 7, 45.
HAUTREUX. Courants de l'Atlantique Nord, p. 58.
—— Cartes manuscrites de Masse, p. 72, 211.
HECKEL. Musée colonial de Marseille, p. 240.
HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de la Section. — Rapport, p. 2.
HEULHARD (H.), Villegagnon, roi d'Amérique, p. 7, 44.
HIMLY, membre de la Section, nommé grand-officier de Légion d'honneur, p. 1.
—— Communication au Congrès, p. 54.
HOA-LU, p. 254.
HUÉ, p. 269.
HULOT et MAUENOIR. Rapports sur les travaux de la Société de géographie, p. 230, 231.

I

- IBERNIA, p. 21.
IBN-EL-ATHIR. Annaliste arabe, p. 3.
ÎLES DE FRANCE et Bourbon, p. 176, 179.

- IMBERT. Reconnaissances au nord de Bakel, p. 230.
INDO-SCYTHES, p. 6.
INONDATIONS en 1897, p. 225.
INSCRIPTION de Kara Balgassoun, p. 6.
ÎLES-SOUS-LE-VENT, p. 22.
IMBAULT-HUART, collaborateur de la Section. — Notice, p. 360.

J

- JAPON, p. 351, 398.
JOUAN. Légendes polynésiennes, p. 352.
JOURNAL asiatique, p. 6.
JULIEN. Expédition vers le Chari par la Khota, p. 19, 231.

K

- KERNEL. Campagne de l'Inde de l'an xi à l'an xiv, p. 69, 170.
KHIS, p. 399.
KHOTA, p. 19, 231.

L

- LABAT (P.). Relation de l'Afrique occidentale, p. 301, 304.
LAHOU ou Bandama, p. 19.
LA NOË (Général G. DE), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 11, 25, 220, 233, 242.
LAOS, p. 266.
LA ROCHEFOUCAULD, p. 16.
LÉGENDES polynésiennes, p. 352.
LEJEAL. Littoral du Boulonnais, p. 65.
—— Voyage de Nansen, p. 237.
LEMAIRE. Voyage dans l'Androy, p. 18.
LE MARÉCHAL. Le Yakoma et ses habitants, p. 11.
LEVASSEUR (E.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 235, 236.
LEVAT (D'). Exploration dans la Guyane française, p. 223.
—— De Moscou à Vladivostok, p. 397.
LIÈVRE (A.-F.), collaborateur de la Section. Sa mort, p. 244.
LIÈVRE (D.). Études chinoises et japonaises, p. 351, 398.
LITRE. Natalité comparée, p. 225.
LOIRE navigable, p. 16, 25.
LONGNON, membre de la Section. Rapport, p. 407.
LOUVIGNY (Vicomte DE), p. 100, 364.

M

- MADAGASCAR, p. 17, 18, 69, 114, 136, 181, 186, 233, 234, 406.
MAGHREB, p. 3.
MAÎTRE (L.). Bassin de la Goulaine, p. 15.

- MALAIŒ, p. 351.
MAORIS, p. 352.
MAPPEMONDE syrienne, p. 15, 31.
MARCEL (G.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 7, 8, 23, 44.
—— Mendaña et la découverte des îles Marquises, p. 231.
MAROC, p. 224.
MARQUENTEBRE, p. 58.
MARRE (A.). Proverbes et similitudes des Malais, p. 15, 222, 351.
MASSE, ingénieur hydrographe du commencement du XVIII^e siècle, p. 72, 73, 211.
MAUNOIR (Ch.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 7, 8, 12, 24, 225, 227, 406.
—— Nommé vice-président, p. 14.
MAUREL. Contesté franco-brésilien, p. 226.
MELLIER. En route pour le Japon, p. 241.
MENDANA, p. 231.
MISSION lyonnaise en Chine, p. 239, 240.
MISSIONNAIRES en Chine, p. 63, 77, 164.
MORUS. Boussand et Grosclaud. Madagascar, p. 406.
MOHAMMED BEN CHOUCHE. Notions de pédagogie musulmane, p. 5.
MOIS, p. 399.
MONTDEVIGNES (François de Lopès DE). Voyage à Madagascar (1666-1667), p. 69, 114. — Lettres originales, p. 117, 119, 120, 131. — Séjour à Madagascar, p. 136.
MOURLOT. Les îles Chausey au XVIII^e siècle, p. 59.
MUSÉE colonial de Marseille, p. 240.

N

- NAGASAKI, p. 398.
NALLINO. Mappemonde syrienne, p. 15, 21.
NANSEN. A Rouen, p. 10. — A Boulogne, p. 237.
NATALITÉ, p. 225.
NESTORIENS, p. 6, 77.
NHÂN-BIEU, p. 262.
NIARI, p. 21.
NIGER, p. 233-248.
NOETTINGER. Étang de Biguglia, p. 23.
NOVOROSSISK, p. 240.

O

- ODESSA, p. 8.
OUBANGUI, p. 19, 231.
OURAL, p. 23.

P

- PARA, p. 402.
PARIS (C.). Mission archéologique en Annam, p. 8, 222, 247, 250.
PATY DE CLAM (Du). Les indigènes du Baoulé, p. 25, 244, 335.
PAULUS. Le christianisme et le bouddhisme septentrional au moyen âge, p. 63,
77. — Premières missions nestoriennes, p. 78. — Jean du Plan Carpin, p. 79.
— Archevêché de Cambala, p. 80. — Imitation des cérémonies du catholicisme
par les Lamas, p. 81, 89.
PAYEUR-DIDELOT. Gabon et Congo, p. 232.
PÊCHES de Dunkerque, 68, 199.
PÉDAGOGIE musulmane, p. 5.
PÉRIN (G.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 2, 45,
220, 236, 349.
PHU-LUONG, p. 272.
PLANCHON. Récolte et conservation des drogues exotiques, p. 234.
PLANCOUARD. Cartes du Marquenterre, p. 58. — Aperçu sur l'Égypte, p. 406.
PLANTE (Forêt de), p. 66, 106. — Carte, p. 106. — Limites anciennes, p. 107.
— Divisions, p. 109. — Restes actuels, p. 112.
POBÉGUIN. Levés à la Côte d'Ivoire, p. 19.
PONS (de l'Hérault). L'île d'Elbe, p. 11.
POPULATIONS primitives, p. 224, 354.
POTHIER. Les populations primitives, p. 224, 354.
PRINCE (Île du), p. 192.
PYRÉNÉES, p. 67.

R

- RÉTHORÉ. Histoire de Saint-Cyr, p. 407.
REVUE africaine, p. 2.
REY-PAILHADE. Décimalisation du temps et de la circonférence, p. 9, 242.
RICHARD. Chantoceaux et les Tiffailles, p. 355.
RINN. Royaume d'Alger sous le dernier dey, p. 3.
ROCHERS de marbre, p. 273.
ROUIET. France coloniale, p. 241.
ROUVILLE (DE). Géographie rationnelle, p. 11.
ROUX et BRIFFAUT. Géographie du Tonkin, p. 18.

S

- SAHARA, p. 17, 230.
SAINT-ARROMAN (R. DE). Communication à la Section, p. 15.
SAINT-AUGUSTIN (Baie), p. 181.
SAINT-CYR, p. 407.
SAINT-DOMINGUE, p. 74, 377.

- SAINT-YVES. De la Volga à la frontière sibérienne, p. 23, 239.
SAINT-YVES et FOURNIER. Voyage du marquis de Montdevergues à Madagascar (1666-1667), p. 69.
SAI-S'ON, p. 252.
SALESSE. De Konakry au Niger, p. 22.
SALINES du Taze-tchouen, p. 239.
SARDELYS (DE). Trois mois chez les Antsihanaka, p. 17.
SCHEFER (Ch.), président de la Section. — Communications et rapports, p. 6, 7, 393. — Son décès, p. 13. — Son éloge, p. 14.
SCHEULT. Port de Novorossisk, p. 240.
SCHIRMER. Voyage d'Erwin de Bary, p. 236, 322, 334, 349.
SEINE, p. 68.
SÉNÉGAL, p. 17, 54, 62, 228, 230, 300, 307.
SEYCHELLES (Iles), p. 185.
SIBÉRIE, p. 397.
SOCIÉTÉ archéologique de Constantine, p. 2.
SOCIÉTÉ bretonne de géographie, p. 16.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Bordeaux, p. 2, 235.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Paris, p. 2, 235.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Saint-Nazaire, p. 227.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale du Havre, p. 237.
SOCIÉTÉ de géographie de l'Ain, p. 11, 243.
SOCIÉTÉ de géographie de Dunkerque, p. 238.
SOCIÉTÉ de géographie de l'Est, p. 232.
SOCIÉTÉ de géographie de Lille, p. 238, 244.
SOCIÉTÉ de géographie de Lyon, p. 397, 406.
SOCIÉTÉ de géographie de Marseille, p. 8, 23, 239.
SOCIÉTÉ de géographie de Nantes, p. 15.
SOCIÉTÉ de géographie de Paris, p. 18, 229.
SOCIÉTÉ de géographie de Rochefort, p. 16.
SOCIÉTÉ de géographie de Toulouse, p. 8, 24, 225, 241.
SOCIÉTÉ de géographie de Tours, p. 11, 25, 233, 243.
SOCIÉTÉ de géographie et d'archéologie d'Oran, p. 224.
SOCIÉTÉ des études maritimes et coloniales, p. 16, 222.
SOCIÉTÉ languedocienne de géographie, p. 11, 234, 243.
SOCIÉTÉ normande de géographie, p. 10.
SONGAY, p. 6, 45.
SOULIÉ (R.-P.). Voyage de Tatsienlou à Tse Kou, p. 18.

T

- TAIPALES, Tiffales, p. 221, 355.
TAMATAVE, p. 233.
TAPAJOZ, p. 221, 352.
TERRE-NEUVE, p. 242.
TERRITOIRE contesté entre le Vénézuéla et la Guyane anglaise, p. 399.
TEXTOR de Ravisy. Centenaire de Vasco de Gama, p. 63.

- THIBET, p. 18.
THIÈRES, p. 21.
THOLLON (feu). Vallées du Djoué et du Niari, p. 21.
THOULET. Cartes lithologiques sous-marines, p. 18. — Courants marins, p. 23.
TILMANT. Incompatibilité de la division de la circonférence en 400 grades avec celle du jour en vingt-quatre heures, p. 72, 216.
TONKIN, p. 18, 20.
TOUAREG du Nord, p. 236, 329.
TOULOUSE, p. 9, 357.
TRUNG-AÏ, p. 259.
TRUTAT. Inondations en 1897, p. 225.
TURQUIE, p. 47.

U

- UÂN-AO, p. 260.
UNION géographique du Nord de la France, p. 22, 237.

V

- VAN SLUUTERS. Atjeh de 1873 à 1896, p. 278.
VASCO DE GAMA, p. 63.
VÉNÉZUÉLA, p. 7, 399.
VERMOND. Histoire de La Rochefoucauld, p. 16.
VIDAL DE LABLACHE, membre de la Section. — Communications et rapports, p. 7, 25, 221, 245, 345, 352, 399, 402.
VILLEGAGNON, roi d'Amérique, p. 7, 44.
VOULET et CHANOINE. Mission au Mossi, p. 17.
VUACHEUX. Phares de Normandie, p. 60. — Embouchure de la Seine, p. 68.

Y

- YAKOMA, p. 11.
YVER. Le fer et la houille aux États-Unis, p. 233.



Quang - Binh ,

Quang-Hoi.

d'État-Major.



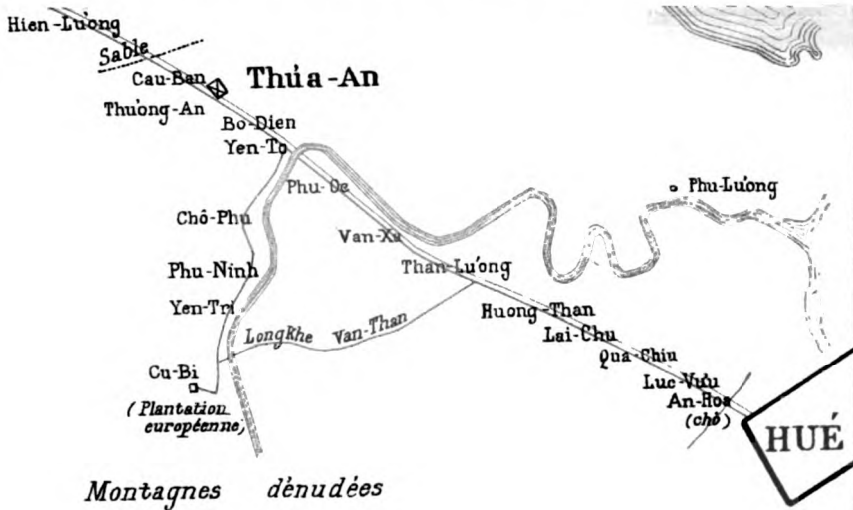
(Comprise entre 16°35 et 17° Lat. N.)

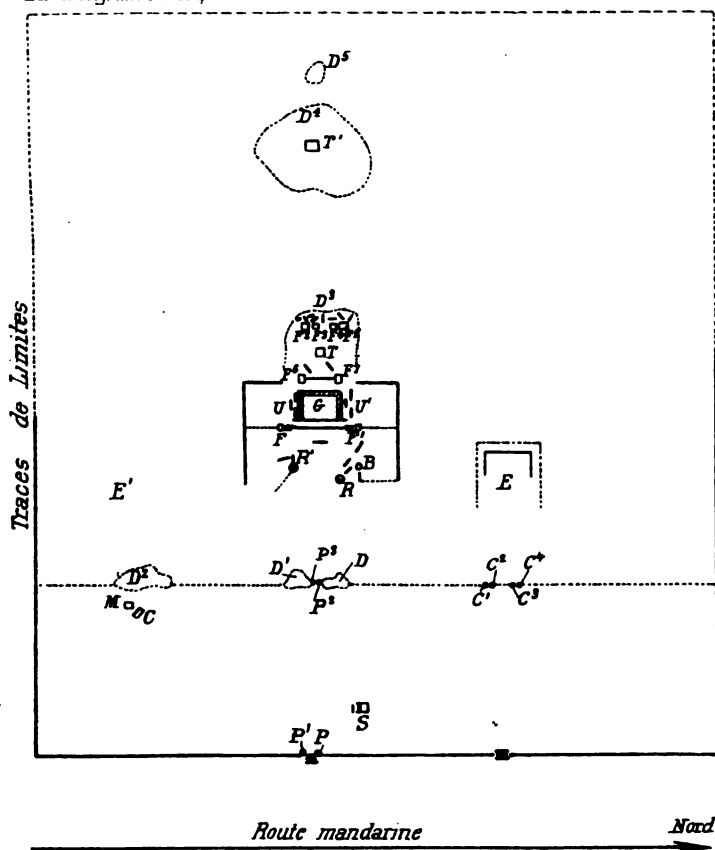
Itinéraires dans le Quảng-Tri.

Configuration générale de la Carte d'État-Major

Échelle: 200.000²

ais de tram. — Phu: préfecture — huyen: S. préfecture — Phung: plantation. — Ben: ge. — Thac: rapide. — Localités en rouge, Ruines tjames. — Traits pleins rouge: raires terrestres. — Traits pointillés: Itinéraires fluviaux —





Ruines de Ha-Trung.

Plan au 1/1000

Légende :

P, P', P'', P''' Piliers — P'' est gravé — S. Stèle — D, D', D'', D''', D^4, D^5. Décombres d'édifices — M. Micû — C. Colonne renversée, cylindrique, sculptée — C', C'', C^3, C^4. Colonnes complètes, sculptées de 1^m 70 de haut — E, E'. Emplacements d'édifices — R, R'. Rosaces avec trou carré au centre — B. Base de colonne avec trou carré au centre — U, U', F, F'. Pierres sculptées alignées en escalier par les Annamites — F', F'', F^3, F^4, F^5. Piliers avec trous d'encastrement — G. Pagode aux esprits tjames — T, T'. Tables à sacrifice.

J. H. Haring

Index

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

ANNÉE 1898. — N° 3



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCGC

SOMMAIRE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PRÉSENT NUMÉRO.

CIRCULAIRES MINISTÉRIELLES, p. 357.

MÉMOIRES. — Camille Imbault Huart, par M. H. CORDIER, p. 360.

— Le duché-pairie de Gramont, la souveraineté de Bidache et les vicomtés de Louvigny et d'Aster, par M. DE GRAMONT DE LESPARRE, p. 364.

— La perte de Saint-Domingue, du traité d'Amiens au couronnement de Dessalines, par M. Camille GUY, p. 377.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES, p. 393.

TABLE DES MATIÈRES, p. 411.

Le prix d'abonnement au *Bulletin de Géographie historique et descriptive*
est de 10 francs par an.

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

Président :

M. BOUQUET DE LA GAYE, membre de l'Institut, ingénieur hydrographe.

Vice-Président :

M. MAUNOIR (Ch.), secrétaire général honoraire de la Société de géographie.

Secrétaire :

M. HAMY (E.-T.), membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle, conservateur du Musée d'ethnographie.

Membres titulaires :

MM. AYMONIER (Ét.), directeur de l'École coloniale;
BARTHÉLEMY (Anatole de), membre de l'Institut;
BONAPARTE (Prince Roland), membre de la Société de géographie;
BOYER (Paul), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes;
CORDIER (H.), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes et à l'École libre des sciences politiques;
GRANDIDIER, membre de l'Institut;
HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre;
HIMLY, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres;
LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France;
LONGNON, membre de l'Institut, professeur au Collège de France;
MARCEL (G.), conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale;
MARGERIE (de), vice-président de la Société géologique de France;
NOË (Le général de la), directeur du Service géographique de l'armée;
PÉRIN (Georges), membre de la Société de géographie de Paris;
VIDAL DE LA BLACHE, sous-directeur et maître de conférences à l'École normale supérieure.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,
28, RUE BONAPARTE, 28.

ÉTUDES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PAR LE D^r E.-T. HAMY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE, ETC.

Un beau volume in-8° contenant 10 cartes hors texte et 21 fig. — Prix : 20 francs.

TABLE DES MÉMOIRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

I.	Les origines de la cartographie de l'Europe septentrionale.....	1
II.	Un naufrage en 1332. — Documents pour servir à l'histoire des marques commerciales au xiv ^e siècle.....	95
III.	Cresques lo Jueu. — Note sur un géographe juif catalan de la fin du xiv ^e siècle.....	105
IV.	Notice sur une carte marine inédite du cosmographe majorcain Gabriel de Vallsecha (1447).....	111
V.	Quelques observations sur l'origine du mot <i>America</i>	121
VI.	Notice sur une mappemonde portugaise anonyme de 1502, récemment découverte à Londres.....	131
VII.	L'œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques.....	145
VIII.	Note sur la mappemonde de Diego Ribero, conservée au Musée de la Propagande de Rome.....	179
IX.	Commentaires sur quelques cartes anciennes de la Nouvelle-Guinée pour servir à l'histoire de la découverte de ce pays par les naviga- teurs espagnols (1528-1608).....	187
X.	Jean Roze, hydrographe dieppois du milieu du xvi ^e siècle.....	229
XI.	Francisque et André d'Albaigne, cosmographes lucquois au service de la France.....	241
XII.	Giacomo Russo, de Messine, et Domenico Vigiariolo, de Stilo.....	261
XIII.	Le <i>descobridor</i> Godinho de Eredia.....	281
XIV.	Les Français au Spitzberg au xvii ^e siècle.....	309
XV.	La Question des Carolines.....	333
XVI.	Cook et Dalrymple.....	343
XVII.	Correspondance inédite de Jean-Baptiste-Léonard Durand, directeur de la Compagnie du Sénégal (1785-1786).....	357
XVIII.	Cormatin géographe (1786).....	371
XIX.	Collection de dessins provenant de l'expédition de D'Entrecasteaux...	377
XX.	Nicolas-Martin Petit, dessinateur à bord du <i>Géographe</i> (1801-1804).....	394

DEC 16 1905

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 03667 0372

